This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600052526Q

b00052526Q

# ROME

**Ouvrages du même Auteur :**

DANTE, PÉTRARQUE, MICHEL-ANGE, TASSE,

**SONNETS CHOISIS,**

traduits en vers et précédés d'une NOTICE sur chaque poète.

*Un volume grand in-8°.*

**DE LA RENAISSANCE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE,**

Souvenirs de voyage.

**BARMOUNTY-MANOR,**

Nouvelle.

*Un volume grand in-18.*

Typographie BAILLY, DIVRY et Ce, place Sorbonne, 2.

# ROME

## LETTRES D'UN PÈLERIN

PAR

EDMOND LAFOND.

L'étude de Rome dans Rome fait pénétrer jusqu'aux sources vives du Christianisme. Elle rafraîchit tous les bons sentiments du cœur, et, dans ce siècle de tempêtes, elle répand une merveilleuse sérénité dans l'âme.

(Mgr Gerbet.)

TOME SECOND.

PARIS.

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

—

MDCCCLVI

210. l. 70.

# ROME ET FRANCE.

AL SIGNOR CAVALIERE PAOLO MENCACCI,

ROMANO.

> C'est Dieu qui a fait la France et qui a fondé l'Église ; de telle sorte que nous appartenons tous à deux cités, que nous sommes soumis à deux puissances, et que nous avons deux patries : la cité éternelle et la cité terrestre, la puissance spirituelle et la puissance temporelle, la patrie du sang et la patrie de la foi.
>
> (LACORDAIRE. *Discours sur la vocation de la nation française.*)

Cicéron disait que Rome était la cité constituée par le concours de tous les peuples, *ex nationum consensu constituta*, et Pline parle quelque part de l'immense majesté de la paix romaine qui enveloppe toute la terre, qui rassemble les empires divisés et ramène l'homme à l'humanité. Dans ce portrait qu'ils font de Rome, ces deux écrivains antiques semblent peindre moins la ville des Césars que la ville des Papes, dont ils pressentent, dirait-on, les immortelles destinées. Tertullien, à son tour, pour exprimer cette universelle influence de Rome, a créé le mot de *Romanitas;* il disait la Romanité, comme nous disons l'humanité !

Rome domine encor toutes nos origines,
Quel peuple n'est pas fier d'être issu des Romains?
Chacun cherche sa source au pied des Sept-Collines,
Et voici qu'à leur tour réclament les Roumains [1].

Rome chrétienne est le centre de la civilisation morale; les barbares du Nord y sont venus se faire civiliser; les peuples d'Orient, qui se sont détournés de cette lumière, sont retombés dans la nuit de la barbarie, et Rome seule peut les en retirer : FIAT LUX!

Comme du soleil partent les rayons qui éclairent l'univers, c'est de Rome que sont partis les Apôtres qui ont porté à l'Europe la lumière évangélique. Toutes les nations chrétiennes ont reçu avec le baptême le sacre de Rome; toutes ont formé des alliances filiales avec la Papauté. Nous n'avons pu étudier Rome dans Rome, sans y retrouver les traces que la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, ont laissées dans la capitale du Christianisme; nous y verrons même la Russie, et nous avons consacré une étude à part à chacun de ces peuples dans ses rapports avec Rome. « Les Papes, dit de Maistre, ont élevé la jeunesse de la monarchie européenne; ils l'ont *faite*, au pied de la lettre, comme Fénelon *fit* le duc de Bourgogne. »

[1] Les peuples Moldo-Valaques ne veulent plus qu'on les appelle autrement que Roumains; ils se disent issus de colons romains établis par Trajan dans leur pays, après l'extermination des Daces; ils vous montrent encore les ruines du pont de Trajan, et prétendent retrouver les traits et les costumes de leur race sur les bas-reliefs de la colonne Trajane; ils prouvent surtout leur origine romaine par leur langue qui est évidemment formée des débris du latin. Il s'en suit que la grande famille des nations néo-latines s'est établie sur le Bas-Danube, aussi bien que sur le Tibre, l'Arno, la Garonne, la Seine, l'Ebre et le Tage. Un poëte moldave contemporain, Georges Asaky de Jassy, est venu à Rome célébrer ces souvenirs de la mère-patrie au pied de la colonne Trajane.

Mais il est une nation entre toutes que, dès sa naissance, l'Église a nommée sa Fille aînée, et qui mérite encore ce titre, malgré ses fautes et ses erreurs, et quoiqu'elle ait trop souvent fait bon marché de ce noble droit d'aînesse qu'elle a failli vendre à vil prix, comme Ésaü [1].

Cette nation est la France; c'est Rome, c'est l'Église, qui a fait de la France la première des nations chrétiennes; ce sont les évêques gallo-romains qui ont fusionné, en les christianisant, la race gauloise et la race franque; on connaît le mot de Gibbon : « Le royaume de France a été fait par les évêques, comme la ruche par les abeilles. »

La France Très-Chrétienne est née le jour anniversaire de la naissance du Christ, le jour de Noël, où saint Remi baptisa le fier Sicambre au nom du Dieu de Clotilde [2]. Quand le saint évêque prêcha la Passion au nouveau Constantin, à notre aïeul Clovis, le sublime Barbare s'écria : « Ah! que n'étais-je là avec mes Franks! » Cette exclamation annonçait déjà l'épée chrétienne et dévouée à l'Église de Charles-Martel, de Pepin, de Charlemagne, de Godefroi de Bouillon et de saint Louis.

[1] De même que Dieu a dit à son Fils de toute éternité : « Tu es mon premier-Né ! » La Papauté a dit à la France : « Tu es ma fille aînée. » (Lacordaire.)

[2] La nuit qui précéda le baptême de Clovis, comme il était seul avec la reine, Remi vint les trouver en secret, et après les avoir longuement exhortés, il finit en les assurant que si leur postérité demeurait fidèle aux lois de Dieu, elle règnerait avec gloire, exalterait la sainte Église, *hériterait de la puissance romaine*, et contiendrait par ses victoires les incursions des autres peuples (*Vita S. Remigii*, *Hincmaro auctore*). C'est après sa victoire sur les Visigoths que Clovis fixa sa résidence à Lutèce, dans cette vieille cité romaine, encore toute pleine des souvenirs des Césars, et qui devait devenir un jour le Paris de Louis XIV et des Napoléons.

La France avec Clovis repousse l'arianisme; avec Charles-Martel elle écrase la mahométisme; avec Charlemagne elle assure un trône indépendant à la Papauté; elle a l'idée des croisades avec un Pape français, Urbain II, et elle l'exécute avec l'éloquence de Pierre l'Ermite et de saint Bernard, avec l'épée de Godefroi de Bouillon, de Louis VII, de Philippe-Auguste et de saint Louis. Deux fois sauvée par Dieu et par Jeanne-d'Arc, la France refuse d'être protestante, même avec Henri IV, à qui elle n'accorde le trône qu'au prix d'une abjuration; elle fonde sur la religion la gloire du siècle de Louis XIV; elle applaudit à Napoléon Ier lui rendant le culte catholique, et à Napoléon III rétablissant Pie IX sur le siége de saint Pierre.

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a créé la souveraineté spirituelle du Pape; c'est la France qui, par l'inspiration divine, a créé et soutenu la souveraineté temporelle du Saint-Siége; c'est là son œuvre et sa gloire; aussi ce qu'elle avait fondé en 800, elle l'a rétabli en 1849, alors que, tirant du fourreau l'épée de Charlemagne, elle tranchait d'un seul coup le nœud gordien de cette question tant débattue dans ces derniers temps.

Par sa nature et ses traditions, par ses mœurs et par sa langue (de Maistre parle quelque part de la *monarchie* de la langue française), par la parole et par l'épée, par ses prêtres et ses soldats, par son esprit de prosélytisme universel, la France est le peuple *missionnaire* par excellence; elle exerce, ajoute de Maistre, une sorte de magistrature sur le reste de l'Europe; c'est une fonction qui, comme toute fonction, produit un *devoir*.

La France, ce royaume le plus beau, disait-on, après

celui du ciel, a trop souvent méconnu et trahi sa mission providentielle; selon l'expression de saint Louis mourant, *elle a guerroyé Dieu de ses dons*. Dieu a retiré sa main, et elle est tombée dans les abîmes.

En ces derniers temps, la France a renoué avec l'Église son alliance séculaire; elle est redevenue plus digne de son titre de Très-Chrétienne; elle a repris ses traditions, et elle s'est remise à la tête de l'Europe [1].

Elle est à Rome comme au temps de Charlemagne, en Afrique mieux qu'au temps de saint Louis; en Grèce et en Turquie comme à la quatrième croisade, quand l'empereur byzantin vint implorer le secours des croisés. Nous avons replanté la Croix sur le sol africain, ainsi que sur les tombes de nos soldats enterrés dans les cimetières de la ville de Constantin, étonnée de revoir, après quatre cents ans d'absence, le signe de la Rédemption. L'image de Marie Immaculée est donnée à nos flottes, *in hoc signo vinces*, et le 8 septembre, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, Sébastopol tombe en notre pouvoir.

Rome, Athènes, Constantinople, ces capitales de la religion, de l'histoire et de la poésie, ne pourront plus effacer les traces récentes des pas de nos soldats.

Avec quel bonheur un Français à Rome y retrouve encore la France, l'arme au bras, veillant à la sûreté de la Ville et du Pape, et reprenant ainsi l'œuvre de sa politique et de sa foi qu'elle a inaugurée il y a mille ans. Que, fidèle à son nom et à sa vocation, elle reste

[1] La France a toujours eu le privilége d'être menée plus visiblement que toute autre nation par la Providence, parce que c'est par elle que celle-ci mène le monde; c'est le timon qui est plus immédiatement dans la main du Pilote, et dont le plus léger mouvement influe sur la marche entière du vaisseau. (A. Nicolas, *Études philosophiques*.)

Catholiques et Français, aimons la France comme O'Connell aimait l'Irlande, avec un patriotisme surnaturalisé par la foi; aimons-la en union avec l'Église, aimons-la surtout à Rome, où elle a resserré la glorieuse chaîne de ses traditions guerrières et religieuses. Nous avons cherché avec amour et retrouvé avec bonheur dans la Ville-Éternelle les traces vivantes et nombreuses que la France y a laissées, et nous avons essayé, en rassemblant ces fragments épars, d'en élever comme un monument à la patrie.

Rome et la France! c'est donc moins une alliance de mots qu'une alliance historique de souvenirs et d'espérances. On aime à unir ainsi à ce nom grandiose et éclatant de Rome ce nom si doux et si harmonieux de France!

Si la France est ma PATRIE, le pays de mon père, Rome est ma MATRIE, suivant l'expression des Crétois [2], c'est le pays de l'Eglise, ma mère!

de la Patrie, voilà les grandes fins de toutes ses actions, voilà les nobles objets, les objets uniques de sa charité. Il aime la Patrie, il lui laisse son corps, mais il aime encore mieux l'Église, et il lui lègue son cœur; il aime Dieu, et il lui donne, il lui confie son âme. Dieu, il l'aime pour lui-même; il aime l'Église par rapport à Dieu, parce qu'elle est divine, la Patrie par rapport à l'Église, parce qu'elle est catholique. »

[2] Les Grecs employaient toutes les expressions de la tendresse pour désigner la terre natale. En général, ils l'appelaient *patrie*, du nom de père. Les Crétois, avec une nuance plus prononcée de tendresse, l'appelèrent *matrie*, du mot qui signifie mère : Μητρίς, Μητρίδος, sous entendu γῆ ou πόλις, le pays de la mère. (Platon, de Rep. liv. IX. — Plutarque, *an seni*, Ect. t. II, p. 192.)

## LVII

# NIHIL. VMBRA.

Rome est, par ses ruines souveraines, le simulacre le plus expressif de la caducité des choses terrestres ; et, par ses monuments chrétiens, la meilleure ombre des réalités immortelles. Elle est la Ville qui, tout à la fois, tient le plus du temps et de l'éternité. (Mgr Gerbet.)

En sortant un matin du Capitole, j'entrai dans l'église voisine de Santa-Maria-in-Campitelli ; ce surnom lui vient, par altération, du quartier du Capitole où elle est située. Après avoir vu sa petite madone miraculeuse, sculptée dans une gemme de saphir, et sa croix transparente en albâtre oriental, j'allais me retirer, quand je fus arrêté, dans une chapelle à gauche, par deux monuments singuliers. Ce sont deux tombeaux placés en face l'un de l'autre et parfaitement semblables ; ils ont chacun pour base un lion en marbre rouge antique, supportant une urne et une pyramide en marbre jaune. Les deux statues qui couronnent ces mausolées représentent une Dame et un Cavalier qui semblent vivre d'un souffle immortel. Tous deux, appuyés sur des coussins de marbre vert à glands d'or,

sont agenouillés sur leur tombe comme sur un priedieu. Ce sont deux époux; leur physionomie est saisissante. Le Cavalier, en costume du dix-septième siècle, a de longs cheveux flottants sur les épaules; ses traits sont mâles et doux, son air grave et religieux; il semble incliner vers sa tombe plus encore par la pensée que par l'âge. La noble Dame, en riche costume de la même époque, n'est plus très-jeune, mais elle est encore belle; le sculpteur a étendu sur son doux visage un voile de mélancolie et de résignation. On sent qu'elle a vu le fond de la coupe de la vie, et qu'elle en détourne les yeux, avec regret peut-être, mais avec espérance.

Quel est ce noble couple? On l'ignore : c'est une énigme dont la mort seule a le secret. Ces deux magnifiques sépulcres sont muets et impénétrables. Ils ont pourtant des inscriptions, mais elles sont brèves, obscures, et, au lieu de nous éclairer, elles nous plongent dans une nuit plus profonde. C'est de l'ombre sur de l'ombre, c'est le néant qui plane sur la mort. On lit en grosses lettres d'or sur le tombeau du mari :

NIHIL;

sur celui de la femme :

VMBRA.

Oui, Monseigneur, gloire, honneurs, richesses, néant que tout cela! Oui, Madame, beauté, luxe, santé, plaisirs, rêves d'une ombre qui fuit pour ne plus revenir! Ici-bas tout est *ombre* et *néant*. Vanité des vanités, tout n'est que vanité! Mais écoutez ce que l'autel et le crucifix de cette chapelle funèbre ajoutent pour les chré-

tiens : oui, tout est vanité, hors d'aimer Dieu et de le servir.

Mgr Gerbet a trouvé dans ces deux mots une ingénieuse formule de la Rome antique et de la Rome chrétienne :

> Rome a, comme Janus, Ville du souvenir.
> Un front vers le passé, l'autre vers l'avenir.

« Cette inscription est placée sur les tombeaux réunis de deux époux : choisie d'avance par le mari, elle révèle ce qui s'était passé dans son âme. On voit qu'il avait été vivement frappé de l'inanité de tout ce qui est terrestre, et en conséquence il avait adopté pour sa propre tombe ce mot de *néant*, NIHIL, entendu dans le sens chrétien. Il était dès lors naturel de le mettre aussi sur le sépulcre de sa femme; mais il lui sembla dur et ingrat d'infliger ce mot à la pierre sous laquelle reposeraient les restes d'un cœur et d'une vie dévoués à la sienne. Il chercha donc une expression qui, en rappelant aussi l'inanité de cette existence qui lui avait été si chère, en fît pourtant quelque chose de meilleur que le néant, et cette expression, il la trouva. Il réserva pour la tombe de sa femme ce seul mot : *ombre*, VMBRA. S'il était inscrit sur les deux cercueils, ce mot n'énoncerait qu'une idée vulgaire; rapproché de l'autre mot, il présente, à raison de l'analogie et du contraste, une signification très-belle.

« Cette double inscription convient aussi, en un sens, au double aspect de Rome. Si Bossuet eût contemplé les ruines qui forment aujourd'hui comme le tombeau de la Ville qui subjugua le monde, il eût sans

doute trouvé, à cette vue, cette expression de *magnifique témoignage de notre néant*, qui lui est venue en présence d'un autre tombeau bien petit en comparaison de celui-là. Ce sépulcre de Rome est aussi placé, comme le cercueil de Condé, à l'entrée d'un sanctuaire, mais du plus grand qui existe, et qui s'appelle Rome Chrétienne. Celle-ci parle bien moins de ce qui finit que de ce qui durera toujours. Toutefois les monuments terrestres les plus intéressants et les plus pieux offrent à peine quelques images obscures et passagères du monde futur. On peut donc, sous ces rapports, adapter aux deux faces de Rome l'inscription que je viens de citer : à l'une de ses faces, NIHIL, à l'autre, VMBRA. »

## LVIII

# LA BOUCHE DE LA VÉRITÉ.

A M. L'ABBÉ GIVAUDAN.

Dans le quartier désert du Vélabre, aux bords du Tibre, le voyageur rencontre une place solitaire et abandonnée, où on fait les exécutions à mort, heureusement fort rares à Rome. Cette place, décorée d'une belle fontaine, s'appelle la *piazza della Boccà della Verità*. A son extrémité, sur la rive du fleuve, s'élève le charmant petit temple rond de Vesta, véritable bijou antique. Ce temple de la déesse du feu s'appelle aujourd'hui Santa Maria del Sole; il est consacré à Celle qui est peinte ainsi dans les Livres saints : *Quæ est ista quæ processit sicut sol, et formosa tanquam Jerusalem?*

De l'autre côté de la place s'élance le clocher byzantin de Santa Maria in *Cosmedin*. Sous son portique, à gauche, on trouve un grand disque antique en marbre, sur lequel est sculptée une large face humaine ayant la

bouche ouverte. Ce masque est rond et ressemble à *monsieur le soleil* ou *madame la lune*, qu'on montre aux enfants dans la lanterne magique; les antiquaires prétendent que c'était l'embouchure d'un égoût. La légende populaire s'est emparée de ce disque; elle raconte que les maris, pour éprouver la vertu de leurs femmes, les forçaient à mettre la main dans cette bouche ouverte : si elles ne pouvaient plus la retirer, c'est qu'elles n'avaient pas dit la vérité. Les parents font la même histoire aux enfants menteurs : de là vient le nom de *Boccà della Verità* donné à ce disque, à la place et à la rue. Les antiquaires ajoutent que ce masque trouvé dans l'Ara Massima servait aussi d'épreuve aux citoyens accusés de mensonge du temps de la république. Ce disque inspire encore aux enfants et aux jeunes filles la même frayeur superstitieuse que les anciens oracles. Au moindre soupçon de mensonge, on les menace de la bouche fatale; ils en rient, mais rarement osent la braver, et l'hésitation même, n'est-ce pas la véritable épreuve?

Auprès de la *Boccà*, j'ai recueilli l'épitaphe d'un pauvre enfant noyé dans le Tibre.

HIC JACET INCAVTVS TIBERIS PVER OBRVTVS VNDIS
CVI SIT PERPETVA LVCE BEATA DIES;
LVCÆ SILVESTRO SOBRINVS HORATIVS VT SIT
INTER CANONICOS HIC MIHI JVNCTA QVIES.

Entrons maintenant dans l'église de Sainte-Marie-in-Cosmedin. Nous y trouvons de pieux laïques qui, selon l'usage romain, font le catéchisme aux enfants.

Le dictateur Aulus Posthumius, inquiet du manque

de vivres qu'éprouvait son armée, prête à livrer bataille aux Latins sur le lac Régille, avait voué un temple à Cérès. C'est sur les ruines de ce temple que le Pape saint Denis éleva cette église, qui a encore dix colonnes du temple de Cérès. Elle date du troisième siècle, et conserve son caractère primitif et ses deux ambons; elle a le titre de basilique. Le Pape Adrien Ier la répara, et en soigna si bien l'architecture et la décoration, qu'elle en reçut le gracieux surnom d'*in Cosmedin* (de κόςμοσ, ornement). Ce surnom fut emprunté à la langue grecque, probablement à cause du nom d'École grecque qu'on donnait à cette diaconie, et que porte encore une rue voisine. Mgr Gerbet nous apprend que le mot d'*école*, joint à une dénomination nationale, a été souvent employé à cette époque pour désigner le quartier de Rome où se trouvaient réunis des individus de telle ou telle nation. Les portes hospitalières de cette diaconie se sont ouvertes à une foule de pauvres pèlerins de la Grèce et de l'Orient, et son plus précieux ornement est sa vierge byzantine apportée ici de Constantinople, pour la soustraire aux outrages de l'empereur iconoclaste, Léon l'Isaurien. Elle est au maître-autel et porte l'inscription : Θεοτόκοσ ἀεὶ παρθένοσ, mère de Dieu toujours vierge.

Mgr Gerbet nous raconte un souvenir touchant qu'une inscription perpétue dans cette église :

« Vers l'an 750, un homme vénérable, qui avait été détenu en prison pendant dix ans par suite d'une fausse accusation, vint, le jour de sa délivrance, se prosterner devant un autel de saint Nicolas. Il y remercia Dieu avec une telle effusion, que la place où il s'était agenouillé

resta longtemps tout humide d'une pluie de larmes. Heureux ceux qui pleureraient leur dureté envers les malheureux avec autant de larmes que cet infortuné en puisa dans sa reconnaissance! Chaque année, en vertu d'un legs fait à cette église dans le dix-septième siècle, un service solennel renouvelle la mémoire de ces pleurs versés il y a plus de mille ans. Il y a peu de larmes en ce monde qui aient une pareille immortalité. »

Une autre inscription nous rappelle que la mémoire de saint Augustin plane sur ce lieu où l'on dit qu'il établit dans sa maison une école, lorsqu'il enseigna la rhétorique à Rome, avant d'aller à Milan. Il raconte dans ses *Confessions* qu'il vint à Rome contre la volonté de sa mère, à cause de la réputation de la jeunesse romaine, qu'on lui disait plus modeste et plus docile que celle de Carthage. Mais il se plaignit bientôt de ce que les écoliers romains se concertaient pour priver leur maître du juste salaire qu'ils lui devaient, et déserter tout à coup son école pour se porter dans une autre. Augustin fréquentait à Rome les manichéens, dans l'erreur desquels il était encore engagé; tombé dangereusement malade, il allait, selon son expression, descendre dans les enfers, chargé de tant de crimes, et n'ayant pas encore reçu le baptême; il attribue sa guérison aux prières de Monique [1], ce modèle-type des mères chrétiennes. Dans l'église de saint Augustin, je n'ai pas vu l'autre jour sans émotion la chapelle de sainte Monique, dont le corps vénérable repose dans une urne de marbre antique. Si je m'embarquais sur ce

[1] *Confessions*, l. v, ch. 8, 9, 12.

Tibre qui coule à mes pieds, en quelques heures il me porterait jusqu'à son embouchure, jusqu'à Ostie, dont le nom est inséparable du récit qu'Augustin a fait de la mort de sa mère. Là, dans le port abandonné par la mer et par les hommes, on me montrerait encore, sous une chapelle ruinée, la chambre maternelle, la fenêtre où Augustin s'était appuyé en causant avec Monique, et en regardant le jardin de l'hôtellerie. Cette scène ineffaçable a été reproduite dans un beau tableau d'Ary Scheffer, qui, je me le rappelle, faisait l'honneur du salon de 1846. Il fut peint pour la reine des Français; qu'est-il devenu dans le pillage des Tuileries? Je me souviens des vers que j'avais adressés à l'illustre artiste :

C'est la mère et le fils, Augustin et Monique
Qu'absorbe dans l'extase une pensée unique;
A leurs pieds est la mer, sur leur tête les cieux,
Deux infinis d'azur où se perdent leurs yeux.
Prêts à mettre à la voile ils sont au port d'Ostie;
Du fils, sous le figuier, l'âme s'est convertie,
Et la mère, tranquille en le voyant au port,
S'apprête à s'embarquer au vaisseau de la Mort.

Augustin nous a peint cet entretien austère,
Pour s'achever aux cieux commencé sur la terre.
« Oh! combien tendrement nous avons conversé,
L'un près de l'autre assis, dans l'oubli du passé!
Dévorant l'avenir et soulevant ses voiles,
Nous cherchions quelle était, au delà des étoiles,
Cette Vie éternelle où le désir n'est plus,
Et que vous réservez, Seigneur, à vos élus.
Nul œil ne peut la voir, nul mot ne peut la peindre,
Et ce n'est qu'en esprit que l'homme y peut atteindre.
Dans nos élans d'amour déjà nous franchissions
De plus haut en plus haut les divins échelons;
Enfin comme un éclair, par un bond de nos âmes,
Aux pieds de votre trône un instant nous touchâmes... »

# LIX

## CAPUCINADE ET CAPUCINIÈRE.

A ALFRED DU GUARDIER.

Mercredi 2 février.

*A la Chandeleur la grande douleur*, dit-on chez nous pour rappeler que le froid est encore vif le jour de la Purification de la sainte Vierge. Ici le temps est doux et chaud. Il y a-t-il encore des jeunes filles qui fassent aujourd'hui la neuvaine de la Chandeleur, si délicieusement racontée par Charles Nodier?

Nous allons de bonne heure à Saint-Pierre, où il y a chapelle papale. Nous nous courbons sous la main du Saint-Père, qui arrive escorté de sa garde noble [1], et porté sur la *sedia gestatoria*, comme Jules II dans l'Hé-

[1] Pie IX a servi quelque temps dans la garde-noble. Le prince Barberini, commandant de ce corps, l'en fit rayer pour cause de santé. Le Saint-Père lui dit quelques jours après son élection : — Eh bien! cher prince, c'est grâce à vous pourtant que tout cela est arrivé, mais vous ne vous doutiez guère, en refusant de faire de moi un officier, que le bon Dieu en ferait un jour un Pape.

liodore de Raphaël. Il fait ainsi le tour de cette basilique Vaticane, qui est si vaste que l'immense procession semble s'y dérouler en plein air sous la voûte des cieux. La Grèce antique, dans toute la pompe de ses fêtes, n'avait rien de plus beau que cette procession catholique dans le plus grand temple du monde, où, entraînée, comme Siméon, par le mouvement de l'Esprit-Saint, l'Église se met en marche aujourd'hui pour aller au-devant de l'Enfant Divin que sa Mère amène au temple. C'est cette rencontre sublime que l'Église grecque, dans sa liturgie, désigne sous le nom d'Hypapante, et dont elle fait l'appellation de la fête d'aujourd'hui. L'Orient était représenté à Saint-Pierre par plusieurs évêques arméniens revêtus de leurs longues barbes et de leurs costumes splendides.

Je parvins à bien me placer à gauche du maître-autel, au-dessous de la tribune réservée à l'état-major français, auprès de la femme et des filles du général Gémeau, qui se lamentaient de leur départ et se disaient tristement : « C'est la dernière fois que nous voyons les *funzioni* de Saint-Pierre. » J'admire et j'envie les beaux costumes espagnols des camériers de cape et d'épée, qui portent le pourpoint de satin noir, le manteau de velours, l'épée en forme de croix, la chaîne d'or et la fraise empesée où leurs têtes semblent posées sur un plat, comme celle de saint Jean-Baptiste. Combien ce costume embellit un homme! Il y avait là pour des peintres des portraits tout faits, qui semblaient descendus vivants des toiles de Van-Dyck ou de Velasquez.

Après la messe commença la bénédiction des cierges, instituée, dit-on, par le Pape saint Gélase au cinquième siècle, pour donner un sens chrétien aux restes de l'an-

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Après la *capucinade*, allons voir la *capucinière*, pour employer ces nobles termes du Dictionnaire philosophique.

Traversons la place Barberini ; j'aime sa fontaine du Triton, poétique conception du Bernin. Le Triton, comme dit la chanson comique,

Va tirer de sa conque
Un si ravissant son,
Qu'il ravira quiconque
Entendra sa chanson.

Mais de sa conque jaillit un jet d'eau si violent que l'onde retombe presque en vapeur dans le bassin. En remontant la place à gauche, au bout d'une courte allée d'arbres, voici le couvent des Capucins et leur église, Sainte-Marie-de-la-Conception ; elle possède le Saint-Michel du Guide et le Saint-François en extase, magnifique cadeau que le Dominiquin fit aux Capucins. Un vieux Capucin à barbe blanche me fait voir, devant le maître-autel, la pierre tombale du cardinal François Barberini, frère d'Urbain VIII, Capucin, qui éleva l'église et le monastère. Son épitaphe est digne de l'humilité *capucinesca :*

HIC JACET
PVLVIS
CINIS ET NIHIL.

Une autre inscription tumulaire porte le nom glorieux de Sobieski, fils du roi de Pologne Jean III, mort à Rome en 1714. Le vrai trésor de l'église est le corps du bien-

heureux Crispino de Viterbe, Capucin, conservé intact cent ans après sa mort; mais je n'ai pu le voir aujourd'hui. J'allais me retirer quand le vieux Capucin me dit : *Aspettate, o Signore, bisogna veder il cimiterio, è un capo d' opera.* J'aime les idées graves et salutaires qu'excite en nous la vue des tombeaux; mais je ne m'attendais guère à ce que j'allais voir. Figurez-vous plusieurs salles basses et voûtées, ornées et tapissées du haut en bas de colonnes, d'autels, de dessins, d'arabesques; çà et là des ermitages et de petites fabriques qui, de loin, semblent faites en mousse et en coquillages, comme dans certains parcs anglais; mais ce sont des bosquets funèbres : tous leurs matériaux sont des ossements; c'est une mosaïque de morts. Voici des niches et des lits de repos où on a proprement posé les squelettes des Capucins décédés; ils sont encore revêtus de leurs robes de bure qu'on leur fait changer de temps en temps à cause des vers et de la moisissure. Mon vieux Capucin était si familiarisé avec la mort (et c'est là peut-être le but de cette exhibition) qu'il me disait en souriant qu'il figurerait bientôt lui-même dans ce musée funéraire. Tout cela est fort propre et fort galamment disposé : la mort se fait ici coquette et pleine de goût. Il paraît que la terre dont les Capucins couvrent leurs cadavres pendant un certain temps a la propriété de les conserver; il en est de même en Sicile. On se rappelle les beaux vers d'Hippolyte Pindemonte en réponse au poëme *Dei Sepolcri* d'Ugo Foscolo :

Che dirò delle tue, Sicilia cara,
Delle tue sale sepolcrali, dove
Co' morti a dimorar scendono i vivi?

## LX

# CLOITRE ET CYPRÈS DE MICHEL-ANGE.

A ERNEST LAFOND.

Jeudi 3 février.

En longeant les jardins de Salluste, on arrive au sommet du Viminal, où le bruit de l'eau qui tombe en cascade vous annonce que vous êtes près de la fontaine *Dei Termini*, où Moïse a frappé le rocher de sa baguette au commandement de Sixte-Quint [1].

Entrons dans l'église de Sainte-Suzanne, c'était la fille de Gabinus et la nièce du Pape saint Caïus. Galerius, fils adoptif de Dioclétien, demanda sa main; mais elle

[1] C'est ici près qu'Alfieri avait sa villa. Quand il était à Paris, en 1787, il se fixa sur le boulevard du Montparnasse, dont le nom poétique lui plut, et il s'en trouva si bien qu'il comparait sa retraite parisienne à sa villa romaine : « Cercai casa, ed ebbi la sorte di trovarne una molto lieta e tranquilla, posta isolata sul baluardo nuovo nel Sobborgo di San Germano, in cima d'una stradda detta del Monte Parnasso, luogo di bellissima vista, d'ottima aria e solitario come in una villa; compagno della villa di Roma ch' io avea abitata due anni alle Terme. » (*Vita, epoca quarta.*)

était chrétienne comme Cymodocée, et avait fait le vœu virginal. L'empereur envoie sa femme Séréna Augusta pour vaincre la jeune fille. Suzanne convertit l'impératrice. Dioclétien furieux fait décapiter cette *charmeresse*. La nuit suivante, disent les *Actes*, Séréna sort mystérieusement du palais impérial, et, pendant le sommeil de son époux le persécuteur, elle recueille de ses mains le corps de l'héroïne, essuie le sang avec son voile, renferme le précieux dépôt dans une cassette d'argent, l'emporte au palais, et chaque nuit elle offre ses prières furtives aux reliques de son amie.

L'église, ornée de fresques sur le martyre de Suzanne, s'élève à la place de la maison de son père. Elle appartient aux Bernardines, dont nous entendons les voix invisibles qui soupirent les chants sacrés, comme un écho de la voix de la vierge martyre. La chapelle de Saint-Laurent est remarquable par la richesse de ses marbres, et surtout parce qu'elle fut construite aux frais d'une blanchisseuse, de Camilla Peretti, sœur de Sixte-Quint. De plus, cette brave femme laissa une rente perpétuelle pour pouvoir distribuer tous les ans à neuf filles pauvres une dot de 50 écus chacune [1].

En face s'ouvre l'église circulaire de Saint-Bernard, l'ancien *Calidarium* des thermes de Dioclétien. Tout le sommet de cette colline, toute cette esplanade plantée d'arbres était occupée par ces thermes, les plus grands de Rome. Nos cercles et notre jardin d'hiver,

[1] Tu te négliges, Pasquin, disait alors Marforio; pourquoi te montrer dans les rues avec du linge sale?

— C'est que ma blanchisseuse est devenue princesse, répondait Pasquin-le-Censeur.

aux Champs-Élysées, ne peuvent en donner une idée. Les thermes antiques renfermaient des portiques et des jardins pour les promenades d'hiver et d'été, des écoles de gymnastique et de natation, des bains froids, tièdes et chauds, un théâtre, un manége, des lupanars, une bibliothèque, une galerie de statues et de tableaux, une salle de déclamation, un cercle littéraire, philosophique et politique. Les hommes y vivaient entre eux comme les Anglais dans leurs clubs. Alaric dévasta les jardins de Salluste et les thermes de Dioclétien.

Ce vaste hospice pour les enfants que vous voyez, s'élève sur l'emplacement d'un des exhèdres des thermes, salle où se réunissaient les gens de lettres pour disputer sur un vers d'Homère ou de Virgile. Aujourd'hui c'est l'Évangile qu'on y explique aux enfants; les frères ignorantins qui dirigent ici l'éducation des pauvres sont plus grands à nos yeux que tous les rhéteurs de Rome antique. On enseigne là aux jeunes gens les arts mécaniques. « Singulier retour des choses humaines, remarque Mgr Gerbet. Des chrétiens, réduits en esclavage pour leur foi, ont construit, il y a plus de quinze siècles, ces murs gigantesques dont les ruines abritent maintenant de pauvres religieux, qui ne sont plus esclaves que de leur dévouement. »

Après l'hospice, voilà une porte d'église qui ne promet rien de très-beau : qu'elle est trompeuse! Il faut entrer et admirer. Nous sommes au milieu de la grande salle de la pinacothèque des thermes changée en église par le génie de Michel-Ange; la voici avec sa voûte, ses colonnes immenses et ses deux cents pieds de longueur. Pie IV, voulant élever un temple à la Reine des anges,

chargea Michel-Ange de lui trouver un emplacement. Le grand artiste avait alors quatre-vingt-six ans. Se promenant un jour au milieu des ruines de ces thermes, il trouva encore debout à leur place huit colonnes énormes de granit sur lesquelles venaient s'appuyer de grands arcs à plein cintre, puis des murs d'une hauteur prodigieuse soutenant une voûte immense. Son vaste génie vit aussitôt le parti qu'on pouvait tirer de ces ruines. Il trace tout de suite son plan et son dessin; le Souverain-Pontife l'approuve, et, sans rien changer de place, sans rien détruire, il donne à Rome étonnée un des plus beaux temples réguliers dont elle ait le droit de se vanter. Voilà ce qu'est Sainte-Marie-des-Anges. Malheureusement, le plan de Michel-Ange n'est plus tel qu'il l'avait conçu; on l'a gâté, sans qu'il ait cessé d'être grandiose. Mais je ferai toujours un reproche à Michel-Ange : c'est sa manie de la croix grecque pour les églises latines. Je l'ai déjà observé à propos du plan de Saint-Pierre. Pourquoi donc imiter les Grecs, qui, comme signe de leur séparation d'avec l'Église universelle, ont osé fausser la forme de la croix sur laquelle Notre-Seigneur a été cloué? C'est un *faux* en art comme en religion.

La pièce ronde qui sert de vestibule à l'église est le *frigidarium*. Voici deux inscriptions tumulaires qui sont très-belles.

On lit sur le tombeau du cardinal Parisio :

CORPVS HVMO TEGITVR
FAMA PER ORA VOLAT
SPIRITVS ASTRA TENET.

sur celui du cardinal Alciati :

VIRTVTI VIXIT
MEMORIA VIVIT
GLORIA VIVET.

En face de ces tombeaux, il y en a deux autres qui renferment les restes de deux grands peintres, Salvator Rosa et Carlo Maratta.

Arrêtons-nous devant cette noble statue en marbre de saint Bruno ; il semble qu'elle va s'avancer hors de la niche qui la renferme. Qui lui a donné ce souffle de vie ? J'aime à le dire, c'est le ciseau d'un grand artiste français, Houdon de Paris. Clément XIV disait de ce saint Bruno, qu'il parlerait si la règle de son Ordre ne lui prescrivait le silence.

Grégoire XVI consacra une somme énorme à la restauration de Santa Maria degli Angeli.

Cette église immense, oubliée et perdue dans ce quartier désert, pourrait contenir tout un peuple, et elle n'a jamais que de rares visiteurs. Mais, je l'ai déjà dit en parlant de Saint-Paul et de Saint-Laurent, c'est la gloire et la beauté de la Ville-Éternelle que cette munificence et cette ampleur *inutiles*, que ce grandiose *superflu*. Ces basiliques romaines sont souvent comme des bergeries sans troupeaux, mais non sans pasteurs. Saint-Pierre lui-même n'est jamais plein qu'au temps du jubilé. C'est la faute de sa grandeur : c'est une noble faute, *felix culpa!* Sans doute il est consolant de voir, comme à Paris en certains jours, les sanctuaires chercher à s'élargir pour contenir la foule des fidèles qui s'y presse ; mais il est beau aussi de voir la vieille Rome les

bras toujours ouverts pour embrasser le monde. Rome n'est pas seulement la capitale des États-Romains, c'est la métropole de la chrétienté. Comme la mère de famille à son foyer, elle doit être prête à recevoir tous les enfants qui lui viennent d'outre-monts et d'outre-mer; elle doit conserver et entretenir toutes ses maisons de prières pour les enfants futurs qui lui naîtront; elle doit sans cesse dilater ses entrailles et montrer ses basiliques, semblables à son grand cœur, assez vastes pour avoir des places à donner à tout l'univers [1].

J'erre longtemps à travers cette église, chef-d'œuvre de l'art antique et moderne, qui porte le cachet du génie de Michel-Ange : c'est l'antique modernisé, c'est-à-dire christianisé. Benoît XIV la décora des meilleurs tableaux de l'école du dix-septième siècle, dont plusieurs ont été copiés en mosaïque pour Saint-Pierre, entr'autres le martyre de saint Sébastien du Dominiquin. Le Languedocien Subleyras a peint la messe de saint Basile, pendant laquelle l'empereur Valens, partisan des hérétiques, s'évanouit.

Je cherchais le cloître de la *Certosa*. Je vois passer un Chartreux; je l'arrête par le bout de sa robe et lui demande où est le cloître. Il hésite à me répondre, sa règle lui prescrivant le silence, mais la charité chrétienne l'emporte; il me dit à la hâte : *Andate dove sono i Francesi*.

Je crus qu'il m'envoyait promener. Je sors de l'église,

[1] Étends l'enceinte de ton pavillon, et développe les voiles de tes tentes : n'épargne rien, allonge tes cordages, affermis tes pieux : tu pénétreras à droite et à gauche, ta postérité héritera des nations, et remplira les villes désertes. (Isaïe, c. LIV, v. 3 et 4.)

et, longeant de quelques pas une espèce de boulevard planté d'arbres, j'aperçois d'énormes débris des anciens thermes; je vois une grande porte, j'entre et je reconnais que mon Chartreux m'a dit vrai. Je me trouve dans le quartier-général de la cavalerie française, qu'on a logée dans les thermes de Dioclétien. Je traverse les cours, où je me plais à voir nos joyeux cavaliers lavant leur linge et pansant leurs chevaux; j'admirais ces *libres penseurs* [1] et cette intarissable gaieté française, toujours la même, de Paris à Rome, du Caire à Moscou, d'Alger à Constantinople.

Je saute la *cantine*, établie sous un porche à gauche, et je tombe sans transition d'un camp français dans un cloître romain, ou plutôt florentin, car c'est encore une des œuvres grandioses de Michel-Ange. Au lieu d'arcades cintrées ou ogivales, comme les nôtres, ce cloître a cent colonnettes de travertin; le portique forme un carré parfait; il est admirable par sa noble simplicité et ses belles proportions. Au milieu du cloître s'élève une fontaine de marbre dont le jet d'eau, toujours jaillissant, s'élance d'une grosse touffe de cresson vert. Aux quatre angles de la fontaine, Michel-Ange a planté de sa main quatre cyprès qui sont devenus monstrueux. L'un d'eux surtout est d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Son tronc et ses branches ont des replis tortueux pareils à ceux d'un serpent engourdi. Ces arbres sombres, immobiles, de forme

[1] On se rappelle le joli mot de Louis XV. — Qu'avez-vous fait en Angleterre? disait-il un jour au comte de Lauraguais dont il n'aimait pas la gravité affectée. — Sire, reprit le courtisan avec emphase, j'y ai appris à penser. — Des chevaux, dit le roi en lui tournant le dos.

monumentale, toujours verts et toujours tristes, ont l'air de quatre pyramides funèbres et vivantes, qui grandissent et grossissent chaque année, et s'harmonisent merveilleusement avec le silence et l'austérité de ce cloître de la mort, plein d'une majesté religieuse et mélancolique.

Je restai longtemps à me promener, tandis que Marie prenait un croquis du cloître. Un jeune peintre, établi dans un coin, peignait à l'huile la fontaine et les cyprès. C'était un tableau digne de Lesueur que cette vue, animée de temps en temps par la silhouette d'un blanc Chartreux qui traversait lentement le cloître comme le fantôme d'un homme qui est déjà entré dans les profondeurs de l'éternité.

Contraste singulier! Ici le silence interrompu seulement par les chants éloignés des Chartreux; là, à la porte du cloître, les bruits joyeux, les chansons et les sifflements de nos cavaliers. Et pourtant il n'y a pas la différence que l'on s'imagine entre le moine et le soldat. Tous deux soumis à une discipline sévère et inexorable, tous deux ne s'appartenant plus, ayant pour vertus obligées l'obéissance et le dévouement, toujours prêts à sacrifier leurs goûts, leur santé et leur vie à la cause qu'ils ont embrassée. La différence principale, c'est que le moine choisit volontairement sa profession. Je ne parle pas ici du militaire en garnison, mais du soldat en campagne, auquel je compare le prêtre et le moine sur le champ de bataille des épidémies, l'aumônier des armées de terre et de mer, le missionnaire surtout qui va, au péril de sa vie, planter la croix comme un drapeau. Les anciens Ordres militaires et religieux

réalisaient cet idéal du moine-soldat, en réunissant la vie active et la vie contemplative, la prière et la bataille, le dévouement complet du corps et de l'âme, tout l'homme enfin; ce qui arrive encore de nos jours quand un soldat est chrétien et unit la foi à l'honneur. J'ai déjà raconté qu'un de nos dragons, caserné à Rome chez les Capucins de la place Barberini, ayant obtenu son congé, n'a rien trouvé de mieux que de s'enrôler dans la milice de Saint-François.

On se croit ici à cent lieues d'une capitale, et pourtant on est dans Rome. Sainte-Marie-des-Anges est desservie par les Chartreux; leur couvent et leur cloître sont attenants à l'église. Ils sont peu nombreux, et le cloître est si grand que leur cimetière n'en occupe qu'un coin. Un petit retranchement pratiqué au pied de trois ou quatre colonnes suffit à leur mort, comme cet horizon resserré suffit à leur vie. Chaque cellule de la Chartreuse a son petit jet d'eau intarissable et son jardinet d'orangers et de citronniers. Si Dioclétien revenait au monde et voyait ses thermes occupés par ces moines, il ne s'étonnerait pas, lui qui, dégoûté des grandeurs de la terre, avait abdiqué l'empire et s'était fait jardinier, préférant à la pourpre impériale ses laitues de Salone. S'il eût été chrétien, comme sa femme Séréna, peut-être se serait-il retiré aussi dans un cloître, ainsi que le fit plus tard Charles-Quint.

## LXI

# PÈLERINAGE A JÉRUSALEM.

A M. A. AGON.

Vendredi 4 février.

*Partant pour la Syrie*, l'abbé J. nous a donné ce matin rendez-vous chez lui : une famille anglaise catholique, M. et Mme de M., un musicien et sa femme, M. et Mme B., et un jeune officier français, voilà nos compagnons de pèlerinage. L'abbé, notre aimable et savant *cicerone*, nous fait passer derrière le Forum pour nous montrer les restes du temple de Nerva. C'est ici que Septime-Sévère fit étouffer, dans la fumée d'un feu de paille, un de ses flatteurs, en disant qu'il fallait punir par la fumée ceux qui prodiguaient aux princes la vaine fumée de la flatterie : *fumo punitur qui vendidit fumum.*

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Nous visitons l'antique église de Saint-Clément, et,

passant devant Saint-Jean-de-Latran sans nous y arrêter, nous allons droit à Sainte-Croix-de-Jérusalem.

Ces deux basiliques sont reliées entre elles par une large avenue d'arbres où l'herbe pousse et les troupeaux paissent en liberté, image de la vie pastorale et arcadienne qu'on retrouve souvent à Rome ; on ne voit ici que pâturages, jardins, enclos mal fermés, coupés ça et là par les rouges tronçons de l'aqueduc néronien ; pas d'autres êtres vivants que des pâtres et des troupeaux. Des cyprès et des pins d'Italie se dressent le long des rues, ou plutôt des routes qui ramènent aux quartiers habités. Cette solitude mélancolique enveloppe Rome de silence et de paix. De ce côté, le désert de la campagne romaine a empiété sur la ville : on dirait le désert de Syrie. Oui, ce n'est plus Rome que nous voyons, c'est Jérusalem.

Voyez-vous sainte Hélène, la mère de Constantin, à genoux au sommet du Calvaire, où le paganisme romain a érigé une statue de Vénus. L'image de la Mère des Amours s'est étalée effrontément à l'endroit du Crucifiement ; insulte des voluptés impures aux souffrances divines. Hélène, reconnaissante envers le signe mystérieux par lequel son fils a vaincu, Hélène est au Golgotha, à la recherche de la vraie Croix ; l'entendez-vous s'écrier : « Voici donc le Calvaire, voici la place du combat ; mais où donc se cache le signe de la victoire ? Je cherche en vain l'étendard sacré. Quoi ! je suis sur le trône, et la Croix de Jésus-Christ est dans la poussière ? Que la terre s'entr'ouvre et nous rende l'instrument du salut[1] ! »

[1] S. Ambroise cité dans les *Sept Basiliques de Rome*, par M. de Bussières.

« Si le génie a ses illuminations soudaines, la piété ardente a aussi ses inspirations. » Après de longues fouilles, l'impératrice trouve les trois croix dans le jardin de Joseph d'Arimathie ; mais laquelle est la croix du Sauveur ? Saint Macaire, évêque de Jérusalem, en fait l'essai sur une femme malade et sur un homme mort. A l'attouchement de la troisième croix, la femme guérit et l'homme ressuscite. C'était bien la vraie Croix. Hélène la divisa en trois parts : elle en laissa une à Jérusalem, envoya la seconde à Constantinople, et rapporta la troisième à Rome, avec le *titulus* et une grande quantité de terre enlevée au Calvaire. Elle pria Constantin de lui bâtir une basilique pour garder ces trésors d'outre-mer, en face du palais Sessorien, qu'elle habitait, dans les anciens jardins de l'infâme Héliogabale. La basilique constantinienne reçut successivement le nom d'Hélénienne, de Sessorienne, et enfin de Sainte-Croix-de-Jérusalem, ou simplement de *Jérusalem*, car elle fut assimilée à la Ville-Sainte, dès qu'elle eut le privilége de garder ce précieux dépôt qui, selon l'expression de Mgr Gerbet, forma dès lors l'essence morale de cette église.

Benoît XIV a restauré Jérusalem telle que nous la voyons maintenant. Entrons-y comme si nous entrions dans l'église du Saint-Sépulcre. La main qui se plonge dans le bénitier est tentée de reculer à la vue des serpents si bien sculptés qui s'allongent au fond de l'urne de marbre.

Le pape français, Sylvestre II, mourut l'an 1000, dans cette église, pendant qu'il disait la messe. Il était fort savant, et, comme tel, cru sorcier. Le peuple supersti-

tieux prétendait qu'il avait fait un pacte avec le mauvais esprit, qui l'avait assuré qu'il ne mourrait que quand il mettrait le pied dans *Jérusalem.*

La *tribuna* déroule une immense fresque du Pinturicchio, pleine d'une grâce naïve et pieuse : elle reproduit les différentes circonstances de l'Invention de la Sainte-Croix. Aux deux côtés de la *tribuna* s'élèvent deux élégants balcons de marbre, destinés, en certains jours, à l'exposition des saintes reliques. L'abbé J. avait obtenu une permission écrite pour les visiter; il la fit transmettre au supérieur des moines de Citeaux qui sont les gardiens de la basilique, et occupent la magnifique abbaye de Sainte-Croix.

Le vénérable abbé à barbe blanche parut, escorté de deux moines : il nous fit voir d'abord la chapelle de Sainte-Hélène, décorée de belles mosaïques; on y lit cette inscription :

HIC EST TELLVS SANCTÆ CALVARIÆ SOLIMÆ A B. HELENA
IN INFERIOREM FORNICEM DEMISSA DEPOSITA EST ATQVE INDE
NOMEN HIERVSALEM CAPELLÆ INDITVM.

Dans le couloir qui mène à l'oratoire de la mère de Constantin, une inscription rappelle que cette chapelle, toute la basilique, et enfin Rome elle-même, méritent le nom de seconde Jérusalem, parce qu'on y conserve le bois de la vraie Croix et la terre du Calvaire, la pieuse Hélène ayant voulu que l'arbre du salut, transplanté à Rome, y retrouvât quelque chose du sol arrosé par le sang du Sauveur.

Une autre inscription défend aux femmes, sous peine d'excommunication, d'entrer dans la chapelle de Jé-

rusalem, si ce n'est une fois l'an, le jour de la Dédicace.

Pendant les invasions des barbares, on cachait les reliques dans l'épaisseur des murs des églises. Le *titulus*, ou l'écriteau de la Croix, déposé dans une cassette de plomb, fut enfoui dans une niche murée, au haut de l'abside de la basilique de Jérusalem. Les troubles et les guerres d'Italie en firent perdre le souvenir. Le 1er février 1492, sous Innocent VIII, le cardinal espagnol Gonsalve Mendoza, archevêque de Tolède et titulaire de Sainte-Croix, y faisait faire des réparations. Ses ouvriers trouvèrent la niche murée et le coffre de plomb avec ces mots : *Titvlvs crvcis;* on l'ouvrit, et on y trouva une planche en bois sur laquelle était écrite en caractères rouges, lisibles, la fameuse inscription : JESVS NAZARENVS REX JVDÆORVM; les deux dernières lettres avaient disparu avec le bois qu'on voyait avoir été rongé. La même inscription était répétée en grec et en hébreu. On avait donc retrouvé l'écriteau de la Croix du Sauveur. Rome fut en fête; le Pape reconnut solennellement la sainte relique et la fit replacer dans le même coffre. Chose remarquable! le cardinal-archevêque de Tolède apprenait au même moment que les rois catholiques venaient de prendre Grenade sur les Maures; nouveau triomphe de la croix sur les infidèles!

« Ces reliques, transportées de la grotte sépulcrale du Calvaire dans la Jérusalem de Rome, ont triomphé de tous les doutes, comme elles ont échappé à toutes les causes de destruction. Elles avaient reposé durant près de quinze siècles à l'ombre des paisibles murs de cette église, lorsqu'à la fin du siècle dernier, une main sacri-

lége voulut les en arracher. En 1798, le Directoire de la République française, ayant fait envahir les États-Romains, essaya d'y organiser une république à sa façon. L'administration nouvelle, très-portée à imiter le gouvernement impie et spoliateur auquel elle devait son existence, convoita les trésors sacrés. Ces successeurs de Fabricius ne lui ressemblaient guère : ils furent tentés par les riches custodes de la basilique de Sainte-Croix. Les unes furent enlevées, les autres dépouillées de leurs ornements. On se contenta d'abord de ce pillage : ces hommes aimaient, avant tout, les sacriléges lucratifs. Mais bientôt leur fanatisme irréligieux s'attaqua aux reliques elles-mêmes. Cette Croix, qui avait enseigné au monde une autre fraternité que celle de leur égalité menteuse, cette frêle planchette, sur laquelle la main qui livra le Christ à la mort se trouva avoir écrit son éternelle royauté, les importunaient. Ils sentaient là quelque chose qui menaçait leurs chaises curules, peureuses et mal assurées sur le sol tout chrétien de Rome. Il fut donc enjoint au supérieur des moines qui avaient desservi cette église, de livrer les clefs de la chapelle des reliques. Après avoir refusé courageusement, ce bon religieux fut obligé de céder à la force. Mais la clef principale avait été égarée à dessein : le préfet républicain ne put ouvrir les portes et n'osa pas les briser. Il renonça quelque temps après à son odieuse entreprise, obéissant peut-être à quelques remords de foi, souvent cachés au fond des âmes qui se croient incrédules. Le supérieur du monastère ayant redemandé instamment les clefs, on les lui rendit. Lorsque des jours plus tranquilles recommencèrent, les reliques furent replacées dans des custodes

brillantes, dont les ornements sont aujourd'hui les jeunes emblèmes des antiques hommages de la chrétienté [1]. » Le nouveau reliquaire fut donné, en 1803, par la duchesse de Villa-Hermosa.

Après ces détails préliminaires, pénétrons enfin dans la chapelle sainte : au fond s'élève une vaste armoire fermée par des grilles et des portes massives à quatre serrures; là sont enfermés les trésors que va nous montrer l'abbé de Sainte-Croix : nous nous mettons à genoux sur les marches de l'autel, dont on allume les cierges, et le vénérable religieux en cheveux blancs fait successivement passer sous nos yeux et sous nos baisers les adorables reliques dont il est le gardien : ce sont trois morceaux de la vraie Croix, tout ce qui reste du bois sacré rapporté par sainte Hélène; l'écriteau de la Croix, deux épines de la couronne de Notre-Seigneur, un des clous qui ont percé Jésus, la pointe y manque. Hélène avait retrouvé les Clous avec la Croix; elle en fit entrer quelques-uns dans la confection du casque de son fils et du mors de son cheval de bataille, comme pour lui assurer la victoire et l'invulnérabilité. On croit que c'est la pointe du clou qui fut employée au casque de Constantin, et qui fait aujourd'hui partie du cercle de la fameuse couronne de fer gardée à Monza, laquelle, du front du premier césar chrétien, a passé successivement sur les fronts de Charlemagne, de Charles-Quint et de Napoléon.

Nous avons surtout examiné avec une pieuse attention le *titulus crucis*, l'écriteau de la Croix.

[1] Mgr Gerbet.

C'est une planchette de bois qui porte les traces d'une extrême vétusté. La ligne hébraïque n'offre plus que des tronçons de lettres ; les lettres grecques et latines sont plus visibles : ce sont les caractères latins qui étaient les plus voisins de la tête du Sauveur. Cette inscription : JÉSUS NAZARÉEN, ROI DES JUIFS, fut teintée en rouge et grossièrement tracée à la hâte, à l'aide d'un poinçon ou d'un couteau. Ce fut l'œuvre sans soin de quelque employé du prétoire de Pilate ; il ne se doutait guère que ce qu'il griffonnait ainsi exciterait une pareille vénération perpétuée à travers les siècles !

Quelle impression ineffaçable on reçoit en approchant ses yeux et ses lèvres de ces reliques de la Passion ! Comment décrire « les émotions vives que produit, après dix-huit siècles, l'apparition des monuments primitifs de la Rédemption. Le voile du temps s'ouvre, le Golgotha se rapproche, et quelque chose du cœur de saint Jean au pied de la croix passe dans le vôtre [1]. »

Mgr Gerbet a écrit une belle page sur la *candidature* de Rome et de Jérusalem, aspirant chacune à être le centre de la société chrétienne, et il explique très-bien les grandes raisons qui, comme autant d'avocats invisibles, ont plaidé devant Dieu les destinées futures de Rome, et ont fixé sur elle le choix divin.

Jérusalem, jadis la cité du Dieu vivant, a été dépouillée en punition de son déicide ; Rome chrétienne a hérité de sa gloire et de sa sainteté. Rome, disait Chateaubriand, a recueilli deux fois la succession du monde,

[1] Mgr Gerbet. — Il faut lire l'intéressante et complète dissertation sur l'écriteau de la croix qu'il a insérée dans son *Esquisse de Rome chrétienne*, t. II, ch. 10.

comme héritière de Saturne et de Jacob. Rome a fait tant de prodiges par ses martyrs, ses papes et ses saints; elle a opéré et elle opère encore dans son sein tant de conversions étonnantes, qu'il faut dire d'elle aussi comme de Jérusalem : que *c'est une terre travaillée par les miracles.*

Trois villes ont reçu un sceau mystérieux par la vie et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le divin Enfant, comme dit le saint Cantique, est la fleur des champs et le lys des vallées : il fut conçu à Nazareth, dont le nom veut dire *fleur;* il naquit à Bethléem, la *maison du pain*, pour devenir un jour le *pain vivant*, nourriture de nos âmes; enfin, il meurt à Jérusalem, dont le nom signifie la *vision parfaite*, la *vision de paix*; il y meurt sur la croix pour rétablir la paix entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre.

Rome avait le droit d'avoir la plus grande part de l'héritage de ces trois villes prédestinées : Nazareth, Bethléem et Jérusalem. L'Italie, devenue la Judée chrétienne, garde à Lorette la sainte maison de Nazareth; Rome nous montre la crèche de Bethléem, à Sainte-Marie-Majeure; l'escalier du prétoire de Pilate, au Latran; la colonne de la flagellation, à Sainte-Praxède; les morceaux de la Croix, les épines, le clou, l'écriteau, à Sainte-Croix-de-Jérusalem; enfin, la lance, le suaire, le voile de la Véronique, dans la basilique Vaticane.

La station du Vendredi-Saint a toujours lieu dans la basilique de Sainte-Hélène; on y célèbre le mystère de la Passion devant la vraie Croix, transplantée à Rome dans le sol enlevé au Calvaire, témoin encore subsistant du grand sacrifice.

Pendant la Semaine-Sainte, toutes ces reliques, tous ces trésors de la crèche et du Calvaire sont ouverts et exposés aux yeux des fidèles, et en allant vénérer successivement ces monuments de la rédemption, notre Semaine-Sainte de Rome va se passer à Jérusalem au temps de la Passion, et nous pourrons répéter, comme les pèlerins d'outre-mer : *In medio tui, Jerusalem, si oblitus fuero tui, oblivioni detur dextera mea.*

## LXII

# LA FRANCE AU LATRAN.

AU COMTE ET AU VICOMTE D'INDY.

Arcades ambo... ambo cantare parati.

De Jérusalem, nous retournons à Rome par l'avenue solitaire qui mène au Latran, le long des arches de l'aqueduc de Néron, qui prolonge sa grande ombre sur les hautes herbes où paissent les troupeaux. Devant la façade du Latran, sous son large portique, quelle vue mélancolique et grandiose! On voit se détacher sur le ciel les remparts de Rome et la porte par où Totila entra avec ses Goths; là-bas, la route d'Albano serpente à travers l'Agro coupé par des tronçons d'aqueducs; puis, au delà, les montagnes vertes du Latium, couvertes de villas, et les cimes bleuâtres de la Sabine.

Croiriez-vous qu'une de mes joies, à la vue du Latran, fut de voir réalisé un rêve de mon enfance? Vous rappelez-vous d'avoir vu, à Paris, ce cloître de Saint-Jean-de-Latran, qu'on croit avoir appartenu aux chevaliers de

Saint-Jean-de-Jérusalem? on vient de le démolir pour percer la rue des Écoles. Quand j'allais au collége, je passais chaque jour auprès de ce vieil édifice, dont la vue me faisait déjà rêver à Rome et à Jérusalem.

Tacite est le premier historien du Latran, et Juvénal est son premier poëte, en attendant Dante Alighieri [1]. Plautius Lateranus, jeune débauché romain, un des amants de Messaline, fut sauvé des fureurs de Claude par son oncle Aulus Lateranus. Sa tante, nommée Pomponia, s'était faite chrétienne, et parvint à faire changer de conduite à son neveu; mais ayant trempé dans la conspiration de Pison contre la vie de Néron, Lateranus fut condamné à mort : le tribun Statius, son complice, devint son bourreau. Il mourut, dit Tacite, plein d'un invincible silence, *plenus constantis silentii,* sans se douter que son nom serait répété de siècle en siècle, avec celui de la basilique de Latran. Néron s'empara de ses biens; son palais et ses jardins furent réunis au domaine impérial. Par la suite, ce palais devint la résidence de Fausta, la femme infortunée de Constantin. Après sa mort, le césar chrétien donna le palais au Pape saint Sylvestre, et construisit auprès une basilique. Jusqu'alors, les persécutions n'avaient pas permis aux Papes d'avoir une église épiscopale; la Laterane fut la première, et est restée le chef et la mère de toutes les églises de la Ville et du monde, comme l'indique l'in-

[1] Tacite (Ann. xv). — Juvénal (Satire x).

Temporibus diris igitur, jussuque Neronis,
Longinum et magnos Senecæ prædivitis hortos
Clausit, et egregias Lateranorum obsidet ædes
Tota cohors.

scription qui brille à son front comme une couronne :

SACROSANCTA LATERANENSIS ECCLESIA,
OMNIVM VRBIS ET ORBIS ECCLESIARVM MATER ET CAPVT.

Saint-Pierre n'est que la chapelle du Pape ; Saint-Jean-de-Latran est la basilique de l'Évêque de Rome, de l'Évêque des évêques. Les Papes ont habité le Latran pendant onze cents ans, et chaque Pontife y vient encore prendre possession de sa dignité.

La façade principale, élevée par Clément X, est plus belle que celle de Saint-Pierre : cinq larges portes y donnent entrée ; au fond du portique apparaît la statue colossale de Constantin. Les dons magnifiques de ce néophyte impérial firent donner au Latran le nom de Basilique d'or. La plupart des chefs de l'empire, après leur sacre dans la basilique Vaticane, se rendaient au vieux Latran : Charlemagne et Louis le Débonnaire y vinrent en grande pompe après leur couronnement. Charlemagne y érigea un autel à colonnes d'argent, et donna à la basilique un évangile à couverture d'or enrichie de pierreries, et une croix du même métal ornée d'hyacinthes. Il y a près du Latran, à côté de la Scala-Santa, un monument précieux pour la France, parce qu'il lui rappelle son grand empereur carlovingien : c'est la mosaïque du triclinium de Léon III, composée de trois tableaux. Le sujet du milieu représente Notre-Seigneur donnant leur mission aux apôtres ; le tableau de droite nous montre le Christ remettant les clés à saint Sylvestre, et le Labarum à Constantin ; le tableau de gauche nous offre saint Pierre sur son trône pontifical : d'une main, il donne le pallium à Léon III ;

de l'autre, l'oriflamme à Charlemagne. Inscription :

BEATE PETRE DONA
VITAM LEONI PP ET BICTO
RIAM CAROLO REGI DONA

« Bienheureux Pierre, donnez la vie au pape Léon et « la victoire au roi Charles. »

Charles n'a pas encore ici le titre d'empereur, il n'a reçu que la dignité de patrice de Rome; mais cette dignité, remarque Mgr Gerbet, a été pour Charlemagne ce que le consulat à vie a été pour Napoléon : c'était l'initiation à l'empire. Déjà, dans cette mosaïque, le monarque franc porte le manteau impérial.

« Sous ce costume romain, on aperçoit la tunique bordée de soie, la chaussure, l'épée, le tout conforme aux détails que ses historiographes nous ont transmis sur sa manière habituelle de se vêtir. Nous savons par Eginard que Charlemagne ne se décida qu'une ou deux fois, par condescendance pour les désirs de Léon, à s'habiller suivant la mode des Romains pendant son séjour dans leur ville, et comme il fut proclamé empereur, sans que cette cérémonie eût été annoncée, et comme à l'improviste, il est vraisemblable qu'il était vêtu à la manière des Francs, lorsque Léon III jeta sur ses épaules le manteau des empereurs. » (Mgr Gerbet.)

Cette mosaïque rappelle ainsi les deux translations d'empire : l'une de l'Occident à l'Orient, par Constantin ; l'autre de l'Orient à l'Occident, pour Charlemagne, en faveur duquel l'Église romaine a fondé le Saint-Empire romain.

Les chroniques du Latran sont pleines de souvenirs

français. — Lorsque Charles d'Anjou, frère de saint Louis, s'en vint en Italie comme roi des Deux-Siciles, Clément IV lui fit faire au Latran la remise solennelle de l'étendard qui l'investissait de ce royaume. La cérémonie eut lieu le 27 juin, et le 6 janvier suivant, Charles et sa femme, Béatrice, furent couronnés par le cardinal-évêque d'Albano.— En 1360, un affreux incendie ravagea le Latran, qui resta plusieurs années dans un déplorable abandon, le Saint-Siége étant alors à Avignon. J'aime cette lettre de Pétrarque au Pape Urbain V : « Père miséricordieux, pardonne-moi cette audace; de « quel cœur peux-tu dormir mollement sur les rives du « Rhône, sous les lambris paisibles de tes appartements « dorés, tandis que la première de toutes les églises « tombe en ruines, et reste sans toit, livrée au vent et à « la tempête? »

Ces plaintes du grand poëte furent entendues par le Pape français. Urbain V était, en son nom, Grimoard de Grissac, d'une famille du Gévaudan ; il répara le Latran et y éleva le tabernacle et le baldaquin gothique du maître-autel, chef-d'œuvre de l'art au quatorzième siècle. On y voit encore les armes d'Urbain et les lys de France, souvenir de Charles V, qui aida le Pape dans la construction de ce tabernacle. Cette œuvre d'un Pape français est un monument de la France ; il est dans ce style ogival, alors nommé en Italie style français, parce que c'est en France qu'il a fleuri le plus glorieusement. Pie IX, ce cœur si français, vient de restaurer le tabernacle d'Urbain V, et a fait agrandir la confession dans le style ogival, qui s'harmonisera mieux avec l'autel ancien. Voici l'inscription nouvelle :

PIVS IX PONT. MAX. IN VETEREM FORMAM RESTITVIT
AC SPLENDIDIORI CVLTV INSTAVRAVIT. AN. D. MDCCCLI.

Pie IX, qui s'appelle Jean, a une dévotion particulière à Saint-Jean-de-Latran. Cette confession gothique renferme un riche trésor de reliques, parmi lesquelles des morceaux des têtes de saint Pierre et de saint Paul. Quand Urbain V les déposa dans son tabernacle, notre Charles V lui envoya deux grands lys d'or parsemés de diamants pour mettre sur la poitrine de chacun des bustes d'argent qui renfermaient les têtes des apôtres, avec ces inscriptions :

VRBANVS PAPA V FECIT FIERI HOC OPVS AD HONOREM CAPITIS
B. PETRI (OU PAVLI), ANNO DOM. 1369.

CAROLVS DEI GRATIA REX FRANCORVM,
QVI CORONATVS FVIT ANNO DOMINI 1364,
DONAVIT PRÆSENS LILIVM AD HONOREM CAPITIS B. PETRI (OU PAVLI),
QVOD EST IN PECTORE EJVS.

Louis XI envoya au Latran un calice d'or du prix de 3,000 ducats, y demandant la santé par l'intercession des apôtres. Henri IV, après son absolution, fit don à la basilique Laterane de la riche abbaye de Clairac, au diocèse d'Agen, avec ses douze églises et son revenu de 4,000 écus. Le chapitre, reconnaissant, nomma le Béarnais premier chanoine de Latran, et lui éleva en 1608 une statue équestre en bronze [1], que tout Français

[1] Le piédestal de cette statue porte l'inscription suivante :

Pavlo V Pontifice maximo sedente, Enrico IV Francorvm et Navarrorvm regi christianissimo, pietate alteri Clodoveo, varietate præliorvm Carolo Magno, amplificandæ stvdio religionis sancto Lvdovico, generis propagatori, statvam hanc æneam, sacrosanctæ Lateranensis basilicæ, ca-

voit avec plaisir sous le portique septentrional de la basilique. Cette statue est l'œuvre du sculpteur français Cordier, qu'on appelle ici Cordieri. Henri IV est posé en empereur romain, mais sa figure est ressemblante; il est là chevauchant son cheval de bronze, comme au Pont-Neuf; mais à Rome le dextrier n'a pas dans le ventre un exemplaire de la *Henriade* [1]. Le génie supérieur de Henri IV, qui voulait abaisser la maison d'Autriche, avait senti que l'indépendance territoriale des Papes se rattachait directement à l'équilibre européen, et, si la mort ne l'eût arrêté, il avait le projet d'augmenter les États de l'Église. Les chanoines de Saint-Jean avaient fondé à perpétuité une messe solennelle d'actions de grâce pour la conversion de leur royal confrère. On la célébrait le 13 décembre, jour de Sainte-Lucie, anniversaire de la naissance du roi, en présence de l'ambassadeur de France, des cardinaux français et de nos nationaux. Le cardinal de Retz raconte une anecdote au sujet de cette cérémonie. Clairac fut vendu révolutionnairement; mais le chapitre, quoique privé de ses revenus, n'en continua pas moins jusqu'en 1830 à célébrer

pitvlvm et canonici, grati animi monvmentvm, collocandam cvrarvnt, Carolo de Nevville D. d'Halencovrt, regio oratore, anno 1608.

[1] Sappiate ch'Errico IV il Grande volendosi fare eziandio italiano, chiese il Capitolo Lateranese d' esservi ascritto Canonico; e l' ottenne, figuratevi! e fuvvi creato a piene voci non so se Arcidiacono, o Primicerio o Priore. E ne fu rogato atto per notaio; e siccome il re Calonaco dilettavasi di cavalcare, e non potea venire in Coro col suo rabicano, così allogaronlo tutto a cavallo sotto il portico dell' entrata della Basilica : ed Errico il Grande fra gli altri titoli ebbe eziandio quello di Canonico Lateranese. Così pure, sior Zanetto mio, il Magno Errico per conficcar meglio e ribadire la sua italianità, richiese la Serenissima d' essere scritto nel *Libro d' Oro* della Veneta nobiltà. (*Ubaldo ed Irene, racconto dal* 1790 *al* 1814.)

la messe de Henri IV. L'ambassadeur de France y assistait sur une estrade placée à l'entrée du chœur. Depuis le Béarnais, le roi de France était de droit premier chanoine de Latran. On montre encore sa stalle dans le chœur du chapitre; elle est à gauche, en face de celle du Saint-Père. Du dossier de la stalle royale se détache une gracieuse statuette de la Vierge dont le roi de France est le vassal et le premier chevalier, *regnum Franciæ, regnum Mariæ* [1]. Quand arriva la première république française, une et indivisible, le peuple romain, spirituel et railleur, l'appelait la *chanoinesse de Latran*. Le Latran, l'église-mère et maîtresse, est depuis des siècles sous la protection spéciale de la Fille aînée de l'Eglise, de la France, comme Sainte-Marie-Majeure est sous celle de l'Espagne, Saint-Pierre sous celle de l'Autriche, comme Saint Paul était sous celle de l'Angleterre.

L'abbé J., qui est chanoine du Latran, nous raconte avec feu comment il préserva la basilique pendant la révolution de Rome. Les triumvirs modernes, toujours, sans doute, à l'imitation de nos républicains de 1798, eurent la pensée de piller les églises et convoitèrent les richesses du Latran. L'abbé l'apprend, et va à l'ambassade de France : on lui dit qu'on n'y peut rien. « Donnez-moi seulement un drapeau tricolore, » s'écrie l'intrépide abbé; on lui laisse prendre celui de l'ambassade;

[1] Derrière la stalle du Saint-Père apparaît Notre-Seigneur dont le Pape est le vicaire. Que n'y aurait-il pas à dire sur cette disposition symbolique? Là nous semblent écrits et l'histoire, et la mission, et les rapports providentiels de la mère et de sa fille aînée. (M. l'abbé Gaume, *Les trois Rome*.)

Dans son Vœu, si admirablement peint par Ingres, Louis XIII demandait à la Vierge « que le royaume de France ne sortît jamais des voies de la grâce, qui conduisent à celles de la gloire. »

il court dans la nuit le planter au grand balcon du Latran. Quand les brigands arrivèrent le matin, ils virent les couleurs françaises qui ont fait le tour du monde, et ils n'osèrent toucher à la basilique, replacée ainsi sous la protection de la France. Mais on conseilla à l'abbé de prendre garde à lui et à la *vendetta;* il se réfugia à la villa Medeci, ouverte alors à tous les Français par M. Alaux, directeur de l'Académie de France. L'ambassade était en désarroi; M. de Gérando, chancelier de France, était seul resté courageusement à son poste.

Quand nos troupes entrèrent enfin à Rome, l'abbé J., en sa qualité de Français, fut chargé par ses collègues de recevoir l'état-major de notre armée dans le cloître du Latran; on lui donna carte blanche, et il nous dit que cette réception, faite de si grand cœur, avait coûté 2,500 fr. au chapitre de Saint-Jean. Après avoir commencé, en bon français, par nous donner cette esquisse des annales françaises du Latran, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon III, l'abbé nous fit parcourir en détail sa chère basilique, et nous rappelle que Dante a peint les Barbares venus des contrées boréales, et s'émerveillant à la vue de Rome et de ses hauts monuments, *quand le Latran s'élevait au-dessus des choses mortelles :*

Veggendo Roma e l' ardua su' opra
Stupefacènsi, quando Laterano
Alle cose mortali andò di sopra.

Une peinture contemporaine de Dante, et attribuée au Giotto, se trouve derrière un des piliers du Latran; elle représente Boniface VIII annonçant au peuple le jubilé de 1300 auquel Dante assistait.

L'abbé nous fait remarquer l'admirable symbolisme des peintures et des sculptures de la basilique; elles représentent d'un côté l'Ancien Testament, de l'autre le Nouveau, qui lui correspond, et elles forment ainsi une histoire complète de la religion depuis l'origine des temps jusqu'à la céleste Jérusalem.

Comment décrire la chapelle du Saint-Sacrement avec ses quatre antiques colonnes cannelées en métal doré? Qu'elles aient été rapportées de Jérusalem par Titus, ou d'Athènes par Sylla, ou bien qu'elles proviennent du temple de Jupiter Capitolin, après avoir été fabriquées sous Auguste, qui aurait fait fondre à cet effet les rostres des vaisseaux de Cléopâtre, ces colonnes ne sont pas moins belles, et ces vieux souvenirs de Rome, de la Grèce et de l'Orient, flottent sur leur cime comme des nuages de gloire. La chapelle Corsini est d'une magnificence inouïe avec son mausolée de Clément XII (Corsini). La chapelle Torlonia est étincelante d'or et de marbre blanc.

J'aime à voir humblement couché par terre un tombeau en bronze, ouvrage de Simon Donatello; là repose, au pied de l'autel, Martin V Colonna, qui mit fin au schisme d'Occident.

Avant de sortir de l'hémicycle, du côté de la chapelle du Saint-Sacrement, nous voyons, à gauche, sur le mur, une grande porte dorée à deux battants, toujours fermée, devant laquelle brûlent des lampes perpétuellement allumées. Là se garde une des reliques les plus vénérables qu'il y ait au monde : c'est la simple table de bois sur laquelle Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie.

L'abbé continuait avec feu à nous expliquer les merveilles de sa basilique; il était en train de nous montrer le baldaquin qui renferme les têtes des saints Apôtres, lorsqu'un petit clerc accourt et lui parle à l'oreille : voilà notre abbé, tout éperdu, qui s'enfuit à toutes jambes hors de l'église, et nous de le suivre tout stupéfaits. Arrivé sous le portique du nord, l'abbé s'arrête enfin, tout essoufflé, pour nous apprendre la cause de sa fuite : on était venu l'avertir que les chanoines, ses collègues, disaient l'office, pendant lequel il lui est interdit de paraître dans l'église sans l'habit de chœur, sous peine d'excommunication.

Cette aventure coupa court aux intéressantes explications de l'abbé; il put cependant, sans être excommunié, nous faire visiter le cloître du Latran où il avait reçu l'état-major de l'armée française. Ce cloître est d'un style charmant, comme celui de Saint-Paul. Il date du treizième siècle : c'est une vaste cour carrée entourée d'un portique couvert, soutenu par de légères colonnettes variées à l'infini, incrustées de marbres et de dorures, avec des chapiteaux ornés de feuilles, de fruits, d'animaux et de figurines. Autour de leurs fûts s'enroulent, en gracieuses bandelettes, des rubans de mosaïques mêlées d'or et de couleurs vives.

Sur la place du Latran, il faut contempler l'immense obélisque qui domine ces solitudes sacrées, au bruit d'une fontaine qui seule élève la voix dans ce silence grandiose. C'est l'obélisque le plus haut et le plus vieux du monde entier; il a trente siècles d'existence. Le roi Rhamsès l'éleva à Thèbes, et fit, dit-on, lier son fils à la pointe, lors de son érection, afin que les architectes y

missent d'autant plus de soin. Constantin l'apporta d'Alexandrie, et Sixte-Quint l'a dressé sur cette place solitaire.

« Toute l'histoire se retrouve à Rome, dit Valéry, depuis l'Égypte jusqu'aux derniers temps, depuis les Pharaons jusqu'aux rois et princes de la famille de Napoléon. Cette admirable ville rassemble les mystiques monuments égyptiens, les poétiques chefs-d'œuvre des Grecs et ses propres et grands monuments. »

Voici sur cette place l'hôpital du Latran. La procession de la Fête-Dieu, qui a le Pape à sa tête, traverse la salle des malades, dont les lits sont ornés de fleurs et de draperies; ils sont heureux ce jour-là! Ici était l'ancienne basilique du pape Zacharie. Ce pontife y reçut saint Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis. Pépin le Bref les lui envoyait pour le consulter touchant ses prétentions au trône, dont, par le fait, sa famille était depuis longtemps en possession. Zacharie reconnut le titre de roi à Pépin, et vit dans son avénement une garantie de paix et d'ordre pour la France.

L'abbé nous mène voir l'immense palais du Latran, élevé par Sixte-Quint sur l'emplacement de l'antique palais de Constantin, qui fut pendant plus de mille ans la résidence des Papes. Le Français Urbain V fut le premier qui alla habiter le Vatican.

Grégoire XVI a fait de ce palais abandonné ce que Louis-Philippe a fait de Versailles : un immense musée. — Belle statue antique de Sophocle. — On est tout surpris de voir là un portrait en pied et en grand costume d'un roi d'Angleterre, Georges IV : c'est un cadeau

fait à Pie VII; c'est l'œuvre de Lawrence; il était jadis au Vatican; on a bien fait de l'éloigner des chefs-d'œuvre de la Pinacothèque; son cliquetis de couleurs vermeilles devait être bien pauvre devant le coloris de Raphaël et du Titien. — Curieuses antiquités étrusques. — Les Romains ont la passion de l'étrusque comme nous avons celle du gothique; mais Rome, plus vieille que nous tous, cherche, comme il convient, ses antiquités dans un âge fabuleux, avant Romulus, avant Énée.

Le musée du Latran est intéressant; nous le parcourons beaucoup trop vite. Pourquoi cela? Parce que *ventre affamé* n'a pas plus d'yeux que d'oreilles. L'abbé se mit à rire de notre embarras. « Il est vrai qu'il est deux heures et que vous avez déjeuné de bon matin, mais j'ai tant de choses à vous montrer encore! Nous sommes ici dans un vrai désert, quoique dans Rome; pas de restaurants ni de pâtissiers comme à Paris. Pourtant il y a là-bas une petite *osteria di cucina*. — *Andiamo, evviva l'osteria!* » répondons-nous en chœur, à l'exception de la famille anglaise. Nous remontons en voiture, et l'abbé nous fait arrêter à deux pas, en face de la façade nord et de l'obélisque du Latran, devant l'*osteria*, un vrai cabaret. Mais quelle noble vue! quelle tournure poétique et romaine [1] avec ce petit portique couvert, aux piliers duquel s'enroule une vigne! ces colonnes sont peut-être antiques. C'était le cas de mettre au *ragazzo* qui nous servait une branche de myrte, et de lui dire avec Horace :

[1] J'ai retrouvé avec plaisir une vue pittoresque de cette *osteria* dans la *Corinne* illustrée publiée à Paris il y a quelques années.

Persicos odi, puer, apparatus...
Simplici myrto nihil allabores
Sedulus curo; neque te ministrum
Dedecet myrtus, neque me sub arcta
Vite bibentem.

Nous faisons invasion chez ces braves gens étonnés; deux paysans attablés sous le portique ne se dérangent pas, et gardent leur gravité romaine. On nous sert *una frittata*, du gros pain, des pommes, des noix, des châtaignes. Quel bon goûter en face de l'obélisque du Latran! L'abbé riait de notre appétit, et se félicitait d'avoir pu le satisfaire ainsi : c'était une vraie partie de campagne au milieu de Rome. L'ombre au tableau était fournie par la famille anglaise qui était restée dans sa voiture, et n'avait pas voulu compromettre sa *respectability* dans cette *osteria cucinante*.

Il nous restait à voir le Baptistère du Latran, le Baptistère de Constantin. On dit que ce prince, atteint de la lèpre, s'en alla dans les montagnes du Soracte chercher le pape saint Sylvestre, qui lui promit de le guérir par le baptême de sa lèpre physique et morale :

Ma come Costantin chiese Silvestro
Dentro Siratti a guarir delle lebbre.
(DANTE, *Inf.* XXVII.)

Constantin se fit construire un Baptistère pour recevoir le sacrement qui allait le faire chrétien : c'est une rotonde isolée, de forme octogone, tout en marbre. Au milieu s'élève encore le bassin de basalte où on descend par trois marches. Le pavé est en mosaïque fine; les peintures représentent les grandes actions de Constantin. On baptise encore ici, le Samedi-Saint, les catéchumènes, les juifs, les musulmans, les idolâtres convertis :

c'est une belle pensée, comme Rome en a tant d'autres, de faire ces baptêmes annuels dans le Baptistère du premier César chrétien.

L'abbé nous mène ici près voir la villa Campana, chef-d'œuvre de mauvais goût; petit musée étrusque peu réjouissant; jardin imité de l'antique; tigres peints au fond d'une grotte pour effaroucher, sans doute, les Énée et les Didon qui voudraient s'y réfugier; lions de carton cachés dans les massifs, prêts à s'élancer sur le voyageur, etc. De là l'abbé nous fait faire une longue tournée par le Cœlius, San-Stefano-Rotondo, San-Gregorio, l'arc de Titus, etc.; mais il faut s'arrêter après huit heures de promenade. Voici des vers adressés à l'abbé :

La révolution vous avait surpris comme
Un soudain coup de foudre et vous bloquait dans Rome;
Les Triumvirs voulaient dépouiller le Latran,
La Basilique d'or dédiée à saint Jean;
Mais vous, Français et plein d'une sainte assurance,
Vous avez arboré le drapeau de la France;
Vous avez déclaré que notre nation
Gardait toujours saint Jean sous sa protection,
Et qu'avant d'y toucher il faudrait donc abattre
Sous le porche sacré le bronze d'Henri quatre,
Depuis lequel nos rois, ces fils du Vatican,
S'intitulaient de droit chanoines de Latran!
Et les Garibaldiens furent saisis de crainte
Et n'osèrent toucher la basilique sainte.

Honneur à vous, Français, qui n'avez point douté
Du pouvoir de la France et de sa volonté.
Aussi dans quel bonheur, quand notre vieille France
A la Rome captive offrit sa délivrance,
Vous avez accueilli les fils du peuple franc
Sous ce portique auguste aux portes du Latran,
Ce balcon du désert, d'où notre œil se promène
Et voit se dérouler la campagne romaine!

## LXIII

# L'ALLEMAGNE A ROME.

A EUGÈNE CORDIER.

Samedi 5 février.

Lundi dernier, en descendant l'escalier du Vatican, je me croyais en plein moyen âge, au milieu des Suisses de Guillaume Tell, et à la vue de deux pèlerins roméens qui montaient la *Scala Regia*, vêtus de la robe brune et du grand chapeau noir, le bourdon à la main : leur barbe blonde, leurs cheveux clairs et bouclés qui tombaient sur leurs épaules, partagés sur le front à la nazaréenne, leur teint frais et rose, leurs yeux d'un bleu d'outre-mer, indiquaient une origine toute septentrionale. Le plus âgé me pria, en mauvais italien, de lui dire *où était Raphaël;* ces pèlerins de la foi étaient aussi des pèlerins de l'art. Je lui demandai quel était son pays. Il me répondit qu'ils étaient tous deux de Bavière, catholiques, et que, par suite d'un vœu, ils venaient d'accomplir à pied un pèlerinage *ad limina apostolorum.* Ils

parlaient mieux latin qu'italien. Leurs manières étaient simples et distinguées; de nobles cœurs semblaient battre sous ce froc grossier, endossé peut-être par une pieuse humilité. Ce matin, en retournant à Sant'-Onofrio, j'y vois arriver en même temps que moi mes deux pèlerins bavarois, et je les observe curieusement. Ils entrent droit à l'église, s'agenouillent dévotement, font une longue prière en se prosternant plusieurs fois; puis ils sortent sans regarder la pierre du Tasse, sans demander à voir sa cellule. C'est la foi et non la curiosité qui les a amenés de si loin à Rome : ils visitent la Ville-Sainte en pèlerins et non en touristes. Ces pauvres jeunes gens me touchent, tant ils mettent de confiance et de pieuse gravité en accomplissant chaque station de leur pèlerinage; ils sont pauvres, ou du moins ils veulent le paraître; ils sont venus à pied de Munich à Rome; leurs chaussures sont usées, leurs vêtements rapiécetés; ils ont faim; midi sonne; ils frappent discrètement à la porte du couvent. Notre ami Frà Girolamo apparaît; habitué à de pareils hôtes, il leur distribue deux écuelles de soupe au fromage :

La polenta col fromaggio
Me dà gran lena e coraggio.

Les Bavarois, assis sur les marches du portique, se mirent à manger en silence la ration du pèlerin : c'était une scène à tenter le pinceau de Barre ou de Vibert. Quand ils se levèrent pour partir, je m'approchai d'eux, et, les saluant, je voulus entrer en conversation; ils me rendirent mon salut avec une grave politesse; mais, le-

bien tudesque. Ce Saxon était aussi surpris à Rome que ses ancêtres les barbares de la Germanie. Lui, qui ne connaissait que la cabane de son père le vieil Hans, les rues étroites de Wittemberg et la bibliothèque d'Erfurt, il passe devant des colonnes de marbre, des obélisques de granit, des fontaines jaillissantes. Veut-il prier, il entre dans des basiliques éblouissantes d'or, de mosaïques et de peintures. Il vit Rome antique sortir de dessous terre, et Rome moderne s'élancer vers le ciel avec le dôme de Saint-Pierre. Il resta froid et muet devant toutes ces merveilles de l'art et de la foi. A-t-il seulement rendu visite à Raphaël, au Vatican? La ville de Léon X n'est pour lui « qu'un ramassis de fous, de niais, d'imbéciles, une bête hideuse, un repaire de dragons, un nid de vautours et de chauves-souris, la retraite des fouines, des lutins, des gnomes et des diables [1]. » Luther était entré à Rome en pèlerin, il en sortit en Coriolan : il ne voulait rien moins que brûler Rome, pendre, assassiner le Pape et les cardinaux [2]. Il lui échappe cependant, par mégarde, de rendre justice à la douceur évangélique de Léon X, qui usa envers lui d'une bonté trop longtemps paternelle. Luther a fait de Léon, en deux mots, un portrait

[1] Audin, *Histoire de Luther*, ch. VIII. Audin ajoute dans son *Histoire de Léon X* : « Luther a répété jusqu'à trois fois qu'il n'aurait pas voulu pour mille gouldes n'avoir pas fait le voyage de Rome : et nous aussi nous ne voudrions pas pour l'un de ces chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture que les paysans, excités par ses doctrines, brisèrent dans la Souabe, qu'il n'eût pas visité la Ville-Éternelle, parce qu'en nous racontant ce qu'il n'y a jamais vu, il nous a appris à nous défier de sa parole. »

[2] Si fures furca, si latrones gladio, si hæreticos igne plectimur, cur non magis.... cardinales, papas et totam istam Romam?

qui vaut celui de Raphaël au palais Pitti : MITIS UT AGNUS. Mazzini peut le dire aussi de Pie IX.

Savez-vous ce qui irrita surtout l'orgueil de Luther? C'est de voir le peu de cas qu'on faisait à Rome de ses compatriotes : « Pas une figure allemande, s'écrie-t-il, pas une tête à cheveux blonds, parmi ces prélats à robe rouge : il n'y a d'Allemands à Rome que parmi les palefreniers et les porteurs d'eau. » Luther était un vrai barbare du Nord. L'esprit germanique était encore rude et grossier; les Allemands étaient un pêle-mêle de gens de toute sorte, comme leur nom même l'indique : *Alle-Manner*. La lutte des Papes et des empereurs tudesques avait été la lutte de la civilisation et de la barbarie. Au Nord, les ténèbres; au Midi, la lumière. L'aigle impériale devint après Charlemagne un oiseau de proie. Les fils du brouillard ont toujours eu la prétention de régenter le pays du soleil. Luther ressuscita à sa manière la vieille querelle des Guelfes et des Gibelins; il s'arma d'une plume, au lieu d'une épée. De l'encre d'abord, du sang bientôt : guerre des paysans, guerre civile en France, saint Barthélemy, guerre de trente ans, massacres de Munster, des Pays-Bas, d'Irlande, des Cévennes; meurtre de Henri III, de Henri IV, de Charles Ier, de Louis XVI; la révolution européenne; le socialisme enfin, qui est le protestantisme contre la société, comme le protestantisme est le socialisme contre l'Église; insurrection religieuse au seizième siècle; insurrection politique en 1789; insurrection sociale en 1848.

Luther prit le premier prétexte venu pour agiter le fouet de l'hérésie; il attaqua les indulgences que Léon X faisait prêcher pour avoir les moyens d'achever Saint-

Pierre, l'honneur de l'art chrétien, Saint-Pierre, la gloire de cette Rome qui, disait Juste Lipse, a le nom même de la gloire (en allemand Ruhm). « Les Grecs, remarque Chateaubriand, n'auraient pas refusé leurs aumônes pour élever un temple à Minerve. » Les Allemands n'ont pas voulu contribuer à l'achèvement de Saint-Pierre. Demandez à leurs artistes et à leurs pèlerins qui affluent maintenant à Rome, s'ils n'en sont pas honteux?

Et c'est à ce propos qu'un moine saxon a voulu nous réformer. « Et pourquoi pas? Nous ne parlons nous-mêmes au monde que de réformation. Dans les cloîtres, sur les siéges épiscopaux, dans la chaire apostolique, au premier rang des saints, je vois assis les réformateurs..... La réformation est une chose de l'Église, et le titre de *réformateur*, le plus beau qu'elle accorde à ses enfants, après celui de *fondateur*. Quelquefois même l'un ne cède pas à l'autre, et saint Bernard se tient sans peine à côté de saint Benoît... Mais tout le génie, toute l'éloquence de Luther, tous ses plans de réformation ont abouti, non pas au déluge, mais au mariage universel. Le mot n'est pas de moi, messieurs, il est d'Érasme [1]. »

De Maistre disait de ces prétendus réformateurs : « Ils se déforment et nous réforment. » La vraie réforme chrétienne ne vient et ne peut venir que de l'Église. Le concile de Trente est le véritable réformateur du seizième siècle. Saint Charles Borromée en Italie, saint Ignace et sainte Térèse en Espagne, ont accompli des

[1] Le P. Lacordaire, XXIIIe *conférence*.

réformes admirables. Pie IX sera appelé, comme plusieurs de ses illustres prédécesseurs, un pape réformateur.

L'Allemagne eut le funeste honneur d'être le berceau du protestantisme; on sait jusqu'à quelles aberrations philosophiques et politiques elle a été entraînée dans ces derniers temps par les dernières conséquences de ce principe destructeur.

Il y a, depuis quelques années, une réaction et une renaissance catholiques en Allemagne, qu'on ne peut méconnaître. L'étude consciencieuse de l'histoire de la Papauté a conduit à la vérité les trois célèbres historiens Hurter, Voigt, Ranke. C'est encore l'étude de l'histoire qui a ramené à Rome à la suite des Stolberg et des Schlégel, des Phillips et des Jarcke, Haller, Arendt, Mœller, Theiner, Florencourt, Maassen, Haas, Müglich, Binder et tant d'autres.

Werner, poëte impie et libertin, auteur de la célèbre tragédie de *Luther*, est mort rédemptoriste; le fils de l'illustre comte de Stolberg a fondé la société de Saint-Boniface, pour la conversion de l'Allemagne du Nord; la comtesse Ida Hahn-Hahn établit à Vienne une maison du Bon-Pasteur[1]; les conférences de Saint-Vincent-de-Paul se peuplent de convertis; l'association de Pie IX, Pius-Verein, travaille, par toutes les voies chrétiennes et légales, à affranchir l'Église des usurpations du pou-

[1] Les protestants ont prétendu voir dans Rome papale la Babylone de l'Apocalypse, tandis que saint Jean n'a voulu peindre que la Rome païenne enivrée du sang des martyrs. Rome chrétienne est la nouvelle Jérusalem, la cité de la *paix;* tout ce qui s'éloigne d'elle retombe dans Babylone, la ville de la *confusion.* C'est ce qu'a voulu exprimer la comtesse Hahn-Hahn, en donnant au livre remarquable où elle raconte sa conversion, ce titre : *De Babylone à Jérusalem.*

voir politique ; l'Autriche quitte enfin les traditions du joséphisme, et son jeune empereur se montre le digne successeur de ce Rodolphe de Habsbourg, qui, à son sacre, ne trouvant pas de sceptre sous sa main, saisit le crucifix sur l'autel et s'écria : « Voilà mon sceptre, je n'en veux point d'autre ! » Les Autrichiens ont pour église nationale, à Rome, *Santa-Maria dell' Anima;* j'y ai assisté dernièrement au *Te Deum* chanté en actions de grâces de ce que l'empereur Franz-Josef vient d'échapper à une tentative d'assassinat[1].

L'Allemagne, qui a vu un de ses plus grands génies, Leibnitz, chercher avec Bossuet un moyen de la ramener à l'unité[2], l'Allemagne n'envoie plus de Luther à Rome,

[1] Sainte-Marie-de-l'Ame offre une bizarrerie architecturale : ses trois nefs sont de la même hauteur, ce qui la fait paraître plus grande qu'elle n'est. Elle renferme le tombeau du pape allemand Adrien VI, et celui d'un duc de Clèves et de Mons, chef-d'œuvre d'Égide de Rivière et de Nicolas d'Arras. L'inscription du bas-relief relate que Grégoire XIII donna à ce prince l'épée et le chapeau symbolique que le Pape bénit chaque année à Noël, et que, selon l'antique usage, il envoie, s'il y a lieu, au guerrier chrétien qui s'en est rendu digne par sa vie et ses exploits.

GREGORIVS XIII P. M. CAROLVM FREDERICVM
CLIVIÆ ET MONTIVM DVCEM ENSE ET PILEO
SOLEMNI RITV BENEDICTIS DONAVIT
AN. JVBILEI MDLXXV.

[2] L'orgueil des hérétiques s'élève : Quoi ! je croirai sur la foi d'autrui ! je veux voir, je veux entendre moi-même. L'Église l'a dit, n'est-ce pas assez? Mais elle se peut tromper ! Enfant, qui déshonores ta mère, en quelle Écriture as-tu lu que l'Église puisse tromper ses enfants? Tu reconnais qu'elle est mère ; elle seule peut engendrer les enfants de Dieu : si elle peut les engendrer, qui doute qu'elle puisse les nourrir? Certes, la terre, qui produit les plantes, leur donne aussi leur nourriture : la nature ne fait jamais une mère, qu'elle ne fasse *en même temps une nourrice*. L'Église sera-t-elle seule qui engendrera des enfants et n'aura point de lait à leur donner? Ce lait des fidèles, c'est la vérité, c'est la parole de vie. Enfants dénaturés qui sortez des entrailles et rejetez les mamelles,

mais une foule de pèlerins qui, s'ils n'ont pas tous la foi, ont tous du moins le respect de la Ville-Éternelle qui les attire et les séduit. Il n'y a plus d'Allemands qui ne soient secrètement honteux des grossièretés et des injures stupides de Luther ; ils commencent à comprendre la gloire de la Papauté, protectrice des arts et des sciences : nous verrons bientôt le rôle d'Owerbeck, le père de la renaissance chrétienne dans la peinture.

« Enfants de la Cité sainte, regardez du côté du désert : voyez-vous ce grand concours d'intelligences qui l'ont traversé à la sueur de leur front, et qui se pressent à la porte de la cité habitable, *urbem orant.* » (Mgr GERBET.)

L'Allemagne renferme dans son sein beaucoup d'âmes généreuses qui, lasses d'être ballottées sur l'océan du doute, regardent par delà les monts, et, poussées par un souffle intérieur, se mettent résolument en route vers la la Capitale de l'Unité en poussant ce cri qui doit faire frémir la vieille ombre de Luther, et que répétait, il y a peu de temps, un journal allemand : « En avant, vers Rome ! »

WOHL AUF, ZU ROM !

si j'ai des entrailles qui vous ont portés, j'ai des mamelles pour vous allaiter : voyez, voyez le lait qui en coule, la parole de vérité qui en distille; approchez-vous, sucez et vivez, et ne portez pas votre bouche à des sources empoisonnées. Mais il faut connaître quelle est cette Église. Ah ! qu'il est bien aisé d'exclure la vôtre, dressée de nouveau ! O Église bâtie sur le sable ! vous croyez, ô divin Jésus ! avoir bâti sur la pierre ; c'est sur un sable mouvant ; c'est la confession de foi. Donc votre édifice est tombé par terre : il a fallu que Luther et Calvin vinssent le dresser de nouveau. Mes enfants, respectez mes cheveux gris ; voyez cette antiquité vénérable : je ne vieillis pas, parce que je ne meurs jamais ; mais je suis ancienne. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir rétablie ? Quoi ! vous avez fait votre mère ! Mais si vous l'avez faite, d'où êtes-vous nés ? (Bossuet.)

## LXIV

# L'ATELIER D'OWERBECK.

A JULES VIBERT.

Dimanche 6 février.

Derrière le Ghetto, quartier des juifs, on trouve la rue et la place Cenci, toutes deux solitaires et mélancoliques; dans un coin se dresse l'*Arco dei Cenci*, et, tout près, le palais du même nom, de si tragique mémoire: il est sombre et lugubre comme l'abominable famille qui l'habitait; mais depuis longtemps il est sanctifié par la présence du doux et pieux Owerbeck, qui en a fait sa résidence artistique. J'y suis allé il y a quelques jours. La grande porte du palais était ouverte; je monte au premier étage qui est barricadé comme une forteresse; je sonne une cloche, un étroit guichet s'entr'ouvre; j'y vois s'appliquer la figure ridée d'une gouvernante qui me rappelle *la ama de nuestro hidalgo de la Mancha*. Il faut parlementer; la place n'est pas prête à se rendre. Je demande le seigneur Owerbeck, on riposte

en me demandant mon nom; à travers le guichet en écumoir je passe ma carte roulée, sur laquelle j'avais écrit au crayon quelques mots en italien qui rappelaient qu'une visite au *studio del Owerbeck* est une partie obligée du pèlerinage de Rome. L'*ama* revient et m'accorde l'entrée : au même moment une porte intérieure s'ouvre, et que vois-je? Figurez-vous une apparition fantastique, un conte d'Hoffmann perché sur deux longues jambes. Owerbeck a soixante-cinq ans; il est long, fluet et transparent comme un fantôme; sa figure est douce, fine et sereine, bien pâle, bien effilée, bien allemande, et encadrée de longs cheveux gris qui flottent sur ses épaules. Son costume d'atelier est une longue robe de chambre garnie de fourrures et *couleur de fa bémol,* comme dirait Hoffmann; il a aux pieds des bottines fourrées. Je croyais voir descendu de son cadre le portrait d'Albrecht Duerer, peint par lui-même.

Tel m'apparut dans le vieux palais Cenci ce revenant de l'art, ce docteur Faust de la peinture allemande au milieu de Rome. Il me dit en italien, d'un ton doux et poli, qu'il était à travailler, mais qu'il me recevrait avec plaisir dans son atelier dimanche prochain, vers midi. Voilà comment nous sommes allés le voir aujourd'hui.

A l'époque où les armées françaises labouraient l'Allemagne comme un champ en friche, quelques jeunes artistes d'outre-Rhin, poussés par le besoin de l'idéal et de la paix, allèrent chercher à Rome une patrie pour leur âme et leur imagination. « Ils y retrouvèrent nos armes. Où auraient-ils pu fuir alors pour les éviter? Ils se retirèrent au milieu des ruines d'un couvent abandonné; ils

Schiller, qu'on a appelé le plus catholique des poëtes protestants [1].

Par la rupture que Luther lui fit faire avec Rome et l'Italie, l'Allemagne, la patrie d'Albrecht Duerer, de Hans Holbein et de Peter Vischer, était devenue une terre stérile pour les arts : ce fut une des punitions de son apostasie. Les prétendus réformateurs traitèrent de Turcs à Mores la peinture et la statuaire, parce qu'ils voyaient en elles les auxiliaires et les défenseurs de la foi romaine, dont elles poétisaient et popularisaient les dogmes et les traditions. Raphaël fut mis à l'index par ces nouveaux iconoclastes; partout où on trouvait ses œuvres, on les brûlait comme des idolâtries de Rome :

Et nos ardents hommages
Au ciel, en holocauste, ont offert ses images,
Ses marbres, ses tableaux, jusqu'à ce Raphaël,
Dont les lambeaux brûlants sont tombés sur l'autel.
(C. Delavigne, *Une Famille au temps de Luther.*)

Ce ne fut qu'à la fin du dernier siècle que Winckelmann, Lessing et Mengs essayèrent de relever l'art allemand en lui faisant repasser les Alpes, en le retrempant aux sources grecques et italiennes; mais ils étudièrent surtout l'antiquité. Il était réservé à l'école d'Owerbeck de remonter jusqu'aux sources sacrées de l'art chrétien. Owerbeck a peint pour le roi de Bavière deux figures emblématiques qui représentent cette nouvelle alliance de l'Allemagne et de l'Italie : elles sont au

[1] De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est affaibli et dénaturé : Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines; les Goëthe et les Schiller ont retrouvé leur génie en traitant des sujets catholiques. (Chateaubriand.)

château royal de Schlesseim, près Munich. L'Italie est peinte sous les traits d'une noble romaine qui porte sur ses noirs cheveux la couronne de lauriers; l'Allemagne, vierge blonde et rêveuse, a le front ceint d'une guirlande de *vergiss mein nicht;* penchée vers l'Italie, elle semble lui demander l'initiation à l'art, et le retour à l'unité que Luther lui fit perdre. L'Italie a accordé à l'Allemagne ce qu'elle lui demandait dans la personne de ses artistes réunis à Rome.

Owerbeck et ses amis n'avaient pu se borner à une admiration superficielle des formes de l'art chrétien né dans les catacombes; ils en cherchèrent le sens intime et générateur, et en le creusant, ils retrouvèrent la vérité catholique. Alors ils ne marchandèrent point leur conscience; ils résolurent d'établir une complète corrélation entre leur talent et leur croyance, en retrempant leur âme et leur génie dans les eaux vives du baptême romain. La foi leur ouvrit à deux battants les portes du ciel de l'art.

Pénétrés de l'ardente conviction de cette solidarité de l'art et de la vie que Frédéric Schlégel établit dans ses ouvrages, et qu'il a prêchée par son exemple en revenant au catholicisme, les artistes allemands ne voulurent pas d'une demi-conversion; ils crurent de leur devoir de mettre leur croyance religieuse en harmonie avec leur croyance artistique, afin qu'elles se prêtassent un mutuel appui; leur cœur redevint catholique comme leur pinceau, et ils abjurèrent la Réforme comme ils avaient renié la Renaissance. Noble et curieux spectacle de voir ces compatriotes de Luther, réformateurs à leur tour, rallumer dans Rome le flambeau de l'art catho-

lique, et reprendre la tradition de l'école Ombrienne où Raphaël l'avait abandonnée.

Cornélius, catholique de naissance, n'avait pas besoin de faire comme eux. Owerbeck eut la gloire de donner le premier le signal de cette conversion complète à l'art et à la foi de l'Italie chrétienne. « S'étant mis à étudier les images de la Madone, vers laquelle la grâce de son talent le ramenait sans cesse, il comprit que pour en reproduire la beauté divine il fallait leur accorder, d'un cœur pénétré par la foi, les hommages que le catholicisme leur rend. » (FORTOUL.) Owerbeck voulut étudier sérieusement la théologie à Rome, qui en est le centre, et il abjura en toute connaissance de cause. Il fut imité dans ce généreux retour à la religion de ses pères par les peintres Wilhelm Schadow, Vogel de Vogelstein, les deux Veit [1], Carl Eggers, Mueller de Cassel, le graveur Ruschwegh, et les sculpteurs Roden et Rodolphe Schadow; ce dernier, malgré les instances de son maître, le danois Thorwaldsen, ne voulut pas se séparer de son frère, et mourut peu après à Rome en 1822.

L'Allemagne appela ces nouveaux convertis de l'art et de la foi, les NAZARÉENS. Après avoir reconquis à Rome la vérité religieuse et l'idéal artistique, il était de leur devoir d'en rapporter et d'en faire fructifier les germes précieux dans leur patrie, au milieu des écoles de Munich, de Dresde et de Berlin. Schadow et Veit s'en allèrent fonder, l'un l'académie de Dusseldorff, l'autre

[1] Leur mère, fille du célèbre philosophe juif Moses Mendelsohn, abjura le mosaïsme en épousant, en secondes noces, Frédéric Schlegel, qui renonçait au même instant au protestantisme pour devenir catholique avec elle.

celle de Francfort, lesquelles ont déjà donné à l'art chrétien les Deger, les Müller, les Fuhrich [1], les Hess, les Steinle, etc., dont la gravure a popularisé les noms en France. « Owerbeck, dit M. Fortoul, demeura seul à Rome, comme l'ange destiné à garder la pureté du sanctuaire où s'était accompli la rénovation de l'art national. Sa conversion a exercé une influence importante et salutaire sur la direction de son talent. Grâce à elle, il a abandonné l'imitation un peu superficielle des vieux artistes allemands, pour passer à une imitation plus sentie des maîtres italiens de l'époque correspondante. » La première peinture religieuse où, se dépouillant des formes tudesques, il s'appropria le génie italien, a été la fresque de Sainte-Marie-des-Anges, dans l'église d'Assise, qui représente la Madone et saint François en extase.

On a reproché à Owerbeck et à son école, et vous tout le premier, mon ami, d'affecter le style des vieux maîtres. Il ne l'affecte pas : il sent, il comprend l'art comme ces artistes chrétiens, parce qu'il croit comme eux. Il fait de l'archaïsme, s'écrie-t-on. Eh, mon Dieu ! entendons-nous :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Mais, à une époque avancée comme la nôtre, il n'est

[1] Fuhrich, peintre de Bohême, avait, en 1826, rejoint à Rome Owerbeck. Il était né catholique et n'eut pas besoin de se convertir. Nature humble, douce et pieuse, il a écrit des pages senties sur l'art des vieux maîtres : « Ces artistes, par une constante communion avec les formes et les natures divines, étaient parvenus à se placer comme intermédiaires entre la créature et le créateur, en transmettant à notre pauvre terre un rayon de l'éternelle lumière au milieu de laquelle ils vivaient. »

plus rien de nouveau; il faut se résigner à imiter, dans les arts comme dans les lettres. Heureux les premiers poëtes, les premiers artistes! Tout ce qu'ils créaient était neuf et original. Nous sommes les derniers venus, nous aurons toujours nos pères devant nous. On est, dit Bridoison, toujours fils de quelqu'un :

> Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
> Il faut être ignorant comme un maître d'école,
> Pour se flatter de dire une seule parole
> Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous :
> C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.
> (A. DE MUSSET.)

Dites-moi, au nom du ciel, s'il y a un seul peintre moderne qui n'imite pas un maître, et qui soit original dans le sens complet du mot? Ingres imite Raphaël; Delacroix, Rubens; Decamps, Rembrand; Meissonnier, les petits Flamands. Pourquoi serait-il défendu à Owerbeck et à son école de s'inspirer des vieux maîtres d'Allemagne et d'Italie, et de renouer le lien mystique qui unissait Hemling au Beato? D'autre part on lui reproche de n'avoir pas la naïveté de ses modèles, et d'avoir des intentions trop savantes sous la simplicité de son style : il n'est donc pas tant plagiaire qu'on veut le dire; il est donc plus de son temps qu'on ne le croit et qu'il ne le pense lui-même; voilà peut-être ce qui constitue son originalité.

Mais revenons à notre visite au palais Cenci. Le patriarche de la Renaissance catholique dans l'art nous reçut avec une grâce charmante, mélange de la bonhomie allemande et de la courtoisie italienne. Il parle très-bien français. Il était toujours enveloppé de sa vaste robe de chambre fourrée qui fait partie de sa personne :

c'est ainsi qu'il s'est peint lui-même dans le portrait que Florence lui a demandé, pour le placer à la galerie des Uffizj, dans la salle des peintres célèbres. Il me semblait voir le vieux peintre Godofredus Berklinger qu'Hoffmann nous représente avec un costume suranné du quatorzième siècle, qui le fait ressembler aux peintures de la cour d'Artus à Dantzig.

L'atelier est composé de deux immenses pièces du palais Cenci. Le maître nous en fit les honneurs avec une dignité modeste; on aime l'homme autant qu'on estime l'artiste. On comprend combien cette nature fine et délicate, sereine et mystique, est heureuse de sa vocation, qui lui fait de l'art un sacerdoce. Il nous montra deux tableaux qu'il vient de finir : un Christ portant sa croix commandé par le nonce de Munich, et une Vierge penchée sur l'Enfant, d'un caractère tout allemand et d'une suavité toute divine. Dans le fond, un lac paisible et des montagnes bleues se détachant sur un ciel pur forment un paysage en harmonie avec la pose rêveuse et mélancolique de la Vierge-Mère, qui sera un jour la *Mater dolorosa*. Voici un couronnement de la Vierge, sujet favori des vieux maîtres, que nos modernes n'osent plus entreprendre, parce qu'il faut une foi vive et tendre pour le comprendre et le traduire aux yeux. Jésus, au haut du ciel, tient dans ses bras, avec amour et respect, sa divine Mère, qui penche doucement sa tête sur l'épaule de son Fils prêt à la couronner. Owerbeck nous fait voir ensuite un sujet que je n'ai jamais vu traité : c'est la Mort de saint Joseph; il expire doucement dans les bras de Jésus qui le bénit; en face, la Vierge est à genoux.

— « Je me suis permis, nous dit le peintre, de supposer que saint Joseph est mort dans les bras de Notre-Seigneur. On ne parle plus de lui dans les Évangiles après le crucifiement, ce qui peut faire croire qu'il était mort auparavant; et où a-t-il pu mourir, sinon entre sa chaste Épouse et son divin Fils? »

On reproche à Owerbeck de dédaigner un peu trop le coloris; il est vrai : il trouve que le dessin est la pensée, et que la couleur n'est que le vêtement. Une simple esquisse au crayon de Raphaël n'est-elle pas déjà tout un tableau? « Le dessin, dit très-bien M. Fortoul, est la langue même de la peinture, les couleurs n'en sont que les bruits. » Owerbeck dessine légèrement et très-vite avec un charbon de bois de cèdre. Il a fait un beau portrait de Pie IX. Il nous montre un dessin qu'il a terminé pour un tableau que le Saint-Père lui a commandé, et qui doit être placé au Quirinal dans la salle même où Pie VII a été arrêté, et où Pie IX a été assiégé par son peuple ingrat. Owerbeck, maître du sujet, a peint les Juifs furieux qui poursuivent Jésus sur la montagne; mais le Sauveur, calme et sublime, est déjà hors de leur atteinte; il est suspendu au delà du rocher et plane sur Jérusalem, soutenu par un groupe d'anges : c'est la traduction de ce passage du psaume : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis... In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum*. C'est une très-belle allusion à Pie VII et à Pie IX, les deux vicaires du Christ, comme lui délivrés de leurs ennemis.

Owerbeck veut bien nous ouvrir ses cartons et nous laisser voir les esquisses non encore exécutées des sept

Sacrements : délicieuses compositions, d'un style pur et délicat, d'un sentiment fin et religieux. Ce sera un digne pendant à ses scènes tirées de l'Évangile, que la gravure a popularisées parmi nous.

La plus capitale des œuvres d'Owerbeck, celle où, pendant dix ans, il a rassemblé toute sa pensée, tout son talent, toute sa piété, c'est son *Triomphe de la Religion dans les arts :* il l'a peint à Rome pour ce vieux Francfort-sur-le-Mein, qui a placé ce tableau dans son antique Hôtel-de-Ville, que l'élection des chefs du Saint-Empire romain a fait appeler le *Rœmer*, le Romain. Owerbeck a conservé dans son atelier un grand dessin de cette vaste composition que nous n'avons pu juger que sur cette esquisse. Le peintre a pris la plume pour expliquer l'œuvre de son pinceau, et a publié un commentaire de ce tableau.

Au haut du ciel la Vierge, dans la gloire, tient la plume pour écrire le *Magnificat*, hymne sublime de l'amour et de l'humilité. Auprès d'elle la poésie biblique est représentée par David, le roi-poète, le roi-prophète; la sculpture, par Salomon qui tient le chapiteau d'une colonne et un bas-relief de son temple; l'architecture, par saint Jean qui déroule le plan de la Jérusalem céleste, qu'il a décrite dans son poëme de Patmos; la peinture, par saint Luc, le peintre de la Vierge; la musique, enfin, par sainte Cécile.

Au centre du tableau, sur la terre, s'élève une fontaine jaillissante dont le bas est orné de bas-reliefs antiques et dont le milieu est surmonté d'une fusée gothique couronnée d'une croix : c'est la double source de l'art terrestre et de l'art idéal. Le bassin supérieur de la

fontaine symbolique reflète uniquement le ciel; autour se groupent les peintres spiritualistes. Le bassin inférieur reflète les beautés de la terre : là sont réunis les coloristes et les artistes naturalistes, qui s'y mirent et se plaisent à y voir les reflets de l'arc-en-ciel et les jeux capricieux de la lumière brisée sur l'eau.

A gauche, les pins, la mer, le ciel, indiquent l'Italie; Cimabuë, Giotto, Orcagna, écoutent Dante qui leur chante son cantique du Paradis; plus loin, Gozzoli, Gentile da Fabriano, Francia, Pérugin, Raphaël; Michel-Ange est assis sur les degrés de la fontaine à côté de son maître Ghirlandajo; puis les sculpteurs toscans, Donatello, Ghiberti, Verrochio auquel se joint Peter Vischer, le pieux sculpteur du tombeau de saint Sebald à Nuremberg. De l'autre côté du bassin, les Vénitiens causent avec les Lombards, tandis qu'un enfant, dont l'épaule est nue, regarde son image dans l'eau comme pour signifier, remarque M. Fortoul, que le nu et le reflet des choses terrestres ont absorbé le génie de ces maîtres.

A droite, un paysage, qui rappelle les châteaux et les cathédrales du Rhin, désigne l'Allemagne et la Flandre. Voyez Albrecht Duerer, Lucas de Leyde, Kranach, les deux Van-Eyck, notre cher Hemling de Bruges, auquel, par une heureuse idée, Frà Angelico vient rendre visite; tandis que, d'un autre côté, s'avance vers eux Marguerite Van-Eyck, qui rappelle la part que les femmes ont prise, au moyen âge, au développement de l'art. Non loin du Beato, sur les marches de la fontaine, sont assis deux moines admirablement rendus, qui feuillettent un de ces beaux missels illustrés par cet art qui s'appelle enluminure à Paris, comme dit Dante :

Quell'arte
Ch'alluminare si chiama in Parigi.
(*Purg.* XI.)

Plus bas, Bramante s'entretient avec plusieurs architectes italiens et allemands, « et des enfants, parcourant ensemble un livre d'architecture, figurent par leurs poses, dit M. Fortoul, les caractères divers que cet art a pris chez les nations de la chrétienté. »

Tout en bas du tableau, à droite, un Pape, la tiare au front, lève les yeux vers la Vierge; à gauche, un empereur dans le costume de Charlemagne, rappelle les chefs du Saint-Empire romain.

M. Fortoul, qui a vu le tableau original à Francfort, assure que les figures des grands peintres sont dessinées avec un esprit infini, une grâce parfaite, un sentiment profond de l'individualité de chacune d'elles; elles sont peintes d'une sorte de couleur tendre et un peu voilée, qui les jette comme dans le lointain d'une apparition.

On a dit qu'Owerbeck n'aimait pas Raphaël; allez le lui demander. Il nous a raconté ses émotions quand il assista, avec Camuccini et Horace Vernet, le 9 septembre 1833, à l'exhumation du corps de Raphaël « enseveli au Panthéon moins profondément encore que son génie. » Voilà une noble expression d'Owerbeck. Son idéal serait de ramener la beauté raphaélesque jusqu'au point où elle se confond avec la sainteté de Frà Angelico.

Un peintre que la France a perdu récemment, Victor Orsel, a vécu neuf ans en Italie, et s'est inspiré des vieux maîtres et d'Owerbeck, tout en restant lui-même.

La mort lui fit tomber le pinceau des mains, quand il n'avait pas achevé sa charmante chapelle de Notre-Dame-de-Lorette à Paris, où il a peint les Litanies de la Vierge[1]. L'art chrétien, en France, a un digne représentant dans M. Hippolyte Flandrin, cet élève d'Ingres, ce Luini d'un autre Léonard, qui a donné à Paris les fresques de Saint-Séverin, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Vincent-de-Paul. Mais Owerbeck a la gloire incontestable d'avoir relevé le premier le drapeau de l'art chrétien en donnant l'exemple de chercher toujours l'idéal, même en ne le trouvant pas toujours; en mettant le travail de la pensée au-dessus du travail de la main, l'idée au-dessus de la forme, la ferveur de l'expression au-dessus de la pureté du style, la foi au-dessus du goût; enfin, en remplaçant la théorie de *l'art pour l'art*, par la théorie de *l'art pour Dieu*. Qui peut mettre en doute la sincérité de ses convictions artistiques et religieuses? Heureuse vocation, heureux artiste à qui son génie inspiré compose des plaisirs avec ses devoirs! Comme il porte bien sur son doux visage la sérénité d'une âme pure et convaincue, d'une âme angélique qui, en se nourrissant souvent du pain des anges, y trouve un genre de préparation qui lui réussit aussi bien qu'aux vieux peintres chrétiens. La peinture n'est pas seulement pour lui un art, mais un culte, mais une partie de la religion : « il crée parce qu'il croit, a dit un critique éminent; et ses œuvres, conçues dans le recueillement de la prière, sont

[1] C'était une âme chrétienne, noble et pure, et un talent élevé. Il disait à un ami, à propos de son tableau de Notre-Dame-de-Fourvières : « Quand je me figure toute cette foule venant s'agenouiller devant ce tableau pour prier la sainte Vierge, je me sens électrisé, je redouble d'efforts pour arriver à la hauteur de mon sujet. »

une prière nouvelle qu'il adresse à Dieu. Doué de facultés éminentes, il a pensé qu'il devait les vouer tout entières à la foi catholique : c'était remercier Dieu des dons qu'il avait reçus. » En travaillant au salut de l'art, il espère travailler au salut de son âme et à celui de sa patrie; il combat avec son pinceau les hérésies de Luther, et en prouvant à l'Allemagne la supériorité esthétique du catholicisme, il cherche à la ramener par l'art à la foi : c'est l'apôtre de la Peinture.

— « Voilà plus de quarante ans que j'habite Rome, nous disait-il, je suis allé souvent en Allemagne, mais je suis revenu toujours à Rome : c'est pour moi le centre de l'art et de la foi; mais, en devenant Romain, je n'ai jamais cessé d'être Allemand; je travaille ici en vue de ma chère patrie! »

Chose remarquable! c'est encore la vieille Rome qui est à la tête de cette rénovation de l'art chrétien au dix-neuvième siècle, rénovation accomplie, il est vrai, par des étrangers, mais inspirée par Rome, mais commencée et poursuivie dans Rome même, qui semble la source inépuisable du beau et du vrai, la terre sacrée où l'artiste et le chrétien, comme l'antique Antée, retrouvent des forces nouvelles dès qu'ils touchent le sein de cette mère auguste.

Si Owerbeck me demandait une devise, je lui donnerais cette belle pensée de son compatriote Herder : La foi, c'est l'amour, c'est l'art :

> Die höchste Liebe, wie die höchste Kunst,
> Ist Andacht.

## LXV

# POÉSIES D'UN ROI.

A HENRY MÉRIMÉE.

> Un héraut s'avance, conduisant l'aveugle Démodocus, le chantre mélodieux ; il l'adosse à une haute colonne, au milieu des conviés. Ulysse détache la meilleure partie du dos succulent d'un porc, et l'envoie au divin poète.
>
> (HOMÈRE, *Odyssée.*)

Le frère d'un de nos amis parcourait la Sicile, il y a déjà bien des années; il y fit la rencontre d'un Allemand aimable et instruit, qui devient son compagnon de Syracuse à l'Etna. Au moment de se séparer, P. lui dit : « Il faut échanger nos noms pour garder un souvenir de notre voyage; moi, je m'appelle P., je suis Parisien, je cultive l'art de la musique avec passion, et je voyage pour mon agrément. » L'Allemand lui *tint à peu près ce langage :* « Moi, je suis poëte et philosophe; je voyage pour mon instruction; j'ai pour patrie la Bavière; je suis le roi de ce pays-là, comme Ulysse l'était d'Ithaque..... Vous souriez..... Que voulez-vous? c'était l'état de mon père. Il est vrai que la profession de roi a beaucoup perdu dans ces derniers temps; mais il faut bien faire quelque chose, il n'y a pas de sot métier, et

Munich est encore plus grand qu'Ithaque et que Monaco[1] ! »

Ce pèlerin était, en effet, le roi-poëte Louis de Bavière, qui, dans sa jeunesse, passionné pour l'art et pour la poésie, a fait de longs séjours en Italie et en Sicile. Devenu roi, il a voulu réaliser ses souvenirs de voyage, comme l'empereur Adrien l'a fait dans sa villa de Tivoli, et il a cherché à se refaire, dans sa petite capitale, une image durable de l'Italie : grâce à lui, Munich est devenu la Florence de l'Allemagne, et le foyer de l'art germanique retrempé aux antiques sources de l'art italien. Pierre de Cornélius fut le Michel-Ange de ce nouveau Médicis. Son Raphaël eût été Owerbeck, si Owerbeck eût pu être ailleurs qu'à Rome. Le roi Louis a élevé le Valhalla à toutes les gloires de l'Allemagne; il a donné à Munich un palais Pitti et des basiliques romaines. Mais, après avoir, comme Salomon, élevé ces beaux temples à Dieu et à la patrie, il est tombé honteusement comme ce roi d'Orient dont on admirait la sagesse. Sa chute a eu la même cause, et on peut dire de lui ce qu'on lit au livre des *Rois :* « Il était déjà avancé en âge quand son cœur fut dépravé par les femmes, et il servit des dieux étrangers. »

Ce roi, nature mobile et passionnée, est poëte; il a voulu posséder les deux couronnes dont Charles IX disait à Ronsard :

> Tous deux également nous portons des couronnes,
> Mais, roi, je la reçois, poëte, tu la donnes.

[1] Munich, en allemand *Munchen,* tire son nom des moines qui l'habitaient, tout comme Monaco. Ces deux villes ont des figures de moines dans leur écusson.

Le roi Louis s'écrie spirituellement dans une de ses poésies :

« Qui osera me dire le mérite de mes vers? — Il y aura-t-il un homme assez sincère pour me donner franchement son opinion? Quel sera cet homme? S'il est courtisan, mes vers seront bons; s'il ne l'est pas, les convenances l'empêcheront de m'avouer qu'il les trouve mauvais. Ainsi, dans tous les cas, je ne saurai jamais ce qu'ils valent. Denis a perdu les poètes-rois : j'avoue qu'il est dur de critiquer lorsque la tête en dépend, mais je ne suis pas un Denis. »

J'ai essayé de traduire en vers quelques-unes de ses petites pièces sur Rome et sur Naples :

SAINT PIERRE.

O sublime grandeur de Saint-Pierre de Rome,
Au-dessus d'ici-bas la Foi soulève l'homme;
De Michel-Ange ainsi le dôme audacieux
Saisit notre pensée et la suspend aux cieux.

L'ANGE DU CHATEAU SAINT-ANGE.

L'ange du châtiment au regard foudroyant
Garde hors du fourreau son glaive flamboyant;
Il ne l'y remettra qu'au moment où le monde
Cessera d'exister dans une nuit profonde.

LE TIBRE.

O Tibre, vieux témoin de ces faits éclatants,
Tu coules lentement comme à Rome le temps;
Le passé sur tes flots surnage, et te ramène
L'ombre immense toujours de la grandeur romaine.

ORTO FARNÈSE.

J'appris dans ce jardin la mort de mon Schiller,
Quelque chose aussitôt à mes yeux troubla l'air,

Et mon cœur entendit, jusqu'à Rome la sainte,
L'Allemagne crier : ma lumière est éteinte.

### EXCEPTION.

Temples, Palais, Villas, oui, tout est grand à Rome,
Oui, tout, excepté l'homme.

### ÉPIGRAMME SUR MOI-MÊME.

Les Dieux changeaient le bois et les pierres en or,
Heureuse faculté que l'on regrette encor,
Moi, je préfère ici parmi les antiquaires
Changer mon bon or neuf contre de vieilles pierres.

### TOMBEAU ANTIQUE DANS LES MARAIS PONTINS.

Dans ces marais coupés de dormantes rivières
L'invincible sommeil alourdit les paupières ;
Mais ici le sommeil est frère de la mort,
Ce sépulcre est tout prêt pour celui qui s'endort.

### SUR NAPLES.

Pour bien jouir de Naple, il n'y faut point rester,
Ce n'est qu'en l'effleurant qu'il faut la visiter;
Sans trop s'appesantir sur l'effet et la cause
De même dans le monde effleurons toute chose.

### DUCS ET DUCATS NAPOLITAINS.

Ducs et ducats ici s'offrent au voyageur :
Ils se ressemblent tous par leur peu de valeur.

### MOUVEMENT ET REPOS.

La mer est agitée et le ciel est serein,
L'un, miroir de la paix, et l'autre, du chagrin ;
Le repos vainement se cherche sur la terre,
Il ne sera qu'au ciel que nul trouble n'altère.

Les pauvres rois ne sont plus, comme on les représentait au moyen âge, le sceptre en main et la couronne

au front, respectés au fond d'une majestueuse solitude; ils ne sont plus, comme au temps de Salomon, occupés à deviner d'ingénieuses énigmes avec la reine de Saba; le sphinx de la démocratie leur donne d'autre fil à détordre. Les rois intéressent aujourd'hui comme des Prométhées cloués sur leur trône et rongés par les vautours des révolutions.

Le côté le plus original du talent poétique du roi Louis est dû à sa position royale; ce sont les plaintes qu'exhale cette nature d'artiste et de poëte sur les ennuis de son métier de roi. On se met si bien à sa place!

Voici quelques fragments auxquels nous laissons leurs titres :

« *Me voilà roi :* Qu'ai-je fait pour le devenir? N'importe comment la couronne est tombée sur ma tête, il faut la mériter. J'y consens, mais voyons..... Pourrai-je encore revoler vers l'Italie, m'asseoir au bord des cascades de Tivoli, rêver la nuit sous les ombres du Colysée?... Consentirez-vous à me laisser traverser, pèlerin inconnu, toutes ces régions consacrées par la gloire et les arts? Non, je ne dois plus voir la nature que dans les jardins sablés de Munich, à travers les stores de mon carrosse. Je vous l'ai dit : me voilà roi. *A moi devenu roi* : Maintenant tu ne peux être heureux que par le bonheur des autres..... Tu es mort pour toi-même, mais tu revivras dans tous. *La vie d'un roi* : La couronne pétrifie tout comme la tête de la Gorgone... Les couleurs ravissantes du passé ont pâli; le présent n'en a plus pour le roi; l'avenir ne lui en laisse point apercevoir..... Les soucis d'hier l'attendent aujourd'hui. *Mes rêves* : Mon plus grand malheur, quand je dors, c'est de rêver que je suis roi. Mais si je puis, par une douce illusion, me trouver confondu dans la foule des êtres qui vivent d'une autre vie que moi, je suis heureux. *Mon refuge* : Souvenir brillant de Rome, je me réfugie vers toi, comme vers le printemps, pour me soustraire au présent, froid comme l'hiver. »

En 1818, se trouvant à Rome, il a adressé de beaux vers à la jeune école allemande, et, dans son enthou-

siasme lyrique, il représente l'ardent Cornélius comme le saint Paul, et le doux Owerbeck comme le saint Jean de l'art catholique allemand :

« Gloire, honneur aux cœurs généreux qui s'efforcent avec une noble persévérance d'atteindre le but sublime de leur art; qui, s'inquiétant peu des biens de ce monde, n'obéissent qu'à la voix du sentiment!

« O toi qui brûles d'un feu semblable à celui qui dévorait Paul, (Cornélius,) dont le zèle était pareil au tien; et toi aussi qui, dans ta naïve candeur, es aussi étranger au mal que l'était Jean (Owerbeck);

« Et vous tous, nobles jeunes hommes, qui êtes de grands artistes, parce que vous êtes chrétiens, vous dont l'ardeur héroïque jamais ne se fatigue, c'est à vous que j'adresse ces vers!

« Les apôtres, envoyés dans le monde par leur divin maître, ont répandu en tout lieu la parole du salut. On peut dire de vous, dont les œuvres s'adressent à toute l'Allemagne, que c'est par vous que l'art se répand aussi en tout lieu.

« De même que l'Italie a reçu de la Grèce les arts qui ennoblissent la vie, de même l'art quitte aujourd'hui l'Allemagne pour retourner en Italie, où le véritable art a disparu.

« Orgueil et joie de notre patrie allemande, artistes allemands réunis à Rome, vous êtes semblables au soleil perçant un nuage qui depuis longtemps nous dérobait le jour; vous versez la lumière au milieu de la nuit qui nous entoure! »

## LXVI

# SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS.

A MON FILS.

Rome est comme la basilique universelle de la chrétienté, formée avec des pierres de tous les siècles, des souvenirs de tous les pays, et dans laquelle chaque nation catholique a sa chapelle et son autel national. Nous retrouvons à Rome une patrie commune et comme l'image transfigurée de nos différentes patries sur la terre. « La religion doit aussi sanctifier le sentiment de la patrie en adoucissant sa tendance à l'égoïsme national. Rome correspond mieux que toute autre ville du monde à cette action de la piété sur le patriotisme. Si un peuple possédait une cathédrale entourée d'un portique auquel chacune des provinces aurait fourni une arcade ou une colonne, qui serait son œuvre, qui porterait son nom, ce monument serait un harmonieux emblème des diversités que renferme l'unité de ce peuple. Le monde chrétien se trouve avoir quelque chose d'analogue. A l'ombre

de la grande basilique des Papes, la plupart des nations chrétiennes ont chacune son église, ses fêtes, ses tombes nationales. Chacun de nous rencontre les reflets de l'histoire de sa patrie sur quelque monument sacré, chacun y respire, dans l'atmosphère de la religion, l'air de son pays. Des établissements nationaux, réunis dans une même ville par la politique ou le commerce, y représentent bien moins la concorde que la division. Les comptoirs sont des rivaux, les autels sont des frères. C'est là une des causes d'un sentiment qu'éprouvent presque toutes les personnes qui habitent Rome pendant quelque temps, loin de leur pays natal. On ne se sent nulle part aussi peu étranger que dans cette ville. » (Mgr Gerbet.)

S.-Louis-des-Français, S.-Yves-des-Bretons, S.-Nicolas-des-Lorrains, S.-Claude-des-Bourguignons, S.-Jacques-des-Espagnols, N.-D.-du-Montserrat-des-Catalans-et-des-Aragonais, S.-Antoine-des-Portugais, Ste-Marie-de-l'Ame-des-Autrichiens, S.-Isidore-des-Irlandais, S.-André-des-Écossais, S.-Thomas-de-Cantorbéry-du-Collége-Anglais, S.-Julien-des-Flamands, SS.-Martin-et-Sébastien-des-Suisses, S.-Stanislas-des-Polonais, le T.-S.-Suaire-des-Piémontais, S.-Jean-Baptiste-des-Gênois, S.-Charles-des-Milanais, S.-Ambroise-des-Lombards, S.-Esprit-des-Napolitains, S.-Jean-des-Florentins, S.-Marc-des-Vénitiens, Ste-Croix-des-Lucquois, Ste-Anne-des-Brescians, S.-Barthélemy-des-Bergamasques, S.-Jérôme-des-Esclavons-et-des-Dalmates, S.-Athanase-des-Grecs, Ste-Agathe-des-Goths, Ste-Marie-des-Égyptiens, Ste-Marie-de-Constantinople, S.-Biagio-des-Arméniens, voilà ce que je nomme

les chapelles nationales que chaque peuple chrétien possède dans cette immense basilique qu'on appelle Rome.

Saint-Louis-des-Français s'élève non loin du Panthéon, au milieu de l'ancien Champ-de-Mars romain, ce qui nous va à merveille, s'écrierait un poëte classique faisant rimer *lauriers* et *guerriers, français* et *succès*. Il y avait là jadis une *chiusola* de Ste-Marie-de-*Cellis*, ainsi nommée des salles des thermes alexandrins; tout auprès, un prieuré de bénédictins était annexé à l'église de S.-Sauveur-des-Thermes. La France, avec l'approbation de Sixte IV, échangea les deux églises qu'elle possédait dans le quartier della Valle pour ces deux-ci; Grégoire XIII lui concéda encore les deux églises voisines de S.-Denis et de S.-Benoît. Plus tard, la France voulut avoir à Rome une église en harmonie avec sa puissance et sa piété. La première pierre de Saint-Louis-des-Français fut posée, le 9 octobre 1478, par le sire de Montreuil, ambassadeur du roi Louis onzième. La noble façade en pierre de Tivoli, à deux ordres, dorique et ionique, fut élevée par le célèbre Giacomo della Porta, aux frais de Catherine de Médicis et du cardinal Contarel. Catherine fit construire tout auprès, par Luigi Cigoli, un grand palais qui prit d'elle le nom de *Palais Madame:* c'est un des premiers monuments que les étrangers visitent à Rome, parce qu'ils y trouvent la poste aux lettres; le palais est en outre la résidence du ministre des finances, et il sert de passage pour aller du Panthéon à la place Navone. Saint-Louis-des-Français fut achevé et consacré le 8 octobre 1589, l'année même de la mort de Catherine de Médicis. Cette église fut dédiée à la sainte Vierge, patronne de la France: à saint Louis, roi de France, et

à saint Denis l'Aréopagiste, apôtre des Gaules[1]. Notre compatriote Lestache a orné la majestueuse façade des statues de Charlemagne et de saint Louis, de sainte Clotilde et de Blanche de Castille. Au-dessus du portail s'élève l'écusson français, où s'épanouissent dans leur champ d'or les trois lys de France. On n'a pas pensé à les effacer. Rome est la gardienne fidèle du passé. L'Évangile l'a dit : *Lilia non laborant neque nent*, et pourtant, Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. De chaque côté de la porte se dressent les deux grandes salamandres de François Ier.

M. A. me mène à Saint-Louis-des-Français voir un de ses anciens élèves, l'abbé D., qui est un des chapelains chargés de desservir l'église et l'hôpital de nos nationaux. Nous le trouvons dans sa petite cellule, plongé jusqu'au cou dans l'étude de son cher saint Thomas. Il nous donne des détails intéressants sur Saint-Louis et l'organisation de cette paroisse toute française, administrée au temporel par les Français notables de Rome sous la présidence de l'ambassadeur de France. Nos chapelains logent dans un palais annexé à l'église, et qui fait partie d'un groupe de constructions appelé à Rome l'île ou le quartier des Français, *isola dei Francesi*. Il y a douze chapelains : six nommés à vie, six temporaires; ils vivent en communauté et forment une sorte d'acadé-

[1] Ainsi, n'en déplaise à nos critiques de réaction, Rome et nos aïeux ont toujours cru que la Gaule celtique tient la foi de l'illustre disciple de saint Paul. Lorsqu'on a lu les savantes dissertations du P. Mamachi, on s'étonne que la France moderne ait pu répudier une si noble origine. Jusqu'au commencement du dix-septième siècle on ne mettait pas en doute, même parmi nous, la mission de saint Denis. Le martyrologe gallican, publié par le savant du Saussaye, et Saint-Louis-des-Français à Rome, en sont un double monument. (M. l'abbé Gaume, *les Trois Rome*.)

mie religieuse, sœur de notre académie artistique de la villa Medici. Mgr Level est maintenant le supérieur de Saint-Louis. A Madrid, nous avons aussi un Saint-Louis-des-Français. A Gênes, dans l'église de l'Annunziata, la France a une chapelle nationale qui est charmante, et que j'ai vue restaurée.

Amour-propre national à part, on peut dire qu'aucune nation ne possède ici une plus noble église que la Fille aînée du Saint-Siége. Saint-Louis-des-Français est une des belles églises de Rome; elle n'est pas très-grande, mais elle peut contenir encore bien des Français; son intérieur est délicieux d'architecture et de décoration. Couverte de marbres et de dorures de bon goût, elle est claire, noble et riante comme le génie français; la nef est tout incrustée de jaspe de Sicile veiné de rose et de blanc; d'excellentes peintures ornent plusieurs de ses chapelles, les plus remarquables sont les fresques du Dominiquin : d'un côté, sainte Cécile distribuant ses aumônes; en face, le martyre de la patronne de la musique, chef-d'œuvre de dessin et d'expression que Rome doit à un Français; ces fresques ont été commandées, payées et données à Saint-Louis par Pierre Pollet, de Noyon, écuyer apostolique, en 1616. Dans la chapelle de Saint-Remi, le Sermoneta a représenté la bataille de Tolbiac qui a fondé la France sous la protection du Dieu de Clotilde. Parrocel a peint, dans la troisième chapelle, à droite, la bienheureuse Jeanne de Valois, fille de Louis XI, femme de Louis XII, lequel fit déclarer, par un jugement solennel, la nullité de son mariage. Si cette pieuse princesse cessa de régner sur un trône fragile, son empire ne fit que s'étendre dans les cœurs, et

l'auréole de la sainteté remplaça sur sa tête le diadème qu'elle n'avait pas ambitionné, et qu'elle dut déposer. Elle fonda l'Ordre des Annonciades de Marie et fut adorée par ses vertus et sa charité. Elle mourut à Bourges en 1505, et fut canonisée par Benoît XIV. Pie VI accorda à toute la France le pouvoir de célébrer la messe et l'office de sainte Jeanne de Valois. Le peintre l'a représentée en religieuse, avec le scapulaire rouge, entourée de ses nonnes, à genoux devant la Vierge.

Les tombeaux français de Saint-Louis sont intéressants : on y voit ceux de sept cardinaux français, cinq ambassadeurs de France, quatre directeurs de l'Académie et un grand maître de Malte, le chevaleresque Jean de la Cassière. On remarque le monument et le portrait en mosaïque du cardinal d'Ossat, ce fils de maréchal ferrant devenu ambassadeur de Henri IV à Rome, un des premiers et des meilleurs écrivains français. J'aime le tombeau de Seroux d'Agincourt, le patriarche des savants français à Rome, qui, venu pour passer quelques mois dans la Ville-Éternelle, y resta quarante ans et y mourut.

On lit cette inscription dans la chapelle de Saint-Sébastien, à gauche :

D. O. M.
APRÈS AVOIR VV PÉRIR TOVTE SA FAMILLE,
SON PÈRE, SA MÈRE, SES DEVX FRÈRES ET SA SŒVR,
PAVLINE DE MONTMORIN, CONSVMÉE
D'VNE MALADIE DE LANGVEVR EST VENVE
MOVRIR SVR CETTE TERRE ÉTRANGÈRE.

F. A. DE CHATEAVBRIAND
A ÉLEVÉ CE MONVMENT A SA MÉMOIRE.

Un bas-relief en marbre blanc représente Pauline sur son lit de mort, montrant du doigt, au-dessus de sa tête, les cinq médaillons des membres chéris de sa famille qu'elle pleure, avec ces mots autour :

QVIA NON SVNT.

La dalle sépulcrale de Pauline de Montmorin, comtesse de Beaumont, est plus bas, avec ces mots tirés de Job et choisis aussi par le génie mélancolique du père de René : *Cvr miseris data est lvx, et his qvi svnt in amaritvdine cordis*[1] ?

Au fond de l'église, à droite, l'ambassadeur de France a fait rétablir, en 1840, cette inscription en marbre noir qui rappelle les dons de Catherine de Médicis et les charges qu'elle imposa à Saint-Louis :

CATHARINA . REGINA . FRANCIÆ . HENRICI II VXOR .
FRANCISCI II . CAROLI IX . HENRICI III REGVM
CHRISTIANISS. MATER . HVIC . TEMPLO . EJVSQVE .
HOSPITALI . VICINAS . OMNES . AB . DEXTERA
DOMOS . AREAS . ET . OFFICINAS . QVÆ . SVO . PALATIO .
ADJACENTES . INSVLAM . EFFICIVNT . DONAVIT .
TRIVM . MISSARVM . IN . PERPET . CELEBRANDARVM .
ONERE . RECTORIBVS . IMPOSITO . HOC . ORDINE .
VT . ANNIVERSARIA . VNA . SOLEMNITER . FIAT .
VI . ID . QVINT . QVO . DIE . VIR . EJVS . HENRICVS . OBIERAT .
DEINDE . VT . QVOTIDIANÆ . PRIVATIM .
DVÆ . VNA . PRO . SVA . ET . HENRICI . FILII . QVANDIV .
VIVERENT . AC . DEINCEPS . SVCCESSORVM
INCOLVMITATE . ALTERA . PRO . ANIMÆ . SVÆ .
SALVTE . POST . EXCESSVM . E . CORPORE .
EAQ . DONATIO . EXTAT . IN . PVBLICIS . MONVMENTIS .

[1] Les funérailles de Madame de Beaumont eussent été moins fran-

Ces messes et ces obits sont encore exactement acquittés. La fille des Médicis survécut à trois de ses fils et vit la couronne prête à échapper aux mains du quatrième. C'est une figure singulière, que celle de cette Florentine à la cour de France ; peut-être n'a-t-elle pas été jugée avec assez d'impartialité [1]. Rien de plus intéressant que l'histoire des guerres civiles de France, écrite en italien par Davila, filleul de Catherine et témoin contemporain.

Nous aimons Saint-Louis-des-Français comme un coin du sol natal, comme un morceau de la France qui a sa place dans la mosaïque de Rome. Là, nous sommes chez nous ; c'est le centre religieux de l'unité française, le point de ralliement de nos nationaux ; nous y allons aux vêpres du dimanche ; là, nous sommes tous français, en famille, au milieu de tombes nationales et de souvenirs glorieux, avec nos prêtres qui nous parlent notre langue, et nos soldats qui veillent sur Rome et sur nous, l'arme au bras.

Saint-Louis-des-Français, c'est l'histoire de France à Rome.

En y entrant, au-dessus des deux bénitiers en marbre jaune, j'ai lu et copié cette inscription répétée de chaque côté :

çaises à Paris qu'elles ne le furent à Rome. Cette architecture religieuse qui porte dans ses ornements les armes et les inscriptions de notre ancienne patrie ; ces tombeaux nationaux, cette église sous la protection d'un grand saint, d'un grand roi et d'un grand homme ; tout cela ne consolait pas, mais honorait le malheur. (*Mémoires d'Outre-Tombe.*)

[1] Le vieux Régnier de la Planche en parle ainsi : « La roine mère, Italienne, Florentine, et de la race de Médicis, et, qui plus est, ayant depuis vingt-deux ans eu tout loisir de considérer les humeurs et façons de toutes ces gens, regardoit ce jeu, et sceut si bien empoigner l'occasion, qu'elle gaigna finalement la partie, par les moyens que je diray. »

QVICVMQVE ORAT PRO REGE FRANCIÆ
HABET DECEM DIES DE INDVLGENTIA
A PAPA INNOC. IV
S. THOM. IN SVPPLEM. QVÆST. XXV
ART. III AD SECVNDVM
ET IN IV SENTENTIAR. DIST. XX. QVÆST. I.

« Quiconque prie pour le roi de France, gagne dix jours d'indulgence concédés par le Pape Innocent IV. Voyez saint Thomas, etc. »

Le roi très-chrétien est, sans doute, le seul roi de la terre qui jouisse d'un pareil privilége. Innocent IV, Fieschi, vivait à l'époque de saint Louis.

A la voûte de notre église nationale, le pinceau de Natoire a retracé la mort, on peut ajouter le martyre de saint Louis : le saint roi monte au ciel, ayant à la main le calice où il a puisé le *viatique* du voyage; sur la terre, la reine en pleurs est appuyée sur le cénotaphe de son époux; un chevalier croisé tient auprès d'elle l'étendard de France orné de la croix. Au fond du tableau, on aperçoit le camp français, et les pestiférés à qui un prêtre porte secours. Il me déplaît toujours d'entendre le saint roi appelé Louis IX, ce chiffre ne dit rien au cœur; il vaudrait mieux l'appeler Louis de Poissy, comme il signait lui-même en souvenir du lieu où il fut baptisé. Élevé par une mère chrétienne, qui lui disait qu'elle aimerait mieux le voir mourir que commettre un péché mortel, saint Louis est le type le plus parfait du moyen âge, comme sa Sainte-Chapelle est le chef-d'œuvre de l'art ogival. Chevalier, pèlerin, croisé, champion de la justice et de la foi, ce fut un ange couronné de la première couronne chrétienne. « Comme

s'il eût été une sorte d'incarnation de l'équité suprême, il est choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps, entre le Pape et l'empereur, entre les barons d'Angleterre et leur roi : captif et enchaîné par les infidèles, c'est encore lui qu'ils prennent pour juge. » (M. DE MONTALEMBERT.) Saint Louis avait accueilli à sa cour les deux grands Italiens qu'on appelait l'Ange et le Séraphin de l'École, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. Rome, en le canonisant, ne fit que suivre la voix des peuples, qui était alors la voix de Dieu. Elle le compare dans son office au roi David et à Judas Macchabée. Chaque 25 août, le Saint-Père ne manque pas de venir avec le Sacré-Collége à Saint-Louis-des-Français, pour rendre les hommages à notre saint roi le jour de sa fête.

Saint Louis, qui donna sa vie pour le rachat des Lieux-Saints, et qui expira en murmurant : O Jérusalem, Jérusalem! Saint Louis doit veiller sur la France en ce moment où elle s'occupe de nouveau de cette question sacrée, où, arrêtant les envahissements du schisme moscovite, elle défend l'indépendance de l'Église et l'indépendance de l'Europe. Nos soldats en Orient combattent avec la même vaillance qu'au temps de saint Louis, et on peut ajouter, pour un grand nombre, avec la même foi. En proie aux mêmes dangers et aux mêmes fléaux, décimés par la peste plus encore que par les armes, ils meurent comme les héros des croisades, et leurs chefs tombent avec le scapulaire sur la poitrine, comme les compagnons de saint Louis, comme le saint roi lui-même : Dieu et saint Louis protégent la France!

## LXVII

# BRETONS, LORRAINS ET BOURGUIGNONS.

A M. DEIN,

A BREST.

Non-seulement la France a sa grande église nationale dans Saint-Louis des-Français, mais trois de ses provinces, Bretagne, Lorraine et Bourgogne, ont élevé chacune une église particulière à Rome. A chaque pas, dans la Ville-Éternelle, le pèlerin français trouve un souvenir de sa patrie, un souvenir de conquête, de piété ou de charité [1].

[1] Il y a même du sang frank dans le sang romain. Charlemagne fut en réalité souverain de Rome dont il fit une des métropoles de son vaste empire. Il avait établi des postes et des commandants dans la campagne romaine, et à Rome même, dans les thermes Alexandrins dont ils firent leur palais; c'est là que s'est élevé Saint-Louis-des-Français. Ces chefs franks épousèrent des Romaines. « Les belles patriciennes ne s'effrayaient pas du naturel inculte mais énergique de ces hommes qui ne connaissaient que leur épée. Elles mêlèrent donc sans peine le vieux sang latin au sang frank, et de ce mélange il sortit une race mixte unissant à la vivacité d'esprit, aux passions ardentes des mères, toute la chaleur et la

Après Charlemagne et ses descendants, Rome reçut dans ses murs le fils de Hugues Capet, le bon roi Robert. Il n'y vint pas en conquérant, mais en pieux pèlerin : c'était une âme tendre, pieuse et poétique. Nouveau David, il chanta sur le trône les louanges du Très-Haut. Nous répétons encore les cantiques composés par ce fils aîné de l'Église : son hymne, *Veni, Sancte Spiritus,* est célèbre par l'élévation de la pensée, la majesté de style et la suavité de l'inspiration.

En contemplant l'autre jour la statue de l'archange posé, l'épée nue à la main, sur le sommet du château Saint-Ange, on me rappelait la réponse d'un officier français assiégé dans ce fort par les troupes napolitaines à une époque de nos guerres d'Italie : « Je me rendrai quand l'ange remettra son épée dans le fourreau. »

Sur le sommet du mont Mario qui domine Rome, et qu'on appelait au moyen âge le mont Malo (Dante le nomme ainsi), Othon IV, la veille de son entrée et de son couronnement à Rome, renouvela, entouré de son armée, le serment de respecter l'inviolabilité de l'Église romaine. « Mais la forêt de lances qui couvrit alors cette montagne, brille moins aux yeux de la postérité qu'une pauvre petite image peinte sur la porte d'un hôpital fondé dans le moyen âge, au pied de ce mont Mario. Un lépreux français n'avait pas accepté pour son usage les sols et les liards qu'il avait reçus de la charité publique ; il les avait entassés petit à petit pour fournir un asile à ses frères en Dieu et en infortune : singulière

force du sang paternel. Tels étaient les comtes de Tusculum, qui jouèrent le premier rôle à Rome sur la scène politique du dixième siècle. » (Mary Lafon, *Rome moderne.*)

maison, dont chaque pierre pouvait être le don de quelque riche, tandis que la maison tout entière était l'aumône d'un mendiant. L'enseigne de l'hospice établi en cet endroit représentait le lépreux Lazare avec deux chiens qui léchaient les plaies de ses jambes [1]. »

Dans le quartier des Quatre-Fontaines, près de Sainte-Marie-Majeure, quelques religieux français de la Sainte-Trinité pour le rachat des captifs, ont élevé en 1619 une église qu'ils dédièrent à saint Denis l'Aréopagite. Louis-Antoine David y a peint l'Apôtre des Gaules tenant à la main sa tête coupée :

> E'l capo tronco tenea per le chiome,
> Pesol con mano a guisa di lanterna.
> (DANTE, *Inf.* XXVIII.)

Cette église, restaurée en 1815, est passée avec le couvent aux mains des religieuses françaises de Saint-Basile, qui y ont un *conservatorio* pour l'éducation des jeunes filles.

Le jardin du couvent s'appelle l'*Orto del Greco*, parce qu'un Grec de Scio y cultiva, pour la première fois à Rome, le *sellaro*, sous le pontificat de Clément VIII.

Visitons maintenant les églises nationales des Lorrains, des Bourguignons et des Bretons.

Non loin de la place Navone, presque en face Sainte-Marie-de-l'Ame des Autrichiens, s'élève Saint-Nicolas

[1] Mgr Gerbet. Un povero Francese lebbroso, con i denari, che dalla pietà de' fedeli aveva raccolto in molti anni, vi eresse il medesimo spedale, e vi mori. L'insegna dello stesso è un s. Lazzaro lebbroso, con due cani, che gli leccano le piaghe delle gambe secondo la storia, o parabola evangelica. (*Piazza, Eusevologio Romano*, l. I, c. 4.)

des Lorrains, construit en 1622 par Carlo Fontana sur les ruines du cirque Alexandrin. Grégoire XIV le concéda à la *nation* des Lorrains, qui avait donné à Rome un Pape, Étienne IX, et qui réédifia l'église en 1626, en inscrivant sur sa façade :

IN HONOREM SANCTI NICOLAI NATIO LOTHARINGORVM.

C'est une délicieuse miniature de Saint-Louis-des-Français, plaquée aussi de jaspe de Sicile, semée de rouge et de blanc, brillante de dorures; église toute mignonne, qui est fière de sa coupolinette élancée. Bas-relief curieux de la vie de saint Nicolas. On le voit prier à genoux dans le bain où on le lave en naissant, *orat in balneo duabus horis.* Un jour de jeûne il s'abstint de prendre le lait de sa nourrice, *abstinuit a lactare.* Saint-Nicolas-des-Lorrains, administré comme Saint-Louis par l'œuvre pie des Français à Rome, avait pour recteur Mgr Terrigi, qui vient de mourir; cette église est confiée aujourd'hui au R. P. Drouelle, supérieur des maisons fondées à Rome par la congrégation de Sainte-Croix-lès-le-Mans.

En face du palais Verospi au Corso, qui appartient à Don Marino Torlonia, s'ouvre la rue de San-Claudio, qui mène à l'église de Saint-Claude des Bourguignons réédifiée au dix-huitième siècle sur les plans d'Antoine Derizet, architecte français, lequel reconstruisit aussi l'hôpital annexé, fondé en 1662 par François Henry, Bourguignon, qui lui laissa tous ses biens. Au portail se dressent les statues des deux saints protecteurs de la

Bourgogne; saint André sculpté par Breton, saint Claude, par Grandjacquet :

COMITATVS BVRG. SS. ANDREÆ APOST.
ET CLAVDIO EPISC. NATIO DIC. MDCCXXIX.

C'est une jolie église formée seulement d'une rotonde à coupole. A gauche de l'autel, la Résurrection, tableau peint par Troy, directeur de l'Académie de France. Je remarque à terre la pierre tombale d'Etienne Monnot, architecte de Bourgogne. On trouve à la Sainte-Trinité-des-Pèlerins l'épitaphe d'un pauvre Bourguignon, Henri Hugonnet, mort à l'hospice pendant son pèlerinage :

HENRICVS VGONETTVS
NOTARII FILIVS. BVRGVNDVS
SVVM VLTIMVM CLAVSIT DIEM DIE XIII JVNII MDCXXIX
MICHAEL GIVELLETTVS ROM. PRO BENE MERITIS POSVIT.

Il y a à Rome la rue des Bourguignons, *via Borgognona*. Le palais Doria possède une bataille estimée du peintre Jacques Courtois surnommé le Bourguignon. Auprès du Latran, la petite chapelle ronde de San-Giovanni-*in-Oleo*, qui rappelle le lieu où l'Apôtre bien-aimé fut plongé dans une chaudière d'eau bouillante, a été construite en 1509 par Mgr Benoît-Adam de Bourgogne, auditeur de rote pour la France; sur la façade, on voit ses armes, qui sont trois aigles, et sa devise: AV PLAISIR DE DIEV.

DIVO IOANNI EVANGELISTÆ SACELLVM
BENEDICTVS
ADAM AVDITOR GALLIÆ DICAVIT
IVLIO PONT. MAX. ANN. MCCCCCVIIII.

Voilà les souvenirs que j'ai recueillis à Rome sur notre antique Bourgogne qui a donné deux papes à la chrétienté, Nicolas II et Calixte II; qui fut la patrie de Bossuet et de Lacordaire, et dont un vieil auteur, Paul Emile, disait : « Les habitants de la Bourgogne sont bons catholiques, fort arrêtés en leurs opinions, pleins de franchise et de grand naturel, laborieux au reste et jaloux observateurs de la liberté, contre qui que ce soit et le roi lui-même, si la nécessité le requiert. »

Brizeux, le charmant poëte des Bretons, a adressé de beaux vers à saint Mauto; c'est, nous dit-il, le nom italien de saint Malo.

Cemment, bon saint Malo, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?...
Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien....
Et là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris leur
Quand, sur ton humble autel, ils mettront une fleur
De la Ville Éternelle!

Je n'ai pas trouvé à Rome d'église à saint Mauto; peut-être Brizeux l'a-t-il confondue avec Saint-Yves-des-Bretons, où je vais vous mener par la rue de la Truie, la *via della Scrofa*. Votre cœur *bretonnant* va battre à la vue de l'inscription gravée au front de cette église :

DIVO IVONI TRECORENSI PAVPERVM ET VIDVARVM
ADVOCATO NATIO BRITANNIÆ
ÆDEM HANC JAMPRIDEM CONSECRATAM RESTAVRAVIT
AN. D. MDLXVIII.

Ces entêtés de Bretons ne disent pas encore la province, mais la *nation* de Bretagne; ils se croient tou-

jours sous le règne de très-haute et très-glorieuse souveraine la duchesse Anne.

Saint-Yves fut construit en 1455, avant Saint-Louis-des-Français, Saint-Nicolas-des-Lorrains et Saint-Claude-des-Bourguignons. Le pape Calixte III, Borgia, concéda, en 1456, cette église à la Bretagne, à la prière du cardinal Alain de Coëtivy de Taillebourg, évêque de Sabine. Le tombeau de ce cardinal breton n'est pas à Saint-Yves, mais à Sainte-Praxède dont il était titulaire : c'est un chef-d'œuvre de l'art du quinzième siècle; on y lit sa devise en celtique : PREST NE VE, *il serait temps!* C'est ce même cardinal qui fonda la délicieuse chapelle de la collégiale du Folgoat, que vous m'avez fait visiter dans ce voyage de Bretagne qui rappelle toujours à ma pensée ce charmant trio de manoirs : Maillé, Kerjan, Kerouzéré. J'aime cette *nation* bretonne, comme elle s'intitule à Rome ; oui, vous pouvez répéter avec votre poëte :

> Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
> La race courageuse et pourtant pacifique!....
> Nous avons un cœur franc, pour détester les traîtres;
> Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres;
> Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons :
> Oh! nous ne sommes pas les derniers des Bretons!

Qu'est-ce qui a fait passer les Alpes aux Gaulois et aux hommes du Nord? C'est le désir du soleil, c'est la fertilité de l'Italie, ce sont ses vignes, c'est le sang de la grappe qui les attirait. C'est ce qu'exprime si bien votre Barzas-Breiz dans le chant intitulé : *Le vin des Gaulois et la danse de l'épée.* On dit que les Bretons ont fondé Venise, et que les Vénitiens descendent des Venètes de

Vannes, en Morbihan [1]. Je viens de trouver dans l'Alighieri votre mot breton de *pardons* : le poëte, au chant XIII du *Purgatoire*, emploie ce mot en peignant, comme il sait peindre, les mendiants aveugles qui se tiennent près des églises, pendant les solennités religieuses, pour solliciter la charité des bonnes âmes.

Così li ciechi, a cui la roba falla
Stanno a' *perdoni* a chieder lor bisogna,
E l'uno il capo sopra l'altro avvalla,
Perchè in altrui pietà tosto si pogna,
Non pur per lo sonar delle parole,
Ma per la vista che non meno agogna.

Revenons à Saint-Yves-des-Bretons : c'est une pêtite église humble, basse et longue, où le cintre domine, où les piliers sont en granit gris, comme celui d'Armorique ; vous vous y croiriez dans une paroisse de votre pays, en voyant à la voûte l'hermine de Bretagne qui alterne avec les lys de France. Le vieux pavé en mosaïque est couvert de tombes bretonnes. J'ai remarqué l'épitaphe et l'écusson orné d'un lion du *famosissimvs vtrivsqve jvris doctor R. P. Dnvs Iacobvs* DE PENCOET, de Saint-Brieuc, auditeur de rote pour la France, mort le 25 août 1462. Il est sculpté en relief sur sa tombe, sans doute par le ciseau naïf de quelque artiste breton. Voici Pierre Ragot, prêtre du diocèse de Nantes, bienfaiteur de cette église, qui repose ici après une vie inquiète : *Post vitam irreqvietam tandem reqviescit*. Il mourut le dernier jour d'août 1714, et son ami, Antoine Bernard, lui fit ce monument. J'ai retrouvé dans Saint-

[1] Hos ego Venetos (Gallos) existimo Venetiarum ad Adriaticum sinum esse auctores. (Strabon, livre IV.)

Yves, comme à Saint-Louis-des-Français, comme à Saint-Claude-des-Bourguignons, une inscription qui rappelle les dix jours d'indulgence accordés à ceux qui prient *pro rege Franciæ*.

Grégoire XIII, sur la demande de notre Henri III, a réuni Saint-Yves à Saint-Louis, où fut aussi transféré l'hôpital des malades et pèlerins bretons. L'union de la Bretagne et de la France avait été consommée par le mariage de la duchesse Anne avec le roi Louis XII.

> Anne laissa tomber le joug sur la Celtique,
> Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin.
> (BRIZEUX.)

Vous avez deux cantiques bretons que j'aime par-dessus les autres : c'est le cantique du Paradis et le cantique de l'Enfer, AR BARADOZ, ANN IFERN. Le premier, dont l'air est aussi suave que les paroles, est naïf, charmant et mystique comme le Paradis de Frà Angelico ; le second est sombre comme l'*Inferno* de Dante et le Jugement dernier de Michel-Ange. M. de la Villemarqué nous a fait voir que certains passages du cantique breton poussent l'horreur jusqu'au dégoût, comme certains mystérieux recoins dans la fresque de la Sixtine. *Il gran Padre Alighieri* n'aurait pas dédaigné cette description armoricaine du séjour des damnés, dont le dernier trait est digne de son *Lasciate ogni speranza :* « L'Enfer est un abîme profond, plein de ténèbres, où ne luit jamais la plus petite clarté ; les portes ont été fermées et verrouillées par Dieu, et il ne les ouvrira jamais : LA CLEF EN EST PERDUE ! »

## LXVIII

# FRANÇAIS ET FRANCISCAINS.

A M. D'ALVIMARE.

Mardi 8 fevrier.

Le couvent de San-Francesco-a-Ripa doit ce surnom au voisinage de la rive du Tibre; il est situé à l'extrémité la plus isolée du Transtevere, et se distingue par le grand palmier qui orne son jardin; il n'est pas très-loin de la basilique de Sainte-Cécile. Ici se trouvaient les prés que la République romaine donna à Mucius Scævola en récompense de son courage, et là-bas on montre l'endroit du Tibre qui vit l'action héroïque de la jeune Clélie. A ces héroïsmes antiques, le christianisme a répondu par l'héroïsme du martyre et de la virginité, et l'héroïsme, peut-être aussi grand, de la pauvreté et de l'humiliation volontaires: à Clélie et à Mucius Scævola succèdent sainte Cécile et saint François d'Assise.

C'est ici qu'habita le séraphin d'Assise à son arrivée à Rome, en 1219.

Un bon marchand de draps d'Assise, qu'on appelait Pierre Bernardone, entretenait un grand commerce avec la France et y faisait de fréquents voyages. Un jour, en 1182, qu'il revenait de Paris, il eut une grande joie en trouvant que sa femme Picca lui avait donné un fils; la mère l'avait déjà nommé Jean, le père lui donna le surnom de *Francesco*, c'est-à-dire de *Français* [1], en souvenir du beau pays où il venait de s'enrichir. « L'obscur vendeur de draps, remarque Ozanam, était loin de penser que ce nom de son invention serait invoqué par l'Église et porté par des rois. » Chef des jeunes gens d'Assise, brave jusqu'à la témérité, libéral jusqu'à la prodigalité, amoureux de tous les plaisirs et de toutes les gloires, mauvaise tête et bon cœur, François, dans sa jeunesse, semblait avoir pris, avec son nom, la plupart des qualités et des défauts du génie français que Dante, son contemporain, tance si vertement en disant à Virgile, au chant XXIX de l'*Enfer* : « Fut-il jamais une nation plus vaine que la nation siennoise? Non, certes, pas même la nation française. »

Ed io dissi al poeta: or fut giammai
Gente sì vana come la Sanese?
Certo non la Francesca sì d'assai.

François avait donc une secrète sympathie avec ce pays de France auquel il devait son nom; son père lui en avait appris la langue, qui était dès lors considérée

[1] En vieux gaulois comme en italien François et Français étaient synonymes; ainsi on disait de François Ier qu'il portait le même nom que son peuple. *Johannes prius vocatus est a matre; a patre vero tunc redeunte a Francia, Franciscus postmodum nominatus.* (*Vita S. Francisci*, l. I.)

comme le plus délectable langage et l'un des plus répandus[1]. Le fils de Bernardone parlait notre langue avec ses frères ; il faisait retentir de cantiques français les forêts d'Assise. Dans les premiers temps de sa pénitence, on le voit mendier en français sur les marches de Saint-Pierre de Rome, et lorsqu'il se fit maçon pour aider à reconstruire l'église de Saint-Damien, il s'adressait en français aux habitants et aux passants, pour les inviter à relever la maison de Dieu[2]. « S'il empruntait l'idiome de nos pères, dit Ozanam, s'il se nourrissait de leur poésie, il y trouvait des sentiments de courtoisie et de générosité qui passaient dans son cœur et dans sa conduite. » Comme sainte Térèse, saint François avait aimé les romans de chevalerie : ces livres n'avaient pas d'aventures qu'il n'eût rêvées[3]. Quand il fonda sa milice des Frères-Mineurs, il voulut en faire la chevalerie errante de la charité, instituée, aussi bien que l'autre, pour le redressement des torts et la défense des faibles. Cette comparaison lui plaisait, et quand il voulait louer ceux de ses disciples qu'il préférait : « Ce sont là, disait-il, mes paladins de la Table-Ronde. » Comme tout bon

[1] Brunetto Latini, le maître de Dante qui le rencontre dans son voyage mystique, a écrit en français un livre curieux qu'il appela *le Trésor*. Il dit dans sa préface : « Et si d'aucuns demande porquoy chis' livre est écrit en romans, selon le patois de France, puisque nous somes Italiens, je diroé que c'est pour deux raisons : l'une est porceque nous somes en France, l'autre si est porceque françois est plus délitaubles langages et plus communs que moult d'autres. »

[2] Eleemosynam gallice postulabat, quia libenter lingua gallica loquebatur... gallice cantans... (*Vita.*)

[3] Il eut le projet d'aller soutenir, dans sa lutte contre l'empereur, Gauthier de Brienne qui avait épousé la fille de Tancrède, roi de Sicile.

chevalier, il devait prendre une *dame de ses pensées*[1]; il choisit Madame la Pauvreté. Le pinceau du Giotto a représenté leurs mystiques fiançailles, et la poésie de Dante les a célébrées.

Francesco e Povertà per questi amanti
Prendi oramai del mio parlar diffuso, etc.

Saint François était troubadour aussi bien que chevalier : il s'en allait chantant ses délicieux cantiques, errant et pauvre comme Homère et Dante. Il avait aimé les arts, la musique, la poésie, sa patrie et sa liberté; il avait combattu les Gibelins de Pérouse et supporté, avec une gaîté toute française, l'ennui de sa captivité. Sa prédilection pour la France se révéla encore lorsque, se partageant le monde avec ses disciples, les envoyant en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Orient, il se réserva la mission d'aller en France, à l'université de Paris, qu'il aimait. « Et ce peuple de France, dit M. Morin, qu'on accuse d'ingratitude, parce qu'il n'a gardé aucun souvenir de cette foule de ministres, de conquérants, de rois

[1] On l'appelait le chevalier d'Assise, et un franciscain espagnol, Gabriel de Mata, a composé un poëme intitulé : *El caballero Asisio, en el vocimiento, vida y muerte dal serafico padre san Francisco.* « Qui n'a lu le *Cid* de Guillem de Castro? Ce n'est plus le héros de Corneille, taillé à la stoïcienne et sacrifiant une fois pour toutes son amour à son devoir; c'est une âme qui à chaque instant déborde d'héroïsme, est enivrée de combats et de gloire. Partout des coups d'épée, partout de l'audace, partout de l'enthousiasme, ce délire de la vaillance; le lecteur peut à peine respirer au milieu de cette explosion de fierté et de grandeur. Saint François est parmi les saints ce que le Cid de Guillem de Castro est parmi les chevaliers. Ses vertus ont je ne sais quel caractère lyrique qui les met dans un rang à part. Sa vie est un hymne en action. Sa sainteté va parfois jusqu'à ce terme extrême où elle effleure, sans les dépasser, les limites de la raison trop étroites pour elle. » (F. Morin, *Saint François et les Franciscains.*)

sortis de son sein, il n'a pas oublié le mendiant d'Assise, et il donne encore son nom à la moitié de ses enfants, comme s'il savait d'instinct qu'entre saint François et nous, il y a une mystérieuse filiation! »

Lorsque François vint à Rome, sa pieuse amie, Jacoba de Settesoli, à laquelle il légua son petit agneau, lui obtint, pour lui et ses Mineurs, une partie de l'hôpital de San-Biagio, qui, plus tard, leur fut concédé en entier par Grégoire IX, et devint San-Francesco-a-Ripa. L'église est humble et belle comme l'Ordre mendiant qu'elle abrite. Je l'ai visitée hier : un jeune franciscain me fit voir l'étroite et sombre cellule du patriarche séraphique, convertie en chapelle ; on y voit un portrait curieux de François, les mains jointes, dans toute la ferveur de son ascétisme : *Vuolsi depinto,* me dit le Mineur, *lui vivente dalla beata Giacoma de' Settesoli;* puis, allumant deux cierges, il tire un rideau et me montre l'autel de la chapelle, qui forme un grand reliquaire avec une foule de tiroirs et de casiers. En ma qualité de Français, il me fit voir un morceau de la tunique de saint Louis ; une foule d'ex-voto, de tableaux et portraits, font de cette cellule un musée religieux.

Pour maintenir l'idéal de l'Évangile et honorer les pauvres et les petits, François se fit, lui et ses disciples, les moindres, les *mineurs* de leurs frères ; il acquit, par ses prédications, une influence prodigieuse. Un écrivain remarque que le pouvoir trop court d'O'Connell n'en présente qu'une faible image. Il prêchait partout la paix, l'union, la fraternité chrétienne, dans cette Italie en proie aux factions et aux déchirements. On vit des partis et des villes rivales se réconcilier à sa voix. Non-seulement il

régna de son temps sur les esprits, mais il étendit sa royauté jusque dans les siècles futurs en fondant un vaste empire, en créant un ordre religieux, le plus nombreux qui ait existé et qui, avec celui de Saint-Dominique [1], se chargea pendant trois siècles de l'éducation morale et intellectuelle du monde chrétien.

L'institution du Tiers-Ordre fut une des conceptions les plus originales et les plus fécondes de saint François. Cette confrérie, qui embrassait des multitudes d'hommes et de femmes, ne les arrachait pas au siècle, mais réglait plus chrétiennement leur vie et leurs occupations; ils trouvaient dans cette association des forces mutuelles pour servir Dieu et les hommes, et des secours énergiques pour résister à l'oppression des tyrans de l'Italie, et à amener le triomphe de la justice sur la force brutale. Les Tertiaires eurent à lutter contre les empereurs allemands, oppresseurs de l'Italie. On vit une ville s'insurger contre Frédéric II à la voix de cette sainte Rose, que nous avons vénérée à Viterbe; « ce tribun virginal, cette héroïque enfant dont les oiseaux, aussi bien que les peuples, connaissaient la voix, et qui fut tout ensemble l'effroi des empereurs et l'amour des tourterelles [2]. »

[1] Voir dans Lacordaire (*Vie de saint Dominique*) la touchante rencontre de Dominique et de François, et par suite la fraternité héréditaire qui existe entre les deux ordres. Dante a fait un beau portrait de ces deux fondateurs:

Degno è che dov' è l' un l' altro s' induca,
Sì che com' elli ad una militaro,
Così la gloria loro insieme luca.
(*Parad.* XI.)

[2] Les *Tertiaires* créèrent en Italie des institutions de crédit mutuel, chose merveilleuse au XIIIe siècle. (Fr. Morin, *Saint François et les Franciscains.*) Cet auteur a très-bien expliqué l'influence du tiers-ordre

Le Tiers-Ordre, cette chevalerie de l'humilité, a eu pour membres ce qu'il y avait de plus petit et de plus grand dans le monde. Saint François a eu pour disciples notre saint Louis, qu'on appelait un franciscain couronné; sainte Élisabeth de Hongrie, Bela IV, roi de Hongrie, et encore, dans ce pieux royaume, la princesse Zinga et Charles-Martel; Charles II et Robert, rois de Sicile et de Jérusalem; Sancia, reine de Sicile; Amédée VII, duc de Savoie; Charles IV, roi de Bohême, empereur d'Occident, et sa femme Élisabeth; Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon : un très-grand nombre de rois, de princes, de grands seigneurs, ont ceint la corde franciscaine en signe d'humilité. De nos jours, Philippe III, roi d'Espagne, a voulu mourir avec l'habit de Saint-François; la reine Élisabeth, femme de Philippe IV, et la princesse Marie, sa sœur, ont fait profession du Tiers-Ordre. La Science vint à son tour abaisser son front, aussi noble qu'un front royal, devant l'humilité de saint François, dans la personne de Raymond Lulle et de plusieurs autres savants[1]. Enfin, la Poésie, cette autre royauté immortelle, vint déposer sa couronne aux pieds du patriarche d'Assise, au nom des deux plus grands poëtes de l'Italie et de l'Espagne, Dante Alighieri et Lope de Vega, qui étaient tous deux du Tiers-Ordre, et qui ont chanté tous deux magnifiquement les louanges de saint François[2].

au point de vue politique, industriel et économique ; mais il l'a peut-être exagérée en disant que le Tiers-Ordre a vaincu la féodalité, et que c'est du *Tiers-Ordre qu'est sorti le tiers-état.*

[1] Chavin de Malan, *Histoire de saint François.*

[2] On dit même que Dante, dans sa jeunesse, était entré dans un cou-

C'est aujourd'hui le mardi-gras. Ce matin je suis allé en parapluie au Capitole, et, selon ma coutume presque journalière, je suis monté à l'Ara-Cœli. J'aime ce couvent des humbles Frères-Mineurs, élevé avec son église sur l'Arx du Capitole, sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin. C'est sous l'impression de ce contraste que Gibbon raconte avoir conçu l'idée de son Histoire de la chute de l'empire romain. Ce monastère fut construit par Paul III, qui, habitant alors le palais de Venise, le relia à l'Ara-Cœli par une galerie suspendue dont on montre encore une arche. Jules III et Pie IV embellirent ce couvent et y demeuraient pendant l'été, car sur cette hauteur l'air est très-pur : « C'est un des endroits les plus sains de Rome, me disait un Franciscain, et nous y faisons venir nos frères malades de nos autres couvents de Rome et des environs. » Il y a quelques semaines, je demandai à visiter la bibliothèque qu'on appelle l'Ara-Cœlitana. Un vieux Franciscain, très-robuste et très-gai, me servit de guide; il me conta qu'il était un ancien négociant de Milan, et qu'il avait appris le français en faisant des affaires avec l'armée du général Bonaparte, qu'on appelait alors *Liberatore d'Italia, istitutore della repubblica Cisalpina*. Le vieux moine ajoutait en souriant : « *Français* et *Franciscains*, c'est presque synonyme; nous sommes un peu

vent de Frères-Mineurs; il en sortit, mais il resta jusqu'à sa mort dans le Tiers-Ordre. Au chant XVI^e de l'Enfer il fait allusion au cordon franciscain, en disant qu'il espérait vaincre avec lui la panthère tigrée dont il fait le symbole de la luxure :

Io aveva una corda intorno cinta,
E con essa pensai alcuna volta
Prender la lonza alla pelle dipinta.

compatriotes. Saint François aimait tant les Français dont il portait le nom! » Le bon Milanais a beaucoup voyagé, et il me citait à ce propos ce charmant passage du discours de saint François à ses missionnaires : « Que pendant votre voyage votre conduite soit aussi humble et aussi pure que si vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule; car, en quelque lieu que nous soyons, nous avons toujours avec nous notre cellule. Cette cellule, c'est notre frère le corps, et l'âme est l'ermite qui y demeure pour contempler Dieu et le prier; que si l'âme d'un religieux ne demeure pas en paix dans la cellule du corps, les cellules extérieures lui serviront de peu. »

L'Ara-Cœli est le chef-lieu de l'Ordre de Saint-François : c'est un vaste monastère qui a deux cloîtres élevés l'un sur l'autre; le dernier a un double étage au haut duquel on est étonné de trouver un puits, symbole du puits de Jacob, où Jésus trouva la Samaritaine. J'y ai vu souvent un tableau tout fait, tandis que quelque jeune novice y tirait de l'eau, pâle et silencieux comme un fantôme. La bibliothèque fut élevée par Clément XII qui y dépensa 8,000 écus, m'apprit le frère bibliothécaire; le cardinal Passeri conclut dans cette salle le concordat arrêté entre Benoît XIV et Joân V roi de Portugal; on y voit un tableau qui représente cette scène, et qui y fut placé par le plénipotentiaire portugais, le P. Giuseppe Maria da Evora.

Cette bibliothèque est une salle immense, suspendue en l'air en haut du monastère, comme un nid de science d'où s'est envolé plus d'un aigle théologique. C'est comme une presqu'île attachée à la terre-ferme; elle ne

tient que d'un côté au reste du couvent; des trois autres angles elle s'avance en promontoire, et forme un vaste *belvedere;* de ses hautes fenêtres on a une vue magnifique sur les deux Rome. Que de fois, pour reposer mes yeux et mon esprit de mes lectures archéologiques, je me suis accoudé au balcon de fer pour contempler, à droite, le Colysée, le Latran, Sainte-Marie-Majeure; plus près, la tour des Milices que le peuple appelle la tour de Néron; à mes pieds, la colonne Trajane et les dômes des deux églises qui lui font face. L'Ara-Cœlitana est isolée et n'a pas les lecteurs de la Minerve et de l'Angelica; parfois même j'y suis seul, à ma grande satisfaction. Qu'on est bien là pour étudier et pour méditer! Que de douces matinées j'y ai passées, étudiant Rome, tantôt dans les livres, tantôt par les fenêtres! A la voûte de cette pièce est peinte une Assomption encadrée d'écussons et de travées dorées. Elle sert de salle de chapitre. Un matin, j'y tombai au milieu d'une assemblée générale de l'Ordre de Saint-François; il fallut me sauver au plus vite. Je n'ai pas tardé à faire ample connaissance avec le Père bibliothécaire, excellent homme, gracieux et hospitalier comme ses confrères de la Minerve: quelle différence avec ces messieurs de notre bibliothèque royale, nationale et impériale [1]! Ce bon Franciscain vit au milieu de ses chers bouquins; sa cel-

[1] A tous ceux qui voudraient écrire l'histoire, abrités par de doux silences, nous dirons : Allez à Rome; vous y trouverez de riches bibliothèques comme celles de la Minerve et des Augustins, ouvertes à diverses heures de la journée. Ne craignez pas de tourmenter la patience des conservateurs : la patience entre dans leurs attributions; c'est une vertu que le supérieur leur recommande et que Dieu leur accorde pour salaire. Manuscrits, livres, brochures, tout est à vous, jusqu'à l'intelligence des gardiens, trésors qu'ils sont obligés de donner à qui en a besoin. Vous

lule est attenante à la bibliothèque; j'y pénétrai une fois : c'est un vrai capharnaum de bibliomane; il y a encombrement de livres jusque sur son grabat, jusque sur son unique chaise; je gage qu'il dort sur des matelas d'in-folio. On aime à le voir ainsi, nageant sans distraction dans cet océan de livres imprimés et manuscrits, au milieu desquels on est heureux de l'avoir pour pilote. Il est d'une complaisance toute chrétienne, et n'est sévère que sur un article, celui du silence, qu'il nous rappelle parfois en nous montrant du doigt l'inscription gravée au-dessus de la porte : *Silentium*. Il sort de temps en temps de sa cellule pour nous inspecter, et circule autour de la table immense, lisant, rêvant, rangeant des bouquins, ou bien marmottant son bréviaire ou son chapelet.

J'ai pris l'habitude d'aller là travailler presque chaque matin, parfois, comme hier, soufflant dans mes doigts, car cette salle énorme n'est pas chaude l'hiver. Mais j'y suis si bien ! le Père bibliothécaire m'accorde sa confiance et me laisse grappiller et fureter sur tous les rayons. Ma lecture favorite est la *Roma Subterranea* d'Arringhi, et les *Inscriptions* de Fabretti. Dès le premier jour, le chat du Père, le *genius loci*, est venu s'installer près de mon in-folio, poussé par je ne sais quelle mystérieuse sympathie. J'ai toujours eu un certain attrait craintif pour le chat : c'est le tigre domestique. Je caresse celui-ci respectueusement, quoique l'autre jour il ait renversé l'encrier à une ligne de la *Rome Souter-*

seriez bien malheureux en quittant ces vastes nécropoles, si vous n'emportiez avec vous l'amitié des pères à qui la garde en fut confiée. (Audin, *Histoire de Léon X.*)

*raine :* il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu qu'il n'y créât un lac d'encre, ce qui aurait pu renouveler en ma faveur l'aventure de P.-L. Courier à la bibliothèque de Florence, où son fameux pâté d'encre sur le manuscrit de Longus lui attira tant de récriminations : il y a de plus grands crimes, mais il n'y en a point de plus *noirs*. Le chat de l'Ara-Cœlitana est un animal cabalistique; il se promène sur la table gravement et silencieusement, flairant en connaisseur les in-folio et s'asseyant sans façon sur celui qui lui est le plus sympathique; il me fait souvent l'honneur de choisir celui que je lis pour faire sa toilette : c'est un chat savant qui pourrait au besoin remplacer son maître le bibliothécaire. Je ne m'étonnerais pas de trouver un jour ses mémoires manuscrits dans le genre de ceux du chat Murr d'Hoffmann. Les poëtes aiment les chats; Pétrarque et le Tasse en étaient fous. Je n'ai pas oublié, dans ma traduction des sonnets de Torquato, celui qu'il adresse à sa *gatta*, et je ne manquerai pas, en allant à Venise, de faire ma visite à la chatte de Pétrarque qu'on conserve empaillée à Arqua.

Il faut aller de bonne heure à l'Ara-Cœlitana; la bibliothèque se ferme à l'*Angelus* de midi, c'est l'heure du dîner. Je m'égarai le premier jour, et je tombai dans le réfectoire des moines, lequel n'exhalait pas, il faut l'avouer, une odeur appétissante. Le Franciscain milanais me remit sur la voie; il me dit qu'ils étaient ici plus de cent moines. L'Ara-Cœli est le chef-lieu de l'Ordre de Saint-François et la résidence du général. Outre ses habitants ordinaires, le couvent s'ouvre sans cesse à des Franciscains des quatre parties du monde,

du roi saint Louis et fils de Charles-le-Boiteux, roi de Naples, embrassa à Rome, en 1297, la règle de saint François, et renonça à ses droits à la couronne en faveur de son frère Robert. Le Pape le nomma évêque de Toulouse. Le 5 février, il se rendit d'Ara-Cœli à Saint-Pierre, pieds nus, revêtu du froc et de la corde : la population de la ville le suivit à la basilique où il devait prêcher. Saint Louis de Toulouse mourut en 1299, à Brignoles en Provence, à l'âge de vingt-trois ans.

Chaque année, à Noël, on dresse à l'Ara-Cœli un simulacre de l'étable de Bethléem, et on expose durant l'octave le *Santissimo Bambino*, statuette de l'Enfant-Jésus, qu'un Frère-Mineur sculpta à Jérusalem du bois du jardin des Oliviers. Il est d'usage à Rome, pendant cette octave, de laisser prêcher des petits enfants devant l'image de Jésus : c'est la récompense de leur sagesse et de leur piété.

« L'église d'Ara-Cœli, disait Ozanam, est un des lieux les plus attachants de cette Rome dont on ne sait pas se détacher; au dehors, elle est pauvre et nue; à l'intérieur, elle est pleine de grâce et de beauté; si l'on sort par le portail latéral, on a une longue échappée de vue sur le Forum, le Colysée et le désert de la campagne romaine. C'est bien l'image de cette vie prêchée par saint François, où tout est pauvreté au dehors, grâce au dedans, avec une sereine perspective de l'éternité. »

nisme. La robe seule de ce moine était éloquente; elle proclamait que les pauvres du Christ étaient montés en triomphateurs au Capitole pour asseoir sur le trône de Jupiter Capitolin Marie, la reine de la prière, de l'art et de la poésie.

L'Ara-Cœli possède le tombeau de la mère de Constantin, sainte Hélène; la dernière chapelle à gauche offre des fresques délicieuses du Pinturicchio qu'on peut appeler le frère aîné de Raphaël; elles représentent divers traits de la vie de saint Bernardin de Sienne [1].

Le tombeau remarquable du frère Matthieu d'Acquasparta, général de l'Ordre, mort cardinal en 1302, n'a aucune inscription, singularité, dit Valery, qui n'avait pas échappé à l'ardente et minutieuse investigation du Dante sur les choses de l'Italie, lorsqu'il opposait la débonnaireté du frère Matthieu d'Acquasparta à la rigidité d'Ubertin de Casal, autre chef de l'Ordre de Saint-François :

> Ma non sia da Casal nè d' Acquasparta
> Là onde vegnon tali alla scrittura
> Ch' uno la fugge e l' altro la coarta.
>
> (*Parad.* XII.)

Un dernier souvenir français terminera cette étude sur les Franciscains. Saint Louis de Toulouse, petit-neveu

[1] C'est dans cette chapelle qu'est enterré Pietro della Valle, célèbre au XVIe siècle par ses voyages en Orient. Ce voyageur romain, que Gibbon appelle *an acute observer*, et qui fut aussi un élégant écrivain, repose ici à côté de sa femme chérie, Sitti-Maani Giærida, jeune babylonienne qu'il avait convertie et épousée à Bagdad. Elle fut la fidèle compagne de ses voyages et de ses combats en Perse contre les Turcs; il eut le désespoir de la voir mourir entre ses bras près du golfe d'Ormus; il ramena son corps, à travers l'Orient, comme une relique d'amour, et il l'ensevelit dans cette église où il lui fit faire de pompeuses funérailles.

du roi saint Louis et fils de Charles-le-Boiteux, roi de Naples, embrassa à Rome, en 1297, la règle de saint François, et renonça à ses droits à la couronne en faveur de son frère Robert. Le Pape le nomma évêque de Toulouse. Le 5 février, il se rendit d'Ara-Cœli à Saint-Pierre, pieds nus, revêtu du froc et de la corde : la population de la ville le suivit à la basilique où il devait prêcher. Saint Louis de Toulouse mourut en 1299, à Brignoles en Provence, à l'âge de vingt-trois ans.

Chaque année, à Noël, on dresse à l'Ara-Cœli un simulacre de l'étable de Bethléem, et on expose durant l'octave le *Santissimo Bambino*, statuette de l'Enfant-Jésus, qu'un Frère-Mineur sculpta à Jérusalem du bois du jardin des Oliviers. Il est d'usage à Rome, pendant cette octave, de laisser prêcher des petits enfants devant l'image de Jésus : c'est la récompense de leur sagesse et de leur piété.

« L'église d'Ara-Cœli, disait Ozanam, est un des lieux les plus attachants de cette Rome dont on ne sait pas se détacher; au dehors, elle est pauvre et nue; à l'intérieur, elle est pleine de grâce et de beauté; si l'on sort par le portail latéral, on a une longue échappée de vue sur le Forum, le Colysée et le désert de la campagne romaine. C'est bien l'image de cette vie prêchée par saint François, où tout est pauvreté au dehors, grâce au dedans, avec une sereine perspective de l'éternité. »

## LXIX

# DON CARNAVAL ET DONA CARÊME.

A EUGÈNE HARLÉ.

Mercredi 9 février.

*Il santo Natale, la Pascua ed il santissimo Carnevale,* tel est le proverbe qui prouve quelle importance les Italiens attachent au très-saint carnaval. Les uns prétendent que ce mot vient de *carn aval,* manger de la viande ; les autres, de *carne vale,* adieux à la chair. *Che peccato !* nous disent les Romains, le carnaval est de trop bonne heure cette année, il se passera mal. En effet, il fut arrosé d'un véritable déluge le premier jour de son apparition. Un vieux poëte castillan du treizième siècle, don Juan Lorenzo de Astorga, a fait de jolis vers sur ce petit mois de février, si court et si inconstant : « Don Février, dit-il, se chauffait les doigts; tantôt le soleil luit, tantôt l'été et l'hiver se livrent bataille; don Février vient les séparer, se plaignant de ce qu'il est le plus petit des mois. »

du roi saint Louis et fils de Charles-le-Boiteux, roi de Naples, embrassa à Rome, en 1297, la règle de saint François, et renonça à ses droits à la couronne en faveur de son frère Robert. Le Pape le nomma évêque de Toulouse. Le 5 février, il se rendit d'Ara-Cœli à Saint-Pierre, pieds nus, revêtu du froc et de la corde : la population de la ville le suivit à la basilique où il devait prêcher. Saint Louis de Toulouse mourut en 1299, à Brignoles en Provence, à l'âge de vingt-trois ans.

Chaque année, à Noël, on dresse à l'Ara-Cœli un simulacre de l'étable de Bethléem, et on expose durant l'octave le *Santissimo Bambino*, statuette de l'Enfant-Jésus, qu'un Frère-Mineur sculpta à Jérusalem du bois du jardin des Oliviers. Il est d'usage à Rome, pendant cette octave, de laisser prêcher des petits enfants devant l'image de Jésus : c'est la récompense de leur sagesse et de leur piété.

« L'église d'Ara-Cœli, disait Ozanam, est un des lieux les plus attachants de cette Rome dont on ne sait pas se détacher; au dehors, elle est pauvre et nue; à l'intérieur, elle est pleine de grâce et de beauté; si l'on sort par le portail latéral, on a une longue échappée de vue sur le Forum, le Colysée et le désert de la campagne romaine. C'est bien l'image de cette vie prêchée par saint François, où tout est pauvreté au dehors, grâce au dedans, avec une sereine perspective de l'éternité. »

fort de voir chaque matin, en face de son palais, une fenêtre sans vergogne étalant effrontément un de ces vases où l'on ne met pas ordinairement des fleurs : la dame eut beau s'en plaindre, rien n'y fit ; enfin, n'y pouvant plus tenir, elle s'arme un jour d'un pistolet, et, d'une main sûre,

> Fait voler en éclats cette urne qui l'offusque ;
> L'antiquaire en gémit, c'était un vase étrusque [1].

Le carnaval de Rome avait, naguère encore, une réputation méritée ; la dernière révolution l'a gâté, comme beaucoup de choses plus sérieuses. En 1849, ce fut le carnaval de la démagogie ; quel mardi-gras ! mais le mercredi des cendres est venu. Le carnaval romain est encore le seul carnaval du monde. Rien de joli comme la longue rue du Corso garnie de gradins, les balcons tendus de draperies, et une foule serrée le long des trottoirs où on loue des chaises un prix fou — pour Rome ; de longues files de voitures découvertes circulent de la place du Peuple au palais de Venise. Le carnaval à Rome, c'est un bombardement général ; les projectiles sont les *confetti*, bonbons en plâtre qu'on se lance à tours de bras, et qui, en s'écrasant sur les habits, couvrent les combattants d'un nuage de plâtre, au bruit des cris joyeux, des lazzis et d'un tumulte général. Les gens

[1] Paulus soupait avec plusieurs convives ayant au doigt le portrait de Tibère sur une pierre précieuse. Je serais un sot, dit Sénèque, si je cherchais un détour pour dire qu'il prit un pot de chambre. Maro, un des plus actifs délateurs de ce temps, s'en aperçut, et prit les convives à témoin que l'image de l'empereur avait été profanée ; il dressait déjà une dénonciation, quand un esclave, qui avait tout suivi et avait dérobé à temps l'anneau de Paulus, le montra à son propre doigt. (M. de Champagny, *les Césars*.)

en voitures tiennent à la main un masque en fil de fer qu'ils mettent dès qu'ils craignent une attaque; souvent ils sont surpris, et leur visage est sillonné de meurtrissures; mais il n'y a pas moyen de se fâcher.

De balcon à balcon, c'est une petite guerre amusante, mêlée de bavardages et d'éclats de rire. Nous avons fait un approvisionnement formidable de *confetti;* le balcon au-dessous du nôtre est celui du digne seigneur de Angelis qui l'a loué à de belles dames, auprès desquelles il s'est réservé une place. C'est là où je dirige mes projectiles : dès que l'une de ces dames allonge le cou pour regarder dans le Corso, pan! elle reçoit une grêle de *confetti* qui la force à se retirer comme une colombe effarouchée dans son nid. Le seigneur de Angelis est furieux de ces attaques ; il s'avance et me lance des regards et des gestes désapprobateurs, pan! il a du plâtre plein les yeux : cela lui apprendra à vouloir attenter aux libertés du carnaval.

Voici plusieurs de nos troupiers qui ont loué une calèche découverte et qui, ayant devant eux de larges paniers remplis de munitions, ouvrent un feu bien nourri sur la foule; ils n'y vont pas de main-morte, ils lancent les *confetti* à tours de bras. C'est plaisir de les voir s'en donner à cœur-joie, à bouche que veux-tu; mais les Romains ne se laissent pas bombarder sans défense par les artilleurs français, ils ripostent vigoureusement : nos soldats perdent leurs shakos dans la bataille et finissent par être enfarinés comme des meuniers, de la tête aux pieds. Que diront demain leurs chefs en inspectant leurs uniformes détériorés? Mais, aussi, quel souvenir à rapporter dans leur village du carnaval de Rome!

Il pleut aussi parfois des fleurs, des dragées et des petits morceaux de chocolat de la même dimension que les *confetti*. Parfois, de galants cavaliers présentent aux dames des balcons des bouquets placés sur la double pince d'un *scaletto*, qui s'allonge comme ces jouets d'enfants où des soldats, alignés sur des bandes de bois croisées, se meuvent en avant et en arrière.

Chaque jour de carnaval se termine par la course des *barberi*, chevaux libres qui courent seuls, et qui semblent doués de la passion de la gloire, comme les humains. Cela fait peur, disait Mme de Staël, comme si c'était de la pensée sous cette forme d'animal. Il faut ajouter:

. . . . . Que sur leurs brunes croupes
On met rapidement de brûlantes étoupes
Qui, pour les libres flancs de l'agile coursier,
Sont comme un cavalier à l'éperon d'acier.

C'est charmant de les voir passer, comme des éclairs, de la place du Peuple à la place de Venise, laissant derrière eux une longue traînée d'étincelles sur le pavé. L'un d'eux tombe sous nos fenêtres et se *couronne* de lui-même; on le siffle impitoyablement.

Au Tibre le maudit... honte du carnaval,
*Accidente*, malheur à l'ignoble cheval!
Et bientôt le vainqueur au son de la musique,
Paré de beaux plumets va par la ville antique,
Recevant les bouquets et les joyeux bonbons
Que de tous les côtés font pleuvoir les balcons,
Et saluant ainsi que le ferait un homme:
Voilà ce que j'ai vu lorsque j'étais à Rome.

ANTONI DESCHAMPS.

Un malheureux chien qui, avant la course des *barberi*, s'était fourvoyé seul dans le Corso, fut accueilli par de telles huées et de tels sifflets, qu'il parcourut toute cette longue rue, la queue entre les jambes, fou de terreur et de désespoir ; il a dû en devenir enragé.

Il y avait cette année peu de mascarades ; les pensionnaires de l'Académie de France ne s'étaient pas mêlés d'en faire. Les paysans et paysannes de la campagne de Rome avaient seuls de beaux costumes qu'ils portaient d'autant mieux que c'étaient leurs habits habituels.

Ce carnaval romain est charmant par sa gaieté innocente et spirituelle; on n'y trouve rien de la joie grossière de la populace de Paris et de Londres; aussi, nous remarquons à des fenêtres hautes quelques bons religieux qui s'amusent de ce spectacle comme des enfants.

Il n'y a besoin d'aucun déploiement de force pour contenir la foule qui, ne songeant qu'à s'amuser, se précipite dans le Corso au premier coup de canon, et, au dernier, se disperse tranquillement.

Le mardi-gras, à la chute du jour, on enterre le carnaval à la lueur des *moccoli* : ce sont des petites bougies allumées qu'on tient à la main. C'est à qui éteindra le *moccolo* de son voisin : mouchoirs, chapeaux, bouquets, *confetti*, tout s'emploie avec frénésie pour ce but; l'infortuné qui a sa bougie morte est montré au doigt, et on lui crie aux oreilles avec dérision : *senza moccolo! senza moccolo! la bella principessa è ammazzata! che il signore abbate sia ammazzato!* Mais, cette année, la pluie s'est chargée de mettre tout le monde d'accord en éteignant à la fois tous les *moccoli*.

Les Romains sont fiers de leur carnaval et fort jaloux

de ses libertés; ils en ont donné une preuve remarquable. En 1808, après l'entrée hostile des Français à Rome, le général Miollis avait ordonné que les divertissements du carnaval eussent lieu comme à l'ordinaire; Pie VII, prisonnier au Quirinal, fit, pendant la nuit, afficher une notification où il engageait les Romains à s'abstenir de ces plaisirs bruyants pendant l'affliction de l'Église et la captivité de son Chef; le Saint-Père leur rappelait la conduite des fidèles de la primitive Église, que retracent les *Actes :* « Pierre était en prison; l'Église adressait à Dieu d'incessantes prières pour sa délivrance. »

Les Romains refusèrent de *carnevaleggiare;* il fallut employer la force pour trouver des ouvriers et faire construire les gradins et tapisser les balcons. A l'ouverture du carnaval, portes, fenêtres, boutiques, tout se ferma; Rome fit la morte; on ne vit circuler dans le Corso que des Français désappointés. Le lendemain, le peuple romain répétait qu'on ne faisait pas de lui comme on fait *d'un ours de la foire,* qu'on amorce et qu'on fait danser quand on veut avec un bâton.

Un vieux poëte espagnol du quatorzième siècle, l'archiprêtre de Hita, a laissé un joli poëme burlesque qu'il intitula : *La guerre de don Carnaval et de dame Carême, Guerra de don Carnal y de dona Quaresma.* Don Carnaval, à table, est assailli par dame Carême, avec son armée de poissons. Grande bataille ; alourdi par la bonne chère, don Carnaval est vaincu et chassé; mais après quarante jours d'abstinence, sa digestion faite, il revient à la charge, et dona Carême, exténuée par le jeûne, est à son tour mise à la porte.

La veille de Pâques, nous aurons à Rome un curieux

spectacle dans les boutiques des charcutiers qui se réjouissent de la fin de l'abstinence : le soir, leurs boutiques, au coin des rues, seront illuminées ; des bandelettes en papier d'or et d'argent brilleront sur les jambons, et on verra de tous côtés des guirlandes de fleurs et de saucissons.

En attendant, nous allons vivre de graisse et de chocolat pendant le carême ; à Rome, on permet d'accommoder les légumes à la graisse, à cause de la rareté et de la cherté du beurre. Quant au chocolat, c'est tout une histoire : Fernand Cortez avait trouvé des *chocolaterias* dans l'empire de Montezuma ; les Espagnols prirent bien vite goût à cet aliment, qui portait déjà au Mexique le nom de *chocolatte,* mot du pays exprimant le bruit que fait le chocolat quand on le prépare : *choco*, bruit, et *latte,* eau. Ce précieux aliment fut introduit en Italie par Antonio Carletti qui l'apporta d'Espagne où il l'avait connu à la cour d'Anne d'Autriche, fille de Philippe II. Le premier traité sur le chocolat a été fait par le cardinal Bracancio. Alors s'éleva une grande dispute théologique entre les casuistes espagnols et italiens, pour savoir si le chocolat rompait le jeûne ; il fut décidé que, pris au lait, il le rompait en effet ; mais qu'en le prenant à l'eau, on n'enfreignait pas le commandement, d'après le principe que le liquide ne rompt pas le jeûne, *liquidum jejunium non frangit*. Nous allons donc jeûner sans scrupule en prenant chaque matin un dé plein de chocolat à l'eau ; nous ne nous mêlons pas d'être plus catholiques que les Romains, ni plus *papistes que le Pape*.

## LXX

# LES CENDRES A SAINTE-PRAXÈDE.

A JULES VIBERT.

Mercredi 9 février.

Ce matin, à la Sixtine, le Pape a distribué les cendres aux cardinaux et les a reçues à son tour, mais debout, à cause de sa dignité. Il est touchant de voir le front vénérable de Pie IX marqué de la croix de cendres, tandis qu'on lui répète comme à nous tous : Souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière ! Lors de son couronnement, on brûle des étoupes devant le Pape, et on lui répète : *Pater Sancte, sic transit gloria mundi.*

Du reste, à Rome, la mort et le néant de la gloire humaine sont choses familières et profondément senties dans ce vaste sépulcre où les siècles dorment couchés sur les siècles. J'ai déjà cité le *nihil, umbra* des tombeaux de Sainte-Marie-in-Campitelli, ainsi que l'épitaphe du cardinal Barberini : *Ci-gît poussière, cendre*

*et néant* [1]. Mgr Gerbet a remarqué qu'aucun lieu ne semble plus convenable que les catacombes pour les cérémonies de l'Église, qui retracent particulièrement le néant de la terre. Lorsqu'au commencement du carême, un prêtre y donne les cendres aux ouvriers de ces ruines, entre les murs délabrés d'une maison antique transformée en chapelle, cette parole : *Ô homme! souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière*, ne saurait rencontrer un écho mieux fait pour elle.

Ne pouvant me rendre aujourd'hui aux catacombes, je suis allé recevoir les cendres à ma chère église de Sainte-Praxède, dans la délicieuse chapelle que Pascal Ier, au neuvième siècle, éleva à la mémoire du saint martyr Hennon : cet oratoire est encore tel qu'il fut construit dans son style byzantin, émaillé de ses précieuses mosaïques, fleurs immortelles épanouies à souhait pour le plaisir des yeux, et qui lui ont mérité le surnom d'*Orto del Paradiso*. Sur sa porte on lit cette inscription, qui chasse encore la femme de ce Paradis terrestre, en souvenir du péché d'Ève :

IN QVESTA SANTA CAPPELLA
NON POSSONO ENTRARE LE DONNE
SOTTO PENA DI SCOMVNICA.

En vertu de cet anathème contre le beau sexe, quel-

[1] On a trouvé cette inscription sur un tombeau païen de la Voie Latine :

Non nomen, non quo genitus, non unde, quid egi,
Mutus in æternum sum cinis, ossa, nihil.
Non sum, non fueram, genitus tamen e nihilo sum ;
Mitte, nec exprobres singula, talis eris.

ques pauvres vieilles femme, qui composaient avec moi toute l'assistance, ayant voulu pénétrer dans la chapelle, en furent repoussées par le prêtre; mais il leur fut permis d'entendre la messe sur les degrés du sanctuaire où je pénétrai seul. Après le saint sacrifice, le clerc m'ouvrit la châsse et m'y fit vénérer le trésor de l'antique oratoire : c'est la colonne de la Flagellation. Je ne l'ignorais pas, et cette messe simple et touchante, entendue devant ce monument de la Passion, me faisait croire que j'étais à Jérusalem, devant le prétoire de Pilate.

Cette colonne, en jaspe oriental veiné de blanc et de vert, fut rapportée de Jérusalem en 1223 par un légat du Saint-Siége, le cardinal Giovanni Colonna, qui la plaça dans cette église dont il était titulaire. Elle n'est pas très-élevée, et s'accorde avec le récit de la sœur Emmerich dans ses méditations sur la Passion : « Au nord du corps de garde se trouvait une colonne où l'on faisait les flagellations; elle n'était pas très-élevée, car un homme de haute taille aurait pu en atteindre la partie supérieure. Au milieu de sa hauteur se trouvaient des anneaux et des crochets... Cette colonne était tout à fait isolée et ne servait de support à aucun édifice [1]. » On m'a montré dans la sacristie la célèbre Flagellation de Jules Romain; elle offre de beaux *nus*, mais le Christ flagellé n'est pas divin comme celui de Van-

[1] La traduction française de ce livre est arrivée à sa troisième édition. On commence à goûter chez nous le charme pieux de ces révélations extraordinaires qui ont étonné l'Allemagne et que l'Église n'a pas condamnées. La sœur Emmerich est même connue de nos artistes qui trouvent dans son ouvrage de précieux détails pour leurs tableaux religieux. Horace Vernet disait un jour, dans le salon de Paul Delaroche, qu'il avait visité Jérusalem ce livre à la main, et qu'il avait été surpris de l'exactitude des descriptions de cette pauvre religieuse, qui n'a jamais quitté son pays.

Dyck, que nous avons admiré ensemble à Anvers. Sur l'autel de la chapelle, le clerc, ayant tiré un rideau, me fit voir une mosaïque où la Vierge est entourée des deux saintes sœurs Praxède et Pudentienne. Je viens de revoir leurs deux églises, ces hôtelleries des martyrs transformées en temples. L'église de Sainte-Pudentienne doit intéresser les Anglais catholiques ; c'est le titre cardinalice de Mgr Wiseman : c'est l'*épouse mystique* du cardinal archevêque de Westminster. Saint Charles Borromée, cardinal à vingt-deux ans, prit le titre de Sainte-Praxède, la restaura à ses frais et y plaça la statue des deux filles du sénateur Pudens. Voici la chapelle dédiée à saint Charles; on y montre sa chaire pastorale, et, dans un cadre doré, la table de bois fendue et tailladée sur laquelle il donnait chaque jour à manger à douze pauvres. Saint Charles donna à son église ces quatre colonnes en porphyre qui soutiennent le baldaquin du maître-autel. Ce que j'aime dans Sainte-Praxède, c'est tant de simplicité antique réunie à tant de magnificence. On monte au maître-autel par un escalier à deux rampes composé de degrés en rouge antique, sorte de marbre très-rare dont les carrières étaient situées entre le Nil et la mer Rouge. A part les deux Faunes qui sont au Capitole et au Vatican, et les deux colonnes que possède la famille Rospigliosi, ce sont les plus gros blocs de ce marbre que l'on connaisse au monde. Napoléon Ier, le César Français, devenu maître de Rome, avait ordonné de faire transporter à Paris ces degrés pour servir de marches à son trône : Dieu n'a pas permis qu'on dépouillât le temple de sa vierge Praxède, pour orner les trônes de la terre.

## LXXI

# L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME.

A HENRY MÉRIMÉE.

Jeudi 10 février.

La Bible l'a dit avant Homère, les voyages form l'esprit de l'homme : c'est le conseil que l'Ecclésia donne au Sage [1]. Ulysse est le type des touristes antiqu aussi Homère lui donne-t-il l'épithète de πολύτροπος, vous nous traduisiez un jour ainsi : Un homme qui se retourner. Il faut avouer cependant que les anci ne voyageaient guère, surtout sur mer, que pour commerce ou la piraterie, ce qui était parfois la m chose : « D'où venez-vous à travers les plaines humid dit Polyphème à Ulysse. Voyagez-vous pour le nég ou comme écumeur de mer? »

Ulysse plante une rame sur la tombe d'Elpenor, compagnon d'aventures. Ingres, dans son *Apoth*

[1] In terram alienigenarum gentium pertransiet, bona enim et in hominibus tentabit. (C. XXXIX, v. 5.)

*d'Homère*, a peint aux pieds du poëte ses deux filles immortelles : l'*Iliade*, guerrière ayant près d'elle son épée, et l'*Odyssée*, avec une rame à ses pieds, symbole des voyages d'Ulysse. Il y a longtemps, cher Mérimée, que je vous ai donné aussi pour devise héraldique une rame d'or dans une mer d'azur, à vous qui avez sillonné en tous sens le poétique bassin de la Méditerranée; à vous, à qui nous adressions en Grèce ce sonnet mélancolique que vous avez lu tranquillement sous le portique du Parthénon, tandis que nous étions sous le coup de la révolution de 1848 :

Lorsque de Sunium montant le promontoire
Tu contemples ce ciel que rien n'a pu ternir,
Des volcans d'Occident vois-tu la vapeur noire?
De nos cris jusqu'à toi l'écho peut-il venir?

Tandis que du passé tu reconstruis la gloire,
Nous voyons le présent, nous craignons l'avenir,
Nous souffrons et luttons, et refaisons l'histoire
De ces peuples vieillis condamnés à finir.

Oh! reste en cette Grèce où la mort même est belle;
Mais vers tes vieux amis si ton cœur te rappelle,
Si tout, joie ou douleur, doit nous être pareil,

Hâte-toi! car plus tard, voyageur solitaire,
Tu trouverais, hélas! sur notre triste terre
Des ruines de plus et de moins ton soleil!

L'Italie est la sœur aînée de la Grèce, et vous voyez que je n'oublie pas à Rome d'être le pauvre helléniste que vous savez [1]. L'autre jour, à Saint-Pierre, j'appli-

[1] Une académie de province, très-honnête fille qui n'avait jamais fait parler d'elle, envoie un jour une députation à Louis XVIII. Le roi-litté-

quais au Pape le vers d'Homère : « Il n'est pas bon qu'il y ait plusieurs chefs; qu'un seul soit souverain, et que ce soit celui à qui le fils de Saturne (le Christ) a remis le sceptre et le pouvoir :

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς Κοίρανος ἔστω.
(*Iliade*, II, v. 204.)

Les poëmes d'Homère, c'est la Bible des religions antiques. Vous vous rappelez les Prières louches, ridées, boiteuses, suppliantes, qui ont tant de peine à escalader l'Olympe homérique : eh bien ! le Christianisme a redressé leur marche et leur a donné des ailes pour monter au ciel.

J'ai trouvé hier, dans une lettre d'Ernest, vos deux cartes de visite, sur lesquelles vous avez crayonné quelques mots en ma faveur auprès de vos anciens amis de Rome. Votre jeune vicaire de Saint-Louis-des-Français est retourné en France; j'ai été plus heureux à la villa Medici.

En m'y rendant, à l'*Ave-Maria*, je me suis arrêté en route à la fontaine de Trevi, œuvre magnifique de Sixte-Quint, ce grand *fontainier*, que le satyrique Pasquin appelait S. Q. FONTIFEX MAXIMUS. Cette fontaine est alimentée par l'*Acqua Vergine*, la plus pure de Rome; elle doit son doux nom à une jeune fille qui découvrit cette source aux soldats d'Agrippa mourant de soif. Cette eau *vierge* arrive à Rome sur un aqueduc construit par

rateur lui demande s'il y a dans son sein beaucoup d'hellénistes. — Des *hellénistes*, répond l'orateur de la députation, nous en avions bien quelques-uns, mais l'académie les a chassés honteusement; à peine il y a-t-il dans le département trois ou quatre misérables qui regrettent encore le prisonnier de Sainte-*Hélène*.

Agrippa ; elle coule ainsi depuis le 9 juin de l'an 735 de Rome, 29 ans avant Jésus-Christ. Rome est la cité des fontaines; c'est pour elle un luxe utile et artistique : sur les places publiques, à l'ombre des villas, dans le cloître des monastères, dans le préau des hospices, partout l'eau jaillit, fraîche et pure. Le Tasse a chanté les fontaines de Rome. La Trevi est celle que je préfère; j'aime y rêver et y fumer, assis à gauche dans l'endroit où les rochers humides d'écume forment une sorte de grotte favorable aux Numa qui attendent leur Égérie. Savez-vous à quoi j'y rêvais? Je songeais qu'on ne pouvait appliquer à cette onde intarissable l'énigmatique inscription que vous vouliez donner à notre naïade intermittente du Nozet : *Non semper*. Quand Trevi s'arrête pour cause de réparation, quand on n'entend plus sa voix mugissante, il se fait un grand silence dans Rome.

Buveur d'eau que je suis, j'apprécie tout le mérite de l'eau de Rome, légère, limpide et savoureuse. Je me rappelle avoir bu avec délices, dans *Agro romano*, à une petite fontaine isolée qui portait cette inscription : SITIENTIS PROVIDENTIA. Que ce latin est vif et concis!

La vue du Pincio était belle aujourd'hui : le Tibre débordé étendait au soleil ses nappes jaunes à travers la campagne romaine ; tous les dômes de Rome étincelaient, et Saint-Pierre, dans sa majesté solitaire, se détachait du reste de la ville comme une île de marbre et d'or.

Me voici enfin devant la villa Medici, sous l'allée de chênes verts, en face du gros suisse de l'Académie de France :

Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne,

comme celui de la duègne de Ruy-Blas. Les jardins de la villa, taillés à la française, avec leur terrasse et la vue des pins de la villa Borghèse, forment une promenade délicieuse; j'y vois flâner nos artistes pensionnaires; quels heureux mortels ! Ils me montrent la façade de la villa, attribuée à Michel-Ange; cet édifice fut élevé par le cardinal Alexandre de Médicis, depuis, Léon XI. Je parvins, après mille détours dans le palais, aux appartements de l'excellent M. Le Go, secrétaire de l'Académie, à qui vous m'aviez adressé, et qui me reçut avec une obligeance extrême. Je trouvai chez lui M. le chevalier Jaubert, qui revenait d'Orient. M. Le Go me dit qu'il était sous l'influence nerveuse du sirocco :

> Quand' Eolo Scirocco fuor discioglìe.
>
> (DANTE, *Purg.* XXVIII.)

Nous parlons beaucoup de vous et de votre art de voyager, qui consiste à rester au moins un an dans chaque contrée, pour la voir sous les aspects divers que lui donnent les saisons qui divisent l'année, et qui semblent, dit saint Chrysostome, quatre sœurs qui ont partagé l'héritage paternel, et qui, satisfaites de leur partage, s'accordent à nous faire part de leurs dons tour à tour.

Nous causons surtout de la France. Dans vos lointains voyages, vous avez éprouvé mieux que moi le charme des souvenirs du pays. Dans les lettres que vous nous écriviez de Grèce et d'Orient, nous remarquions que vous nous parliez peu des lieux célèbres que vous parcouriez, tandis que vous vous étendiez avec complaisance sur Prunevaux et sur Paris, et sur nos déjeuners homériques de la rue Saint-Florentin, précédés de ces

bonnes matinées littéraires où, sous votre présidence, nous relisions dans leur langue Homère, Dante et Cervantes. Puissions-nous reprendre au retour notre Décaméron nivernais, au Nozet, fécond en vignes comme Pédase : Πήδασον ἀμπελόεσσαν.

Pendant la révolution de Rome, le palais Medici a été ravagé par les démagogues, comme la villa Borghèse et tant d'autres. Les modernes Vandales brisèrent jusqu'aux œuvres de nos pauvres artistes, qui perdirent ainsi plusieurs années de travail et de ces inspirations de jeunesse qu'on ne retrouve pas. Les républicains romains se vengeaient, disaient-ils, de l'enlèvement de leurs chefs-d'œuvre, opéré par les Français, en 1798 ; vengeance de barbares, qui ne se vengent qu'en détruisant, tandis que nous, au moins, avions donné la place d'honneur, au Louvre, aux chefs-d'œuvre de l'art italien. Connaissez-vous le beau sonnet de Monti *sopra i monumenti dell'arte presi a Roma da i Francesi* :

Questi che dalle vinte attiche arene
Sull' agreste passar Lazio guerriero,
Famosi marmi, e al vincitor severo
Gli error portaro, e le virtù d Atene;
Or nuovo a Roma ad involarli viene
Fatal nemico con possente impero;
E lo mertammo, chè il valor primiero
Perse Italia incallita alle catene.
Ma Gallia un giorno pentirassi : erede
Dell' arti Greche straccierà la chioma,
Se inerte il brando allo scalpello cede;
Chè, ov' è fasto e mollezza, ivi alfin doma
Muor Libertade; e dolorosa fede
Il cernere ne fan d'Atene e Roma.

L'Académie de France, à Rome, fondée par Louis XIV,

subsiste encore dans toute sa splendeur. On a attaqué à tort cette institution du grand Roi. L'Italie sera toujours la grande institutrice des artistes ; Rome est encore la capitale et le centre des arts. Tous nos grands peintres anciens et modernes, sauf Lesueur, sont venus y puiser des leçons et des inspirations ; aucun n'a quitté sans regrets la Rome de Raphaël et de Michel-Ange [1]. Nier l'influence heureuse et nécessaire de l'Italie sur les artistes, c'est nier la nécessité de l'étude des modèles et des traditions, c'est nier l'instruction des lieux, des exemples et des monuments. Pour nous en tenir à la France et à notre siècle : Louis David, Gros, Ingres, Sigalon [2], Horace Vernet, David d'Angers, Pradier, les gloires de l'art français contemporain, ont été des grands-prix et des pensionnaires de notre Académie à Rome. Dans cette France où tout a changé en un demi-siècle, où Larochefoucauld répéterait aujourd'hui avec un plus légitime étonnement son mot célèbre : TOUT ARRIVE EN FRANCE, deux institutions ont résisté à toutes les révolutions, pour l'honneur et le profit des lettres et des arts : une création du cardinal de Richelieu et une création de Louis XIV : l'Académie française, à Paris, et l'Académie de France, à Rome.

[1] Chateaubriand raconte qu'au temps de son ambassade, le vieux Boguet, doyen des peintres français, essaya trois fois de s'arracher à Rome ; trois fois il alla jusqu'à Florence, mais là, toujours le cœur lui faillit, et il revint pour toujours dans la Ville adorée.

[2] Sigalon mort à Rome du choléra ; la mort lui arracha le pinceau des mains quand il finissait sa belle copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Lacordaire se trouva à son chevet, et l'aida à passer de cette Rome terrestre à la Rome éternelle dont le Christ est le Romain.

Quella Roma, onde Christo è Romano.

(Dante, *Purg.* XXXII.)

## LXXII

# LUIGI ANGELICO.

A MON FILS.

Dieu te fit naître au retour d'Italie,
Pour consoler d'une mort par ta vie;
Près d'un tombeau, tu vins du paradis.
Toi seul pouvais adoucir notre plainte,
Ange qui vins remplacer une sainte:
Elle montait, et toi tu descendis!

Ainsi qu'à moi, la France et l'Italie
Te deviendront une double patrie
Dont je saurai te montrer le chemin;
Enfantelet, douce et frêle espérance,
En souvenir de Rome et de la France
Sois donc Français, Catholique et Romain!

Tes deux pays vont t'offrir en exemple
Un Roi pieux, un Lévite du temple,
Nobles patrons, que du ciel tu reçus,
Louis de France et Louis de Gonzague
L'un qui portait la couronne et la dague,
L'autre, l'habit de l'Ordre de Jésus.

Tu choisiras ou l'étude ou la guerre,
Ou bien l'église, ou la mer ou la terre,
Ou la famille, en tout, partout la foi!
Ne me dis pas, ange de poésie,
Quelle sera la carrière choisie:
Que Dieu, mon fils, daigne choisir pour toi!

Quelles que soient ta vie et ta carrière,
J'adresse au Ciel cette unique prière:
De te voir suivre en tout le droit chemin.
O faible enfant, qui dois un jour être homme,
En souvenir de la France et de Rome
Reste Français, Catholique et Romain!

Si Dieu permet un jour, mon fils, que je retourne à Rome pour te la faire visiter, au milieu des splendeurs de cette ville incomparable je ne manquerai pas de te mener au Gesù pour te montrer la chambre de saint Ignace, où les deux anges de la Compagnie de Jésus, les deux jeunes patrons de la jeunesse chrétienne, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kotska, ont prononcé leurs vœux. Tu verras au collége Romain la cellule où mourut Louis de Gonzague; elle est changée en chapelle, et renferme une page de son écriture et divers objets qui lui ont appartenu. Derrière le collége Romain, je te ferai entrer dans l'église de saint Ignace, que le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, éleva, en l'honneur du grand saint espagnol, sur l'emplacement du temple de la nymphe Juturne, sœur de Turnus, l'infortuné rival d'Énée. Tu vois qu'ici, comme presque partout à Rome, les souvenirs antiques coudoient les souvenirs chrétiens.

Cette église, aux voûtes hardies, éblouissante de marbre et d'or, fut construite et décorée par deux ar-

tistes de la Compagnie de Jésus, le P. Grossi et le P. Pozzi; ce dernier a peint à la voûte la vie et l'apothéose de saint Ignace : c'est l'ouvrage le plus étonnant que l'on connaisse comme effet de perspective. La quatrième chapelle à droite surpasse toutes les autres en magnificence et en intérêt. Là, sous l'autel, dans une urne de lapis-lazzuli, repose le corps de saint Louis de Gonzague. Au-dessus de l'autel on admire un haut-relief, chef-d'œuvre du sculpteur français Legros. Il représente le jeune saint les mains croisées sur sa poitrine; sa figure est délicieuse de candeur. Un véritable *nuage* d'anges finement sculptés se détache à ses pieds et s'envole sur sa tête. L'un d'eux lui pose une couronne.

Quelle vie angélique que celle de Luigi Gonzaga! Il était né le 9 mars 1568. Son père, Don Ferrante Gonzaga, prince de l'empire et marquis de Castiglione en Lombardie, était allié aux maisons royales d'Autriche, de Lorraine et de Bourbon. Il destinait son fils à la guerre; Louis avait à peine cinq ans qu'il portait une petite armure, et savait déjà manier une petite épée : ces jeux guerriers le charmaient. Un jour il chargea un mortier et y mit le feu, ce qui pensa le tuer. Il aimait à fréquenter les soldats, et il apprit d'eux à proférer des jurements et de mauvaises paroles. Ce furent là les deux plus grands péchés de sa vie, dont il eut un profond repentir jusqu'à sa mort. Sa septième année fut l'époque de sa conversion, comme il l'appelait. Ce fut saint Charles Borromée qui lui fit faire sa première communion. A onze ans, Louis fit vœu de chasteté devant l'image de la sainte Vierge; sa pureté fut toujours angélique. Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants à ces

jeux prétendus innocents, on lui ordonna, pour racheter son gage, d'embrasser l'ombre d'une jeune enfant que la lumière projetait sur le mur. Louis rougit et s'éloigna, perdant volontiers son gage [1]. Sa mère l'admirait dans son cœur et l'appelait *il mio Angioletto.* Il vivait déjà comme un saint dans le palais de son père, partageant son temps entre l'étude, la prière et la mortification. En 1581, il alla en Espagne avec ses parents qui accompagnaient Dona Maria d'Autriche, fille de Charles-Quint, et femme de l'empereur Maximilien II. Louis et son frère Rodolphe furent nommés pages d'honneur du prince Don Diégo, fils du roi catholique Don Philippe II. Louis vécut à la cour d'Espagne comme s'il eût été dans un cloître; il avait toujours les yeux baissés. Chose incroyable! il ne regarda jamais l'impératrice en face, et on peut dire qu'il quitta Madrid sans l'avoir vue [2]. Les courtisans respectaient sa vertu au point que nul n'eût osé dire devant lui une parole répréhensible. Un jour qu'il était par un grand vent à un balcon avec le petit prince Don Diego, celui-ci, par un mouvement d'autorité puérile, ordonna au vent de ne plus le tourmenter. Louis sourit et lui dit : « Votre Altesse peut commander aux hommes, mais non aux élé-

[1] S' erano messi alcuni nobili fanciulli in un giuoco, e Luigi con loro. Erano accordati di dovere fare a piacere di chicchessia una tal cosa : chi avesse fallo, perdeva il pegno da lui messo su. A Luigi fu dunque comandato (essendo con loro una fanciulla, la cui ombra un lume in profilo gittava sul muro) che egli dovesse bacciare quella figura. Gelò il buon Luigi, e per poco tramorti dall' orrore : tutto arrossato si levò da quella compagnia, volentieri perdendo il pegno. (*Vita di san Luigi da Antonio Cesari.*)

[2] Super ogni credenza il dire che Luigi non la guardò mai in faccia; sicchè egli al tutto parti di Madrid senza averla veduta mai.

ments, qui n'ont d'autre maître que ce grand Dieu auquel les princes doivent aussi leur obéissance. »

Dieu fit connaître à Louis qu'il ne le destinait pas à la vie du monde, mais à la vie religieuse. Il choisit la Compagnie de Jésus, dont il avait appris en Espagne à admirer le fondateur; il la préféra surtout, parce qu'on y fait vœu de ne chercher ni accepter aucune dignité de l'Église, à moins que le Pape ne l'ordonne expressément : c'était un point important pour lui qui savait que son père, s'il lui permettait d'entrer en religion, chercherait par vanité à lui faire obtenir les dignités ecclésiastiques. Louis fit confidence de ses projets à sa mère, qui en loua Dieu et se chargea d'obtenir la permission de Don Ferrante. Ce fut longtemps impossible. Le marquis de Castiglione, irrité de la résolution de son fils, chercha à l'en détourner par tous les moyens en son pouvoir, employant tour à tour la violence et la séduction. Louis, toujours soumis, mais toujours ferme dans sa vocation, fut pendant plusieurs années en proie à des tourments continuels. Enfin son père, vaincu par sa piété, lui donna son consentement. Louis aussitôt renonça en faveur de son frère au marquisat de Castiglione, et, plein d'une joie ineffable, il partit pour Rome, où il entra au noviciat des Jésuites à Saint-André du Quirinal. Son père mourut peu de temps après et fit une sainte mort qu'il attribua lui-même aux prières de son fils. Louis était l'admiration de la Compagnie. Un jour il vint tout troublé dire au Père général qu'en scrutant sa conscience il n'y trouvait pas l'ombre d'un péché véniel, ce qu'il attribuait à son aveuglement, tandis que c'était le résultat d'une vie angélique. Son frère, devenu marquis

de Castiglione, avait de graves différends avec le duc de Mantoue. Louis, appelé par sa mère pour les mettre d'accord, devint l'ange de paix dans sa famille. En 1591, l'Italie fut dévastée par une peste qui succéda à une famine. La mortalité est grande à Rome; les Jésuites ouvrent chez eux un nouvel hôpital; Louis demande avec instance à servir les malades; il est atteint de la contagion, écrit à sa mère une lettre admirable, et s'apprête à mourir avec tant de joie qu'il s'en fit scrupule, et eut besoin d'être rassuré par son confesseur, qui était le célèbre Bellarmin. Il parlait du ciel avec une si pieuse assurance, que ses amis lui donnaient chacun leurs commissions pour le paradis, et lui, calme et souriant, il promettait à tous de se rappeler leurs recommandations [1]. C'est ainsi qu'il s'en alla vers Dieu, à l'âge de vingt-trois ans.

On l'appelle à Rome encore Louis l'Angélique. C'est le saint favori des jeunes Romains; les enfants du peuple lui chantent un cantique charmant :

Luigi Angelico
Dal vostro viso
Di paradiso
Spira beltà.

C'est le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, qu'il faut voir l'église de Saint-Ignace, toute brillante de tentures et de lumières, et remplie de toute la jeunesse romaine. Les maîtres et les élèves du collége Romain communient ensemble à la chapelle de saint Louis [2].

[1] Gli davano, ciascuno, loro commissioni pel paradiso, ed egli, sereno, promettea a tutti di fare secondo che l'aveano pregato

[2] En 1844, ils accompagnaient à la Table sainte un illustre vieillard qui

« Il est dans la vie un âge critique dont le Tasse disait :

Nella fiorita età quando più l'uom vaneggia.

Or, cet âge est décisif en bien comme en mal, car il est écrit, non-seulement au livre des *Proverbes*, mais au livre de l'expérience : L'adolescent suivra jusqu'à la tombe la voie dans laquelle il marqua ses premiers pas. C'est ce qui a fait créer à Rome l'Association de Saint-Louis de Gonzague. Chaque dimanche, la jeune et joyeuse phalange se réunit dans le jardin *de' Cerchi* pour prier, s'instruire et jouer en commun. Pendant les six dimanches qui précèdent la fête de saint Louis, objet de tous les vœux, c'est à qui se rendra le plus digne de la célébrer. Enfin le grand jour paraît; on se rend au bien-aimé jardin. Au centre s'élève un magnifique autel, sur lequel est un réchaud embrasé. L'assemblée forme un cercle immense autour duquel sont disposés par intervalles des orchestres qui font retentir de joyeuses fanfares. Aux symphonies succèdent les chants et les hymnes composés en l'honneur du céleste ami. Ses vertus, sa bonté, ses miracles sont retracés par des voix éloquentes, et bientôt la jeune assemblée manifeste sa confiance et son amour par une cérémonie dont la gravité solennelle égale la charmante naïveté. Tous les membres qui la composent tiennent à la main une large lettre placée sous une enveloppe enrichie de dessins et entourée de rubans et de fils d'or. Cette lettre est un message de la terre au ciel. A l'intérieur sont

s'y présentait pour la première fois : c'était le célèbre historien Hurter, président du consistoire de Schaffhouse, qui se faisait catholique.

écrits les vœux longtemps étudiés du jeune correspondant ; à l'extérieur on lit la simple et sublime adresse : AL SANTO GIOVANE LUIGI GONZAGA IN PARADISO. Le signal est donné par la musique, et toutes les lettres sont apportées sur l'autel. Au milieu d'un grand silence on les verse toutes ensemble sur le réchaud, et bientôt, aux applaudissements de l'assemblée, on les voit, poussées par les flammes, s'élever vers le ciel dans des nuages d'encens et de parfums [1]. »

[1] Gaume, *les Trois Rome.*

## LXXIII

# LES VERRUES DE ROME.

A ERNEST LAFOND.

Les verrues de Rome! à ces mots tu vas t'écrier comme la Philaminte de Molière :

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

Mais tu aurais tort d'ajouter avec Armande :

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

Ceci est tout simplement une boutade inspirée par un mot de Montaigne :

J'aime l'antique Rome aux splendeurs disparues,
J'aime Rome chrétienne aux sévères beautés,
Montaigne aimait Paris jusque dans ses *verrues* [1],

[1] Je ne veulx pas oublier cecy, que je ne me mutine jamais haut contre

Et j'aime Rome aussi jusqu'en ses vieilles rues,
Jusque dans sa misère et ses calamités.

Je ne suis pas d'accord sur ce point avec mes compagnons de voyage; ils n'aiment point Rome; moi je ne les en aime pas moins pour cela :

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Quant à Marie, elle s'écrie comme la Sabine de Corneille :

Je suis Romaine hélas! puisqu'Horace est Romain.

Rome a deux espèces d'ennemis parmi les voyageurs qui la visitent. Elle a ses faux dévots qui feignent de l'admirer par mode et par une sorte d'hypocrisie poétique; elle a ensuite le groupe de ses détracteurs qui la haïssent franchement et carrément, et qui varient sur tous les tons le thème de Camille :

Rome! l'unique objet de mon ressentiment.

Les uns, c'est par un préjugé politique, religieux ou économique; les autres, c'est par une antipathie naturelle. On adore ou on déteste Rome; on ne peut l'aimer à-demi; quand on la prend en guignon, c'est pour tout de bon. On peut réduire à cinq les *verrues* qu'on reproche si amèrement à la Ville-Éternelle.

Ire VERRUE. — *Rome n'est qu'une ruine, c'est une ville morte.* — C'est Byron, je crois, qui le premier a pro-

la France, que je ne regarde Paris de bon œil... Je ne suis françois que par cette ville... elle a mon cœur dez mon enfance... Je l'aime tendrement jusques à ses *verrues* et à ses *tasches*. (*Essais*, l. III, ch. 9.)

pagé cette idée; Child-Harold prétend avoir entendu les pâtres de la campagne romaine chanter sur un air mélancolique :

Roma, Roma, Roma,
Non è più come era prima.

Et voilà ce que continuent à répéter dans leurs roucoulements funèbres les poétereaux de l'école byronienne :

Les petits lords Byron, les Chateaubriand nains
Qui pour se lamenter passent les Apennins.

Je ne puis comprendre ces voyageurs et ces écrivains qui s'obstinent à exhumer uniquement Rome païenne, Rome morte et enterrée, Rome momie, embaumée pour l'éternité dans les divins aromates du Christianisme; je hais ces larmoyeurs sentimentaux qui portent le deuil éternel de la Ville antique et tirent leur mouchoir devant chaque ruine, en s'écriant sur tous les tons : Rome n'est plus ce qu'elle était autrefois! Sans aucun doute, Messieurs, et mille fois tant mieux :

Montons au Vatican et rendons grâce à Dieu.

Oui, grâce à Dieu! Rome n'est plus la reine du paganisme, elle est la reine de l'Évangile. Si en disant que Rome est morte, vous parlez de la cité antique, nous sommes d'accord; mais pourquoi ces ruines attristeraient-elles des yeux chrétiens? Ce sont des débris du monde païen, sapé par nos ancêtres cachés dans les catacombes; ce sont les trophées de leur immortelle victoire. Vous n'avez, pour dénigrer Rome, pas d'autre

raison que celle de Sylla pour abdiquer : *Son mépris pour les Romains.* Vous prétendez que c'est un peuple *dégénéré*, et moi, je vous répète qu'il faut encore en rendre grâce au ciel.

Les Romains modernes n'ont plus la férocité implacable de leurs ancêtres, ni les guerres d'extermination, ni les boucheries du cirque, ni les orgies des Lupercales et des Bacchanales, ni les mystères infâmes de la bonne déesse; ils ne s'entregorgent plus sur la scène pour plaire à leurs souverains; ils n'engraissent plus d'esclaves pour leurs murènes; ils n'exposent plus la moitié de leurs enfants dans les marais du Vélabre; ils ne se débarrassent plus de leurs pauvres et de leurs infirmes en les mettant sur le Tibre dans de vieux vaisseaux troués prêts à couler bas. Il est vrai que les anciens savaient mieux que nous l'art de jouir. « Rien ne leur coûtait, s'écrie Ozanam, pour élever leurs colysées, leurs théâtres, leurs cirques; ils savaient mieux l'art de jouir; mais nous les écrasons par les monuments élevés à la douleur et à la faiblesse, par ces innombrables hôtels-Dieu bâtis en l'honneur de la souffrance et de la pauvreté. » Le peuple de Rome chrétienne peut dire depuis des siècles :

> Je rends grâces au Ciel de n'être *plus* Romain,
> Pour conserver encor quelque chose d'humain [1].

La Rome des Papes n'a rien à envier à la Rome des

[1] Les esprits chagrins ne remarquent que les vices chez les peuples chrétiens, parce que les vertus y sont l'état ordinaire et seul autorisé, comme des enthousiastes ne remarquent chez les païens que les vertus, parce que le vice y était à l'état commun et permis par les lois. (De Bonald, *du Divorce.*)

consuls et des Césars. Sachez donc faire la différence des deux Rome; laissez la ville antique dans son tombeau, et ne dites plus que la ville moderne est morte aussi :

Les gens que vous tuez se portent à merveille.

Mettez la main sur le cœur de Rome chrétienne et sentez s'il bat; il est plus commode de dire qu'elle est morte ou qu'elle va mourir; cela répond à tout, et comme le disait M. de Champagny, on suppose la mort faute de savoir expliquer la vie.

2e VERRUE. — *Insalubrité de Rome.* — D'abord, c'est plutôt la campagne qui est insalubre que la ville, et cela seulement pendant les fortes chaleurs; insalubrité qui n'est pas particulière aux environs de Rome, puisqu'elle s'étend depuis les Maremmes de Toscane jusqu'aux côtes de Baie et de Pestum. Cette insalubrité n'est pas moderne; Tite-Live en parle ainsi que Tacite [1]. Du reste, l'Agro n'a pas plus de fièvres que nous n'en avons dans la Sologne et dans la Camargue. A Rome même, la *mal'aria* a été fort exagérée; c'est l'avis de Valéry, qui y a séjourné : « Il a été remarqué, dit-il, que l'air de Rome était bon aux vieillards, ainsi que le prouve l'âge avancé d'un grand nombre de ceux qui l'ont respiré, soit qu'ils fussent nationaux ou étrangers. Les voyageurs prudents et aisés ne courent donc aucun

[1] Un grand nombre de soldats campèrent dans les lieux les plus malsains du Vatican, ce qui occasionna une grande mortalité, et comme le Tibre était proche, les Germains et les Gaulois, qui ne pouvaient supporter les chaleurs, ruinèrent par un usage immodéré des eaux du fleuve leur corps disposé aux maladies. (Tacite, *Hist.*, II, XCIII.)

risque à venir en toute saison à Rome, à s'y établir et à se reposer des années agitées de leur vie dans cette noble retraite. »

3e VERRUE. — *Malpropreté de Rome.* — Oh! voici un des griefs les plus vivement articulés contre elle; c'est celui que lady Morgan a ridiculement exagéré en disant, dans sa rancune anglicane, que Rome était l'*immondezzaio* de l'univers. J'avoue que la propreté n'est pas la vertu favorite de Rome. Notre docteur romain a fait là-dessus un singulier calcul; il prétend prouver qu'à Rome on ne prend pas plus d'un demi-bain par personne une fois par an. Les anciens Romains se baignaient plus souvent, sans doute, parce que les thermes étaient publics et gratuits; mais la propreté antique n'était pas plus grande que la moderne, si on en juge par l'inscription trouvée dans les ruines des *Sette sale*, qui faisaient partie de la maison d'or de Néron, et dont le peuple traversait les portiques pour aller du Cœlius à l'Esquilin :

DVODECIM DEOS ET DIANAM
ET JOVEM OPTIMVM MAXIMVM
HABEAT IRATOS
QVISQVIS HIC MINXERIT AVT CACARIT.

Néron fut ainsi forcé de mettre la propreté de son palais sous la protection menaçante de tous les dieux de l'Olympe [1]. Aujourd'hui Rome n'a plus que la sauvegarde de la police, qui ne s'en occupe pas assez, il faut l'avouer; mais il serait juste d'ajouter que Rome n'a

[1] Suétone, le Dangeau de son siècle, nous raconte gravement que Claude voulait qu'on fût tout à fait à l'aise à sa table, et qu'on y eût ses coudées franches : *Meditatus est edictum, quo veniam daret flatum cre-*

rien en ce genre qu'on ne rencontre dans toutes les villes du Midi, depuis Lyon et Marseille jusqu'à Naples et à Constantinople. La Ville-Éternelle n'est pas la Jérusalem céleste avec ses pavés de diamant et ses habitants angéliques; elle a, comme toute autre ville, ses misères et ses imperfections. C'est une magnifique médaille antique un peu rouillée et ternie par le temps, et qui a son revers; elle fait les délices de l'antiquaire et de l'historien; mais le *bourgeois* lui préférera toujours une belle pièce de cent sous toute neuve. Il faut en prendre son parti, et se dire que la fange même de Rome est historique et consacrée. D'ailleurs, quand on admire et quand on décrit une magnifique scène de la nature, faut-il se laisser distraire par un peu de boue qui est dans un coin, ou par les animaux immondes qui grouillent dans le marais voisin? Faites de même en voyant Rome, et vous vous en trouverez bien.

4e VERRUE. — *Misère romaine.* — Il faut dire plutôt misère italienne, car Rome en a moins que Naples, par exemple, mais on n'y regarde pas de si près. L'ex-célèbre ermite de la Chaussée-d'Antin a comparé la moderne Rome à une femme enveloppée dans les lambeaux d'une riche étoffe, et qui laisserait voir qu'elle n'a pas de chemise. C'est une boutade à laquelle on peut répondre par un conte arabe. Un sultan s'ennuyait à mort; un derviche lui propose un remède souverain : c'est d'endosser, quelque sale qu'elle soit, la chemise d'un homme

*pitumque ventris in cœna emittendi, cum periclitatum quemdam præ pudore ex continentia, reperisset.* Traduise qui voudra ce passage et l'inscription de Néron,

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.

heureux. Après bien des recherches, le sultan rencontre enfin un pauvre diable qui se déclare parfaitement content de son sort; le sultan ravi lui offre un royaume pour avoir sa chemise, mais le pauvre diable n'en avait pas.

Il est vraiment plaisant de voir ces excellents touristes qui prétendent prouver à Rome, la bourse sur la gorge, qu'elle devrait s'*anglaiser* pour améliorer sa position sociale, politique, et sans doute religieuse. Pour ne parler que du paupérisme, êtes-vous statisticien? voulez-vous des chiffres? En voici : l'Angleterre a 1 indigent sur 6 habitants, l'Italie n'en a que 1 sur 25 [1]. S'il sem-

[1] « Les auteurs les plus expérimentés (notamment MM. de Lurieu et Romand, *des Colonies agricoles*), se servent communément de la table ci-jointe, dans laquelle on peut justement contester les chiffres qui représentent le nombre absolu des pauvres, mais non les proportions relatives établies entre les diverses nations :

*Echelle comparative des nations européennes classées par rapport au nombre des indigents.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| PROTESTANTS. | Angleterre, | 1 | indigent sur | 6 | habitants. |
| | Pays-Bas, | 1 | — | 7 | — |
| | Suisse, | 1 | — | 10 | — |
| | Allemagne, | 1 | — | 20 | — |
| CATHOLIQUES. | France, | 1 | — | 20 | — |
| | Autriche, | 1 | — | 25 | — |
| PROTESTANTS. | Danemarck, | 1 | — | 25 | — |
| CATHOLIQUES. | Italie, | 1 | — | 25 | — |
| | Portugal, | 1 | — | 25 | — |
| PROTESTANTS. | Suède, | 1 | — | 25 | — |
| CATHOLIQUES. | Espagne, | 1 | — | 30 | — |
| PROTESTANTS. | Prusse, | 1 | — | 30 | — |
| MAHOMÉTANS. | Turquie, | 1 | — | 40 | — |
| GRECS. . . . | Russie, | 1 | — | 100 | — |

Si l'on remarque que les deux dernières contrées sont des pays de servage; — qu'il n'a disparu qu'en 1807 et 1811 en Prusse, pays d'ailleurs si nouveau, si complétement transformé depuis cinquante ans (V. le livre

ble au voyageur qu'il y a plus de pauvres en Italie, c'est que ce pays n'a pas encore adopté l'excellent moyen que lui offre l'Angleterre, qui, ne pouvant plus faire la charité à ses pauvres, leur fait la chasse, les traque et les enferme comme des prisonniers de guerre, selon l'expression d'un des plus remarquables écrivains anglais qui aient traité ce douloureux sujet [1]. Il y a des misères apparentes, comme il y a des prospérités apparentes; et misère pour misère, quelle différence entre la misère hideuse qui n'a plus forme humaine que recèle Londres, et cette misère joyeuse et pittoresque de l'Italie! Si jamais je deviens *gueux*, je vous réponds que je n'irai pas me faire enfermer outre-Manche; mais je m'en viendrai à Rome, où les pauvres sont encore considérés comme les membres souffrants de Jésus-Christ, où tout est fait pour eux, non-seulement les hospices et les couvents, mais aussi les palais, depuis celui du Pape et des cardinaux jusqu'à ceux des princes romains. Les pauvres du bon Dieu sont les enfants gâtés du gouvernement, peut-être trop souvent paternel, des Papes. Nous voyions un jour dans le Forum des ouvriers, drapés

de M. Dieterici), et composé de populations catholiques et protestantes; — que la Suède et le Danemarck sont peu peuplés, eu égard à leur territoire, etc., etc.; — en un mot, si l'on se borne à comparer les contrées comparables, l'avantage à l'honneur des contrées catholiques est énorme.» (M. Augustin Cochin. — *Lettre sur l'état du paupérisme en Angleterre*, insérée dans la 2e édition du livre de M. A. Nicolas : *Du protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme.*)

[1] « Ainsi, dit-il, après une guerre continue de cent quarante ans, nous avons enfin gagné une complète victoire et fait nos ennemis prisonniers de guerre; mais, comme à l'issue d'une guerre civile, nous trouvons que nous avons épuisé nos ressources, dépeuplé notre pays, vicié ses mœurs, énervé son énergie, etc. » (M. Charles Weston, *Remarks on the poor laws*, cité par M. Cochin.)

dans des manteaux déguenillés, qui travaillaient à leur aise comme des grands seigneurs; nous allions les traiter de fainéants, quand on nous apprit que c'étaient des pauvres, la plupart malades ou infirmes, qu'on faisait travailler par charité. Jusqu'à ce que l'Angleterre ait trouvé moyen de résoudre le redoutable problème du paupérisme qui la ronge, nous nous contenterons de la solution qu'en a donnée, depuis des siècles, la charité de l'Église romaine [1].

5e VERRUE. — *Rome est inférieure à Paris et à Londres.* Il serait souverainement injuste d'oublier que Rome a été la première en toute chose, et que si aujourd'hui elle paraît moins grande, moins belle, moins utile, c'est parce que nos jeunes capitales l'ont imitée dans ses monuments, dans ses arts, dans ses institutions de charité; mais c'est la mère qui a fait les filles, c'est la source qui a produit les ruisseaux [2]. Et puis, nos villes modernes ont beau faire, leurs maisons neuves ne vaudront jamais les vieilleries de Rome; jamais elles ne pourront enlever à leur profit cette couronne de sou-

[1] La conclusion peut se réduire à cette formule en quelque sorte mathématique : *Étant donné le même degré de paupérisme et les mêmes ressources pour le combattre, le Protestantisme produit un effet incomparablement moins grand que le Catholicisme, et cette différence n'est explicable que par l'infériorité des moyens moraux dont dispose le Protestantisme.* Avec peu, le Catholicisme fait beaucoup; avec beaucoup, le Protestantisme fait peu et pour ainsi dire rien. (M. A. Cochin.)

[2] C'est une des plus redoutables difficultés des apologistes modernes de la religion d'avoir à prouver à l'homme que le Christianisme, qui, après dix-huit cents ans, est devenu comme sa *seconde* nature, n'est pas sa nature elle-même, et que tout ce que nous avons de grand, de beau et de bon, nous le devons à cette source divine plus qu'à nous-mêmes. (M. Cochin, *loco citato.*)

venirs que les siècles ont posée sur le front de la Cité-reine :

> Ancor la gloria dell' eterna Roma
> Risplende sì che tutte l'altre oscura!...
> (LEOPARDI.)

Si Rome eût été en France, par exemple, il y a longtemps qu'elle ne serait plus Rome : combien de fois n'aurait-elle pas changé de modes et de gouvernements! Heureusement elle est restée à sa place, et elle a gardé ses habitudes et ses négligences de grand seigneur du passé, *senior Roma*. Elle a de magnifiques inconvénients auxquels il faut savoir se résigner [1]. Ceux qui l'aiment ne la voudraient pas autrement qu'elle n'est, et redoutent pour elle nos innovations modernes. On aime justement dans Rome ce contraste perpétuel de grandiose et de naïveté. Ainsi disait, je crois, M. Ampère,

[1] Quelques personnes, dont l'esprit est ainsi fait qu'il se préoccupe bien vite du côté trivial des grandes choses, se plaignent de ne pas trouver certains quartiers de la ville dans un état aussi brillant et aussi commode que leur imagination se l'était figuré. C'est qu'en effet, embarrassée, à quelques égards, de ses propres grandeurs, Rome doit sacrifier des convenances matérielles à sa dignité morale. Elle ressemble à une reine que ses devoirs forceraient de porter constamment les anciens diamants de la couronne, et qui n'aurait ni l'entière liberté de se mouvoir sous cette vénérable parure, ni la permission d'adopter à son gré un costume moins gênant et plus conforme au goût du jour. Presque tous les quartiers de Rome sont parsemés de vieux monuments que la religion, la charité, la gloire lui ont légués : obligée de garder sur elle ces joyaux des siècles, elle ne saurait se prêter, avec la même facilité que d'autres capitales, aux arrangements modernes pour le percement des rues et l'élargissement des voies publiques. L'archéologie a le pas, chez elle, sur la géométrie rectiligne : Rome est plus dévote aux grands souvenirs qu'aux grandes rues, quoiqu'elle en ait de fort belles. Pardonnez cette superstition à la ville des Césars et des Papes : c'est une faiblesse vraiment romaine. (Mgr Gerbet.)

les simplicités du vieux Corneille sont un passage à ses grandeurs qui repose et qui plaît. Mgr Gerbet trouve une ingénieuse concordance entre la marche de l'âme et celle du corps à travers les inégalités du sol de Rome. « A chaque détour du chemin, et quelquefois presque à chaque instant, on passe brusquement de la vue d'une ruine qui attriste, quand ce ne serait que comme ruine, à la visite d'un monument de piété et d'espérance. Pendant que les points de vue physiques varient continuellement, à mesure que le corps monte et descend ces collines, la subite variation des points de vue moraux donne à l'âme un mouvement du même genre. Remuée, cahotée par des impressions si contrastantes, qui l'abaissent et l'élèvent, elle aussi ne fait, pour ainsi dire, que descendre et monter. » Il y a des gens qui regrettent de ne pas retrouver ici les agréments de Londres ou de Paris; si c'est cela qu'ils cherchent, ils n'auraient pas dû, en effet, quitter le Boulevard ou le Strand. Les esprits légers ou sceptiques, qui n'aiment ni l'étude, ni l'art, ni la religion, ne peuvent se plaire à Rome; ses ruines les attristent sans les instruire; ses églises les ennuient sans les consoler : tout cela pour eux,

C'est le sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

On peut diviser en deux classes les voyageurs en Italie: il y a les *touristes-lièvres* qui, dans leur incurable frivolité, ne voyagent que pour arriver, ne voient que pour dire qu'ils ont vu; il y a les *touristes-bûches*, qui se trouvent mal partout, et regrettent sans cesse leur coin du feu qu'ils auraient mieux fait de ne pas quitter. Les gens qui aiment avant tout leur cercle et un dîner

au café de Paris, devraient se contenter de faire le voyage d'Italie en fumant leur cigare sur le boulevard des Italiens, et en prenant des glaces chez Tortoni. Ils sont en quête de la nouvelle du jour; à Rome on s'occupe moins du présent, parce qu'on y jouit d'un passé sublime; ils y chercheront le *confortable* et le *joli*, ils n'y rencontreront que le *beau*. Ils peuvent donc être sûrs que Rome leur attaquera les nerfs, et qu'ils s'y trouveront dépaysés autant que d'autres, au contraire, s'y naturalisent facilement.

Du reste, même les personnes qui sont dignes de sentir Rome ont besoin quelquefois de faire une sorte d'*apprentissage* de cette ville extraordinaire. Il faut qu'elles y accoutument peu à peu leurs yeux et leur pensée; l'admiration vient par degrés, progresse et ne s'arrête plus. On s'ennuie parfois à Rome le premier mois, rarement le second, jamais le troisième; si on y reste plus longtemps, on est saisi de l'idée de s'y fixer. (Je parle de ceux que Stendhal appelle *the happy few*.) On finit par s'y *enraciner* comme le vieux Du Bellay :

J'ai voulu mille fois de ce lieu m'étranger,
Mais je sens mes cheveux en feuilles se changer,
Mes bras, en longs rameaux, et mes pieds, en racine.

« Rome, dit M. Ampère, a un charme malaisé à définir et qui n'appartient qu'à elle; ceux qui éprouvent ce charme l'entendent à-demi mot; pour les autres, c'est une énigme. » Pour goûter Rome, il faut croire en elle, il faut sentir. « Oui, tu es un monde, ô Rome! s'écriait Gœthe, mais sans le sentiment le monde ne

serait plus le monde, et Rome même ne serait plus Rome. »

Eine Welt zwar bist du, o Rom; doch ohne die Liebe
Wäre die Welt nicht die Welt, wäre denn Rom auch nicht Rom.

Il faut dire de Rome comme du Christianisme : voyez quels sont ses amis et ses ennemis. Je ne parle pas des grands hommes qui sont nés dans son sein et dont l'amour serait suspect, mais seulement des étrangers qui sont devenus *des amis de la Ville*, selon l'expression du grand Bélisaire [1]. Le poëte gaulois Rutilius, dont nous avons cité ailleurs les vers adressés à la Ville (lettre XVII), Dante, Pétrarque, Tasse, Michel-Ange, Raphaël, Poussin, Claude Lorrain, Montaigne, Gœthe, Chateaubriand, Byron, Lamartine, voilà quelques-uns des poëtes et des artistes qu'on peut appeler *les amants de Rome*. On aime à se trouver en si bonne compagnie [2]. Quant aux ennemis

[1] Ce général ayant arrêté le pape Silvère par ordre de l'impératrice Théodora, bâtit plus tard, pour expier ce crime, la petite église située près de la fontaine Trévi, et il y fit graver cette inscription:

HANC VIR PATRICIVS VILISARIVS VRBIS AMICVS
OB CVLPÆ VENIAM CONDIDIT ECCLESIAM :
HANC IDCIRCO PEDEM SACRAM QVI PONIS IN ÆDEM
VT MISERETVR EVM SÆPE PRECARE DEVM.

[2] Il est remarquable de voir des protestants s'attacher autant à Rome: Milton, Gibbon, Byron, Gœthe, madame de Stael. L'ancien représentant de la Prusse et de la science allemande à Rome, M. de Bunsen, y a passé de longues années à édifier son vaste ouvrage: *Die Stadt Rom*. Presque tous les ambassadeurs à Rome, catholiques ou non, s'y sont attachés de cœur. Le chevalier d'Italinski, ministre de Russie, y vécut dans l'étude jusqu'à 83 ans. L'empereur Alexandre disait un jour à Napoléon: Que je voudrais être mon ministre à Rome! J'ai déjà raconté (lettre XXIII) les *amours* de Rome et d'un ambassadeur d'Espagne, le chevalier de Vargas. La Ville Éternelle a été aimée et est le tombeau du noble

de la Ville-Éternelle, ils tombent si vite dans l'oubli, que ce n'est pas la peine de pêcher leurs noms dans les eaux du Léthé. Répétons avec Lamartine, dans son hymne à la Ville-Éternelle :

De tes ennemis même enviée et chérie,
De tout ce qui naît grand ton ombre est la patrie [1].

On s'attache à Rome comme à une personne qu'on aime *quand même,* avec ses qualités et ses défauts. Je rappelais en commençant que Montaigne aimait Paris jusque dans ses *verrues;* il aimait aussi Rome de cette manière, et je puis dire que comme lui j'en suis *embabouiné* [2]. On va se railler de notre enthousiasme; peu importe! ce n'est pas chez nous une affaire de mode et de vanité; c'est un sentiment très-réel et nullement exagéré, du moins selon notre façon de sentir. Nous

comte de Spaur, ambassadeur de Bavière, qui favorisa le départ de Pie IX. Demandez enfin à M. de Reyneval, notre ambassadeur actuel, si depuis Chateaubriand l'amour de Rome n'est pas une tradition au palais Colonna.

[1] On ne se sent nulle part aussi peu étranger que dans cette ville. Ce sentiment n'est pas exclusivement propre aux catholiques; ceux qui ne le sont pas en reçoivent à quelque degré les émanations. L'antique fraternité religieuse les y obsède de ses monuments et de ses souvenirs. S'ils ne comprennent pas encore la force divine de l'unité, ils sentent du moins à Rome l'impression d'un souffle qui pousse à l'union. Cette impression peut avoir un singulier contre-coup que j'ai eu l'occasion d'observer dans quelques-unes des personnes dont je parle. Elles demandent à leur imagination un moyen de s'étourdir sur les mouvements secrets de leur cœur. Elles s'évertuent à se fâcher des petites choses qui les choquent, pour se défendre contre l'ascendant des grandes qui les touchent, et Rome a le privilége, peut-être unique, d'être une ville qu'on boude parce qu'on l'aime. (Mgr Gerbet.)

[2] Et en suis si *embabouiné,* que l'estat de cette vieille Rome m'interesse et me passionne..... Des choses qui sont en quelques parties grandes et admirables, j'en admire les parties mesme communes. (*Essais,* l. III, ch. 9.)

aimons mieux aimer que haïr, admirer qu'envier et critiquer. L'enthousiasme nous fait du bien, l'admiration est pour nous un besoin et un bonheur [1]. Que les voyageurs pessimistes s'acharnent à faire ici l'inventaire du mal et du laid, nous leur laissons ce triste plaisir; nous cherchons partout le bien et le beau, et nous le trouvons avec bonheur : nous croyons avoir choisi la *meilleure part*, et elle ne nous sera point ôtée.

Mais aussi quelle *seccatura*, comme on dit à Rome, quand un *seccatore* [2] vient vous arracher à vos études et à vos admirations! J'ai eu le malheur de rencontrer à Rome un fâcheux de cette espèce; j'ai le regret d'ajouter que c'est un de nos chers compatriotes. C'est un industriel, un *faiseur*, un Anglomane qui a jeté son dévolu sur les États-Romains. Il voudrait civiliser Rome à sa façon, la moderniser en l'inondant de gaz, de vapeur et de fumée, et en faire enfin *une ville comme une autre;* le beau résultat! Tout cela m'a donné ce soir tant d'humeur, qu'il m'a fallu soulager ainsi ma bile poétique :

[1] Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur la terre : celle qui sent l'enthousiasme, et celle qui le méprise ; toutes les autres différences sont le travail de la société. (Madame de Stael, *Corinne.*)

C'est par l'admiration que l'homme se console de ne pas égaler ce qui le surpasse. Elle le porte à imiter ce que sans elle peut-être il n'aurait su qu'envier... L'admiration est l'amour et le culte de tout ce que Dieu a fait de plus beau, de meilleur et de plus grand. (Réponse de M. le comte Molé à Alfred de Vigny, récipiendaire à l'Académie Française.)

[2] Mot excellent qu'on traduit mal par *fâcheux;* il vient du verbe *siccare*, dessécher. Le *seccatore* est en effet un esprit *desséchant* qui de son souffle moqueur flétrit la fleur de vos rêveries, et tarit en vous les sources de l'enthousiasme tout le temps qu'il reste avec vous.

## A UN INDUSTRIEL.

O toi, dont le cerveau sans cesse en mal d'enfant
Accouche chaque nuit d'un projet triomphant,
Que viens-tu faire ici, malheureux? Dieu sait comme
Tu prétends rajeunir la pauvre vieille Rome.
Je frémis de t'entendre; es-tu donc, juste ciel!
Chevalier d'industrie autant qu'industriel?

« La charité chrétienne est une vieillerie.
« Nous avons aujourd'hui *l'humanitairerie*
« Qui peut fort bien à Rome, avec le capital,
« Remplacer le couvent, l'église et l'hôpital.
« Mais dans une machine il faut une soupape,
« Dans le gouvernement nous garderons le Pape;
« Mais que les cardinaux nous trouvent le moyen
« De faire du Saint-Père un bon roi-citoyen!
« Succède l'Industrie à l'Art, à la Nature!
« Faisons du Colysée une manufacture,
« Et qu'une usine en feu, fumant comme un volcan,
« Dresse sa cheminée aux flancs du Vatican!
« Il faut utiliser ces royales fontaines
« A tourner des moulins sous leurs ondes hautaines;
« En place du musée, une *exhibition*
« D'objets d'agriculture et de production.
« Plus de parcs ombragés: un peuple utilitaire
« Doit y planter des choux et des pommes de terre.
« Le dôme de Saint-Pierre est un grand potiron
« Qu'on cultive au milieu des jardins de Néron;
« Gardons-le, j'y consens pour l'honneur de l'histoire,
« Mais qu'on en fasse au moins un bon observatoire.
« Donnez-nous carte blanche, et nous ferons demain
« Faire un pas de géant au vieux peuple romain.
« Oui, nous ferons de Rome, et je puis en répondre,
« Un beau petit Paris flanqué d'un petit Londre:
« La houille, le bitume et les chemins de fer
« En feraient pour le moins un autre Manchester.
« Chaque antiquaire ici fait sa petite fouille;
« Nous en ferons aussi, mais pour chercher la houille.

« Avec ses ossements le sol catacombal
« Produira de l'engrais et du *noir animal*.
« Mais il faut aux Romains des allures plus franches;
« Ce peuple fanatique observe les Dimanches,
« Et les jours fériés il ne travaille pas :
« Nous changerons cela, car il nous faut des bras.
« Nous ferons au Latran une immense guinguette
« Où l'ouvrier sera chaque soir en goguette;
« Car ce peuple romain qu'il faut civiliser,
« Le croiriez-vous, messieurs, ne sait pas se griser?
« Nous avons nos projets, mais sans être économe
« Nous ferons ce qu'il faut et ce qu'on doit à Rome.
« L'Utile est notre Dieu, mais nous aimons le Beau :
« Nous vous montrerons Rome alignée au cordeau
« Sur un plan propre et net comme en géométrie.
« Plus de vieux monuments gênant la symétrie !
« Nous passerons partout l'inflexible niveau;
« Tout sera rectiligne au goût le plus nouveau. »

Arrête, malheureux! soit! que de l'Industrie
L'univers tout entier devienne la patrie!
Mais, grand Dieu! laissez-nous cette unique Cité
Dans toute son antique et sainte majesté.
Debout sur les sept monts Rome est l'auguste reine
Qui doit garder toujours sa pourpre souveraine,
Aïeule de l'Europe, et qui, malgré l'affront,
De toutes les cités lève plus haut le front.
Qui donc ose attaquer l'honneur qui l'environne?
C'est son rang qui l'oblige à porter constamment
Les diamants de la Couronne :
Ils sonts vieux, lourds, gênants, mais quel rayonnemen
Les siècles les ont faits, et l'antique monture
Rehausse d'un tel prix la royale parure !
Peut-être elle a besoin de réparation,
N'y touchons pas de peur de profanation.
Eh quoi! Rome échanger, dans l'espoir de vous plaire,
Pour des colifichets son écrin séculaire?
Va-t-elle se parer à la mode du jour?
Non, non! elle y perdrait sa gloire et notre amour.
Respectons son grand âge et sa grandeur austère;
Rome est plus qu'une reine encor, c'est une mère!

## LXXIV

# LES MATINÉES DU P. MARCHI.

A M. GUSTAVE SERVOIS.

Mardi 15 février.

Voilà déjà un mois et demi que nous sommes à Rome, et je vois avec chagrin qu'il faudra un jour la quitter; notre temps est limité, et encore, février n'a que vingt-huit jours! Jamais je ne l'ai plus regretté.

Il pleut à verse aujourd'hui, le ciel a ouvert tous ses réservoirs; tant mieux! cela sera plus tôt fini. A Paris, cette eau là mettrait trois mois à tomber.

Ce matin, M. A. et moi sommes allés visiter l'immense collége Romain, fondé par Grégoire XIII et dirigé par les Jésuites; il porte ces mots gravés sur sa porte : RELIGIONI AC BONIS ARTIBVS. En entrant dans sa vaste cour, entourée de deux rangs de portiques étagés l'un sur l'autre, nous avons remarqué sur un placard relatant la distribution des prix la curieuse division des classes de ce collége : les classes de grammaire sont par-

tagées en deux camps : les Romains et les Carthaginois.

> Annibal l'a prédit : croyons-en ce grand homme ;
> Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.

Les classes d'humanités sont divisées en quatre sections, en souvenir de celles des jeux du grand cirque : la première s'appelle la blanche, la deuxième la rouge, la troisième la bleue, la quatrième la verte. Les écoliers de rhétorique forment quatre académies : la Tusculane et la Formiane luttent pour la prose ; le Bois Arcadien et le Bois Héliconien se disputent les palmes de la poésie.

C'est ainsi qu'on stimule l'émulation des jeunes Romains, en les parant des grands souvenirs du passé.

Cela me rappelle avoir trouvé dans les archives de mon grand-père des décrets de la première République française, où l'on ordonnait que dans les colléges le premier de sa classe s'appellerait Marat, le dernier, le Roi ; dans les pensions de filles, la première s'appellerait Théroigne de Méricourt, la dernière, Mademoiselle !

Le collége Romain a d'admirables professeurs. Quels réservoirs de science accumulés là ! Le P. Perrone, recteur général, est l'auteur d'un beau livre : *le Protestantisme et la Règle de foi ;* le P. Passaglia, écrivain et orateur éloquent, a fait des conférences fort suivies au Gesù ; les PP. Patrizzi, Ballerini, ont composé des ouvrages remarquables en italien et en latin ; enfin, les PP. Cruci et Taparelli rédigent avec talent la *Civiltà cattolica.*

M. A. a des lettres pour le P. Marchi : c'est un des jésuites les plus savants de Rome comme antiquaire et comme explorateur des catacombes. Nous le trouvons

dans son musée du collége Romain, entouré d'une douzaine de jeunes gens en soutane rouge, que nous prenons d'abord pour des cardinaux en herbe : ce sont les élèves du collége Germanique qui portent ce costume.

Le Père nous reçoit à merveille; il nous montre tous ses trésors : d'abord, son médaillier, en nous rappelant que *pecunia* vient de *pecus*, les troupeaux étant la grande richesse des peuples primitifs; il nous fait voir des masques romains et de petites caricatures antiques très-drôles; il croit qu'elles servaient de jouets aux enfants : tel est un petit sauteur en bronze qui fait des culbutes comme Auriol. Remarquez ces petites pierres qu'on lançait avec la fronde; chacune porte le nom de la légion romaine qui s'en servait. Sur l'une d'elles, le Père nous fait lire ces mots : *Esuris et me celas !* Il les explique ainsi très-ingénieusement : Caïus César assiégeait Pérouse; les assiégés mouraient de faim, mais ne voulaient pas se rendre; les Romains leur lançaient, avec leurs frondes, ces *pains* de pierre en leur criant avec une cruelle ironie : Voilà de quoi manger ! Tu as faim, Pérouse, et tu me le caches !

Un petit soldat de bronze porte sur son dos une brouette chargée de son bagage et de son sac. Quand le chemin le permettait, il poussait devant lui sa brouette, sinon, il la mettait sur son dos: Pascal n'est donc pas l'inventeur de cet ingénieux véhicule ?

Je remarque dans un coin une large épée à coquille :

— Mon Père, à en juger par sa forme, ceci n'est pas une épée romaine ?

— Non, mon fils, c'est une épée française.

Je l'examine : c'est une riche épée ciselée à Milan ; le

fabricant y a gravé son nom : *Piccinino*, célèbre armurier milanais du seizième siècle.

> Touchez : comment, Ruy-Blas, trouvez-vous cette fleur?
> La poignée est de Gil, le fameux ciseleur,
> Celui qui le mieux creuse, au gré des belles filles,
> Dans un pommeau d'épée une boîte à pastilles.

— Voyez, dit le Père, sur la lame, le nom de l'amateur pour qui elle a été faite. J'y lus en grosses lettres : DE BOVRBON ; c'était l'épée du connétable, tué au siége de Rome ; mais alors, ce n'était plus une épée française!

Je parlai au P. Marchi de la prétention de Benvenuto Cellini d'avoir tué Bourbon. — C'est un *bugiardone*, me dit-il ; il s'est vanté de l'avoir tiré du château Saint-Ange ; j'ai mesuré la distance ; il lui aurait fallu un canon et non une arquebuse, pour atteindre de là le connétable.

— Maintenant, continua le Père, allons voir mon musée chrétien. Voici un bassin de cuivre qui servait aux premiers fidèles pour baptiser ; voyez, au fond, ces fines ciselures : voici les apôtres qui pêchent des poissons. N'oublions pas qu'ils sont aussi pêcheurs d'hommes. Dans tous les monuments primitifs de nos pères, rien de plus ordinaire que l'emblème du poisson ; on le retrouve partout : dans les épitaphes des catacombes, sur les fresques, les lampes et les verres de Rome souterraine. On connaît le passage de Tertullien : *Sed nos pisciculi secundum* ἰχθὺν *nostrum J.-C. in aqua nascimur, nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus.* Le symbole du poisson représente à la fois le Christ et les chrétiens : on trouve dans ΙΧΘΥΣ les initiales grecques de *J.-C. Dei filius Salvator.*

Piscine, baptistère public, vient tout droit de *piscis*.

— Examinez encore, continue le Père, ce vase baptismal; ses figurines nous montrent les Apôtres pêchant toute espèce de poissons, emblèmes des diverses nations qui seront évangélisées, selon l'ordre de Notre-Seigneur à ses Apôtres : Allez, enseignez toutes les nations. Tenez, voici un poisson qui doit plaire aux Français en leur rappelant qu'il a brillé longtemps sur l'écu des fils de France, et qu'il a donné, pendant des siècles, son nom à l'héritier présomptif de la couronne de saint Louis : c'est le dauphin, celui de tous les poissons qui se retrouve le plus souvent sur nos monuments primitifs. Les chrétiens persécutés aimaient cet emblème d'un animal célèbre par sa tendresse pour ses petits et par son calme pendant la tempête : c'est un poisson agile, léger...

— *Come i Francesi*, dit M. A. en riant.

Le Père sourit, et, pour ne pas rester en arrière d'une plaisanterie, il nous fit voir sur ce même vase baptismal, la torpille, poisson vindicatif, nous dit-il, *come i Italiani*. Nouveaux rires, et moi de défendre la torpille et l'Italie :

Cet animal est fort méchant,
Quand on l'attaque il se défend.

Le Père nous indiqua ensuite je ne sais plus quel autre poisson paresseux, *pigro come i Tedeschi;* les élèves du collége Germanique prirent bien la chose et en rirent aux éclats.

Dans les verres coloriés trouvés dans les catacombes, la peinture se trouve entre deux plaques de verre soudées dans la fusion, ce qui l'a très-bien conservée.

L'un de ces verres, petit médaillon rond, représente

un jeune homme et une jeune femme, deux nouveaux époux ; autour de leur tête on lit : VIVETIS IN DEO. Avec quel respect nous touchons ces pieux monuments de nos aïeux! Le Christianisme avait sanctifié et immortalisé le mariage; la sainte communauté du martyre avait rendu la femme l'égale de l'homme. Il y a une foule d'épitaphes pleines de doux et pieux sentiments sur l'union de l'homme et de la femme.

— Regardez, dit le Père, ces dessins et ces aquarelles que j'ai fait faire d'après les peintures et les sculptures des catacombes. Voyez saint Pierre devant Notre-Seigneur; entre eux deux s'élève une colonne surmontée d'un coq : Jésus prédit à Pierre qu'il le reniera. Voyez l'apôtre comme il s'irrite de ce qu'il croit une injurieuse supposition de la part de son divin Maître ; il semble lui dire : *Sono galantuomo*, je suis homme d'honneur; je n'ai que ma parole ; voyez comme il lève son index (et le Père faisait ce geste avec une vivacité juvénile et tout italienne); il a presque la pensée de traiter *Nostro Signore di bugiardo.*

Dans une autre fresque, saint Pierre est représenté comme Moïse frappant le rocher de sa baguette ; Pierre est le nouveau Moïse, le nouveau chef du peuple de Dieu, par lui-même et par ses successeurs, depuis que Rome a remplacé Jérusalem comme cité visible du Seigneur. Le rocher de Moïse fait aussi allusion à l'impérissable promesse du Seigneur : *Tu es Petrus, et super hanc petram, etc.*

J'aperçois un vieux bas-relief qui représente le bon pasteur et la brebis égarée. — C'est Notre-Seigneur, mon Père? — *Distinguo*, répondit-il. Notre-Seigneur,

comme bon pasteur, est toujours représenté très-jeune, il ne vieillit pas étant éternel. Quand le *Pasteur* est âgé, comme ici, c'est encore Notre-Seigneur, mais dans la personne de saint Pierre et de ses successeurs, papes, évêques et prêtres, à qui il a été dit : Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. Voyez là-bas cette belle statuette du bon Pasteur, sa brebis sur les épaules; il est jeune cette fois : c'est Notre-Seigneur lui-même.

Le Père nous fait examiner des inscriptions hébraïques, épitaphes tirées du cimetière des juifs au delà du Tibre. On y voit sculpté le chandelier à sept branches du temple de Jérusalem. Les chrétiens qui ont emprunté tant de symboles à la Bible évitaient celui-ci, pour ne pas confondre leurs tombeaux avec ceux des déicides.

— Touchez ces pains de pierre de forme ronde et à compartiments, avec un creux pour y mettre le pouce et les rompre plus facilement : c'était l'usage romain ; les chrétiens en firent le symbole de l'Eucharistie. — Mon Père, expliquez-moi ce bas-relief : un lièvre qui s'enfuit à toute volée. — C'est peut-être la traduction de ce passage de l'Evangile de saint Matthieu : Si on vous persécute dans une ville, allez-vous-en dans une autre.

Beau vase baptismal de l'époque de Constantin ; bas-relief, bien exécuté, qui représente Jésus-Christ et les apôtres, la Vierge et l'Enfant que les Mages viennent adorer. Le dessin d'une fresque des catacombes nous a vivement intéressés ; le Sauveur y est couronné de roses, au lieu d'épines. On a trouvé aussi dans les peintures de Rome souterraine des croix revêtues de pierres précieuses et enlacées de branches de rosier.

Ardua floriferæ crux cingitur orbe coronæ.
(S. PAULIN, de Bordeaux, *ép.* XII.)

« La croix, réservée au châtiment des esclaves, était, aux yeux des infidèles, le comble de la bassesse et de l'ignominie; les chrétiens la couvraient de pierreries, emblème de la puissance, de la richesse, de la gloire. La croix n'était, pour les hommes charnels, qu'un horrible signe de douleur et de mort : les chrétiens lui faisaient produire des roses, dont les couleurs et les parfums symbolisent les joies de l'amour divin. » (Mgr GERBET.)

Nous admirions tant de symboles ingénieux inventés par les premiers artistes chrétiens. — Ce n'était pas d'eux-mêmes qu'ils les trouvaient, remarquait le Père, c'était l'Eglise qui les leur inspirait et dirigeait l'exécution de leurs travaux. Dans les catacombes et dans le moyen âge, l'art religieux n'était pas une œuvre de caprice et d'imagination abandonnée à la libre fantaisie des artistes; l'Église surveillait son orthodoxie comme celle des livres et des prédications [1]. Voyez ce qu'il est advenu depuis que les artistes se livrent, sans règle et sans guide, à leurs inspirations individuelles; ils nous font des sujets religieux *che fanno orrore.*

Et le bon Père prononça ces mots avec une vive indignation ; ses grands yeux noirs lançaient des éclairs.

La cloche de midi sonna. Il fallait bien laisser aller le P. Marchi au réfectoire, après un entretien qui durait

[1] Tertullien adresse de violents reproches à un peintre de son temps nommé Hermogène, qui était resté païen par les mœurs et par l'art : *Pingit illicitè, nubit assidue; legem Dei in libidinem defendit, in artem contemnit, bis falsarius et cauterio et stilo.* (*In Hermogen.*, c. 1.)

depuis plus de trois heures et dont je ne vous retrace que quelques souvenirs. Nous quittons avec lui ce musée dont il est si fier et si heureux, et où il règne en souverain bienveillant et gracieux, se faisant tout à tous, avec son fin sourire, ses regards pénétrants et sa barrette noire posée sur sa tête blanchie comme la couronne de la science des antiquités chrétiennes. Mais nous ne nous séparons pas de lui sans lui faire promettre de nous mener bientôt aux catacombes dont il est le conservateur général et l'admirable historien. Je lui achète son grand ouvrage [1] pour étudier d'avance cet intéressant sujet; en me le remettant, il nous avertit de ne pas nous fier aux théories de ceux qui ont étudié sur terre et non sous terre la Rome souterraine; *di coloro chi hanno non sotto ma sopra terra studiato la Roma sotterranea.*

[1] Intitulé : *Monumenti delle arti christiane primitive nella metropoli del Christianesimo, designati ed illustrati.* In-folio. Il n'a publié encore que le premier volume, qui traite de l'architecture des catacombes.— Ce que le P. Marchi fait pour Rome souterraine, un autre jésuite italien, le P. Garucci, l'a fait pour Naples souterraine. Il a publié un vaste recueil d'inscriptions gravées au trait sur les murs de Pompéi. Il a découvert à Rome, au mont Palatin, un dessin grossier qui représente un âne tournant la meule, avec cette inscription : *Labora, aselle, quomodo ego laboravi, et proderit tibi* — Il suppose ingénieusement que quelque pauvre diable d'esclave condamné à la meule, ayant fait son temps, s'amusa à dessiner sur le mur cette caricature en disant à l'animal patient qui le remplaçait : « Travaille, mon petit âne, comme j'ai travaillé moi-même, et cela te fera du bien. »

## LXXV

# LES QUATRE COURONNÉS.

A JULES VIBERT.

3 mars.

Après avoir dépassé le Colysée et l'église de Saint-Clément, on monte à droite, par un chemin fort roide, sur le plateau du Cœlius, et on arrive à l'église des Quatre-Saints-Couronnés, *i santi quattro coronati,* ou, pour abréger, comme on dit à Rome, *i santi quattro.*

Cette église, élevée au quatrième siècle par le pape Melchiade, est curieuse par son antiquité. Elle est précédée d'un atrium, et a trois nefs divisées par huit colonnes de granit; son *soffitto* ou plafond en bois sculpté fut exécuté aux frais du cardinal titulaire, Henri, depuis, roi de Portugal. Mosaïques et peintures, dans la *tribuna;* fresques intéressantes du florentin Giovanni Mannozzi, surnommé Giovanni da San-Giovanni, qui a peint, tout en haut, une gloire céleste entourée d'esprits angéliques. C'est le premier peintre qui ait eu l'idée de

peindre des anges féminins. Mon *cicerone* me fait remarquer *con gli angioli anche le angiolesse dipinte con strano capriccio*. On descend dans un souterrain où sont conservées les reliques des saints titulaires. Mais quels sont donc ces martyrs mystérieux? On ignora longtemps leurs noms : c'est pourquoi on les appela les *Quatre saints couronnés*, surnom qui leur est resté, même après qu'on eut découvert leur véritable nom par une révélation [1]. C'étaient quatre vaillants soldats de l'armée de Dioclétien, qui, par leurs exploits, avaient mérité le signe de l'honneur, appelé *corniculum*, qui était la décoration militaire de l'époque. Ils étaient frères et se nommaient Severus, Severianus, Carpophorus et Victorinus. Condamnés pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, ils furent mis à mort à coups de lanières garnies de plomb, *plumbatis cæsi*, devant la statue d'Esculape, où leurs corps restèrent abandonnés aux chiens qui les respectèrent. Au bout de cinq jours, ils furent recueillis par le Pape Melchiade, aidé du général Sebastianus qui, lui aussi, devait bientôt verser son sang pour le Christ, et en attendant donnait la sépulture chrétienne à ces généreux soldats dont il allait suivre l'exemple. Ils furent ensevelis dans les catacombes de la voie Labicane, et rapportés ensuite dans l'église qui leur fut élevée avec cinq compagnons de leurs combats, qui partagèrent leur triomphe. Ces derniers s'appelaient Claudius, Nicostra-

[1] Extat in Urbe Ecclesia sub nomine sanctorum Quatuor Coronatorum, quorum diu ignota nomina divinitus postea patefacta sunt : ubi non solum illorum Quatuor, sed etiam horum quinque Martyrum corpora honorifice sepulta sunt, et eorum festivitas sexto idus Novembris celebratur. (Brev. rom.)

tus, Symphorianus, Castorius et Simplicius. C'étaient des statuaires très-célèbres sous le règne de Dioclétien, et fort estimés de l'empereur [1]; les quatre premiers étaient chrétiens. Un jour, qu'ils étaient occupés à tailler leurs marbres, et que, selon leur coutume, ils faisaient le signe de la croix sur leur ouvrage qui s'accomplissait merveilleusement au gré de leurs désirs, un autre sculpteur de leurs amis, nommé Simplicius, qui était encore païen, leur dit tout étonné : « Je vous conjure, par le dieu Soleil, de me dire quel est ce dieu au nom duquel vous réussissez si bien dans notre art? » Symphorianus lui répondit : « Si tu peux croire, nous allons te le dire, et bientôt tu atteindras la perfection de l'art, et de plus tu auras la vie éternelle [2]. » Simplicius crut et fut baptisé par le bienheureux évêque Cyrille. Peu de temps après, nos cinq sculpteurs furent accusés par les *philosophes* d'être chrétiens, et de refuser d'exécuter, selon l'ordre de l'empereur, une statue d'Esculape en marbre porphyrétique. Dioclétien ordonna au tribun Lampadius de les faire venir, et de les prendre d'abord par la douceur. Lampadius leur dit : « Adorez le dieu Soleil, et faites ainsi tomber les accusations que les philosophes portent contre vous. » Ils répondirent : « Nous

[1] Hi, cum essent artifices insignissimi, et marmorum cæsores probatissimi, imperatori Diocletiano valde facti sunt accepti. (*Acta.*)

[2] Cum itaque, tempore quodam, essent quadraturis marmorum intenti, et artem suam signo crucis munirent, et ad voluntatem ipsorum artificium fieret, horum unus Simplicius, qui adhuc pagano errore tenebatur, dixit ad quatuor reliquos : « Adjuro vos, per deum Solem, ut quis iste Deus sit dicatis mihi, in cujus nomine vos tam bene operamini. »

Cui Symphorianus : « Si potes credere, dicemus tibi, et mox artem consequeris; sed et vitam æternam habebis. »

n'adorerons jamais l'ouvrage de nos mains, mais nous adorons le Dieu du ciel et de la terre, Jésus-Christ, fils de Dieu, qui règne à jamais [1] ! » On les mit en prison, et, comme on ne put leur faire abjurer la foi du Christ, Lampadius les fit dépouiller et frapper rudement avec des *scorpions:* c'étaient, dans la langue des bourreaux romains, de petits bâtons noueux armés de pointes aiguës. Mais bientôt le tribun, saisi par le démon, expira pendant le supplice des martyrs. A cette nouvelle, Dioclétien, furieux, ordonna à un certain Nicetius, citoyen romain, *togatus*, d'enfermer les pieux artistes tout vivants dans des cercueils de plomb et de les jeter ainsi dans le Tibre. Quarante-deux jours après, un chrétien, nommé Nicomedus, retrouva ces corps sacrés et les déposa honorablement dans sa maison. Ils souffrirent le 8 novembre de l'an 303 [2]. Tel est le simple et touchant récit des Actes que nous avons suivi pas à pas; il mériterait d'être placé en tête des archives de l'histoire de la

[1] Non multo post accusati a philosophis quod Christiani essent, et quod deum Æsculapium fingere, sicut præceperat imperator, ex marmore porphyretico et Proconnesio noluissent, Diocletianus jussit cuidam tribuno, nomine Lampadio, sub moderatione verborum eos audire.

Quibus idem Lampadius dixit : « Adorate deum Solem, ut destruatis consilium philosophorum. »

Qui respondentes, dixerunt : « Nos nunquam adoramus facturam manuum nostrarum, sed adoramus Deum cœli et terræ, qui imperat in æternum, Jesum Christum Filium Dei. »

[2] Reclusi sunt igitur in custodia publica. Inde, cum mutari a fide Christi non possent, jubente Lampadio, exspoliantur, et scorpionibus gravissime cæduntur. Mox Lampadius, a dæmonio correptus, exspiravit. Hoc factum cum audisset Diocletianus, nimio furore repletus, jussit cuidam Nicetio togato ut in loculis plumbeis vivi includerentur, ac sic in fluvium præcipitarentur. Post dies autem quadraginta duos venit quidam Nicodemus Christianus, et levavit cum ipsis loculis corpora martyrum, et in domo sua honorifice posuit. Passi vero sunt VI idus Novembris.

la sculpture. Le pinceau de Giovanni Mannozzi a représenté le supplice de ces martyrs dans l'abside de l'église des Quatre-Couronnés; on les y voit enfermés tout vivants dans ces caisses de plomb qu'on va jeter au Tibre; l'un d'eux montre encore sa tête à demi écrasée sous le couvercle: c'est horrible à voir.

Marangoni raconte une histoire à peu près semblable d'un sculpteur romain dont il ne dit pas le nom. Dioclétien lui avait commandé trois figurines de Jupiter, Junon et Mercure. L'artiste nazaréen sculpte à la place de ces fausses divinités Notre-Seigneur, la sainte Vierge et saint Jean l'Evangéliste[1]. L'empereur, *dilettante* des beaux-arts, admire ces nouveaux types qu'il ne connaît pas, et veut payer généreusement ces trois chefs-d'œuvre. Le sculpteur refuse et s'explique; il s'écrie qu'il n'a pas fait les dieux de l'empereur, mais le Dieu des chrétiens, sa Mère Immaculée et son Apôtre bien-aimé. Dioclétien, irrité, lui accorde le martyre qu'il réclame comme payement de ses ouvrages. Les chrétiens cachèrent ses reliques à Aquilée, et de là elles furent transportées à Saint-Marc de Venise, où on les vénère près de la porte du baptistère. Qu'on aimerait à retrouver les statuettes d'un de ces premiers artistes chrétiens!

« Les arts, dont la charité sait faire aussi des vertus, vénèrent à Rome une réunion d'artistes qui ont obtenu la véritable couronne d'immortelles : la peinture, saint Luc; la sculpture, les martyrs Claude, Nicostrate, Sym-

[1] Il santo uomo le scolpi con intenzione di formare in vece di Giove quella di Christo nostro signore, in luogo di Giunone quella della beata Vergine, e per quella di Mercurio S. Giovanni Evangelista.

phorien, Castorius et Simplicius; la musique, sainte Cécile; la poésie, saint Damase. » (Mgr GERBET.)

Ces martyrs de l'art et de la foi, dont nous avons raconté l'histoire, sont à Rome les patrons de la confrérie des sculpteurs et tailleurs de marbre et de pierre, *scarpellini*, qui y ont une grande dévotion et qui ont imprimé à leurs frais la vie de ces saints [1]. Cette corporation possède dans le *cortile* qui précède l'église des Quatre-Couronnés une chapelle dédiée à saint Sylvestre, qui renferme de vieilles fresques sur la vie de ce Pape et sur les exploits de Constantin. J'y remarque un beau portrait en pied du premier César chrétien, peint sur un pilier en face du portrait de Saint-Sylvestre, qui baptisa Constantin. A côté est la maison et le *Conservatorio* des pauvres orphelines, créé par Pie IV.

Ne trouvez-vous pas que tous les sculpteurs chrétiens devraient avoir pour patrons Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplicius?

Hélas! trop souvent la sculpture est redevenue païenne de forme et de pensée. Depuis la Renaissance, trop d'artistes ont fait comme ce Démétrius dont parlent les Actes des Apôtres (XIX). Il était orfèvre à Éphèse, et faisait en argent de petits temples de Diane qui lui rapportaient beaucoup, et il ameuta ses ouvriers et tout le peuple contre saint Paul, qui enseignait que les ou-

[1] En bouquinant à Rome j'ai trouvé cette édition populaire; elle est intitulée : *Breve ragguaglio del martirio dei SS. quattro coronati e di altri cinque prottettori de' scarpellini de' quali si celebra la festa alli 8 di novembre, dall' università de' Scarpellini, nella loro chiesa de' SS. Andrea e Leonardo a Torre de Specchi.— Stampato ad instanza dell' Università medesima. — In Roma* MDCCXCV. — *Presso i Lazzarini.* — *Con licenza de' Superiori.*

vrages de la main des hommes n'étaient point des dieux.

L'étude exclusive de l'art ancien et l'imitation du *nu* antique, ont rendu la statuaire idolâtre et dangereuse. « Si l'on en croit Vasari, remarque M. de la Gournerie, le confessionnal entendit parfois l'aveu des impressions funestes causées, au sein même des temples chrétiens, par ces brûlantes images. » Salvator Rosa, dans sa satire sur la peinture, flagelle énergiquement les parents imprudents qui offrent de pareils tableaux aux regards de leurs enfants :

O padri, ô madri ammaliati, e guerci,
La vostra vigilanza ov'è rimasa,
Che comprate ogni dì quadri si lerci ?

Tout le monde n'a pas la naïve candeur de ma nourrice bourguignonne, qui s'écriait à la vue des statues du jardin des Tuileries : Oh ! Jésus ! que de saintes et de saints ! Si mon curé en avait seulement un pour mettre dans l'église de notre village !

« Chacun, disait saint Grégoire de Nysse, est le peintre et le sculpteur de sa propre vie [1]. »

Croiriez-vous qu'au moment où je vous parle de ces artistes martyrs dont le ciseau chrétien refusa de sculpter des idoles, croiriez-vous qu'à l'heure qu'il est, dans

[1] Voyez nos sculpteurs du Moyen Age ; quelle grâce pieuse et décente ! Comme dans leurs statues le corps est chastement voilé et dissimulé ! comme toute la vie et l'expression sont concentrées dans la tête et sur le visage ! « C'est là tout le secret de la différence qui existe entre l'art ancien et l'art moderne ; le premier, supérieur par la forme, le second, par le sentiment ; l'un doué d'un corps, l'autre d'une âme. » (Thiers, *de la Propriété*, etc.)

un pays autrefois catholique et qui se dit encore chrétien, il y a une *fabrique d'idoles pour les païens?* C'est l'Angleterre qui nous offre ce spectacle unique en Europe; elle s'en vante, sans doute, comme d'une preuve de sa tolérance et de la liberté de conscience qu'elle accorde aux pauvres idolâtres dont elle daigne ainsi favoriser, tout en en profitant, les besoins religieux. Il paraît que *Couberen*, le dieu des richesses, est surtout d'un travail exquis; le Veau d'or hébraïque n'était rien auprès de ce produit de l'industrie anglaise [1].

Quand vous reviendrez à Rome, mon cher ami, n'oubliez pas de faire un pèlerinage à l'église des Quatre-Couronnés, et croyez bien, selon un mot de M. l'abbé Gaume, que des ossements brisés des martyrs sort une vertu qui purifie le cœur, et une flamme sacrée qui allume le flambeau du génie.

Après le martyre de nos cinq sculpteurs, je ne connais rien de plus touchant que celui de saint Lazare, moine

[1] Ce fait, qui semble incroyable, nous est attesté par un organe peu suspect; c'est par une feuille protestante de Paris, les *Archives du Christianisme*, qui ajoute : « Or, il se trouve une telle fabrique à Birmingham, et on la dit prospère. Voici un extrait de son *prix-courant :*

« *Yamen* (dieu de la mort), en cuivre fin; fabriqué avec beaucoup de « goût. — *Nirondi* (roi des démons), modèles très-variés. Le géant qu'il « monte est du plus hardi dessin, et son sabre de modèle moderne. — « *Varonnin* (dieu du soleil). Plein de vie. Son crocodile est en airain, et « son fouet en argent. — *Couberen* (dieu des richesses). Ce dieu est d'un « travail admirable; le fabricant y a mis tout son art et tout son talent. « — On trouve des *demi-dieux* et des *démons inférieurs* de toute espèce. « — On ne fait pas de crédit. — Escompte sur payement comptant. » (Cité par l'*Univers* du 17 septembre 1855.)

Ce fait nous reporte à ces temps où le paganisme était encore debout, et où Tertullien reprochait à certains artistes de représenter le corps du Seigneur avec des mains qui ont confectionné le corps des démons : *Eas manus admovere corpori Domini, quæ demoniis corpora confecerunt.* (*De idolatr.*, c. VII.)

byzantin. C'était un peintre célèbre à Constantin quand un édit de l'empereur iconoclaste, Léon l'Isau ordonna de détruire toutes les images de Jésus-Cl Non seulement Lazare n'anéantit pas ses pieux vrages, mais il en créa de nouveaux. Il fut arrêt ordre de l'empereur, et eut les mains percées d'u rouge. La douleur le fit évanouir, mais Dieu le g miraculeusement, et il put reprendre le pinceau [1].

Il faut avouer que les artistes chrétiens ont un ; de préparation qui n'appartient qu'à eux et qui

[1] Les iconoclastes, dont les luthériens ont reproduit les doc prétendaient que les images matérialisaient la religion. « Ce pr remarque Mgr Gerbet, était l'antipode du principe chrétien, suiv quel, en se servant des choses sensibles pour aider l'âme à s'élev l'invisible, on spiritualise les sens eux-mêmes. Ces sectaires raiso comme si la doctrine catholique eût prétendu que les images po être l'expression directe de ce qui est invisible : elles n'en so l'expression indirecte, en vertu de la liaison, perçue par l'esprit, les objets figurés pour les sens et les objets que les sens ne peuv teindre. La peinture est un supplément à la vue immédiate des c elle ne doit donc, pas plus que cette vue elle-même, être séparé foi qui nous apprend l'union de l'invisible avec le visible..... Les clastes n'attaquaient pas seulement les honneurs rendus aux i mais aussi la peinture religieuse elle-même : suivant eux, tout t sacré était une sorte de proposition hétérodoxe. La proscriptio peinture religieuse eût été vraisemblablement étendue à la peint général. Son existence tout entière était en question. Comment elle pu vivre, bannie du domaine de la foi où elle a toujours pu inspirations les plus fécondes ? La peinture sacrée était d'ailleurs l qui pût se produire à cette époque. Que serait devenu l'art, si s numents, ses traditions, sa vie eussent été tout à coup supprimé chrétienté n'eût plus été, sous ce rapport, qu'un désert inculte et s Le pape Adrien Ier, appelé à triompher des iconoclastes, a donc e ses mains les destinées de l'art : il l'a sauvé aussi réellement que le-Grand a sauvé l'Italie des fureurs d'Attila. L'Église l'a placé autels : les académies de peinture lui devraient une statue, ayan inscription cette pensée tirée de ses écrits, qui caractérise à fond gnité de l'art : « Si l'homme fait des images de ce qui est divin « qu'il est fait lui-même à l'image de Dieu. »

réussit à merveille. Nos cinq sculpteurs font le signe de croix sur le marbre qu'ils vont entamer; Frà Angelico s'agenouille pour peindre le Sauveur et sa divine Mère; Juan de Joannès communie avant de prendre le pinceau; Palestrina écrit en tête de son cahier de compositeur : *Mon Dieu, éclairez-moi!* Pascal s'écrie dans un de ses immortels fragments : « Si ce discours vous plaît, sachez qu'il vient d'un homme qui s'est mis à genoux avant de l'écrire ! »

Pascal a dit que la foi, c'est Dieu sensible au cœur; ne pourrait-on pas dire aussi que l'art véritable, c'est Dieu sensible aux yeux ?

## LXXVI

# GALERIE DES MARTYRS.

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort?
CORNEILLE.

Au sommet du Cœlius, non loin des Quatre-Couronnés, s'élève une rotonde isolée entourée de murs; on y pénètre par une petite porte toujours fermée, où il faut frapper longtemps pour se faire ouvrir par le custode: c'est l'antique église de Saint-Etienne-le-Rond, *San-Stefano-Rotundo*, une des plus étranges de Rome par sa forme. Cette forêt de colonnes de granit, dont presque aucune ne se ressemble, compose deux portiques tout à fait circulaires, surmontés d'une coupole; au centre s'élève sur l'autel un tabernacle bizarre qui a coûté, dit-on, quarante ans de travail à un pauvre Suédois qui était custode de cette église au seizième siècle. On ignore la destination primitive de cet édifice antique : c'était peut-être, disent les savants, un *macellum*, une halle à la

viande, ou bien une salle de bain, un temple de Claude, de Bacchus ou de Jupiter *Étranger*. Le fait est qu'ils n'en savent rien. Tout ce qui est certain, c'est qu'au cinquième siècle le Pape saint Simplicius, voulant élever une église à saint Étienne, prit ce temple, et, le trouvant à moitié détruit par les barbares, lui fit faire les réparations nécessaires, et enleva à droite et à gauche, dans Rome, les premières colonnes de granit qu'il trouva pour remplacer celles qui étaient brisées. Nicolas V le fit restaurer, et fit murer l'INTERCOLUMNIUM de la première colonnade. Un siècle après, cet ancien édifice prêta ses murailles, comme une toile immense, au pinceau de deux artistes chrétiens qui y tracèrent l'histoire sanglante du Christianisme naissant : c'est un véritable tableau de bataille, et de quelle bataille, suivie de quelle victoire !

C'est une galerie des martyrs qui commence à Hérode et se poursuit de tyrans en tyrans jusqu'à Dioclétien. Cette tragédie chrétienne s'ouvre par le massacre des saints Innocents, célébrés par Prudence, dont l'hymne charmante a été gracieusement traduite par le vieux Desmarets :

Brillez, fleurs des martyrs, dont la troupe innocente
Tombe au lieu de Jésus sous le fer des méchants,
Comme un tourbillon dans nos champs
Rompt les tendres boutons de la rose naissante.

Prémices des martyrs qui pour Christ se dévouent,
Vous mourez pour l'Agneau plus doux que des agneaux,
Vous riez devant vos bourreaux,
Et vos petites mains de vos palmes se jouent.

Antonio Tempesta a peint les Innocents, la *Vergine addolorata* et le martyre des saints Primus et Felicia-

nus. Les voici dans le Colysée exposés aux lions, qui les respectent; alors on leur verse du plomb fondu dans la bouche, on leur disloque les membres avec des poulies, enfin ils sont décapités.

Niccolò Pomarancio a exécuté toutes les autres fresques si nombreuses et si variées qui se déroulent comme un panorama sur les murs circulaires de Saint-Etienne-le-Rond; il a déposé sur la longue ligne des *intercolumnium* un volume entier de la sanglante narration de saint Grégoire de Nysse sur tous les genres de supplices infligés aux martyrs: c'est à faire dresser les cheveux sur la tête d'horreur, de pitié et d'admiration. Ces peintures ont beaucoup d'incorrections et une extrême négligence de dessin; mais elles sont exécutées avec un coloris expressif [1] et une hardiesse de pinceau digne de l'école espagnole. C'est une verve, une fougue, une furie incroyables; il semble que le peintre ait trempé son pinceau dans le sang, et, comme Ribeira, il a l'air du bourreau des martyrs qu'il représente, tant il paraît se repaître de leurs souffrances. C'est le Dante de la peinture; mais, au lieu des tourments éternels des damnés, il nous retrace ces supplices passagers que les chrétiens supportaient avec tant de joie et d'espérance, pendant lesquels ils avaient des bénédictions pour leurs persécuteurs, ils voyaient le ciel s'ouvrir et les consoler par des visions de paix et d'amour, tandis qu'ils accomplissaient dans leur corps, dit Massillon, ce qui manquait à la Passion de leur Maître.

Il serait à souhaiter que ces peintures saisissantes

[1] Gagliarde espressionni e vivaci colori. (Nibby.)

fussent reproduites par la gravure dans toute leur sainte horreur; elles formeraient ainsi l'*Album des martyrs*, les héros des seules victoires où, selon l'expression de Mgr Gerbet, l'on n'ait pas à pleurer sur les vaincus.

Voici d'abord Notre-Seigneur sur la croix; adorons le Modèle, le Roi des martyrs. Voici saint Etienne, le proto-martyr auquel cette église est dédiée : c'est un de mes patrons, et j'aime à lui réciter les beaux vers où Dante peint son glorieux supplice :

Poi vidi genti accese in fuoco d'ira,
Con pietre un giovinetto ancider, forte
Gridando a se pur : martira, martira ;
E lui vedea chinarsi, per la morte
Che l' aggravava già inver la terra,
Ma degli occhi facea sempre al ciel porte,
Orando all' alto sire in tanta guerra,
Che perdonnasse a' suoi persecutori,
Con quell' aspetto che pietà disserra.

Voici les apôtres : saint Pierre crucifié, saint Paul décollé, saint Jean plongé dans une chaudière d'huile bouillante qui va se changer pour lui en une huile fraîche et parfumée; Domitien, vaincu, reléguera l'apôtre dans l'île de Patmos, où il écrira pour nous le poëme de la fin des temps. Bravo! Néron ! tour à tour tigre et pourceau, roule-toi dans la fange et dans le sang! fais recouvrir les chrétiens de peaux de bêtes, et livre-les ainsi dans tes jardins aux chiens dévorants qui les poursuivent comme un vil gibier! Ces Nazaréens impies osent nier ta divinité; revêts-les d'une tunique ensoufrée, et qu'on y mette le feu pour qu'ils servent de mèches aux horribles flambeaux qui éclairent tes orgies !

Salut à l'Apôtre des Gaules, à saint Denis, qui porte dans ses mains sa tête barbue et mitrée ! Saint Vital est enterré vivant. Eustache, commandant de la cavalerie romaine au siége de Jérusalem, se fit remarquer de Trajan et combattait encore sous Adrien. Nommé général, il ramène à Rome son armée victorieuse, et Adrien lui ordonne de monter au Capitole pour rendre grâce aux dieux : Eustache déclare qu'il ne doit remercier que le Dieu des armées. Adrien, qui se piquait d'être artiste, poëte et antiquaire, se rappelle le taureau d'airain que Pérille inventa pour le tyran Phalaris et dont il fut la première victime; le *divin* empereur sourit à l'idée d'essayer de ce nouveau supplice sur son général victorieux; il fait chauffer jusqu'au rouge un taureau de bronze où l'on enferme Eustache, Théopista sa femme, et leurs deux fils, Théopiste et Agapet. J'ai vu dans l'église de Saint-Eustache *in platana* un beau et grand tableau de l'Impériali, qui représente le moment où le général va être jeté dans le taureau béant dont la gueule embrasée engloutit son second fils :

J'ai vu, Ciel, tu le sais par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardents et dedans les taureaux
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux !

Beaux vers de Rotrou dans sa tragédie de saint Genest; il a dit encore dans des vers non moins fermes et non moins pleins :

Après les avoir vus d'un visage serein
Pousser des chants aux cieux dans des taureaux d'airain.

Voyez Laurent sur son gril rougi au feu, qui lui

semble un lit de plumes et de roses. Polycarpe est sur le bûcher; le Pape saint Calixte a une pierre au cou, et on le précipite d'une fenêtre dans un puits :

Il tombe dans l'abîme et monte vers les cieux.

Saint Agapitus est suspendu la tête en bas au-dessus d'un grand feu de bois vert dont la fumée l'étouffe. Deux jeunes martyrs (j'oublie les noms de ces Scævola chrétiens) posent d'eux-mêmes leurs mains sur des trépieds embrasés, pour défier leurs juges. Le jeune enfant saint Vit est plongé dans un bain de poix bouillante avec sa nourrice Crescentia et son père nourricier, Modestus; rien de plus naïf et de plus sublime que ses réponses au juge et à son propre père encore païen [1] :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
Le *martyre* n'attend pas le nombre des années.

Saint Artemius est écrasé sous un rocher; sa tête est prise à moitié dessous; ses yeux sortent de leurs orbites. On enfonce à ce chrétien des roseaux sous les ongles. Saint Hippolyte est attaché à la queue de chevaux sauvages. Voici des martyrs brûlés dans un four à chaux; en voilà d'autres hachés par morceaux; c'est atroce;

[1] On peut lire ses *Actes* dans l'intéressante bibliothèque des classiques chrétiens, publiée par M. l'abbé Gaume, qui ajoute à ce sujet:

« Il est revenu tant de gloire à l'Église du martyre de saint Vit, que Rome s'empressa de bâtir en l'honneur de l'illustre enfant la célèbre église de S. *Vito ad Macellum*, sur le mont Esquilin, où les enfants du quartier se réunissent encore pour la retraite préparatoire à la première communion, et que la France, maîtresse de Rome d'où elle avait chassé les Lombards, voulut emporter, comme son plus riche trésor, les restes sacrés de l'immortel martyr. »

on les mutile et on les dépèce à plaisir. Ce tableau n'est qu'un horrible amas de nez, d'oreilles, de pieds et de mains coupés; tous ces patients sont joyeux et souriants, comme si on les débarrassait de membres inutiles ou gangrenés. Celui-ci est enterré jusqu'au cou dans un sable brûlant, le visage exposé au soleil, les paupières coupées, la tête enduite de miel pour attirer les mouches. En voici un autre que l'on a éventré, et qui sert d'auge à des pourceaux. La plume se lasse à décrire ce que le pinceau a osé retracer aux yeux sur ces murs ensanglantés. Chaque province de l'empire, disait Eusèbe, avait son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce; mais Rome païenne réunissait tous ces supplices et en inventait de nouveaux. C'est ainsi que saint Jean la peint dans l'Apocalypse, tout enivrée du sang des justes. Il faut lire dans Eusèbe, dans Lactance, dans les Actes des martyrs, toutes ces ingénieuses variétés de supplices : ongles d'acier, chevalets, croix, roues, peignes de fer, tenailles rougies, lanières garnies de plomb, cercles aigus autour de la tête. Parfois on attachait les chrétiens à des arbres courbés avec des machines, et les branches en se relevant emportaient les lambeaux des victimes. On les cousait aussi dans des peaux de taureaux fraîches qui, exposées au soleil, les étouffaient lentement en se retirant. On les écorchait vifs; on les faisait traîner par des chevaux sauvages sur des cailloux et des lames d'acier tranchantes; on les écrasait sous les pressoirs, qui rendaient une vendange de sang. Quand ils étaient trop nombreux pour essayer sur chacun un supplice particulier, on les

liait en masse sur des barques qu'on submergeait. Nantes devait revoir cette invention païenne dans les noyades républicaines de Carrier.

Ce qu'il y a à remarquer aussi, et ce qui doit nous servir d'exemple en tous les temps, c'est que les empereurs romains n'avaient pas de sujets plus soumis, de soldats plus courageux que les chrétiens, tant qu'ils leur laissaient le libre exercice de leur religion; mais dès qu'on attentait à la liberté de leur conscience, ces mêmes hommes devenaient de divins entêtés que rien ne pouvait vaincre :

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons,
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons
Les a-t-on vus mutins, les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lions aux combats, ils meurent en agneaux.
(*Polyeucte.*)

La mort pour les trop voir ne leur est plus sauvage;
Pour trop agir contre eux le feu perd son usage;
En ces horreurs enfin le cœur manque aux bourreaux,
Aux juges la constance, aux mourants les travaux.
(ROTROU.)

Ces martyrs étaient de tout âge, de tout sexe, de toute condition :

J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux.
J'en ai vu que le temps prescrit par la nature
Etait prêt de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échaufauds presser ce dernier pas.
Et d'un jeune courage affronter le trépas.

J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge
A qui, jusqu'aux tyrans, chacun rendait hommage,
Voir avec quel plaisir, meurtris et déchirés,
Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés :
Vous l'avez vu mes yeux, et vous craindrez sans honte
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte?
(ROTROU.)

Que de vierges ont mêlé, dans leur couronne, comme disent les Actes, le lys de la virginité à la rose du martyre! Que de néophytes dont les robes, blanchies la veille dans les eaux du baptême, s'empourpraient le lendemain dans leur propre sang! On a remarqué que les vierges et les adolescents forment environ le tiers des martyrs connus :

Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

Le Pomarancio n'a pas oublié les vierges et les femmes chrétiennes dans sa galerie des martyrs. Voici Catherine sur la roue et Agnès sur le bûcher; Prisca, vierge de treize ans, livrée aux lions qui lui lèchent les pieds; Cécile, étouffée dans les bains de sa demeure; Sothère, offrant ses joues virginales aux soufflets, supplice réservé aux esclaves; Bibiane, liée toute nue à une colonne et flagellée jusqu'à la mort; Martine, découpée à coups de rasoir; Agathe, les seins coupés; un bourreau les ramasse tout sanglants; elle dit au juge : « Ne rougis-tu pas de faire couper à une femme ce que toi-même as sucé dans ta mère [1]? » On arrache les dents à Apollonie avec des tenailles; le juge, le doigt levé, semble compter le nombre des dents avec une atroce

[1] Non pudet amputare in fœmina quod ipse in matre suxisti? (Brev. rom.)

tranquillité. Marguerite est étendue sur le chevalet, blonde, jeune et souriante; les bourreaux s'acharnent sur son corps nu, pur et sanglant, c'est à faire pleurer; ils lui déchirent les seins avec des ongles de fer, tandis qu'un prêtre païen lui montre une statuette de Jupiter qu'il l'engage à adorer. Thècle est attachée aux cornes d'un taureau furieux qui sème derrière lui les lambeaux de ce corps virginal. C'est aussi le supplice de Blandine, jeune esclave lyonnaise; on l'enferme dans un filet, et on la livre sans défense aux attaques du taureau. Le cirque de Carthage est devant nos yeux. Sainte Perpétue a écrit jour par jour l'histoire de son martyre jusqu'au moment où elle fut exposée à l'amphithéâtre avec son frère, saint Satur, et son esclave, sainte Félicité, qui était enceinte et qui accoucha dans la prison[1]. On mène les deux héroïnes dans le cirque et on les dépouille de leurs vêtements; mais le peuple voyant Félicité si délicate et relevant à peine de couches, *stillantibus mammis*, en fut ému et indigné; il fallut pour l'apaiser donner des robes flottantes à ces deux chrétiennes qu'on enferma dans un filet et qu'on jeta ainsi aux pieds d'une vache furieuse. Perpétue reçoit la première un coup de corne, mais elle se préoccupe moins des déchirures de ses membres que des déchirures de sa robe qui l'exposent presque nue aux regards de la foule; elle tombe sanglante, plus attentive à la pudeur qu'à la souffrance, *pudoris potius*

[1] Son accouchement fut difficile, et elle se plaignait; l'un des geôliers lui dit: « Comment, toi, qui ne sais pas supporter les douleurs de l'enfantement, supporteras-tu demain les supplices et la mort qui t'attendent? — Félicité répondit : Aujourd'hui, c'est moi, moi seule qui souffre; demain, ce sera Jésus-Christ lui-même qui souffrira en moi.» *Hodie ego patior; cras in me patietur Christus.*

*memor quam doloris.* Ainsi, sur cette place de la Révolution, rougie de sang comme les amphithéâtres antiques, nos pères ont vu Madame Élisabeth, sur l'échafaud de Louis XVI, dire au bourreau qui d'un geste avait mis à nu les épaules de la victime : « Au nom du ciel, *Monsieur*, recouvrez-moi le sein ! »

Il faut s'arrêter; terminons par le martyre de deux mères romaines qui ont montré un courage plus grand que celui de la mère des Gracques. Cornélie disait :

> Fille de Scipion, et pour dire encore plus,
> Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Les chrétiennes ne disaient rien et mouraient.

Sainte Symphrose, pendue par les cheveux, fut précipitée dans ces cascades de Tivoli qui avaient baigné les courtisanes et le Falerne d'Horace; elle encouragea ses sept enfants à l'imiter, et pas un ne manqua à la suivre. Sainte Félicité, autre dame romaine, fut plus rudement éprouvée; elle ne précéda pas, mais suivit ses enfants dans le ciel. On peut dire qu'elle souffrit huit fois le martyre, une fois dans sa personne, et sept fois dans celle de ses enfants. Elle avait aussi sept fils : « Mes enfants, leur dit-elle, regardez en haut, voyez le ciel, méritez-le; » *Videte, filii, cœlum, et sursum accipite*[1] !

Qu'est-ce qui donnait cette force surhumaine à ces hommes, à ces vierges, à ces mères, à ces enfants? Qu'est-ce qui la donne encore à nos missionnaires et à

[1] C'est aussi ce qu'exprime le geste de la mère de saint Symphorien dans le beau tableau d'Ingres. Hippolyte Flandrin, dans ses fresques de Saint-Vincent-de-Paul, a peint sainte Félicité et ses sept jeunes enfants l'aîné, qui est encore tout petit, marche devant, portant un long glaive nu sur son épaule, idée ingénieuse et touchante.

nos sœurs de charité ? C'est Jésus-Christ dans son corps et dans son sang, c'est la communion fréquente, et elle était quotidienne chez les premiers chrétiens; on la donnait même aux petits enfants exposés, comme les adultes, à verser leur sang pour le Christ [1]. Nourris de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, les chrétiens sortaient de leurs cachots, dit saint Chrysostome, comme des lions tout sanglants et redoutables au démon lui-même [2].

Le mot *martyr* vient du grec Μάρτυρ, *témoin*. Quand le paganisme à son tour fut persécuté, il tomba de lui-même et n'eut pas un seul martyr. L'erreur a eu parfois des adeptes qui l'ont défendue jusqu'au sang; mais ce n'est pas la mort qui fait le martyre, a dit un Père, c'est la cause. Le nombre des martyrs est infini; on l'évalue à

[1] E perchè in quei tempi procellosi, poco men degli adulti della barbarie de' gentili eran sicuri gli stessi più teneri fanciullini, perciò anch' eglino erano ammessi a ricevere un tanto sussidio in quel meglior modo, che n'erano capaci; onde venivano communicati sotto la specie sola dal vino, intingendo il Diacono o il Sacerdote l'estremità del dito auriculare nella medesima, e ponendola poi in bocca al bambino, questi veniva a succhiarla a modo di latte, o pure servendosi d'un piccolo cucchiajo di metallo con manico a foggia di foglia, uno de quali qui vedersi delineato nella tavola del c. III. (Boldetti, Osservazioni, l. I.) Saint Cyprien raconte que des parents chrétiens ayant laissé un jour leur enfant dans les mains d'une nourrice païenne, celle-ci le porta aux magistrats qui donnèrent à sucer à l'enfant un morceau de pain trempé dans le sang d'une victime immolée aux idoles. Le lendemain, l'enfant ayant été présenté à l'autel par ses parents, le Diacre voulut lui faire goûter au vin consacré; l'enfant refusa avec horreur, et l'ayant pris de force, il se mit à pleurer et à vomir : *In corpore atque ore violata Eucharistia permanere non potuit.*

[2] C'est ce que l'art du Moyen Age exprimait si bien en sculptant sur les chapiteaux des églises des lions buvant dans des calices. Ainsi, par exemple, au portail de Saint-Aignan de Cosne. (M. l'abbé Crosnier, *Iconographie chrétienne.*)

onze millions pour toute l'Église, et à deux millions et demi pour Rome seulement. Il fallait ces torrents de sang généreux pour cimenter la cité de Dieu. Sans cette soif du martyre qui dévorait les premiers chrétiens et qui leur faisait aller au devant des supplices, jamais peut-être l'Évangile n'eût triomphé du paganisme, si profondément enraciné dans les cœurs. Pour vaincre les persécuteurs, ils ont mieux réussi en laissant verser leur sang, qu'en essayant de répandre le sang de leurs ennemis. Victimes, ils ont triomphé des bourreaux. Sur le bûcher et sur les chevalets, dans le cirque, sous la dent des bêtes, ils furent plus terribles aux tyrans que les Spartacus révoltés qui affrontèrent leurs maîtres sur les champs de bataille. Quand la cause est juste, celui qui souffre est plus fort devant Dieu et devant les hommes que celui qui résiste; celui qui reçoit les coups est plus sûr de vaincre que celui qui les donne, le chrétien qui succombe, que le séditieux un instant vainqueur. « Plus on nous fauche, plus nous repoussons, » disait Tertullien aux païens : *Quo plures metimur, plures efficimur*. « Fils du Calvaire, » s'écrie le Père Ventura dans l'Oraison funèbre d'O'Connell, « les chrétiens se multiplient quand on les décime; ils triomphent dans l'humiliation, et ils ressuscitent dans la mort! »

Comme ils fuyaient la gloire et cherchaient les supplices,
Les supplices enfin les ont glorifiés.

(CORNEILLE, *Imitation de J.-C.*)

## LXXVII

# LES TRAGÉDIES DU COLYSÉE.

A PIERRE CORNEILLE.

Père de notre scène, ô Corneille! ô grand homme!
Je pense à toi souvent dans cette antique Rome;
Sans avoir vu ses murs, tu la connaissais mieux
Que plus d'un voyageur qui la vit de ses yeux,
Et sans avoir quitté ta fraîche Normandie,
En toi tu portais Rome, et tu l'as agrandie [1];
D'après ton propre cœur ta muse devina
L'âme du grand Pompée et l'âme de Cinna.
Viens, Corneille! en suivant leurs glorieuses traces,
Allons rêver ensemble au tombeau des Horaces.

Mais non, je me sens froid devant ces demi-dieux,
Tous ces héros païens ne sont point nos aïeux;
Mais les chrétiens martyrs, les vierges et les prêtres,
Voilà ce qui m'émeut, car ce sont nos ancêtres;
Voilà notre noblesse, et c'est avec raison
Que nous portons comme eux une croix pour blason.

[1] Comme on dit Jules-le-Romain, Mignard-le-Romain, Poussin-le-Romain, ne faut-il pas dire aussi Corneille-le-Romain?

Laissons là les héros de l'antique Élysée,
Corneille ! allons tous deux prier au Colysée,
Sur ce champ de bataille où, toujours invaincus,
Nos pères ont bravé les fils de Romulus.
Vieux chrétiens, noble race, à mourir toujours prête [1],
Et dont le jour de mort devient un jour de fête [2];
Tu les peignis, Corneille, en traits ineffacés :
Le Colysée et toi, vous vous reconnaissez.
Là ton fils Polyeucte et ta fille Pauline
T'attendent couronnés d'une palme divine ;
Tu n'as rien de plus beau que ce couple chrétien.
Je crois entendre encor leur sublime entretien,
Céleste dénoûment d'une héroïque histoire :
« Où le conduisez-vous? — A la mort. — A la gloire ! »

Le Colysée, commencé par Vespasien, fut achevé par Titus qui y fit travailler les captifs juifs qu'il amena de Jérusalem. Les Juifs ont construit pour leurs oppresseurs les Pyramides en Orient et le Colysée en Occident. L'architecte du Colysée s'appelait Gaudentius; il se fit chrétien dans la suite, et fut condamné par Vespasien à rougir de son sang l'amphithéâtre qu'il avait élevé aux plaisirs des Romains. Sa curieuse épitaphe se lit encore au Forum dans le souterrain de l'ancien temple de Mars, devenu l'église de Sainte-Martine :

SIC PREMIA SERVAS VESPASIANE DIRE PREMIATVS ET MORTE GAVDENTI
LETARE CIVITAS VBI GLORIÆ TVE AVTORI PROMISIT ISTE
DAT KRISTVS OMNIA TIBI QVI ALIVM PARAVIT THEATRV IN CELO.

« C'est donc ainsi que tu récompenses, cruel Vespasien; pour prix tu reçois la mort, Gaudentius. Réjouis-toi,

[1] *Expeditum mori genus.* (Tertullien.)

[2] On sait que le jour de fête des saints et des martyrs est le jour de leur mort, que l'Église, par une transposition sublime, considère comme le jour de leur *naissance* à la véritable vie.

Rome, dont l'empereur se contente de faire des promesses à l'auteur de ta gloire, car le Christ les accomplit toutes pour toi, Gaudentius, lui qui t'a préparé un autre théâtre dans le ciel. »

Le mot *théâtre* est ici placé par opposition avec *amphithéâtre;* c'est une belle antithèse pour l'architecte du Colysée :

« Pourtant, ô mes enfants, c'est ma grande pensée,
Ce sont mes mains
Qui bâtirent jadis ce vaste Colysée
Pour les Romains.
Quoi ! je meurs au milieu de cet amphithéâtre
Que j'ai construit;
Longtemps avant mon œuvre, architecte idolâtre,
Je suis détruit [1]. »

L'amphithéâtre est plein ; le divin empereur est arrivé ; la scène s'ouvre ; quels sont les drames qui vont s'y jouer? Voulez-vous connaître le programme du spectacle? D'abord les gladiateurs, dont le nom vient de *gladius;* les Romains les élevaient avec soin, comme les Espagnols élèvent leurs toréadors et les Anglais leurs jockeys. Ensuite viennent les combats de l'homme contre les bêtes ; on se rappelle l'histoire de l'esclave Androclès et de son lion ; la générosité du noble animal faisait un beau contraste avec la cruauté des Néron et des Caligula. Mais le peuple se lasse et demande un autre spectacle ; l'entendez-vous crier : *Christiani ad leones, christiani ad belluas!* On applaudit ; un vénérable vieillard est poussé dans l'arène à coups de fouet : c'est Ignace d'Antioche, le

[1] *Lettres à Edouard sur les catacombes romaines,* par M. l'abbé Alphonse Cordier.

disciple des apôtres, l'évêque des chrétiens; il s'agenouille et dit : « Je suis le froment du Seigneur; il faut que je sois moulu par la dent des bêtes pour devenir le pain pur de Jésus-Christ. » Le vieil *acteur* de ce drame sanglant repose près du *théâtre* où il fut couronné; on vénère ses reliques dans la basilique voisine de Saint-Clément. Voici deux jeunes princes d'Orient, Abdon et Sennon, ramenés de Perse à Rome par Décius; ils se proclament chrétiens, et ils sont livrés au glaive des gladiateurs.

La liste des martyrs exécutés au Colysée serait infinie. Il suffit de citer Hippolyte, Eusèbe, Marcel, Adrien, Pauline et leurs enfants; le sénateur Julius; Marin, fils d'un autre sénateur; les évêques Alexandre et Eleuthère; les illustres vierges Martine, Tatiane et Prisca, toutes trois filles de consuls et de sénateurs; Martine était orpheline et maîtresse de ses biens; elle les avait distribués aux pauvres, digne préparation au martyre. Ulpien, préfet de Rome, ne pouvant la résoudre à sacrifier à Apollon, la fait souffleter et déchirer par des ongles de fer, tandis qu'elle est suspendue à un poteau; elle continue à confesser le Christ; ses bourreaux émus se convertissent et sont martyrisés à leur tour. A la voix de Martine, les temples de Diane et d'Apollon s'écroulent. Ulpien fait verser de l'huile bouillante sur ses plaies d'où l'on voit sortir du lait avec du sang, et d'où s'exhale une suave odeur. Le tyran la fait conduire au Colysée, où l'on ouvre sur elle toutes les loges grillées des bêtes féroces; elles s'élancent et viennent lécher les plaies saignantes de la vierge; enfin elle est décapitée sur la *pierre scélérate*, comme l'appelaient les païens :

c'était la pierre destinée au supplice des scélérats et des chrétiens. L'église de Sainte-Martine s'élève aujourd'hui non loin du Colysée, en face de ces temples païens qui tombèrent à la voix de la jeune martyre. Euphémie est aussi exposée aux bêtes qui l'épargnent; elle prie Dieu de lui permettre enfin de mourir pour aller plus tôt à lui; alors un des lions se lève et la dévore, tandis que les autres continuent à lui lécher les pieds; le Colysée vit également le triomphe de sainte Félicité, dont nous avons déjà parlé et que saint Augustin appelle une *amazone de Dieu.*

En 270, sous le règne de Claude, deux cent soixante-deux chrétiens, surpris à creuser une catacombe dans la voie Salaria, sont conduits au Colysée, divisés en trois bandes et livrés à trois bataillons d'archers qui s'amusent à les tuer à coups de flèches; ce fut, disent les Actes, l'affaire de deux heures. Saint Menna, soldat chrétien, prévoyant les persécutions, se retire du service et se prépare au martyre par la prière et la pénitence. Le jour de la naissance de l'empereur, dont on célébrait la fête par une affreuse boucherie au Colysée, il y pénètre et déteste tout haut ces jeux barbares; on le saisit, on le met sur le chevalet, on lui déchire le corps avec les pointes aiguës de son propre cilice, et il expire sous les lanières de plomb, servant de spectacle aux Romains, pour avoir voulu les en priver. C'est que ces combats avaient un attrait irrésistible pour les fils de Romulus; ils leur étaient devenus aussi nécessaires que le pain de chaque jour, *panem et circenses.* Saint Augustin a peint son ami Alypius entraîné par respect humain à l'amphithéâtre. D'abord il se promet de n'en rien voir, et il ferme les

yeux ; mais, au cri d'un mourant, il les rouvre, et il ne peut plus les détacher de l'arène. « A peine a-t-il vu le sang, qu'il boit la cruauté ; il se désaltère à la coupe des Furies, il s'enivre des parfums du carnage. Ce n'était plus ce même homme qui venait d'arriver, c'était un des habitués de cette foule barbare. Il vit, il s'écria, il s'enflamma ; il emporta de ces lieux la fureur d'y revenir, non plus avec ceux qui l'y avaient amené, mais avant eux, mais avec d'autres qu'il y entraînait à son tour. »

Nous pouvons nous faire encore une idée de cet attrait du sang par la passion que montrent les Espagnols pour les combats de taureaux.

J'ai déjà parlé, je crois, du beau mouvement d'un prédicateur romain qui prêchait contre les mauvais spectacles.

« On m'objecte ceci : Il y a de bons chrétiens qui y vont. Oui, il y en a ! Il y en avait surtout autrefois que je vous offre comme des modèles à suivre. Les premiers chrétiens allaient au spectacle, mais pour y confesser leur foi, et non pour en rougir ! Ils se faisaient même *acteurs ;* ils demandaient à jouer un rôle dans les drames sanglants de l'amphithéâtre, et au dénoûment de la tragédie, ils aimaient à verser tout leur sang sur l'arène du Colysée, aux applaudissements des Romains. »

Il y avait sous Dioclétien un certain Génésius qui était à la fois auteur comique, acteur et directeur de troupe, comme l'était Plaute, comme le furent Shakspeare et Molière. C'était le comédien favori de l'empereur et du peuple, et il savait, dit-on, faire monter le rire sur les lèvres des plus sévères sénateurs [1]. Il avait

[1] Beatus Genesius cum esset in urbe Roma magister mimithelæ artis,

surtout un talent particulier pour tourner en ridicule la foi chrétienne et ses mystères, qui étaient souvent alors le sujet de la dérision publique. Un jour, voulant plaire à Dioclétien, dont la haine pour les chrétiens était assez connue, il imagine de représenter sur le théâtre impérial une espèce de farce burlesque qui eut le plus grand succès. Génésius y joue le rôle d'un païen qui, se sentant malade, demande à être baptisé. « Hélas! mes amis, je me sens bien lourd, je veux devenir plus léger. — Comment te rendrons-nous léger, si tu es lourd? sommes-nous des charpentiers pour te raboter? » Et le parterre d'éclater de rire. Génésius poursuit : « C'est ma conscience qui est lourde, je réclame le baptême. » Un de ses camarades, jouant le rôle d'un prêtre chrétien, se présente : « Mon fils, pourquoi m'avez-vous demandé? » Alors, par un mystère qui est un secret de Dieu, Génésius, illuminé d'un rayon intérieur, répond sérieusement : « Je souhaite de recevoir dans le baptême la grâce de Jésus-Christ, et je crois tout ce que croient les chrétiens. » On lui administre le baptême toujours par bouffonnerie; mais il le reçoit avec foi, et il voit au même instant le ciel s'ouvrir et les anges qui effaçent dans le livre de vie tous les péchés qu'il a commis. La farce continue; on le traîne devant l'empereur; mais alors il déclare la vision qu'il a eue, et se proclame chrétien. Dioclétien applaudissait, croyant que cela était dans son rôle comique; mais, voyant enfin que la fiction devenait une réalité, il envoya Génésius jouer la tragédie sur le théâtre du Colysée, d'où, par le martyre, il

qui stans cantabat super pulpitum, quod *themele* vocabatur, et rerum humanarum erat imitator. (Ruinart, *Acta sincera.*)

passa sur la scène de l'immortalité. Son exemple fut suivi par un comédien de ses camarades, nommé Ardaléon.

Rotrou a mis ce fait si dramatique dans sa tragédie de Saint Genest, trop peu connue, et qui n'est pas indigne de Polyeucte :

> Rotrou peint saint Genest dans son rôle immortel,
> Comédien-martyr qu'on applaudit au ciel.

Les vers cornéliens abondent dans Rotrou. A la fin de la pièce, Genest dit à Dioclétien :

> Je vous ai diverti, j'ai chanté vos louanges;
> Il est temps maintenant de réjouir les anges,
> Il est temps de prétendre à des prix immortels,
> Il est temps de passer du théâtre aux autels!
> Si je l'ai mérité, qu'on me mène au martyre :
> Mon rôle est achevé, je n'ai plus rien à dire!

Ce qui est plus beau encore que la tragédie de Rotrou, c'est la mort du poëte, victime de son dévouement à ses concitoyens pendant l'épidémie qui ravageait Dreux, sa ville natale. C'est presque un martyr, et en mourant il aurait pu dire comme son héros :

> Il est temps de passer du théâtre aux autels!

Au moyen âge, le Colysée devint un théâtre sacré où on représentait les scènes de la Passion et ces pièces religieuses appelées *mystères;* c'est alors qu'on peignit ce plan de Jérusalem qu'on voit sur la paroi intérieure du grand arc d'entrée, vers l'occident : c'était la décoration du drame du Golgotha ; belle idée de représenter la Passion du Sauveur sur cette scène immense, calvaire de ses

martyrs. J'aimerais aujourd'hui à voir représenter au Colysée le *Saint Genest* de Rotrou, le *Polyeucte* de Corneille, le *Magico Prodigioso* de Caldéron, ces trois drames du martyre! Qui n'admirerait ces trois héroïnes chrétiennes, Justine, Natalie, Pauline [1]; j'ose les préférer aux deux héroïnes juives de Racine :

Je vois, je sais, je crois, je suis chrétienne enfin!

« Ce *je suis chrétienne* de Pauline, disait Chateaubriand, c'est une déclaration d'amour dans le ciel. »

Et Chateaubriand aussi, le chantre des martyrs, a jeté dans le cirque Eudore et Cymodocée, et la fille d'Homère est devenue la sœur de Pauline et de Polyeucte.

Telles sont mes rêveries dans le Colysée; depuis ce matin je suis comme enterré au milieu de ses ruines. On dit que celles de Palmyre et de Balbeck sont plus grandioses encore, mais elles ne produisent pas la même impression sur l'âme; elles n'ont pas les souvenirs palpitants du Colysée. Ce matin, le vieil amphithéâtre de Vespasien me rappelle le cirque de Gavarnie, bâti des mains de Dieu au fond des Pyrénées; il est sublime avec ses rocs gigantesques et sa cascade suspendue comme un

[1] Rotrou fait jouer à saint Genest le martyre de saint Adrien et de sainte Natalie; Corneille a mis sur la scène le martyre de saint Polyeucte, et Caldéron, celui de saint Cyprien et de sainte Justine. Cyprien était un philosophe et un savant que l'on avait surnommé le *magicien*. Le poëte espagnol nous raconte qu'amoureux de Justine, Cyprien avait donné son âme au démon pour la posséder. Mais Justine lui fait rompre le pacte, le convertit et l'entraîne avec elle au martyre : — Sois ferme, lui dit-elle, ne faiblis pas! — Ah! s'écrie Cyprien dans un élan sublime, j'avais donné mon âme pour toi, ne donnerai-je pas mon corps pour Dieu?

Quien el alma diò per ti,
¿Qué harà en dar por Dios el cuerpo?

arc-en-ciel; mais, encore une fois, il n'a pas les souvenirs du Colysée.

Qu'il est beau de voir le ciel de Rome se montrer comme un rideau d'azur à travers les brèches croulantes de l'amphithéâtre Flavien! Je suis seul dans cette immensité; on n'entend d'autre bruit que le bourdonnement des cigales au soleil, et le gazouillement intermittent d'une multitude d'oiseaux qui, au bruit de mes pas, s'envolent des broussailles qui recouvrent les stalles encore numérotées où se plaçait le peuple-roi. L'imagination s'envole comme eux dans les anciens jours. Ces ruines sont couvertes d'une riche végétation; le professeur Sebastiani a compté deux cent soixante espèces de plantes qui croissent dans le Colysée. On y trouve une foule de fleurs sauvages dont le vent d'Afrique m'apporte les vives émanations.

Je suis étendu le long du Podium où était la loge impériale, et peu à peu ces strophes s'envolèrent de ma pensée, comme les oiseaux, à ma voix, de leurs buissons aériens.

Colosse cimenté sous le fils de Flavien
Par la sueur du juif et le sang du chrétien,
D'où vient ton nom de Colossée,
Je relève en esprit tes gradins somptueux :
Tes mille spectateurs et tes jeux monstrueux
S'offrent aux yeux de ma pensée.

Le divin Empereur s'est assis au Podium,
Les marins ont tendu l'immense Vélarium
Qui cache la voûte céleste
Et prive les chrétiens du doux aspect des cieux;
Mais n'ont-ils pas le ciel dans leurs cœurs généreux:
Dieu les voit, qu'importe le reste?

Dans le champ des martyrs les vierges du Seigneur
Tombent comme les blés aux pieds du moissonneur;
Voici les Vestales si douces,
Ardentes à ces jeux plus que les sénateurs,
Qui disent en riant : Mort aux gladiateurs !
En baissant seulement leurs pouces [1].

Salut ! champ de bataille où nos pères vainqueurs
Trouvèrent une mort digne de leurs grands cœurs
Après leurs luttes magnanimes;
Moi, descendant obscur de tant de saints héros,
J'abhorre les plaisirs et les jeux des bourreaux,
Et je porte envie aux victimes !

Vieux colosse vaincu, cadavre délabré,
Au soleil étendu, dans le sable enterré,
Sous tes ruines chancelantes,
Sur tes gradins brisés, sous tes larges arceaux,
Tu n'as pour spectateurs qu'une foule d'oiseaux,
Qu'un peuple d'herbes et de plantes.

Cirque sanctifié par la religion !
Où rugissaient jadis le tigre et le lion,
Un insecte à peine bourdonne;
Et la croix, autrefois un gibet odieux,
S'élève, des chrétiens drapeau victorieux,
La croix de bois seule rayonne !

1 Consurgit ad ictus,
Et quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
Virgo modesta iubet, converso pollice, rumpi.
(Prudence, *Contra Symmachum*, l. 2.)

# LXXVIII

## CATACOMBES DE SAINT-SÉBASTIEN.

A M. L'ABBÉ COINTE,

CHANOINE DE NEVERS, CURÉ-DOYEN DE POUILLY-SUR-LOIRE.

15 février.

Après avoir contemplé les supplices des martyrs, allons les retrouver dans les cimetières sacrés que les premiers chrétiens appelaient le *concile des martyrs* [1]. Faisons comme saint Jérôme ; il nous raconte que, lorsqu'il était jeune étudiant à Rome, chaque dimanche il descendait avec ses camarades au fond des catacombes pour s'instruire et se fortifier dans la foi ; faisons comme Rancé, qui, durant son séjour à Rome, s'enfonçait quelquefois seul dans le labyrinthe des cercueils, soubasse-

[1] Dès les temps primitifs du christianisme, le changement d'un mot annonça la révolution produite par l'Évangile dans les croyances et les sentiments de l'humanité sur la mort. Aux anciens noms par lesquels on désignait communément les lieux de sépulture, la foi chrétienne substitua, dans la langue qu'elle créait, le nom de cimetière, qui signifie un *dortoir*. Chaque église, l'église de Rome surtout, se mit à veiller ses morts, ou, suivant l'expression de saint Paul, ses *endormis*, comme une mère veille son enfant au berceau. (Mgr Gerbet.)

ment de la cité vivante, selon le mot de Chateaubriand. M. A. et moi nous nous rendons à la basilique de Saint-Sébastien, où nous demandons à descendre dans les catacombes de Saint-Calixte. Un Franciscain nous fait visiter d'abord, derrière le chevet de la basilique, le souterrain semi-circulaire où les chrétiens cachèrent quelque temps les corps des saints Pierre et Paul. Cette sépulture des apôtres s'appelait les *Tombes*, par excellence, et le cimetière voisin prit le nom de *Lieu près des Tombes*, d'où vient, selon le Père Marchi, l'étymologie de *catacombe* (κατὰ *cumbo*), donné dans l'origine à ce seul cimetière, et étendu plus tard à tous les autres de la Rome souterraine [1]. Le Pape saint Étienne avait là sa résidence, son église pontificale et son séminaire, véritable *semence* de martyrs. Il y eut la tête tranchée sur sa chaise pastorale, qui a été transportée à Pise dans l'église des chevaliers de Saint-Étienne. Ce cimetière, commencé par sainte Lucine et achevé par le pape saint Calixte, est un des plus vastes de Rome : c'était le dépôt général des corps chrétiens.

Le vieux Franciscain nous fait rentrer dans la basilique, nous allume des torches et nous introduit aux catacombes par la chapelle souterraine de Saint-Sébastien ; nous descendons le premier étage de la nécropole romaine, qui en a quelquefois quatre et cinq :

> Catacombes, ô temple, ô seul asile où l'homme
> Respirait librement sous le fardeau de Rome !
>
> (A. Soumet, *le Gladiateur*.)

[1] Le P. Marchi n'emploie jamais le mot catacombes, il dit toujours les cimetières chrétiens, la Rome souterraine. Mais chez nous, l'usage de ce mot a prévalu et nous l'employons.

Voici que se déroulent devant nous cet étrange labyrinthe de tombeaux, ces étroits corridors qui fuient en zig-zag à droite et à gauche, comme les chrétiens poursuivis par les persécuteurs. Ne vous semble-t-il pas entendre derrière nous un bruit de pas qui nous cherchent, tandis que, dans le lointain, s'élève le chant voilé des fidèles rassemblés pour le saint sacrifice dans les oratoires souterrains?

Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

Ces vers cornéliens se sont unis dans mon souvenir à la première impression que j'ai reçue de l'aspect des catacombes. Elle a été profonde, elle est inexprimable. Prudence et Chateaubriand, les deux grands poëtes des martyrs, l'un au quatrième et l'autre au dix-neuvième siècle, ont laissé de poétiques et fidèles tableaux de ces cimetières sacrés; nous nous rappelions, à la lueur vacillante de nos torches, ce que dit Eudore de la lumière lugubre des lampes primitives [1], qui, se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandaient une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. Mais il faut laisser ces inspirations au génie et surtout à la piété, laquelle, dit Mgr Gerbet, a un secret qui n'est

[1] On a trouvé dans les catacombes une foule de petites lampes en bronze et en terre cuite. L'une d'elles, aujourd'hui au musée de Florence, a la forme d'une barque : saint Pierre est assis au gouvernail, et saint Paul est debout dans l'attitude de prêcher. Inscription : DOMINVS. LEGEM . DAT . VALERIO . SEVERO . EVTROPI . VIVOS.

qu'à elle pour parler de ces choses, qu'il vaut encore mieux sentir que peindre.

Le cimetière de Saint-Calixte a été longtemps le rendez-vous général des chrétiens vivants et morts. Ce sont encore aujourd'hui les catacombes les plus connues et les plus fréquentées, en raison des escaliers faciles qui y conduisent et parce que l'entrée se trouve dans la basilique, ce qui rend ces souterrains plus accessibles. Mais, en général, il est dangereux de descendre aux catacombes pendant l'été, à cause du passage immédiat d'une atmosphère brûlante aux dix degrés centigrades qui sont, selon le Père Marchi, la température ordinaire et constante de la Rome souterraine.

Quel bonheur pour des chrétiens de fouler d'un pied tremblant et respectueux ce sol sacré détrempé par le sang de nos pères! C'est pour nous un champ de bataille qui vaut ceux de Marathon et d'Austerlitz. On aime à toucher, à palper, à peser dans sa main cette terre noirâtre et humide, cette terre trois fois sainte; on cherche à en dérober quelques parcelles, malgré la défense expresse de rien emporter des catacombes. Quelle sensation d'approcher sa torche de ces parois percées de sépulcres comme une ruche! Les *loculi* sont des niches oblongues et horizontales creusées dans le tuf, étagées comme les hamacs dans les navires, comme les lits à tiroirs dans nos campagnes, comme les livres sur les rayons d'une bibliothèque. Ce sont, disait un de nos compagnons, les tiroirs du *secrétaire* de la mort, cette grande collectionneuse d'antiquités. Ces corridors funèbres, dit le Père Marchi, ont rarement un mètre de largeur; parfois ils ont moins de 7 décimètres; leur

largeur en moyenne ne dépasse pas 8 décimètres et demi. Tous les *loculi* de cette catacombe sont vides; ils ont distribué leurs trésors aux églises de Rome et du monde, qui s'en sont disputé les reliques. Les tombeaux sont de différentes longueurs, selon la dimension des corps qu'ils recélaient. Le Franciscain nous fait remarquer trois *loculi* de jeunes enfants, faciles à distinguer par leur petitesse. Il nous montre la place de la fiole de sang, indice du martyre.

Nous nous enfonçons à travers ces galeries sombres, étroites et tortueuses comme les rues d'une ville du moyen âge. Nous arrivons à une salle ronde et voûtée : c'est l'*area* de saint Philippe de Néri. Tandis que M. A. tient ma torche, je copie à sa lueur vacillante cette inscription, gravée sur une plaque de marbre :

IN QVESTO LVOGO
S. FILIPPO NERI FONDATORE DELL' ORDINE DEL ORATORIO
VISITANDO PER DIECI ANNI LE SETTE CHIESE
FV SOLITO TRATTENERSI IN ORAZIONE.

Pendant dix ans, Philippe vint prier chaque nuit dans les catacombes, comme un autre Moïse, pour élever ses mains vers le ciel et demander le triomphe de l'Église, bouleversée par la tempête du seizième siècle.

Nous descendons le dernier étage. Combien la température est douce ici-bas, tandis qu'il vente et pleut là-haut! Nous voici dans une crypte, devant un autel-sépulcre, à hauteur d'homme; ce tombeau est vide. Là fut déposé, immédiatement après son martyre, le corps de sainte Cécile, transporté plus tard dans sa ba-

silique du Transtevere. On lit cette inscription sur une plaque de marbre à demi soutenue par un crampon de fer :

HIC QVONDAM RECONDITVM FVIT
CORPVS BEATÆ CŒCILIÆ
VIRGINIS ET MARTYRIS.
HOC OPVS FECIT
FIERI REVERENDISSIMVS PATER
DOMINVS GVILLELMVS
ARCHIEPISCOPVS BITVRICENSIS
ANNO DOMINI M. CCCC. IX.

« Ici fut autrefois enseveli le corps de la bienheureuse Cécile, vierge et martyre. Le très-révérend père et seigneur Guillaume, archevêque de Bourges, a fait faire ce monument l'an de Notre-Seigneur mil quatre cent neuf. »

Un passage des Actes de sainte Cécile peint au vif la vie des chrétiens pendant les persécutions. Cécile envoie son époux Valérien, converti par elle, au Pape Urbain, caché dans les catacombes de Saint-Calixte : « Va, lui dit-elle, à la troisième colonne milliaire de la Voie Appienne. Là tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône à ceux qui passent. Ces pauvres sont l'objet de ma constante sollicitude, et mon secret leur est connu. Quand tu seras auprès d'eux, tu leur donneras mon salut de bénédiction, tu leur diras : Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain ; j'ai un message secret à lui transmettre. » Ces mendiants chrétiens se tenaient sur la voie Appienne, non loin des catacombes, pour faire le guet, et montrer à leurs frères l'entrée des souterrains sacrés.

A l'extrémité de la galerie que nous parcourions, on nous montre un tombeau vide et un tronçon de colonne avec ces mots : *Santo martyri Maximo.*

On a trouvé cette autre épitaphe dans ce cimetière de Saint-Calixte :

TEMPORE ADRIANI
IMPERATORIS
MARIVS ADOLESCENS DVX
MILITVM QVI SATIS VIXIT
DVM VITAM PRO CHO CVM SAN
GVINE CONSVNSIT IN PACE
TANDEM QVIEVIT BENEMERENTES
CVM LACRIMIS ET METV POSVERVNT
ID. VI.

« Au temps de l'empereur Adrien, Marius, jeune homme, officier de l'armée, qui vécut assez puisqu'il donna sa vie avec son sang pour le Christ, reposa enfin dans la paix. Ses amis bien méritants lui ont posé cette pierre, dans les larmes et la *frayeur,* le 6 des ides. »

La France, pendant la Terreur, a eu des scènes semblables. Les premiers chrétiens, pour prier en paix, étaient forcés de s'enfoncer dans les entrailles de la terre, et de célébrer le Saint Sacrifice sur la tombe des martyrs; les pieux Bretons, ne trouvant plus d'autels sur la terre, allaient entendre la nuit la messe sur l'Océan; une foule de barques de pêcheurs entouraient celle où était l'autel et l'officiant; le ciel allumait ses flambeaux pour éclairer cette fête nocturne; ceux qui devaient communier s'avançaient en ramant pour chercher le pain des consolations; le prêtre baptisait les nouveau-nés avec l'onde salée sur laquelle il voguait.

Un jour, dénoncées par un traitre, les barques bretonnes furent assaillies par un vaisseau de guerre qui en submergea un grand nombre.

Nous sortons des catacombes tout émus, comme si nous venions de revoir notre terre natale. Votre mère un jour vous prend par la main et vous mène au lieu de sa naissance; elle est née à une époque de révolutions et de persécutions; elle vous fait visiter en détail la ville où elle fut élevée, la cachette souterraine où elle s'est réfugiée, la prison où elle fut enfermée, la place du supplice où elle vit périr ses enfants innocents, qui sont vos frères et vos sœurs; enfin elle vous conduit au cimetière où reposent leurs corps vénérés. Ai-je besoin de dire avec quel pieux respect vous voyez tout cela? Ainsi l'Église nous montre Rome, le Colysée et les Catacombes.

## ROME SOUS ROME.

Ce n'était pas assez d'une Rome pour Rome,
Il fallait dans ces lieux
Une cité de Dieu sous la cité de l'homme,
Sous la terre les cieux!

Quand le vieux Franciscain nous armant d'une torche,
Nous dit: *Andiamo*!
Nous courbâmes le front sous la voûte du porche
Sans oser dire un mot.

Descendant lentement dans ce sombre royaume,
Nous murmurions tout bas
Le vers virgilien [1] que citait saint Jérôme
En y portant ses pas.

[1] Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.
Saint Jérôme y répétait aussi la parole du Prophète : *Descendunt ad infernum viventes.*

Mystérieux effroi que notre foi surmonte,
Marchons d'un pas serein,
Ici, plus on descend et plus haut le cœur monte ;
C'est un ciel souterrain.

Aussi noirs que l'enfer, ces corridors funèbres,
Maintenant et jadis,
Sont un lieu rayonnant au milieu des ténèbres,
Un futur Paradis.

Là, se réfugiaient les martyrs et les vierges
De palmes couronnés ;
Nous voyons resplendir aux lueurs de nos cierges
Ces lieux abandonnés,

Comme on voit rayonner dans une nuit obscure
Les étoiles des cieux,
Dont la douce clarté brille d'autant plus pure
Dans un champ ténébreux.

Sous la main des païens, célestes hécatombes,
Tombant avec bonheur,
C'est ici qu'on cachait, au fond des catacombes,
Les *témoins* du Seigneur.

On y serrait les morts ainsi que dans les granges
On entasse les blés,
Comme sur les pressoirs dans le temps des vendanges
Les raisins sont foulés.

Comme sur des rayons, bibliothèque sainte,
Les corps saints sont rangés,
Chefs-d'œuvre de la mort qu'on voit dans cette enceinte,
L'un sur l'autre étagés.

C'est la mort qui traça ces souterraines voies
Aux sentiers ténébreux,
La mort qui prend aussi pour surprendre ses proies
Des détours tortueux.

Communion des saints, fraternelles agapes,
Temples, tombeaux et camp,
Concile des martyrs, palais des premiers papes,
Funèbre Vatican!

Camp des martyrs, tombeaux, lignes de funérailles
Où les chrétiens cachés,
De la Rome païenne assiégeaient les murailles,
Dans leur foi retranchés.

Plus les morts sont nombreux dans leurs funèbres rues,
Et plus, grâce aux bourreaux,
Les martyrs sont pour eux d'innombrables recrues
D'invincibles héros.

Vainement des païens la défense se fonde
Sur le fer et le feu,
Les assauts sont donnés à la cité du monde
Par la cité de Dieu [1].

Les chrétiens ont poussé leur sape souterraine:
Veuve du peuple-roi
Rome doit succomber pour devenir la reine
De l'immortelle foi.

Ce siége fut plus long que le siége de Troie
Sous ce vieux sol latin:
Il dure trois cents ans, jusqu'à ce que flamboie
La croix de Constantin.

Couchez dans leurs cercueils ces combattants si calmes
Dans leur repos puissant,
Mettez sur leurs tombeaux les triomphantes palmes
Et le vase de sang.

[1] Ces assauts présentent le spectacle inverse de celui que le Tasse décrit lorsqu'il nous montre au-dessus des bataillons des croisés les légions des anges combattant dans les plaines du ciel pour prendre Jérusalem : Dans le siége de Rome, l'armée de Dieu était sous terre. (Mgr Gerbet.)

Le néant est un mot que l'on ne peut comprendre
Dans ce sublime lieu :
Ces corps sont un dépôt, [1] et la mort doit les rendre
Au jugement de Dieu.

Et nous, n'oublions pas dans cette armée austère,
Que ce sont nos aïeux,
Et qu'il nous faut aussi creuser longtemps la terre,
Pour y trouver les cieux.

Plus on s'enfonce au fond de ces souterrains mornes
Plus on est près du ciel,
Plus on sent luire au cœur dans l'infini sans bornes
Le soleil éternel.

Il est plein d'espérance, il n'a rien qui m'attriste
Ce séjour du trépas ;
J'aime à sentir qu'ici le passé seul existe,
Et le présent n'est pas.

Suis-je encore vivant parmi toutes ces tombes,
Parfois je n'en sais rien ;
Mais le monde futur est roi des catacombes,
Et parle au cœur chrétien.

Au grand *sursum corda* tout ici vous convie,
Vous avez tout quitté,
Vous êtes suspendus dans l'ombre, entre la vie
Et l'immortalité.

[1] Sur presque toutes les épitaphes des catacombes on lit déposé tel jour.

## LXXIX

# CATACOMBES DE SAINT-CALÉPODE.

A M. A. AGON.

Lundi 7 mars.

Les catacombes de Saint-Sébastien sont intéressantes par leurs souvenirs; mais, comme nous l'avons vu, elles n'ont plus guère que des tombeaux vides. « Ouvertes depuis longtemps à tout le monde, elles semblent, dit Mgr Gerbet, avoir perdu, par ce frottement continuel, quelque chose de leur lustre antique. » J'étais impatient de visiter un cimetière *plus frais de vétusté* et qui me rappelât mieux les temps primitifs. Je méditais une expédition d'outre-tombe, que j'ai enfin accomplie ce matin. Je suis parti seul, sans prévenir personne, et j'ai traversé le Tibre, en me rappelant qu'il fut souvent une succursale du Colysée, et qu'il a enseveli dans ses flots des milliers de martyrs. Voici une de leurs épitaphes rapportées par le Père Marchi :

MARTVRES SIMPLICIVS ET FAVSTINVS
QVI PASSI SVNT IN FLVMEN TIBERE ET POSI
TI SVNT IN CIMITERIVM GENEROSES SVPER
FILIPPI.

J'arrive à la porte San-Pancrazio, fort endommagée par notre canon pendant le siége de Rome; on la répare en ce moment, il est impossible aux voitures d'y passer; j'y laisse donc la mienne; je franchis la porte, et, tournant le dos à Rome, je me mets en route à pied par un chaud soleil qui fait étinceler le cercle des montagnes neigeuses, parmi lesquelles je distingue le Soracte :

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte.

Nous sommes au sommet du Janicule, sur la Voie Aurélienne. En face la Vigna Corsini, on m'indique un chemin, à gauche, à travers la campagne. Au bout d'une demi-heure, j'arrive à la basilique solitaire de San-Pancrazio, fondée au sixième siècle par le Pape saint Symmaque. Pancrace était un jeune homme de qnatorze ans, venu à Rome avec son oncle Dionysius, sous Dioclétien; baptisé par saint Cornélius, il fut décapité par ordre de l'empereur, indigné d'être bravé par un enfant [1]. La pieuse Octavilla recueillit son corps, l'embauma et le déposa dans les catacombes. « Près d'un martyr, remarque Robello, vous rencontrerez toujours une femme occupée à lui préparer une tombe. »

[1] Tunc superatum se videns a puero Diocletianus, indignatus jussit eum capitalem subire sententiam. (Bosio.)

Notre vieux Grégoire de Tours (*De Mirac.*, l. I) rapporte que saint Pancrace est *valde in perjuris ultor*, vengeur du parjure.

La basilique est précédée d'une longue cour où jaillit une fontaine. Auprès, s'élève un couvent de Carmes, avec cette inscription :

COENOBIVM SERVORVM DEI ET FAMVLORVM
S. PANCRATII MARTYRIS CHRISTI.

Un Carme, à la fenêtre, battait des matelas; il me demande si je veux *tutto vedere*. — *Appunto, Padre.* — *Gia, gia !* Il descend, et m'ouvre l'église qu'on restaure à neuf; elle a été dégradée et dépouillée par les Garibaldiens, qui en ont volé les marbres et jusqu'aux serrures et aux ferrures, me dit le Carme, et qui, par un misérable sacrilége, ont jeté à l'entrée des catacombes les charognes des plus vils animaux, comme pour les confondre avec les ossements de leurs pères, les premiers chrétiens. Quelle noble entreprise ! C'est ainsi que, pendant la révolution romaine, Sterbini et ses collègues, pour exciter à la haine du gouvernement papal, imaginèrent de faire remplir le palais de l'inquisition d'ossements de prétendues victimes; mais cette opération fut faite sans soin; on y constata la présence d'os de chiens, d'ânes et de chevaux; on en rit et l'effet fut manqué.

Les Garibaldiens s'étaient retranchés dans l'église de Saint-Pancrace. Attaqués et débusqués par les Français, ils ont rougi de leur sang les dalles de marbre et les tombeaux qu'ils avaient profanés. Le Carme me montra sur la dalle tumulaire d'un cardinal ces taches de sang, qu'on ne peut effacer tant elles sont imprégnées dans le marbre. *Yet here's a spot,* comme dit lady Macbeth.

Le moine fait l'éloge des Français, qui, après s'être rendus maîtres de l'église, ont tout respecté. Ce couvent

est un séminaire pour les missions des Indes. Le Carme a été missionnaire à Pondichéry, et il y a appris à parler français. Vive la France! s'écriait-il.

Sur un des piliers de l'église, on a peint en grisaille l'image des deux ambons détruits, avec cette inscription :

FIDELIVM PIETAS EREXIT, REBELLIVM AVDACIA
VASTAVIT, SUPERSTITVM CVRA M. P.

Ugon, abbé du monastère, avait élevé ces deux ambons de marbre en 1240, sous Innocent IV. Le Carme m'assure que l'église et le couvent ont été construits *poco providamente* sur les catacombes et *minacciano continuamente di rovinare.*

Calépode était un saint prêtre de Rome, décapité sous Alexandre-Sévère. Pour effrayer les chrétiens, son corps fut traîné par la ville et jeté dans le Tibre. Des pêcheurs chrétiens l'en retirèrent, et le portèrent au Pape Calixte, qui ensevelit le martyr dans ce cimetière, auquel son nom fut donné. J'étais impatient de visiter ces catacombes peu connues et peu fréquentées. « Cette partie des retranchements chrétiens n'était pas loin du quartier de Rome où se trouvaient le pont d'Horatius Coclès et le monument d'Hercule couché. Les travaux du vieux dompteur de monstres et le dévouement de l'intrépide Romain commençaient à pâlir parmi les spectacles sans cesse renouvelés d'un héroïsme qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu. » (Mgr Gerbet.)

Peu de voyageurs se hasardent dans ces souterrains à-demi éboulés. Le Carme m'assure que je n'ai rien à craindre avec lui. La principale entrée des catacombes

de saint Calépode est dans la basilique même de saint Pancrace; les autres sont répandues çà et là dans les vignes voisines. Dans la nef droite de l'église, le Carme soulève, non sans peine et avec mon aide, le couvercle de fer cadenassé qui est au niveau du pavé de l'église, et qui recouvre comme une pierre sépulcrale l'entrée du cimetière souterrain. Je frémissais, comme si c'eût été une violation de sépulture. Alors j'aperçus un petit escalier de pierre, sombre, étroit, perpendiculaire comme une échelle : c'est lui qui nous introduit dans ce royaume de la mort. En descendant quelques degrés, on lit sur une vieille pierre incrustée dans le mur : *In aditv hvjvs catacvmbæ decollatvs fvit S. Pancrativs martyr Christi.*

C'est ici même, sur l'antique Voie Aurélienne, que le jeune martyr de quatorze ans a consommé son sacrifice. Le Carme me donne une torche, et, dans un coin de l'escalier, il prend pour lui-même une lampe qu'il allume, lampe de forme antique, pareille à celles des vieux fossoyeurs chrétiens qu'on garde au musée du Vatican.

Il me semblait que j'avais pour guide un de ces vénérables mineurs du Christianisme; je me hâte de me plonger avec lui au fond de ce grand tombeau béant, dont le couvercle semble être retombé pour toujours sur nos têtes. « Lorsque vous pénétrez dans ces profondeurs de la terre, remarque Ozanam, vous apprenez par force ce qui est la grande leçon de la vie, à vous détacher de ce qui est visible, à vous détacher même de ce par quoi tout est visible, c'est-à-dire de la lumière. »

Nous descendons un étage, puis un second, puis un troisième, par d'étroits escaliers taillés dans le tuf, rompus, éboulés en partie; mille sentiers droits, obli-

ques, brisés, se coupent et s'entrelacent devant nos pas et nos regards; là, des éboulements nous arrêtent; ici, s'entr'ouvrent des profondeurs inconnues où j'hésite à m'engager; mais mon guide y pénètre d'un pas ferme et assuré; il connaît les bonnes voies et les cavités dangereuses. « Ainsi, dit Mgr Gerbet, le berger des Alpes sait les sentiers de la montagne et les crevasses des glaciers. »

Je le suivais en chancelant, comme Dante suit Virgile dans son mystérieux voyage, et je répétais avec le poëte : J'arrive dans un lieu muet de toute lumière, *io veni in luogo d'ogni luce muto.*

Quelles réflexions inspire au pèlerin l'aspect de ces lieux muets de toute lumière et de tout bruit, si éloquents pourtant par leurs sépulcres, leur poussière des vieux siècles, leurs recoins étranges, pleins d'histoires tragiques et d'épouvantements!

« Quinze siècles de silence, qui planent sous ces voûtes, permettent presque d'entendre encore les pas des générations héroïques. Durant ces siècles immobiles, nul bruit du monde n'a eu d'écho dans ces lieux, nulle poussière nouvelle n'y a recouvert les chemins, nulle révolution politique n'est venue y laisser quelque trace des agitations des hommes, qui mesurent pour nous la durée. Le temps y est comme un désert : les époques lointaines s'y rapprochent de vous, comme les distances se raccourcissent, par l'absence d'objets intermédiaires, dans la solitude de l'Océan. » (Mgr Gerbet.)

Ces catacombes de Saint-Calépode ont moins d'intérêt pour l'art et la science que celles de Sainte-Agnès, par exemple, que le Père Marchi nous a promis de nous

faire visiter prochainement; elles n'ont ni peintures, ni sarcophages dans leurs chapelles sépulcrales; rien ne vous y distrait de la contemplation monotone de la mort; tout vous isole du monde aussi complétement que si le monde lui-même n'était plus; tout, selon une expression de l'auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne,* tout contribue à faire pénétrer au fond de l'âme un sentiment plus vif de la séparation finale et universelle.

Ces souterrains, dont l'air est glacial et mortel en été, sont étouffants en hiver. Le Carme, habitué à cette atmosphère lourde et épaisse, marchait d'un pas ferme et rapide; j'avais peine à le suivre. Il s'arrêtait de temps en temps pour me faire examiner les *loculi* ouverts et les débris de briques, de pierre, de marbre qui les scellaient; voici la chaux qui les cimentait; elle semble encore toute vive, conservée par l'humidité séculaire de ces lieux; voici la place toute chaude, pour ainsi dire, où on creusait un trou pour y poser la fiole de sang, indice authentique du martyre.

Le Carme, remuant cette poussière humaine, me fait remarquer le corps d'un homme d'une haute stature, et tout auprès les formes mignonnes d'une femme et d'un petit enfant : *il corpicello d'un bambinello.* Cet enfant inconnu a le signe du martyre; il fut couché dans ce berceau d'argile après avoir bu du sang, au lieu de lait, dans la coupe de la vie. Au-dessous de son *loculus,* qui, plus petit que les autres, s'est moulé sur ses dimensions enfantines, on remarque une sorte de prie-dieu façonné en terre, où on pouvait s'agenouiller à la hauteur du tombeau. Peut-être une mère est-elle venue ici adresser ses prières respectueuses à son enfant

martyr. Ce petit être fragile et dépendant, qui avait imploré tant de fois la protection maternelle, était devenu dans le ciel un protecteur que sa mère implorait à son tour. On a trouvé sur un autre tombeau d'enfant l'emblème d'un cheval courant vers une palme, symbole expressif de sa vie si rapide et si tôt couronnée. « Dieu, qui êtes assis à la droite du Père, dit une épitaphe grecque recueillie dans les catacombes de Priscille, admettez dans le séjour de vos saints la petite âme de Nectarée. » Une autre épitaphe parle d'un enfant attiré par les anges, *accersitvs ab angelis.* En voici une troisième, non moins touchante, conservée au Vatican : « *Prie* pour tes parents, Matronata Matrona, qui as vécu deux ans, cinquante-deux jours. » Sur le sépulcre d'une jeune fille nommée Nabira, est gravée l'image d'un *navire*, allusion à son nom. Boldetti a trouvé dans des sépultures d'enfants des jouets et des poupées en os et en ivoire.

Le Carme me fait toucher plusieurs de ces restes humains laissés dans les *loculi* ouverts; c'est quelque chose de saisissant que de sentir, en les touchant, que les siècles ont rendu ces ossements mous et flexibles comme une feuille de papier humide; c'est une sorte de pâte humaine qui cède sous la pression du doigt : ils sont redevenus ce qu'étaient, au moment de la création, le limon, l'argile humaine, le plâtre dont l'éternel Sculpteur forma la statue de l'homme, quand il la fit à son image et l'anima d'un souffle de sa bouche. Dans d'autres *loculi*, on ne trouve plus qu'une pincée de cendres blanchâtres qui dessinent encore vaguement une forme humaine, mais qui s'évaporent si l'on souffle dessus.

J'aurais bien voulu prendre un peu de cette poussière d'homme; mais il est défendu, sous peine d'excommunication, de rien emporter des catacombes.

J'ai pu ici les vérifier par le triple témoignage de mes yeux, de mes mains et de mon cœur, ces admirables pages de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, qui semblent échappées à la plume de Bossuet venu à Rome, et contemplant dans Rome souterraine ce *je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue.* « Les cimetières qui recouvrent ce qui se passe dans le sépulcre, les nécropoles de l'Égypte, qui dissimulent, par leurs momies, l'inévitable décomposition de la matière humaine, certaines grottes de la Sicile, qui ont la propriété de conserver les corps, les souterrains du Paris moderne, où des murailles d'ossements font voir en bloc ce que chacun a vu en détail, ne permettent point d'observer, comme on peut le faire dans les catacombes, le travail, je ne dis pas de la mort, mais de ce qui est au delà de la mort. En parcourant celles-ci, vous passez en revue les phases de la destruction, comme on observe, dans un jardin botanique, les développements de la végétation, depuis la fleur imperceptible, jusqu'aux grands arbres pleins de sève et couronnés de larges fleurs. Dans un certain nombre de niches sépulcrales qui ont été ouvertes à diverses époques, on peut suivre, en quelque sorte, pas à pas, les formes successives, de plus en plus éloignées de la vie, par lesquelles ce qui est là arrive à toucher, d'aussi près qu'il est possible, au pur néant. Regardez d'abord ce squelette; s'il est bien conservé, malgré tous ses siècles, c'est probablement parce que la niche où il a été mis est creusée dans un terrain

qui n'est pas sec. L'humidité, qui dissout tant d'autres choses, durcit ces ossements en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de consistance qu'ils n'en avaient lorsqu'ils étaient les membres d'un corps vivant. Mais cette consistance n'en est pas moins un progrès de la destruction : ces ossements d'hommes tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force qui fait le squelette et la force qui fait la poussière : la première se défend, la seconde gagne, mais lentement. Le combat qui existe en vous et en moi entre la mort et la vie sera fini, que ce combat entre une mort et une mort durera encore longtemps. Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà plus, excepté une seule partie, qu'une espèce de nappe de poussière, un peu chiffonnée, et déployée comme un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y a décidément plus rien que de la pure poussière, dont la couleur même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de rousseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée ! pas encore. En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la tête; ces deux autres tas, plus petits encore et plus déprimés, placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules; ces deux autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces faibles traînées, dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à peine empreinte sur une poussière

à peu près impalpable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens appelaient une ombre. Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe au soleil; un peu d'air agité par votre main, un souffle, un son deviennent ici des agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde. Ce n'est point pour satisfaire une triste curiosité qu'on se plaît à un pareil spectacle. Quelque pénible que soit l'impression qu'il fait ressentir instinctivement, la réflexion la fait aboutir à un sentiment profondément doux. Plus l'âme observe, dans leurs détails les plus rebutants, les lois de la décomposition du corps, mieux elle comprend que les lois de la vérité, du devoir, de l'amour, du sacrifice, de la sainteté, qui forment le monde qui lui est propre, son vrai monde, sont d'un autre ordre, invulnérable à tout principe de destruction. En scrutant ainsi la poussière des catacombes, elle n'en sent que plus vivement qu'il n'y a pas de catacombes pour elle. La pensée de la mort n'est ici qu'accessoire; le sentiment dominant est celui de l'immortalité. Si la foi à la vie future pouvait se perdre sur la terre, on la retrouverait dans les catacombes des martyrs. »

C'est avec cette pensée consolante que nous reprendrons notre pèlerinage. Le Carme me dit qu'on a trouvé

dans ces catacombes une pierre sépulcrale avec le symbole d'un pied, image assez juste de l'homme qui est un pèlerin sur la terre; l'inscription portait :

SALVTIVS PATER SALVTIO FILIO
DVLCISSIMO QVI BIXIT ANN. VIIII
M . VIII . D . XIII . DEP. V. IDVS . SEPT.

Voici une autre épitaphe de ce même cimetière :

VALENTINE CONIVGI BENEMEREN
TI FECIT MARITVS QVE VIXIT
AN. XVII . MES. VII ET CVM MARITO
FECIT ANN. V ET MESES VII.

« A Valentine, épouse bien méritante, son époux a fait cette tombe. Elle vécut dix-sept ans sept mois, et avec son mari cinq ans et sept mois. »

— « Maintenant, me dit le Carme, quand j'eus noté ces inscriptions, descendons *per la gran bocca di scala;* prenez garde de tomber, l'escalier n'a pas de rampe et ses degrés s'éboulent sous nos pieds; nous sommes ici sous la villa Pamfili. »

Nous étions à fond de cale; trois étages de tombeaux pesaient de tout leur poids sur nos têtes et sur nos pensées; une triple profondeur de ténèbres nous environnait. Mgr Gerbet l'a dit : « Quiconque ne sait pas sentir le contraste qui existe, dans les catacombes, entre leurs ténèbres physiques et leurs clartés spirituelles, entre l'aspect lugubre de ce réduit et la splendeur morale de ce sanctuaire, ignore une des impressions les plus solennelles que puisse produire l'apparition de Dieu dans les monuments des hommes. Je conçois que l'on ait dit :

Et ni l'astre des nuits, ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'avaient mieux fait lire en profonds caractères
Le nom de Dieu. »

L'immense labyrinthe devient peu à peu un réseau inextricable ; les galeries sont de plus en plus étroites et basses ; bientôt il nous faut marcher la tête nue et courbée, et parfois ramper sur les genoux et sur les mains. *Convien andarsi molto chino*, disait gravement mon guide, que rien n'arrêtait et qui rampait avec l'agilité d'un serpent. Pour moi, j'étais très-fatigué de cette marche tortueuse ; l'air épais et lourd me suffoquait, ainsi que la fumée de la torche ; tout à coup je me laisse tomber sur le sol ; la tête me tourne ; il me semble que je réalise ce cauchemar qui m'a souvent tourmenté dans mon enfance ; c'est la sensation horrible d'être engagé entre les deux parois d'un puits qui se resserrent à vous étouffer.

Le bon Carme est fort embarrassé de moi ; il ne peut me porter dans ce couloir étroit ; à peine pouvait-il s'y traîner. « De l'air, de l'air, lui disais-je. — Hélas, *signor*, il n'y a pas là de fenêtres. — Un peu d'eau, il doit y avoir là des sources. — Il y en a une fort belle, dont les chrétiens se servaient pour se désaltérer et se baptiser ; elle n'est pas loin d'ici ; essayez de l'atteindre. » Ranimé par cet espoir, je me traîne en lui donnant la main ; déjà mon imagination croyait entendre bruire cette source souterraine, filtrant à travers les tombeaux, et dont l'eau, après avoir baptisé tant de chrétiens, s'est mêlée à leur sang et au vin du saint sacrifice ! Oh ! qu'une source est riante, au soleil, gazouil-

lant parmi les prés et les bois! mais qu'elle doit être belle aux catacombes, semblant jaillir des cieux sur le front des catéchumènes! Préservée de tout usage profane, elle coule toujours pure comme la grâce dont elle est l'emblème; elle coule inutile depuis des siècles, mais aujourd'hui quel service elle va rendre à un fils obscur des premiers chrétiens! Ainsi je pensais; tout à coup mon guide s'arrête: le sentier est obstrué par de récents éboulements; impossible d'aller plus loin et d'arriver à la source. J'eus un moment de désespoir; mais, d'après le conseil du Carme, je fis comme les voyageurs dans les déserts de l'Orient; j'appliquai ma bouche et mon front sur le sable humide dont la fraîcheur me fit du bien; je pus continuer ma route jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à un *cubiculum* ou salle sépulcrale assez grande et élevée pour me donner de l'air et de l'espace. J'y respirai librement, et mon malaise se dissipa. C'était une petite chapelle catacombale avec une abside, et un tombeau de martyr qui servait d'autel. Il y a deux entrées: l'une servait aux hommes et l'autre aux femmes. Le Carme m'apprend que nous sommes ici sous la porte Saint-Pancrace. Il me fait remonter un étage, et me mène enfin à l'endroit le plus intéressant de ces catacombes: c'est la chambre sépulcrale de saint Félix et de sa femme Blanda, martyrisés avec le consul Palmatius, le sénateur Julius, Simplicius et toute leur famille [1]. Je me couchai sur le tombeau du saint martyr, et je m'y

[1] Fossero ancor sepeliti S. Palmatio console, con sua moglie et figliuoli, e quaranta due altri di casa sua, e S. Simplicio con sua moglie, e settanta otto della famiglia sua, S. Felice e sua moglie S. Blanda, tutti battezzati del medesimo S. Calixto papa, e per ordine dell' istesso Alessandro Severo fatti morire. (Bosio, l. II, c. 10.)

reposai de mon voyage, comme il s'y était reposé lui-même de la course de la vie. Ce sépulcre est ouvert et vide; les reliques de saint Félix sont sous l'autel de l'église de Saint-Pancrace. Son tombeau est plus vaste et plus grand que les autres et servait d'autel. La crypte qui le renferme n'a qu'une issue, et a une forme absidiale. A la lueur des torches j'en fais un dessin, et je crayonne mes notes. Quand j'eus fini, le Carme, élevant sa lampe, me dit : « Voyez, cette chapelle souterraine a une voûte peu élevée, mais bien formée, comme celles de nos églises modernes; au centre de la voûte, observez cette antique peinture : c'est la figure d'un enfant ou d'un petit ange; c'est, dit-on, l'ange de paix, l'*angioletto della pace.* »

Cette image me surprit par sa fraîcheur et sa conservation; rien de plus gracieux et de plus consolant, au fond de ces souterrains funèbres, que cette tête jeune et rayonnante; elle me fit penser à ma petite fille et aux anges du ciel. Bosio assure qu'il n'a pas trouvé de peintures dans ces cimetières; il faut que ce Christophe Colomb des catacombes n'ait pas poussé jusqu'ici sa navigation souterraine. Mgr Gerbet, qui a vu comme moi cette image, en parle ainsi : « Cette gracieuse figure, la seule que j'aie aperçue en parcourant ces lieux, fait un heureux effet dans ces catacombes, qui ont été, pour la vie éternelle, le berceau d'un jeune martyr de quatorze ans. »

Autour de cette tête charmante, on remarque des symboles, à demi effacés, peints sur les murs; voici la colombe, l'éternelle messagère de l'espérance, depuis l'histoire de Noé jusqu'à la fable antique de Pandore; voici le poisson, le dauphin, emblème du Christ et des

chrétiens. Tout est là : l'espérance céleste, l'ange gardien qui montre la porte du ciel, et le Christ qui nous l'ouvre. Le Carme me fait remarquer que d'indignes visiteurs ont osé écrire ici leurs noms fragiles sur ces parois immortelles :

Vain outrage d'une heure,
Que fait tout ce qui passe à tout ce qui demeure.
(V. Hugo.)

D'autres, des Anglais, prétend-il, se sont amusés, triste plaisir des enfants du spleen, à noircir de fumée avec leurs torches ces peintures vénérables, *asini Inglesi !* s'écriait le bon moine dans son indignation. « Et pourtant, comme dit Mgr Gerbet, l'enfant le plus dissipé se recueille lorsqu'on le mène prier sur les tombeaux de sa famille; les catacombes sont, pour la famille des chrétiens, le caveau des ancêtres, visiblement situé, non pas simplement sur les limites des deux mondes, mais aux portes mêmes du ciel. Toute pensée y devient presque forcément ou un grand souvenir, ou une grande espérance. » Les catacombes de Sainte-Agnès, si riches en antiques peintures, ayant subi de semblables dégradations, on a été forcé d'en interdire l'entrée sans permission spéciale. Stupides et sacriléges profanations !

Nous remontons enfin les étages supérieurs, et, malgré l'intérêt sacré que m'inspiraient ces lieux, j'étais encore si oppressé par cet air lourd et épais, que je revis avec joie la lueur vague qui m'annonçait le jour et la vie. « Pourtant, me disait le Carme, ces lieux saints n'exhalent pas d'odeur de mort ; ils sont purs et sacrés comme ceux qu'ils renfermaient. » Nous gravissons les derniers degrés, et nous nous retrouvons dans l'église de Saint-

Pancrace, après avoir fait retomber le couvercle de fer qui scelle l'entrée de ce royaume ténébreux. Je remercie le bon Carme, et je reprends, sous les rayons d'un doux soleil, le chemin de la porte Saint-Pancrace, marchant à petits pas, et m'asseyant de temps en temps pour savourer en paix la vie et la lumière. Je me trouvai avoir fait ces vers en arrivant à Rome :

Par cette belle matinée
Où, dans la lumière nageant,
De pics de neige environnée
Rome a sa couronne d'argent;

Tandis, ma petite Térèse,
Qu'on t'emporte voir au Pincio
Les pins de la villa Borghèse,
Et Saint-Pierre et le mont Mario;

Tandis, qu'au bras de ta nourrice,
Jeune plante heureuse au soleil,
Tu cueilles sous ce ciel propice
Des roses pour ton teint vermeil;

Ton père, au fond du Janicule,
A la lumière des vivants
Préfère l'affreux crépuscule
D'une torche aux reflets mouvants.

Il s'enfonce dans les ténèbres,
Il se perd dans les corridors
De ces labyrinthes funèbres,
Pour palper la cendre des morts.

Un jour, tu comprendras, j'espère,
La sainte Rome des martyrs,
Tu la vois sans la voir, ton père
Te refera des souvenirs.

Enfoui dans les catacombes
Sous la villa des Pamfili,
Dans le silence de ces tombes
Vivant j'étais enseveli,

Lorsque, dans une de ces salles
De la souterraine cité,
Parmi les pierres sépulcrales,
Dans cette vague obscurité,

J'aperçus à la voûte peinte
Une douce image d'enfant,
Qui rayonnait dans cette enceinte
Comme un symbole consolant.

Ma Térèse, cette peinture
Me fit soudain penser à toi :
Qu'adorable est cette figure
Dans ce berceau de notre foi !

Que cet emblème d'innocence,
Va bien avec ces saints tombeaux
Où les chrétiens prirent naissance,
Ces vieux chrétiens toujours nouveaux !

Que les esprits superbes tremblent,
Imitons les petits enfants ;
Car c'est pour ceux qui leur ressemblent
Que s'ouvrent les Cieux triomphants !

L'enfant, c'est une souvenance
De l'ancien Paradis perdu ;
L'enfant, c'est encor l'espérance
Qu'un jour il nous sera rendu.

Mais si toujours l'âme de l'homme
Aime espérer près des berceaux,
Dans ces catacombes de Rome
Comment douter sur ces tombeaux ?

## LXXX

# DIOGÈNE LE FOSSOYEUR.

Que ton nom soit béni, fossoyeur courageux,
Toi qui, creusant la terre, as su trouver les cieux.
L'abbé A. Cordier, *Lettres à Edouard.*

La garde des catacombes est confiée au cardinal-vicaire, qui a sous ses ordres un conservateur général : c'est aujourd'hui le Père Marchi. Je vais le voir pour le sommer d'accomplir la promesse qu'il nous a faite de nous conduire aux catacombes de Sainte-Agnès, et j'obtiens un rendez-vous, à cet effet, pour dimanche prochain. Je raconte au savant Jésuite mes aventures dans le cimetière de Saint-Calépode, et je réclame de lui quelques explications sur son bel ouvrage, que j'étudie avec bonheur. Il n'en a publié que le premier volume, un in-quarto de deux cent soixante-douze pages, avec cartes, plans et dessins; il y traite de l'architecture de Rome souterraine, et s'occupe des peintures catacombales dans le second volume, qui est tout prêt, mais qu'il ne veut pas faire paraître avant la publication de

M. Louis Perret, qui s'exécute aux frais du gouvernement français. Le Père Marchi craint, pour l'honneur de Rome souterraine, que les dessins recueillis par M. Perret ne soient inexacts, et que le texte qui les accompagne ne soit insuffisant.

« *Ecco*, me dit le Père, voilà de bonnes et fidèles peintures de nos cimetières sacrés; elles ont été reproduites sous mes yeux et font l'ornement de mon *studio*. » Ce sont de grandes aquarelles; j'y remarque le sujet de l'Adoration des Mages, répété dans quatre catacombes différentes. Dans ces tableaux primitifs, les rois d'Orient sont d'abord deux, puis trois, puis quatre. On les voit plus loin devant Hérode, qui a une curieuse figure, pleine d'inquiétude et de soupçon; entre lui et les Mages, apparaît l'étoile miraculeuse.

Le Père Marchi me raconte qu'il est originaire de Venise; mais il y a si longtemps qu'il est à Rome, qu'il se croit et se dit Romain. Il n'a jamais quitté la Ville, sauf pendant la dernière révolution qui chassa les Jésuites. Loin de Rome, il avait le mal du pays, et il y est revenu vivre et mourir, s'il plaît à Dieu. Il n'a jamais trouvé le temps de visiter l'Italie, et n'a même pas vu Naples; il ne veut connaître, n'aimer et n'étudier que Rome, et Rome souterraine; ce n'est pas trop de toute une vie consacrée à cette étude sans limites. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'avait pas d'abord la moindre vocation pour ce genre de travaux; il eut à vaincre une répugnance naturelle, *vincendo una mia naturale ripugnanza*, pour s'ensevelir ainsi de longues années dans les catacombes. Maintenant il y passe sa vie avec bonheur; il aime et connaît son empire ténébreux,

comme un père de famille, sa maison, comme un roi, ses États.

Les catacombes, longtemps négligées, furent comme redécouvertes au seizième siècle par la piété de saint Philippe de Néri et de saint Charles Borromée, et par le génie investigateur d'Antonio Bosio, savant maltais, agent de l'ordre de Malte à Rome, qui a mérité le surnom de *Christophe Colomb des Catacombes*. Ses immenses travaux furent mis en ordre et publiés en 1632 par le Père Severano, puis traduits en latin par le Père Aringhi. Depuis Bosio, Boldetti, Marangoni, Bottari, Muratori, Lupi, Foggini, Bianchini, Fabretti, Benoît XIV, Buonarotti, Mamachi, Visconti, etc., ont creusé ces mines sacrées où sont enfouis tant de trésors : *Queste gemme*, dit Boldetti, *fossero a guisa dell' oro, sepellite sotto il terreno*. Six écrivains français se sont occupés successivement des catacombes; ce sont nos deux savants Bénédictins Mabillon et Montfaucon, et après eux Seroux d'Agincourt, Raoul Rochette, Mgr Gaume et Mgr Gerbet.

Le Père Marchi, par ses travaux, se place directement à la suite de ces trois grands navigateurs, qu'il appelle ses maîtres : Bosio, Boldetti, Marangoni [1]. Sa gloire, c'est d'avoir prouvé victorieusement que les catacombes sont l'œuvre exclusive des premiers chrétiens; nous parlerons plus loin de cette découverte, que ses devanciers lui eussent enviée. Marchi est aujourd'hui le patriarche de Rome souterraine. A l'aide des monuments

[1] I tre scrittori che a me sono stati e sono maestri scrivevano della Roma sotterranea con quella calma di spirito, con cui descritto avrebbero la propria casa. (Marchi, p. 6.)

*fossiles* qu'il y a trouvés, il a reconstruit tout le Christianisme primitif. Je l'appellerais volontiers le Cuvier des catacombes. Il lèguera un jour sa science et son *cerino* à son digne élève, le cavalier G. B. de Rossi, qui a marché sur les traces du maître, et a fait pour son compte de nouvelles découvertes dans les sentiers déblayés des catacombes, dans ce champ inépuisable qui, après avoir été labouré en tous sens par la science et la piété, rend encore aujourd'hui de si précieuses moissons. Le cavalier de Rossi va publier la collection raisonnée des inscriptions de Rome chrétienne pendant les cinq premiers siècles.

Jamais, et c'est un signe remarquable et consolant, jamais on ne s'est tant occupé de Rome souterraine qu'en ces derniers temps; la Papauté y pousse de tous ses vœux et de tous ses encouragements; elle ne craint pas de faire voir ses origines et de mettre au jour ses racines arrosées par le sang des martyrs. Malgré son grand âge, Grégoire XVI a voulu, peu de temps avant sa mort, se faire descendre dans les profondeurs des catacombes. Pie IX a soutenu et encouragé le zèle des archéologues chrétiens; il a fait acheter, sur sa liste civile, des terrains où des fouilles heureuses ont été pratiquées; plusieurs fois il a honoré de ses visites ces sanctuaires vénérés qui gardent l'empreinte de la foi, du culte et de la discipline de l'Église primitive.

« L'histoire, disait le Père Marchi, jette des rayons de lumière sur ces monuments; mais que de clartés aussi ces monuments font rejaillir sur l'histoire : *La storia gitta molti raggi di luce su i monumenti; molti raggi ne riverberanno i monumenti sopra la storia.* »

Mais, pour être éclairé de ces rayons, il faut s'enterrer dans les ténèbres des catacombes; il faut devenir cette *race taupinière* et *ennemie du jour*, comme on appelait les premiers chrétiens, *latebrosa et lucifugax natio*, dit Minutius Félix. Marchi se moque finement de ceux qui veulent étudier la Rome souterraine devant leur bureau, dans les mollesses du cabinet : *A tavolino tra le morbidezze del proprio gabinetto.* Il lui a fallu des années, un courage persévérant, et une santé vigoureuse pour accomplir ces immenses études au milieu de dangers de toute espèce. Que de fois, sous la pluie ou le soleil, il est arrivé à pied aux portes des cavernes sacrées, pour y pénétrer encore tout couvert de sueur ou de l'eau du ciel, ce qui lui a occasionné plus d'une maladie [1]. Il est intéressant de l'entendre raconter ses courses aventureuses, ses voyages de découverte, ses navigations souterraines à travers l'océan des catacombes, avec ses deux fidèles compagnons, l'ingénieur Thémistocle Marucchi, et l'architecte Francesco Fontana, qui a dessiné et gravé les nombreuses planches de son ouvrage. En 1841, le cardinal Lambruschini mit à sa disposition six des plus anciens élèves de l'école d'artillerie pontificale pour lui dresser le plan du cimetière de Sainte-Agnès.

Savez-vous comment cheminait souvent notre savant

[1] Piove o arde il sole, e convien andare al cimiterio... e non una volta mi è accaduto di prendermi ora un' imbeccatura ora una doglia dall' entrare bagnato d'acqua o di sudore nella fredda ed umida temperatura de' cimeterj. (P. 234.)

Persona privatissima, com' io sono, non ho la virtù, non le facoltà, non il tempo necessario... Un' assistenza sempre presento di sei interi mesi, e di fatiche et di dispendj pienissima, costano a me i soli disegni delle quatro prime tavole di questi monumenti. (P. 84.)

voyageur à travers les décombres et les voies obstruées des catacombes ? « Nos coudes et nos genoux, dit-il, nous servaient de pieds et de jambes : *I gomiti e le ginocchia ci avean fatto l'uffizio de' piedi e delle gambe.* » Un jour, après de longues fatigues dans le cimetière de Sainte-Agnès, il eut le bonheur de trouver une belle pierre sépulcrale qu'il estime n'être pas postérieure au commencement du troisième siècle. Le cardinal Lambruschini lui permit de la placer dans le musée du Collége Romain. Une ancre et une colombe avec le rameau d'olivier sont gravées sous l'inscription, qui est en grec, et que Marchi traduit ainsi : « L'innocent petit enfant Dionisios (Denis) repose ici dans la compagnie des *saints*. Souvenez-vous aussi, dans vos *saintes prières*, de nous, graveur et écrivain. »

A l'occasion de cette inscription, Marchi, dans une page touchante de son livre, se rappelle que sa bonne mère lui avait enseigné à s'élever à Dieu par l'entremise des saints et surtout des martyrs. « Aussi, ajoute-t-il, je me suis mis de cœur sous la protection de sainte Agnès et de tous les martyrs qui ont reposé et qui reposent encore dans cet auguste cimetière, quand j'en fis l'objet de mes principales études; j'étais sûr que ces saints protecteurs m'obtiendraient de Dieu la persévérance et la sécurité nécessaire pour arriver au but de mes travaux, sans qu'aucun accident malheureux vienne décourager ni moi, ni les miens, ni ceux qui, après nous, sont venus méditer dans ces lieux. J'ai puisé une nouvelle force dans l'enseignement que nous donne cette pierre sépulcrale; son inscription nous apprend qu'un graveur d'emblèmes chrétiens et un graveur d'é-

pitaphes, tous deux consacrés peut-être au service des martyrs et des fidèles de ce cimetière, s'adressent aux saints et les conjurent de se rappeler toujours d'eux dans leurs saintes oraisons. Il était bien juste qu'un avertissement aussi antique et aussi solennel m'excitât à redoubler mes vœux pour mieux me concilier la douce protection de ces saints intercesseurs. C'est ce que j'ai fait, et je serais un ingrat, si je n'attribuais pas à la vertu de leur intervention, outre d'autres faveurs, la santé inaltérable que Dieu voulut bien conserver à moi et aux miens à travers tant de travaux et tant de dangers [1].»

Le Père Marchi remarque ailleurs que tous les voyageurs qu'il mène aux catacombes regrettent de ne plus les voir dans leur intégrité primitive. Cette bonne fortune est arrivée quelquefois au savant Jésuite, entr'autres en 1839, dans une portion inexplorée du cimetière de

[1] Il faut lire ce morceau charmant dans l'original : « Uscivo io appena dalla infanzia, quando la mia buona madre m' insegnava di farmi scala a Dio, il patrocinio interponendo e la mediazione de' santi e più de' santi martiri. L'effetto sperimentato presente in molte mie occorrenze mi avea cresciuto nell' animo e il conforto e la fiducia di sì cara divozione. Quindi erami sì io di cuore messo sotto la tutela di S. Agnese e de' martiri tutti che riposarono e riposano in questo augusto cimitero, quando aveva intrapreso di fare in esso i principali miei studj ; e tenavami certo che mi avrebbero da Dio ottenuto costanza e sicurezza, talchè il lavoro arrivasse un giorno al suo termine, senza che i mali incontri venissero mai a sconfortare nè me, nè i miei, nè quelli che dietro a noi sarebbero venuti quivi entro a meditare. Ma vie meglio mi rinfrancai all' ammaestramento che davami questra pietra. Due intagliatori, l'uno di simboli, l'altro di christiani epitafj, consacratisi forse al servizio de' martiri e dei defunti in queste óscure spelonche, si rivolgono ai santi perchè gli abbiano ognora presenti nelle sante loro orazioni. Un avviso così antico e solenne era ben giusto che mi muovesse a raddoppiare i voti per meglio conciliarmi la protezione amorevole de' miei avvocati. E sì che il feci : e sarei un ingrato, se da altri e non dalla virtù del loro patrocinio riconoscessi, oltre i molti favori, la sanità mantenuta da Dio inaltérabile a' miei ed a me fra i tanti travagli e pericoli. (P. 105.)

Sainte-Cyriaque, près de Saint-Laurent-hors-des-Murs. Là, il a rencontré tous les *loculi* entièrement intacts, et en a fait graver un dessin très-curieux [1].

Les catacombes sont le chef-d'œuvre de la foi, de la patience, du génie et de la charité de nos pères. Marchi pense que l'idée de ce refuge au fond des entrailles de la terre fut peut-être suggérée par les Juifs convertis au Christianisme et qui étaient en grand nombre à Rome. La Bible parle des grottes funéraires d'Hébron et de Mambré. C'était un usage en Israël, parmi les prophètes persécutés, de se cacher dans les cavernes du mont Oreb (le mont du Corbeau). Saint Paul le rappelle dans son Épître aux Hébreux : « Ces persécutés, dont le monde n'était pas digne, erraient dans les déserts et dans les montagnes, et se cachaient au fond des grottes et des cavernes souterraines. » Les chrétiens adoptèrent cette tradition patriarcale, qui, comme tant d'autres, rattachaient l'Évangile à la Bible.

Mais quels furent les architectes de cette Rome souterraine? Ce sont les *fossores*, les fossoyeurs.

« C'était, dit le Père Marchi, un collége de héros, *collegio d'eroi*, une confrérie qui faisait partie du clergé de Rome; ils consacraient leur vie à creuser les cimetières, à recueillir les corps de leurs frères et à leur donner la sépulture. Représentez-vous les obstacles sans nombre qu'ils avaient à vaincre, les dangers qu'ils

[1] Non ho trovato persona, la qual venendo con me a percorrere per brev' ora qualche tratto della Roma sotterranea, in vederne lo spogliamento e la desolazione presente, non me la sia udita uscire in questo desiderio : oh quanto sarei stato più sodisfatto, se avessi potuto aver la sorte di veder questi luoghi nella loro integrità e conservazione primitiva! Cotal sorte toccà talora ai nostri cavatori e a noi... (P. 112.)

couraient en disputant aux bourreaux, par prière ou à prix d'argent, les dépouilles sanglantes des victimes; voyez-les, tels que des voleurs nocturnes, enlevant les corps saints et les transportant sur des brancards ou sur d'humbles *birotes* [1], le long des voies publiques, pour les ensevelir secrètement au fond des cavernes sacrées; figurez-vous l'obscurité, l'humidité, le manque d'air, les miasmes pernicieux qui les éprouvaient dans leurs travaux souterrains; rappelez-vous la faim, la soif, l'inquiétude qui les ont dévorés si souvent, et vous vous rendrez compte de la vie de ces magnanimes, *la vita di que' magnanimi*, qui, soutenus par la seule espérance d'une rémunération future, ont créé de leurs mains, cimenté de leurs sueurs et parfois de leur sang cette Jérusalem souterraine, sainte de la plus sublime sainteté que Dieu ait accordée à la terre, et vous reconnaîtrez avec moi que la foi chrétienne n'a pas eu dans Rome de champions plus intrépides et plus dévoués; oui, si dans un martyr ordinaire je trouve un confesseur qui a donné une fois sa vie pour son Christ, je reconnais dans le fossoyeur un martyr qui s'est sacrifié cent fois pour son frère régénéré en Jésus-Christ [2]. »

[1] C'étaient des chariots à deux roues, comme leur nom l'indique, et comme on en voit encore dans la campagne romaine, menés avec deux chevaux attelés à un timon et conduits par un homme qui monte en postillon. « Ce moyen de transport favorisait le secret des convois, pendant les persécutions. C'était celui dont les gens de la campagne se servaient pour apporter à Rome toute espèce de denrée, et pour remporter chez eux des provisions. Il était bien aisé d'y cacher les corps et les linceuls sous des sacs, sous des couvertures, sous un peu de foin pour le cheval, sans éveiller de soupçons. La rencontre de ces charrettes dans les alentours de la ville, même à une heure avancée de la nuit, n'étonnait personne. Les passants disaient peut-être : Voilà un paysan bien attardé, et le glorieux mort s'en allait tranquille. » (Mgr Gerbet.)

[2] Se nel martire comune ritrovo un confessore che una volta diede per

C'est qu'alors, pour les chrétiens, il ne s'agissait pas de vivre, mais de mourir, et d'être ensevelis en terre sainte auprès de leurs frères. « O temps lamentables, lit-on dans l'épitaphe du jeune martyr Alexandre, où nous ne pouvons pas même être en sûreté dans les cavernes, et y offrir nos prières et nos saints mystères! Quoi de plus misérable que la vie, mais quoi de plus misérable que la mort, puisque nous ne pouvons pas même être ensevelis par nos amis et par nos proches [1]?»

Les fossoyeurs n'étaient occupés qu'à donner aux fidèles cette dernière consolation qu'ils réclamaient avec tant d'instance. « Le Christianisme, remarque Mgr Gerbet, avait ennobli cette humble profession par les idées très-hautes qu'il y avait attachées. Les fossoyeurs étaient considérés comme les successeurs de Tobie, qui, en prenant soin des choses visibles de la mort, se hâtaient vers les invisibles; ils devaient travailler en vue de la résurrection future des corps, et se souvenir que chaque coup de bêche qu'ils donnaient en faveur de ces semences confiées à la terre, leur serait compté quand le jour de la grande moisson serait venu. »

Le Père Marchi raconte qu'en 1842, ayant fait ouvrir et déblayer deux cryptes des catacombes de Sainte-Agnès, il put s'assurer, *a suo bel agio*, de toutes les difficultés

il suo Christo la vita, nel fossore riconosco un martire che cento e mille volte per il proprio fratello rigenerato in Gesù Christo si sacrificò. (Marchi, p. 10.) Aussi Tertullien raconte que les païens disaient : Voyez donc comme les chrétiens s'aiment, et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres : *Vide ut invicem se diligant, et ut pro alterutro mori sint parati.*

[1] O tempora infausta quibus inter sacra et vota ne in cavernis quidem salvari possumus! Quid miserius vita, sed quid miserius in morte, cum ab amicis et parentibus sepeliri nequeant?

qu'avaient dû rencontrer les fossoyeurs dans leurs premières excavations. Il voulut se mettre lui-même dans un des *loculi* ouverts, pour se rendre compte de leurs dimensions et de la manière dont les cadavres y étaient placés [1].

Ce sont encore les fossoyeurs qui, après avoir fermé les *loculi* avec une pierre scellée, y gravaient les emblèmes et les épitaphes. Comme la main devait leur trembler d'émotion en traçant cette inscription, par exemple, trouvée avec la fiole de sang dans le cimetière d'Ostriano :

PRIMITIVS IN PACE QVI POST
MVLTAS ANGVSTIAS
FORTISSIMVS MARTYR
XP ET VIXIT ANNIS P. M.
XXXVIII. CONJVG. SVO
PERDVLCISSIMO BENE MERENTI FECIT.

« Primitius, dans la paix, qui, après beaucoup de tourments, fut un très-courageux martyr dans le Christ; il vécut environ trente-huit ans. A son très-doux mari, bien méritant, l'épouse a fait ce monument. »

Les fossoyeurs ne creusaient pas seulement à coups de bêche les tombeaux, mais aussi les rues, les salles, les chapelles, les églises de Rome souterraine. Les uns, simples manœuvres, maniaient la pioche et le ciseau ; les autres, ingénieurs et entrepreneurs, dirigeaient, sur un plan déterminé, la construction de la cité mystérieuse ; le clergé leur donnait la direction supérieure et orthodoxe. Cha-

[1] Volli io mettermi dentro uno di questi sepolcri, sì per prender le mesure che mi erano necessarie, sì molto più per istudiare in qual guisa erano stati i cadaveri quivi entro collocati. (P. 110.)

que paroisse de Rome avait son cimetière souterrain hors la ville, et un collége de huit ou dix fossoyeurs attachés à son service. Ils étaient divisés en travailleurs (*laborantes*), doyens (*decani*), porteurs des cadavres (*porticani*), carriers (*arenarii*), gardiens des martyrs (*martyrarii*). N'aimeriez-vous pas connaître les noms de quelques-uns de ces sublimes ouvriers, de ces *soldats du génie* de l'armée chrétienne, qui, à force de miner la Rome païenne, ont fini par la faire écrouler?

Voici quelques noms de fossoyeurs recueillis sur les épitaphes des catacombes qu'ils ont creusées : Sergius, Junius, Paternus, Félix, Ilare, Sévère, Maius, Proculus, Calligonus, Laurent, Apronius, Viator, Calevius, Antiochus, Anastase, Celerinus, Asellus, Fortunat, Demetrius, Successus.

Le Père Marchi cite cette inscription trouvée sous la voie Tiburtine : CVMPARAVI SATVRNINVS A SVSTO LOCVM VISOMVM AVRI SOLIDOS DVO IN LVMINARE MAIORE QVE POSITA EST IBI QVE FVIT CVM MARITO AN XL. « Moi, Saturnin, j'ai acheté de Sextus, pour deux sous d'or, une tombe à deux places, sous le grand *lucernaire;* celle qui y repose déjà a vécu quarante ans avec son mari. » Le lucernaire est une ouverture, en forme de tuyau de cheminée, qui donne de l'air et du jour à certaines catacombes. Une autre inscription, trouvée par le cavalier de Rossi, relate que les époux Gennaro et Brizia ont payé un *loculus* un sou et demi d'or, en l'an 426, aux fossoyeurs Bordone, Micinus et Moscus. D'après la valeur comparative des monnaies, calculée par le Père Marchi, on peut évaluer le prix de la première tombe à 30 francs, et celui de la deuxième, à 22 francs 60 centimes. On voit

par là que les familles qui le pouvaient payaient aux fossoyeurs le prix de leurs sépulcres, afin, disent d'autres épitaphes, de n'être pas à charge à l'Église. C'était donc l'Église qui se chargeait des frais de la sépulture des pauvres. Le premier grand monument de la charité chrétienne à Rome, ce sont encore les catacombes. Du reste, pendant les persécutions, quel prix les fossoyeurs pouvaient-ils tirer de leurs travaux; il n'y avait pas d'or qui pût suffire à payer leurs périls et leurs sacrifices. Ne croyez pas que la race de ces pieux ensevelisseurs soit éteinte à Rome. Deux confréries, établies depuis longtemps, rappellent, selon les besoins des temps, l'antique corporation des *fossores*. L'une, qui se nomme la Confrérie de la Mort, se voue à la sépulture des pauvres et de ceux qui meurent d'accident sur les voies publiques, dans la campagne déserte, le long des rivières et des marais; l'autre, qui est sous l'invocation de saint Jean décollé, pourvoit au salut de l'âme et à l'ensevelissement du corps des condamnés à la peine capitale ; des laïques de noble condition, des prêtres et des prélats en font partie.

Mais revenons à ces premiers mineurs du Christianisme, qui avaient des tombeaux pour demeure, et pour soleil une lampe de terre ornée du monogramme du Christ. Ils ont tous sur les épitaphes le titre de *fossor;* les instruments de leur profession sont gravés sur leurs tombes; un compas, une équerre, un triangle avec un plomb, une bêche, une pioche, une mesure linéaire. Ne voudriez-vous pas contempler le portrait d'un de ces héros chrétiens? En voici un trouvé sur un tombeau des catacombes de Calixte. Le fossoyeur est debout, avec des sandales aux pieds; ses cheveux sont courts, sa tunique

ne va que jusqu'aux genoux. Sur l'épaule gauche lui descend un morceau d'étoffe velue, que peut-être il repliait pour porter les paniers de terre. L'épaule droite supporte un pic dont le manche repose dans la main droite placée sur la poitrine. Il tient de la main gauche une petite lampe avec une chaînette destinée à la suspendre aux parois des galeries. Des outils de son métier gisent autour de lui. Trois petites croix sont gravées sur la tunique, deux à la partie inférieure, une autre à l'épaule droite. Deux colombes sont représentées de chaque côté de l'épitaphe, ainsi conçue :

DIOGENES . FOSSOR . IN PACE .
DEPOSITVS
OCTABV . KALENDAS . OCTOBRIS.

« Diogène, fossoyeur, dans la paix. Déposé le 8 des calendes d'octobre. »

Cet humble fossoyeur s'appelait Diogène [1]; il se te-

[1] Il est curieux, quoique ce soit fort naturel, de revoir ces noms antiques sur des tombes chrétiennes. Dans le cimetière de Saint-Calépode, on a trouvé cette épitaphe moitié grecque, moitié latine : SOCRATES IN PACE. Ailleurs, c'est le *doux* Romulus qui repose aussi en paix :

HIC REQVIESCIT IN PACE DVLCIS ROMVLVS
QVI VIXIT ANN. IX. MENS. IX
DEPOSITVS
SVB DIE PRIDIE ID. SEPT.
LAMPADIO ET ORESTE CONSVLIBVS.

De Remus est venu notre nom français de Remi.

Voici une épitaphe de deux frères Gaulois morts à Rome, et ensevelis dans les catacombes :

EPITAFIVM REMO ET ARCONTIÆ
QVI NATIONE GALLA GERMANI FRATRES
ADALTI VNA DIE MORTVI ET PARITER TVMVLATI SVNT.

« Épitaphe de Remus et d'Arcontia, qui, Gaulois de nation et frères

nait dans sa crypte comme son homonyme, le philosophe grec, dans son tonneau. « Retire-toi de mon soleil, » disait le Cynique à Alexandre. « Venez, disait aux martyrs le Diogène chrétien, je vous creuserai une tombe à la sueur de mon front, et je vous ensevelirai à la lueur de la lampe funéraire, qui remplace pour moi le soleil des vivants. » Plus heureux que le Diogène antique, le fossoyeur, avec sa lanterne, a rencontré plus d'un homme, plus d'un héros duquel il pouvait dire comme Shakspeare de César : *T'was a man.*

Vous vous rappelez les fossoyeurs d'Hamlet et leurs lugubres plaisanteries : « Allons, viens, ma pioche, il n'y a de gentilshommes de vieille race que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs; ils continuent la profession d'Adam... Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le charpentier ou le constructeur de navires? C'est le fossoyeur; les maisons qu'il vous fait dureront jusqu'au jour du jugement. » Mais quelle différence entre les *grave-makers* du poëte anglais, qui ne sont que d'ignobles matérialistes, et les sublimes *fossores* de Rome souterraine, qui travaillaient en vue de la résurrection glorieuse, et s'endormaient dans la paix en attendant l'aube du grand réveil, au fond de ces catacombes, que l'Église appelait des cimetières, c'est-à-dire des *dortoirs.* « Notre ami Lazare dort, » avait dit le Sauveur. La mort n'est qu'un sommeil. Hamlet lui-même, le douteur Hamlet, disait : *To die, to sleep.*

Dignes successeurs de Tobie et de Joseph d'Arimathie, les fossoyeurs ne refusaient leur pieux travail à

germains adultes, moururent le même jour, et furent ensevelis dans le même tombeau. »

aucun fidèle. Chez les païens, on jetait les corps des esclaves et des pauvres dans les *puticoli* ou *pourrissoirs* publics; et parmi les riches il y avait séparation, isolement aristocratique. Chez les chrétiens, les cimetières étaient communs, avec des places séparées pour chacun, pauvre ou riche. Le martyre était la seule distinction, simplement exprimée par un mot, une fiole de sang, ou une palme gravée sur la chaux fraîche. Là éclatait, jusque dans la mort, le sentiment nouveau de la fraternité et de l'égalité chrétiennes. Auprès d'un sénateur comme Punicus Pudens, d'un chrétien riche et noble comme Thrason, on trouve le tombeau d'un pauvre teinturier et de sa femme, *Sebervs tinctor cvm Galte; sva* ou bien celui de Donatus, qui tissait le chanvre et le lin, et habitait le quartier de la Suburra, *in Sebvra lintearivs*. Le Père Marchi a publié l'épitaphe inédite de deux pauvres époux, Cucumion et Victoire, qui, de leur vivant, se préparèrent un tombeau dans les catacombes; Cucumion avait pour métier de garder les vêtements des nobles baigneurs qui entraient aux thermes d'Antonin :

CVCVMIO ET VICTORIA
SE VIVOS FECERVNT
CAPSARARIVS DE ANTONIANAS.

Les maîtres de Fortunion donnent une tombe près de la leur à ce jeune serviteur, bien méritant, mort à seize ans.

XP. FORTVNIONI BENE MERENTI
QVI VIXIT ANNIS XVI. M. V. D. XV. FECERVN.
DOMINI SVI IN PACE.

Côte à côte avec d'illustres matrones comme les Lu-

cine [1], les Cyriaque, les Commodille, les Priscille, les Plautille, qui ont enseveli tant de martyrs; à côté de nobles vierges comme Pudentienne et Praxède, comme Domitille, cousine de Domitien, reposaient en paix d'humbles plébéiennes : c'est Leontia, qui faisait de la poterie près de la porte Trigemina, ainsi nommée par ce qu'elle vit sortir les trois Horaces allant au combat :

LEONTIA QVE DEFVNCTA EST IDVS SEPT.
BENE MERENTI IN PACE AD PORTA TRIGEMINA LACVNARA.

C'est Valeria Latobia, simple ouvrière, qui vécut quarante-deux ans et fut veuve douze ans :

BALERIA LATOBIA
OF. QVE VIX. AN. XLII
FVIT BEDVA ANN. XII.

C'est Pollecla, qui vendait de l'orge sur la voie Neuve :

POLLECLA QVE ORDEV BENDET DE BIANOBA.

C'est Antessie, décrotteuse ou balayeuse des rues :

ANTESSIE ISTERCORIA IN PACE.

La glorieuse palme des martyrs décore la tombe de la pauvre décrotteuse, et en fait un monument plus vénérable que bien des mausolées royaux. C'est ainsi que le Christianisme entend la fraternité, l'égalité *et la mort*.

Les vrais successeurs des *fossores*, ce sont les ouvriers

[1] Lucine, qui cachait et transportait les corps des martyrs dans son palanquin, *in pavone cum ennuchis suis*. (*Ex Cod. Later. Vat.*)

dont on se sert encore pour le déblaiement des voies cimetériales et l'extraction des reliques [1]. Le Père Marchi nous a raconté, à propos d'eux, une de ses plus intéressantes découvertes. Il faut le laisser parler :

« C'était le soir du Vendredi-Saint, 21 mars 1845; je vis accourir au Collége-Romain Giovanni Zinobili, *caporale* de la petite troupe des *cavatori*, employés aux fouilles par Mgr Giuseppe Maria Castellani, évêque de Porphyre et *Sacriste* (gardien des reliques) du Souverain Pontife Grégoire XVI. Il venait me prévenir, en ma qualité de conservateur des catacombes, qu'en travaillant au cimetière de Saint-Hermès, il avait trouvé le *loculus* et l'épitaphe d'un martyr. Je lui ordonnai de n'y rien déranger, et d'attendre au lundi de Pâques pour descendre dans cette crypte avec moi. Ce jour-là, à l'aube du jour, j'étais dans le cimetière avec Zinobili, l'architecte Fontana et le peintre Bossi. Le *caporale* nous conta, sur les lieux mêmes, que, désespéré d'avoir passé tout le mois de fé-

[1] Ils travaillent, il est vrai, en sens inverse de leurs devanciers, ils ouvrent les tombes que ceux-là fermaient, mais c'est pour donner à l'œuvre des premiers son dernier complément, c'est pour faire passer les restes des martyrs de leurs sépulcres de pouzzolane sous le marbre des autels, transposition qui est l'emblème de leur transfiguration future. Ces employés ne sont pas des ouvriers ordinaires, mais choisis et affidés, formant une compagnie soumise à des règlements spéciaux : par une singularité ou un à-propos qui a déjà été remarqué, les gages de ces fossoyeurs des vieilles sépultures sont pris sur le produit des dispenses de mariage, qui présagent de nouveaux baptêmes. Autant que j'ai pu en juger, cette classe d'ouvriers semble offrir un type qui lui est propre : le caractère imposant et mystérieux des lieux où ils travaillent et de leurs travaux eux-mêmes, exerce une influence assez reconnaissable sur la tournure d'esprit et l'imagination de ces braves gens, déjà disposés aux pensées graves par leur vive foi, et possédant d'ailleurs un certain sentiment des choses antiques, qui distingue le paysan romain, familiarisé avec elles depuis l'enfance. (Mgr Gerbet.)

vrier et la moitié de mars à fouiller inutilement cette crypte en ruines et prête à s'ébouler, il avait fait un dernier effort, au risque d'y être enseveli vivant, pour voir enfin s'il ne trouverait pas un grappillon échappé à l'œil et à la main du vendangeur, *ricercare se pur vi fosse il grappoletto sfuggito all'occhio e alla mano del vendemmiatore*. Enfin sa pioche rencontra un tombeau; au premier coup, il découvrit ce commencement d'inscription : DP III IDVS SEPTEBR; au second, il lut : YACINTHVS, et ensuite : MARTYR. « Hyacinthe, martyr, déposé le 3 des ides de septembre. » Quel bonheur! *qual giubilo!* Je remarquai avec joie que la chaux, que Zinobili avait détachée de la pierre avec son pic, gardait parfaitement l'empreinte en relief de l'épitaphe gravée en creux sur la pierre elle-même. Nous trouvâmes ensuite ces mots sur un fragment de corniche : SEPVLCRVM PROTI M. « Sépulcre de Protée martyr. » Et enfin cette troisième inscription :

AGATIO SVBD
PECCATORI
MISERERE DS.

« A Agathius, sous-diacre et pécheur; que Dieu ait pitié de lui. »

« Je retournai à Rome pour annoncer cette belle découverte au Souverain Pontife et à Mgr Sacriste, qui l'apprirent avec un vif intérêt. Nous avions donc retrouvé la crypte où les deux frères martyrs saint Protée et saint Hyacinthe avaient eu leur sépulture, et le corps d'Hyacinthe était encore intact dans son sépulcre. En 188, Commode nomma gouverneur d'Égypte le patricien Philippe, qui s'y rendit avec sa femme Claudia et sa

fille Eugénie, fiancée au consul Acilius Glabrion. *Questa donzella Romana* se fit chrétienne à Alexandrie, et attacha à son service Protée et Hyacinthe, chrétiens comme elle, en qualité de chambellans. De retour à Rome avec leur jeune et sainte maîtresse, les deux frères la virent marcher au martyre, et ils la suivirent plus tard sur la route du ciel.

« Dès que la nouvelle de notre découverte se fut répandue dans Rome, les savants et les pèlerins affluèrent pour examiner et vénérer cette tombe sacrée; ce fut pour moi une douce satisfaction, des derniers jours de mars jusqu'au milieu d'avril, de servir de guide dans ce cimetière aux cardinaux, aux évêques, aux prélats et à une foule de Romains et d'étrangers. Le 19 avril, je descendis dans la crypte avec Mgr Sacriste, le R. D. Salvator Souchet, député à la garde des saintes reliques, le notaire public Angelo Monti, et trois ouvriers des fouilles, Domenico Marcozzi, Francesco Battistelli, Eustachio Donati, ayant à leur tête le brave *caporale* Giovanni Zinobili, à l'heureuse témérité duquel nous devions cette précieuse conquête. Zinobili se mit en devoir d'ouvrir le *loculus* resté intact. Il déterra bientôt dans la chaux l'indice ordinaire du martyre, la fiole, *ampolla* (d'où notre vieux mot *ampoule*), dont l'intérieur était taché d'un sang desséché, qui, à la lueur de nos torches, rougissait merveilleusement, *mirabilmente rosseggiava*. Zinobili continua à démolir la chaux qui entourait la pierre scellée sur le *loculus;* j'eus beau lui dire que c'était suffisant pour enlever la pierre, il s'obstina à donner encore un coup de pioche qui brisa cette pierre en deux, à notre grand regret. La petitesse du

*loculus* nous étonna d'abord. Il nous parut qu'un enfant et non un adulte gisait dans une si petite tombe. Avec deux bouts de roseau, Zinobili d'un côté et moi de l'autre, nous fouillons le sépulcre pour en extraire les ossements. Nous y trouvons une mâchoire supérieure dont les dimensions nous prouvèrent qu'elle avait appartenu à un adulte, et quelques os qui semblaient avoir été soumis à l'action du feu et être en partie calcinés et carbonisés. Nous plaçâmes ces restes sacrés dans une de ces caisses particulières qui servent à transporter les reliques au Quirinal, à la *Custodia apostolica.* Le notaire dressa un acte authentique, signé de nous tous, relatant l'intégrité du loculus, son ouverture et l'extraction des reliques. Le notaire, en outre, ferma et scella la caisse, qui fut placée dans le carrosse du palais, *carrozza palatina*, dans lequel Mgr Sacriste retourna à Rome pour déposer au Quirinal ce précieux dépôt. Le 29 avril, sur ma demande, Mgr Sacriste appela au Quirinal le même notaire Monti, et le physicien Andrea Belli, chirurgien de l'hôpital de la Consolation. Le notaire rompit les sceaux qu'il avait mis sur la caisse contenant les ossements sacrés; quand il ouvrit le couvercle à la clarté du soleil qui illuminait la salle, j'étais courbé sur la caisse, et j'eus les yeux frappés d'un scintillement qui me sembla de l'or. Je tirai ma loupe, et je me convainquis qu'il y avait eu un peu d'or mêlé à la terre qui était restée attachée aux os du martyr; nous ne l'avions pas remarqué le jour de l'extraction, à cause de l'humidité et de l'obscurité de la crypte. Je mis de côté quelques fragments de cet or pour le faire examiner plus tard par qui de droit. Pendant ce temps, le chirurgien An-

drea Belli faisait la classification scientifique des ossements, et il en tira la même conséquence que nous, c'est-à-dire que ces os étaient ceux d'un adulte, et que le feu avait laissé des traces évidentes de son passage sur ces restes sacrés. Ce martyr avait été brûlé. Le notaire Monti dressa un acte de cette séance, ainsi que de la suivante, qui eut lieu le 2 mai, à ma demande, en présence des mêmes personnes, et à laquelle nous appelâmes, en outre, le Père Giov. Battista Pianciani, professeur de physique et de chimie au Collége-Romain, pour avoir raison, *per aver ragione*, des fragments d'or mêlés à la terre qui recouvrait les reliques de saint Hyacinthe. Le savant professeur nous fit remarquer que cet or ne se présentait pas sous une forme moléculaire, mais en filaments très-fins qui se croisaient comme à travers un tissu; ce qui lui fit croire qu'ils faisaient partie d'un morceau de soie tissé d'or. Cette circonstance était importante, parce que j'y trouvais une nouvelle preuve de la vénération universelle que les premiers fidèles portaient aux reliques des martyrs. Leur pauvreté, leurs besoins, leurs angoisses étaient extrêmes pendant les persécutions. Pourtant leur désir d'honorer dignement ces saintes victimes les portait à imiter la libéralité de Madeleine et de Nicodème, quelle que soit l'immense distance qui sépare le corps de l'Homme-Dieu, Roi des martyrs, et le corps d'un martyr comme celui-ci, qui était d'une condition servile. Nous voyons donc dans notre *loculus* qu'au lieu de se contenter d'un simple linceul, on a enveloppé d'un riche tissu d'or et de soie les os du saint martyr Hyacinthe. »

On peut voir par ce récit avec quel soin scrupuleux

Rome procède à l'extraction et à la reconnaissance de l'authenticité des reliques, quoi qu'en disent les protestants et les incrédules. Ils devraient moins se railler de nos pèlerinages et de notre culte pour les restes de nos saints et de nos martyrs, en se rappelant leurs promenades sentimentales au tombeau de Jean-Jacques Rousseau, leur dévotion à couper un petit morceau des rideaux de Voltaire à Ferney, leur fanatisme à payer à prix d'or un faux bouton de l'uniforme du grand Frédéric, ou un brin de la prétendue plume qui a signé l'abdication de Napoléon. La monomanie de semblables reliques est surtout curieuse à observer chez les peuples qui se prétendent délivrés des superstitions romaines: l'Allemand va pieusement enlever une écharde du lit de Luther au Wartbourg; l'Anglais donne je ne sais combien de guinées pour une médaille de Henri VIII ou une dent de Nelson. On connaît le fétichisme des collectionneurs d'autographes et d'antiquités. Faut-il rappeler les turpitudes de la *canonisation* de Voltaire et de Marat, et ces traits, moins graves, mais non moins honteux, de l'idolâtrie contemporaine pour les reliques des célébrités les plus douteuses, pour la pantoufle d'une danseuse, le bouquet d'une cantatrice, les noyaux de cerise d'un pianiste [1] ?

[1] On raconte qu'en 1841, dans une ville que je ne nommerai pas, des femmes enthousiastes se sont jetées sur l'assiette dans laquelle Listz avait mangé des cerises, pour s'en disputer les noyaux qu'elles firent monter sans doute sur leurs bagues ou sur leurs bracelets.

Le Père Marchi dit p. 127 : « Una cosa è per me sopra le altre incomprensibile in cotesti disprezzatori delle reliquie dei santi. Si recherebbero costoro ad onta di tenersi in casa o sulla persona le reliquie d'un eroe di nostra fede : si recano invece a gloria d'aver presso di se le reliquie d'una meretrice, d'una ballerina, d'una cantatrice, d'un masnadiere, d'un giustiziato, d'un tiranno. »

Le sentiment de l'admiration est naturel et nécessaire à l'homme ; quand il ne veut plus admirer le bien, le beau, le vrai, il faut qu'il admire le mal, le laid, le faux ; quand il refuse son culte à Dieu et à ses saints, il le prodigue à la première idole venue.

On conserve tous les jours le portrait, les lettres, les cheveux d'un être chéri que la mort a enlevé. Qui ne comprend la dévotion d'un fils qui garde avec respect l'épée glorieuse de son père, avec amour le livre de prières de sa mère, et qui va s'agenouiller sur leur tombeau ? Le culte des saints, c'est aussi le culte des aïeux.

« Toute famille, digne de ce nom, dit Mgr Gerbet, vénère, autant qu'elle le peut, le tombeau de ses pères ; toute nation honore les tombeaux de ses grands hommes : malheur à une famille, malheur à une nation, si la passion des jouissances éteignait en elle ce sentiment, si le théâtre ou la bourse leur faisait oublier les vieilles tombes ! L'Église est la famille de Dieu, la nation sainte ; ses pères, ses aînés, ses héros sont les saints. Rome est la grande nécropole où les tombeaux héroïques du Christianisme sont, non-seulement le plus nombreux, mais aussi le plus honorés. »

# LXXXI

## CATACOMBES DE SAINTE-AGNÈS.

A M. FERDINAND DE BASSONCOURT.

> Au-dessous de la Rome des Césars, toute de marbre et d'or, et devenue, comme l'appelle Virgile, la plus belle des choses, se creusait la Rome souterraine des chrétiens : jamais le progrès ne fut plus obscur.
>
> (OZANAM, *Du Progrès dans les siècles de décadence.*)

Aujourd'hui dimanche, 13 mars, c'est le jour que le Père Marchi nous a fixé. M. A., revenu de Naples, M. de B., M. et Mme de M. et nous, formons le nombre mystérieux de neuf personnes, indiqué par le Père comme ne devant pas être dépassé, parce que l'étroitesse des galeries ne permet pas qu'un plus grand nombre de visiteurs puissent profiter des explications de notre savant guide. Selon un autre désir du Père Marchi, nous allons le chercher dans une voiture fermée, et où il n'y a pas de *signore;* en conséquence, nous mettons nos compagnes de voyage dans un second *legno* [1]. Nous arri-

[1] Une voiture s'appelle vulgairement, à Rome, un *legno*, mot à mot un *bois*, comme on dit à Paris un *sapin*, en parlant d'un fiacre.

vons ainsi devant le Collége-Romain à l'heure indiquée. M. A. et moi demandons au Frère portier le révérend Père Marchi. « On ne peut lui parler, il est occupé. — Mais il nous a donné rendez-vous. — Alors je vais le prévenir. »

Le Père arrive, tout étonné d'avoir à remplir une promesse qu'en vrai savant distrait il avait oubliée; il en rit lui-même avec bonhomie. « *Che! i legni sono là!* — *Si, Padre, tutto è pronto,* et nous vous enlevons, de gré ou de force, à la pointe de nos baïonnettes, » ajoutons-nous en lui montrant nos parapluies. « *Va bene*, dit-il en souriant; j'étais fort occupé, mais une promesse est une promesse, *andiamo.* » Nous ne lui donnons que le temps de prendre son chapeau et son manteau, et nous l'emportons en triomphe, très-reconnaissants de sa bonté, qui lui fait abandonner ses utiles travaux pour venir nous piloter à travers l'océan ténébreux des catacombes.

Nous partons par la pluie, la grêle et le vent. La route est longue du Corso à la voie Nomentane, mais nous l'abrégeons en écoutant le Père Marchi qui nous commence un nouveau cours sur les catacombes. Il nous apprend qu'on connaît les noms d'environ soixante cimetières des premiers siècles; nous lui demandons s'ils communiquaient tous entre eux. « Non, nous dit-il, les chrétiens creusaient leurs cimetières sous les monticules de la campagne romaine; ils évitaient les bas-fonds, dont ils redoutaient l'humidité. Les catacombes forment comme un système de forts détachés autour de la ville de Rome. Du reste, Messieurs, il faut que vous sachiez que les trois quarts peut-être de Rome souterraine sont

encore à explorer. Selon mes calculs, si toutes les galeries étaient ajoutées les unes au bout des autres, elles formeraient une rue cimetériale de 1,200 kilomètres de long, bordée de six millions de sépulcres. Je voudrais que celui qui serait tenté de me taxer d'exagération, refît ce calcul, dont je suis moi-même effrayé [1]. »

Nous ne nous lassions pas d'entendre le Père Marchi. Il n'a jamais eu assez de temps à perdre pour apprendre le français, mais il parle la belle langue de *si* avec tant de grâce et de netteté, que nous le comprenons à merveille, et nous sentons de force à servir de truchement à celles de nos compagnes de pèlerinage qui ne savent pas l'italien.

Tout en causant ainsi, nous étions sortis de Rome par la porte Viminale, aujourd'hui la porte Pia. Tout à coup le Père fait arrêter, et apostrophe le custode des catacombes de Sainte-Agnès, qui s'en allait faire un tour en ville. Nous le faisons monter sur le siége et continuons notre voyage. A force de trotter sur l'antique pavé de la voie Nomentane, nous arrivons devant la basilique de Sainte-Agnès, cette jeune et chère martyre dont nous avons déjà esquissé l'histoire, et que le Père appelle *il fiore più bello delle romane vergini*. Son doux nom, quinze fois séculaire et vénéré [2], a été donné à ce

[1] Mille et dugento chilometri di vie cimiteriali et di sei millioni di sepolcri. Amerei che chi all' udire le migliaja e le millioni si sentisse tentato di tacciarmi d'esagerazione, ripetesse prima questo mio studio. -- Voir comment il arrive à ce chiffre dans un passage curieux de son ouvrage, p. 90.

[2] Saint Jérôme disait d'elle (*De B. Agn.*): Omnium gentium litteris atque linguis præcipue in ecclesiis Agnes vita laudata est, quæ et ætatem vicit et tyrannum, et titulum castitatis martyrio consecravit.

cimetière souterrain où elle fut ensevelie sous une propriété qui appartenait à sa famille. Ce sont les catacombes favorites du Père Marchi. Après avoir dépassé la basilique, les voitures s'arrêtent quelques pas plus loin; nous mettons pied à terre, et entrons, à gauche de la voie, dans une *vigna* abandonnée et en friche. Dans un coin s'élève, un peu au-dessus du sol, un monticule de terre qui ressemble à une de nos glacières; là se trouve une porte voûtée et maçonnée, porte moderne. Pendant les persécutions, les catacombes, nous dit le Père, n'avaient que des issues dissimulées et à fleur de terre, recouvertes d'herbes et de broussailles, pour dérouter les païens, qui, parfois, faisaient des irruptions soudaines, bouchaient les issues, et faisaient mourir les chrétiens comme des renards dans leurs tanières. C'est ainsi qu'en Algérie le général Pélissier enfuma un jour des Arabes qui s'étaient réfugiés dans une caverne de l'Atlas.

Les païens, ne voyant rien au delà, avaient divinisé la vie; les chrétiens, prolongeant leurs regards outre-tombe, ont divinisé la mort. Rome, déjà si solitaire et si mélancolique au soleil, est une transition naturelle à Rome souterraine. Nous disons volontiers adieu à la lumière, et descendons à la file l'étroit escalier; le custode qui nous a précédés nous attend au premier étage pour remettre à chacun de nous le *cerino* ou petite bougie allumée. La température extérieure était humide et froide; ici nous avons très-chaud, et laissons sur l'escalier chapeaux et manteaux. Le Père se met à notre tête comme un bon général; il est ici chez lui, dans ses États; il les connaît mieux que personne et les parcourt

en souverain; son *cerino* de la main gauche en guise de sceptre, sa main droite levée en signe d'autorité, il indique, il parle, il enseigne avec une savante et douce bonhomie, où la science et le zèle de l'antiquaire s'allie à la piété du prêtre et à la grâce sérieuse du Jésuite. Nous le nommions *il gran Duca*, comme Dante appelle Virgile quand le poëte romain lui sert de guide dans son mystérieux pèlerinage :

> Mon père, guidez-nous dans vos vastes domaines,
> Nous ne sommes ici que vos catéchumènes.

Notre caravane souterraine se déroule à la lueur des cierges, comme une procession des premiers chrétiens apportant leurs morts dans le cimetière, ou allant assister aux saints mystères dans les profondeurs de la terre où ils avaient caché Dieu. Il nous semblait aussi aller comme les Mages, à la clarté d'une étoile, visiter l'Église du Christ dans son berceau.

Quand on est au fond de ces souterrains sacrés, on dirait qu'on a tiré sur vous le rideau de la vie, et que, comme l'empereur espagnol, on assiste à ses propres funérailles. A droite, à gauche, la torche que l'on porte n'éclaire que des *loculi* superposés et percés le long des murs, comme des ruches que la mort, abeille infatigable, s'est chargée de remplir, tandis que les anges en tiraient le miel des élus. Nous nous figurions aisément quel spectacle devait offrir autrefois cette Rome sous Rome, avec ses divers quartiers portant tous le nom d'une héroïne ou d'un héros : *Sta, viator, heroem calcas;* avec ses rues tortueuses, ses carrefours, ses places publiques, ses *chambrées* de martyrs, ses chapelles

C'est un emblème de l'homme et de son pèlerinage ici-bas, qu'il accomplit à pied, sous le poids du jour, et pendant lequel il ne peut s'arrêter; comme le Juif-Errant, il faut qu'il marche sans cesse et qu'il arrive au but, c'est-à-dire à la mort dans le temps, et à la vie dans l'éternité. Le nom de Dieu, gravé dans ce soulier, signifie que le pèlerin déposé ici a heureusement terminé son voyage dans le sein du Seigneur [1].

De distance en distance, dans les étroites rues de Rome souterraine, on rencontre des carrefours, des salles, des chapelles assez spacieuses. Le Père Marchi nous fait entrer dans deux salles voisines l'une de l'autre, et qu'il suppose avec probabilité avoir servi de *catechumeneum*, ou d'école aux catéchumènes des deux sexes; le long des murs on trouve des bancs en terre durcie et solidifiée pour les auditeurs, ainsi que des chaises taillées dans le tuf pour les prêtres instructeurs; dans l'une des salles, celle destinée, sans doute, aux hommes, il n'y a qu'une chaire; il y en a deux dans la salle des femmes, *per evangelica modestia e prudenza.* Voilà quelles furent les premières écoles du Christia-

Fabretti, gardien des catacombes, d'examiner le contenu de plusieurs de ces vases. Le savant physicien les soumit à une expérience scientifique dont il a laissé le détail, et en tira la conclusion que c'était bien véritablement du sang. (Voir Fabretti, *Inscript. antiq.*)

[1] Dans les temps modernes, quelque variées que soient les formes parfois capricieuses de nos cachets, l'idée n'est guère venue de choisir celle d'un soulier. Elle aurait semblé peu élégante ou bizarre. Elle peut pourtant recevoir une signification très-belle. Pourquoi les premiers chrétiens l'ont-ils adoptée, si ce n'est pour marquer que l'homme est un voyageur en ce monde, voyageur à pied, exposé à la fatigue et à la poussière? La forme de soulier exprimait la marche, l'inscription montrait le but. C'était une assez bonne manière de sceller les tombes. (Mgr Gerbet.)

nisme. Le Père reconnaît encore la destination de ces deux salles à leur simplicité et à leur nudité, à l'absence de tombeaux-autels, d'ornements, de peintures et de symboles chrétiens, par suite de la *discipline du secret*, que l'Église primitive observait à l'égard des catéchumènes, qu'elle divisait en quatre classes, selon leurs degrés dans l'initiation : les *externes*, qui n'entraient pas dans les églises; les *auditeurs*, qui écoutaient seulement les instructions; les *prosternés*, qui s'unissaient aux prières communes; les *élus*, enfin, qui assistaient aux offices, mais non encore à la partie la plus sacrée des mystères, et qui soupiraient après le baptême d'eau, suivi alors si souvent du baptême de sang :

Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.
— Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.
— L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.
— Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime.
(*Polyeucte.*)

Après nous avoir fait visiter plusieurs chapelles, le Père nous introduit dans la grande église, *chiesa maggiore*, des catacombes de Sainte-Agnès, qu'il a découverte et déblayée en 1841. Elle a deux escaliers et deux issues pour les hommes et pour les femmes. Plus grande et plus élevée que les autres, cette basilique en miniature, *basilichetta*, ne pouvait guère contenir plus de quatre-vingt-dix personnes. Les chrétiens multipliaient ces petites églises et leurs issues pour diviser les

personnes, et par conséquent les risques, de façon qu'il n'y eût jamais dans une de ces cryptes une assemblée de *cent* personnes; mais leur multiplicité permettait aux fidèles de se trouver séparément, il est vrai, mais en même temps, dans la même catacombe, au nombre de *plusieurs mille.*

Quand Constantin eut fait sortir l'Église des catacombes, ces chapelles souterraines ont germé sous terre, ont percé le sol, et sont montées peu à peu plus haut que les monuments païens. Telles que des arbres qui élèvent d'autant plus haut la tête qu'ils ont des racines plus profondes, ces basiliques primitives se sont élancées vers le ciel avec nos flèches gothiques et le dôme de Saint-Pierre. Il est évident qu'elles furent les types primordiaux de nos temples chrétiens; on y retrouve l'arc, le cintre, la colonne, la voûte, taillés dans le tuf. Nos églises actuelles retracent à leur tour les dispositions primitives; leur autel principal est imité des tombeaux-autels; leurs chapelles latérales sont nées des *cubicula;* nos cierges rappellent les illuminations souterraines de nos pères; le pain bénit est un souvenir des agapes. Les cryptes souterraines de nos cathédrales de Saint-Denis, Chartres, Bourges, Auch, Bayeux, sont de véritables églises catacombales.

Le Père Marchi nous fait remarquer, dans l'église *maggiore* de Sainte-Agnès, le *presbyterium* ou chœur circulaire, remarquable par deux colonnes qui en forment la limite et l'ornement, par le siége pontifical et par quelques siéges plus bas réservés au clergé. Il y a dans les murs des niches qui contenaient peut-être des statues; voyez la trace noire de la fumée des cierges

qu'on allumait sur les tombeaux des martyrs, l'*annerimento della fiamma.* Voici l'autel, voici de petites crédences taillées dans le tuf pour les burettes, et analogues à celles des églises modernes; voici les bénitiers creusés dans l'épaisseur des parois, les tablettes et consoles pour les lampes et les dyptiques. Mais voyez donc, continua le Père, ces meubles singuliers qu'on remarque dans plusieurs cryptes de ces catacombes, ces quelques siéges en tuf, tous relégués aux angles, dans les recoins les plus mystérieux de l'Église souterraine. Les archéologues n'ont pu jusqu'ici se rendre compte de leur usage. Ces siéges ne pouvaient servir ni aux fidèles qui priaient toujours debout, les bras en croix, ni aux catéchumènes, qui ne devaient pas pénétrer dans l'église, ni aux pontifes et aux prêtres, qui siégeaient toujours dans l'abside; ni aux diacres, qui devaient se tenir près de l'autel. A quel emploi étaient donc réservés ces siéges mystérieux placés aux encoignures de cette église comme des sphinx impénétrables?

Le Père s'arrêta en souriant; l'un de nous lui dit : « *Padre,* je gage que vous êtes l'Œdipe qui a deviné cette énigme catacombale. — Peut-être, reprit-il, mais j'espère, *signori miei e mie donne,* que parmi vous il n'y a point de protestants, car mon explication pourrait les contrarier. — *No, no, Padre, siamo vecchii christiani, tutti quanti, de sangre azul,* de sang bleu, comme disaient les vieux Castillans, c'est-à-dire sans mélange de sang juif ou more, ou hérétique quelconque. »

Nous étions groupés autour de notre savant guide; nous nous retournons instinctivement pour nous compter, en lui faisant cette protestation de notre catholicité.

Quelle est notre surprise : par une multiplication inexplicable, au lieu de neuf nous sommes dix autour du Père Marchi; un intrus, un faux frère s'était glissé parmi nous, comme aux temps des persécutions ces espions païens qui prétendaient vouloir devenir catéchumènes, et s'instruire dans la foi chrétienne pour dénoncer ensuite les chrétiens aux empereurs.

On lit dans les Actes des saints Hippolyte, Eusèbe et leurs compagnons qu'un certain Maximus se déguisa en mendiant pour les surprendre, et vint leur demander l'aumône au nom du Christ. Et notez que notre intrus avait une figure des plus anglicanes. C'était, en effet, un touriste anglais, qui flânait autour de la basilique de Sainte-Agnès, et qui, nous voyant entrer aux catacombes, s'y était faufilé à notre suite. Il s'expliqua et s'excusa de son mieux; et, comme il avait l'air, du reste, d'un respectable *gentleman,* le Père Marchi lui permit de rester et d'écouter le mot de l'énigme qu'il allait nous donner. « *Dunque, signori miei e mie donne,* je me trouve forcé de vous avouer que je ne puis en conscience donner à ces siéges mystérieux un autre nom que celui de *confessionnaux.* »

On ne put s'empêcher de rire en voyant l'Anglican sérieux et étonné de cette explication, qui devait, en effet, inquiéter sa conscience, en lui faisant retrouver au dix-neuvième siècle des confessionnaux du deuxième ou du troisième, quand la Réforme prétendue assure que c'est une invention du moyen âge.

Le Père nous fait remarquer qu'on ne peut expliquer l'usage de ces siéges, qu'en disant que, selon toute probabilité, ce sont des confessionnaux, non pas sembla-

bles aux nôtres par leur forme matérielle, mais analogues par leur destination. Ils sont situés dans un coin de l'église, de façon à ne pouvoir convenir à un prédicateur, mais seulement à un homme qui avait avec un autre un entretien particulier ; situation qui convient parfaitement à la confession, cette confidence sacrée, ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret, selon l'expression de Bossuet [1]. On sait que, dans les premiers temps, le pénitent s'agenouillait, non point à côté du prêtre comme nous le faisons aujourd'hui, mais directement en face de lui, la tête près des genoux du confesseur [2], posture qui s'ac-

[1] Le Père Marchi cite dans son ouvrage un passage de Tertullien, qui appartient par plusieurs de ses écrits au deuxième siècle, et qui nous apprend, dans son livre sur la *Pénitence*, que les pénitents, en se confessant, avaient la posture la plus humble devant les prêtres. (*Lib. de Pœn.*, c. IX.) Minutius Félix, écrivain de la même époque, dans son dialogue met en scène le païen Cecilius, qui accuse les fidèles, dans leurs nocturnes réunions, de s'agenouiller devant l'évêque ou le prêtre, et de s'y livrer à un culte abominable. « Alii eos ferunt, ipsius antistitis ac sacerdotis colere genitalia, et quasi parentis sui adorare naturam. » (Minutius Felix, *in Octav.*, c. IX.) C'est la posture humble et penchée du pénitent qui engagea quelque espion païen, introduit furtivement dans les assemblées chrétiennes, à calomnier ainsi la confession. On connaît cette autre calomnie des païens qui prétendaient que, dans l'Eucharistie, les chrétiens mangeaient la chair palpitante d'un enfant.

[2] Voir toute cette ingénieuse théorie développée dans l'ouvrage du Père Marchi qui la termine ainsi : « Mon interprétation n'étant pas confirmée par des documents positifs et écrits ne peut sortir de la classe des simples conjectures. Je ne suis pas assez insensé, *così stolto*, pour prétendre ajouter par là un argument à la démonstration prouvée que, dès l'origine, le sacrement de Pénitence s'administrait dans la même forme judiciaire, *nella stessa forma giudiziale*, que dans les siècles postérieurs. La véritable Église, qui est la nôtre, *la nostra vera chiesa*, n'a nul besoin de nouvelles preuves pour confirmer l'institution primitive et divine d'un pareil tribunal, auquel l'orgueil humain ne se serait jamais soumis par l'ordre et la volonté de l'homme. Persuadé que dans les cryptes de nos cimetières nos pères célébraient tous les sacrements qu'au-

corde avec la position de ces siéges de tuf. C'est un usage qui existe encore à Naples, comme nous l'avons remarqué dans les églises; et à Rome, pendant la semaine sainte, le grand-pénitencier ne se place point dans un confessionnal fermé, mais sur un siége découvert comme ceux dont nous parlons, et les pénitents se mettent à genoux devant lui et non de côté; c'est tout à fait l'usage primitif.

Il est temps d'examiner maintenant l'art dans Rome souterraine.

Les catacombes furent la nouvelle arche de Noé, qui reçut la grande famille chrétienne destinée à repeupler la terre après un déluge de sang. On retrouve souvent dans les peintures catacombales la colombe de l'arche et la scène du déluge. Les catacombes ont sauvé aussi les arts, qui s'y sont réfugiés sous les ailes maternelles de l'Église. Rome souterraine est le berceau de l'art chrétien.

Mgr Gerbet a remarqué l'ordre de succession suivant lequel les arts ont débuté sous l'inspiration chrétienne. D'abord le *chant*, le plus naturel, le plus populaire de tous; saint Paul recommande déjà l'usage des cantiques sacrés. Nous avons vu, dans les catacombes de Saint-Sébastien, le sépulcre de sainte Cécile, la patronne de la musique. L'*architecture* naît chrétienne dans les catacombes, dont elle fait un asile secret pour le culte persécuté. « Les premiers chrétiens empruntèrent d'abord

jourd'hui nous administrons dans l'amplitude et la liberté de nos églises, j'ai cru pouvoir reconnaître des confessionnaux dans ces siéges de tuf. Je puis m'être trompé, mais mon illusion ne pourra rien enlever à l'inaltérabilité de notre foi, ni à la sainteté du tribunal de la Pénitence. »

aux arts ce que Dieu donna aux oiseaux : un nid et des chants. » La *sculpture* s'essaie à ciseler des figures emblématiques sur les pierres tombales, et à illustrer quelques sarcophages souterrains. C'est la *peinture* qui prit ici le développement le plus rapide. Il est de tradition que le premier peintre chrétien a été saint Luc, et que, dans la prison de la Via Lata où il tenait compagnie volontaire à saint Paul, il charmait les yeux du captif de Jésus-Christ, en retraçant devant lui, sur la toile, la douce image de la Mère de Dieu [1].

Dans les catacombes, la peinture a décoré principalement les *cubicula*, caveaux de famille creusés et ornés par la pieuse libéralité des riches chrétiens. Ces *stanze*, comme les appelle le Père Marchi, sont les mères des *stanze* du Vatican, peintes par Raphaël. La distance qui les sépare est grande; mais c'est toujours la même pensée chrétienne, le même but qui a fait les unes et les autres; et les dernières n'auraient pas existé sans l'inspiration des premiers. L'art antique, à lui seul, n'aurait pas créé Raphaël. Il faut donc chercher ici le premier anneau de la chaîne d'or de l'art chrétien. Les patriarches de cet art naissant, les humbles artistes des catacombes ne songeaient guère à leur renommée; les anges seuls savent leurs noms. « Des cavernes, dit Mgr Gerbet, étaient leurs galeries d'exposition. N'ayant pour but de leurs travaux que la gloire de Dieu et l'édi-

[1] In hac Urbe Romana lapis est in diaconia S. Mariæ in Via Lata cum inscriptione, quod ibi beatus Lucas imagines beatæ Virginis depinxerit. Viget vero traditio, ibidem sancti Pauli conductas ædes fuisse, eumdemque Lucam ibi composuisse, vel absolvisse præsentem historiam. (Lorinus, *in Acta Apostolorum*.)

fication de leurs frères, l'art n'était pour eux qu'une belle forme de la charité; et, dans leur vie de dévouement, il y eut moins de place pour les grands tableaux, que pour les grands sacrifices. Ces peintures, tracées par des mains qui furent souvent garrottées par les bourreaux, exprimaient, sous des formes variées, deux idées principales, celle de la lutte et celle de la délivrance : c'était, pour les soldats du Christ, ce que sont les chants de guerre avec lesquels on conduit une armée au combat. Les peintres étaient à leur manière des Tyrtées chrétiens : ce chœur d'artistes formait une troupe d'utiles auxiliaires dans le siége que le Christianisme livrait à la métropole païenne, du fond de ces retranchements souterrains. »

Les Apelle et les Phidias du temps étaient, sans doute, occupés à décorer la maison d'or de Néron, et ne se seraient pas souciés de venir peindre, à la lueur d'une lampe, les murs humides des cimetières de ces vils Nazaréens. Le Christianisme n'eut peut-être que des artistes de rebut; mais il leur donna quelque chose de ce souffle surhumain qui devait un jour faire éclore les Raphaël et les Michel-Ange. Ces pauvres peintres des catacombes, qui, d'un pinceau hâtif et tremblant traçaient le plus souvent à l'ocre leurs esquisses sublimes, ont naturellement imité les procédés et les formes de l'art païen contemporain: ils n'en pouvaient connaître d'autres; mais déjà le sentiment de l'infini, inconnu au paganisme, suppléait à leur inexpérience. Raoul Rochette l'observe avec raison; on voit ici l'art antique expirer par degrés entre des mains chrétiennes, et l'on y voit en même temps apparaître les premières ébau-

ches de ces types célestes auxquels l'art du quinzième et du seizième siècle sut donner le mouvement et la couleur. La pensée est déjà ici supérieure à la forme; du reste, ces fresques sont plus finement exécutées qu'on ne le croirait; elles sont loin de la roideur des formes byzantines. Les meilleures sont les plus anciennes, qui, selon des juges compétents, remontent aux temps apostoliques [1]. C'est moins avec les yeux qu'avec le cœur qu'il faut voir ces fresques inspirées par la conviction la plus forte qui fut jamais [2]. Le Père Marchi nous fait examiner avec soin ces antiques peintures qui couvrent les voûtes et les parois des *cubicula;* la première couche de couleurs donnée sur une matière encore humide s'y est imbibée et s'est très-bien conservée; la seconde couche, au contraire, est tombée en partie et avec elle l'éclat et l'harmonie des teintes. Chaque sujet est encadré d'arabesques et séparé par des filets rouges et noirs.

Quels sont les souvenirs qui alimentaient la causerie des premiers chrétiens, et abrégeaient pour eux la longue veillée des catacombes? On le devine, et il semble que les sujets de leurs peintures doivent rappeler naturellement le temps des persécutions, les actes et les

[1] La ragion de' confronti e l'autorità d'artisti giudiziosissimi vuol ch' io tenga che alcune delle pitture del sotto posto cimitero rimontino al secondo secolo. (Marchi, p. 35 )

[2] Ces monuments, en apparence si grossiers, sont le plus vieil héritage que nous aient transmis nos devanciers dans la croyance en Jésus-Christ; ce sont comme autant de formules matérielles et permanentes de leurs actes de foi, d'espérance et de charité; là est leur pensée fondamentale mise à nu ou revêtue de sa plus simple expression, pensée naïve, attendrissante ou héroïque, pensée d'amour, de sacrifice, de rédemption, d'éternité, pensée vivante dans tous les lieux et dans tous les temps, pensée féconde pour vivifier l'art à sa naissance, et pour le régénérer quand il décline. (Rio.)

supplices des martyrs, tout ce douloureux drame dont ils étaient chaque jour les témoins et les acteurs. Pourtant, il n'en est point ainsi : tous ces tableaux ne nous offrent que des scènes douces, aimables et gracieuses. Il semble qu'on évita les horreurs trop réelles de l'époque, pour se complaire dans l'idéal. C'est ainsi que chez nous, pendant la Terreur, pour se reposer l'esprit de scènes horribles, on se plaisait aux bergeries et aux pastorales florianesques. L'homme a toujours soif d'idéal; il aspire sans cesse à ce qu'il n'a pas, à ce qu'il ne voit pas; il aime les scènes gracieuses au milieu des révolutions, et, dans les temps de calme, il se plaît aux représentations terribles.

Les premiers chrétiens préféraient à la reproduction des actes de la persécution les scènes de paix, de bonheur et d'espérance. Plus tard, au contraire, quand l'Église agit dans la plénitude de son triomphe, elle fait tracer à Saint-Étienne-le-Rond la galerie sanglante des martyrs dans toutes ses horreurs, pour rappeler l'exemple des pères, et retremper le courage amolli des enfants.

Mais ici, dans les catacombes, n'est-ce pas une chose admirable que cette absence des faits contemporains de l'époque persécutrice, omission sublime faite par des cœurs trop exclusivement préoccupés de la vie future pour songer à faire admirer leur courage ou à maudire leurs bourreaux [1]? On trouve dans ces peintures des al-

[1] Tandis que l'art païen s'enfonçait dans le réalisme le plus odieux et le plus grossier, et que, pour réveiller les sens de ces hommes blasés, il fallait leur brûler un esclave à la fin de la tragédie d'Hercule au mont Œcla, et outrager une femme sur la scène, lorsqu'on jouait je ne sais quelle pièce d'Euripide; voici des hommes détestés, pauvres, impuissants, cachés sous terre, dans un lieu où ils peuvent à la rigueur entendre les

lusions aux persécutions, mais toujours prises symboliquement dans la Bible, et jamais dans les actes des martyrs contemporains. Ainsi, Pharaon englouti dans la mer Rouge est l'emblème des persécuteurs; ainsi, les trois enfants dans la fournaise, Jonas jeté à la mer, Daniel dans la fosse aux lions, sont le symbole du martyre sous ses trois formes principales : le feu, l'eau et la dent des bêtes. Les lions de Babylone rappelaient ceux du Colysée.

Mais, en général, les sujets principaux des fresques catacombales n'offrent que des scènes gracieuses et touchantes, empruntées à la vie pastorale et patriarcale, des motifs de joie, d'innocence et de charité. Le chrétien, tout occupé de la vie future, passait par-dessus l'idée du martyre : il voyait non plus le combat, mais la victoire; non plus le supplice, mais le ciel qui en était la récompense.

L'Église, par suite de la *discipline du secret* auquel elle tenait tant à cette époque, avait inventé des mots d'ordre, des signes de ralliement, tout un système de symboles dans les épitaphes de ses enfants et dans les peintures des catacombes. Le symbolisme, source commune de la poésie chrétienne, remonte aux premiers jours. Dieu, dans la Bible, parle à l'homme par signes, et l'homme lui répond dans le même langage figuré, si universellement pratiqué en Orient. L'Évangile est

trépignements de la foule qui crie : « Les chrétiens aux lions ! » Eh bien ! ces hommes n'auront à vous donner que le type du martyre dans l'antiquité, jamais de celui qu'ils ont souffert, que les images de la résurrection, que des symboles gracieux, aimables et touchants, nous laissant à la fois le plus bel exemple et de l'art qui n'aime pas le matérialisme, et de la charité qui pardonne et oublie. (Ozanam, *Civilisation au Ve siècle.*)

aussi plein d'images et de symboles; il nous apprend que Notre-Seigneur lui-même ne parlait qu'en paraboles. L'Eglise a continué à se servir de ce langage emblématique, en donnant aux fidèles un double enseignement, oral et figuré. Par un symbolisme hardi, les peintres des catacombes ont été jusqu'à représenter le Christ sous la figure d'Orphée, parce que, dit saint Clément d'Alexandrie, le Christ aussi attire à lui les cœurs, ébranle jusqu'aux rochers, et attendrit jusqu'aux bêtes les plus féroces [1].

Le Père Marchi est le Champollion de tous ces hiéroglyphes chrétiens.

— Voyez, nous disait-il en élevant son *cerino*, ces gracieuses arabesques, ces représentations des quatre saisons de l'année, qui meurent et ressuscitent tour à tour, c'est le symbole de la résurrection future; voyez ces colombes qui becquètent des corbeilles de fleurs et de fruits. Les fleurs, ce sont les prières de l'homme; les fruits en sont les résultats, ce sont les grâces obtenues. Cette colombe, avec une palme au bec, c'est la *noetica columba*, c'est l'impérissable messagère de l'espérance. Les oiseaux sans palme sont l'image des âmes bienheureuses qui s'envolent au ciel. Le bœuf est l'emblème des martyrs immolés; le cheval exprime la rapidité de la course de la vie; le cerf, le désir du ciel, selon la comparaison du Roi-Prophète; le coq, c'est la vigilance et le repentir; l'olivier, c'est la paix; l'ancre, c'est le salut; le cyprès, c'est la mort; la palme et le laurier, c'est

[1] Ozanam remarque que ce type a figuré dans l'art chrétien de tous les siècles, jusqu'à Caldéron qui composa un de ses plus admirables *Autos sacramentales* sous le titre du *Divin Orphée*.

la victoire, c'est la couronne d'immortalité. Maintenant il faut chercher dans les sujets bibliques la représentation prophétique des faits de l'Evangile. Le passage de la mer Rouge est l'emblème du *Baptême* qui sauve par l'eau. On a trouvé une peinture du baptême de Notre-Seigneur au-dessus du baptistère des catacombes de Saint-Pontien. La régénération baptismale, qui guérit l'aveuglement spirituel, est encore exprimée par la guérison de l'aveuglé-né. La *Confession*, qui guérit la paralysie de l'âme, est représentée par la guérison du paralytique, à qui le Christ remet ses péchés. L'*Eucharistie* est symbolisée par les grappes de raisin, par la manne dans le désert, par la multiplication des pains, par l'année d'abondance expliquée par Joseph. La conversion de la Samaritaine et la guérison de l'Hémorroïsse sont d'autres emblèmes de la pénitence et de la confiance en Dieu. Le baptême est encore symbolisé par l'eau du rocher et par le poisson, emblème du chrétien trempé dans les eaux régénératrices [1].

Moïse, type du divin législateur, est représenté tour à tour sur la montagne d'Oreb, recevant les Tables de la Loi, frappant l'eau du rocher et montrant la manne tombée du ciel. Joseph ensevelissant son père dans la grotte de Mambré, était l'image des chrétiens cachant leurs morts dans les catacombes. Samson enlevant les portes de Gaza, David tuant Goliath, rappelaient à nos pères ce que l'homme pouvait faire avec le secours de

[1] On a trouvé sur une sépulture un poisson et les cinq pains de la multiplication. Eh bien! cette inscription disait beaucoup, elle disait : Ici repose un homme baptisé (le poisson), et cet homme baptisé a goûté du pain miraculeux de l'Eucharistie. C'était là un énergique et admirable langage! (Ozanam. *Civilisation au Ve siècle.*)

Dieu. Job sur le fumier leur enseignait la patience, et Elie sur son char de feu leur faisait espérer l'ascension de l'âme vers son Créateur. La résurrection de Lazare est un symbole d'immortalité qui parle de lui-même. Jonas endormi sous l'arbuste, *sotto la cucurbita*, est l'emblème de la confiance dans la Providence.

Adam et Ève devant l'arbre défendu qu'entoure le serpent, proclament le dogme de la faute originelle, base de la Rédemption et de tout le Christianisme. Voici Abel et Caïn, pères de deux races, les bons et les méchants. L'Arche de Noé est l'image frappante de l'Église qui ouvre un refuge aux chrétiens dans les catacombes pendant le déluge de sang. La Bible est la figure, l'Évangile est la réalité : c'est l'idéal de l'art chrétien depuis les peintures des églises souterraines jusqu'à celles de Saint-Jean-de-Latran, jusqu'aux sculptures et aux vitraux de nos cathédrales ogivales [1].

Quand elle voulut représenter le Sauveur, la peinture catacombale retraça toujours sa gloire, sa puissance, sa bonté; jamais ses humiliations et son supplice sur la Croix, de peur peut-être que ces images ne fissent sur les chrétiens novices une impression contraire à l'idée qu'ils devaient avoir du Christ.

Le sacrifice de la Croix est rappelé seulement par le

[1] La religion devenait ainsi un livre à partie double, dont la publication commençait à l'origine du monde: d'un côté la figure, de l'autre la réalité. Comme le peintre qui dessine un portrait tient sans cesse les regards fixés sur son modèle, ainsi, pendant les quatre mille ans qu'il avait mis à écrire ce livre magnifique, le Dieu de l'Éternité avait eu l'œil constamment fixé sur la réalité des figures qui sortaient de son pinceau; et le chrétien se disait avec transport : cette réalité, c'est l'Église, c'est moi. (M. l'abbé Gaume, *Les trois Rome*.)

sacrifice d'Abraham ; le Christ était le nouvel Isaac. On le représentait plutôt entouré de ses apôtres, opérant ses miracles miséricordieux, nourrissant ses disciples du pain des paraboles. Il avait dit : « Je suis la vigne, » on le figurait sous l'image du cep. Les fidèles, dit le Père Marchi, sont les branches, les grappes sont les bonnes œuvres ; *le buone opere nelle uve che pendon dai tralci.* Le Christ avait dit : « Je suis le Bon Pasteur, » on l'a peint souvent dans Rome souterraine sous cette forme symbolique si touchante et si miséricordieuse. Le Père Marchi nous fait remarquer une jolie et naïve peinture qui reproduit ce sujet. Le Sauveur a le chevreau sur son épaule [1], et à la main une musette, l'instrument des *pifferari,* pour rappeler au bercail la brebis égarée ; à ses pieds on voit le bâton pastoral, et des vases pleins de lait ; le Père Marchi nous cite à ce propos ces vers du *Paradis* de Dante :

E quanto le sue pecore rimote

[1] On s'est étonné de voir dans ce sujet et d'autres pareils le chevreau ou le bouc, au lieu de la brebis dont parle l'Évangile. Ozanam, dans ses leçons sur la *Civilisation au Ve siècle,* rappelle qu'à la fin du deuxième siècle, les montanistes, et Tertullien à leur tête, avaient agité l'Église d'une question terrible : à savoir, si le pardon promis au pécheur ne lui était promis que pour une ou plusieurs fois, si le pécheur qui retombe pouvait être admis à la pénitence. Tertullien soutenait que le Bon Pasteur rapportait bien sur ses épaules la brebis égarée, mais non le bouc, le chevreau, qui, au jour du jugement, sera mis à la gauche du souverain Juge. « C'est alors que l'Église, dans sa mansuétude, fit cette réponse à la fois aimable et sublime à ces hommes impitoyables qui ne voulaient pas de pardon à la faiblesse retombée, en faisant peindre dans les catacombes le Bon Pasteur, non plus seulement avec une brebis sur les épaules, mais avec un bouc, avec cette figure du pécheur, qui semblait condamné à jamais, et que le Bon Pasteur cependant rapporte en triomphe sur ses épaules. »

E vagabonde più da esso vanno,
Più tornano all' ovil di latte vote [1].

Voici plus loin les vierges sages, *le cinque vergini prudenti con face accesa e vaso d'olio.*

Les figures qu'on rencontre le plus souvent dans les catacombes sont les *Orantes*, ou femmes en prières, les bras étendus, vêtues de longues robes à bandes de diverses couleurs, les cheveux à la nazaréenne, un voile ouvert tombant sur les épaules, et entre ce voile et le sommet du front, une bande de laine, sorte de petit bonnet appelé *mitrella*, petite mitre [2]. On croit généralement que ces Orantes sont les femmes consacrées à Dieu, première apparition de la vie religieuse dans les catacombes.

Le Père Marchi nous introduit dans sa crypte favorite, qu'il appelle *la cripta di Maria cum Gesù bambino.* Cette petite église, *chiesuola*, a trois *arcosolii.* Dans la lunette de celui qui servait d'autel est peinte, en *mezza figura*, la vierge Marie avec son divin Fils sur ses genoux. Sa tête est couverte d'un voile relevé par devant;

[1] Mademoiselle de M..., qui vient de visiter les catacombes de Saint-Calixte, nouvellement déblayées et explorées par le chevalier de Rossi, l'élève et le collaborateur du P. Marchi, nous a parlé d'une fresque charmante trouvée dans ce cimetière. C'est encore le sujet du Bon Pasteur, mais avec des détails nouveaux; les deux apôtres Pierre et Paul, ayant reçu les instructions du divin Maître, se retournent pour parler aux brebis, qui représentent le troupeau des fidèles. L'une d'elles lève la tête et écoute avec une pieuse attention; une autre tourne le dos à l'apôtre et s'en va; une troisième se met à brouter, image des hommes que leurs viles passions retiennent courbés sur la terre, et qui ne lèvent jamais vers le ciel un regard d'espérance.

[2] On peut voir ces costumes, et la plupart de ces peintures catacombales, reproduits en couleur dans les gravures du grand ouvrage de M. Louis Perret.

un collier de perles orne son cou. A droite et à gauche du tableau est gravé le monogramme du Christ. La Vierge a les bras étendus dans l'attitude de la prière, tandis que son Fils ne prie pas. « Voilà, disait le Père Marchi, ce qui doit confondre *la malignità degli eretici*, qui nous accusent d'idolâtrie envers la Mère de Dieu; voilà la véritable distance qui sépare la Mère du Fils; le Fils est Dieu, la Mère est une créature, la plus puissante des créatures; mais elle *prie* Dieu, et ne nous accorde point par elle-même les grâces que nous sollicitons de sa bonté, *possente sì, ma della virtù della orazione.* » Dans une autre fresque, la sainte Vierge est peinte entre saint Pierre et saint Paul. Dans les catacombes de Saint-Valentin, près du Ponte-Molle, on voit une figure de la Mère de Dieu nimbée et voilée, avec cette inscription :

SCA DIGENETIX.
(Sancta Dei Genitrix.)

Dans une autre crypte, qui se trouve presque sous la basilique de Sainte-Agnès, le Père Marchi a trouvé un double sarcophage qu'il a des raisons de croire avoir été le double tombeau d'Agnès et d'Émérentienne, avant la translation de leurs reliques dans la basilique supérieure.

Le Père nous fit ensuite entrer dans un *cubiculum*, dont les peintures semblent récemment détruites par quelque accident. *Ecco,* nous dit-il en soupirant, *l'opera d'un cattivo francese e del suo zoppo pittore.* Je devinai ce qu'il voulait dire, mais je n'osai pas lui demander d'autres explications.

C'est ainsi que Rome souterraine était à la fois un lieu de refuge et de prières, nn cimetière, une église et un musée sacré.

Après cette visite générale qui dura plusieurs heures, le Père Marchi nous fait remonter en haut jusqu'aux *latomies et arenaires* pour nous expliquer sa théorie sur l'origine exclusivement chrétienne des catacombes. Il nous récite son *credo* à cet égard : « Je crois que les carrières et les sablonnières de Rome sont l'œuvre des païens, et qu'elles ont pu servir de vestibule et d'asile aux chrétiens; mais je crois aussi que les catacombes proprement dites, c'est-à-dire les cimetières, sont l'œuvre des chrétiens, et n'ont pu servir qu'à eux. Je crois fermement que le païen n'y a jamais donné ni un coup de pic, ni un coup de ciseau : *Credo che ne' nostri cimiterj il pagano non abbia dato mai un colpo nè di piccone, nè di scalpello,* » nous disait-il de sa voix grave et convaincue, en ouvrant ses beaux yeux noirs sous ses sourcils encore noirs, tandis que ses cheveux blanchissent déjà : c'est le feu de la jeunesse sous la glace de l'âge, comme le volcan sous la neige.

Ce n'est qu'en voyant les lieux, sous la direction du Père Marchi, qu'on peut se rendre compte de l'économie des catacombes. Voici en abrégé les raisons que le savant Jésuite donne à l'appui de sa théorie :

1° Raison géologique. — Le sol de la campagne romaine se compose de *pouzzolane,* de *tuf granulaire* et de *tuf lithoïde*, dur comme la pierre, ainsi que l'indique son nom. Les Romains, pour bâtir leur ville, ont ouvert de vastes carrières, *latomiæ*, dans le *tuf lithoïde*, et de vastes sablonnières, *arenariæ*, dans la *pouzzolane*, qui

fait d'excellent ciment. Une preuve que les chrétiens n'ont pas établi leurs cimetières dans les excavations païennes, c'est qu'ils ont creusé toutes leurs catacombes dans le *tuf granulaire*, sauf deux établies dans un terrain d'alluvion.

2° Raison locale. — Les carrières antiques sont, comme toutes les carrières, ouvertes, larges, élevées, arrondies de façon à laisser entrer des chariots; elles ne ressemblent en rien aux catacombes, qui sont basses, étroites, perpendiculaires, qui ne peuvent servir qu'à l'usage auquel elles furent destinées, c'est-à-dire à des cimetières, et n'ont aucun rapport dans leur ordonnance avec l'exploitation des carrières; de plus, ces étages de sépulcres, séparés seulement par une couche de terre très-mince, n'auraient pu se creuser dans la pouzzolane, matière volcanique trop friable, ni dans le tuf lithoïde infiniment trop dur. Du reste, la vue des lieux en apprend plus que toutes les explications écrites.

3° Raison morale. — Une haine et une horreur réciproques séparaient les païens et les chrétiens; ceux-ci surtout n'auraient jamais consenti à mêler les sépulcres de leurs frères avec les tombeaux païens; ils voulaient que leurs morts eussent, comme leur divin Maître, un *sépulcre neuf*, et que les sépultures des fidèles fussent une copie, un *fac-simile* du grand monument de la résurrection. On sait d'ailleurs que, sauf quelques familles, comme celle des Scipions, les Romains brûlaient généralement leurs morts. « *Dunque*, résuma le Père, les catacombes ne sont point les carrières creusées par les païens. »

Dans le feu des persécutions, les chrétiens ont pu se

réfugier quelquefois dans ces carrières ; mais ils ne les trouvèrent ni assez pures, ni assez sûres pour leur confier le dépôt des corps sacrés de leurs frères et y célébrer les saints mystères; au-dessus ou à côté de ces carrières, ils firent des puits comme dans nos mines, et creusèrent, à eux seuls et pour eux seuls, des galeries étroites et mystérieuses pour en faire leurs églises et leurs cimetières. Les carrières servaient de vestibule secret et de sauvegarde aux catacombes, et déroutaient les païens qui, voyant les fidèles entrer et sortir par les issues des carrières, ne soupçonnaient pas qu'il y eût au-dessous de ces excavations tout une Rome sous Rome.

Pour donner le change aux païens, on cherchait, autant que possible, à creuser les cimetières sous les propriétés des chrétiens qui renfermaient des carrières, ou même à acheter des terrains qui en étaient pourvus. Les catacombes de Sainte-Agnès en sont un exemple. Dans ce cas, les chrétiens habitaient quelquefois ces carrières particulières, et non les catacombes, qui sont évidemment inhabitables; celles-ci ne leur servaient que de cimetières et d'églises. Les carrières étaient utiles aussi pour cacher l'entrée des cimetières et recéler les masses de terre qui provenaient de l'agrandissement continuel des catacombes. Le Père Marchi croit aussi que les entrées de Rome souterraine étaient soigneusement dissimulées par du sable et des broussailles, et qu'au besoin des chrétiens auraient pu facilement en faire des fosses dangereuses, et y tendre des piéges et des embûches, *agguati*, dont les persécuteurs se seraient mal trouvés; mais, ajoutait-il, *questa non era arte evangelica;* nous lisons bien que les persécuteurs ont bouché parfois les

cimetières des chrétiens trahis par de faux frères, et ensevelis ainsi tout vivants; mais nous n'avons jamais lu que les persécutés aient usé de semblables moyens contre les persécuteurs.

Une heure ici avec un guide tel que le Père Marchi éclaircit plus de questions que ne le feraient tous les livres. Il nous fait voir les étroites ouvertures carrées que les chrétiens pratiquèrent pour descendre des carrières dans les catacombes, ouvertures qui sont percées d'étages en étages; il suppose que les chrétiens avaient une machine quelconque pour descendre par là leurs morts, et remonter la terre extraite des galeries. Le Père allume une feuille de papier à son *cerino* et la jette tout enflammée dans cette ouverture, pour nous en faire mesurer de l'œil toute la profondeur.

Nous redescendons encore pour faire une dernière tournée dans les noirs corridors des étages inférieurs; notre guide élevait de temps en temps sa torche au-dessus de sa tête pour se reconnaître dans ces dédales mystérieux. Parfois, en remontant, nous apercevions une lueur bleuâtre qui s'échappait de ces soupiraux obliques appelés *lucernaires* ou *luminaires*, pratiqués à fleur de terre pour donner un peu d'air et de jour aux galeries les plus rapprochées du sol. Les salles, ainsi éclairées, s'appellent *cubiculi clari*. Cette lumière blafarde et terrestre déplaisait à nos yeux et à nos pensées; nous lui préférions l'obscurité complète des galeries plus profondes, qui, à la seule lueur de nos torches, resplendissaient comme des jours ouverts sur l'éternité.

Mais la vision de ces *ténèbres visibles*, comme aurait dit Milton, était finie; il nous fallait retrouver là-haut la face

de la terre et le monde des vivants. Quand nous sortîmes de l'escalier souterrain, il pleuvait à torrents, et il fallut nous mouiller pour regagner nos voitures; nous nous prenions à regretter la douce température des catacombes. Ce n'est qu'après être sortis de la cité des tombeaux que nous avons pensé combien il aurait été beau et touchant d'y chanter les litanies des saints, et de répéter, sous les voûtes de son cimetière, l'invocation adressée à Agnès : *Sancta Agnes, ora pro nobis.*

Je sens trop bien que je n'ai pu reproduire dans ces pages rapides qu'une bien faible et bien confuse impression de tout ce que nous avons entendu de la bouche du Père Marchi, de tout ce que nous avons vu de nos yeux, foulé de nos pieds, palpé de nos mains; de tout ce que nous avons ressenti au fond de notre âme. Ah! comment se fait-il que ceux qui ont vu Rome et les catacombes n'en reviennent pas tous avec la foi? C'est que, comme l'a dit Pascal, il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition opposée.

En terminant ce long pèlerinage dans la cité d'Agnès, le Père Marchi nous a introduits dans une chapelle ornée de peintures et d'un grand tombeau-autel : « C'est ici, nous dit-il, qu'a eu lieu naguère une cérémonie touchante. Mgr Talbot, l'un des camériers de Sa Sainteté Pie IX, a obtenu du Saint-Père la permission, fort rare et fort enviée, de célébrer ici sa première messe, en présence de plusieurs Anglicans convertis qui ont reçu la communion de sa main. »

A ce grand nom de Talbot, notre Anglican dressa l'oreille; puisse-t-il avoir profité de sa visite aux cata-

combes! puisse-t-il dire un jour comme Bedfort dans l'*Henri VI* de Shakspeare :

Ascend, brave Talbot, we will follow thee.

Illuminée comme autrefois, à l'occasion de la messe de Mgr Talbot, cette crypte antique s'étonna, après quinze cents ans, de voir se renouveler sous son humble voûte le sacrifice de l'hostie sans tache. Le musée du Vatican rendit en cette occasion quelques-uns des objets du culte que les catacombes lui ont donnés, les lampes en terre cuite et en airain, les vases, les burettes, les calices. Qu'elle devait être belle cette messe aux catacombes, et que nous aurions voulu y assister [1]! Qu'elle était touchante, célébrée ainsi devant ces protestants convertis, ces enfants prodigues revenus à la maison paternelle [2]! Entendez-vous les chants de la liturgie romaine, et le chœur lointain des esprits céleste répétant encore : Gloire à Dieu dans le ciel, et paix

[1] Ce souhait s'est réalisé plus tard. Nous avons entendu la messe dans les grottes Vaticanes; on lira plus loin une lettre à ce sujet, laquelle complétera cette esquisse des catacombes.

[2] Mgr Gerbet a exprimé le vœu qu'on pût célébrer souvent le Saint-Sacrifice sur les tombeaux-autels de Rome souterraine.

« Je crois que la messe des Catacombes laisserait un souvenir profond à tous ceux qui auraient pu y assister. Des personnes pieuses, encore étrangères à la foi catholique, demanderaient à être admises à cette solennité souterraine, qui les reporterait aux premiers temps: elles en sortiraient plus rapprochées de nous. Cette messe serait d'une consolation particulière pour les chrétiens venant des pays où l'Église est martyrisée de nouveau. Des âmes, crucifiées par la seule vue de ce qui s'y fait et de ce qui s'y prépare, des pèlerins de l'exil, des confesseurs de la foi, des religieuses portant les stigmates de glorieuses souffrances, aimeraient à s'agenouiller, à communier à l'autel des anciens martyrs. Ils leur emprunteraient leurs prières pour les persécuteurs, leur confiance dans la justice de l'avenir, et leur foi dans la justice de Dieu. »

sur la terre aux hommes de bonne volonté! Paix aux cœurs sincères et convaincus qui n'ont pas hésité à abjurer l'erreur dès qu'ils eurent retrouvé la vérité! Paix à ces Anglicans revenus au catholicisme des catacombes, comme des enfants au berceau de leur mère, et à qui le successeur de Pierre a pu dire comme saint Remi à notre Clovis : « Courbez la tête, fiers Bretons, adorez ce que vous avez brûlé! » Paix aussi à ceux qui n'ont pas encore trouvé la vérité, mais qui, la cherchant avec un cœur humble et pur, finiront par la rencontrer [1]!

Ah! c'est que la vieille Rome souterraine a une atmosphère fatale aux nouveautés protestantes! Les catacombes dormaient en paix leur sommeil séculaire, quand elles furent réveillées en sursaut au seizième siècle par le bruit des destructions et des innovations de Luther. Elles rouvrirent alors leurs rues et leurs tombeaux devant le génie d'Antonio Bosio, que Dieu suscita au moment

[1] Voici une page touchante du P. Marchi sur les protestants à Rome qui le conjurent de leur servir de guide aux catacombes, et de leur interpréter les merveilleuses leçons de Rome souterraine, qui sont plus pour eux que pour nous : « Anzi qui mi sento crescere in cuore la confidenza, che la carità de' santi martiri abbia ad allargarsi eziando su gli animi de' fratelli da noi dissidenti, dei quali alcuni in Roma accorrendo dalle più rimote contrade, anche da me si recano e mi scongiurano che mi faccia ad essi guida ed interprete nella lezione maravigliosa, che è più per essi che per noi questa de' sacri cimiterj. Credo io che la grande avidità con cui molti tra loro discendono a contemplare e studiare quaggiù l'évangelio nella sua culla e nelle primitive sue forme, non sia originata da reo spirito. Iddio che non mette mano nelle sue opere per lasciarle imperfette, dalle preghiere de' martiri si lascierà muovere a fare intero in tutti costoro quandochesia il dono compartito già a più d'uno d'essi, riunendoli all' unica e vera madre la chiesa, con aprir loro prima gli occhi a riconoscere nel confronto della Roma Sotterranea l'inalterabilità del magistero della vera chiesa apostolica, e con far poi che abbandonino docilmente il cuore al trasformamento della possente sua grazia. » (*Monumenti*, p. 105.)

précis où, pour combattre la prétendue Réforme, il fallait fouiller dans ces archives souterraines, et y chercher les titres de l'antique noblesse du Catholicisme [1]. On retrouva dans cet arsenal sacré des armes gardées en réserve depuis des siècles, et qui nous servent encore à combattre l'ignorance et la mauvaise foi.

Les catacombes sont un catéchisme dix-sept fois séculaire, où l'on retrouve toutes les parties du symbole catholique. *Veni et lege,* venez et lisez. Le grand fleuve du Christianisme n'est pas comme le Nil; ses sources ne sont point inconnues: vives et pures, elles sont ouvertes à tous. Remontons-en le cours à travers les âges pour y abreuver nos âmes et y retremper nos convictions.

Les protestants se prétendent revenus au Christianisme primitif; mais le voilà dans les catacombes, ce Christianisme primitif. Peut-il remonter plus haut que le temps des apôtres et des persécutions? Peut-il être ailleurs que dans Rome souterraine? Vous voilà forcés de faire rétrograder votre prétendue église primitive avant les apôtres, avant les martyrs. Ne trouvez-vous pas ici l'antiquité chrétienne, armée de toutes pièces, qui vous combat, la tradition monumentale qui vous condamne et vous confond? Tous ces monuments sont entachés de *papisme;* ces tombeaux-autels, ces *loculi* [2], ces peintures vous crèvent les yeux avec tout ce que vous avez rejeté:

[1] La réouverture des catacombes fut non moins utile à cette époque pour donner de nouveaux corps de martyrs aux églises dépouillées de leurs reliques par les iconoclastes protestants.

[2] Remarquons encore que les chrétiens n'employaient jamais le mot *enterrer* : ils disaient *déposer*, les corps étaient un *dépôt* temporaire confié à la terre. Le tombeau s'appelait *la place, l'étroite demeure* de ceux qui s'endormaient dans le Seigneur : *locus, loculus.*

le culte de la Vierge et des saints, la prière pour les morts, l'invocation des martyrs, le purgatoire, la vénération des images [1], la vie religieuse, la confession, l'eucharistie, la messe, l'autel et les reliques, la primauté de saint Pierre [2], la suprématie de Rome.

Les tombeaux se sont ouverts et les morts se sont le-

[1] On a retrouvé dans les catacombes des médailles portatives, dit Mgr Gerbet, avec le monogramme du Christ, et un trou pour passer le cordon ou la chaîne. La dévotion qu'elles tracent a été probablement recommandée par quelque *jésuite* du temps de Dioclétien ou de Caracalla. Le savant auteur de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, à l'aide des inscriptions et des peintures des catacombes, a reconstruit pierre à pierre la tradition monumentale de tous les dogmes catholiques; il l'a fait avec le zèle et la patience du mosaïste, la foi du prêtre et le talent du poëte. Il ajoute à la fin de ce travail: « Supposons qu'il existe encore au pied du Vésuve une population dont les usages, les mœurs, les croyances, s'ajusteraient parfaitement aux monuments de Pompeï, vous en concluriez qu'elle a conservé les idées du peuple qui circulait dans les rues de cette ville lorsqu'elle a été recouverte par les torrents de cendres du volcan. Le Christianisme a aussi sa ville souterraine, qui a échappé aux ravages des temps : les dogmes primitifs restent pétrifiés sur ses murs. Mais les croyances que les monuments de cette ville représentent sont un labyrinthe plus inextricable que les replis tortueux de ses galeries, à moins que l'on n'ait, pour s'y reconnaître, le fil conducteur du Catholicisme. »

[2] Dans les peintures, les sculptures, les verres des catacombes, saint Pierre est parfois représenté sous la figure de Moïse, chef du peuple de Dieu; il est à la droite du Sauveur, et saint Paul à sa gauche.

Épitaphe d'une martyre des catacombes de Sainte-Priscille :

RVTA OMNIBVS SVBDITA ET ATFABI
LIS BIBET IN NOMINE PETRI.
IN PACE.

« Ruta, soumise et affable à tous, vit *au nom de Pierre*, dans la paix. »

Voici une preuve très-forte que, même sous l'empire païen, le pouvoir des Papes était déjà extérieur et sensible, au point même d'exciter la jalousie de l'empereur qui s'attribuait encore le titre de Souverain Pontife, *Pontifex maximus*. A propos de l'élection de saint Corneille au siége de saint Pierre, Décius s'indignait de voir s'élever près du sien ce pouvoir rival du prêtre de Rome : *Levari adversum se æmulum principem, quem constitui Romæ Dei sacerdotem*. (Saint Cyprien, ép. LII *ad Antonianum*.)

vés contre vous comme dans la vision d'Ézéchiel ; *surgite ossa arida!* « J'ouvrirai vos tombeaux, dit le Seigneur, et je vous tirerai de vos sépulcres, et je vous conduirai dans la terre d'Israël. » Qu'avez-vous à répondre à ces martyrs, à ces *témoins* du Seigneur, qui vous montrent leur signature sanglante au bas du *credo* catholique ? Ecoutez ce que les pierres vous crient : « Car, je vous le dis, si d'autres témoins viennent à se taire, les pierres parleront à haute voix [1]. » Qu'avez-vous à répondre à ce petit enfant dont la pierre tombale vous écrase en vous apprenant que, dès les premiers temps, l'Eglise s'identifiait avec Rome, qui était déjà son centre sur la terre ; qui vous apprend, puisque vous prétendez ne pas le savoir, que dès lors la foi de Rome était la foi catholique, la seule foi chrétienne, la foi qui assure la paix éternelle :

† EXSVPERANTIA D. XV. KAL. SEPT.
HIC DEPOSITA EST IN PACE ROME QUÆ
BIXIT P. M. MENSES III.

« Exsuperantia mourut le quinze des calendes de septembre. Elle est ici déposée dans *la paix de Rome*. Elle vécut environ trois mois. »

[1] Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt. (S. Luc, XIX, 40.)

## LXXXII

# UNE MESSE AUX GROTTES VATICANES.

A M. EUGÈNE DE MARGERIE.

Mardi-Saint, 22 mars.

« Cette secte pernicieuse, réprimée d'abord, débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée où elle avait pris sa source, mais dans Rome elle-même, car c'est là que tous les crimes et toutes les infamies affluent de tous les points du monde, et trouvent des prôneurs. On saisit d'abord ceux qui avouaient, et, sur leur déposition, il y en eut un grand nombre qui furent convaincus, *sinon de l'incendie de Rome, du moins de la haine du genre humain.* On insultait, comme pour s'en amuser, ceux qui allaient mourir; on les couvrait de *peaux de bêtes* pour les faire déchirer par les chiens; on les attachait sur *des croix*, quelquefois même on les allumait comme des *torches*, pour servir, quand le jour tombait, à éclairer la nuit. Néron, pour ce spectacle, avait prêté ses jardins, et en même temps y donnait les

jeux du cirque, se mêlant parmi le peuple, en habit de cocher, ou conduisant des chars. Quoique les chrétiens fussent coupables et dignes des derniers supplices, on ne laissait pas cependant de les prendre en pitié, comme s'ils eussent été sacrifiés, non pas à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un seul homme. » (*An.*, l. XIV, 14.) Ainsi parle Tacite.

Sur l'emplacement de ces jardins de César,

> Trans Tiberium cubat, et prope Cæsaris hortos,
> (*Horace.*)

s'élève aujourd'hui Saint-Pierre et le Vatican. On a retrouvé dans les fondations de la première basilique Vaticane de gros murs antiques qui ont sans doute appartenu au cirque néronien, où tant de chrétiens avaient trouvé la mort. « Leur premier persécuteur, remarque Mgr Gerbet, en pourvoyant à l'entretien de ces pierres pour ses jeux, avait été, sans le savoir, le forçat de la Providence. D'après le plan tracé d'avance par cet architecte invisible, le monument triomphal, consacré à l'Apôtre dont Néron avait été le meurtrier, devait être bâti avec les ruines de ses cruautés et de ses plaisirs. »

Au centre de la place Saint-Pierre, Sixte-Quint a fait transporter l'obélisque du cirque de Néron, qui, portant à sa cime un morceau de la vraie croix, reçoit les hommages de la chrétienté à laquelle il crie sans cesse dans son inscription :

> VICIT LEO DE TRIBV JVDA FVGITE PARTES ADVERSÆ
> CHRISTVS VINCIT CHRISTVS REGNAT
> CHRISTVS AB OMNI MALO PLEBEM SVAM DEFENDAT

A la suite de ce massacre des chrétiens, qui eut pour théâtre les jardins de César, les fidèles transportèrent les corps de leurs frères dans les anciennes grottes creusées, pour l'usage des potiers, aux flancs du mont Vatican, déjà appelé le mont des Oracles, *Vaticanus*. Les chrétiens y créèrent les premières catacombes, sépulture des morts et asile des vivants. Saint Pierre y fut inhumé aussi après son martyre, ainsi que ses premiers successeurs; et dès lors la gloire de ce premier cimetière chrétien n'a fait que s'accroître de siècles en siècles. Un jour, ce fou couronné appelé Héliogabale, ayant voulu agrandir son cirque du Vatican pour y faire courir à l'aise des quadriges d'éléphants, nos pères craignirent qu'il n'envahît et ne profanât la sépulture du Prince des apôtres; ils transportèrent secrètement ses reliques dans les catacombes de Calixte, d'où elles revinrent, après quelques années, dans la crypte Vaticane qui n'en a plus été dépossédée. La tombe de saint Pierre se trouvait près d'un chêne que Pline assure être plus ancien que la ville de Romulus [1]. Mgr Gerbet a remarqué que, par une de ces coïncidences que la Providence permet quelquefois en faveur de certains lieux privilégiés, le passé de la Ville Éternelle, représenté par ce vieux témoin de toute son histoire, projetait, pour ainsi dire, son ombre sur ce tombeau qui en contenait tout l'avenir.

Saint Anaclet, pape et martyr, construisit dans ces grottes un oratoire appelé la *Mémoire* ou la *Confession* de saint Pierre [2]; ce fut le berceau souterrain de la

[1] Pline, l. XVI, c. 44.

[2] S. Anacletus, papa et martyr, memoriam beati Petri construxit confessionem appellatam. (Inscription.)

basilique Constantinienne et du palais du Vatican, qui, tels que deux arbres séculaires, ont leurs bases dans les catacombes, et y plongent leurs racines arrosées par le sang des martyrs [1] :

> Ma Vaticano, e l' altre parti elette
> Di Roma, che son state cimitero
> Alla milizia che Pietro seguette.
> (DANTE, *Parad.*)

Sur l'oratoire de saint Anaclet, Constantin éleva la première basilique Vaticane; lors de sa fondation, le premier César chrétien confessa tout haut ses péchés, et, se dépouillant de sa chlamyde, il ouvrit le sol avec une pioche, et porta sur ses épaules impériales douze paniers pleins de terre en l'honneur des douze apôtres. Il orna l'autel majeur de douze colonnes vitinéennes, qu'il fit venir du temple de Salomon, et il entoura d'une enveloppe d'airain de Chypre la tombe de saint Pierre, où on laissa seulement une ouverture par laquelle les pèlerins introduisaient leur tête pour demander l'objet de leurs vœux, selon le témoignage de Grégoire de Tours, le patriarche de l'histoire de France.

L'humble oratoire de saint Anaclet, devenu une riche chapelle, subsiste encore derrière la châsse de l'Apôtre. La Confession de saint Pierre se compose ainsi de deux étages, l'un, supérieur, qu'on voit au centre de la croix de la basilique; l'autre, inférieur, qui consiste en l'espace

[1] La chiesa riconosce le chiese sotteranee per muri e baluardi posti a difesa della nuova e diletta Gerusalemme e i martiri per soldati, i quali militano nella regione Transtiberina ai comandi del gran martire e capitano galileo Pietro, primo Vicario di Gesu Christo. (P. Marchi, p. 72.)

existant entre le pavé de l'ancienne église et celui de la nouvelle.

L'entrée des grottes Vaticanes est défendue aux femmes sous peine d'excommunication, excepté le lundi de la Pentecôte, ainsi que le dit l'inscription gravée sur le seuil :

HVC MVLIERIBVS INGREDI NON LICET
NISI VNICO DIE LVNÆ
POST PENTECOSTEM
QVO VICISSIM VIRI INGREDI
PROHIBENTVR QVI SECVS FAXINT
ANATHEMA SVNTO.

Il fallut une permission particulière du Saint-Père pour que nos compagnes de voyage pussent visiter ces souterrains vénérés. C'est l'excellent abbé J. qui se chargea de l'obtenir, et il demanda aussi pour lui la faveur de nous dire la messe dans les *sacre-grotte*, comme on les appelle à Rome. Nous y descendons de l'intérieur de Saint-Pierre, à gauche de la Confession, par un escalier pratiqué dans le pilier où se trouve la statue colossale de sainte Véronique. On arrive dans un corridor circulaire; une sorte de crypte-hémicycle tourne autour du maître-autel supérieur de la basilique dont on entrevoit les portes de bronze. Là, immédiatement derrière le tombeau de saint Pierre, s'ouvre une petite chapelle qui remplace l'antique oratoire de saint Anaclet; sa forme est une croix *renversée*, en souvenir du martyre de saint Pierre, crucifié la tête en bas. Cette petite croix latine, qui forme toute la chapelle, est délicieuse de forme, longue, mince, étroite, haut-voûtée, recouverte de marbres précieux et de dorures de bon goût; tout y est

beau, grave et charmant ; elle est ornée de vingt-quatre bas-reliefs dorés, qui retracent la vie de saint Pierre et de saint Paul. « Tous ces souvenirs, qui sont encore rendus plus vifs par la présence de deux portraits des apôtres, extrêmement anciens, à demi-effacés, semblent répandre, sur le jeune éclat des marbres modernes, une teinte de piété antique, qui est comme l'ombre des siècles écoulés. » (Mgr Gerbet.) Au fond de la chapelle, adossé à la Confession, s'élève l'autel en mosaïque, avec une croix la tête en bas, pour rappeler encore la crucifixion du Prince des apôtres.

C'est sur cet autel privilégié que l'abbé J. devait célébrer pour nous le saint Sacrifice ; mais il avait été prévenu par le cardinal Clarelli, qui montait déjà à l'autel, et nous assistâmes à la messe cardinalice, à genoux sur le pavé en mosaïque. Plusieurs personnes de l'assemblée reçurent la sainte communion des mains du cardinal dont elles baisèrent l'anneau. Au milieu et à la fin du divin Sacrifice, le *porporato* fait ses ablutions dans une large aiguière d'argent. Que cette messe souterraine nous parut touchante, célébrée ainsi par un prince de l'Église, au fond de ces premières catacombes, dans l'oratoire du pape Anaclet, devant la Confession de saint Pierre, au milieu des ténèbres, éclairées seulement par la lueur des cierges, comme quand nos pères fuyaient la persécution dans les entrailles de la terre !

Le drame divin de la messe n'est-il pas le centre du Christianisme ? Tout y rappelle les formes primitives, les souvenirs de la crèche, du calvaire et des catacombes : l'autel-tombeau, qui renferme en bas les reliques

des saints et des martyrs [1], et qui reçoit en haut le corps du Roi des martyrs, les flambeaux allumés, la confession générale des péchés, l'hymne chantée par les anges la nuit de la naissance du Christ, l'évangile entendu debout, comme prêt à le confesser devant toute la terre, le symbole des apôtres récité en commun, l'*orate fratres*, ce touchant appel à la fraternité chrétienne, le pain bénit, souvenir des agapes fraternelles, la prière pour les morts, l'invocation des saints. On a retrouvé dans les catacombes, comme nous l'avons vu, les baptistères, les bénitiers, les confessionnaux, les tables de communion, les dyptiques d'autel, tablettes peintes ou d'ivoire sculpté représentant le mystère ou le saint auquel l'autel est dédié; on voit encore dans le cimetière de Saint-Calixte un *transenne,* ou balustrade, destinée à protéger et isoler l'autel [2]. Ainsi, partout, en voyant un autel catholique, nous avons sous les yeux un souvenir de Rome souterraine; ces rapprochements perpétuels

[1] Vidi subtus altare animas interfectorum propter verbum Dei. (Apoc. 6.)

[2] On trouve aussi dans les catacombes l'usage de la multiplicité des autels dans la même église. Le Père Marchi, à ce propos, tonne vigoureusement contre les jansénistes et autres qui prétendaient que les autels multiples n'existaient pas dans l'Église primitive : « Modernamente certi uomini intesi a *far nascere il nodo nel giunco*..., voglioni essi monumenti più antichi e più autorevoli di quelli de' sacri cimiterj ? » (P. 195.) « E pure quando Omero e Virgilio mettono loro innanzi e are e sacrifizj, essi credono che il paganesimo avesse are e avesse sacrifizj. Per qual titolo dopo aver prestato fede a' poeti pagani, negarla a Damaso e a Prudenzio poeti christiani, negarla ad Ambrogio e a Girolamo maestri irreprensibili delle verità più sacrosante, quando compresi dai più sinceri sensi d'una fede e d'una venerazione profondissima ci mostrano a dito gli altari che essi dicon di Christo *altaria Christi*, perchè Christo offresi su di essi vittima incruenta all' eterno suo padre, e ce li mostrano innalzati sotto e sopra terra fin dalle origine primissime del Christianesimo? » (P. 145.)

redoublent les jouissances de la piété, en lui rappelant l'unité admirable du Catholicisme. Ainsi, par le culte et les dispositions principales, nos plus modernes églises se rattachent aux catacombes, et Sainte-Clotilde, par exemple, qu'on élève en ce moment dans un quartier de Paris, est le dernier anneau de cette chaîne monumentale qui commence aux flancs du Vatican, à l'oratoire de saint Anaclet. C'est ainsi qu'on remonte, par une suite ininterrompue de pontifes, de Pie IX à saint Pierre.

Après la messe, nos compagnons étant restés en prière dans la chapelle, je sortis seul, et je m'engageai, à tâtons et en trébuchant sur les pierres tombales, à travers les grottes Vaticanes formées de nefs voûtées, peu élevées et soutenues par de massifs piliers carrés. Je me plaisais à m'égarer dans ces catacombes, au milieu de leurs ténèbres, étoilées çà et là par un filet de lumière filtrant des soupiraux de la basilique supérieure. Mes compagnons m'ayant rejoint, nous visitons ensemble ces cryptes qui s'étendent, à l'orient, sous le moderne Saint-Pierre, et sont remplies de vieux monuments sur lesquels, à l'exemple des voyageurs qui nous ont précédés, en les examinant à la lueur de nos cierges, nous laissons tomber des taches de cire qu'on ne songe pas à enlever. Voici un *polyandrum* de marbre et de porphyre avec cette inscription :

LOC. MA. CCLVIIII IN. C.

« *Locus martyrum CCLVIIII in Christo* : sépulture de deux cent cinquante-neuf martyrs en Jésus-Christ. »

Voyez le beau sarcophage sculpté de Junius Bassus,

préfet de Rome au quatrième siècle, et toutes ces vieilles mosaïques parmi lesquelles s'élève la figure suprématiale de saint Pierre, armé des trois clefs, symbole des Églises militante, purifiante et triomphante. Etudiez ce vieux plan très-curieux de l'ancienne basilique de Constantin. Mgr Gerbet a remarqué que l'église de Saint-Pierre est la seule qui offre une série de monuments correspondant à toute la durée de l'ère chrétienne, et qui se sont accumulés là comme des alluvions précieuses apportées par le flot de chaque siècle. Les onze premiers successeurs de saint Pierre, sauf deux, ont voulu être enterrés autour du tombeau de l'Apôtre, et une foule d'autres Papes, y compris Pie VI, ont suivi successivement ce pieux exemple. Contemplez le tombeau de Boniface VIII, et la statue couchée de ce pontife courageux, si maltraité par la haine poétique de Dante Alighieri. Cette urne de granit rouge renferme les cendres du pape anglais Adrien IV, Breakspeare.

Les empereurs, les rois et les reines ont voulu aussi être enterrés aux pieds de saint Pierre : Honorius, Valentinien, Othon II, les rois saxons et anglais Cedwella, Conrad, Offa, Ina et sa femme, Eldiburge, l'impératrice Agnès, etc. Voici la tombe de Charlotte, reine de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie. Sixte IV accueillit si *papalement* cette fille infortunée de Jean III de Lusignan, chassée de ses Etats et réduite à la misère, qu'elle déclara que les forces lui manquaient pour exprimer sa reconnaissance.

Une épitaphe française nous a intéressés. C'est celle d'Amaury, comte de Montfort, connétable de France, fils du célèbre comte Simon; il combattit comme son

père les Albigeois, et alla de plus défendre la foi contre les Sarrazins qui le firent prisonnier ; il mourut après avoir légué au roi de France tous ses droits sur le comté de Toulouse.

HIC IACET AMAVRICVS COMES MONTIS FORTIS FRANCISCI CONNESTABILIS, QVI CONTRA ALBIGENSES PRO FIDE CATHOLICA SÆPIVS DIMICAVIT, POSTEA CONTRA SARRACENOS AD PARTES SYRIÆ TRANSFRETAVIT, A QVIBVS IN BELLO RAPTVS FVIT, ET DIV IN CAPTIVITATE DETRVSVS, TANDEM PER TREGVAM LIBERATVS, DVM REDIRET AD PROPRIA APVD IDRONTEM EXPIRAVIT ANNO D. M. CCXLI.

En sortant des grottes Vaticanes [1], nous visitons les trois sacristies de Saint-Pierre, qui forment tout un palais ; elles furent bâties par Pie VI [2]. On nous fait

[1] « Avant de quitter l'ancienne basilique Vaticane, nous remarquerons, dans le développement architectural du monument de Saint-Pierre, quatre époques correspondant aux quatre principales époques de l'histoire même du Christianisme. A l'origine ce n'est qu'un oratoire souterrain; sous Constantin, l'oratoire s'exhausse en une basilique à cent colonnes, qui fait briller le signe de la Rédemption sur son fronton triangulaire et azuré ; dans le siècle de Charlemagne, il monte encore, il s'adjoint un clocher qui surpasse tous les autres par sa beauté ou par sa hauteur; enfin, au seizième siècle, au moment où tant de vieilles églises catholiques, arrachées du sein de l'unité religieuse, sont matériellement mutilées et moralement détruites, le temple central, magnifique emblème de cette unité, s'affermit dans ce bouleversement même, se creuse des fondements plus profonds, et, se couronnant d'une immense coupole, y fait monter sa croix à une hauteur où elle n'était point encore parvenue, comme, en une saison de tempêtes, un grand vaisseau, ferme sur ses ancres, place le plus haut qu'il peut le fanal qui doit rallier les navires que les vents ont dispersés. » (Mgr Gerbet.)

[2] En parlant de ce bon Pie VI, Robello rapporte une anecdote qui peint très-bien son caractère et celui de son peuple : « Un jour que ce Pape visitait les travaux de la sacristie, un homme du peuple se présente devant lui et se met à crier tout haut : Saint-Père, je suis *friggitore* (marchand de friture); on veut me chasser de ma boutique, située près de la place Saint-Pierre, où depuis nombre d'années nous gagnons de

voir les trésors de la sacristie majeure ; nous admirons surtout le grand crucifix d'or travaillé par Michel-Ange, avec des médaillons ciselés par Benvenuto Cellini. Un objet d'un grand intérêt, c'est la dalmatique (costume d'origine dalmate) de Léon III, en soie bleue, avec des broderies d'or, des inscriptions grecques et des figures représentant la dernière Cène. Léon III portait probablement cette tunique le jour de Noël, où il couronna Charlemagne empereur des Romains dans la basilique de Saint-Pierre. La sacristie Vaticane garde aussi le souvenir d'un autre empereur franc, c'est la tiare éblouissante qui fut donnée à Pie VII par Napoléon Ier, après son sacre dans Notre-Dame de Paris.

quoi vivre moi et ma famille, c'est une indignité, Saint-Père! Voici la plume ; écrivez un rescrit en ma faveur. Le Pape, souriant de la confiance de ce brave homme, prit la plume et écrivit : *Frigga come vuole ; frigga dove vuole ; frigga quanto vuole.* »

## LXXXIII

# L'ABBÉ DE CLAIRVAUX.

A CHARLES HARLÉ.

Dimanche 27 février.

Un beau soleil brille sur les cimes neigeuses des monts Sabins, qui ressemblent aux glaciers des Alpes; nous venons de faire un long pèlerinage : c'est ce qu'on appelle la visite des sept basiliques, entreprise pour gagner les indulgences qui y sont attachées quand on a rempli les conditions requises. Saint Philippe de Néri faisait souvent cette visite des sept églises à pied; rencontrant un jour saint Charles Borromée qui la faisait en carrosse, il lui dit en souriant : « Si j'étais à votre place, j'aurais grand'peur que ce soient mes chevaux qui gagnent les indulgences. »

Nous nous sommes contentés de faire comme saint Charles; partis dès le matin en voiture, nous avons fait, dans une course de six heures, presque tout le tour de ces murs, les plus historiques du monde, qui forment

autour de Rome une double enceinte, l'une de vieilles pierres, l'autre de vieilles légendes. « L'histoire, dit Mgr Gerbet, fait avec vous, autour de ces remparts, une course de plus de deux mille ans en quelques heures. »

Nous avons visité les sept basiliques dans l'ordre suivant : Sainte-Marie-Majeure, Saint-Laurent-hors-des-Murs, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Sébastien, Saint-Paul-hors-des-Murs, et Saint-Pierre-du-Vatican.

C'est avec un nouvel intérêt que nous avons revu ce vieux Saint-Paul, dont l'incendie servit de bûcher funèbre à Pie VII ; le voyant renaître de ses cendres, je l'ai appelé le phénix des basiliques. Sur les sépulcres des catacombes, cet oiseau fabuleux est un des symboles de la résurrection et de la renaissance éternelle. La reconstruction, obstinément poursuivie, de Saint-Paul, est un grand acte de foi que les incroyants ne comprennent pas. Nous revoyons le charmant cloître du monastère des Bénédictins attenant à la basilique. Parmi les nombreuses épitaphes qui le tapissent, on remarque celle-ci :

MANDROSA HIC NOMINE OMNIVM GRATIA PLENA
FIDELIS IN XPO EJVS MANDATA RESERVANS
MARTYRVM OBSEQVIIS DEVOTA TRANSEGI FALSI SECVLI
VITAM VNIVS VIRI CONSORTIO TER QVINVS CONVICTA
PER ANNOS REDDIDI NVNC DNO RERVM DEBITVM
COMMVNEM OMNIBVS OLIM QVÆ VICXIT ANN. PL. M.
XXXIII. DP. V. VIIII KAL. FEBRVARIAS CONS. AGINANTI FAVSTI VC.

« Mon nom est Mandrosa; aimée de tous, fidèle au Christ et gardant ses commandements, dévouée à rendre les derniers devoirs aux *martyrs*, j'ai traversé la vie

de ce siècle trompeur dans l'union d'un seul époux pendant quinze ans. Maintenant j'ai payé au Seigneur de toutes choses le tribut commun à tous. Elle a vécu environ trente-trois ans. Déposée le 14 des calendes de février, sous le consulat d'Aginantus Faustus, homme très-illustre. »

De Saint-Paul, nous avons fait, sur la route d'Ardée, une excursion dont le récit va t'intéresser comme un souvenir du pays. La route passe derrière la basilique, au pied d'un grand rocher rouge, couronné de verdure, puis elle s'enfonce dans la campagne déserte. A notre droite, le Tibre débordé s'étale sur de vastes pâturages tapissés d'une herbe épaisse et vigoureuse. Le ciel, devenu brumeux, donne à ce paysage un aspect presque hollandais; de vastes troupeaux errent en liberté à travers ces prairies sans bornes; mais ce n'est point cette race bovine tant aimée de Paul Potter; ce sont de nobles bœufs, au poil gris, aux cornes énormes, aux oreilles hérissées; ils se montrent autrement fiers que les bêtes flamandes; ils sont de *sangue romano,* et ils savent qu'ils ont été chantés par Virgile :

..... Et camuris hirtæ sub cornibus aures.

Çà et là le vent agite tout une moisson de grands roseaux, *canetti*, qu'on coupe et qu'on fait sécher par poignées; leur haute tige les fait ressembler à des bambous :

Nil præter salices canaque canna fuit.
(OVIDE.)

Cette route, monotone et solitaire, ne fait que descen-

dre et monter une suite de vallons et de mamelons: pas un arbre, pas un monument; rien qu'un désert de verdure, coupé seulement par quelques barrières en bois, où des troupeaux sont parqués. On ne rencontre en chemin que des brebis et des chèvres, *lascivæ capellæ*, sous la garde d'un petit pâtre en culotte brune, au chapeau conique, vêtu d'une peau de chevreau, comme on peint le petit saint Jean. De temps en temps, quand on arrive au sommet d'une colline, on jouit en se retournant de l'apparition de Rome, couronnée de ses dômes et de ses clochers, et noyée dans les ombres violettes que projettent sur elle les montagnes de la Sabine :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Mais cette vision de la Ville-Éternelle ne dure qu'un instant, et déjà l'on s'engage de nouveau dans un ravin resserré qui borne la vue. On passe sur un petit pont le ruisseau de Grotta Perfetta; ici la route se bifurque; on laisse à droite la voie d'Ostie, si peuplée autrefois, si abandonnée aujourd'hui; il faut prendre, à gauche, la route qui mène à Ardée, à Lavinium, à Laurentum, noms encore tout retentissants de la poésie virgilienne. Au bout de quelques pas, la voiture s'embourbe dans un chemin de traverse, détrempé par les derniers orages. Nous abandonnons notre automédon à son malheureux sort et à ses exclamations païennes : *Per Baccho! Per sangue di Venere!* Nous arrivons à pied au creux d'un vallon désert et sans arbres; là s'élève une grande enceinte entourée de vieux murs, qui renferme un couvent et trois églises disposées en triangle. Ce lieu

se nomme les Eaux Salviennes, *ad Aquas Salvias*, parce que les eaux des possessions de la famille Salvia s'y réunissaient auprès d'une habitation à laquelle un suintement perpétuel avait fait donner aussi le nom de *ad guttam jugiter manantem*. Nous pénétrons dans l'enceinte, et sous le portique, à gauche, nous sonnons à la porte du couvent. Un jeune Franciscain, au teint jaune et fiévreux, vient nous ouvrir. Il nous apprend qu'il est là seul avec un frère lai et deux domestiques. L'été, nous dit-il, on a ici la *mal'aria* à cause de la chaleur, l'hiver, à cause de l'humidité. Ce moine vient de l'Ara-Cœli; le général des Franciscains a toujours ici une sentinelle perdue, qu'il fait relever souvent à cause des dangers qu'elle court dans cette garnison. C'est le point d'honneur religieux qui empêche d'abandonner ces lieux malsains, mais consacrés par tant de pieux souvenirs. Les enfans de saint François ont remplacé dans le service de ces trois églises les religieux de Cîteaux, les enfants de saint Bernard.

Le moine nous mène voir d'abord l'église qui est isolée entre les deux autres; on l'appelle Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines; elle est bâtie sur le lieu même où l'Apôtre fut mis à mort, non comme saint Pierre par le supplice de la croix réservé aux esclaves, mais par le glaive, en sa qualité de citoyen romain [1]. On voit, sous une grille de fer, la colonne sur laquelle

[1] O felix Roma, quæ tantorum principum
Es purpurata pretioso sanguine,
Non laude tua, sed ipsorum meritis
Excellis omnem mundi pulchritudinem.
(*Brev. Rom.*, hymne de la fête des saints Pierre et Paul.)

Paul fut décapité. On dit qu'en tombant sa tête fit trois bonds, et que trois fontaines jaillirent miraculeusement aux trois places où elle rebondit, mêlant des flots de pourpre aux flots de cristal, de là le nom de l'église. On nous montra, sous le portique, ces trois sources, au-dessus de chacune desquelles s'élève un autel, avec une tête sculptée en bas-relief. On voit l'eau sourdre par le trou pratiqué sous chaque autel. Le moine nous fait boire de cette eau, et nous assure qu'elle a une température différente; elle est plus froide à mesure qu'elle s'éloigne de l'endroit de la décapitation; la tête de l'Apôtre, à chaque bond, perdait de sa chaleur naturelle.

Saint Clément, Pape, dans une de ses épîtres, donne à entendre que Néron vint ici se repaître du supplice de l'Apôtre qui l'avait bravé.

En 1599, le cardinal Pierre Aldobrandini fit restaurer cette église; elle est d'un goût noble et simple, avec des colonnes de porphyre noir. On y voit un tableau de la décollation de saint Paul, par Bernardino Passerotto de Bologne.

Visitons maintenant, à gauche, l'église des saints Vincent et Anastase, bâtie en 627 par le pape Honorius Ier, en l'honneur de ces deux martyrs, l'un Espagnol, et l'autre Persan.

Un portique, soutenu par quatre colonnes ioniques de granit, précède l'église, qui est grande, mais nue et fort humide. Elle est en briques, d'architecture byzantine d'une simplicité primitive, avec de grands cintres sans ornements. Elle a trois nefs étroites et élancées, séparées par de forts piliers carrés, sur lesquels on voit les douze apôtres en pied, peints à fresque d'après les

dessins de Raphaël. Saint Adrien Ier et saint Léon III la restaurèrent, et notre Charlemagne, qu'on retrouve si souvent à Rome, la dota de douze possessions, *dodici terre*, situées dans le territoire de Sienne, comme nous l'apprend, dans son *Italia Sacra*, Ferdinand Ughelli, savant abbé de ce couvent, et dont on voit le tombeau dans l'église. Le monastère s'étant complétement dégradé, Innocent II le rebâtit dans de vastes proportions en 1138, et le donna aux moines de Cîteaux, amenés de Clairvaux à Rome par saint Bernard. On lit cette inscription sur un mur :

ÆTERNÆ MEMORIÆ
FABII MATHEI DOMICELLI ROMANI
BARONIS PAGANICÆ
ANTIQVISSIMO EX GENERE ANICIO ET PAPARESCO
PII OPTIMEQUE MERITI REPARATORIS
MONASTERJ HVJVS S. S. VINCENTJ ET ANASTASJ
AD AQVAS SALVIAS
QVOD OLIM CVM TEMPLO MONACHIS CISTERCIENTIBVS
AB EJVS GENTILI INNOCENTIO II P. M.
RELIGIOSA FVERAT LIBERALITATE DONATVM
MONACHI ITEM CISTERCIENSES
ANTIQVI BENEFICJ MEMORES
MONVMENTVM HOC GRATI ANIMI
POSVERE A. D. M DC VIII.

On voit, par cette inscription reconnaissante des moines de Cîteaux, que l'église et le couvent qui leur furent donnés par Innocent II ont été restaurés par la générosité d'un seigneur romain, de la famille de ce Pape, Fabio Mattei, baron de Paganica, de l'antique race des Anicius et des Paparesci.

La troisième église des Eaux Salviennes, qui se trouve à droite en entrant, est bâtie en rotonde : c'est Santa

Maria della Porta del Cielo, appelée plus ordinairement SANTA MARIA SCALA COELI, en souvenir d'une échelle mystérieuse qui y apparut à saint Bernard. Un matin que l'abbé de Clairvaux disait la messe dans cette église pour les âmes du purgatoire, il fut ravi en extase, et eut une vision semblable à celle de Jacob. Il vit une échelle qui de la terre allait jusqu'au ciel, et sur laquelle montaient une foule d'âmes délivrées par ses prières, et conduites par leurs anges gardiens.

Au-dessus de l'autel où eut lieu ce miracle, on voit un très-bon tableau que le moine nous dit être de l'école raphaélesque. Il représente saint Bernard consacrant l'hostie sur un livre entr'ouvert; sa noble et belle figure est éclairée d'un rayon extatique; devant lui, à travers une nuée lumineuse, se dresse l'échelle mystique où les anges aident à monter les âmes joyeuses et purifiées :

> Pure e disposte a salire alle stelle.
> (DANTE, *Purg.* XXXIII.)

L'église est une rotonde octogone, avec une coupole. En 1582, le cardinal Alexandre Farnèse la réédifia, et le cardinal Aldobrandini décora la *tribuna* de cette belle mosaïque du Florentin Francesco Zucca, qui représente la Vierge et l'Enfant, ayant à leur droite saint Bernard, saint Anastase et un Pape, à leur gauche, saint Zénon, saint Laurent, et le cardinal Alexandre lui-même.

On descend auprès de l'autel dans les catacombes de saint Zénon, tribun romain, qui, après avoir été condamné comme chrétien à travailler avec ses soldats à la construction des thermes de Dioclétien, fut martyrisé aux Eaux Salviennes, le 2 juillet 298, avec ses 10,203

soldats. Après cette boucherie, les fidèles ensevelirent les martyrs dans ces catacombes. Une voie souterraine, aujourd'hui obstruée, conduisait autrefois de ce cimetière aux catacombes de Sainte-Lucine et à la basilique de saint Paul. Au jour de la fête de saint Anastase, les moines de Saint-Paul, passant par ces catacombes, se rendaient processionnellement à l'église du saint titulaire. De leur côté, les religieux de Saint-Vincent et Saint-Anastase allaient par la même voie à Saint-Paul, à l'occasion de la station du quatrième mercredi de carême, qui se célébrait dans la basilique. En ce même jour, le clergé du Latran visitait aussi processionnellement les cimetières de Sainte-Lucine et de Saint-Zénon. Saint Charles Borromée y passa une nuit en prière en l'année 1579.

On nous montre, dans la partie du souterrain la plus rapprochée de l'autel, un étroit cachot où l'on dit que saint Paul fut enfermé en attendant son supplice et l'arrivée de Néron, qui devait en donner le signal.

N'est-ce pas, mon cher ami, que ces lieux consacrés sont pleins d'un pieux intérêt pour le pèlerin catholique? Mais ce qui dominait là en moi, c'était le souvenir de saint Bernard. Tous deux nous avons été bercés avec son nom, dans notre enfance passée en partie près de son abbaye, dans la *Vallée d'Absinthe,* devenue la *Vallée illustre, Clara Vallis,* Clairvaux [1].

On a remarqué que saint Bernard aimait à bâtir ses

[1] J'aime à lire ce nom italianisé dans les chroniques romaines : *San Bernardo primo abbate di Chiaravalle, nel territorio di Langres, in Sciampagna.* J'entendais l'autre jour un prédicateur appeler avec grâce saint Bernard *il mellifluo di Chiaravalle.*

monastères dans des lieux profonds qui dérobaient à ses moines la vue du monde pour ne leur laisser que la vue du ciel. Chaque ordre religieux posait son nid monastique dans un site en harmonie avec la pensée de son fondateur. Bernard préférait les vallées, Benoît les collines, Bruno les bois, François les bourgades, Ignace les grandes villes :

> Bernardus valles, colles Benedictus amabat,
> Oppida Franciscus, magnas Ignatius urbes.

Mais combien notre vallée de l'Aube, si fraîche, si verte et si boisée, est plus belle que cette vallée romaine, si nue, si jaune et si désolée ! Bernard a dû regretter ici plus d'une fois sa *très-claire et très-chère vallée,* comme il l'appelait, *clarissima et carissima vallis;* Bernard, qui disait que les chênes et les hêtres lui donnaient d'utiles leçons, n'a pas trouvé un seul arbre aux Eaux Salviennes; mais il venait là s'instruire à l'école de Rome, et ce sublime écolier n'oublia rien de ce que lui apprit cette Maîtresse du monde.

Hélas ! qu'est-ce que la France a fait de l'abbaye de Saint-Bernard ? Une maison de détention ; Clairvaux est devenu une caverne de voleurs : *Fecistis illam speluncam latronum :*

> Le mura, che soleano esser badia
> Fatte sono spelonche.
> (DANTE, *Paradis*, XXII.)

Rome a eu plus de respect pour le souvenir du grand abbé; malgré le désert et la *mal'aria*, elle fait toujours veiller une sentinelle monastique dans l'abbaye de Saint-

Anastase, où Bernard habitait chaque fois qu'il venait dans la Ville Éternelle. J'ai remarqué une antique colonne de granit couchée dans l'herbe auprès de ce couvent; si tu veux revenir à Rome avec moi, nous prendrons quelques ouvriers pour relever cette colonne, et nous y ferons graver cette inscription :

IN HONOREM SANCTI BERNARDI
ET
CLARÆ VALLIS MEMORIAM
EDMVNDVS LAFOND
PARISIENSIS
KAROLVS HARLE
ATREBATENSIS
SANGVINE ET ANIMO CONJVNCTISSIMI
VETEREM HANC COLVMNAM
RESTITVENDAM CVRAVERVNT
EX ANTIQVO
NOVVM PIETATIS ET AMICITIÆ MONVMENTVM
GLORIOSI PONTIFICATVS PII P. P. IX
ANNO X.

Que j'aime à me figurer ici saint Bernard ramenant la papauté légitime à Rome, et répétant aux portes de la Ville Éternelle l'hymne du dimanche des Rameaux : *Attollite portas, principes, vestras; et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ!*

Par suite du schisme qui divisait Rome, Innocent II s'était réfugié en France, et était allé voir à Clairvaux ce Bernard qui lui avait écrit : « L'Église a appris à l'école de l'Apôtre qu'elle n'est jamais plus forte que quand elle paraît le plus faible : c'est dans notre faiblesse qu'éclate notre puissance. » Au concile national d'Etampes, en présence de Louis VI, Bernard proclame

qu'Innocent est le véritable chef de l'Eglise, et toute la France le répète avec lui. Il fait reconnaître le Pape par les principales puissances chrétiennes, et détermine l'empereur Lothaire à marcher sur Rome pour en déposséder l'antipape Anaclet. Bernard entre aussi en campagne; deux fois il franchit les Alpes, il rend la paix aux républiques italiennes, étonne Milan par ses miracles, préside au concile de Pise, et accourt à Salerne au camp de Roger, roi de Sicile, qui soutient l'antipape; il lui prédit une défaite, s'il résiste à l'ordre de Dieu: Roger s'obstine, et est en effet vaincu. Bernard, durant la bataille, se tenait les mains élevées vers le ciel, comme Moïse sur la montagne. L'anti pape Anaclet meurt de chagrin, et l'antipape Victor, nommé après lui, vient faire sa soumission à l'abbé de Clairvaux. Le schisme est fini, l'Eglise est pacifiée, Rome est dans l'ivresse, et reçoit Bernard comme un libérateur. « Lorsqu'il se montrait dans les rues, dit un biographe contemporain, les nobles lui faisaient cortége, le peuple poussait des acclamations, les dames le suivaient avec respect. Mais combien de temps supporta-t-il cette gloire? combien de temps jouit-il de son repos, après de si longues fatigues? Il ne prit pas seulement un jour de relâche pour chaque année de labeur; et lui, qui avait employé sept années entières à combattre la discorde, à rétablir la paix, à cimenter l'union, ne put se résoudre, malgré toutes les instances, à demeurer plus de cinq jours à Rome, après l'extinction du schisme [1]. »

Bernard est proclamé à Rome restaurateur de l'Église et père de la patrie; mais l'humble abbé de Clair-

[1] *Vie de saint Bernard*, par M. l'abbé Ratisbonne.

vaux ne voulait avoir de triomphe qu'au Capitole invisible de l'Éternité. Ce vainqueur se sauve bien vite, chargé des seules dépouilles opimes qu'il ambitionne : ce sont les reliques des saints; Rome entière l'escorte jusqu'au pont Milvius [1].

Innocent II avait vu à Clairvaux la vie religieuse dans toute sa perfection; il voulut en avoir une image aux portes de Rome, et quand il rebâtit l'abbaye de Saint-Anastase, il demanda pour la peupler des enfants de Clairvaux [2]. Bernard vint aux Eaux Salviennes, et y laissa douze moines auxquels il donna pour abbé frère Bernard de Pise, disciple et digne fils du saint dont il portait le nom. Une glorieuse destinée l'attendait, sans que personne s'en doutât, et lui moins qu'un autre. C'était un homme sans études, faible, timide, et d'une humilité singulière. Lorsqu'il était moine à Clairvaux, ses fonctions, disent les Annales de Cîteaux, consis-

[1] J'ai vu dernièrement au Quirinal une vigoureuse peinture de Sébastien del Piombo, le vaillant élève de Michel-Ange. Il y représente saint Bernard en moine, une lampe à la main, la nuit, dans son cloître, terrassant dans un combat nocturne le démon aux cornes menaçantes, et le tenant vaincu sous ses pieds.

[2] Vi fece venire San-Bernardo di Chiaravalle co' suoi monaci per abitarvi, assegnando poderi e vigne pel mantenimento di essi. S. Bernardo vi mandò per primo abbate un monaco chiamato dom Pietro Bernardo Pisano, che fatta papa assunte il nome di Eugenio III. (*Italia sacra.*) Saint Bernard fonda aussi près de Milan un monastère qu'il appela *Chiaravalle*. Ce Clairvaux italien n'était pas digne de son nom par sa situation : ce n'était point la *claire vallée*; son atmosphère était fort obscurcie par les brouillards que produisent les rizières du voisinage. L'église aujourd'hui n'est plus qu'une paroisse de campagne; elle possède une très-belle statue de saint Bernard qui était jadis dans la bibliothèque du couvent. Son clocher est d'un riche et hardi gothique ; des bas-reliefs en bois, chef-d'œuvre de Garavaglia, représentant la vie du saint abbé, ornent les stalles des anciens moines.

taient à *soigner le chauffoir, et à faire du feu aux religieux qui étaient transis de froid après matines, parce qu'ils étaient peu vêtus.* Nommé malgré lui abbé de Saint-Anastase, frère Bernard le fut pendant cinq ans. Il eut tant à souffrir des vexations et des calomnies d'un faux frère, qu'il craignait, écrivait-il à saint Bernard, de devenir la *fable et la risée de la ville;* il sollicitait son retour à Clairvaux. « O mon Père! depuis que je suis éloigné de vous, ma vie se consume dans l'affliction. Malheureux que je suis! je n'entends plus votre voix douce qui charmait si délicieusement mes oreilles; je ne vois plus ce visage qui m'était si cher et si désirable. Que ferai-je donc, accablé comme je le suis? » Ce fut ce moine, si faible et si humble, auquel pesait la charge d'un seul monastère, qui apprit tout à coup que les cardinaux, d'une voix unanime, l'avaient élevé sur la Chaire de saint Pierre. Mais l'abbé de Saint-Anastase, devenu Eugène III, se montra un autre homme, et, soutenu par la grâce de Dieu, il se distingua bientôt par sa haute sagesse et par sa fermeté apostolique. A la nouvelle inattendue de son exaltation, saint Bernard lui écrit de Clairvaux : « J'attendais qu'un de mes enfants vînt me dire : *Joseph, votre fils est vivant, et il règne sur tout le pays d'Égypte...* Je n'ose plus vous nommer mon fils; vous l'avez été, et aujourd'hui vous êtes mon père. Ma joie est tempérée par la crainte. Je suis ébloui de l'éclat de votre dignité, et je frémis des dangers de votre élévation. C'est la place de Pierre que vous occupez; les cendres de son tombeau se soulèveraient contre vous, si vous ne suiviez son esprit et ses exemples. »

C'est alors que l'abbé de Clairvaux adressa à Eu-

gène III une suite d'instructions qui forment ce livre célèbre *de la Considération*, où la Papauté est considérée à son point de vue le plus juste et le plus sublime [1]. « Saint Bernard, dit Bossuet, dans son sermon sur l'Unité, regardait dans le Pape seul tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament, un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot, Jésus-Christ même. »

Grâce à un tel guide, Eugène III régna pendant huit ans avec la prudence et la fermeté d'un apôtre. Mais c'était l'abbé de Clairvaux qui, du fond de sa cellule, gouvernait l'Eglise et l'Europe. « Hélas! écrivait-il à Eugène, on dit que c'est moi qui suis Pape, et non pas vous, *aiunt non vos esse Papam, sed me;* de tous côtés on a recours à moi, et on me surcharge d'affaires. » Bernard était devenu le tuteur de l'Eglise, le conseil de la chrétienté.

A la nouvelle de la prise d'Édesse, tombée aux mains des infidèles, il réveille le génie des croisades; il écrit au Pape : « Il est temps que les deux glaives remis à Pierre soient tirés du fourreau, l'un par votre ordre, l'autre par votre propre main. C'est le temps ou jamais

[1] C'est là qu'on trouve cette définition du Souverain Pontife :

« Quis es? sacerdos magnus, summus pontifex. Tu princeps episcoporum, tu herus apostolorum, tu primatu Abel, gubernatu Noe, patriarchatu Abraham, ordine Melchisedech, dignitate Aaron, auctoritate Moyses, judicatu Samuel, potestate Petrus, unctione Christus. Tu es cui claves traditæ, cui oves creditæ sunt. Sunt quidem et alii cœli janitores et gregum pastores, sed tu tanto gloriosius, quanto differentius utrumque præ cæteris nomen hæreditasti. Habent illi sibi assignatos greges, singuli singulos, tibi universi crediti, uni unus. Nec modo ovium sed et pastorum. Tu unus omnium pastor. Unde id probem quæris? Ex verbo Domini. Cui enim, non dico episcoporum, sed etiam apostolorum, sic absolute et indiscrete, totæ commissæ sunt oves? »

d'en faire usage pour la défense de l'Eglise d'Orient... Imitez le zèle de Pierre dont vous tenez la place. J'entends la voix de Jésus-Christ qui vous crie : Je vais à Jérusalem pour y être crucifié de nouveau [1]. »

A la voix de l'abbé de Clairvaux, l'Europe se lève comme un seul homme, et se précipite sur l'Orient pour essayer encore de conquérir ce saint tombeau, dont un ministre français osait dire à la tribune, il y a quelques années : « Comprend-on qu'on mette l'Europe en feu pour un cabinet de quelques toises situé à mille lieues de nous au delà des mers ? » Grâce à Dieu, la France considère aujourd'hui la question des Lieux-Saints d'une manière plus conforme à l'esprit de saint Bernard.

Après avoir restauré le Saint-Siége, l'abbé de Clairvaux lui rendit un dernier service en lui signalant les hérésies d'Arnold de Brescia, disciple d'Abeilard. Ce tribun, précurseur de Rienzi, qui avait pris l'habit monastique pour donner plus de poids à ses paroles, avait profité des troubles de Rome pour y venir prêcher la république et l'abolition du gouvernement temporel des Papes ; c'est alors que Bernard écrivit au peuple romain cette épître célèbre qu'on lut au Capitole [2] :

« O peuple illustre et sublime ! un être, qui mérite à peine le nom d'homme par sa faiblesse et l'exiguité de sa taille, ose t'écrire aujourd'hui. Ce n'est pas sans rougir que j'ai pris la plume, en considérant mon humilité

[1] Allusion touchante à la tradition de l'église *Domine quo vadis*, rapportée dans la lettre XXXIII.

[2] S. Bernardi, *epist.* 243. Nous empruntons la traduction de M. Mary-Lafon.

et ta grandeur; mais il vaut mieux faillir aux yeux des hommes, qu'être condamné pour son silence au tribunal de Dieu..... Lorsque le mal est dans la tête, tout le corps souffre, et le membre le plus vil a le droit de se plaindre. Or, je vous le demande, Romains, la Papauté, tête vénérable de l'Eglise, n'est-elle pas douloureuse en ce moment à tous les chrétiens? et ne puis-je élever la voix pour dire que je souffre? Quel est l'homme faisant le signe de la croix qui ne se glorifie de cette tête sainte, glorifiée au prix de leur sang par tous les princes de la terre? Tout chrétien est blessé de l'outrage fait aux apôtres; et de même que leur parole retentit dans tout l'univers, de même tout l'univers souffre et gémit de leur blessure. A quoi songez-vous donc, Romains, en ce moment, et quelle fureur insensée vous aveugle? Renverser le Saint-Siége au mépris des rois qui le défendent et de Dieu qui l'a mis si haut! Mais c'est détruire votre gloire! Ne voyez-vous pas que vous abattez une tête qui est celle de Rome et du monde?... Vos pères ont rendu la Ville, l'honneur de l'univers; vous allez, vous, l'en rendre la fable. Voilà que vous avez chassé de la cité qu'il illustrait l'héritier de saint Pierre; voilà que vous avez démoli les maisons et pillé les biens des cardinaux et des ministres du Seigneur. O peuple léger et inconséquent! O facile et folle colombe! ne pensais-tu point par cette tête? n'y voyais-tu pas avec ces yeux? Que serait Rome sans la Papauté? un tronc mutilé, un corps sans chef, un front sans yeux, un visage de ténèbres. Ouvre donc les yeux, peuple misérable, ouvre-les vite, et regarde les calamités et la ruine que te prépare ta folie. On a dépouillé les églises : orne-

ments sacrés, vases d'or et d'argent, images des saints, la main des impies a tout ravi : que t'en reste-t-il maintenant? Le remords de voir la demeure du Seigneur nue et profanée. Ah! malheur! trois fois malheur! non à tes glaives, mais aux lèvres perfides qui t'ont séduit! Malheur à la langue menteuse qui t'égara! Rassemble-toi donc à ma voix, troupeau si déplorablement dispersé; regagne ton pâturage, et reviens repentant vers le Pasteur des âmes. »

Cette lettre, écrite aux Romains du douzième siècle, ne semblait-elle pas s'adresser aussi aux Romains du dix-neuvième, quand, séduits par un autre Arnold de Brescia, ils ont cru un instant que Rome pourrait se passer de Pie IX?

## LXXXIV

# LES FRANÇAISES A ROME.

A MISS O'REILLY.

Manibvs intaminatis.
— Devise des O'Reilly. —

La Longara, la plus longue rue du Transtevere, est bordée de petites églises et de couvents de femmes. Au bout de la ruelle de Saint-François-de-Sales et de la Visitation, est l'entrée de la villa Lante, coquettement posée sur le penchant du Janicule. On nous avait recommandé de la visiter pour jouir de sa vue admirable, mais notre cocher nous assure que la villa est close aux visiteurs depuis qu'elle est habitée par *les Françaises*. Ce n'était pas une raison à nous faire reculer; nous répondons : Vive la France, et en avant! On frappe à la porte; une tourière ouvre, et nous apprend, en bon français, que c'est ici le noviciat de nos dames du Sacré-Cœur qui y élèvent des orphelines. La supérieure, madame de Limingues, nous permet de visiter l'église et le jardin, sous la conduite d'une aimable religieuse

irlandaise. Vous savez combien nous aimons vos compatriotes; celle-ci, tout en nous parlant d'O'Connell et de la verte Érin, nous montre ce beau et vaste couvent bâti depuis quelques années au pied du Janicule. La chapelle, qui vient d'être achevée, est d'un gothique flamboyant; nous avons plaisir à retrouver au milieu de Rome ce beau style ogival, qui est national pour nous autres, septentrionaux; l'Irlandaise nous disait que c'était aussi pour elle un souvenir de la patrie. Le jardin s'étend sur les pentes du Janicule; en haut de la colline on trouve la villa Lante, avec ses trois pins, d'où la vue est magnifique sur Rome tout entière ramassée sous vos pieds et sous vos yeux. C'est ici que Jules Martial avait sa campagne, qui a été célébrée par son célèbre cousin, le poëte Valère Martial :

> Hinc septem dominos videre montes
> Et totam licet æstimare Romam.

Pendant le dernier siége de Rome, l'armée française, qui s'était établie sur le Janicule, s'empara de la villa Lante. Nos dames du Sacré-Cœur ont logé nos soldats malades et blessés, et sont devenues pour eux des sœurs hospitalières. Ici l'air est pur et sain; l'Irlandaise nous assure que, pendant l'été, il n'y a pas de fièvres dans le couvent.

En continuant la Longara, au coin de la *via della Penitenza,* on trouve le couvent de Sainte-Croix-de-la-Pénitence, qui contient une sorte de maison d'arrêt connue à Rome sous le nom de *le Scalette;* c'est là qu'on renferme les femmes mariées qui se conduisent mal; ces femmes repenties sont confiées aux soins de nos da-

mes du Bon-Pasteur d'Angers. La France est encore là, comme vous voyez, et vous ne vous en plaindrez pas, vous, Irlandaise, qui êtes aussi Française et Romaine.

Les Ursulines furent établies, à Rome, derrière l'église des saintes Rufine-et-Seconde, par deux Françaises, Françoise de Montjoux et Françoise de Gourcy. La première était partie seule de Paris, à l'âge de quinze ans, pour faire un pèlerinage à Rome et à Jérusalem ; la délicatesse de sa santé la contraignit à rester à Rome. Françoise de Gourcy vint de Flandre à Rome pour le Jubilé de 1600, et elle s'y logea humblement, avec la foule des pèlerins, à l'hospice de la Trinité [1].

Parmi les grandes œuvres de la charité à Rome, nous aimons à compter trois institutions toutes françaises : nos bons Frères de la Doctrine Chrétienne instruisent les enfants à Sainte-Marie-des-Anges ; nos Dames du Sacré-Cœur élèvent des orphelines ; nos Dames du Bon-Pasteur sont à la tête d'une maison pénitentiaire. Enfin, celles que nous appelons par excellence les *Sœurs de Charité*, sont aussi revenues à Rome ; la dernière révolution les en avait chassées, c'était dans l'ordre ; notre comité de salut public les avait bien remplacées par les *tricoteuses* de la guillotine [2]. Pie IX, n'étant encore qu'archevêque d'Imola, les avait appelées à l'hôpital de cette ville [3].

[1] M. de la Gournerie. *Rome chrétienne.*

[2] Loi du 3 octobre 1793 (15 vendémiaire an II), citée par M. de Champagny dans ses *Césars.*

[3] Valéry raconte l'anecdote suivante qu'il tient d'Artaud de Montor.

L'Irlandaise de la villa Lante nous avait engagés à visiter le couvent des Dames du Sacré-Cœur à la Trinité-du-Mont. Nous y montons, de la place d'Espagne, par ce magnifique escalier élevé, dans le dernier siècle, par un legs d'Étienne Gueffier, ancien secrétaire de l'ambassade française à Rome, et qui s'y était fixé, comme tant d'autres. En 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, M. le duc de Laval Montmorency, ambassadeur du roi très-chrétien, fit faire sur cet escalier une distribution de comestibles à toute la population pauvre de Rome. L'ambassade de ce duc fut splendide et digne de la France [1]; c'est lui qui disait : *J'ai des devoirs dans le sang;* Rome, mieux qu'une autre, comprenait cette devise des Montmorency : Ἀπλανής.

Vous allez me dire :

ancien chargé d'affaires de France à Rome : Un jour que celui-ci entrait chez Pie VII, il le trouva au milieu d'une multitude de lettres en diverses langues. A la vue de notre compatriote, le Pape éclata par les plus magnifiques louanges de notre nation; puis il ajouta que, désirant introduire des sœurs grises en Italie, en Allemagne et en Irlande, il avait demandé là-dessus de nombreux rapports dans les trois pays, et que, d'après les réponses qu'il avait reçues, ce projet était reconnu impraticable : la femme italienne n'avait point assez de courage et de force morale pour se soumettre à tant de fatigues; l'Allemande était trop facile (*briccona*); l'Anglaise ne manquait ni d'humanité, ni d'exaltation, mais elle était trop *sostenuta* (mot difficile à rendre, et qui emporte un certain reproche de pruderie); la femme française seule possédait l'adresse, la confiance, la résolution, le *commandement doux*, la piété sévère, indispensable à un tel état.

« Aux yeux de tant d'âmes incertaines qui cherchent le vrai sous les traits du bien, quelle *exposition de la foi* que la vie d'une fille de saint Vincent de Paul ! Le livre de Bossuet ne vaut pas celui-là. » (Mgr Gerbet.)

[1] Il fit accorder au chapitre de Latran une indemnité annuelle de 24,000 fr. en compensation de l'abbaye de Clairac, qui lui avait été donnée par Henri IV et qui fut vendue révolutionnairement. (Revoir la lettre LXII.)

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

Eh bien! pour *l'amour du grec*, on peut vous traduire cette devise par : *Immuable*.

Vous voyez que nous sommes ici en pleine France. En haut de l'escalier, on voit à gauche l'Académie de France, en face l'obélisque de Salluste, l'église et le couvent de la Trinité-du-Mont-Pincio.

Saint François de Paule, qui s'appelait le *Minime des Minimes*, fut attiré en France par Louis XI, et contribua à faire faire à ce roi une meilleure mort que sa vie ne l'avait fait espérer. Le jeune Charles VIII avait trouvé dans le saint ermite de Calabre un ami, un guide, un père et un protecteur auprès de Dieu. Quand à Fornoue le chevaleresque roi, n'ayant que 8,000 hommes, combattit contre 40,000 [1], il attribua cette victoire extraordinaire aux prières de saint François, qui, dix-sept jours avant la bataille, avait redoublé, lui et ses religieux, de jeûnes et d'oraisons en faveur de l'armée française qu'il savait en péril. Ce fut en actions de grâces des triomphes qu'il avait obtenus dans sa campagne d'Italie, que Charles VIII fit élever à Rome, sur le Mont-Pincio, le monastère royal de la Sainte-Trinité pour les religieux français de saint François de Paule. Toute autre nation que la France ne pouvait y avoir de

[1] Cependant le roi, malgré sa faiblesse et sa petite taille, combattit vaillamment, et sembloit que ce jeune homme fût tout autre que sa nature ne portoit, ni sa taille, ni sa complexion; car il étoit fort craintif à parler, et est encore aujourd'hui... mais le cheval le montroit grand, et sembloit bien que frère Hieronyme Savonarole m'avoit dit vrai, quand il me dit que le roi auroit bien à faire en chemin, mais que l'honneur lui en demeureroit... vu le petit nombre que nous étions, nous étions déconfits sans remède, *mais Dieu nous donna aide*. (Commines.)

ses sujets, sauf le cas, prévu par le saint lui-même, où les Français y seraient en nombre insuffisant. L'église fut consacrée par Sixte-Quint, et ornée de peintures par l'ordre et l'argent du cardinal de Lorraine. Les Minimes français ont occupé le couvent jusqu'en 1816. A cette époque, l'église se trouvant fort dégradée, Louis XVIII la fit restaurer magnifiquement par Mazois, sur les instances du comte de Blacas, son ambassadeur à Rome. Le couvent, qui tombait aussi en ruine, ne contenait plus qu'un seul des religieux français à qui il avait été primitivement donné. Nos religieuses du Sacré-Cœur étant appelées à Rome par Léon XII, qui venait d'approuver leur Institut, la France leur donna la maison de la Trinité-du-Mont, sous la condition qu'elle serait toujours habitée par des religieuses françaises, comme elle l'avait été jusqu'alors par des religieux de notre nation. C'est ainsi que les Dames du Sacré-Cœur occupent à Rome les deux collines opposées : le Janicule à la villa Lante, le Pincio à la Trinité-du-Mont, sur l'emplacement des jardins de Lucullus, possédés ensuite par Messaline.

Nous frappons discrètement à la petite porte du couvent. Une bonne religieuse vient nous ouvrir, et se met à notre disposition en qualité de compatriotes. Elle nous fait visiter l'église, à laquelle Sixte-Quint attacha le titre de cardinal; c'est ordinairement un cardinal français qui possède le titre de la très-sainte Trinité-du-Mont-Pincio. Il a été porté par le cardinal Maury, et c'est aujourd'hui le titre cardinalice de Mgr de Bonald, archevêque de Lyon. L'église n'a qu'une seule nef; elle possède des peintures intéressantes; dans le chœur, une

antique fresque représente la procession solennelle que fait saint Grégoire-le-Grand pour obtenir la cessation de la grande peste. Il voit l'ange exterminateur qui remet son épée au fourreau, au-dessus du Môle d'Adrien, à qui fut donné en souvenir le nom de Château-Saint-Ange.

Daniel de Volterre, ce digne élève de Michel-Ange, avait travaillé pendant sept ans dans cette église; mais toutes ses fresques ont péri, et sa célèbre Déposition de Croix aurait eu le même sort, si les Français n'avaient eu l'adresse de la détacher du mur et de la transposer sur toile en 1811. Poussin la citait comme un des trois premiers tableaux de Rome. Rubens à Anvers n'a pas mieux reproduit que Daniel le corps du Sauveur qui tombe véritablement *come corpo morto cade*, comme dit Dante au chant v de l'*Enfer*. Les chapelles du Sacré-Cœur et de l'Immaculée Conception ont de belles compositions de Satz et Wait, artistes allemands de l'école d'Owerbeck. Les élèves et les maîtres de l'Académie de France ont laissé quelques pages à la Trinité; on y voit le Saint Louis déposant sur l'autel la couronne d'épines, par Thevenin; une Flagellation de Léon Pallière; le Repos en Égypte de Schnetz. En 1820, Ingres avait composé pour cette église le *Christ donnant les clefs à saint Pierre*. Il y a quelques années, cette toile fut rapportée en France et placée au Luxembourg. Une copie remplace ici l'original et fait encore plaisir à voir. Le Sauveur, en donnant les clefs à saint Pierre, lui montre le ciel d'un geste sublime. Les apôtres ont chacun un caractère divers dans l'unité d'un sentiment unique : la foi dans ce que dit le Maître. Saint Jean joint les mains

avec une grâce pieuse; Ingres lui a donné une vague ressemblance avec Raphaël. Saint Pierre, à genoux, les yeux sur ceux du Christ, serre résolûment les clefs sur sa poitrine; il en prend possession pour lui et pour ses successeurs.

Élève de David et surtout de Raphaël, Ingres a passé vingt-cinq ans de sa vie à Rome; il ne connaît qu'une école, la romaine; qu'un peintre, le Sanzio.

La religieuse qui nous conduit nous donne quelques détails sur le pensionnat du Sacré-Cœur. Il a des internes et des externes, parmi lesquelles on compte environ cent cinquante enfants pauvres élevés gratuitement; une autre classe d'externes a été érigée en faveur des enfants des familles françaises établies à Rome. Le couvent renferme la petite chapelle de *Mater Admirabilis*, célèbre par sa délicieuse madone et les conversions miraculeuses qui se sont opérées devant elle. Nos soldats à Rome en savent quelque chose :

MATER ADMIRABILIS, ORA PRO NOBIS.

# LXXXV

# VILLA PAMFILI.

> Nous avons vu les fils des Croisés en présence des fils de Voltaire; et ce sont les fils des Croisés qui l'ont hautement emporté, non-seulement par les armes, mais par la noblesse des sentiments; non-seulement sur les remparts de Rome, mais sur le terrain de l'opinion, où les victoires et les défaites sont plus certaines.
>
> — A. Nicolas, *Etudes philosophiques sur le Christianisme.*

En allant à la villa Pamfili par la porte Saint-Pancrace, on peut étudier le théâtre du dernier siége de Rome. Oudinot établit son camp sur le Janicule, comme l'avait fait Porsenna; il venait aussi détruire une république romaine, mais ce n'était pas pour rétablir le trône d'un Tarquin. Rome a été assiégée tour à tour par Porsenna, Coriolan, Brennus, Robert Guiscard, Alaric, le connétable de Bourbon, Berthier et Oudinot de Reggio [1]. En contemplant Rome du haut du mont Mario,

[1] On a remarqué que Napoléon a été jusqu'aux portes de Rome et de Jérusalem, et qu'il a toujours évité d'entrer dans leurs murs, comme s'il eût redouté le contact de la grandeur surhumaine de ces deux villes, et qu'il eût craint que sa gloire ne fût obscurcie dans leur gloire.

Berthier fut ému, et défendit de bombarder la Ville-Éternelle. Oudinot fit de même : c'est la crainte d'endommager ses monuments qui l'a fait attaquer Rome par le Janicule, et qui a retardé notre entrée dans ses murs. Il faut s'en prendre aussi aux temporisations diplomatiques de M. de Lesseps, qui donna aux républicains le temps de se préparer à la défense, en répétant toujours, comme le bon roi Prusias, de Corneille :

> Ah ! ne me brouillez point avec la République !

C'était pourtant un triste gouvernement que cette république qui n'était pas même romaine; elle était née de l'écume démocratique de l'Europe; la révolution, vaincue en France et en Allemagne, s'était réfugiée à Rome, qui avait pour défenseurs des conspirateurs cosmopolites, suisses, allemands, belges, hongrois, polonais, siciliens, lombards, génois, français et anglais. Garibaldi, véritable *condottiere* du moyen âge, était un chef de brigands comme Romulus; la princesse de Belgiojoso s'appelait la Bradamante de la démocratie. Les triumvirs de 1849, Mazzini, Armellini, Saffi, ont été peints par Cinna :

> J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
> De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
> Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
> Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.

Armellini avait fait, dans sa jeunesse, un très-beau sonnet, qui est la condamnation de ses actes comme triumvir, en voici la traduction :

Je rencontrai le Temps au pied des trois colonnes
Du temple renversé de Jupiter Stator ;
Il portait sur le front des débris de couronnes,
Et sa main se jouait avec un sceptre d'or.

— O toi qui nous reprends tout ce que tu nous donnes,
Quand donc, vieux Niveleur, cessera ton essor?
— Quand j'aurai renversé toutes les Babylones,
Et dans le monde entier j'ai tant à faire encor !

— Quoi ! toutes ces cités, ces trônes de la terre ?...
— Ils tomberont un jour sous mon bras redouté.
— O Temps ! encor un mot, un suprême mystère :

Ta faux touchera-t-elle aussi la Papauté ?
Le Temps qui l'ignorait fut forcé de se taire ;
Mais, qui me répondit? Ce fut l'Éternité [1] !

Les nations catholiques sont intervenues pour remettre la Papauté à Rome ; mais la France eut l'honneur de la première pensée et de l'exécution ; le général Cavaignac avait déjà réuni une armée toute prête, sous les ordres du général Mollière. Le Père Vaures vint à l'Élysée trouver le nouveau président de la république française, et lui rappela que Grégoire XVI avait absous Louis-Napoléon Bonaparte des erreurs politiques de sa jeunesse, et lui avait adressé ces paroles prophétiques : « Ma bénédiction portera bonheur au jeune prince, et lui permettra de rendre un immense service à l'Eglise. »

[1] Dante représente le Temps comme un grand vieillard tournant le dos à Damiette, c'est-à-dire au passé et à l'idolâtrie, et l'œil fixé sur Rome, qu'il appelle son miroir parce que la Ville-Éternelle durera autant que lui : (*Inf.* XIV.)

Dentro dal monte sta dritto un gran veglio
Che tien volte le spalle inver Damiata,
E Roma guarda sì come suo speglio.

Pie IX avait dit dans sa proclamation du 10 février 1848 :

« Nous surtout, chef de la très-sainte Église catholique, croyez-vous que, si nous étions injustement attaqué, nous ne verrions pas accourir à notre défense une foule innombrable d'enfants qui viendraient protéger la maison paternelle, le centre de l'unité catholique? Quel don magnifique que celui dont, parmi tant d'autres, le ciel a comblé notre pays! Trois millions de nos sujets possèdent, parmi les peuples de toutes les nations et de toutes les langues de la terre, deux cent millions de frères! En des temps bien différents, lors de l'écroulement de l'Empire romain, l'unité catholique fut l'ancre de salut qui préserva de la ruine Rome et l'Italie elle-même; elle sera notre plus sûre garantie tant que dans son centre résidera le Saint-Siége apostolique. »

Il disait encore, le 30 mars suivant : « Puisse notre prière monter jusqu'aux pieds du Seigneur, et faire descendre sur vous cet esprit de prudence, de force et de sagesse dont le principe est la crainte de Dieu, afin que nos yeux puissent voir la paix sur cette terre d'Italie, que, dans notre devoir de charité universelle pour tout le monde catholique, nous ne pouvons appeler *la plus chère*, mais qui, par la volonté de Dieu, se trouve la plus rapprochée de notre cœur! »

Une fois maîtresse de Rome, la France courut à Gaëte en offrir les clefs à Pie IX, et le supplier de rentrer dans sa ville :

> Que l'amour du pays, que la pitié vous touche,
> Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
>
> (CORNEILLE.)

Mais Pie IX ne voulut revenir à Rome que dans toute l'indépendance de son autorité. On se rappelle que, lors de la lettre à Edgar Ney, MM. de Corcelles et de Reyneval avertirent leur gouvernement des dangers de la menace et de la violence. Le Saint-Père était déterminé à se jeter dans les bras de l'Autriche, à se rendre au besoin en Amérique, plutôt que de subir la contrainte morale dont il était menacé.

Mais revenons à la villa Pamfili. En s'y rendant, on retrouve partout des traces du siége de Rome, et de la prise du bastion n° 8 si bien reproduite dans la grande toile d'Horace Vernet. Le peintre a parfaitement caractérisé les différentes nationalités des bandes qui défendaient Rome. Plusieurs maisons et villas, percées à jour par les canonnades, présentent encore un singulier spectacle. « Partout où va le canon en personne, dit le vieux poëte Cornazzani, chaque édifice se hâte de lui faire la révérence :

Dove va in personna
Ogni edifizio gli fa riverenza.

Parmi une des plus délabrées, voici, à droite, la villa Giraud, qu'on surnommait le *Vascello di Francia*, le Vaisseau de France, à cause de la forme bizarre de son architecture qui la fait ressembler à un navire, et parce qu'elle fut construite par l'abbé Benedetti, agent de Louis XIV à Rome. Elle appartint ensuite au cardinal Giraud, dont le neveu, le comte Jean Giraud, a fait de charmantes comédies romaines, entre autres l'*Ajo nel imbarrazo*, le Précepteur dans l'embarras, dont l'intrigue est un fait arrivé réellement à Rome.

Nous longeons la villa Corsini, qui est aussi en fort piteux état; nos soldats l'appelaient le palais des Quatre-Vents. En suivant l'aqueduc de Trajan, rétabli par Paul V, on aperçoit bientôt les murs de la villa Pamfili, construite par le neveu d'Innocent X, et passée en héritage dans la famille Doria-Pamfili [1]. Elle a aussi le nom poétique de Bel-Respiro, et elle le mérite.

« Les villas, dit Valéry, sont comme le lien qui unit les anciens Romains aux Romains modernes. Les palais actuels de Rome diffèrent des palais antiques; la villa de nos jours se rapproche beaucoup de l'antique villa. Ces palais de *délices*, comme les appellent les Italiens, sont ordinairement sur un lieu élevé, et tournés vers Rome, horizon superbe, en harmonie avec la pompe de leur architecture, le marbre, les statues, les fontaines qui les décorent. » La villa Pamfili, avec son parc grandiose régulièrement planté, son lac, son élégant *casino*, ses frais gazons émaillés d'anémones, ses grottes, ses bassins, ses cascades, ses fragments antiques, est la plus vaste, la plus variée, la plus belle des villas romaines. Malgré l'opinion générale, je la préfère à la villa Borghèse, à cause de sa vue et de sa position sur le Janicule. De sa terrasse, on a Saint-Pierre pour perspective rapprochée; du haut de son délicieux *casino* les yeux s'étendent sur la campagne romaine, et lorsque le temps est clair, jusqu'à la mer, jusqu'à cette belle Méditerranée, qui est comme la barrière argentée de ce grand hémicycle de montagnes au centre duquel s'élève Rome.

[1] Pamfili porte de gueules à une colombe d'argent portant au bec un rameau d'olivier de sinople, au chef cousu parti de trois pièces d'azur, chacune chargée d'une fleur de lys d'or.

La Pamfili nous plaît aussi par ses masses énormes de pins-parasols qui ont une végétation prodigieuse. Nous aimons à nous asseoir et à rêver

> Parmi ces hauts cyprès, ces pins à sombres cônes
> Que le couchant coupait d'éblouissantes zônes.
> (SAINTE-BEUVE.)

Quel arbre poétique et pittoresque que le pin! Il est à l'Italie ce que le palmier est à l'Orient; il donne de l'ombre en laissant de la lumière; il vous abrite sans vous cacher le ciel; il est élancé comme une colonne, et se termine par une tente de soie verte transparente et frissonnante au vent :

> Un pino
> Tra l' erba verde e'l bel monte vicino
> Onde si scende poetando e poggia.
> (PÉTRARQUE, sonnet x, *in Vita.*)

La villa Pamfili a fait partie du théâtre de la guerre: c'était un point important du Janicule ; les brigades des généraux Mollière et Levaillant en débusquèrent les Garibaldiens et s'y établirent dans la nuit du 2 au 3 juin, après un combat opiniâtre où nous fîmes plus de deux cents prisonniers. Les Français respectèrent la Pamfili, tandis que les défenseurs de Rome ravageaient inutilement la villa Borghèse; la Ville-Sainte était plus aimée et plus respectée par ses ennemis que par ses prétendus amis. « Elle a été profanée, dit Mgr Gerbet, par les Huns et les Vandales de la civilisation, comme elle l'avait été autrefois par ceux de la barbarie. Mais ils l'ont foulée aux pieds sans la rabaisser, et les cicatrices qu'elle

porte ne font que mieux ressortir tout ce qu'il y a d'inaltérable dans ses grandeurs. »

Les soldats français avaient enterré un certain nombre de leurs camarades dans un coin du parc de la villa, non loin de la porte, en marquant leurs fosses par de petites croix en branches d'arbres. Le prince Doria-Pamfili a élevé à ces Français, morts pour la délivrance de Rome, un joli monument circulaire, en marbre blanc, surmonté d'une croix; ce n'est pas sans émotion et sans reconnaissance que nous y avons lu cette inscription française gravée à côté de l'italienne :

ICI REPOSENT LES DÉPOVILLES MORTELLES DES FRANÇAIS
QVI ONT SVCCOMBÉ SVR CE SOL PENDANT LA GVERRE DE MDCCCIL
PHILIPPE ANDRÉ PRINCE DORIA PAMFILI
PAR VN SENTIMENT DE PIÉTÉ CHRÉTIENNE
LEVR A ÉLEVÉ CE MONVMENT
L'AN DE GRACE MDCCCLI
LE SIXIÈME DV PONTIFICAT DE PIE IX.

Autour du marbre sont inscrits les noms des vaillants morts; le monument est couronné par une gracieuse statue de la sainte Vierge, avec cette touchante prière à laquelle nous nous associons tous :

AVE .
VIRGO . DEIPARA . MVNDI . REGINA .
ET . POPVLORVM . MISERATA . CALAMITATES .
PATROCINIO . TVO .
PACIS . AVCTRIX . CVNCTIS . ADESTO .

Je rencontrai le Temps au pied des trois colonnes
Du temple renversé de Jupiter Stator ;
Il portait sur le front des débris de couronnes,
Et sa main se jouait avec un sceptre d'or.

— O toi qui nous reprends tout ce que tu nous donnes,
Quand donc, vieux Niveleur, cessera ton essor?
— Quand j'aurai renversé toutes les Babylones,
Et dans le monde entier j'ai tant à faire encor !

— Quoi ! toutes ces cités, ces trônes de la terre ?...
— Ils tomberont un jour sous mon bras redouté.
— O Temps ! encor un mot, un suprême mystère :

Ta faux touchera-t-elle aussi la Papauté ?
Le Temps qui l'ignorait fut forcé de se taire ;
Mais, qui me répondit? Ce fut l'Éternité [1] !

Les nations catholiques sont intervenues pour remettre la Papauté à Rome ; mais la France eut l'honneur de la première pensée et de l'exécution ; le général Cavaignac avait déjà réuni une armée toute prête, sous les ordres du général Mollière. Le Père Vaures vint à l'Élysée trouver le nouveau président de la république française, et lui rappela que Grégoire XVI avait absous Louis-Napoléon Bonaparte des erreurs politiques de sa jeunesse, et lui avait adressé ces paroles prophétiques : « Ma bénédiction portera bonheur au jeune prince, et lui permettra de rendre un immense service à l'Eglise. »

[1] Dante représente le Temps comme un grand vieillard tournant le dos à Damiette, c'est-à-dire au passé et à l'idolâtrie, et l'œil fixé sur Rome, qu'il appelle son miroir parce que la Ville-Éternelle durera autant que lui : (*Inf.* XIV.)

Dentro dal monte sta dritto un gran veglio
Che tien volte le spalle inver Damiata,
E Roma guarda sì come suo speglio.

le palais pontifical, à droite celui de la *Consulta*, et à gauche une magnifique échappée de vue sur Rome, le Janicule et le Vatican.

Le Quirinal, commencé par Grégoire XIII et terminé seulement par Clément XIII, est le palais d'été des Papes; c'est un noble et grandiose édifice. La vue de quelques linges étendus aux fenêtres ne nous choque pas plus que Stendhal [1], et nous rappelle ces scènes naïves de l'Odyssée, où une fille de roi lavait elle-même le linge de sa famille.

C'est au Quirinal que se réunit le Conclave. Les appartements sont nouvellement restaurés; partout règne une noble simplicité qui touche, parce qu'elle convient à un roi-pontife. Ce palais est comme un vêtement qui va bien à la taille de celui qui doit l'habiter. J'aime cette demeure du Roi mon père. Ce fut le séjour favori de Pie IX jusqu'au jour où il y fut assiégé par son peuple ingrat. Tout est tendu en rouge cramoisi; dans chaque pièce, signe d'harmonie et d'unité, on trouve un seul fauteuil pour le Pape, et des siéges sans dossier pour les assistants; la chambre à coucher du Saint-Père a pour tout meuble une table ornée d'un crucifix, un fauteuil et un simple lit de fer voilé de rideaux rouges.

Le Quirinal a une délicieuse chapelle qui garde la célèbre Annonciation du Guide. Il a d'autres bons tableaux, entr'autres un Christ au roseau du Dominiquin;

[1] J'ai vu aux fenêtres du palais du Pape qui donnent sur la rue Pia des serviettes étendues pour les faire sécher. Cette simplicité me touche. Suivant ma façon de sentir, elle n'exclut nullement la grandeur; Cincinnatus et Washington étaient ainsi, mais non pas le maréchal de Villars. — La fausse grandeur de la cour de Louis XIV gâte les ouvrages de Mignard. (*Promenades dans Rome.*)

le bourreau, qui présente au Sauveur le roseau dérisoire, est d'une brutale énergie et d'une atroce réalité.

Voici des tapisseries des Gobelins, présents des rois très-chrétiens au Saint-Siége ; l'une d'elles représente le mariage de Louis XIV. On nous fit remarquer de forts beaux parquets que fit exécuter Napoléon Ier, quand il voulut restaurer le Quirinal pour en faire le palais du roi de Rome. « L'avenir est à moi, » s'écriait-il à la naissance de cet enfant :

Non ! l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu.
Dieu garde la durée et vous laisse l'espace,
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel !
Sire, vous pouvez prendre à votre fantaisie
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie,
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !
(V. Hugo.)

On nous montre la chambre ornée de mosaïques où Pie VII fut arrêté. Ce Jacopo Bonaparte, témoin oculaire et historien de la prise de Rome par Bourbon, et de la captivité de Clément VII, ne se doutait guère qu'un de ses descendants, devenu empereur, s'emparerait aussi de Rome et se ferait le geôlier de Pie VII.

Après le traité de Tolentino, le général Bonaparte n'osa pas entrer à Rome en spoliateur, et dire à la Ville-Eternelle le *væ victis* de Brennus [1] ; il envoya Berthier,

[1] Le Père Lacordaire nous disait un jour à Notre-Dame de Paris : « Quand Brennus, notre aïeul, jetait son épée dans la balance au pied du Capitole, alors la force pesait seule dans les destinées du monde ; mais depuis que le sang de Jésus-Christ est tombé dans cette même balance, aucun poids ne peut plus en contre-balancer le poids, et quand *le dernier*

et s'éloigna. Reconnaissant la puissance morale du Pape, il écrivait à Cacault de traiter avec lui *comme s'il avait* 200,000 *hommes*. Sacré empereur par Pie VII, Napoléon le paya d'une ingratitude impardonnable; il lui fallait un pape sous sa main, à Paris, et un département du Tibre annexé à son empire. Les Français entrèrent à Rome sous les ordres du général Miollis, et le 10 juin 1809 Rome vit avec stupeur le pavillon pontifical descendu, et remplacé, sur le château Saint-Ange, par le drapeau tricolore, au bruit des salves d'artillerie, tandis qu'on publiait, au son de la trompette, le décret impérial qui incorporait Rome à l'empire français.

« A cette nouvelle, raconte le cardinal Pacca, je me précipitai dans l'appartement du Saint-Père, et, en nous voyant, nous prononçâmes tous deux à la fois ces paroles de notre Rédempteur : *Consummatum est !* J'étais dans un état difficile à décrire; mais l'inaltérable sérénité de Pie VII ranima tout mon courage. La Bulle d'excommunication était prête depuis plusieurs jours. Le Pape me demanda s'il fallait la publier. — Saint-Père, levez les yeux en haut, et donnez-moi vos ordres ; n'en doutez point, ce qui sortira de votre bouche sera la volonté du ciel. Alors le Pape leva les yeux en haut, et, après quelques minutes de méditation : Eh bien ! dit-il, publiez la Bulle [1], mais prenez bien garde que les exé-

*des Césars* voulut, il y a quelques années, y jeter son épée, il la retira brisée et en tronçons. »

[1] Voici quelques extraits de cette Bulle : « La postérité saura quelles ont été nos peines et notre sollicitude pour guérir les plaies de l'Église... nous avons en vain épuisé toutes les ressources de la modération et de la douceur auprès de *celui* qui n'avait fait un pacte d'amitié avec l'Église que pour la mieux trahir, qui n'avait feint de devenir son protecteur que pour

cuteurs de vos ordres ne soient découverts, car ils seraient fusillés, et j'en serais inconsolable. — Saint-Père, je leur donnerai toutes les instructions nécessaires, mais je ne puis cependant répondre qu'il n'arrivera rien de fâcheux. Mais Dieu saura bien protéger et bénir cette entreprise. » En effet, elle eut un succès vraiment prodigieux; elle frappa les Romains d'enthousiasme et les Français de stupeur. Les afficheurs, loin de se conformer aux instructions du cardinal Pacca, eurent le courage de placarder en plein jour les exemplaires de la Bulle aux lieux accoutumés et à la porte des trois grandes basiliques, *ne' i luoghi soliti, e tra questi, nelle tre basiliche di San-Pietro in Vaticano, di Santa-Maria-Maggiore, et di San-Giovani-Laterano.*

Quels furent les citoyens romains assez courageux, assez fidèles au Saint-Père et à Dieu, pour s'exposer à de tels dangers en affichant une Bulle d'excommunication contre Napoléon-le-Grand?

Vous m'avez fait connaître le fils et le neveu de ces deux hommes : M. le chevalier Paul Mencacci, un des jeunes Romains les plus charmants, les plus distingués et les plus pieux que j'aie connus. Il est digne d'être

l'opprimer plus sûrement... nous ne pouvons livrer le patrimoine de saint Pierre... nous nous souvenons avec saint Ambroise que le saint homme Naboth, possesseur de la vigne paternelle, ayant reçu l'ordre de la livrer au roi qui voulait l'arracher pour y semer de vils légumes (*ubi rex succisis vitibus, olus vile sereret*) répondit : Dieu me garde de livrer l'héritage de mes pères! — ... Mais comment *celui* qui est l'auteur de tous les maux dont l'Église est accablée, évitera-t-il la main de Dieu? — A ces causes, nous déclarons que *tous ceux* qui ont commis ces attentats contre les droits *même temporels* de l'Église, ont encouru l'EXCOMMUNICATION MAJEURE, et au besoin nous les excommunions et ANATHÉMATISONS DE NOUVEAU... »

aujourd'hui le chef de cette famille patriarcale, héréditairement dévouée au Saint-Siége, et qui a suivi Pie IX à Gaëte.

Le chevalier Paul m'a raconté comment son père et son oncle furent chargés par son grand-père de cette périlleuse mission : il s'agissait d'abord d'afficher le grand exemplaire type de la Bulle qui est énorme, puis toutes les copies plus petites qu'on devait fixer sur les murs avec des pains à cacheter. Les deux frères Mencacci s'en allèrent tranquillement poser leurs placards en plein jour aux portes des trois basiliques, et eurent soin de choisir l'heure des vêpres, lorsque les fidèles y accouraient en foule. Ils furent donc vus de beaucoup de monde, et cependant, par un hasard providentiel, ils ne furent ni découverts ni saisis par l'autorité française, malgré l'active surveillance et les soupçons fondés de la *consulte extraordinaire* ou gouvernement provisoire, et l'enquête sévère qu'elle ordonna le lendemain. En s'en revenant chez lui, le père du chevalier Paul avait encore un exemplaire qu'il n'aurait pas voulu perdre pour tout l'or du monde; il cherchait des yeux quelque bonne place pour l'y afficher, lorsqu'en passant sur la place Colonna, il s'avisa d'appliquer la Bulle sur la guérite même d'une sentinelle française qui lui tournait le dos et ne se douta de rien.

La police n'avait rien vu ou n'avait voulu rien voir; enfin, le soir, un espion aperçut une des affiches à la porte de l'église Saint-Marc, près le palais de Venise. Il l'arracha et la porta tout effaré au général Miollis, qui, non moins étonné et épouvanté de l'audace de Pie VII,

et ne sachant que faire, expédia sur-le-champ, par un courrier, l'exemplaire à l'Empereur [1].

« La publication de cette Bulle, dit le cardinal Pacca, excita dans Rome un enthousiasme général, et le lendemain le Saint-Père reçut une foule de félicitations sur son courage. »

Napoléon apprit cette nouvelle à Vienne, après la paix de Wagram; il s'irrita d'apprendre que, seul en Europe, un vieillard lui tenait tête et lui déclarait la guerre au nom de Dieu. Des ordres furent envoyés au général Miollis, et on mit en avant le lieutenant général de gendarmerie Radet pour prendre au collet l'incorrigible Vieillard, et l'amener, d'étape en étape, aux pieds du grand Empereur. Mais il fallait l'enlever par surprise et redoubler de précautions; le général français redoutait des *vêpres romaines;* il savait que les Romains se soulèveraient s'ils étaient avertis à temps :

> Romains, souffrirez-vous qu'on vous *enlève* un homme
> Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome?
> (CORNEILLE, *les Horaces.*)

Dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809, Radet fit occuper par la cavalerie les rues qui aboutissent au Quirinal :

> Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
> A-t-on bien observé la porte Quirinale?
> (VOLTAIRE, *Brutus.*)

[1] Le chevalier Mencacci, après m'avoir donné ces détails, ajoutait : En ce temps-là mon père et mon oncle étaient de grands ennemis des Français.— Ils n'avaient pas tort.— Mais aujourd'hui, nous vous aimons beaucoup. — Vous avez raison, nous avons réparé nos fautes; la France maintenant aime l'Italie comme une sœur, et Rome comme une mère.

Pendant qu'un détachement de trente hommes escaladait les murs du jardin près de la grande porte, derrière la cour de la *Paneterie*, un autre détachement de vingt-cinq gendarmes gardait la petite porte de derrière qui descend *al lavatojo*. On nous a montré la fenêtre escaladée par le colonel Siry à la tête de cinquante hommes; l'un d'eux tomba et se cassa la jambe; ses camarades virent dans cet accident un jugement de Dieu et hésitèrent; ils se plaignaient qu'on leur faisait faire un métier de *sbires*. Siry pénétra ainsi dans la cour du palais, et alla ouvrir la grande porte à Radet. L'alarme s'était répandue dans le Quirinal; on entendait crier: *All'arme! traditori!* La garde Suisse allait résister, mais un ordre de Pie VII lui fait déposer les armes; le Pape, dit Chateaubriand, ne voulait avoir devant lui que Dieu. Sbires et brigands, le pistolet au poing, la hache à la main, *enfoncent les portes ouvertes;* Radet les précède et arrive enfin dans la salle d'audience, où il aperçoit de la lumière. La porte s'ouvre par ordre du Pape, et Radet, s'arrêtant sur le seuil, aperçoit le Saint-Père immobile et serein, assis à son bureau, ayant à sa droite le cardinal Pacca, à sa gauche le cardinal Despuig, et derrière lui quelques prélats domestiques. Plus grand et plus majestueux que le sénat romain sur ses chaises curules, le Pontife-Roi attendait les Gaulois. A cette vue Radet, pâle et tremblant, met la main à son chapeau, et hésite..... Quelques minutes du plus profond silence s'écoulent ainsi...

Le chevalier Artaud de Montor, dans son *Histoire de Pie VII,* raconte que, sous la restauration, causant de cet événement avec le lieutenant général Radet, il lui

dit : Il y a une chose dans cette expédition qu'on ne comprend pas : après avoir escaladé le Quirinal, la hache à la main, vous vous êtes arrêté devant le Pape sans défense ; que s'est-il donc passé en vous?

— Que voulez-vous, répondit le général, dans la rue, sur les toits, à travers les escaliers, devant les Suisses, cela allait bien ; mais quand j'ai vu le Pape, dans ce moment-là *ma première communion m'est apparue !*

Enfin Radet, d'une voix tremblante, dit au Pape qu'il était chargé au nom de l'Empereur de lui signifier l'ordre de renoncer à la souveraineté temporelle de Rome. Pie VII répondit avec sérénité qu'il ne pouvait renoncer à ce qui ne lui appartenait pas ; que l'Empereur pouvait le mettre en pièces, *a pezzi*, mais qu'il n'obtiendrait jamais cela de lui.

Cette inflexible douceur est l'arme favorite des Souverains Pontifes ; que de fois n'ont-ils pas dit comme Pie VII : *Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, nous ne voulons pas.*

Pie VII déclara céder à la force et être prêt à partir. Radet raconte dans sa relation qu'en soutenant le Pape pour sortir, il ne put s'empêcher de lui baiser la main. A voir leur contenance, on eût dit que Radet était le prisonnier et que le Pape le conduisait. En descendant dans la cour du Quirinal, Pie VII bénit la Ville et le monde avec la même tranquillité que s'il eût été au grand balcon de Saint-Pierre. Chateaubriand remarque que cette bénédiction apostolique se mêlant à tout, dans le malheur comme dans la prospérité, donne un caractère particulier aux événements de la vie de ces Rois-Pontifes

qui ne ressemblent point aux autres rois. En quittant Rome, le Pape montra en souriant au cardinal Pacca le fond de sa bourse, qui consistait en un *papetto* (vingt-deux sous). Il a recouvré le Vatican, ajoute Chateaubriand; Bonaparte, au moment des exploits de Radet, avait la main pleine de royaumes : que lui en est-il resté?

Dans la nuit qui suivit l'enlèvement de Pie VII, les mêmes mains fidèles affichèrent dans Rome une touchante notification dans laquelle le Saint-Père protestait contre la violence qui lui était faite. On afficha en même temps sur les murs de la Ville de larges carrés de papier où on avait écrit en gros caractères les vers célèbres de Dante :

Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso
E nel vicario suo Christo esser catto.

On aime à retrouver le vieux Dante servant d'interprète et de protestation aux sentiments du peuple romain devenu orphelin de la Papauté, dont la grande ombre continuait à briller dans Rome par son absence même.

Napoléon pouvait se dire enfin :

Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre.
(V. Hugo.)

« Il plut à la Providence, dit Lacordaire, pour humilier le monde, de rassembler dans un seul homme tout ce que le génie d'un siècle peut faire, et de montrer dans la Papauté sans défense, représentée par un vieil-

lard d'une capacité commune, la supériorité de la foi sur l'intelligence, et la faiblesse des projets personnels comparée à l'accomplissement simple et soumis des projets divins notifiés par la tradition. »

Napoléon se fit le geôlier de Pie VII, mais il ne put en tirer tout ce qu'il voulait, et il disait avec colère : « Je ne suis pas né à temps, M. de Fontanes; voyez Alexandre, il a pu se dire le fils de Jupiter, sans être contredit. Moi, je trouve dans mon siècle un prêtre plus puissant que moi, car il règne sur les esprits, et je ne règne que sur la matière. »

Pie VII fut le seul souverain de l'Europe qui sut résister avec succès à Napoléon, et il était entre ses mains [1].

Le comte de Ségur rapporte, d'après un témoin oculaire, qu'à la fin de 1811 le cardinal Fesch conjura encore Napoléon de ne pas s'attaquer ainsi aux hommes, aux éléments, à la religion, à la terre et au ciel à la fois. Pour toute réponse, l'Empereur le prend par la main, le mène à une fenêtre, l'ouvre, et lui dit : « Voyez-vous là-haut cette étoile? — Non, Sire. — Regardez bien. — Sire, je ne la vois pas. — Eh bien ! moi, je la vois, » s'écria Napoléon [2]. Le cardinal, saisi d'étonnement, se tut, s'imaginant qu'il n'y avait plus de voix humaine assez

[1] On raconte que le cardinal Fesch, tout bouillant de vivacité italienne, discutait un jour avec son terrible neveu et soutenait les droits du Pape. Napoléon s'emporte jusqu'à lui crier qu'il le réduirait à obéir. — Eh ! qui conteste votre puissance? mais force n'est pas raison, je ne crains pas le martyre. — N'y comptez pas, monsieur le Cardinal, ne l'a pas qui veut; c'est une affaire où il faut être deux.

[2] Cette scène rappelle celle d'Hamlet : *Do you see that cloud, that's almost in shape like a camel?*

forte pour se faire entendre d'une ambition si colossale qu'elle atteignait déjà les cieux.

Tout le monde a remarqué que la prodigieuse fortune de Napoléon a commencé à décliner à partir des scènes de Fontainebleau. Les chrétiens ne s'en étonnent point, parce qu'ils en connaissent les causes. La Bulle d'excommunication a été le signal mystérieux des revers napoléoniens. Dieu écoute la malédiction des pères contre les enfants; il a été dit aussi : Honore ton père et ta mère afin de vivre et de *régner* longuement.

Napoléon eut beau affecter de rire de la Bulle d'excommunication; il eut beau répéter ce que, dans la *Henriade*, l'anglicane Élisabeth dit au Béarnais encore huguenot :

> L'Espagne sert Mayenne et Rome est contre vous,
> Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand homme
> Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

*Le grand homme*, en partant pour la campagne de Russie, eut beau s'écrier que l'excommunication ne fera pas tomber les armes des bras de ses soldats [1], Dieu permit que ce fait se réalisât. Ouvrez l'Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812, par le général comte de Ségur, livre IX, chap. 11, et lisez : « Le 6 novembre le ciel se déclare; son azur disparaît. L'armée marche enveloppée de vapeurs froides. Ces vapeurs s'épaississent : bientôt c'est un nuage immense qui s'abaisse et fond sur elle en gros flocons de neige. Il semble que le ciel descende et se joigne à cette terre et à ces peuples ennemis pour achever notre perte... Tout,

[1] Mémoires du cardinal Pacca qui cite les textes.

jusqu'aux armes de nos soldats, encore offensives à Malo-Iaroslavetz, mais depuis seulement défensives, se tourna alors contre eux-mêmes; elles parurent à leurs bras engourdis un poids insupportable. Dans les chutes fréquentes qu'ils faisaient, elles s'échappaient de leurs mains, elles se brisaient ou se perdaient dans la neige. S'ils se relevaient, c'était sans elles ; car ils ne les jetèrent point, la faim et le froid les leur arrachèrent. »

Les libres-penseurs sont parfaitement libres de s'écrier que ce furent les éléments, la neige et la glace qui firent tomber les armes des bras de nos soldats; mais nous, chrétiens, nous savons à qui obéissent les éléments : « La neige, la glace et les tempêtes écoutent la voix du Seigneur. » (Psaume 148.)

Oui, c'est la main de Dieu, comme l'observe Chateaubriand, qui força le persécuteur de Pie VII à venir renoncer à ses droits souverains à Fontainebleau, dans le lieu même où il avait voulu forcer le Pape à renoncer à sa souveraineté temporelle; sur la même table où Pie VII appuyait sa main défaillante, Napoléon signa son abdication.

Les Français avaient violé Rome, les alliés ont violé Paris. Napoléon se fit le geôlier de Pie VII, les Anglais se sont faits les geôliers de Napoléon. Sainte-Hélène est le châtiment de Fontainebleau. *Et nunc reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.* (Psaume 2.)

Ainsi se termina cette lutte impie d'un côté, sublime de l'autre, entre la force et la faiblesse, entre le Pape et l'Empereur, entre le conquérant de l'Europe et le Vieillard du Vatican. Tandis que Napoléon s'en allait mourir dans son île solitaire, Pie VII revenait en triom-

phe à Rome, où l'on célèbre encore le 24 mai une fête religieuse et nationale en mémoire de son retour providentiel dans sa capitale éternelle.

Et parmi les souverains de l'Europe, quel fut celui qui donna un asile à la famille impériale, persécutée dans tous ses membres? Ce fut celui qui avait le plus à s'en plaindre, ce fut Pie VII; ce fut encore lui qui fit tous ses efforts auprès du gouvernement anglais pour obtenir un adoucissement au sort du prisonnier de Sainte-Hélène.

Cette même chambre du Quirinal, où Pie VII fut arrêté par Radet, a vu Pie IX, après l'assassinat de Rossi, assiégé dans son palais par des bandes égarées, comme Louis XVI aux Tuileries le 10 août [1]; elle l'a vu entouré des ambassadeurs étrangers, et leur disant: « Vous le voyez, Messieurs, tout le monde m'a abandonné. Si vous n'étiez pas autour de moi, je serais seul avec la poignée de braves qui me protégent [2]. » Le *citoyen* Charles Bonaparte s'était mis à la tête des ingrats. Sa

[1] On se rappelle le tableau symbolique commandé à Owerbeck par Pie IX pour être placé dans cette chambre historique. (Voir la lettre LXIV.)

[2] Le Pape avait près de lui le capitaine des gardes Suisses et ses officiers; le cardinal Antonelli; le cardinal Soglia; monseigneur Médici, maître de la chambre; Butaoni, maître du sacré palais; le marquis Sachetti, sous-préfet du palais apostolique; le médecin du palais; les camériers secrets; le Père Vaures; un autre Français, le comte de Malherbe, qui tous étaient accourus pour protéger la personne de Pie IX, et mourir en le défendant. Les ambassadeurs étaient: le duc d'Harcourt, représentant la France; Martinez de la Rosa, l'Espagne, avec son secrétaire, le chevalier d'Arnao; le comte de Boutenief, la Russie; le comte de Spaur, la Bavière; le baron de Venda da Cruz, le Portugal, avec son secrétaire, le commandeur Husson; Figuereido, le Brésil; de Liledekerque, la Hollande. — Le représentant de l'Angleterre n'y était point!... Il était dans les rangs de l'émeute qu'il soudoyait.

famille avait trouvé à Rome non-seulement refuge et protection, mais des honneurs et la principauté de Canino. Mais lui ne voulait plus être appelé que Bonaparte-Égalité.

Le canon fut braqué contre le Quirinal, et un coup de fusil tua Mgr Palma. La garde Suisse fut enlevée au Pape et remplacée par la garde civique. Pie IX était prisonnier. Dieu, qui ne pouvait rester sourd aux supplications de son vicaire, permit qu'une boîte mystérieuse lui parvînt le 21 novembre avec une lettre [1]; il la tint pour un indice de la volonté de la Providence, et il céda au conseil qu'on lui donnait de quitter Rome, où il ne se sentait plus libre. Le duc d'Harcourt engageait

[1] « Très-saint Père,

« Pendant les pérégrinations de son exil en France et surtout à Valence, où il est mort et où reposent son cœur et ses entrailles, le grand Pie VI portait la très-sainte Eucharistie sur sa poitrine ou sur celle des prélats domestiques qui étaient dans sa voiture. Il puisait dans cet auguste sacrement une lumière pour sa conduite, une force pour ses souffrances, une consolation pour ses douleurs, en attendant qu'il y trouvât le Viatique pour son éternité. Je suis possesseur, d'une manière certaine et authentique, de la petite pyxide qui servait à un si religieux, si touchant, si mémorable usage. J'ose en faire hommage à Votre Sainteté! Héritier du nom, du siége, des vertus, du courage et presque des tribulations du grand Pie VI, vous attacherez peut-être quelque prix à cette modeste, mais intéressante relique, qui, je l'espère bien, ne recevra plus la même destination. Cependant, qui connaît les desseins de Dieu dans les épreuves que sa Providence ménage à Votre Sainteté? Je prie pour elle avec amour et foi. Je laisse la pyxide dans le petit sac de soie qui la contenait et qui servait à Pie VI; il est absolument dans le même état que lorsqu'il était suspendu à la poitrine de l'immortel Pontife.

« Je garde un précieux souvenir et une profonde reconnaissance des bontés de Votre Sainteté, à l'époque de mon voyage à Rome, l'année dernière. Daignez encore y ajouter votre bénédiction apostolique; je l'attends prosterné à vos pieds.

« † PIERRE, évêque de Valence. »

Valence, 15 octobre 1848.

Pie IX à venir en France, et il avait envoyé des ordres au navire de guerre français le *Ténare*, qui stationnait à Cività-Vecchia. Nous attendions Pie IX; nous espérions le voir arriver sur cette terre de France qu'on appelait jadis le *port de la barque de Pierre, l'asile ordinaire des Papes persécutés*[1]. Il y aurait été le bienvenu. Mais la route de Rome à Cività-Vecchia n'était pas sûre, et puis la France était encore en république. Les choses restaient dans cette incertitude, quand la Providence suscita une femme pour sauver le Pape. Qui sait, si le cœur d'une femme se fût mêlé de sauver Louis XVI, qui sait si son voyage se fût arrêté à Varennes? Nous aimons à dire que celle qui contribua à faire évader Pie IX était Française d'origine : c'est madame la comtesse de Spaur, née comtesse Giraud, femme du ministre de Bavière; c'est le type de la femme aimable et distinguée, et surtout de la femme chrétienne et dévouée. Un soir que son mari lui parlait avec tristesse de la situation de Pie IX :

— Je ne suis qu'une simple femme, lui dit-elle, cependant je voudrais mener cette entreprise à bonne fin.

L'ambassadeur de Bavière ne répondit rien; mais, le soir même du jour où madame de Spaur avait laissé échapper cette exclamation, le comte lui dit :

— Vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit ce matin?

— Certainement, et je persiste.

[1] Galliam portum Romanæ Ecclesiæ fluctuantis naviculæ Petri. (Baronius, ad ann. 1118.) Muratori parle ainsi d'Alexandre III, qui se réfugia en France : *Prese la risoluzione di passare nel regno di Francia usato rifugio de' Papi perseguitati.*

— Eh bien! il peut se faire que la Providence ait jeté les yeux sur vous pour concourir à la délivrance du Pape.

— Je suis prête, et trop heureuse d'être bonne à quelque chose dans ce grand événement.

Madame de Spaur fut chargée par son mari d'aller l'attendre à Albano, où il espérait la rejoindre avec le Saint-Père. Elle a laissé une touchante relation de son voyage avec Pie IX d'Albano à Gaëte; nous en extrayons ce qui se rapporte à l'évasion du Pape, en y ajoutant quelques nouveaux détails qui nous ont été racontés.

Le 24 novembre, vers cinq heures du soir, ainsi qu'il en était convenu avec le comte de Spaur, le duc d'Harcourt se présenta au Quirinal dans sa voiture d'ambassadeur, précédée de coureurs portant des torches. Quoique muni d'une lettre d'audience bien en règle, les *gardes-d'honneur*, c'est-à-dire les geôliers de Pie IX, firent de grandes difficultés pour l'admettre; il fallut leur parler haut et ferme au nom de la France. Dès que le Pape vit entrer le duc, il ôta ses habits ordinaires, c'est-à-dire la soutane et la calotte blanches, les souliers de maroquin rouge avec la croix brodée sur l'empeigne, et il s'habilla en simple prêtre, avec un chapeau à larges bords et une paire de lunettes vertes. Le potage qu'il a l'habitude de prendre à cette heure fut jeté, et le plat repassa vide devant les gardes nationaux qui veillaient dans l'antichambre. Après s'être agenouillé devant son prie-dieu, le Saint-Père sortit par une porte qui donnait sur des chambres inhabitées, et parvint jusqu'à un passage appelé le corridor des Suisses. Mais

qui sait depuis combien d'années la porte de ce corridor, toujours fermée, n'avait point servi ?

Le duc d'Harcourt, resté seul dans la chambre que le Pape venait de quitter, lisait à haute voix afin que ceux qui gardaient le Souverain Pontife ne pussent concevoir aucun soupçon. Tout à coup il entend du bruit dans le corridor secret; il tremble que le Saint-Père ne soit découvert; il frémit en voyant reparaître Sa Sainteté, un bougeoir à la main, et disant que cette antique porte des Suisses n'avait cédé à aucun de ses efforts pour l'ouvrir. On en était là quand, par la grâce de Dieu, un autre confident, le fourrier du palais, Filippani, accourut en toute hâte pour dire qu'à la fin il était parvenu à ouvrir la malheureuse porte. On s'achemina donc de nouveau vers cette issue, et ayant franchi la porte, le Pape la laissa entr'ouverte, parce qu'elle refusait de se fermer comme elle avait refusé de s'ouvrir.

Peu s'en fallut que cet incident ne fît éventer la mèche; un empressé, tel qu'il s'en trouvait depuis longtemps à Rome, venant à passer, avisa cette porte entrebâillée, et voulut à toute force remonter au pourquoi et au comment; déjà il faisait grand bruit de la chose; mais, tandis qu'il opérait des recherches, il plut à Dieu que son Vicaire, toujours accompagné de son fidèle fourrier, pût sortir du palais sans encombre, en passant par la grande porte au milieu de la foule des sentinelles postées là pour le garder. Il sortit, non-seulement sans qu'on pensât à lui, mais même sans qu'on le regardât; comme son prédécesseur saint Pierre, quand il quitta sa prison conduit par un ange du Seigneur. C'est ainsi que Pie IX sortit du Quirinal trente-neuf ans après que

Pie VII en fut enlevé par les Français. En 1809, le Pape était prisonnier des étrangers; en 1848, le Pape était captif de ses propres sujets. Pie VII, sur la route de l'exil, fut accompagné des vœux des Romains et des larmes des Romaines, qui se frappaient la poitrine à l'instar des femmes de Jérusalem devant le Sauveur; Pie IX, dans sa fuite, entendit les cris de l'émeute et de la sédition soulevée contre lui. Quelle différence! Pourquoi tant de larmes données à l'un, pourquoi tant d'outrages réservés à l'autre par son peuple, le même peuple qui avait salué le même Pie IX de l'*hosannah* le plus solennel? C'est une ressemblance de plus que Pie IX avait avec Celui dont il est le Vicaire. Le peuple de Rome était alors frappé d'aveuglement et d'endurcissement comme le peuple d'Israël; il justifiait l'exclamation de Léon X : *Populus vult decipi : decipiatur!*

En 1807, Alquier, ambassadeur de France à Rome, écrivait à Talleyrand : Le Pape disait l'autre jour : L'empereur nous renverse, *son successeur* nous relèvera. Artaud de Montor, qui rapporte ce fait dans son *Histoire de Pie VII*, ajoute : C'est ce qui est arrivé.

Il voulait parler de la Restauration. Mais nous, qui avons vu Napoléon III remettre Pie IX sur le trône de saint Pierre, nous pouvons dire que Pie VII a prophétisé quand il a dit que si Napoléon Ier ôtait la Papauté de Rome, son successeur l'y rétablirait.

## LXXXVII

# VISITES ET SOIRÉES CHEZ LES CARDINAUX.

A MADAME L. BERNARD.

> Ah ! que j'aimerais à faire un voyage à Rome, comme vous me le proposez ! mais ce serait avec le visage et l'air que j'avais il y a bien des années, et non avec celui que j'ai présentement ; il ne faut point remuer ses vieux os, surtout les femmes, à moins que d'être ambassadrice.
>
> (Madame DE SÉVIGNÉ à M. de Coulanges, 8 janvier 1690.)

M. A. a des lettres pour le cardinal Antonelli, secrétaire d'État, premier ministre de Pie IX, et pour les cardinaux Fornari et Tosti. Je vais voir avec lui ces deux dernières Éminences. Nous montons à Monte-Giordano, monticule formé de ruines antiques, et qui doit son nom, non pas au fleuve du Jourdain, mais à Giordano Orsini, qui y éleva un palais, devenu la résidence du cardinal Fornari, l'ancien Nonce à Paris, l'*Once du Pape*, comme disait notre vieille Nanette. Son Éminence se rappela notre voisinage de la rue de Grenelle, à l'hôtel Gallifet; ses fenêtres donnaient sur notre jardin. Quand il vint à Paris, le Nonce nous raconta qu'il s'étonnait et se méfiait de la barbe des jeunes gens, qui, en Italie, est un signe révolutionnaire; il fut agréablement surpris de voir un si grand nombre de ces *barbuti*

s'avancer pour recevoir la communion de ses mains, dans la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul. « J'ai longtemps étudié la France, nous dit-il, il y a là bien du mal, mais il y a aussi tant de bien ; la France ne peut périr ; les bonnes œuvres de quelques-uns de ses enfants la sauveront. »

De Monte-Giordano nous passons le Tibre et allons à Ripa-Grande, le port maritime de Rome ; là, sur la rive droite du Tibre, s'étend le vaste hospice apostolique de Saint-Michel, une des plus nobles créations du génie charitable de Rome, la maîtresse des bonnes œuvres. Son premier fondateur fut monsignor Tommaso Odelcalchi. Innocent XII, Clément XI et Pie VI l'agrandirent successivement, et en firent, dans ce genre, l'établissement le plus considérable de l'Europe. Clément XI y établit le premier modèle de ces grands pénitenciers dont la Suisse, l'Angleterre et l'Amérique s'imaginent avoir eu l'initiative [1]. Jérémie Bentham a pris l'idée de son système à Rome, mais il n'a pas eu la bonne foi d'en convenir. L'hospice Saint-Michel renferme quatre grandes familles : vieillards, femmes âgées, garçons et

[1] En 1839, un de nos députés, M. Cerfbeer, envoyé à Rome par le Ministre de l'intérieur, disait dans son rapport : « Je n'hésite pas à croire que la réforme pénitentiaire est partie de l'Italie, du centre même de cette contrée, de Rome, où un Pape, Clément XI, fit construire une vaste maison de correction pour les jeunes détenus... Oui, c'est de Rome qu'est parti le mouvement qui se manifeste aujourd'hui dans les deux mondes. C'est Rome qui a créé la première maison cellulaire, qui a appliqué simultanément l'isolement absolu et l'isolement mitigé. C'est un Pape qui, de sa main, a écrit les premiers règlements d'une maison de correction... C'est à Rome que la philanthropie a pris naissance sous le nom plus doux de charité ; c'est là que les premières notions de la science des principes administratifs de la charité ont reçu la première et la plus large application. »

filles. C'est le prototype de nos conservatoires des arts et métiers. Il renferme des ateliers de toute espèce, et même une manufacture de tapisseries à l'instar de celle des Gobelins. Il possède une école de musique, d'architecture, de sculpture, de peinture, de gravure et de mosaïque. Deux des premiers graveurs de notre temps, Calamata et Mercuri, sortent de Saint-Michel. La grande salle renferme les bustes en marbre, sculptés par les élèves, des quatre premiers maîtres des beaux-arts : Raphaël, Michel-Ange, Bramante et Marc-Antoine.

Pie IX fut quelque temps visiteur (directeur) de cet établissement, et il y a laissé de beaux souvenirs. Saint-Michel est dirigé maintenant par le cardinal Antonio Tosti, ancien ministre des finances de Grégoire XVI; ce vénérable prélat a consacré à cette œuvre tout le zèle de sa verte vieillesse, et il y a fait d'importantes améliorations, tant sous le rapport matériel que sous le rapport moral. Il vit là heureux comme un père au milieu de tous ses enfants, bienveillant souverain de ce royaume de la charité.

Le bon cardinal nous reçut dans ses vastes appartements, dont les fenêtres donnent sur le port; on voit de là passer les barques et les navires, et le Tibre vous rappelle en cet endroit les souvenirs classiques d'Horatius Coclès, de Clélie et de Mucius Scævola. De l'autre côté du fleuve, se dresse l'Aventin, couvert de plantes toujours vertes, et couronné d'églises et de couvents, Sainte-Sabine, Saint-Alexis, et le prieuré de Malte.

Mgr Tosti est *dilettante* de peinture; il a de bons tableaux, et nous parle beaucoup de son ami Camuccini, le grand peintre romain qui vient de mourir, et qui

daignait donner des leçons gratuites de dessin aux orphelins de Saint-Michel. Le prélat nous fait présent d'une notice sur l'hospice, composée par M. Drach. Ce bon vieux cardinal a près de quatre-vingts ans, mais il a conservé une vivacité et une énergie toutes juvéniles. En 1848, après le départ de Pie IX, il resta à son poste par devoir, et non par sympathie pour la révolution. Les jacobins de Rome vinrent le féliciter de n'avoir pas suivi l'exemple de ses collègues; mais le noble vieillard, les regardant du haut de son courage, leur répondit : « Je refuse vos éloges. Sachez que je n'ai pas plus peur de vous que n'ont eu peur mes vénérables collègues. S'ils ont quitté Rome, s'ils ont suivi le Saint-Père dans son exil, ce n'est que par amour et obéissance. De même, si je suis resté dans cet établissement, c'est par obéissance et amour envers la personne de notre Saint-Père, qui a désiré que je n'abandonnasse point cet hospice où sont abrités tant d'infortunés, l'une des portions les plus chères au cœur du Pontife parmi tous ses sujets... Du reste, Signori, je suis Romain, et vous ne l'êtes point. Je resterai à Rome sans me laisser épouvanter. Vous pouvez, il est vrai, me frapper d'un coup de poignard; mais, en cela, que ferez-vous? Vous ne ferez que m'enlever deux ou trois années d'existence, car je suis un vieillard, j'ai soixante-douze ans, et je ne vous crains pas. »

A l'entrée des Français à Rome, le cardinal Tosti adressa de nobles paroles au général Oudinot.

Il y a trois jours, en revenant de Saint-Pierre, nous avons rencontré les voitures des cardinaux nouvellement nommés. Ces carrosses cardinalesques sont peints

en pourpre, couverts d'une épaisse dorure et surmontés aux quatre coins de pompons massifs; sur la portière, le chapeau rouge est peint avec les armoiries; les chevaux sont noirs et empanachés de plumets et de pompons rouges, *fiocchi;* les laquais ont une livrée antique, telle qu'on n'en trouve plus qu'au théâtre Français dans les costumes de Frontin; ils portent un sac de velours rouge et l'*ombrellone*, qui est tout à la fois un parapluie et un parasol, un *en-tout-cas.* Les voitures de ces nouveaux *porporati* se dirigeaient vers le Vatican, au pas, et les laquais suivant à pied. C'est le cérémonial obligé pour les cardinaux qui vont pour la première fois au Vatican, où on va leur *ouvrir la bouche*, comme disent les Romains, c'est-à-dire leur donner voix au chapitre.

Au nombre des *novi porporati* on compte le Père Giusto, simple capucin, que Pie IX estime beaucoup. Tout Rome a loué ce choix. Nous avons vu passer ce cardinal-capucin; il garde son froc et sa barbe *cappucinesca;* la calotte rouge est le seul signe de sa nouvelle dignité. On aime cette simplicité monastique; le Père Giusto nous rappelle le Père Cristoforo de Manzoni. « Les capucins sont comme la mer, dit l'auteur des *Fiancés,* ils reçoivent pour rendre. » Le Père Giusto continuera à habiter son couvent; le Pape lui a prêté les appartemens du Quirinal pour la soirée de sa réception.

L'abbé J. me propose de me conduire à la soirée de deux nouveaux cardinaux de sa connaissance; c'est ce que l'on appelle à Rome *ricevimento di calore.*

Nous allons chez le cardinal Santucci et chez le cardinal Savelli, ministre de l'intérieur, qui est Corse,

c'est-à-dire presque Français. Il daigna me recevoir gracieusement et m'inviter à la soirée de jeudi pour la réception de son chapeau.

La nomination d'un cardinal est célébrée à Rome comme la naissance d'un fils du souverain, prince du sang et héritier éventuel de la tiare. Car c'est le Pape qui crée les cardinaux, et chaque cardinal peut devenir un jour Pape. Aussi la *naissance* d'un cardinal est à Rome une réjouissance très-grande; nous trouvons une foule immense, des illuminations et des orchestres en plein vent devant les palais des nouveaux cardinaux; ce soir-là leur porte est ouverte à Rome entière; une princesse romaine choisie par eux vient faire les honneurs de leurs salons. Les domestiques, en grande livrée, étagés sur l'escalier et dans les antichambres, portent à la main de longs cierges allumés. A l'entrée des appartements se tient le gentilhomme du cardinal, en habit à la française et l'épée au côté. Nous trouvons les salons remplis d'une foule nombreuse, clergé, noblesse, bourgeoisie, officiers suisses, officiers français, chevaliers de Malte, uniformes de diverses nations. Les cardinaux et les princes romains parlent tous français.

Ce soir je me suis rendu à l'invitation du cardinal Savelli; j'ai assisté à la réception du chapeau; il lui fut apporté dans un plat d'argent par un ablégat, qui fit un discours en latin, auquel le nouveau *porporato* répondit dans la même langue.

Le nom de cardinal vient, dit-on, de *cardo*, gond, pivot, parce que tout le gouvernement de l'Église roule sur eux; seuls, ils font le Pape, qui ne peut être que l'un d'eux; le Pape seul aussi les crée. Ils sont vêtus de

rouge, pour rappeler qu'ils doivent verser leur sang comme les martyrs, *vos purpurati martyres*, d'où vient qu'à Rome on les appelle *porporati*, les empourprés.

*Erubescit*, il rougit, disait-on d'un évêque jeune et timide que ses talents désignaient à l'honneur de la pourpre. Le cardinalat, écrivait le cardinal de Bouillon à Louis XIV, est la première dignité du monde, après la suprême [1].

Le Sacré-Collége est en ce moment complet, chose rare; il compte soixante-dix membres, cinquante-quatre italiens et seize étrangers, qui se divisent ainsi : trente-quatre romains, sept napolitains, sept piémontais, quatre lombards-vénitiens, deux toscans, six français [2],

[1] Le duc de Laval-Montmorency était ambassadeur auprès du Saint-Siége; il apprend tout à coup que quatre princes arrivent en même temps à Rome : le prince royal de Prusse, le prince royal de Bavière, le prince royal de Hollande, le prince royal de Suède. Il les invite à dîner, mais il n'y a que deux places d'honneur pour quatre princes. Le duc alors se dit que le Pape est un Roi-pontife élu par le Sacré-Collége, et que le doyen des cardinaux électeurs, quand de plus il est ministre des affaires étrangères, est, après le Pape, le personnage le plus considérable de Rome. Le cardinal della Somaglia, qui réunit ces deux titres, est invité au dîner de l'ambassade; il deviendra ce jour-là un autre maître de maison dans le palais du Roi Très-Chrétien, fils aîné de l'Église; à sa droite et à sa gauche sont donc deux éminentes places d'honneur pour deux des princes royaux, tandis que l'ambassadeur placera près de lui les deux autres.

Cette anecdote est devenue une tradition à l'ambassade de France. Quand il s'agit d'une question d'étiquette, on se dit encore : Rappelons-nous l'histoire des quatres princes royaux du duc de Laval.

[2] Il faut en compter sept maintenant; Mgr Villecourt, évêque de La Rochelle, vient d'être appelé à Rome par Pie IX, en qualité de cardinal-résident, et il a reçu le titre de Saint-Pancrace, peut-être en souvenir du siége de Rome par les Français. « En même temps qu'il rend la Papauté européenne, Pie IX, avec ce tact exquis qui le caractérise, se dégageant de Rome dans Rome même, appelle dans ses conseils des prélats éminents de toutes les grandes nations, dont il connaîtra par là beaucoup mieux l'es-

trois autrichiens, deux espagnols, deux portugais, un belge, un anglais, un prussien.

Les Mémoires du roi Joseph, récemment publiés, révèlent des particularités curieuses sur les vues de Napoléon concernant sa famille. Il se voit cloué à Sainte-Hélène, comme Prométhée sur son rocher; son rôle est fini; il rêve pour sa famille, non pas l'empire, il ne prévoyait pas qu'il lui reviendrait, mais la pourpre romaine, et la tiare elle-même. C'est à la fin d'avril 1821, à la veille de sa mort, que Napoléon manifeste sa pensée dans une série de conversations rapportées textuellement par le général Bertrand :

*Extrait de la conversation du* 22 *avril* 1821.

« L'Empereur a désiré que le grand-maréchal dît à sa mère qu'elle ne pouvait mieux faire que de marier ses filles dans des familles romaines; que sa famille devait s'emparer de Rome, s'allier à toutes les familles princières, c'est-à-dire à celles qui avaient eu des Papes; que l'alliance avec les Ercolani et les Gabrielli était bien entendue; qu'il avait fort désapprouvé le mariage avec le Suédois; que ses nièces pouvaient laver les pieds du Pape, mais non ceux de la reine de Suède ni de tout autre; qu'ils devaient s'allier aux Colonna, aux Orsini et aux autres familles; qu'ils pouvaient aussi se marier entre eux; qu'ils ne devaient point se marier en France, à moins qu'il n'y eût un changement de gouvernement;

prit, les susceptibilités, les besoins, et qu'il intéressera plus que jamais au maintien de son autorité, en leur donnant ce gage de sa confiance, et en leur prenant ces otages, en quelque sorte, de leur fidélité. (A. Nicolas, *Études philosophiques sur le Christianisme.*)

que ce qu'il disait s'appliquait à tous ses neveux et nièces; de le faire connaître à la reine Caroline et au roi Joseph; que la famille aurait probablement *des Papes*, que, dans tous les cas, elle exercerait une grande influence, même en France; qu'enfin Rome était la Ville-Éternelle [1]. »

Le cours des événements a imprimé une autre direction aux destinées de la famille impériale; l'empire lui est revenu; un seul de ses membres a suivi la carrière indiquée par le vieil empereur : M. l'abbé Lucien Bonaparte vient de recevoir la tonsure à Rome, des mains de Son Éminence le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande.

[1] *Extrait de la conversation du 24 avril au soir, l'Empereur étant au lit :* L'Empereur a dit qu'il répétait que sa famille devait s'emparer de Rome, en s'alliant à toutes les familles princières, c'est-à-dire aux familles qui avaient eu des Papes et qui avaient commandé à toutes les consciences de l'univers; qu'elle ne tarderait pas à avoir un *Pape, des cardinaux, des légats;* que cela leur donnerait de l'influence dans toutes les cours de l'Europe; que cela était important, intéressait nombre de familles puissantes à perpétuer le souvenir de sa gloire; que c'était attacher une théocratie puissante aux intérêts de sa famille, à l'honneur de sa mémoire; qu'il y avait partout de ces familles, non-seulement à Rome, mais à Bologne, Rimini, Péruggia; qu'au fait, sa famille était d'origine romaine; qu'il y avait des Bonaparte à Rome en 1000; que c'était un Bonaparte qui avait écrit en 1500 le sac de Rome par le connétable de Bourbon, lançant contre lui des imprécations; que son nom serait toujours populaire en Italie; qu'il regarderait toujours comme une occasion manquée le temps où il avait voulu établir son indépendance; qu'il avait parlé à toutes les imaginations en Italie; qu'il y avait réveillé le nom et les souvenirs de la patrie...

dant une absence du jeune homme, Pétronille voue à Dieu sa virginité, et obtient la grâce de mourir avant son mariage. Quand Flavius revient à Rome et apprend que sa fiancée est morte, dans l'excès de sa douleur, il la fait déterrer pour s'assurer de la vérité qu'il ne peut croire, et pour contempler encore une fois les traits de celle qu'il aimait. Tel est le sujet de la vaste composition du peintre bolonais, que les Italiens appellent : *Dissotteramento del corpo di santa Petronilla e salita al cielo della sua anima.* Au premier plan on voit les fossoyeurs ouvrir la fosse, et le corps de la vierge apparaît aux yeux de son fiancé, jeune élégant, vêtu à la mode du seizième siècle, et qui, dans le tableau, ne semble pas suffisamment affecté d'un tel spectacle. En haut, dans le ciel, l'âme de Pétronille, libre et triomphante, s'élance vers le Christ qui lui tend les bras. Le Guerchin a mérité ici son surnom de *Magicien de la peinture.* Ce tableau a fait le voyage de Paris, en compagnie de sa voisine la toile de l'Albane, qui représente la naissance de la Vierge.

Saint-Pierre possède une magnifique copie en mosaïque de la sainte Pétronille, et Paris en a une copie à l'huile, dans l'église de Saint-Gervais.

Le Capitole garde, dans le palais des Conservateurs, une statue de César, le seul portrait authentique de ce héros ; on l'a placée près de la Louve étrusque, vénérée déjà par les vieux Romains. Dans la salle des grands hommes on remarque les bustes de Dante, de Pétrarque, etc., et ceux de six étrangers, qui sont devenus Romains par leurs travaux et leur long séjour à Rome ; ce sont trois Français : Poussin, d'Agincourt, Suvée, direc-

que ce qu'il disait s'appliquait à tous ses neveux et nièces; de le faire connaître à la reine Caroline et au roi Joseph; que la famille aurait probablement *des Papes*, que, dans tous les cas, elle exercerait une grande influence, même en France; qu'enfin Rome était la Ville-Éternelle [1]. »

Le cours des événements a imprimé une autre direction aux destinées de la famille impériale; l'empire lui est revenu; un seul de ses membres a suivi la carrière indiquée par le vieil empereur : M. l'abbé Lucien Bonaparte vient de recevoir la tonsure à Rome, des mains de Son Éminence le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande.

[1] *Extrait de la conversation du 24 avril au soir, l'Empereur étant au lit :* L'Empereur a dit qu'il répétait que sa famille devait s'emparer de Rome, en s'alliant à toutes les familles princières, c'est-à-dire aux familles qui avaient eu des Papes et qui avaient commandé à toutes les consciences de l'univers; qu'elle ne tarderait pas à avoir un *Pape, des cardinaux, des légats;* que cela leur donnerait de l'influence dans toutes les cours de l'Europe; que cela était important, intéressait nombre de familles puissantes à perpétuer le souvenir de sa gloire; que c'était attacher une théocratie puissante aux intérêts de sa famille, à l'honneur de sa mémoire; qu'il y avait partout de ces familles, non-seulement à Rome, mais à Bologne, Rimini, Péruggia; qu'au fait, sa famille était d'origine romaine; qu'il y avait des Bonaparte à Rome en 1000; que c'était un Bonaparte qui avait écrit en 1500 le sac de Rome par le connétable de Bourbon, lançant contre lui des imprécations; que son nom serait toujours populaire en Italie; qu'il regarderait toujours comme une occasion manquée le temps où il avait voulu établir son indépendance; qu'il avait parlé à toutes les imaginations en Italie; qu'il y avait réveillé le nom et les souvenirs de la patrie...

## LXXXVIII

# MONTONS AU CAPITOLE.

A ERNEST LAFOND.

Montons au Capitole et rendons grâce à Dieu.

Dante Alighieri, dans le *Convito*, a esquissé à grands traits le tableau de l'histoire romaine ; il s'y montre le *disciple de la Providence*, comme saint Augustin et Bossuet. Le poëte s'attache à prouver que Dieu a veillé particulièrement à la naissance et à la formation de Rome : « Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains à cette bataille où les Albains combattaient contre les Romains pour connaître qui serait le chef des deux Etats, et quand un seul Romain disposa de la liberté de Rome? Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains, quand les *Français* (*gli Franceschi*), occupant Rome entière, allaient prendre par ruse le Capitole, et que la voix d'une oie seulement se fit entendre [1]? Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains à la

[1] Une jolie caricature romaine représente un jeune soldat français plumant une oie au Capitole, avec ces mots : *Vengeance d'un Gaulois.*

guerre contre Annibal, quand trois boisseaux d'anneaux étaient portés en Afrique, après la mort de tant de citoyens ; quand les Romains voulaient abandonner la ville, et que ce *béni* (*questo benedetto*) de Scipion jeune résolut de passer à Carthage pour affranchir Rome? Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains à la défense de la liberté qu'entreprit un nouveau citoyen de petite condition, c'est-à-dire Tullius, contre un si grand patricien comme était Catilina[1]? Oui, certainement, Dieu a posé là ses propres mains. Ne demandez plus à voir comment, par une spéciale naissance et un spécial agrandissement, Dieu a *pensé* la naissance et l'agrandissement de la Ville-Sainte. »

Le nom de Capitole vient de la tête d'un certain Étrusque nommé Tolus, *Caput-Toli*, qu'on trouva en creusant les fondations. Les augures déclarèrent que c'était un signe que Rome serait la *tête* du monde. Il est remarquable que le Calvaire signifiait aussi *lieu du crâne*.

Jetons encore un coup d'œil sur la Roche Tarpéienne en répétant le cri de Manlius Capitolinus :

> Laissons à Rome au moins cette tache éternelle
> De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.

Donnons un nouveau souvenir à la bravoure de nos aïeux ; le vieux Caton n'a-t-il pas tracé un fidèle portrait des Français, en disant que les Gaulois cultivent surtout l'art de la guerre et l'art de la parole :

[1] Il est curieux de voir le gentilhomme florentin, le patricien Alighieri parler ainsi du plébéien Cicéron.

*Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui.*

Nous voici au pied du grand escalier du Capitole, devant la statue équestre de Marc-Aurèle, en métal corinthien, si pleine de vie et de noblesse. Il y a des gens qui trouvent ce cheval trapu, pansu et fourbu. Il est vrai qu'il ne ressemble pas à nos *ficelles* du bois de Boulogne. C'est le type du cheval antique, solide et vigoureux, type qu'on retrouve encore dans les chevaux romains dont se servent le Pape et les cardinaux. Il faut répéter avec Milizia que ce cheval de bronze est le plus beau coursier qui soit sorti des *écuries* des sculpteurs anciens et modernes [1]. Cette statue de Marc-Aurèle rappelait à Gœthe la statue du commandeur dans Don Juan; en effet, la nuit, au clair de la lune, elle a quelque chose de fantastique et d'effrayant, et on est tenté de lui dire, avec ce poltron de Leporello chargé de l'inviter à souper chez son maître :

O statua gentilissima
Del gran commendatore...

L'ensemble des bâtiments du Capitole moderne ne répond pas à l'idée qu'on se fait d'un lieu où était la Roche Tarpéienne, et qui était couronné d'une citadelle inexpugnable entourée de précipices, où tout annonçait la force, la violence, la conquête, la victoire :

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.

[1] Esso è il più espressivo di quanti finora usciti dalle scuderie degli scultori antichi e moderni. (*Dell 'arte di vedere nelle belle arti.*)

« La croix, dit Robello, symbole de paix et de concorde, en changeant les opinions des hommes, a changé aussi la forme des choses; aussi Michel-Ange, en esprit élevé, sut mettre cette fois l'architecture en harmonie avec le temps. Dans cette circonstance, il abandonna exprès son style *terrible*, comme l'appelle Vasari, pour faire des édifices jolis, gracieux, destinés aux arts de la paix, aux chants des poëtes, aux études des académies, au siége des administrateurs paternels de la municipalité de Rome. »

Entrons au musée des sculptures. « Tout porte à Rome, dit Eudore, l'empreinte de la domination et de la durée; j'ai vu la carte de la Ville-Éternelle tracée sur des roches de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer. » Voyez sur le grand escalier les fragments de ce plan de Rome au temps de Caracalla; il se composait de vingt-six planches de marbre. Combien toutes ces statues devaient faire plus d'effet sous des portiques ouverts, se détachant sous ce beau ciel, et ressemblant, dit encore Eudore, à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité. Nous revoyons avec intérêt le gladiateur gaulois mourant, et le sarcophage en marbre grec dont un bas-relief représente le combat des Romains et des Gaulois, c'est un travail prodigieux.

Le musée de peinture du Capitole offre une foule de tableaux intéressants, un portrait de Michel-Ange par lui-même, un paysage de Claude Lorrain, le Triomphe de Flore du Poussin, et surtout la sainte Pétronille du Guerchin. Pétronille, la fille spirituelle de saint Pierre, était fiancée à Flavius, fils d'un patricien romain. Pen-

dant une absence du jeune homme, Pétronille voue à Dieu sa virginité, et obtient la grâce de mourir avant son mariage. Quand Flavius revient à Rome et apprend que sa fiancée est morte, dans l'excès de sa douleur, il la fait déterrer pour s'assurer de la vérité qu'il ne peut croire, et pour contempler encore une fois les traits de celle qu'il aimait. Tel est le sujet de la vaste composition du peintre bolonais, que les Italiens appellent : *Dissotteramento del corpo di santa Petronilla e salita al cielo della sua anima.* Au premier plan on voit les fossoyeurs ouvrir la fosse, et le corps de la vierge apparaît aux yeux de son fiancé, jeune élégant, vêtu à la mode du seizième siècle, et qui, dans le tableau, ne semble pas suffisamment affecté d'un tel spectacle. En haut, dans le ciel, l'âme de Pétronille, libre et triomphante, s'élance vers le Christ qui lui tend les bras. Le Guerchin a mérité ici son surnom de *Magicien de la peinture.* Ce tableau a fait le voyage de Paris, en compagnie de sa voisine la toile de l'Albane, qui représente la naissance de la Vierge.

Saint-Pierre possède une magnifique copie en mosaïque de la sainte Pétronille, et Paris en a une copie à l'huile, dans l'église de Saint-Gervais.

Le Capitole garde, dans le palais des Conservateurs, une statue de César, le seul portrait authentique de ce héros ; on l'a placée près de la Louve étrusque, vénérée déjà par les vieux Romains. Dans la salle des grands hommes on remarque les bustes de Dante, de Pétrarque, etc., et ceux de six étrangers, qui sont devenus Romains par leurs travaux et leur long séjour à Rome ; ce sont trois Français : Poussin, d'Agincourt, Suvée, direc-

teur de l'Académie de France, et trois Allemands : Raphaël Mengs, Winckelmann et Angelica Kauffmann. En parcourant les appartements du Capitole, nous voulons pénétrer dans une certaine pièce, le custode nous dit que c'est impossible, qu'il y a là *tutta la roba della republica;* faut-il traduire : toute la défroque de la république ? La république romaine vit encore de nom à Rome; elle a son sénateur inamovible, espèce de juge de paix civil, et ses conservateurs, qui se renouvellent chaque année; c'est ce qu'on appelle le sénat romain : il a une garde, des manteaux brochés d'or et de pourpre, une livrée jaune et rouge, et le droit de mettre sur ses décrets et sur ses carrosses l'antique et glorieux sigle S. P. Q. R.

Enfin nous montons au sommet de la haute tour carrée qui domine le Capitole et la Ville, et qui renferme la *Patarina,* la grosse cloche prise au moyen âge sur les Viterbois, et qui a le privilége bizarre de sonner la mort du Pape et l'ouverture du carnaval. Au faîte de la tour s'élance une statue de Rome antique, aux mains de laquelle on a mis une énorme croix de fer. C'est bien là le symbole de la Ville-Éternelle. De cette hauteur on voit le cercle de montagnes formé par les Apennins, les monts Albains et ceux de la Sabine; la ligne uniforme de la campagne romaine s'étend jusqu'à la mer, et semble elle-même une mer, un Océan pétrifié. D'ici, le Colysée paraît svelte et léger, le Tibre a la forme d'un fer à cheval, et les sept collines ont l'air de monticules; nous sommes au point central qui sépare la ville antique de la ville moderne : d'un côté le Colysée et le Panthéon; là-bas Saint-Pierre et le Vatican. Voici les quatre Rome à nos pieds : la Rome royale naît sur l'A-

ventin ; la Rome républicaine occupe le Capitole ; la Rome impériale domine sur le Palatin ; la Rome papale règne sur la colline du Vatican.

Le livre immense de Rome se déroule ici à nos yeux et à nos pensées. Comme il dégoûte des vaines et frivoles lectures, et combien il est instructif, quand la main de la Religion vous en tourne les pages ! Il vous semble entendre alors, comme saint Augustin, une voix mystérieuse qui vous crie : TOLLE LEGE, TOLLE LEGE.

# LXXXIX

# SAINTE MÉLANIE.

A MA SOEUR.

Te, germana soror, nostri nvnc testis amoris.
Cvm fvgeret mvndvm dederat mihi pignvs honestvm,
Qvem sibi cvm raperet melior tvne regia cœli,
Non timvi mortem cœlos qvod libera adiret,
Sed dolvi, fateor, consortia perdere vitæ.

(Epitaphe composée par le pape saint Damase pour sa sœur Irène, morte à vingt ans.)

En poursuivant ce matin mon voyage solitaire à travers cette Rome immense qui fut jadis le monde entier [1], et qui est encore aujourd'hui le centre de l'univers chrétien, je me trouvai près du palais Farnèse, non loin de l'Oratoire de Sainte-Brigitte de Suède, en face d'une église que je ne connaissais pas encore. Une petite Romaine, aux pieds nus, qui me tendait la main, me dit que c'était San-Girolamo della Carità, Saint-Jérôme-de-la-Charité. J'y entrai. C'est pour cette église que le Dominiquin peignit sa célèbre Communion de saint Jérôme, qu'on admire aujourd'hui au Vatican. On en voit devant le maître-autel une bonne copie par Camuccini. Il faut

[1] Saint Jérôme, *Lettres* traduites par Collombet, t. v, p. 288.

visiter la chapelle de la famille Spada, dont la forme bizarre est due au génie excentrique du Borromini; là, deux beaux anges du Georgetti tiennent un drap de marbre jaune, veiné de blanc, qui sert de nappe de communion, et qui est admirable par la souplesse et le naturel de ses plis sculptés.

Comme j'allais me retirer, croyant avoir tout vu, j'aperçus contre un pilier une plaque de marbre noir où je déchiffrai cette inscription :

TEMPLVM HOC CLARISSIMVM
OLIM S. PAVLÆ MATRONÆ ROMANÆ DOMICILIVM. S. HIERONYMI ECCLESIÆ DOCTORIS MAXIMI HOSPITIVM. AC DIVTVRNVM S. PHILIPPI NERII DIVERSORIVM. VNA CVM ARA MAXIMA IN HONOREM S. DOCTORIS EJVSDEM ERECTA SVB QVA PRÆTER SS. PRIMITIVI ET VITALIS RELIQVIAS EJVS TABVLA INCLVSAS. ALIORVM PLVSQVAM DVCENTORVM ITIDEM MARTYRVM CORPORA REQVIESCVNT [1].

C'était donc ici le palais de cette illustre Paule, dans les veines de laquelle coulait le sang royal de Grèce et d'Ilion. Son père, Rogatus, descendait d'Agamemnon; sa mère, Blésilla, avait parmi ses aïeux les Gracques, les Scipions et Paul-Émile; c'est de ce dernier que Paule tirait son nom. Enfin son époux, Toxotius, était de la *gens* Julia, qui se disait issue d'Iule, fils d'Énée.

Ainsi la famille de Paule retrouvait ses titres de noblesse dans le livre d'or de l'Iliade et de l'Énéide; Ho-

[1] Ce temple très-célèbre fut autrefois la demeure de sainte Paule, matrone romaine, et l'asile du grand docteur de l'église, saint Jérôme. Plus tard, saint Philippe de Néri y habita longtemps. Sous le maître-autel, érigé en l'honneur du saint docteur, se trouvent les corps des saints Primitivus et Vitalis, et les reliques de plus de deux cents martyrs y reposent.

guerre contre Annibal, quand trois boisseaux d'anneaux étaient portés en Afrique, après la mort de tant de citoyens; quand les Romains voulaient abandonner la ville, et que ce *béni* (*questo benedetto*) de Scipion jeune résolut de passer à Carthage pour affranchir Rome? Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains à la défense de la liberté qu'entreprit un nouveau citoyen de petite condition, c'est-à-dire Tullius, contre un si grand patricien comme était Catilina[1]? Oui, certainement, Dieu a posé là ses propres mains. Ne demandez plus à voir comment, par une spéciale naissance et un spécial agrandissement, Dieu a *pensé* la naissance et l'agrandissement de la Ville-Sainte. »

Le nom de Capitole vient de la tête d'un certain Étrusque nommé Tolus, *Caput-Toli*, qu'on trouva en creusant les fondations. Les augures déclarèrent que c'était un signe que Rome serait la *tête* du monde. Il est remarquable que le Calvaire signifiait aussi *lieu du crâne*.

Jetons encore un coup d'œil sur la Roche Tarpéienne en répétant le cri de Manlius Capitolinus :

> Laissons à Rome au moins cette tache éternelle
> De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.

Donnons un nouveau souvenir à la bravoure de nos aïeux; le vieux Caton n'a-t-il pas tracé un fidèle portrait des Français, en disant que les Gaulois cultivent surtout l'art de la guerre et l'art de la parole :

[1] Il est curieux de voir le gentilhomme florentin, le patricien Alighieri parler ainsi du plébéien Cicéron.

*Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui.*

Nous voici au pied du grand escalier du Capitole, devant la statue équestre de Marc-Aurèle, en métal corinthien, si pleine de vie et de noblesse. Il y a des gens qui trouvent ce cheval trapu, pansu et fourbu. Il est vrai qu'il ne ressemble pas à nos *ficelles* du bois de Boulogne. C'est le type du cheval antique, solide et vigoureux, type qu'on retrouve encore dans les chevaux romains dont se servent le Pape et les cardinaux. Il faut répéter avec Milizia que ce cheval de bronze est le plus beau coursier qui soit sorti des *écuries* des sculpteurs anciens et modernes [1]. Cette statue de Marc-Aurèle rappelait à Gœthe la statue du commandeur dans Don Juan ; en effet, la nuit, au clair de la lune, elle a quelque chose de fantastique et d'effrayant, et on est tenté de lui dire, avec ce poltron de Leporello chargé de l'inviter à souper chez son maître :

O statua gentilissima
Del gran commendatore...

L'ensemble des bâtiments du Capitole moderne ne répond pas à l'idée qu'on se fait d'un lieu où était la Roche Tarpéienne, et qui était couronné d'une citadelle inexpugnable entourée de précipices, où tout annonçait la force, la violence, la conquête, la victoire :

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.

[1] Esso è il più espressivo di quanti finora usciti dalle scuderie degli scultori antichi e moderni. (*Dell 'arte di vedere nelle belle arti.*)

« La croix, dit Robello, symbole de paix et de concorde, en changeant les opinions des hommes, a changé aussi la forme des choses; aussi Michel-Ange, en esprit élevé, sut mettre cette fois l'architecture en harmonie avec le temps. Dans cette circonstance, il abandonna exprès son style *terrible*, comme l'appelle Vasari, pour faire des édifices jolis, gracieux, destinés aux arts de la paix, aux chants des poëtes, aux études des académies, au siége des administrateurs paternels de la municipalité de Rome. »

Entrons au musée des sculptures. « Tout porte à Rome, dit Eudore, l'empreinte de la domination et de la durée; j'ai vu la carte de la Ville-Éternelle tracée sur des roches de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer. » Voyez sur le grand escalier les fragments de ce plan de Rome au temps de Caracalla; il se composait de vingt-six planches de marbre. Combien toutes ces statues devaient faire plus d'effet sous des portiques ouverts, se détachant sous ce beau ciel, et ressemblant, dit encore Eudore, à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité. Nous revoyons avec intérêt le gladiateur gaulois mourant, et le sarcophage en marbre grec dont un bas-relief représente le combat des Romains et des Gaulois, c'est un travail prodigieux.

Le musée de peinture du Capitole offre une foule de tableaux intéressants, un portrait de Michel-Ange par lui-même, un paysage de Claude Lorrain, le Triomphe de Flore du Poussin, et surtout la sainte Pétronille du Guerchin. Pétronille, la fille spirituelle de saint Pierre, était fiancée à Flavius, fils d'un patricien romain. Pen-

dant une absence du jeune homme, Pétronille voue à Dieu sa virginité, et obtient la grâce de mourir avant son mariage. Quand Flavius revient à Rome et apprend que sa fiancée est morte, dans l'excès de sa douleur, il la fait déterrer pour s'assurer de la vérité qu'il ne peut croire, et pour contempler encore une fois les traits de celle qu'il aimait. Tel est le sujet de la vaste composition du peintre bolonais, que les Italiens appellent : *Dissotteramento del corpo di santa Petronilla e salita al cielo della sua anima.* Au premier plan on voit les fossoyeurs ouvrir la fosse, et le corps de la vierge apparaît aux yeux de son fiancé, jeune élégant, vêtu à la mode du seizième siècle, et qui, dans le tableau, ne semble pas suffisamment affecté d'un tel spectacle. En haut, dans le ciel, l'âme de Pétronille, libre et triomphante, s'élance vers le Christ qui lui tend les bras. Le Guerchin a mérité ici son surnom de *Magicien de la peinture.* Ce tableau a fait le voyage de Paris, en compagnie de sa voisine la toile de l'Albane, qui représente la naissance de la Vierge.

Saint-Pierre possède une magnifique copie en mosaïque de la sainte Pétronille, et Paris en a une copie à l'huile, dans l'église de Saint-Gervais.

Le Capitole garde, dans le palais des Conservateurs, une statue de César, le seul portrait authentique de ce héros ; on l'a placée près de la Louve étrusque, vénérée déjà par les vieux Romains. Dans la salle des grands hommes on remarque les bustes de Dante, de Pétrarque, etc., et ceux de six étrangers, qui sont devenus Romains par leurs travaux et leur long séjour à Rome ; ce sont trois Français : Poussin, d'Agincourt, Suvée, direc-

qu'ils lui avaient consacrée. Cette dernière perte amena Apenianus aux mêmes sentiments que Mélanie, et tous deux, d'un commun accord, accomplirent religieusement ce divorce chrétien, qui n'était pas rare parmi les premiers fidèles. Mélanie était au comble de ses vœux; elle avait dit tant de fois à son époux, comme la Fiancée du Cantique de Salomon : « Oh! que n'es-tu mon frère? Oh! que n'as-tu sucé le lait au même sein que moi [1] ? » Apenianus lui avait enfin répondu comme l'Epoux de la Sulamite : « Oui, mon épouse sera ma sœur : *Soror mea sponsa!* »

Mélanie était donc devenue la sœur spirituelle de son époux. Séparés de corps, ils ne faisaient plus qu'une âme, et ils avaient resserré les nœuds de leur union dans ce touchant accord à être dès ici-bas ce qu'ils devaient être dans le ciel, où il est écrit : *Neque nubent.*

Mélanie avait vingt ans et Apenianus vingt-trois quand ils prirent cette résolution. Dès lors, dit son biographe, Mélanie négligea son corps et ne songea plus qu'à parer son âme. La mort de son père Publicola la rendit encore plus libre de suivre ses désirs de retraite, d'autant mieux que sa mère Albina était catéchumène, et ne s'opposait plus à ses vœux. Mélanie l'Ancienne encourageait de toutes ses forces les projets de sa petite-fille. Apenianus et Mélanie quittèrent la *grande ville* [2], et cherchèrent, aux environs de Rome, une retraite tranquille pour y *philosopher* [3].

[1] Cant. VIII, 1.

[2] Exeunt e magna civitate.

[3] *Eos excipiunt suburbana commoda ad philosophandum et apta ad quietem.* Les premiers chrétiens, en présence des philosophes païens,

Leur historien ne nous apprend pas où ils se retirèrent. Allèrent-ils pratiquer la philosophie évangélique à Tivoli, le Tibur d'Horace, dont les échos répétaient les vers épicuriens du poëte d'Auguste, ou à Tusculum, plein encore des souvenirs philosophiques de Cicéron?

Mélanie était la plus ferme et la plus vaillante; c'était elle qui soutenait et fortifiait son mari dans son héroïque résolution. Elle lui apprenait à visiter et à soigner les malades, à recevoir à sa table les pèlerins et les voyageurs, et à leur donner de quoi continuer leur route. Ils visitaient ensemble, comme des anges consolateurs, les prisons et les *ergastula;* ils rachetaient les esclaves et libéraient les prisonniers. Ils résolurent bientôt de vendre tous leurs biens, qui étaient immenses, pour s'appauvrir en enrichissant les malheureux.

Apenianus avait un frère nommé Sévère, qui était païen : c'était un homme injuste et jaloux. Il enviait depuis longtemps la fortune d'Apenianus; il l'attaquait et le molestait sans cesse dans la jouissance de ses biens, par la ruse et par la violence; il lui disputait la possession de ses champs et lui en volait les récoltes. Voyant que son frère préférait tout perdre et tout souffrir plutôt que de manquer au précepte divin du pardon des injures, Sévère corrompit les serviteurs d'Apenianus, les insurgea contre lui, et leur persuada de déclarer devant la justice qu'eux et les champs qu'ils cultivaient appartenaient à Sévère. Mélanie engagea son époux à tout souffrir avec joie et à bénir Dieu de cette épreuve,

se vantaient avec raison d'avoir trouvé dans l'Evangile la vraie philosophie, dont l'étymologie est *sagesse*, et, dans leur langage, *philosopher*, c'était mettre en pratique les préceptes évangéliques.

en se montrant de véritables philosophes chrétiens.

L'impératrice Verina entendit parler de ce singulier procès où les victimes ne voulaient pas porter plainte. Depuis longtemps elle entendait parler de la *philosophie* de ces époux chrétiens, et elle était curieuse de les voir. Elle profita de l'occasion, et fit appeler devant elle Mélanie. C'était alors une loi de l'empire que nul, homme ni femme, ne pouvait paraître que tête nue devant l'empereur ou l'impératrice. Mélanie n'en tint compte, et garda son voile, déclarant qu'elle ne voulait pas sacrifier à des modes tyranniques, mais suivre plutôt la loi de saint Paul, qui défend aux femmes de sortir sans être voilées. Quoiqu'elle fût seule appelée devant l'impératrice, elle voulut que son mari l'accompagnât. Verina admira son costume et ses manières, et lui dit brusquement : « J'avais déjà entendu dire que tu étais une sainte, maintenant je le vois. »

Et, se levant de son trône d'or, elle prit Mélanie dans ses bras et l'embrassa, en répétant plusieurs fois : « Bienheureuse es-tu, ô toi qui as mis tout ton bonheur en Dieu [1] ! »

Puis elle lui parla de Sévère et du châtiment que l'empereur voulait faire subir à ce misérable. « Pour nous, répondit Mélanie, nous préférons subir une injustice à la commettre [2]. Notre loi nous dit de tendre l'autre joue, quand on nous a donné un soufflet [3]. La seule chose qui nous afflige dans cette affaire, c'est que tous ces biens que Sévère croit nous enlever, ils

[1] Et surgens e throno aureo, eam suspexit et amplexa est.
[2] At nobis melius est injuriam pati, quam facere injuriam.
[3] S. Matth. 5.

étaient déjà destinés aux pauvres et aux voyageurs. »

L'impératrice admirait de plus en plus ce langage surhumain, et à la prière du couple chrétien, elle fit grâce à Sévère, qui rendit tous les biens qu'il avait injustement pris. Apenianus et Mélanie déclarèrent alors qu'ils étaient prêts à vendre les immenses possessions qu'ils avaient, non-seulement en Italie et en Sicile, mais en Espagne, en Afrique, en Gaule et jusqu'en Bretagne. L'empereur leur promit de leur faciliter la vente de ces biens, et de veiller à ce que le prix leur en fût remis de suite [1].

Mélanie, en se retirant, voulut faire quelques présents à la sœur de l'empereur; mais la jeune princesse refusa, en disant qu'accepter lui semblerait un sacrilége, puisque tous ces biens étaient chose sainte et déjà consacrée au Christ.

C'est ainsi que les deux époux chrétiens parurent devant l'impératrice; ils sortirent du palais, comblés de marques d'honneurs et de respect, précédés et suivis d'un brillant cortége.

Apenianus et Mélanie ne s'occupèrent plus qu'à réaliser leur immense fortune. Leur historien assure qu'à l'exception de l'empereur, nul Romain ne pouvait lutter de richesses avec eux. Leurs revenus étaient quelque chose de fabuleux; on dit qu'ils montaient à 12,000 pièces d'or [2]. Une nouvelle preuve de leur opulence, c'est que leur palais de Rome était si splendide et si

[1] Quæ propter studium imperatoris prompte emebant omnes, statim sine intermissione pretium exsolventes.

[2] Neque enim ullus alius, excepto imperatore, de divitiis cum eis contendisset; tam magna vis pecuniæ et prope incredibilis ex agris eorum quotannis redibat, auri, ut aiunt, duodecim millia.

luxueux, qu'aucun Romain ne fut capable de l'acheter le prix qu'il valait. Ils ne purent le vendre, que lorsqu'il eut été brûlé et dévasté par les barbares [1]. A mesure qu'ils réalisaient ces biens, les deux époux en envoyaient le prix au ciel par les mains des pauvres.

Le prêtre Paul, moine dalmate, fut chargé de porter leurs aumônes dans la Thébaïde et dans la Palestine. Mélanie distribua de ses propres mains aux églises d'Occident, aux monastères, aux hôpitaux, *xenodochiis*, et aux pauvres de tout genre, ces trésors soustraits à l'arrivée prochaine d'Alaric et des barbares; en les versant à pleines mains dans le sein des indigents, elle amassait le trésor éternel dont parle l'Évangile, et qui ne craint ni la rouille ni les voleurs.

Mélanie et son époux avaient des milliers d'esclaves; tous ceux qui le voulurent furent libres; huit mille acceptèrent leur liberté; les autres préférèrent rester avec le frère d'Apenianus. Mélanie se réserva les possessions qu'elle avait en Campanie, en Sicile et en Afrique, pour en appliquer les revenus aux monastères et aux hôpitaux; mais tous les domaines qu'elle possédait en Espagne, en Aquitaine, dans la Tarraconaise, dans les Gaules, et autres lieux, tout cela elle le vendit et en distribua le prix jusqu'au dernier denier. Ainsi, ces richesses conquises sur le monde entier par les armées romaines, la charité chrétienne les rendait aux mains des descendants de ceux qui en avaient été spoliés.

Au milieu de ce dépouillement général et volontaire,

[1] Hoc vero est argumentum eorum divitiarum, eorum enim domum quæ erat adeo splendida et magnifica, nullus Romanorum potuit justo pretio emere. Igne autem postea a barbaris exustam cum multo de pretio remisissent, eam quoque similiter vendiderunt.

accompli avec tant de joie, Mélanie eut un seul regret; elle le raconte elle-même avec une grâce et une simplicité charmantes; écoutons-la : « J'avais, dit-elle, une petite campagne [1] qui surpassait toutes les autres par sa beauté et son aménité. Elle renfermait un *bain* [2] construit de si bons matériaux, et que l'art avait si bien embelli et rendu si agréable par ses eaux, qu'il charmait la vue et la pensée, avant même qu'on y vînt boire ou s'y baigner. L'horizon qui entourait le *bain* était délicieux; d'un côté, des arbres, de l'autre, la mer. Il était construit de façon que du seuil vous pouviez apercevoir le spectacle des flots, si agréable quand ils sont en repos, et les navires qui passaient, et l'équipage qui les montait, et le port vers lequel ils se dirigeaient. La beauté de cette terre, la hauteur des arbres, le gazouillement des oiseaux, le bruit des fontaines, jusqu'au plaisir de la chasse qu'on y trouve, tout était fait pour charmer; tout était plein d'élégance et d'aménité [3]. »

[1] Erat, inquit, mihi quidam ager. — Je crois devoir traduire *ager* par petite campagne. C'est le sens du vers d'Horace : *Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus.* — Ainsi, nous disons aller aux champs. — Les Romains modernes disent une *vigna*, comme nous disons aussi un pied-à-terre, un vendangeoir, une bastide.

[2] *Lavacrum*. Un endroit pour se baigner, que les Romains ornaient avec un luxe inouï.

[3] Erat, inquit, mihi quidam ager, qui amœnitate et pulchritudine alios omnes superabat. In hoc autem ipso erat etiam lavacrum, et artificio tam pulchrum, et ex tam bona materia confectum, et aquis tam jucundum, ut cujusvis deliniret animam etiam antequam biberet aut lavaretur. Quod vero lavacri ad deliniendum erat accommodatissimum, illius una pars quidem habebat mare; altera vero arbores. Sic autem erat ædificatum, ut e solio quidem prospiciens, illinc posses videre fluctus maris, in tranquillitate jucundissimum spectaculum, et naves navigantes, et portum, et nautas : hinc vero terræ pulchritudinem, et arborum proceritatem, et garritus avium, et fluentes fontes : quinetiam venatores et

Quel charmant tableau ! quel horizon à souhait pour le plaisir des yeux ! quelle description digne d'Homère et de Fénelon ! Avec quelle mélancolique complaisance Mélanie peint cette retraite aimée et tous ses agréments, jusqu'à cette chasse, qui était sans doute le plaisir favori de son époux ! Comme on sent qu'elle avait rêvé de vivre et de mourir dans cette aimable solitude, au bord de la Méditerranée !

Qui de nous n'a aussi un coin de terre, un lieu préféré, ne serait-ce qu'un arbre ou un mur, une maison paternelle surtout à laquelle on s'attache trop ; et que pourtant il faudra quitter indubitablement, tôt ou tard, et le plus tard arrivera si vite ! Mieux vaut s'en détacher tout de suite, si l'on peut, pour alléger son voyage et ses regrets en quittant la terre :

Ainsi qu'un pèlerin qui n'a plus de bagage,
Car tu vois qu'à la mort tout s'en va trébucher,
Et tu sens combien l'âme a besoin de marcher
Légère, pour tenter le périlleux passage.

(PÉTRARQUE, *Sonnet* XXVII.)

« Il arriva, continue Mélanie, que, me rappelant sans cesse tout cela, je ne puis dire combien ce souvenir s'empara de mon esprit ; c'est par là que le démon cherchait à me séduire et à me ramener à lui ; mais Dieu chassa de mon cœur cette tentation, en me rappelant les biens qu'il a préparés pour ceux qui l'aimeraient par-dessus tout [1]. » Mélanie triompha ainsi de

venationem, et, ut semel dicam, ubi innumerabilia ad demulcendum accommodata, et omnia plena elegantia et amœnitate.

[1] Hoc ergo cum mihi assidue veniret in mentem, dici non potest quomodo meum teneret animum, et hujus varietate me varius conabatur

cette dernière attache aux biens de ce monde; elle ne fit pas comme le jeune homme de l'Évangile, qui ne put se décider à suivre Notre-Seigneur, et qui s'en alla tout triste, parce *qu'il avait du bien* [1].

Après s'être ainsi débarrassés de tous les biens qui les attachaient à la terre, les deux époux passèrent en Afrique, visitèrent saint Alypius à Tagaste, saint Augustin à Hippone, et se rendirent à Jérusalem. Apenianus entra dans un couvent d'hommes, où il mourut. Mélanie lui survécut quatre ans dans le couvent de femmes qu'elle avait fait bâtir, et dont elle fut obligée de prendre le gouvernement. A la nouvelle que son oncle Volusianus, encore païen, était malade à Constantinople, elle se rendit auprès de lui, et eut la consolation de lui faire recevoir le baptême avant sa mort. Mélanie revint ensuite dans son cloître de Judée, et s'endormit dans le Seigneur le 31 décembre 459. Elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain.

dæmon delinire et ad se trahere; sed meum protinus animum extulit Deus, mihi suggerens ut ea cogitarem quæ præparavit iis qui ipsum dilexerunt.

[1] Quand Angélique Arnauld réforma le monastère de Port-Royal-des-Champs, elle proposa à ses religieuses de commencer par faire le vœu véritable de pauvreté, et par tout mettre en commun : ce qui fut accepté et exécuté sur-le-champ. La plus ancienne religieuse de la maison, la sœur Morel, eut quelque peine, mais se résigna aussi à mettre sa petite part dans la communauté, hors sur un seul point auquel elle tenait trop. Elle rendit tout, excepté un *petit jardin* qui lui était particulier, et qui était son idole favorite. Enfin, un jour, sans qu'on lui en eût parlé et par pur miracle intérieur, elle se rendit; elle envoya, dans une lettre, la clef du jardin, comme d'une dernière citadelle, c'était la clef de son cœur. (*Port-Royal*, par Sainte-Beuve.)

## A LA MÉMOIRE DE MA SŒUR.

La plupart de mes lecteurs, indifférents à ce qui leur est inconnu, ne me blâmeront pas, je l'espère, de mêler ce sentiment personnel et ce souvenir sans nom aux grandes images funèbres de Rome.

(Mgr Gerbet, *Rome chrétienne.*)

Pendant que j'étais à Rome, si loin de toi par les yeux, si près par la pensée, j'ai cherché les traces de ta patronne dans la Ville-Éternelle. J'espérais qu'à mon retour tu lirais avec plaisir ces souvenirs recueillis pour toi, mais le Maître en a décidé autrement. Que son saint nom soit béni à jamais!

Quoique tu ne doives plus les lire, c'est à toi que j'adresse encore ces quelques pages qui t'étaient destinées; j'aime à retrouver si souvent sous ma plume ce doux nom de Mélanie, qui était ton nom et celui de notre mère; je me plais à le répéter tout haut; il me semble que tu vas me répondre; j'aime à croire au moins que tu me vois et que tu m'entends à travers ce voile, parfois si transparent, qui sépare les deux mondes et qui est encore entre nous; *non es mortua!*

Je voudrais que ces quelques pages, écrites pour toi, fissent éprouver à ceux qui t'ont connue ce que j'ai ressenti moi-même, en lisant à Rome cette épitaphe des premiers siècles, trouvée dans les catacombes de Sainte-Cyriaque :

PISTE SPEI SORORI DVLCISSIME
FECIT.

« Piste à Espérance, sa sœur très-douce. »

## XC

# LES DESCENDANTS DU CUNCTATOR.

Quo fessum rapitis, Fabii? Tu, Maximus ille
Unus qui nobis cunctando restituis rem!
(Virgile.)

Mercredi, 16 mars.

Quand on pénètre dans l'étroite rue *de' Colonne de' Massimi*, on se trouve bientôt devant un portique circulaire soutenu par six colonnes; c'est la *préface* monumentale du palais Massimi, une des œuvres célèbres de Baldazzarre Peruzzi, surnommé le Raphaël de l'architecture. Il a su tirer parti d'un espace si incommode et si resserré pour y élever un élégant édifice chargé de nobles sculptures; le temps les a noircies, mais observez-les en détail, et admirez cette petite cour si bien dessinée, qu'embellit une jolie fontaine.

Ce palais est la résidence de la famille de' Massimi, qui prétend descendre des Fabii Maximi. Les Fabius antiques se disaient issus de Fabius, fils d'Hercule, et se divisaient en plusieurs branches, dont les deux plus célèbres étaient celle des *Maximi* et celle des *Pictores*, ainsi

nommée d'un Fabius, ami des arts, qui le premier prit le pinceau à Rome pour décorer le temple du Salut. Les Massimi modernes se sont aussi montrés amis des arts en décorant leur palais; ils n'ont pas moins bien mérité des lettres en ouvrant leur demeure à la première imprimerie qui fut établie à Rome en 1467 par deux Allemands, Sweynheim et Pannartz (*in domo Petri de Maximis*). Les trois cents Fabius qui périrent jusqu'au dernier sur les bords du Crémère en combattant contre les Véiens, n'avaient laissé qu'un enfant pour perpétuer leur noble race; de cet enfant naquit le sauveur de Rome, le plus grand des Fabius, celui qui mérita le mieux le nom de MAXIMUS. On l'avait surnommé *Verrucosus*, à cause d'une petite verrue qu'il avait à la lèvre. Dans son enfance il était si doux et si complaisant, que ses camarades l'appelaient *ovicula*, petite brebis. Rome put dire un jour de lui ce que Napoléon disait du maréchal Lobau : Mon *Mouton est un lion!* Quel beau caractère que celui de ce Fabius Cunctator, *ce pédagogue d'Annibal*, cet impassible temporiseur, qui, unissant le courage civil au courage militaire, s'inquiétait moins des rumeurs et des calomnies que du salut de la patrie!

> Unus homo nobis cunctando restituit rem;
> Non ponebat enim rumores ante salutem,
> Ergo magis magisque viri nunc gloria claret.
> (ENNIUS, cité par Cicéron, *de Senect.*)

La temporisation du Cunctator est passée en proverbe et est restée populaire à Rome, où l'on dit encore : *Un mezzo termine da Fabio Massimo, col quale bisogna andare temporeggiando e contentando i due partiti.* Rome

a conservé ces antiques traditions de prudence et de sagesse; la Papauté a hérité du génie politique des vieux Romains, qu'elle unit au génie du Christianisme. Il est à remarquer qu'on trouve à Rome moins de vivacité italienne et plus de gravité et de réflexion que dans les autres cités de la péninsule. Le gouvernement romain est encore un gouvernement à la Cunctator; *patiens quia æternus.* Tout se fait à Rome avec une sage lenteur; les affaires s'y traitent avec poids et mesure, et à loisir, comme entre gens sûrs de leur éternité; il faut, dit-on ici, deux choses pour réussir : Dieu et le temps; *Deus et dies*[1]. Les Romains disent encore : *Il tempo è galantuomo; dato tempo al tempo, e non precipitate le impazienze.*

La famille des princes Massimi, qui prétend descendre du Cunctator, a pour devise le fameux *Cunctando restituit.* Quand l'empereur d'Autriche vint à Milan, il y a déjà des années, prendre la couronne de fer, le Saint-Père lui envoya une députation dont faisait partie le prince Massimo, aujourd'hui cardinal. L'empereur lui demanda s'il était bien vrai qu'il descendît du Cunctator : — « Tout ce que je puis dire à Votre Majesté, répondit spirituellement le prince, c'est qu'on le dit à Rome depuis douze cents ans. »

Mais les Massimi ont un autre titre de gloire non moins beau à notre avis; nous ne venons pas visiter leur palais seulement par curiosité, mais pour célébrer avec eux l'anniversaire d'un événement où Dieu a fait éclater un miracle de sa bonté.

[1] Le premier ministre de Dieu au département de ce monde, le Temps. (De Maistre.)

Il y a aujourd'hui deux cent soixante-dix ans, le 16 mars 1583, que se passait-il au palais de' Massimi? Une scène bien triste et bien ordinaire, mais qui devait avoir un dénoûment extraordinaire : toute la noble famille était autour du lit d'agonie de l'héritier de la maison, Paolo Massimo, qui n'avait que 14 ans. Se sentant prêt à expirer, l'enfant appela la bonne Francesca, qui le soignait jour et nuit [1], et la pria d'aller avertir saint Philippe de Néri, qui avait promis de venir l'assister à son heure dernière. Quand il reçut le message du mourant, le saint était à l'autel. A peine la messe finie, il accourut en toute hâte, mais il n'était plus temps; Fabrizio, le père du jeune homme, vint à sa rencontre, et lui dit que Paolo était mort; Dom Camillo, le curé de la paroisse, était venu l'administrer, et le voyant expiré, s'en était allé. La bonne Francesca avait déjà lavé le corps, selon l'usage, et s'apprêtait à le revêtir de ses vêtements funèbres, quand Philippe entra dans la chambre, désolé d'être arrivé trop tard. Mais le saint avait confiance en Dieu; il prit de l'eau bénite et en jeta sur le visage et dans la bouche du mort, puis il le toucha en tremblant, *tutto tremante*, et priant Dieu, il criait de temps en temps : Paolo! Paolo! A cette voix vénérée, le jeune homme, s'éveillant de son sommeil de mort, ouvrit les yeux et ressuscita au grand étonnement de l'assistance. Le saint lui demanda s'il voulait mourir ou revivre. L'enfant répondit qu'il préférait rejoindre sa mère et sa sœur, qu'il avait déjà entrevues dans le ciel. En effet, il se laissa retomber sur sa couche mortuaire,

[1] Mandò Francesca, come colei che il di e la notte lo serviva.

et il mourut de nouveau dans les bras de saint Philippe[1].

Ce miracle est raconté dans la vie du saint écrite par son contemporain Antonio Gallonio, qui en appelle au témoignage de trois personnes encore vivantes de son temps, et qui se trouvèrent présentes à la résurrection et à la seconde mort de Paolo : c'étaient Fabrizio Massimo, père de l'enfant, Violante Santacroce, sa seconde femme, et Francesca di Antonio di Civitella. Ces trois témoins ont déposé du fait, sous le sceau du serment, dans le procès pour la béatification de Philippe.

La famille de' Massimi célèbre chaque année le solennel anniversaire de cet événement domestique. Aujourd'hui, 16 mars, son palais est ouvert à Rome entière pour cette religieuse commémoration ; entrons-y comme tout le monde. Les deux grandes portes sont ornées de tentures et de tapisseries, et d'un tableau qui représente le miracle. Montons cet escalier, où sont incrustés des fragments de sculpture antique, et qui se termine par une élégante *loggia*. Suivons la foule qui vient ici en pèlerinage ; au dernier étage du palais, après avoir traversé une longue file d'appartements, on arrive dans une riche chapelle revêtue de marbres précieux et éclairée *a giorno per la funzione ;* c'est là qu'était la chambre où le saint ressuscita le jeune prince Paolo.

La famille de' Massimi doit être moins fière de descendre du Cunctator que d'avoir mérité que Dieu fît ce

[1] Il beato Padre dimandavagli s'ei voleva morire, et se moriva volentieri; ed egli rispondeva che sì per andar in cielo, ove erano sua madre e sua sorella poco innanzi morta, le quali per avventura avea vedute ; e desiderato di volar tosto a vita eterna, presente Filippo (stando egli fra le sue bracchia) di nuovo si morì. (*Vita del Neri.*)

miracle en faveur d'un de ses membres. Sa reconnaissance séculaire est touchante et digne de cet enfant qui, rappelé à la vie par les prières d'un saint, préféra se rendormir du sommeil de la mort, pour retrouver là-haut les deux pieuses femmes qu'il aimait d'un si filial et si fraternel amour.

## XCI

# POLOGNE ET RUSSIE A ROME.

AU DOCTEUR DLUSKY.

Lecz przyidzie godzina!
(Mais une heure viendra!)
(Adam Mickiewicz, *Sonnets de Krimée*.)

Auprès du Quirinal s'élève la jolie petite église de Saint-André du Noviciat des Jésuites. Elle renferme le corps d'un saint de Pologne et le corps d'un roi de Sardaigne : Charles-Emmanuel, dégoûté du trône et du monde, abdiqua en 1802, vint à Rome et s'y fit Jésuite; il mourut en 1809 [1]. Le saint polonais est Stanislas

[1] Le roi de Pologne, Jean-Kasimir, avait été aussi religieux de la Compagnie de Jésus. Un ordre du Pape le fit cardinal, un ordre du Pape l'envoya, après la mort de son frère Vladislas, chercher un sceptre en Pologne. Il épousa une Française, Louise de Nevers, qui fut la généreuse compagne de sa vie et de ses travaux. Quand elle vit, malgré leurs efforts, la Pologne répandre dans les guerres civiles le sang de ses veines épuisées, elle s'écria : « *Ergo moriendum!* Il faut donc mourir! » Et quelques jours après elle rendait le dernier soupir, image prophétique des malheurs futurs de cette seconde patrie qu'elle avait tant aimée. (*Notice sur le bienheureux André Bobola*, par le P. Olivaint.)

Les Polonais reprochent à notre Henri III d'avoir abandonné le trône de Pologne pour le trône de France, et d'avoir ainsi laissé la Pologne

Kotska, qui est, avec saint Louis de Gonzague, le patron de la jeunesse chrétienne, et la fleur de la Compagnie de Jésus. Sa chapelle et son tombeau sont magnifiques.

J'obtiens la permission d'entrer dans le couvent et de visiter la chambre de saint Stanislas. On traverse pour y arriver de longs corridors tapissés de tableaux et de portraits. Je remarque une grande peinture assez curieuse : la Vierge est au ciel avec son divin Fils; sur la terre, les novices de la Compagnie de Jésus sont à genoux; des anges tressent des couronnes; dans un coin on voit le casque et l'épée de saint Ignace, symbole de sa milice militante; au fond s'étend un paysage romain. Dans l'antichambre on montre les portraits de saint Ignace et de saint François-Xavier, leurs autographes, et des reliques tirées des catacombes et accompagnées de la fiole de sang, indice du martyre. Entrons dans la chambre de saint Stanislas. A la place même où il est mort on a posé sa statue couchée, et entourée d'une balustrade d'or massif. Cette statue, qui fait illusion, est le chef-d'œuvre d'un sculpteur français, Pierre Le Gros. C'est une sorte de mosaïque formée de morceaux de marbre de diverses couleurs. Le lit où est étendu le jeune saint expiré [1] est en marbre gris, le matelas en marbre jaune; la tête, le cou, les mains et les pieds nus de Stanislas sont en marbre blanc et sa soutane en marbre

livrée à tous les désordres d'une royauté éligible. Chaque noble polonais, se disant issu de *Piast*, prétendait être candidat naturel à la couronne.

[1] Je m'aperçois que je fais une faute de français, mais j'ai pour moi l'exemple du divin Racine :

A ces mots, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.

noir. On pourrait croire que le contraste de ces marbres différents est plus bizarre qu'heureux; je le pensais aussi avant de l'avoir vu; mais cet aspect multicolore ajoute à l'illusion. La pose du jeune héros chrétien est très-belle; il est légèrement affaissé sur le côté droit, ses pieds nus un peu repliés sous lui, la tête inclinée sur l'oreiller qu'elle creuse de son poids; sa figure, finement sculptée, a une grâce enfantine et charmante, telle qu'on se la représente d'après sa vie; il a les yeux fermés et semble sommeiller plutôt que dormir du sommeil de la mort; il rêve à l'éternité; un vague sourire erre encore sur ses lèvres, qui paraissent s'ouvrir pour prononcer quelques-unes de ces admirables paroles si familières à ce jeune saint [1]; de la main gauche il tient un médaillon où est peinte la Vierge avec Jésus; de la main droite il serre un grand crucifix d'ivoire; c'est dans cette attitude qu'il est mort, et qu'il revit pour nous dans ce chef-d'œuvre d'un de nos sculpteurs. J'avoue que cette statue m'a plus ému que l'Apollon du Belvédère. On a placé au-dessus un bon tableau du cavalier Tommaso Minardi, qui représente une vision qu'eut Stanislas à l'heure de sa mort. Il vit apparaître la très-sainte Vierge, sainte Agnès avec son agneau,

[1] Il disait : Je ne suis pas né pour les choses présentes, mais pour les futures.—Mieux vaut faire de petites choses par obéissance, que de grandes choses par sa propre volonté. — « Le jour de l'Assomption de l'an 1568, saint Stanislas était, comme il l'avait prédit, sur le point d'aller célébrer dans le ciel la fête de Marie; son supérieur, entouré de tous les novices, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de dire ce qu'il a fait et ce qu'il faut faire pour obtenir de la Reine des anges les faveurs dont elle l'a comblé. — *Quidquid minimum*, répondit-il, *dummodo sit constans*. Le plus léger hommage, pourvu qu'il soit persévérant. » (Gaume, *les Trois Rome*.)

sainte Cécile portant sa harpe, et sainte Barbara des fleurs à la main.

Devant l'autel, car cette cellule est convertie en chapelle, on montre le portrait de Stanislas et l'antique madone de saint François Borgia. Le corridor possède des peintures de la vie du jeune saint; on le voit en butte aux mauvais traitements de son frère et de son gouverneur, et guéri miraculeusement des blessures qu'il en a reçues; le voici qui donne ses habits à un pauvre; un ange l'aide à s'en dépouiller. Stanislas était fils de Jean Kotska, sénateur de Pologne, et de Marguerite de Drobnin Kriska. Persécuté par sa famille à cause de son désir d'entrer en religion, il se rendit à Rome en habit de pèlerin, et fut reçu à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus; son père, dans sa fureur, menaçait les Jésuites de les faire chasser de Pologne. Stanislas, vieux de vertus et de mérites, mourut à dix-huit ans. Béatifié par Clément VIII, il est devenu le patron du Royaume de Pologne, et le patron particulier des villes de Varsovie, de Posna et de Lublin. Les Polonais attribuent à son intercession le bonheur qu'ils ont eu d'être délivrés d'une grande peste, ainsi que plusieurs victoires remportées sur les Turcs, les Tartares, les Russes et les Cosaques[1].

[1] Dans les *Litanies des Pèlerins polonais*, Mickiewicz, le poète national de la Pologne contemporaine, n'a pas oublié notre saint : « Saint Stanislas, patron de la Pologne; saint Kasimir, patron de la Lithuanie; saint Josaphat, patron de la Russie polonaise, priez pour nous ! » Les Polonais ont proclamé la sainte Vierge reine de Pologne et grande-duchesse de Lithuanie. Mickiewicz commence ainsi son poème intitulé *Thadée Soplitza:* « Vierge Marie ! toi qui défends la sainte montagne de Czenstochowa et règnes sur la porte Ostra dans Vilna ; toi qui protéges le château de Novogrodek et son peuple fidèle, jadis au berceau, lorsque ma mère éplorée m'eut voué, mourant, à tes autels, tu me ren-

Les Polonais, ces exilés de la patrie et de la foi [1], aiment à retrouver à Rome leur jeune patron, mourant et vivant dans un marbre sculpté par la main d'un Français. La France a prêté son église de Saint-Claude-des-Bourguignons et le petit palais qui y est annexé aux prêtres polonais, qui entretiennent à Rome le feu sacré du culte catholique, la seule nationalité qui soit restée à la Pologne [2]. Aussi les tzars, pour dénationaliser les Polonais, n'ont rien trouvé de mieux que chercher à les décatholiser. Les Papes ont donné de beaux titres aux rois de l'Europe; ce sont : Leurs Majestés Très-Chrétienne, Catholique, Très-Fidèle, Apostolique. Les rois

dis la santé par un miracle; je soulevai aussitôt ma paupière appesantie, et je pus, le même jour, aller sans appui dans ta sainte chapelle, remercier Dieu de la vie que tu m'avais rendue; par un miracle non moins grand, daigne ramener les proscrits au sein de leur patrie absente. »

[1] Il y a près de la place Trajane une église de saint Stanislas-des-Polonais. Son hôpital a été doublement national et par son but, et par le nom de son fondateur, digne représentant de la foi et de la nationalité polonaise. C'est le grand cardinal Osius, dont la tombe et l'épitaphe ont gardé, pour la Pologne de nos jours, un avertissement prophétique : « Je vous ai prémunis contre ceux qui vous séduisent; nul n'est catho- « lique, s'il se sépare de la foi de l'Église romaine. » *Hæc scripsi vobis de iis qui seducunt vos; catholicus non est qui a Romana Ecclesia in fidei doctrina discordat.* — Le tombeau du cardinal Osius se trouve dans l'église de Sainte-Marie-du-Tibre. (Mgr Gerbet.)

Les Polonais ont un pieux salut, dont la formule touchante remonte à l'introduction du Christianisme en Pologne : *Niech bedzie pochwalony Jezus Chrystus* (que Jésus-Christ soit loué)! Ce salut fraternel réunit pour un instant, dans une pieuse pensée, deux voyageurs inconnus l'un à l'autre, et qui vont se séparer pour jamais.

[2] La perte d'une nationalité est un des malheurs de la race humaine qui appelle le plus la sympathie. Il y a dans la patrie quelque chose de si sacré, que, quand nous arrivons, en lisant l'histoire, à l'un de ces moments où Dieu, par un jugement impénétrable, retire la vie à une nation, nous sommes saisis pour cette patrie défaillante, déjà disparue dans le lointain des âges, d'un amour qui voudrait la ressusciter, comme si c'était la nôtre. (Lacordaire, *Lettre sur le Saint-Siége.*)

de Pologne avaient mérité du Saint-Siége le nom de Majesté Orthodoxe; ce titre a été usurpé, comme le reste, par le tzar schismatique, qui se prétend le chef de l'Église *orthodoxe*.

Il y a dans l'église de Sainte-Sabine, à Rome, une fresque antique qui représente saint Dominique revêtant de l'habit de Frère-Prêcheur deux jeunes nobles polonais, Hyacinthe et Ceslas Odrowaz, qui abandonnèrent toutes les grandeurs terrestres pour porter la *bonne nouvelle* dans leur patrie, d'où elle s'étendit dans la Lithuanie, la Prusse et la Moscovie.

Les premiers apôtres des Slaves furent saint Cyrille et son frère Méthodius, qui était peintre, et qui convertit le roi des Bulgares, en peignant le jugement dernier sur les murs de son palais. Cyrille étant mort à Rome, Méthodius voulut emporter le corps de son frère, mais le peuple romain refusa de laisser partir ce glorieux cadavre. « Forcé de céder à cette violence de la vénération publique, Méthodius pria seulement que le corps de son frère fût déposé dans l'église dédiée à saint Clément. La raison de ce choix était touchante. On sait que saint Clément, pape du premier siècle, avait été exilé au delà du Pont-Euxin, dans la Chersonèse, et qu'il y avait été martyrisé [1]. Un temple construit plus tard sur son tombeau, dans une île tout près du rivage, avait été détruit dans les incursions des barbares; son cercueil de pierre avait été couvert par les flots. Sous l'empereur Michel,

[1] Il fut attaché à une ancre et précipité dans la mer, à la pointe du cap Chersonèse, sur ce même sol arrosé en ce moment par le sang de notre glorieuse armée. Il serait digne de la France d'élever là un monument au pape saint Clément, avec les mains de ses soldats qui y défendent l'Église contre le schisme russe.

un prêtre, nommé Philippe, avait reporté son corps à Cherson; c'était là qu'il se trouvait lorsque saint Cyrille le prit avec lui en partant pour Rome. Il était donc bien convenable que cet évêque des Slaves y reposât dans la basilique, on pourrait dire dans la maison de ce pape, mort aussi bien loin de ses foyers paternels, et qu'il avait rapporté de ses propres mains dans cette même église pour lui rendre un tombeau natal. La demande de Méthodius fut accueillie, et les Slaves peuvent vénérer encore les reliques de leur apôtre dans l'antique basilique de Saint-Clément. » (Mgr Gerbet.)

Le schisme grec a divisé les Slaves en deux partis; les Gréco-slaves et les Slaves-romains. Les Russes sont à la tête du premier, et les Polonais à la tête du second. Au onzième siècle, l'Église russe était encore soumise à l'Unité romaine. Démétrius de Russie envoya, en 1075, son fils à Rome, aux pieds de Grégoire VII, afin de le faire investir par le Pape de ses propres Etats. Mais, dès qu'elle se fut laissée corrompre par le venin du schisme, l'Église russe est devenue un rameau mort, détaché du vieux tronc catholique, et qui n'a plus produit de fruits véritables. De loin, elle a encore une apparence de vie; vue de près, c'est une Église pétrifiée. La dégradation du bas clergé, qui se marie, est telle, que le gouverneur militaire d'une ville ou d'un village met ordinairement le pope aux arrêts le samedi, pour qu'il ne soit pas ivre le dimanche et qu'il puisse dire la messe. Les membres du haut clergé sont les serfs spirituels du tzar, qui les a disciplinés comme un régiment, et qui fait présider le *saint synode* par la cravache d'un colonel de hussards appelé Protasoff.

Restée en arrière de toutes les autres, l'Église russe est comme son calendrier, elle retarde sur le cadran des siècles [1].

« Si l'on veut bien comprendre la situation de l'Église grecque en Russie, disait Henri Mérimée en 1840, il faut, par un singulier rapprochement, remonter à Homère. Comme Calchas, dont il paraît descendre en droite ligne, le pope a sa place dans les pompes nationales pour les consacrer; il est traîné à la suite des armées pour les bénir; mais s'il a la moindre velléité d'indépendance, et que ses oracles déplaisent, Agamemnon lui crie encore, en levant le sceptre : Prophète de malheur, arrière! On assure même que parfois le sceptre se fait sentir : σκηπτρῳ ἐλάσασκεν. »

Les évêques russes ayant osé réclamer à Pierre Ier le

[1] Au concile de Florence, Isidore, métropolitain de Russie, fut le premier à proposer aux Grecs de se réunir aux Latins, et il souscrivit la bulle de réunion; mais le pouvoir en Russie avait trop d'intérêt à confisquer à son profit l'autorité spirituelle, pour la laisser revenir à l'unité. La Russie, isolée ainsi du reste de l'Europe, n'a pas reçu ce baptême de Rome qui a fécondé tous les peuples de la chrétienté. Ainsi, elle a refusé de prendre part aux croisades, c'est un malheur dont elle se ressent encore. Voici ce que disait, en 1839, un prince russe à M. de Custine : « Les Russes n'ont point été formés à cette brillante école de la bonne foi dont l'Europe chevaleresque a su si bien profiter, que le mot *honneur* fut longtemps synonyme de fidélité à sa parole, et que *la parole d'honneur* est encore une chose sacrée, même en France, où l'on a oublié tant de choses. La noble influence des chevaliers croisés s'est arrêtée en Pologne avec celle du catholicisme. Les Russes sont guerriers, mais pour conquérir; ils se battent par obéissance et par avidité, les chevaliers polonais guerroyaient par pur amour de la gloire. Ainsi, quoique dans l'origine ces deux nations, sorties de la même souche, eussent entre elles de grandes affinités, le résultat de l'histoire, qui est l'éducation des peuples, les a séparées si profondément, qu'il faudra plus de siècles à la politique russe pour les confondre de nouveau, qu'il n'en a fallu à la religion et à la société pour les séparer. »

droit d'élire un patriarche, le tzar mit la main sur son poignard, et leur dit d'un air irrité : « Vous voulez un patriarche! eh bien! votre patriarche ce sera moi! » Depuis lors le clergé russe n'a plus réclamé et reconnaît son pape dans le tzar.

Les Polonais prétendent que Dante a deviné la Russie moderne, lorsqu'il décrit, dans le dernier cercle de l'*Enfer*, cet *empire douloureux* où les damnés sont enfouis dans la glace, et dont l'*empereur* est un géant à trois visages, noir, jaune et rouge, couleurs qui sont celles du pavillon russe; ce géant, plongé jusqu'à mi-corps dans le lac gelé, glace tout le Cocyte avec le mouvement de ses ailes :

Lo' mperador del doloroso regno
Da mezzo 'l petto uscia fuor della ghiaccia.

Mickiewicz, qui a passé plusieurs années à Rome, et qui a fait à Lausanne un cours sur l'antique société romaine, cherche à prouver que Saint-Pétersbourg est une parodie de Rome; l'empire russe est l'empire romain à rebours, en commençant par sa décadence et par ses crimes. Le Domitien du Nord a renouvelé les persécutions des empereurs romains contre l'Église, parce qu'il sent qu'il y a dans le catholicisme une force qui lui échappe, à lui qui voudrait aussi gouverner les consciences; l'empereur Nicolas, le tzar *knoutopotent*, comme l'appelle Mickiewicz, a été un des plus violents et des plus astucieux persécuteurs de l'Église. Le 13 décembre 1845, quand il passa à Rome et fut reçu par Grégoire XVI, le Vieillard du Vatican commença par

lui dire : « Je m'estime heureux d'avoir assez vécu pour faire entendre la vérité à un si puissant souverain. » Le tzar, surpris et devinant ce que cela voulait dire, répondit qu'il ne fallait pas croire ce que disaient les gazettes. Le Saint-Père lui prouva, par des documents incontestables, qu'il savait ce qui se passait en Pologne. Le tzar objecta les lois de son empire. « Ce sont des lois humaines, répondit Grégoire XVI, et je réclame contre elles au nom des lois divines. Tous deux, Sire, nous sommes souverains, mais avec cette différence que vous pouvez changer les lois de votre empire, et que je ne puis rien sur celles du mien. Le jour n'est pas loin où tous deux nous rendrons compte de nos actions au Juge suprême. Je paraîtrai devant lui, le premier, sans doute, car je suis le plus vieux. J'y paraîtrais avec crainte, si je ne prenais aujourd'hui la défense de la foi qui m'est confiée et dont vous êtes l'oppresseur [1]. »

Nicolas fit des promesses à Grégoire XVI. On sait comment il les a tenues.

Le martyrologe polonais est long; il a pour titre : La Pologne *mère des martyrs*. Le bienheureux Bobola, de la Compagnie de Jésus, que Pie IX vient d'élever sur les autels, fut martyrisé au dix-septième siècle par les cosaques de l'Ukraine, et subit un épouvantable supplice dont les détails font horreur. Les catholiques slaves attribuent au Père Bobola des prophéties contre les Russes, que les derniers événements de la guerre de Krimée semblent devoir réaliser.

[1] Comparirei à' suoi occhi con timore, se non pigliassi quest' oggi la difesa della religione che mi è confidata, dalla quale voi sieto l'oppressore.

Depuis Bobola, combien de pages sanglantes ont enrichi le martyrologe de la Pologne!

O mère polonaise! il faut bien te le dire,
Va prier à genoux la Mère du Sauveur;
Comme elle, de ton fils tu verras le martyre,
Ton cœur sera percé du glaive de douleur.

Le Christ à Nazareth, jouant dans son enfance,
De la croix s'essayait à porter le fardeau;
Mère du Polonais! enseigne-lui d'avance
A porter une chaîne, à braver un bourreau!

Car ton fils n'ira point sous les murs de Solyme
Ainsi que ses aïeux combattre le croissant;
Sa patrie et sa foi seront un double crime
Et dont il rendra compte au tribunal de sang.

Un cachot du combat sera la seule lice;
Il sera défié par l'espion qui ment;
Un ennemi pour juge, un gibet pour supplice :
Telle sera sa gloire et son seul monument [1].

[1] Traduction d'une poésie de Mickiewicz. Il nous a été douloureux de voir ce poëte catholique égarer plus tard son génie dans les nuages du *messianisme*. Envoyé en Orient avec une mission du gouvernement français, il vient d'y mourir du choléra. A ses derniers moments, il a fait appeler un prêtre, et il est mort en Polonais fidèle et croyant.

Dans les premiers temps de son exil, Mickiewicz a parcouru la Krimée, et a composé une suite de sonnets sur ce pays, à qui nos armées viennent de donner tant de célébrité. Il adresse ce sonnet *aux ruines du château de Ballaklava* : « Ces décombres informes, qui furent des châteaux, jadis ton orgueil et ta défense, ingrate Krimée! gisent aujourd'hui sur les montagnes, comme des crânes de géants, habitées par le reptile ou l'homme, plus abject que le reptile.

« Escaladons la tour, cherchons les traces des armoiries. Que vois-je Une inscription; peut-être le nom d'un héros, terreur des armées, qui sommeille dans l'oubli, entouré comme un insecte des feuilles de la vigne sauvage.

« Ici, le Grec a ciselé dans les murs les ornements attiques; là, l'Italien donnait des fers au Mogol, et le pèlerin de la Mecque murmurait les paroles du Namaz (la prière des Turcs).

« Aujourd'hui, les vautours couronnent les tombeaux de leurs noires

Semblait-il possible qu'il y eût au milieu de ce siècle, en Europe, une persécution religieuse aussi atroce que celle des Néron et des Dioclétien? C'est la Russie qui a donné l'exemple de la cruauté; c'est la Pologne qui a donné celui du courage.

Le monde civilisé a frémi d'horreur en apprenant le long et cruel martyre des religieuses Basiliennes de Minsk en Lithuanie. Les Polonais à Paris ont fait célébrer à Saint-Roch un service pour ces saintes victimes; au lieu de prier pour elles, ils auraient pu les invoquer pour eux. On se rappelle qu'elles furent en butte aux persécutions d'un évêque apostat [1], et des popes russes qui, ne pouvant les gagner au schisme, leur firent subir des traitements si barbares, qu'un grand nombre d'entre elles succombèrent. L'abbesse de Minsk, la R. M. Makrena Mieczyslawska et trois de ses religieuses parvinrent à s'échapper; Paris les a vues et Rome les a accueillies. La supérieure de nos dames du Sacré-Cœur, Madame de Coriolis, leur donna un asile dans le couvent de la Trinité-du-Mont.

Grégoire XVI et Pie IX les ont tour à tour traitées comme des confesseurs de la foi. On peut dire qu'elles ont goûté le martyre sans obtenir la mort.

En ce moment, les aumôniers français, qui, dans les hôpitaux de Constantinople, donnent leurs soins aux

ailes, comme sur les remparts d'une ville exterminée par la peste flotte éternellement le drapeau de la mort. »

[1] Cet évêque, nommé Siémaszko, leur montra son pouvoir signé de Nicolas, qui y disait : J'approuve tout ce que le saint archevêque a pu faire et fera pour rétablir la religion *orthodoxe*; je tiens toutes ses entreprises pour saintes, saintes, trois fois saintes; j'ordonne aux autorités militaires de se mettre à sa disposition, etc.

blessés russes, ont pour interprètes auprès d'eux deux de ces religieuses polonaises persécutées: Joséphine Mikulawska et Thècle Mackiewicz, réfugiées en France, se sont faites Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; la Providence, car qui oserait parler ici du hasard, les a envoyées en Orient pour se venger de leurs souffrances en pansant les plaies des soldats du tzar, leur persécuteur.

Autrefois, quand les sultans montaient sur le trône, ils ceignaient le sabre de la victoire, et recevaient des mains du chef des janissaires une coupe de sorbet qu'ils lui rendaient pleine de ducats, en répétant la formule officielle : Nous nous reverrons à la *coupole rouge!* C'est ainsi que les Turcs appelaient Rome. Le père d'Abdul-Medjid accomplit encore cette cérémonie, que son fils n'a pas osé renouveler; c'eût été une dérision. Les temps sont changés : ce ne sont plus les Turcs qu'il faut craindre pour l'Europe et pour Rome; ce sont les Russes qui se donnent aujourd'hui rendez-vous à Sainte-Sophie et à Saint-Pierre [1]. Ce ne sont plus les Turcs qui persécutent les chrétiens, ce sont les Russes. Plus que toute autre puissance séparée de Rome, la Russie désire la ruine de l'Église pour fondre la nationalité polonaise dans l'unité moscovite, et faire triompher sa politique et sa foi en Bohême, en Illyrie, à Constantinople et à Jérusalem. Le tzar ressemble au sultan plus qu'il ne croit; comme lui il est chef du pouvoir spirituel et temporel dans son empire; il peut dire : L'Église et l'État,

[1] Les tzars se prétendent successeurs des empereurs romains, et réclament Constantinople à ce titre. Quand Nicolas passa à Rome en simple voyageur, les Russes se sont écriés que *l'empereur orthodoxe était rentré à Rome, après tant de siècles d'absence!*

c'est moi [1] ! C'est le pape de la prétendue *église orthodoxe*, et comme tel, c'est l'adversaire le plus redoutable et le plus constant du Vicaire de Jésus-Christ. La Russie est l'ennemie-née de la race latine ; elle rêve la monarchie universelle des Slaves, et la suprématie du schisme grec [2]. « Le tzar à Constantinople, dit Louis Veuillot, c'est le sabre de Mahomet dans la main de Photius. » La Russie est un des grands périls qui me-

[1] Le même prince russe que nous citions tout à l'heure, disait encore à M. de Custine, en 1839 : « Nous verrons une révolution européenne avant de voir l'empereur de Russie servir de bonne foi un parti catholique ; les protestants seront réunis au pape plus aisément que le chef de l'autocratie russe, car les protestants ayant vu toutes leurs croyances dégénérer en systèmes, et leur foi religieuse changée en un doute philosophique, n'ont plus que leur orgueil de sectaires à sacrifier à Rome, tandis que le tzar possède un pouvoir spirituel très-réel et très-positif dont il ne se démettra jamais volontairement. Rome, et tout ce qui se rattache à l'Église romaine, n'a pas de plus dangereux ennemi que l'autocrate de Moscou, chef visible de son Église, et je m'étonne que la perspicacité italienne n'ait pas encore découvert le danger qui nous menace de ce côté. » M. d'Estourmel, dans ses *Souvenirs de France et d'Italie*, raconte qu'une dame russe lui disait, en parlant d'une de ses amies : Comprend-on qu'elle se soit faite catholique, sans savoir si cela ne déplairait pas à l'empereur ? La princesse Zénéide Wolkonska, célèbre par son esprit et sa beauté, ayant embrassé le Catholicisme, fut exilée par le tzar et est venue mourir à Rome.

[2] Une lettre de Bucharest, en date du 31 octobre 1853, nous apprend, disait l'*Univers* du 12 novembre, des faits dont nous pouvons garantir l'authenticité. Lors de la publication du premier manifeste de l'empereur Nicolas, terminé par ces mots : « Nous marcherons à la défense de de la foi *orthodoxe*, » deux Polonais d'un régiment qui se trouvait en Bessarabie vinrent dire à leur colonel : « Nous venons de lire le manifeste de l'empereur, et, comme nous voulons nous conduire en bons soldats, nous demandons à ne point prendre part à cette guerre, parce que, comme catholiques, nous ne pouvons pas nous battre pour la religion grecque. » Le colonel, en ayant référé à Saint-Pétersbourg, fit fusiller les deux soldats et quatre autres Polonais qui firent les mêmes observations.

Ce fait rappelle ces soldats chrétiens qui servaient les empereurs païens avec fidélité jusqu'au jour où on voulait les forcer à faire quelque chose contre leur conscience : alors ils préféraient le martyre. *Non possumus !*

nacent l'Église et l'Europe ; la guerre qu'on lui porte, sans que beaucoup s'en doutent, est une véritable croisade, au début de laquelle nous aimons à répéter le chant de guerre de Brizeux :

Non, la croix ne va point soutenir le croissant;
Elle défend le faible et combat le puissant :
Chrétiens, en avant!
Nous avons écrit sur notre bannière :
Russie, en arrière!

## XCII

# GALERIES ET VILLAS ROMAINES.

A JULES VIBERT.

Salvator Rosa, dans une satire sur la peinture, dit que les étrangers trouvent à Rome trois choses en abondance : des tableaux, des espérances et des baise-mains :

> Onde dissero alcuni oltramontani,
> Che di tre cose è l'abbondanza in Roma,
> Di quadri, di speranze, e baciamani.

La Ville-Éternelle est, en effet, la capitale des arts; outre les collections des Papes, il y a peu de palais ou de villas qui ne soient en même temps une galerie, et une galerie intéressante; les grands seigneurs romains ont donné une hospitalité magnifique à tous les arts.

Le palais Sciarra est fermé en ce moment par suite de la mort de son possesseur; je n'ai donc pu voir ni le Joueur de violon de Raphaël, ni la Modestie et la Va-

nité, de Léonard de Vinci. L'élégant palais Doria réunit toutes les magnificences du temps passé et du temps présent; c'est le palais de Rome qu'on aimerait le mieux habiter. Sa galerie possède de précieux portraits; voyez le Pape et le héros qui ont illustré la famille des Doria Pamfili : André Doria, par Sébastien del Piombo ; Innocent X, par Velazquez, et la mère de ce Pontife, Dona Olimpia Pamfili ; Lucrèce Borgia, par Paul Véronèse ; la reine Jeanne de Naples, par Léonard de Vinci ; Calvin, Luther et Catherine de Médicis, par Giorgione ; Machiavel, par André del Sarto ; enfin les deux jurisconsultes Bartholde et Baldus, par Raphaël. Les Français aiment à trouver ici le *Moulin*, de Claude Lorrain, et la copie des *Noces aldobrandines*, par Nicolas Poussin.

L'autre soir, chez le cardinal Santucci, l'abbé J. m'a présenté au vieux prince Corsini, arrière-petit-neveu de Clément XII, tout emmaillotté de soie, d'or et d'argent, et tout inondé de crachats [1]. Je suis parvenu à dérider Son Excellence en lui parlant de son palais et de sa galerie, qui comptent, en effet, parmi les monuments de Rome. Le palais fut la résidence de Christine de Suède jusqu'à sa mort ; une partie de cet immense édifice est occupée

[1] (Janvier 1856.) Il vient de mourir à quatre-vingt neuf ans, en grand seigneur romain : il se fit revêtir de son grand costume et de tous ses Ordres pour recevoir la visite de celui qu'il appelait le Roi des rois, ordonna à son fils aîné de se rendre au Vatican dans la voiture et avec le train de gala, pour demander au Pape la bénédiction *in articulo mortis;* dicta ensuite une lettre où il disait au Saint-Père que, empêché par la maladie d'aller prendre congé de Sa Sainteté, il voulait déclarer par écrit qu'il avait toujours eu dans le cœur les sentiments d'un fils dévoué de la sainte Église romaine et d'un sujet fidèle du Saint-Siége ; que si quelques actes de sa vie avaient paru démentir ce double sentiment, c'avait été sans participation de sa volonté, et qu'il en demandait pardon au Vicaire de Jésus-Christ, son souverain spirituel et temporel.

en ce moment par notre cavalerie. La bibliothèque, riche en manuscrits et en gravures, est ouverte au public. J'y ai feuilleté de curieuses éditions du treizième siècle. Dans la galerie, Frà Angelico a de merveilleuses miniatures et un Jugement dernier, plus petit et moins beau que celui de Florence ; mais quel charme encore et quelle onction! On y remarque le même ange gardien donnant le baiser de paix à l'élu dont il était le protecteur. Admirez ces trois *Ecce Homo* placés ensemble afin qu'on puisse les comparer. Les peintres sont : Guerchin, Guido et Carlo Dolci. La tête du Guide est blanche et claire, et belle d'expression ; celle du Guerchin est sombre et sublime, je la préfère aux autres ; celle de Dolci est calme et sanglante. Vous me reprochez mon faible pour ce Carlo Dolci, dont le pinceau est aussi doux que le nom ; il a encore ici une suave Madone et une belle Sainte Apollonie, qui tient à la main une tenaille au bout de laquelle est une de ses dents arrachée par la main du bourreau. Portrait de Philippe II, par Titien, avec cette inscription : *Philippvs II Hispaniarvm*. Belle Vierge de Murillo. Portrait d'un moine et d'une religieuse, par Holbein; c'est Luther et sa femme. Douce Vierge, de Francia. Quatre batailles, de Salvator Rosa. Un gros lapin, d'Albrecht Duerer, est parfait dans son genre; c'est bien Jeannot Lapin allant faire sa cour à l'Aurore, *parmi le thym et la rosée*. Notre joyeux Callot, qui a passé presque toute sa vie d'artiste en Italie, a laissé ici une suite de douze petits tableaux représentant la vie d'un *senor soldado;* il a spirituellement caricaturé les ridicules des capitans italiens et espagnols, dont Corneille a tracé le dernier portrait dans son *Matamore :*

— La peur? — Oui, vous tremblez, la vôtre est sans égale.
— Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale;
Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi,
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi!

Voulez-vous connaître l'origine du mot *bamboche*, *bambochade*? Un peintre hollandais, nommé Van-Laur, vint s'établir en Italie. Comme il était tout contrefait, on l'appelait à Rome *il Bamboccio*, et on donna le nom de *bambocciate* à ses compositions, qui, comme presque toutes les petites toiles flamandes, représentent des scènes de campagne et de cabaret. La galerie Corsini possède une jolie bambochade du Bamboccio.

Farnèse est un grand nom romain. Il y a à Rome des jardins et un palais qui portent ce titre. Ces jardins s'étendent sur la croupe du Palatin. Du Forum on y monte par le portique de Vignole et par un bel escalier de marbre : c'est Paul III, Farnèse, qui eut l'idée de se construire une villa sur les ruines du palais des Césars. Les biens des Farnèse sont passés en héritage à la cour de Naples, qui a laissé ces beaux jardins dans un honteux abandon. On pourrait, par une méprise trop naturelle, traduire *orti Farnesiani* (jardins Farnèse) par les *orties Farnèse*, tant il en pousse là de belles, ainsi que des chardons. Quelques carrés sont cultivés en potagers; les jolis *casins* sont dégradés et remplis de roseaux qu'on y fait sécher. A la cime de la colline s'élève encore un bouquet d'arbres où l'Académie des *Arcadi* tenait ses séances pendant l'été. Ces lieux sont devenus des ruines sur des ruines. Il y a quatre à cinq pieds de terre végétale accumulée sur les voûtes des portiques et des appartements des Césars; on retrouve là des restes

de la bibliothèque Palatine et du temple d'Apollon; on vous montre aux flambeaux les bains de Livie ornés de fresques antiques. Il est à regretter que ces jardins du Palatin, si grandioses par leur vue, leur position et leurs souvenirs, n'aient pas été acceptés par la France, alors qu'en 1815 Naples les lui offrait. On aurait pu restaurer la villa des Farnèse pour loger l'ambassade de France sur la royale colline.

L'admirable palais Farnèse, élevé au centre de Rome par San Gallo et Michel-Ange avec des matériaux tirés du Colysée, est un colosse bâti avec les membres d'un autre colosse; on l'appelle, à cause de sa forme, le dé Farnèse, *dado Farnese;* il appartient aussi au roi de Naples, qui le laisse dans le même abandon que les jardins Farnèse. On lui a enlevé tout ce qu'on a pu lui ôter; ce sont encore ces affreux Jésuites qui en sont la cause [1]. Ce grand palais démeublé a pour uniques gardiens un vieil homme et une vieille femme, qui nous rappellent Philémon et Baucis. Ils nous ont promenés, à pas lents, à travers ces vastes appartements qui n'ont plus pour cacher leur nudité que les fresques my-

[1] Tannucci, ministre de Ferdinand IV, roi de Naples, résolut de vaincre Pombal en mauvaise grâce à l'égard de Clément XIV. Ennemi personnel de Ganganelli, Tannucci ne lui avait su aucun gré de l'omission de la Bulle *In cœna Domini*, et tous les jours sa haine se signalait par des insultes qui ne se bornaient pas aux hostilités théologiques. Un jour, à l'improviste, il donna l'ordre d'enlever les marbres qui depuis plus d'un siècle décoraient le palais Farnèse; le grand-duc de Toscane imita cet exemple : il dépouilla la villa Médici. Tous deux agissaient dans leur droit, mais l'indignation des Romains n'en fut pas moins profonde lorsqu'ils virent l'Hercule et le Taureau Farnèse s'acheminer vers Naples, la famille de Niobé prendre la route de Florence. Les affronts de ce genre sont les plus sensibles, parce qu'ils visent plus directement à la partie délicate de l'amour-propre national. (*Histoire de la chute des Jésuites*, par A. de Saint-Priest, p. 136.)

thologiques d'Annibal Carrache. On nous montre, dans un coin de la cour, l'urne sépulcrale de Cécilia Métella.

Comme celui des Farnèse, le palais colossal des Barberini fut construit avec le travertin du Colysée; cet acte de vandalisme inspira cette épigramme à la statue satirique de Pasquin :

Quod non fecerunt barbari
Fecerunt Barberini.

Byron s'est souvenu de Pasquin, quand, indigné des spoliations de lord Elgin en Grèce, il fit graver ces mots sur la colonne du temple de Minerve :

Quod non fecerunt Gothi
Hoc fecerunt Scoti.

Les princes Barberini n'exercent pas l'hospitalité de l'art comme les Borghèse, les Doria, les Corsini; ils ferment leur palais au public, et ne lui ouvrent que deux méchantes pièces où ils ont relégué des chefs-d'œuvre : c'est la Fornarina en turban, portant sur son bras nu une petite bande rouge, avec ces mots : *Raphael vrbinvs*; ce sont deux charmantes Madones de Francia et de Jean Belin; c'est l'esclave, *la schiava* du Titien, grande et superbe femme, blonde et grasse, *bionda e grassotta*, comme une vraie Vénitienne; ses cheveux tressés sont d'un blond doré; elle porte un costume oriental de diverses couleurs et une grosse chaîne au poignet; cette esclave semble moins faite pour rester captive que pour faire des captifs.

Le plus intéressant portrait de cette galerie, c'est celui de Béatrice Cenci; les princes Barberini ne permettent pas de le copier : voilà comment Rome en possède

tant de mauvaises copies faites de souvenir et les unes sur les autres. Le Guide a fait aussi ce portrait de mémoire, après avoir vu Béatrice monter à l'échafaud, où elle dit au bourreau, qui lui liait les mains, ces paroles si romaines et si chétiennes : *Tu leghi il corpo al supplicio, e sciogli l'anima all' immortalità ;* tu lies mon corps pour le supplice, et tu délies mon âme pour l'immortalité. On s'arrête avec une émotion mêlée de terreur devant cette tête pathétique, tournée vers vous avec ses grands yeux si doux qui ont tant pleuré ; elle est coiffée d'un bout de draperie blanche, sorte de coiffure de nuit d'une négligence charmante, sous laquelle s'échappent en désordre ses beaux cheveux d'un blond bruni. Elle a seize ans, et elle va mourir. Elle se fit faire, pour aller au supplice, une robe noire, comme celles des religieuses, plissée, avec des manches larges et une grosse corde pour ceinture. Voici, à côté du sien, le portrait de sa belle-mère, la signora Lucrezia Petroni, qui fut exécutée avec elle. Le peintre Scipion Pulzone l'a représentée en habit de veuve, tout en noir, avec un voile blanc qui encadre son visage brun et sévère de matrone romaine. Elle a un missel rouge à la main. Quelle famille que celle des Cenci ! « Son crime exécrable, remarque Nodier, n'a cependant pas tari pour elle toutes les sources de la pitié ; elle a fourni l'exemple unique d'un supplice de parricides arrosé des larmes de la religion, de la justice et du peuple. » La prison des Cenci était à l'ancienne *Tor di Nona,* qui est un théâtre aujourd'hui. On n'y jouera jamais de drame plus tragique. Le 11 septembre 1599, les condamnés furent exécutés à l'entrée du pont Saint-Ange ; le Pape Clément VIII, Aldobran-

dini, au son de la funèbre cloche, s'était mis à genoux près d'une des fenêtres du Vatican, et prononçait l'absolution plénière en leur faveur.

Béatrice s'est trouvée dans une des plus horribles situations qu'on puisse imaginer ; placée entre l'inceste et le parricide, elle a été forcée de choisir cette dernière alternative, de concert avec son frère et sa belle-mère, et de laisser assassiner l'infâme qu'elle n'osait plus nommer son père. Elle eut le fanatisme de l'innocence outragée, et, si on pouvait faire une pareille alliance de mots, il faudrait dire, pour la caractériser, que c'est l'ange du parricide.

Le poëte anglais Shelley, l'ami de Byron, a fait une tragédie de cet abominable sujet, qu'il a rendu plus abominable encore par la manière dont il l'a conçu. Il y a pourtant une belle scène dans sa tragédie, c'est quand Béatrice parle à Orsino :

Welcome, friend,
I have to tell you that since last we met,
I have endured a wrong so great and strange,
That neither life nor death can give me rest.
Ask me not what it is, for there are deeds
Which have no form, sufferings which have no tongue.

ORSINO.

And what is he who has thus injured you ?

BEATRICE.

The man they call my father : a dread name.

ORSINO.

It cannot be.

BEATRICE.

What it can be, or not,
Forbid to think. It is, and it has been.

De la place Barberini on arrive, en montant la col-

line, à une grille au-dessus de laquelle on lit ces mots : HORTI MAXIMORVM IN SALLVSTIANIS. C'est la villa de la famille Massimi, construite sur les jardins de Salluste. Cent pas plus loin est l'entrée de la villa Ludovisi, qui appartient au prince de Piombino, duc de Sora, lequel, contre l'usage des princes romains, en a rendu l'accès difficile aux étrangers. Nous obtenons cependant la permission d'y pénétrer.

Au milieu de ces beaux jardins s'élève une élégante villa; rien de joli à habiter comme ce petit *casin*, si frais et si bien situé sur cette hauteur d'où la vue s'étend sur Rome. Le Guerchin a peint à la voûte sa célèbre *Aurore*, la rivale de celle du Guide que j'ai vue l'autre jour au palais Rospigliosi, dans un petit bâtiment isolé sur une terrasse ornée d'orangers et d'un jet d'eau. On ne sait à qui donner la pomme; on reste indécis entre ces deux *Aurores aux doigts de roses*. C'est Homère, je crois, qui a trouvé le premier cette épithète; c'était alors fort joli, parce que c'était tout nouveau; aujourd'hui c'est renouvelé des Grecs. J'aime mieux Dante, qui assure que les joues blanches et vermeilles de la belle Aurore sont devenues, par trop d'âge, d'une couleur orange :

> Si che le bianche e le vermiglie guance,
> Là dove io era, della bella Aurora,
> Per troppa etate divenivan rance.

Ces deux Aurores sont peintes sur des voûtes; il faut avouer que c'est une idée contraire au bien-être de l'artiste qui l'exécute et du spectateur qui regarde. Le custode de la galerie Rospigliosi a imaginé d'offrir au visi-

teur une glace dans laquelle se reflète la composition de la voûte, qu'on peut ainsi contempler sans se casser l'épine dorsale. Ne ferons-nous pas bien, mon cher ami, d'employer ce moyen ingénieux pour faire voir votre peinture au plafond de la tour du Nozet?

Revenons à la villa Ludovisi. Ses jardins, découpés dans les anciens jardins de Salluste, s'étendent jusqu'aux murailles crénelées de la Ville qui lui font une magnifique enceinte. On y trouve, au fond d'une allée, un Satyre colossal de Michel-Ange. Ces jardins ont été dessinés par *notre* le *Nôtre* dans ce style architectural qui distingue le goût français, autrefois fort à la mode en Italie. Aujourd'hui on essaie du parc anglais dans une portion des jardins Ludovisi; mais je préfère la ligne droite et symétrique, qui est plus grandiose et s'harmonise mieux avec l'horizon monumental de Rome. Vous vous rappelez ce que madame de Sévigné écrivait à M. de Coulanges, alors ambassadeur dans la Ville-Éternelle : « Je fais réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de profane et de *santissimo;* à ces beaux jardins où *l'art et la nature font éclater leurs miracles divers* [1]. » Madame de Sévigné, qui aimait tant à citer le Tasse, n'aurait pu appliquer à la villa Ludovisi ce que le poëte dit des jardins d'Armide : *L'arte che tutto fa nulla si scopre.*

Hier, sortis de Rome par la porte du Peuple, et trouvant fermée la grande grille de la villa Borghèse, nous avons longé à pied l'enceinte extérieure de Rome par le chemin de ronde, *Pomerio;* on y voit les substructions

[1] Lettre du 18 mars 1690. Ces derniers mots font allusion à une chanson de M. de Coulanges.

gigantesques construites par les Domitien pour soutenir leurs jardins suspendus du Pincio. On arrive ainsi à la porte Pinciana, où l'on entre dans la villa Borghèse, déjà remplie, par ce beau soleil, d'une foule d'équipages et de cavaliers; c'est le bois de Boulogne des Romains. Ce parc seigneurial renferme des lacs, des fontaines, un hippodrome, plusieurs *casini* et un palais qui contient une précieuse collection de statues, entr'autres la Vénus de Canova, qui eut pour modèle la princesse Pauline Borghèse, sœur de Napoléon. On nous a raconté ainsi le dialogue qui eut lieu entre le grand empereur et son très-cher beau-frère, le prince Camille :

« Borghèse, je t'achète tes statues. — Sire, elles ne sont pas à vendre. — Je ne te demande pas si elles sont à vendre; je te répète, encore une fois, que je les achète. Combien en veux-tu? — Sire, une compagnie anglaise en avait offert 25 millions à mon père. — C'est trop, je t'en donne 18 : elles sont à moi. » De là, entamant divers calculs (car les deux interlocuteurs étaient depuis longtemps en compte), le héros, qui marchandait à merveille, rabattit jusqu'à un million; et force fut au pauvre prince de s'en contenter.

Aujourd'hui c'est cette collection qui forme au Louvre la plus belle portion du Musée des Antiques. Mais le sol de la campagne de Rome est si fécond que, grâce à des fouilles persévérantes, la galerie Borghèse a réparé ses pertes.

La famille Borghèse, si noble et si généreuse [1], don-

[1] Le prince Borghèse s'est très-bien conduit et a exposé sa vie en portant des secours dans une barque aux inondés du Tibre, en décembre 1846.

nait fréquemment, dans sa villa, des fêtes, des courses de chevaux et de char, au peuple romain. Par quelle haine aveugle les Vandales de 1849, qui prétendaient défendre Rome, ont-ils saccagé ces beaux lieux et coupé ces arbres séculaires dont le public jouissait plus que la famille qui les possède? Ces barbares, dans leur rage de destruction, n'ont pas même respecté le *casin* que Raphaël lui-même avait habité et décoré de sa main.

La famille Borghèse (bourgeoise) est une des plus illustres de Rome. Elle a donné à l'Église le Pape Paul V. Ces grands *bourgeois* romains se sont élevés dans le centre de la Ville un immense et solide palais qu'on appelle le *Cembalo Borghese*, le clavecin Borghèse, parce que sa forme extérieure est celle d'un piano à queue. Ses façades réunies surpasseraient en développement le palais du grand-duc à Florence. C'est le chef-d'œuvre du vieux Martin Longhi. La queue de ce piano monumental aboutit au Tibre. La grande cour intérieure est digne du palais d'un roi; elle est entourée de portiques ouverts à deux étages, et elle compte quatre-vingt-seize colonnes en granit oriental.

Qui miseranda videt veteris vestigia Romæ
Hic poterit merito dicere : Roma fuit.
Et qui celsa novæ spectat palatia Romæ,
Hic poterit merito dicere : Roma viget!

Ce vieux quatrain anonyme est encore vrai pour ces grands palais de Rome, Borghèse, Farnèse, Doria, Ruspoli, Barberini, Rospigliosi. Les bourgeois de notre époque les trouvent tristes et peu confortables,

et ne voudraient pas les habiter en peinture : c'est qu'en effet ces palais sont trop grandioses pour nos habitudes mesquines; nous avons rétréci nos demeures et nos esprits; nous n'aspirons plus qu'à un bien-être qui nous amollit, et à un luxe banal qui rapetisse l'esprit au lieu de l'élever. Ces palais de Rome sont au-dessus de nos appartements colifichets autant que les fresques de Michel-Ange sont au-dessus des intérieurs des peintres flamands. Voyez : tous les arts se sont réunis pour donner au *clavecin Borghèse* un luxe grandiose et délicat; il possède une galerie de peintures et de sculptures que lui envient bien des capitales de l'Europe, à commencer par Londres et Saint-Pétersbourg. C'est la plus belle galerie particulière de Rome qui en a tant; elle est toujours ouverte aux artistes et au public, et parfaitement tenue; d'élégants jets d'eau gazouillent autour de ces chefs-d'œuvre muets de l'art antique et moderne.

Voici ce que nous y avons trouvé de plus remarquable : un portrait de Savonarole par Filippo Lippi; un saint Etienne du bon vieux Francia, qui l'a peint à genoux, couvert de la robe rouge du martyre; le sang coule de sa tête inclinée; on voit à ses pieds les pierres qui l'ont lapidé, et on lit sur la bordure : *Vincentii Desiderii votvm Franciæ expressvm manu;* tout à côté, contre une fenêtre, une charmante tête du Sauveur de Léonard de Vinci, et une sainte Agathe de son école; la jeune martyre, belle et rayonnante, est chastement couverte d'une robe rouge à filets d'or, et elle tient une coupe qui renferme ses deux seins coupés par la main du bourreau. C'est une heureuse idée d'avoir ainsi, tout en expliquant son supplice, trouvé moyen de voiler aux

yeux sa poitrine mutilée. Raphaël a ici son portrait qu'il peignit lui-même dans son jeune âge, et le portrait de César Borgia jeune et fier avec sa barbe rousse, vêtu de noir, la main sur son épée; il est vivant, il médite, il va agir, mais on ne saurait encore lire tous ses crimes sur cette calme et noble figure : c'est Néron à vingt ans, remarque Louis Viardot. La Déposition du Christ au tombeau est un chef-d'œuvre du Sanzio à vingt-quatre ans, dans sa première manière; la Madeleine est belle, mais la sainte Vierge ne l'est pas; ce qu'il y a de superbe dans cette toile, c'est l'action; les deux hommes qui portent Jésus sont fièrement dessinés et font contraste : l'un a l'air indifférent; l'autre mêle ses larmes à celles des saintes femmes.

Qui n'aimerait ces madones d'André del Sarto, du Garofalo, de Carlo Dolci, de Sassoferrato, et cette Sainte-Famille de Frà Bartholomeo? Voici une belle et noble Lucrèce d'Elisabetta Sirani, jeune peintresse de Bologne, empoisonnée à vingt-six ans. Remarquez, de Ribera : un saint Jérôme, et un charmant saint Stanislas Kotska tenant dans ses bras le divin Bambino; de Titien : les trois Grâces; saint Dominique encapuchonné, superbe tête barbue; l'Amour profane et l'Amour sacré, auquel on ne comprend rien, sinon que c'est une magnifique peinture; de Paul Véronèse : saint Antoine de Padoue prêchant aux poissons du haut d'un rocher; l'auditoire aquatique sort la tête de l'eau pour mieux écouter le prédicateur qui, se tournant vers les hommes, semble leur dire : J'ai là des auditeurs muets et plus attentifs que vous; du Bronzino : un beau portrait de Cosme Ier; du Dominiquin : la Sibylle de Cumes; de

Rubens : un petit tableau qui est ridicule parce qu'il s'appelle la Visitation ; sans ce titre, ce serait un joli portrait d'une bonne grosse Flamande accueillant maternellement sa fille à qui elle a des reproches à faire. Remarquons aussi une Déposition de croix de Van-Dyck, puis un Téniers et des Holbein, des Franck et des Albrecht Duerer. Nous nous intéressons à deux portraits de Pétrarque et de Laure par un vieux peintre inconnu. Cette galerie a près de deux mille tableaux distribués en douze salles ; la septième est un joli boudoir orné de fleurs peintes par Mario *de' Fiori*, fleurs toujours fraîches et épanouies qu'une foule de glaces reflètent à l'infini. Au bout du palais Borghèse, *la queue du clavecin* forme un cabinet délicieusement peint et décoré, et dont la vue donne sur le Tibre et le port de Ripetta.

Les Borghèse qui se sont alliés à la famille de Napoléon ont aussi d'autres alliances illustres en France et en Angleterre. En me promenant dans ce vaste palais, je pensais à cette princesse Borghèse, née Guendaline Talbot Shrewsbury, dont j'ai déjà parlé (Lettre xx), et dont la vie, dévouée à la charité, résumait si bien la devise des Borghèse : *Ardet in æternum.* J'ai vu son portrait avec émotion : c'est une chaste et pure figure qui allie le beau type anglo-normand à la gravité romaine. Elle rappelle ce que dit Shakspeare, que l'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang : *In a great pool a swan's nest.* (Cymbeline.)

On m'a raconté deux traits charmants de cette princesse. Un matin, elle sortait de son palais, seule et voilée, *tapada*, comme dit l'Espagnol. Un jeune garde-noble, attiré par la grâce qui perçait à travers cette

enveloppe, et par l'air de mystère qui flottait autour de l'inconnue, se met à la suivre et à lui adresser la parole avec la liberté italienne. Guendaline, toute rougissante, double le pas et arrive à la porte de la pauvre demeure qu'elle veut visiter. L'impertinent cavalier s'apprête à la suivre; elle se retourne, et lui dit avec politesse et dignité : « *Signor,* si cela vous est agréable, montez avec moi cet escalier ; je vous montrerai des choses capables de vous émouvoir. » Le garde-noble, étonné, la salue et la suit. Il entre avec elle dans une mansarde où une femme et trois enfants se jettent aux genoux de Guendaline, en s'écriant: « Ah! *Principessa mia!* notre bienfaitrice, notre mère ! » La princesse les relève et leur dit : « Mes enfants, saluez et remerciez ce généreux seigneur ; il vient aussi pour vous secourir. » Le garde-noble rougit, balbutie, jette une poignée de piastres sur la table, et s'enfuit.

Une autre fois, dans ses excursions matinales, Guendaline fut suivie par deux jeunes gens plus indiscrets encore ; alors, se tournant vers eux et feignant de prendre ces étourdis pour des mendiants importuns, elle tire sa bourse, et, leur offrant deux pièces d'or, elle leur dit, avec une fierté imposante: « Voilà ce que vous donne la princesse Borghèse pour que vous priiez pour elle. »

Vous me demandez dans votre dernière lettre, mon cher ami, si je joue ici aux échecs. Je vous avoue que non; d'abord vous n'êtes pas là, et puis je n'ai pas le temps ; j'ai tant à voir encore ; il n'y a pas trois mois que nous sommes à Rome, et il faut déjà songer à partir : cette pensée est le premier nuage qui obscur-

cisse pour moi l'horizon enchanté de la Ville-Éternelle. Quant aux échecs, ce noble jeu a laissé aussi des souvenirs à Rome. Il était connu et apprécié des anciens Romains. Un jour, Caligula causait avec le philosophe Canius, qui se permit de n'être pas de son avis. En bon prince, le digne prédécesseur de Néron laisse dire le philosophe, l'écoute, paraît convaincu, puis, à la fin de l'entretien : « Mon ami, lui dit-il, j'ai donné l'ordre de te mener au supplice. » Sénèque, qui raconte cette histoire, nous a conservé la formule impériale, pleine de délicatesse et de concision : *Duci te jussi.* Que croyez-vous que répondit le philosophe ? « Grâces te soient rendues, très-clément Empereur ! » Cela dit, Canius rentre chez lui, et pendant quelques jours rien ne vient troubler son calme et sa liberté. Mais un soir, comme il jouait aux échecs avec *son ombre*, c'est-à-dire avec un ami qui ne le quittait pas, un centurion, qui conduisait une bande de condamnés, passe devant la porte de Canius et l'appelle. Le philosophe se lève, prend le centurion à témoin qu'il a une pièce de plus que son adversaire, et que par conséquent il doit être considéré comme ayant gagné la partie ; puis, cette réserve faite, il se joint à la troupe condamnée, et marche avec sérénité jusqu'au lieu du supplice.

Léon X, poëte et amateur d'échecs, accueillit et combla de ses faveurs le chanoine Jérôme Vida, auteur du joli poëme latin qu'on peut appeler l'Iliade des échecs. Nommé évêque d'Albe, dans le Montferrat, et voyant cette cité emportée d'assaut par les Français, Vida se rappelle qu'il a fait ses campagnes dans son poëme des Échecs ; il harangue les habitants, se met à leur

tête, repousse les Français, et délivre sa ville épiscopale.

Il y a à Rome le café des Échecs, *caffè dei Scacchi*. Notre hôte, le senor Lopez, ne manque pas d'y aller chaque soir, et d'en revenir presque régulièrement battu, et s'écriant : *Diamine, qual saccomatto !* Il prétend cependant descendre d'un célèbre joueur d'échecs espagnol, Ruy Lopez de Sigura, qui a écrit un livre sur ce jeu ; mais, comme son aïeul, le Lopez moderne a trouvé son maître. Sous le pontificat de Grégoire XIII, un jeune homme de Cutri en Calabre, nommé Léonardo, vint à Rome pour étudier le droit, mais une vocation irrésistible l'entraîna vers les échecs. Il y devint bientôt si habile, qu'il gagnait les plus forts joueurs; sa jeunesse et sa petite taille l'avaient fait surnommer par les Romains *l'Enfant, il Puttino*. Ruy Lopez de Sigura, qui se trouvait alors à Rome et avait la réputation du meilleur joueur de l'Europe, porta un cartel à l'*Enfant*, et eut sur lui l'avantage dans deux tournois successifs. *Il Puttino* en fut si mortifié qu'il quitta Rome, se rendit à Naples, et là, comme Achille sous sa tente, il se livra pendant deux ans à l'étude et à la pratique assidue des échecs. Tout à coup il apprend que son frère a été pris par des corsaires barbaresques ; il part pour le délivrer, le trouve, et convient de payer 200 couronnes pour sa rançon. Pendant la négociation, il découvre que le capitaine corsaire est joueur d'échecs; il le défie au combat de l'échiquier, et parvient à lui gagner non-seulement la rançon de son frère, mais encore 200 couronnes de plus. Le seigneur corsaire s'exécute et paye en gentilhomme. Avec cet argent, le *Put-*

*tino* retourne à Naples, et va ensuite à Gênes, à Marseille, à Barcelone : partout il attaque les joueurs en renom, et partout il est triomphant. Il se rend enfin à Madrid, où il provoque son ancien adversaire, Ruy Lopez, et il est assez fort pour le vaincre en présence de son patron, Philippe II, grand amateur lui-même de ce jeu royal. Dans cette occasion, le monarque espagnol, ravi du *Puttino*, lui fit cadeau de bijoux, de fourrures précieuses et de 1,000 couronnes. D'Espagne, le vainqueur se rendit en Portugal, et revint dans sa patrie, où il fut empoisonné à l'âge de quarante-six ans par la jalousie d'un rival :

Tant de fiel entre-t-il chez les joueurs d'échecs!

Vous voyez par cette anecdote combien notre jeu favori était en faveur dans les cours d'Espagne et d'Italie. Le grand saint Charles Borromée était aussi un amateur d'échecs. Tout ce qu'il faisait, travail ou récréation, il l'offrait à Dieu. Un soir, tandis que d'autres parlaient de ce qu'ils s'empresseraient de faire s'ils savaient devoir mourir dans une heure, le saint dit que, pour sa part, il finirait sa partie d'échecs, car il l'avait commencée seulement pour la gloire de Dieu, et il ne désirait rien tant que d'être appelé devant son Juge au milieu d'une action, quelque petite qu'elle soit, entreprise pour sa gloire.

## XCIII

# LES PASTORALES DU PALATIN.

A ERNEST LAFOND.

Hoc quodcumque vides, hospes, quam maxima Roma est,
Ante Phrygen Æneam collis et herba fuit :
At ubi navali stetit sacra Palatia Phœbo
Evandri profugæ procubuere boves.
(PROP., *Eleg.* 1, lib. 4.)

Le Palatin, rustique berceau de Rome, était devenu l'Olympe du Jupiter impérial, mais là aussi on entendit un jour une voix qui s'écriait : LES DIEUX S'EN VONT! Aujourd'hui on lit au-dessus d'une porte de ferme : *Ingresso alle ruine del palazzo dei Cesari.* On traverse une cour où caquette un bataillon de poules qui n'a plus peur de rencontrer la louve romaine; et en voyant un pauvre cheval qu'on attelle à une charrette, on se demande si ce n'est pas un descendant *inglorieux* de ce bel Ictinus, auquel Caligula donnait du blé doré dans une auge d'ivoire, et qu'il élevait, à la face de Rome, aux honneurs du consulat. Le métayer, *villicus*, met ses foins dans ces vastes salles croulantes, qui lui servent

de granges et d'étables [1], et il nous parut suivre à la lettre le précepte de la poésie virgilienne à l'endroit des fumiers gras :

Arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola.....

Les mœurs romaines, dans les derniers temps, étaient devenues aussi un vrai fumier qui ne fécondait plus que des vices monstrueux.

Quand Virgile lisait à Auguste ses *Géorgiques*, ni le poëte ni le prince ne se doutaient que le palais impérial offrirait un jour tout l'attirail des travaux rustiques si divinement chantés dans ce poëme immortel ; c'est à la demande d'Auguste que Virgile cherchait à ramener les Romains à leurs antiques mœurs agricoles ; mais, malgré ses beaux vers, il n'eut pas plus de succès que n'en eurent au dix-huitième siècle son traducteur, l'abbé Delille, et M. de Florian, quand ils firent de l'agriculture sentimentale, et que Marie-Antoinette était laitière, et le comte d'Artois garde-moulin de Trianon.

Le Palatin est donc revenu à son point de départ champêtre, alors qu'il prit son nom du bêlement des troupeaux [2] qui erraient sur sa verte colline :

[1] Ce qui fait l'éloquence des ruines de Rome, c'est le choc de la vie ancienne et de la vie moderne qui s'y rencontrent. C'est la vie de l'homme et son ineffaçable empreinte sur ces pierres entassées, qui les rend expressives et belles. Otez l'idée de la vie humaine, ôtez ce charretier romain qui passe dans le Forum ; ce charretier, premier anneau de cette chaîne d'hommes distribués par étages de générations, qui remonte les siècles et va se rattacher à César, ôtez l'homme, ces pierres n'ont plus rien à dire à votre âme. (Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages*.)

[2] Palatinus appellatus, quod ibi pecus pascens balare consueverit. (Sextus Pompeius.)

Sed tunc pascebant herbosa Palatia vaccæ.
(TIBULLE.)

Et pourtant, comme le remarque Mgr Gerbet, « les souvenirs de trois mille ans planent comme un nuage de gloire sur cette motte de terre, » qui a vu s'élever tour à tour sur son plateau la cabane royale de l'Arcadien Évandre, le *tugurium* du berger Faustulus, où fut recueilli Romulus, l'enceinte de la Rome carrée, *Roma quadrata*, et enfin la maison d'Auguste devenue le palais impérial, auquel Néron donna une splendeur si redoutable, et qui plus tard abandonné, comme Rome elle-même par Constantin, fut pillé et ruiné par Alaric et Genseric. Tout cela n'est plus maintenant qu'un amas d'énormes débris étagés sur le versant occidental du Palatin. La métayère nous apprend que le duc Strozzi est le propriétaire, *padrone*, de ces ruines impériales. On les escalade au moyen d'un escalier moderne qui vous fraye un chemin tortueux à travers cet entassement de décombres. Jetons un coup d'œil sur cet espace vide et profond qui servait de *palestre* au palais des Césars, et arrivons à cette plate-forme qui n'est autre que la voûte d'une ancienne galerie, d'où on a une noble vue d'un côté sur le Colysée, de l'autre sur Saint-Pierre, les deux chefs-d'œuvre-types du paganisme et du Christianisme. Là-bas, dans la vallée, on voit le cimetière des juifs, et les restes du Circus Maximus élevé par Romulus, et où eut lieu, le 18 août, le fameux enlèvement des Sabines, au nombre de cinq cent vingt-sept, événement important, dit Robello, même dans l'histoire physiologique des Romains; car du mélange de la race sabine avec la race

gréco-latine il est résulté ce beau type romain, type qui s'est toujours conservé dans la ville aussi bien que dans la campagne, malgré les invasions étrangères auxquelles ces lieux ont été tant de fois exposés.

Pour nous, un souvenir domine tous les autres, au milieu de ces ruines du Palatin. C'est ici, du fond du palais impérial, qu'est sorti le décret d'Auguste qui ordonnait le dénombrement de l'empire, et qui conduisit Joseph et Marie à Bethlehem. « Le monde romain veillait pour la volupté ou s'assoupissait dans l'épuisement ; riches et savants, princes et philosophes, après des heures de magnificence et de plaisir, s'endormaient sur leurs lits de pourpre pendant cette froide nuit de décembre, où, auprès d'une petite bourgade juive, quelques bergers, gardant leurs troupeaux, recevaient la *bonne nouvelle*, et entendaient le cantique des anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté [1] ! »

Ce souvenir de l'Évangile éclaire d'une douce lueur les ruines sinistres du palais des Césars, et la mémoire des bergers de Bethlehem se mêle heureusement ici à celle des bergers de Virgile, qui pouvaient dire aussi à leurs camarades de Judée :

Sed tamen, iste Deus qui sit, da, Tityre, nobis.

En faisant mes adieux aux ruines du Palatin, je voulus sauter d'un débris sur un autre, et, ce faisant, je m'appuyai sur mon bâton de pèlerin qui se brisa sous ma main. Ce n'était point une tige de laurier-rose

[1] M. de Champagny, *les Césars*, t. II.

coupée sur les bords de l'Eurotas, comme celle que Mérimée t'a rapportée de Grèce ; c'était un simple jonc, mais né aussi d'une noble souche. Je tenais à ce vieux compagnon de mes voyages ; j'espérais qu'un jour mes enfants chevaucheraient dessus, tout comme les petits Romains du temps d'Horace :

Ludere par impar, equitare in arundine longa.

Je laissai les débris de mon bâton sur les ruines du Palatin, et je lui fis cette épitaphe :

HIC JACET
PROCVL A PATRIA
NOBILI ORTVS STIRPE
TITVBANTEM SVSTINENDO DOMINVM FRACTVS
HEV ! NIMIS TENER BACVLVS .
BENEMERENTI LONGI ITINERIS COMITI
HOC DESIDERII TESTIMONIVM
DICAVIT
MOERENS VIATOR.

## XCIV

# LES LAVEUSES DU VÉLABRE.

A HENRI MÉRIMÉE.

Qua Velabra solent in Circum ducere pompas
Nil præter salices, crassaque canna fuit...
(OVIDE, *Fast.* VI.)

Le Vélabre est un quartier de Rome peu visité : c'est, derrière le mont Capitolin, une vallée profonde qui s'ouvre vers le Tibre, et qui était autrefois exposée aux inondations du fleuve-roi ; elle n'offrait alors qu'un terrain marécageux couvert de saules et de roseaux, entre lesquels s'arrêta, sous un figuier, le berceau flottant de Romulus et Rémus. On dit qu'on l'appela Velabrum, du mot grec *hélos* qui signifie marais ; M. Agon n'est pas satisfait de cette première étymologie, et encore moins de la seconde, qui prétend que, comme on traversait ce marais en barque, on disait : *Velabrum, a vehendis ratibus.* Les Tarquins construisirent une forte digue sur les bords du Tibre, et un grand égout pour l'écoulement des eaux, de façon que le marais disparut, et que le Vélabre devint un des quartiers les plus peuplés et les plus

commerçants de la ville. Mais on ne continua pas moins, sans doute en souvenir de Romulus, à exposer là les nombreux enfants dont on voulait se défaire ; on retrouve en Chine ces tristes expositions d'enfants ; on les verrait reparaître en Europe, si on mettait en pratique le communisme et les systèmes des économistes modernes sur la population. Partout où le Christianisme s'en va, le paganisme reparaît [1].

Le Vélabre est rentré aujourd'hui dans sa solitude primitive. C'était sous l'empire le *Forum Boarium*, et il garde un monument bien conservé de l'époque impériale : c'est un *Janus Quadrifrons;* on appelait ainsi des arcs carrés construits par les édiles pour mettre à l'abri de la pluie et du soleil les marchands qui vivaient en plein air, comme tout le monde, dans la vie antique. Ce monument fut bâti par Septime-Sévère pour les marchands de bœufs qui, dans leur reconnaissance, élevèrent à l'empereur ce petit arc de triomphe engagé aujourd'hui dans les murs de l'église Saint-Georges. On a sculpté sur le Janus du Vélabre une foule de sujets allégoriques, parmi lesquels on distingue des marchands qui emmènent des bœufs. De nos jours, on n'est pas d'une galanterie si artistique pour les vendeurs de bestiaux, qui, de leur côté, ne dressent plus d'arc de triomphe aux souverains.

[1] Quand par les voyages nous sortons aujourd'hui du monde chrétien, c'est comme si nous remontions dans l'histoire ces quinze ou seize cents ans. Nous retrouvons en Chine ces Spartiates, qui jetaient leurs enfants du haut du mont Taygète, et ces Romains, qui les exposaient sur le Vélabre. C'est que, dans les deux cas, par le voyage ou par le souvenir, nous rentrons sur une terre idolâtre. (Comte de Champagny, *la Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église.*)

L'église *San-Giorgio* fut bâtie au sixième siècle sur la basilique judiciaire que Sempronius fit construire pour juger les différends qui s'élevaient entre ces bons marchands de bœufs. Son clocher byzantin est en briques, son autel en mosaïques; mais le temps a effacé les précieuses fresques du Giotto. On distingue dans l'abside une vieille peinture de saint Georges à cheval, terrassant le dragon, et portant à la main un drapeau orné d'une croix rouge; un reliquaire conserve le chef du glorieux patron de l'Angleterre, qui était un des meilleurs capitaines de Dioclétien, et qui souffrit le martyre pour n'avoir pas voulu renoncer à la foi du Christ.

Mais la grande merveille du Vélabre est la Cloaca Maxima, le grand égout des Tarquins. Je ne croyais pas qu'on pût tant admirer un égout. On dit que Paris en a de fort beaux : qui va les voir, sinon les égoutiers? Mais à Rome tout est grandiose et monumental, même les égouts. « A Athènes, remarque M. Ampère, les plus anciens monuments sont de beaux temples; en Egypte ce sont des tombeaux, les pyramides; à Rome, c'est une prison (la Mamertine) et un égout. La première pensée des Athéniens fut pour le beau, des Egyptiens pour le funèbre, des Romains pour le nécessaire. »

Cette œuvre colossale, qui inaugurait si bien la Ville-Éternelle, et qui était si utile et si solidement construite qu'elle sert encore après plus de vingt-trois siècles, fut un des griefs allégués par Brutus contre Tarquin, comme on le voit dans Tite-Live; ces farouches républicains ne pardonnent rien aux rois, pas même les monuments d'utilité publique les plus incontestables. Il ne reste plus que la moitié de cette Cloaca Maxima, qui

commençait au Forum ; elle sert encore à recevoir tous les égouts de Rome et à les porter dans le Tibre. Quand les eaux du fleuve sont basses, on peut y entrer en bateau. Nous nous contentons d'y pénétrer par cette allée voûtée qui est en face de l'arc de Septime-Sévère ; il faut aller jusqu'au fond pour voir, sous les arceaux gigantesques, la cascade d'eaux troubles qui s'y précipitent; mais à moitié chemin arrêtons-nous le long de ce petit canal, où coule une eau si transparente qu'on doute d'abord si le canal est vide ou rempli. On ne connaît point l'origine de cette eau ; le peuple romain l'appelle du gracieux nom d'*acqua argentina;* il va en boire le matin pendant l'été, et la regarde comme un spécifique infaillible contre certaines maladies. Certains savants se sont arraché les cheveux sur la question de savoir si cette source était ou n'était pas la très-célèbre et très-sacrée fontaine de la nymphe Juturne, sœur de Turnus :

Hic ego quid valeam tantas componere lites?

Quoi qu'il en soit, rien n'est surprenant comme de trouver ce joli ruisseau à l'entrée de cet énorme égout qui n'offre pas au voyageur les idées les plus limpides. Ce ruisseau gazouille sous une espèce d'antre et de *nymphée* tapissés de végétations aquatiques qui forment des rideaux verts, dignes d'abriter les plus gracieuses bucoliques. Nous trouvons dans cette grotte une troupe de nymphes, je veux dire de laveuses du Vélabre, qui chantent et babillent à l'italienne, comme dans une églogue de Virgile :

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage,

aurait dit notre vieux Segrais. Nous entendons la plus jeune lavandière appeler du nom de Bérénice une

de ses compagnes qui se mourait de rire en nous regardant :

> Je ne souffrirai point que Bérénice expire,
> Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire...
> Ah! Rome! ah! Bérénice! ah! prince malheureux!
> Pourquoi suis-je empereur? pourquoi suis-je amoureux?

En touristes passionnés, nous demandons quelques explications sur l'égout des Tarquins à cette jeunesse romaine, qui nous répond par de grands éclats de rire et de grands coups de battoir qui nous éclaboussent de la tête aux pieds; on se moquait des *signori forestieri;* c'était aussi clair que cette eau de roche. Nous eûmes beau rappeler à ces jeunes folles l'exemple de Nausica, la fille du roi Alcinoüs, laquelle lavait aussi son linge sale en famille, quand elle accueillit si bien l'ingénieux Ulysse, quoiqu'il fût étranger et en piteux équipage, souillé qu'il était par l'écume du naufrage, et n'ayant pour se couvrir qu'une branche chargée de feuilles mortes. En vain, comme le divin Ulysse à Nausica aux bras blancs, nous leur souhaitons des époux de leur choix, une heureuse famille, et surtout la paix du ménage, car, dit Homère dans des vers admirables, il n'est pas de bonheur plus doux et plus désirable que celui de l'homme et de la femme gouvernant ensemble leur maison, animés par une seule et même pensée :

> ..... Οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον,
> Η ὁθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον
> Ἀνὴρ ἠδὲ γυνή.
>
> (*Odyssée*, VI, 183.)

A tous ces beaux discours, l'une des laveuses, regar-

dant de travers mon compagnon à lunettes, répondit dédaigneusement : *Sempre nestoreggiano i vecchi!* Elle ne se doutait pas qu'elle répondait par une allusion toute grecque à nos citations homériques. Il nous parut curieux de surprendre au vol ce joli verbe, plus ou moins italien, *nestoreggiare*, qui rappelle si bien le radotage du bon Nestor, et qui s'est introduit peut-être avec les souvenirs du pieux Énée dans le langage du peuple romain. C'est ainsi qu'on trouve à faire des études étymologiques jusque dans le grand égout des Tarquins.

Mais il était temps de nous retirer, si nous ne voulions pas être mouillés jusqu'aux os par les éclaboussures, et rôtis jusqu'au vif par le feu roulant des plaisanteries que nous lançaient les brunes Vélabroises. En nous retirant donc avec perte, nous avons improvisé ce couplet que je vous prie de ne pas nous pardonner :

Suivons cette source Argentine
Dont l'eau légère et cristalline
Vers le fleuve-roi s'achemine
Sous le grand égout des Tarquins.
Au fond de vos grottes rêveuses
Salut à vous, jeunes laveuses
Sans bonnets et sans brodequins,
Qui battez de vos mains nerveuses
L'eau du grand égout des Tarquins!
Joyeuses Nausicas romaines,
Vous prenez des airs bien taquins
Quand nous entrons dans vos domaines,
Sous le grand égout des Tarquins.
Eh quoi! princesses inhumaines,
Vous nous traitez en vrais Pasquins.
Et vous nous accablez d'injures,
De rires et d'éclaboussures...

Hélas! voilà nos aventures
Sous le grand égout des Tarquins.

Le roi Tatius trouva une statue de femme dans la Cloaca Maxima, et, ne sachant qu'en faire, il en fit une déesse, et lui donna le nom du lieu où elle fut trouvée. On l'appela Vénus Cloacine, la Vénus des Égouts, et elle eut un temple dans la huitième région de Rome. Pourquoi s'en étonner? Les Grecs et les Romains s'étaient créé des dieux bons enfants qui présidaient à tous les détails de la vie, même aux plus inexprimables; comme la déesse Mena et le dieu Crepitus, qu'on honorait par l'incongruité la plus bizarre; les Grecs adoraient Jupiter *chasse-mouche*[1]; je ne parle pas de toutes

[1] Ζεὺς ἀπόμυιος. (Pausanias, v. 14.) Il est curieux de voir dans Varron le dénombrement de tous ces dieux minuscules qui entouraient le Romain de sa naissance à sa mort comme des serviteurs attentifs : Cunina veille sur les berceaux; Vaticanus préside aux vagissements des nouveau-nés; Rumina leur fait prendre le sein, Statilinus leur apprend à se tenir debout; Adeona préside à l'arrivée; Abeona au départ. On ne place qu'un portier à sa maison; ce portier suffit, c'est un homme. Pour le même emploi il ne faut pas moins de trois dieux : Forculus aux battants de la porte, Cardea aux gonds, Limentinus au seuil. Le bon Forculus ne serait pas capable de garder tout ensemble les battants, le seuil et les gonds. De même on n'oserait confier le soin des moissons à la seule Segetia qui se charge seulement du froment levé; les semences sont recommandées à Seia, les gerbes à Tutilina; il faut le dieu Nodotus pour les nœuds du tuyau; pour l'enveloppe de l'épi, une déesse, Volutina; pour son issue, Potelana; quand la barbe de l'épi et l'épi sont de niveau, Hostilina; Flora, quand il fleurit; Lacturnus, quand il blanchit; Matuta, quand il mûrit; enfin Roncina, quand il est coupé. Ceci prouve au moins avec quel soin un peuple agriculteur s'occupait de la formation de ce brin d'herbe sacré qui nourrit le monde. Rome avait ouvert ses temples à tous les dieux inimaginables, à l'exception d'un seul, c'était la pauvre *Quies*, la déesse du Repos, que les turbulents Romains ne voulurent jamais accueillir dans l'enceinte de la ville, et dont ils laissèrent le temple hors de la porte Colline. C'est là un trait caractéristique du génie romain. (Voir saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, l. IV.)

ces divinités infâmes qui étaient l'apothéose des crimes de leurs adorateurs.

Au retour de notre visite à la Cloaca Maxima, nous entamons une longue discussion sur la dynastie des Tarquins, qui me semble avoir eu du bon, même au point de vue républicain. C'est Tarquin-le-Superbe qui a inventé le *système des pavots,* lequel a fait fortune, jusque dans ces derniers temps, parmi nos terroristes de 93 et nos socialistes égalitaires : tyrannie d'un seul ou de tous, c'est toujours à l'aide du même procédé; le digne Marat, l'aimable Saint-Just, le sentimental Robespierre, qui aimait à porter une rose à sa boutonnière, n'étaient que les plagiaires de ce bon roi de Rome qu'on nous représente faisant sa promenade matinale dans son parterre du Palatin :

> Et, s'il veut une tête, il prend un air badin
> Et s'amuse à couper les pavots du jardin.
>
> (PONSARD, *Lucrèce.*)

## XCV

# LA VATICANE

A M. MIDOU.

« On rencontre de temps en temps, sur les rayons d'une bibliothèque, certains volumes dans lesquels tout concourt à exprimer la pensée de l'auteur. Le texte l'énonce, les vignettes et les estampes en sont le commentaire, et la reliure elle-même, par sa couleur, par sa forme, par les figures qui y sont imprimées, s'harmonise avec le sujet de l'ouvrage. Voilà une image de ce grand livre que forment les monuments chrétiens des premiers siècles, dont Rome a conservé le dépôt. Les *inscriptions* sont le texte de ce livre. La lecture de ces vénérables pages est singulièrement imposante, surtout lorsqu'elles sont réunies en grand nombre, comme elles le sont dans le corridor qui sert d'avenue au *Musée du Vatican*. On a eu l'heureuse idée d'y placer face à face les débris de deux grandes littératures funèbres. D'un côté, le mur est en quelque sorte formé par les épita-

phes de Rome païenne, éclatantes et pompeuses. Le mur de l'autre côté se compose d'épitaphes des premiers chrétiens, brèves comme les soupirs de ces opprimés, et simples comme leur vie [1]. »

Ce long vestibule du Vatican est ainsi comme un livre en partie double ; à droite, les épitaphes païennes ; à gauche, les chrétiennes ; d'un côté, le passé qui est mort à jamais ; de l'autre, le passé qui revit dans le présent et qui se continuera dans l'avenir. Que de fois je me suis arrêté pour contempler ces monuments des vieux chétiens, comme dit l'inscription moderne, *monvmenta vetervm Christianorvm !* Ce sont nos ancêtres ; nous retrouvons nos parchemins et nos titres de noblesse dans ces inscriptions des pierres sépulcrales enlevées aux catacombes et incrustées dans les murs du Vatican : ce sont les manuscrits de pierre de ce poëme immortel qu'on appelle le Christianisme.

Comme ce vieux de la mort, *Old mortality*, dont parle Walter Scott, je me plais à épeler et à restaurer dans ma pensée ces épitaphes de mes aïeux martyrisés pour leur foi, qui est aussi la mienne. Quoiqu'elles soient bien connues et qu'elles aient été souvent reproduites, j'ai un bonheur filial à copier moi-même ces inscriptions ; en voici quelques-unes qui montrent encore comment les premiers chrétiens demandaient aux saints et aux martyrs de prier pour eux. Il est touchant de les entendre s'adresser à un petit enfant de deux ans :

[1] Mgr Gerbet ajoute : « Le musée du Collége romain, les portiques, les murs, les chapelles souterraines de plusieurs églises, nous offrent, réunis ou épars, quelques autres feuillets de ce livre monumental. Il a aussi ses *estampes* et ses *vignettes* : on peut donner ce nom aux premières œuvres de l'art chrétien dans les catacombes. »

PETE PRO PARENTES TVOS
MATRONATA MATRONA
QVE VIXIT AN. II D. LII.

« Prie pour tes parents, Matronata Matrona, qui vécut 2 ans 52 jours. »

DENIANVS FIDELIS IN PACE QVI VIX
IT AN. XXI M. VIII. DIES
XVI ET IN ORATIONIS TVIS
ROGES PRO NOBIS QVIA SCIMVS TE IN ☧

« Denianus, fidèle, en paix, qui vécut 21 ans 8 mois 16 jours, dans tes prières demande pour nous, car nous te savons dans le Christ. »

OCTAVIÆ MATRONÆ
VIDVÆ DEI.

« A Octavie, matrone, veuve de Dieu. »

PEREGRINA VIXIT
AN. VIIII, M. VIIII. D. V.

« En pèlerinage elle a vécu 9 ans 9 mois 5 jours. »

Au bout de ce grand corridor des inscriptions, dont la collection est due à Pie VII, on trouve à gauche une petite porte avec cette inscription : *Bibliotheca Vaticana.* On frappe d'abord un coup modeste; on attend, on ne vous ouvre pas. Un gardien qui se promène me dit nonchalamment : Plus fort! Je réitère avec vigueur, pas de réponse. Le gardien repasse, et me répète le mot de l'Évangile : *Pulsate et aperietur vobis.* Je redouble avec un *crescendo* formidable, en joignant la voix aux coups. *Sésame, ouvre-toi!* Enfin un pas lourd s'approche, une main soupçonneuse entre-bâille la porte. C'est un des bibliothécaires qui, ennuyé d'être distrait de ses études, faisait sans doute la sourde oreille. La plupart des vi-

siteurs s'impatientent et s'en vont; ma persévérance sembla plaire à ce brave homme qui fut très-gracieux.

Il y avait, vers 1440, au couvent de Saint-Marc à Florence, un pieux et savant Dominicain, nommé Thomas de Sarzane, qui était un ami de Frà Angelico; il fut chargé de compléter et de classer la bibliothèque de Saint-Marc, devenue bientôt la plus riche bibliothèque de l'Italie, grâce à la munificence de Cosme de Médicis. Quand Thomas de Sarzane monta sur le Siége de saint Pierre, sous le nom de Nicolas V, il forma la bibliothèque du Vatican, et appela à Rome Frà Angelico pour peindre sa chapelle. Honneur donc à Nicolas V, pape admirable, dit le non suspect Valéry, digne précurseur de Léon X, et qui, moins vanté, ne fut pas moins que lui secourable aux lettres et aux arts! Il y a des bibliothèques plus riches en volumes, mais aucune n'est comparable à la Vaticane pour la splendeur du local et le choix des ouvrages. Contemplez cette salle, immense comme une basilique, coupée en deux nefs par des pilastres de marbre; ces armoires qui tapissent les murs renferment plus de 120,000 textes imprimés ou manuscrits, tous rares ou précieux. Parmi les merveilles de la Vaticane, il faut voir une bible grecque, en lettres majuscules, écrite sur la version des Septante; une bible en hébreu du duc d'Urbin; les Actes des Apôtres en grec, ornés de lettres d'or; un missel du temps du pape Gelade; un autre avec des miniatures merveilleuses de Clovius, élève de Jules Romain; le grand bréviaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie; l'autographe des *Rime* de Pétrarque; la Divine Comédie, copiée par Boccace pour son ami Pétrarque; l'autographe des trois pre-

miers chants de la Jérusalem, que le Tasse composa à Bologne à dix-sept ans, etc.

Cette salle, magnifiquement restaurée par Pie IX, renferme les présents faits aux Papes par les souverains de l'Europe, entr'autres deux candélabres de porcelaine de Sèvres offerts à Pie VII par Napoléon, un autre vase de Sèvres envoyé à Léon XII par Charles X; un vase en malachite, présent du tzar Nicolas à Grégoire XVI, et un Christ aussi en malachite donné par ses fils les grands-ducs de Russie.

Le célèbre cardinal Mezzofanti était conservateur de la Vaticane. Un jour le Pape le présente à un prince étranger, en disant : « Voici la Pentecôte vivante. — Non, très-Saint-Père, répondit l'illustre polyglotte, je ne suis qu'un vieux dictionnaire assez mal relié. »

A droite de la grande salle s'allongent de vaste galeries couvertes de fresques qui représentent les règnes de Nicolas V, Sixte-Quint, Pie VI, Pie VII, Papes qui ont fondé et agrandi la Vaticane. Il est fâcheux que ces peintures, dont le sujet est intéressant, soient si médiocres pour la plupart. Voilà le voyage et la mort de Pie VI à Valence; ici c'est l'épopée de Pie VII; le voici à Fontainebleau, *ad Fontem bellæ aqvæ*, comme dit l'inscription.

Faisons un tour dans le Musée Antique; ce qui nous impressionne le plus, c'est de contempler sous verre une chevelure de femme trouvée dans un tombeau païen; ces cheveux séculaires sont noirs et saupoudrés d'une poussière blanchâtre, comme si la main du dix-huitième siècle leur avait jeté un œil de poudre à la maréchale; c'est sans doute la poussière des os de cette femme

qui a blanchi sa chevelure. Quelle était cette fille de l'antiquité? Était-ce Délie, Cinthie, Lalagé ou cette Lycimnie, dont Mécène, si nous en croyons Horace, n'aurait pas voulu changer un seul cheveu contre l'opulence d'un roi de Phrygie?

Aut pinguis Phrygiæ mygdonias opes
Permutare velis crine Lycimniæ?

« Si quelque chose, ajoute Chateaubriand, emporte l'idée de la fragilité, ce sont les cheveux d'une jeune femme, qui furent peut-être l'objet de l'idolâtrie de la plus volage des passions, et pourtant ils ont survécu à l'empire romain. La mort, qui brise toutes les chaînes, n'a pu rompre ce léger réseau. » Les Romains, qui comptaient peu sur l'immortalité de l'âme, cherchaient, comme les Egyptiens, à donner l'immortalité à leurs corps. Ils avaient inventé un liquide, dont le secret est perdu, et dans lequel un cadavre, nageant entre deux tables de marbre creusées et hermétiquement scellées, se conservait pendant des siècles [1].

Allons contempler maintenant la véritable immortalité dans le Musée Chrétien, à l'entrée duquel on voit l'antique statue de saint Hippolyte assis sur un siége où

[1] Il arriva que sous le pontificat d'Alexandre VI, vers l'an 1500, selon Leander Albertus (*in Descriptione Italiæ*), on trouva dedans une sépulture le corps entier d'une très-belle jeune fille nageant dans une admirable liqueur, sur une table de marbre, la face si fraîche et si agréable, qu'elle semblait vivante. Elle avait les cheveux blonds et tressés sous un cercle d'or. Il y avait à ses pieds une lampe ardente, laquelle s'éteignit aussitôt que le sépulcre fut ouvert. Une inscription en caractères numéraux témoignait qu'il y avait treize cents ans que ce corps avait été mis là. Plusieurs conjecturèrent qu'il était de Tullia, fille de Cicéron. (Le P. Nicolas Bralion, de l'Oratoire, *les Curiosités de l'une et l'autre Rome*, p. 305, cité par Mary-Lafon, *Rome ancienne*.)

est gravé le calendrier pascal. Ce musée renferme les pièces justificatives des Actes des martyrs, fournies par les catacombes. Voyez dans ces armoires vitrées ces griffes de fer pour déchirer la peau, ces grattoirs pour l'enlever, ces tenailles qu'on faisait rougir au feu; voilà ce que nous offrent les païens. Les chrétiens nous montrent d'autres ustensiles : des fioles de verre pour recueillir le sang des martyrs, des cuillers et des chalumeaux pour boire le sang de ce Dieu qui fait les martyrs, tels sont les trésors de Rome souterraine avec les lampes, les calices, les crosses épiscopales, les anneaux, des fragments de sarcophage, des bas-reliefs en ivoire, des premiers essais de croix et de crucifix. Voici une collection de tableaux primitifs de l'école byzantine, transportés de Constantinople à Rome pour les soustraire aux iconoclastes. Le *menologue* ou calendrier grec de l'empereur Basile, orné de quatre cent trente brillantes miniatures qui représentent les saints de l'année grecque, avec des vues de monastères et d'églises, est un curieux monument byzantin de la fin du dixième siècle. Plus loin on trouve une collection de peintures sur bois des treizième et quatorzième siècles, la plupart de Giotto et de son école.

Au bout de ces galeries, une grille ferme l'entrée de l'ancien appartement Borgia; on l'ouvre pour nous montrer un riche cabinet en rotonde, au milieu duquel Pie IX a fait placer le magnifique prie-dieu en chêne sculpté qu'on vient de lui apporter de France, comme un hommage de la province de Tours et de ses évêques. Je ne l'avais pas vu quand il fut exposé à Paris, et je l'ai admiré à Rome. C'est un merveilleux ouvrage de sculp-

ture en bois avec des statuettes en ivoire; il a coûté dix ans de travail à l'artiste qui a gravé dans un coin cette recommandation : Le vœu de l'auteur est que son ouvrage ne soit jamais ni peint ni verni. Nous sommes glorieux pour la France de voir à Rome ce chef-d'œuvre remarquable par son exécution et par la pensée qu'on a eue de l'offrir par souscription à Pie IX. Ce monument de l'art français et de la piété française terminera dignement cette revue rapide de la Bibliothèque et du Musée Chrétien du Vatican.

« Toutes les nations chrétiennes, dit Mgr Gerbet, doivent une pieuse reconnaissance à cette antique Rome, qui nous a conservé les plus vieilles archives de la foi. Cette ville est le grand bibliothécaire de la chrétienté. D'autres villes peuvent cultiver avec plus d'éclat les sciences qui ont pour objet direct les jouissances et la parure de la vie terrestre : son privilége, à elle, c'est que le dépôt des origines saintes lui ait été confié par la Providence. C'est elle qui a reçu la mission de veiller sur lui avec amour, qui l'ouvre aux générations successives, qui l'illustre par les travaux de ses savants. Telle devait être, en effet, une des plus éminentes fonctions d'une ville destinée à être le centre du Christianisme. Il fallait qu'elle gardât, plus qu'aucune autre, la vive empreinte des clartés primitives de la révélation, qu'elle les réfléchît dans ses antiquités les plus hautes, voisines du temps où l'astre divin s'est levé : pareille à une montagne qui, laissant les élégances humaines aux villas de la prairie, couronne chaque jour son austère sommet des premiers rayons du soleil de Dieu. »

## XCVI

# TITUS, BALBINE ET CARACALLA.

A HENRI MÉRIMÉE.

*Alfana* vient d'*equus*, sans doute,
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.
(*Le Chevalier de Cailly.*)

Ce bon Titus, qui n'aimait pas à perdre sa journée et qui a donné son nom à une coiffure républicaine, ce Titus, surnommé les délices du genre humain, a été un persécuteur des chrétiens. Il s'était bâti des thermes non loin du Colysée, sur les ruines de la Maison Dorée de Néron. Ces thermes, devenus des ruines à leur tour, ne manquent pas d'intérêt; ce sont des salles voûtées que l'exhaussement du sol a rendues souterraines; les murs sont de briques revêtues de marbre; un pinceau romain, ou peut-être grec, a couvert les voûtes d'arabesques et de figures mythologiques; on y voit, comme dans un salon Louis XV, une foule de Vénus, d'Amours et de Bacchantes. Le custode, jeune homme très-intelligent, presque artiste et tout à fait antiquaire, nous allume des cierges au bout de plusieurs longs roseaux liés

ensemble, pour nous faire examiner ces gracieuses peintures dont Raphaël, dit-on, s'est inspiré dans les arabesques des loges du Vatican. Le custode nous montre la niche où était le Laocoon, et nous fait remarquer que, dans ces salles, les fenêtres sont très-hautes et au-dessus des portes; les anciens ne tenaient nullement à regarder par la fenêtre, et aimaient à murer leur vie intérieure. On retrouve ici des bassins et des jets d'eau, et tout autour des caisses en pierre pour mettre des fleurs, comme dans nos jardinières modernes.

Nous nous rappelons que c'est aujourd'hui la station à Sainte-Balbine, et nous nous y rendons par le Colysée et la *Via Gregoriana*. Cette église est bâtie au-dessus des thermes de Caracalla, sur une colline séparée de l'Aventin par une petite vallée solitaire, un vrai coupe-gorge, où les Romains, qui avaient forgé des dieux pour tous les métiers, avaient élevé le temple de Laverna, déesse des voleurs, qui avaient pris de leur patronne le nom de *Laverniones* :

> Pulchra Laverna,
> Da mihi fallere, da justo sanctoque videri,
> Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem.
> (HORACE, *Epist.* I, 16.)

Je trouve une foule de pèlerins qui prenaient comme moi le chemin escarpé et encaissé de haies qui mène au mont de Sainte-Balbine; c'était aussi le rendez-vous de mendiants de tout âge et de tout sexe, aveugles agitant leurs sébiles de bois, épileptiques et paralytiques couchés sur leurs lits comme dans la scène de l'Évangile. Ces mendiants de Rome ont des façons de Bélisaire

en sollicitant vos aumônes. Ils commencent par vous appeler *benefattore mio*, ne voulant ni douter de votre charité, ni vous faire douter de leur reconnaissance; puis ils ajoutent : *Fate ben per voi*, faites-vous du bien à vous-mêmes, faites la charité à vos âmes. Montaigne rappelle cette même formule qu'il remarqua aussi quand il était à Rome. Cela me paraît très-beau; la charité est bonne au corps de celui qui reçoit et à l'âme de celui qui donne. C'était un proverbe en Espagne comme en Italie; on en voit la preuve dans une Nouvelle de Cervantes, le licencié Vidriera, que Louis Viardot a imitée sous ce titre heureux : le *Petit-fils de Sancho Panza*. Le licencié, qui a le ventre aussi bourré de proverbes que l'écuyer de Don Quichotte, dit à un frère quêteur : *Frère qui demande pour Dieu, demande pour deux*. C'est à dire, dit le commentateur Juan de Mallara, que le pauvre demande l'aumône pour le salut de son corps et pour le salut de l'âme de celui qui lui donne, puisqu'il lui fait faire une bonne action.

Moines de toutes couleurs, pèlerins et pèlerines, montaient la colline avec moi en chantant des cantiques; à notre gauche, se développaient les énormes ruines des thermes de Caracalla; mais le but de notre pèlerinage était le sommet de la sainte colline.

C'était l'an 132 de Notre-Seigneur, sous l'empire d'Adrien. Le Pape saint Alexandre est accusé et convaincu d'avoir converti plusieurs sénateurs, et même le préfet de Rome, Hermès, avec toute sa famille : aussitôt la foudre gronde dans l'Olympe du Palatin; du palais impérial descend l'ordre d'arrêter le Pontife et ceux qu'il a christianisés. Hermès est remis à la garde du tribun

militaire Quirinus, qui a une fille appelée Balbine. Cette jeune vierge, atteinte d'une grave maladie, s'approche un jour du martyr avec une pieuse compassion, et baise ses chaînes. A l'instant elle est guérie, et se fait chrétienne avec son père. Quirinus, de soldat de l'empereur devient soldat du Christ, et le confesse au milieu des tourments. Digne fille d'un tel père, Balbine se consacre aux devoirs d'une charité héroïque, si périlleuse à cette époque de persécutions. Après une vie de sacrifices et de bonnes œuvres, elle alla reposer auprès de son père, sur la voie Ardéatine, dans la catacombe à qui son nom fut donné. Le Pape saint Marc lui dédia cette église, qui fut bâtie, sans doute, sur un monument ancien, car des fouilles opérées dans ses souterrains ont fourni de belles mosaïques, des pierres fines et des fragments de marbre. Aujourd'hui cette église isolée a tout à fait l'air d'une petite paroisse de village perdue dans la campagne, quoiqu'elle soit encore dans l'enceinte de Rome. Elle a des catacombes dans ses environs, qu'on désigne ainsi : *Cœmeterium S. Balbinæ alias S. Marci Papæ inter viam Appiam et Ardeatinam.* Aujourd'hui Sainte-Balbine, en raison de la station, était jonchée de fleurs et de feuillage. Du haut du portique, exhaussé de quelques marches, on a une vue très-belle: en face, de l'autre côté de la vallée, la villa Mattei et ses jardins, le Latran et une ligne d'aqueducs; en bas, la vallée d'Egérie, les thermes de Caracalla, et le couvent de Saint-Sixte-le-Vieux, où j'envoie par la pensée un souvenir au Père Besson. Sainte-Balbine est simple et modeste comme une église rurale. La *tribuna* est peinte à fresque par Antonio Fontebuoni ; aux pieds de Jésus-Christ

on voit Balbine entre son père, le tribun romain et le Pape saint Alexandre. Le fond de l'abside offre une niche en mosaïque, et un fauteuil pontifical en marbre. Dans la chapelle, à droite, on trouve un beau bas-relief de la Crucifixion par Mino da Fiesole; d'après l'inscription, cette œuvre florentine vient des grottes vaticanes, où elle ornait un autel élevé par le cardinal Pietro, depuis Pape sous le nom de Paul II. On voit, à gauche, le tombeau sculpté en mosaïque d'Étienne de Surdis, chapelain du Pape, mort en 1300; ce nom est français. C'est l'œuvre de Jean, fils de maître Cosme, nous apprend une inscription gothique que j'eus peine à déchiffrer :

† IOHS . FILIVS MAGRI . COSMATI . FECIT HOC OPVS.

A l'église sont annexées des ruines, avec une tour en briques tronquée et une enceinte fortifiée. Quand on fait un tour derrière l'église, on se trouve en pure campagne, dans un chemin de traverse encaissé de haies sèches; l'aspect du pays et l'affluence des pèlerins me rappelaient un *pardon* de Bretagne.

Saint Ignace prenait souvent cette église comme but de ses pèlerinages pendant son séjour à Rome :

O collines des saints! l'arbre dominicain
Qui vit saint Dominique et saint Thomas d'Aquin,
Refleurit à Sainte-Sabine;
Saint Onuphre voyait Saint Philippe le soir,
Et, devenu romain, saint Ignace allait voir
Dans son temple sainte Balbine.

Notre pèlerinage accompli, nous pouvons nous permettre, en redescendant la colline, de visiter les thermes

d'Antonin Caracalla, ne serait-ce que pour faire épanouir la figure de ce digne custode qui nous attend avec une impatience d'antiquaire; c'est peut-être un descendant de ce bon Cucumion, dont le Père Marchi a découvert l'épitaphe, et qui avait pour métier de garder les vêtements des baigneurs qui entraient aux thermes, métier qui avait le mérite de s'exprimer en latin par un seul mot, *capsarius*.

A l'instar de Dioclétien, qui se fit jardinier à Salone, ces ruines impériales se sont faites potagers. Elles sont encore colossales. C'est là qu'on a trouvé le torse du Vatican, l'Hercule et le Taureau Farnèse, que nous verrons à Naples, et une multitude d'autres objets d'art. Un escalier moderne vous fait monter sur le dos du colosse, d'où on a une vue d'ensemble sur ce gigantesque édifice des plaisirs romains. Il y avait là des salles, des théâtres et des promenades pour vingt-cinq mille oisifs, et trois mille personnes pouvaient s'y baigner à la fois. Les Romains modernes n'ont plus les goûts de leurs ancêtres sous ce rapport; ils ne se baignent plus. Le docteur Pantaleoni nous assurait l'autre jour que, d'après ses calculs, il ne se prenait guère à Rome plus d'un quart de bain par personne pendant une année. J'aime à croire que c'est une plaisanterie; il faut dire aussi que les Romains n'ont plus de ces thermes magnifiques qui sollicitaient la propreté et l'amour du bain. Tout ce que je puis dire, pour mon compte, c'est qu'en prenant un bain, près du Tibre, à la queue du clavecin Borghèse, j'ai maudit la fraîcheur des baignoires, qui sont très-longues à s'échauffer. A Rome, baignoires, cuvettes, bien d'autres choses encore, tout est en marbre; et c'est

glacial, en vérité. J'ai été tenté plus d'une fois de m'écrier, comme Jugurtha dans son humide prison : Par Hercule ! les étuves sont froides à Rome.

Au dix-septième siècle, les thermes d'Antonin Caracalla servaient à jouer au ballon, comme nous le raconte le cardinal de Retz dans son premier voyage à Rome en 1638 ; il n'avait alors que vingt-quatre ans [1].

J'ai voué une vive reconnaissance à Caracalla et à ses thermes, parce qu'ils m'ont fait trouver une étymologie longtemps poursuivie en vain. Vous avez peut-être des sympathies pour cette assemblée de burgraves qui s'ap-

[1] Je fis le tour de la Lombardie, et je me rendis à Rome sur la fin de septembre. M. le maréchal d'Estrées y étoit ambassadeur. Il me fit des leçons sur la manière dont je devois vivre, qui me persuadèrent, et quoique je n'eusse aucun dessein d'être d'église, je me résolus d'acquérir à tout hasard de la réputation dans une cour ecclésiastique où l'on me verroit avec la soutane. J'exécutai fort bien ma résolution ; je ne laissai pas la moindre ombre de débauche ou de galanterie : je fus modeste au dernier point dans mes habits ; et cette modestie qui paraissoit dans ma personne étoit relevée par une très-grande dépense, par de belles livrées, par un équipage fort leste, et par une suite de sept ou huit gentilshommes, dont il y en avoit quatre chevaliers de Malthe. Je disputai dans les écoles de sapience, qui ne sont pas à beaucoup près si savantes que celles de Sorbonne ; et la fortune contribua encore à me relever. Le prince de Schemberg, ambassadeur d'obédience de l'Empire, m'envoya dire, un jour que je jouois au ballon dans les Thermes de l'empereur Antonin, de lui quitter la place, et je lui fis répondre qu'il n'y avoit rien que je n'eusse rendu à Son Excellence, si elle me l'eût demandé par civilité ; mais puisque c'étoit un ordre, j'étois obligé de lui dire que je n'en pouvois recevoir d'aucun ambassadeur que de celui du roi mon maître. Comme il insista et qu'il m'eut fait dire pour la seconde fois par le doyen de ses estafiers de sortir du jeu, je me mis sur la défensive ; et les Allemands, plus par mépris, à mon sens, du peu de gens que j'avois avec moi que par autre considération, ne poussèrent pas l'affaire. Ce coup porté par un abbé tout modeste à un ambassadeur qui marchoit toujours avec cent mousquetaires à cheval fit un grand éclat à Rome, et si grand que Roze, que vous voyez secrétaire du cabinet et qui étoit ce jour-là dans le jeu du ballon, dit que feu M. le cardinal Mazarin en eut, dès ce jour-là, l'imagination saisie et qu'il lui en a parlé depuis plusieurs fois.

pelle *la diète germanique;* je dois pourtant vous dire qu'une chose me tourmentait l'esprit à son endroit, c'est que, comme tout le monde, j'attachais à ce mot *diète* une idée d'abstinence qui me semblait fort mal s'accorder avec les principes de la diplomatie allemande. Au congrès de Vienne, n'a-t-on pas mis sur le tapis le mérite des divers fromages? M. de Metternich vantait certain produit allemand; mais M. de Talleyrand expédia un courrier à franc étrier, qui rapporta en croupe un fromage de Brie, auquel il fallut décerner la palme. Mais d'où vient donc ce nom de *diète?* Le digne custode de Caracalla, qui est savant comme un académicien, vient de me tirer de peine en me montrant, aux deux extrémités de la cour sud-ouest des thermes, les restes de deux salles de forme octogone, qui servaient, assure-t-il, de salle de festin et de conversation, et qui se nommaient *diætæ;* on appelait aussi *diætarius* ou *diætarchus* l'esclave chargé de surveiller le service de la table, comme on le voit, ajoutait mon custode, dans Pline-le-Jeune, Ulpien, et dans diverses inscriptions. Eh bien! ne pensez-vous pas, comme moi, que c'est de ces salles à manger appelées *diætæ* que vient le mot *diète*, appliqué aux assemblées délibérantes de ces bons Allemands, qui aiment tant à s'entretenir des affaires publiques *inter pocula?* Je vous assure que cette explication, que je prétends excellente, selon l'usage des étymologistes, m'a soulagé d'une grande perplexité; vous me comprendrez, vous qui savez « tout ce qu'une bonne étymologie apporte de douceurs et de consolations en voyage et même dans l'exil! »

## XCVII

# LA STATUE DE BIBIANE.

A ALBERT BARRE.

Vendredi 11 mars.

On ne peut faire un pas à Rome sans marcher dans le sang des martyrs. L'autre jour, me trouvant sur la place de Sainte-Marie-Majeure, je pris au hasard une rue montueuse, qui me fit passer sous l'arc triomphal dressé par Aurélius Victor à l'empereur Galien et à sa femme Salonine. J'arrivai bientôt à l'église de San-Vito, élevée en l'honneur de l'enfant martyr dont j'ai parlé (Lettre LXXVII). Elle fut bâtie sur l'emplacement de l'ancien abattoir, *Macellum Livianium*, dont le nom fut changé par saint Grégoire-le-Grand en celui de *Macellum Martyrum*, abattoir des martyrs, en souvenir de la boucherie des chrétiens qui y eut lieu. On voit dans l'église, sous une grille de fer, une pierre qu'on appelait la *Pietra Scelerata*, parce qu'elle servait de base au supplice des confesseurs du Christ. On amène ici les gens

mordus par les chiens enragés. Don Federigo Colonna, duc de Palliano, y ayant été guéri de la rage en 1620, restaura magnifiquement l'église, que Grégoire XVI fit réparer entièrement par les soins du cardinal Tosti. Le Le couvent de San-Vito sert de retraite préparatoire aux enfants pauvres qui font leur première communion. C'est une heureuse idée de les préparer à ce premier grand acte de leur vie dans l'église d'un enfant martyr. Une inscription rappelle qu'en 1847 Pie IX vint voir ces jeunes néophytes, et leur parla comme le divin Maître qui laissait venir à lui les petits enfants.

On trouve plus loin, au fond d'une cour, sur l'emplacement des thermes de Gordien, l'église de Saint-Eusèbe, prêtre et martyr, mort de faim par ordre de Constance. La voûte est peinte par Mengs. Presque en face se dressent des ruines antiques, des murs pantelants, d'un effet pittoresque. C'est ce qu'on appelle les trophées de Marius; c'est là qu'étaient placés ces deux énormes bas-reliefs en marbre que vous avez vus sur la balustrade du Capitole.

En poursuivant sa route on touche aux steppes des faubourgs de Rome; c'est déjà la campagne, c'est presque le désert; là s'élève l'église de Sainte-Bibiane, isolée et oubliée, et que je trouve fermée. Un moine de Saint-Antoine y vient dire la messe à six heures du matin pour les paysans des environs, et puis s'en va, *la chiave nella tasca,* à ce que me dit un *contadino* de l'endroit. Ici les jardins potagers poussent au milieu des ruines, qui contiennent une population de paysans et de maraîchers.

Quand on ne peut entrer, il faut faire le tour exté-

rieur de l'église et de ses catacombes, et on se trouve devant les murailles de la Ville-Éternelle, avec leurs tours carrées en briques et leurs larges créneaux. A droite, on voit les ruines antiques du temple de Minerva Medica; là-bas la Porta Maggiore, le Latran, Sainte-Croix-de-Jérusalem, et une ligne d'aqueducs rompus et taris, qui portaient l'eau des montagnes à Rome, la grande Altérée.

Aujourd'hui, c'est la station du Carême à Sainte-Bibiane [1]; cette église est ouverte une fois par an; nous en profitons pour la visiter. Elle fut bâtie en 363 sur l'emplacement de la demeure de la sainte. Les païens durent accueillir avec ironie cette humble église, élevée dans un coin de cette Rome qui avait encore à cette époque de si magnifiques temples pour ses faux dieux. On appelait alors ce lieu *ad Ursum pileatum*, à cause d'une statue d'ours coiffé du *pileus*, qui se trouvait là.

Bibiane était fille de Flavien, préfet de Rome, qui fut dégradé comme chrétien, sous Julien l'Apostat, marqué de la flétrissure des esclaves, et relégué aux Eaux Taurines, où il mourut en confessant le Christ. Sa mère, Dafrose, fut aussi reléguée hors de Rome et décapitée. Après la mort de ses parents, Bibiane et sa sœur Démé-

[1] Les stations sont, en quelque sorte, des processions dans le temps. Durant l'espace de seize ou dix-sept siècles, les chrétiens de Rome ont été convoqués chaque année, à certains jours, pour visiter les églises des martyrs. Chaque génération défile périodiquement devant leurs tombeaux. Cet usage a eu ses commencements dans les réunions des Catacombes, où les chrétiens s'animaient pour les saints combats, et se revêtaient, suivant l'expression de saint Paul, de l'armure du salut. C'est pour cela qu'on leur a donné le nom de stations, qui désignait dans la langue des Romains les postes militaires. (Mgr Gerbet.)

tria furent dépouillées de tous leurs biens. Apronianus, préteur de Rome, les fit enfermer ici même dans leur propre maison, et les condamna à mourir de faim. Mais les généreuses vierges eurent recours à Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui envoyait leur pain aux Pères du désert par l'entremise des aigles et des lions. Dieu leur conserva miraculeusement la vie. Au bout de plusieurs jours de captivité et d'abstinence complète, elles parurent plus fraîches et plus belles que jamais, ce qui étonna grandement le préteur. Il essaya de les amener au culte des dieux de Rome, leur promettant la remise de leurs richesses confisquées, la faveur impériale et de brillantes alliances, et les menaçant, si elles refusaient, des fouets et de la hache. Elles refusèrent : Démétria fut frappée sous les yeux de sa sœur ; Bibiane est livrée à une femme très-habile dans l'art de séduire, nommée Rufina, mais elle déjoue tous ses artifices [1]. Le préteur ordonne à ses licteurs de dépouiller la jeune vierge, de l'attacher à une colonne, les mains liées, et de la battre à coups de lanières plombées, jusqu'à ce qu'elle expirât. Son corps demeura deux jours sur le *Forum Boarium,* que nous avons vu l'autre jour près de Saint-Georges en Vélabre ; ce corps sacré, abandonné à l'entrée de l'égout des Tarquins, était destiné à servir de pâture aux chiens; mais ces animaux le respectèrent. Un prêtre, nommé Jean, ensevelit Bibiane pendant la nuit à côté de sa mère et de sa sœur, dans la catacombe qui était sous leur maison, et sur laquelle une dame romainé, Olympiana Flaviana, éleva l'église que nous visitons aujourd'hui. En y

[1] Rufinæ mulieri vaferrimæ seducenda traditur, sed superavit insidias. (*Acta.*)

entrant, on voit contre la porte, à gauche, la colonne de rouge antique où Bibiane fut attachée et flagellée jusqu'à ce qu'elle rendît son âme à Dieu. Dans ses catacombes on ensevelit une grande multitude d'autres martyrs, comme le rapporte l'inscription gravée sous le joli portique élevé par Urbain VIII, sur les dessins du Bernin :

HÆC EST VIA, QUA ITVR AD LOCVM
QVOD VOCABATVR
ANTIQVO TEMPORE
VRSI PILEATI,
ET MODERNO TEMPORE
MONASTERIUM S. BIBIANÆ :
IN QVO LOCO FVERVNT SEPELITA
QVINQVE MILLIA DVCENTA SEXAGINTA
ET SEX MILLIA CORPORA
SS. MARTYRVM,
ABSQVE PVERIS ET MVLIERIBVS,
ET IBIDEM EST INDVLGENTIA
MAXIMA, PROVT IN CHRONICIS
VERACITER ENARRANTVR,
SCILICET ETIAM SEPTEM MILLIA
AN. I. FESTO OMNIVM SANCTORVM
VSQVE AD OCTAVAM.

« Ce chemin conduit au lieu appelé autrefois l'*Ours coiffé* et aujourd'hui *Monastère de Sainte-Bibiane*. Dans ce lieu furent ensevelis CINQ MILLE DEUX CENT SOIXANTE ET SIX MILLE corps de saints martyrs, sans compter les enfants ni les femmes. Une très-grande indulgence y est attachée, selon qu'il est véritablement rapporté dans les chroniques, à savoir de sept mille

ans, depuis le jour de la fête de Tous les Saints jusqu'à son octave [1]. »

On retrouve ici l'usage des indulgences pratiqué dès les premiers siècles.

Une des chapelles de l'église offre un singulier tableau; de pieux personnages, en robe rouge, y entourent un médaillon soutenu par des anges; c'est le portrait d'un jeune prince couvert d'une armure, dont les traits rappellent la race espagnole, peut être Charles II ou Charles III. Voici l'inscription .

REGNA CREANT REGES, SED TE QVO NOMINE DICAM
**CAROLE**, QVEM REGEM MVNDVS VTERQVE FACIT?

C'est évidemment un de ces descendants de Charles-Quint, qui avaient les deux mondes sous leur sceptre, et dans l'empire desquels le soleil ne se couchait jamais.

Sur les colonnes de granit rose de la nef court un attique couvert de fresques remarquables; Pierre de Cortone et Ciampelli s'y sont partagé la vie de Bibiane et de sa sœur. Les fresques de gauche, supérieures aux autres, sont de Pierre de Cortone; on y voit la vierge, vêtue d'une robe verte, refuser avec indignation les infâmes propositions de Rufine. Voici les deux sœurs devant

[1] Ce joli nom de Bibiane est parfois écrit Viviane comme dans cette épitaphe qu'on lit sur une dalle de l'église:

ANNO DOMINI M. CCCX
HIC REQVIESCIT DNA LVCIA
ABBATISSA MONASTERII SCE VIVIANE.

Viviane est aussi le nom de la fée bretonne qui a enchanté l'enchanteur Merlin. Brizeux compare à Merlin le voyageur qui ne peut plus quitter Rome :

Captif comme Merlin dans un cercle enchanté.

Apronianus; Démétria expire et tombe sur les marches du prétoire. Bibiane, dépouillée de ses vêtements, est flagellée; elle lève les yeux au ciel, où les anges lui apportent la palme du martyre. Au fond du tableau, on aperçoit le Colysée.

Entre ces peintures, Pierre de Cortone a peint deux portraits en pied de la blonde Démétria et de saint Flavien, père des deux sœurs.

Agostino Ciampelli a représenté, dans les fresques de droite, le corps de Bibiane jeté dans le *Forum Boarium*, et respecté par les chiens, à la grande surprise des spectateurs païens. Voici le prêtre Jean qui ensevelit Bibiane, à la lueur des torches, dans les catacombes. Enfin la matrone Olympina fait élever l'église de Sainte-Bibiane. Dans l'intervalle de ces peintures, on voit les portraits de Dafrose et d'Olympina, qui tient à la main le plan de l'église.

Sous le maître-autel, une magnifique urne d'albâtre oriental renferme les reliques des deux sœurs et de leur mère. Mais la merveille de cette église isolée, c'est la délicieuse petite statue de Bibiane placée sur le grand autel. C'est un des premiers ouvrages de sculpture du Bernin, et son chef-d'œuvre, à notre avis [1].

Bibiane est petite et mignonne, et à cet âge charmant où l'enfance se retire à regret pour faire place à la jeunesse; son corps délicat, chastement noyé dans des flots

[1] On ne comprend pas vraiment la sévérité inexorable et la critique absurde de Milizia au sujet de cette statue : « *Senza nobiltà e senza bellezza di forme; mal vestita : fin il manto è cinto da una larga fascia ; e qual donna si cinge il mantiglione, e qual uomo il tabarro? Si sforza di esprimere e non esprime niente: pure si la questa per una delle megliori opere Berninesche.* » (*Dell 'arte di veder nelle belle arti.*)

de draperie, comme Bernin sait en sculpter, est appuyé à la colonne triomphale du martyre. La vierge a les yeux au ciel et une palme à la main; ses lèvres commencent un sourire angélique; elle semble avoir déjà un avant-goût de la béatitude qu'elle a méritée. Le ciseau grec n'a rien fait de plus charmant, le ciseau chrétien rien de plus religieux; cette heureuse statue respire une fleur de jeunesse et de grâce pieuse, digne du jeune sculpteur qui l'a taillée en l'honneur d'une jeune martyre de douze ans.

## XCVIII

# LE JOUR DES PALMES.

A M. L'ABBÉ LAPORTE,

CURÉ DE NOYANT.

Dimanche 20 mars.

Tandis que vous célébrez modestement, dans votre église de campagne, que j'aime tant, la fête des Rameaux, voici comment elle se passe à Saint-Pierre. Le Souverain-Pontife, porté sur la *sedia gestatoria* [1], conduit cette marche triomphale que l'Église appelle une procession. Elle se développe sous le grand portique appelé le Paradis de saint Pierre, et rentre dans la basilique, où elle déroule pendant une heure son flot majestueux. Rien de plus magnifique que cette foule de cardinaux, d'évêques, de patriarches orientaux avec

[1] Dans sa *Danse des Morts*, Holbein a peint le Pape sur la *gestatoria*, porté par quatre estafiers-squelettes et escorté par deux autres morts équipés en gardes Suisses qui s'avancent, la plume sur l'oreille, de l'air le plus fanfaron du monde. Vous savez qu'au couronnement d'un Souverain-Pontife on brûle devant lui des étoupes en disant : *Pater Sancte, sic transit gloria mundi.*

leurs costumes splendides; la procession est escortée par les gardes-nobles, les suisses, la garde palatine, les officiers de l'armée française, et suivie par le corps diplomatique et par les étrangers qui ont obtenu cette faveur; tous balançant dans leurs mains la longue palme qu'ils ont reçue du Saint-Père. Ces palmes sont de très-longues branches de palmier desséchées, jaunes comme de l'or, artistement roulées, plissées, ornées et terminées par une pointe barbelée comme un épi de blé. Rien n'est gracieux comme cette lance flexible et pacifique, quand la main qui la porte lui imprime de légères ondulations. Lorsque Sixte-Quint fit dresser l'obélisque de Néron sur la place Saint-Pierre, on sait que cette entreprise eût manqué sans la présence d'esprit d'un homme qui cria de mouiller les cordes. C'était un capitaine de bâtiment Génois, nommé Bresca. En récompense, il obtint du Pape, pour lui et ses descendants, le privilége de vendre au Palais Apostolique les palmes des Rameaux. La famille Bresca, qui habite San-Remo, dans la rivière de Gênes, est encore en possession de ce privilége. Le palmier est un arbre biblique; il nous rappelle les scènes patriarcales, Moïse au bord du Nil, la fuite en Égypte, l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem. La palme est un signe de la victoire des martyrs qu'on trouve souvent gravé sur les *loculi* des catacombes. On récite dans l'office de ce jour un passage de l'Exode que j'ai paraphrasé ainsi :

En ce temps là sortis des terres Égyptiennes,
Les enfants d'Israël campèrent les premiers
Au lieu qu'on nomme Elim, près des douze fontaines,
Sous les ombrages frais des soixante palmiers.

Mais voici du désert les lignes enflammées,
Un cri de désespoir jusqu'au ciel s'entendit;
Le Seigneur eut pitié des tribus affamées,
Sur les murmurateurs la manne descendit.

C'était alors le temps du symbole biblique,
Nous nageons maintenant dans la réalité,
Chaque jour à l'autel la manne évangélique
Donne aux cœurs affamés le pain d'éternité.

Pendant la procession, en entendant chanter par de si belles voix l'hymne : *Gloria laus et honor*, nous nous rappelions qu'elle avait été composée en France par un Français, par Théodulphe, abbé de Floriac, nommé évêque d'Orléans par Charlemagne. Accusé à tort d'avoir trempé dans la révolte de Bernard, roi d'Italie, il fut emprisonné à Angers par Louis-le-Débonnaire, qui ne mérita pas son surnom ce jour-là. Théodulphe composa ce cantique pendant sa captivité, et, le dimanche des Rameaux, il le chanta sur un air touchant, au moment où l'empereur, à la suite de la procession, passait sous les murs de la prison. Les paroles et la musique émurent le cœur de Louis-le-Débonnaire, et valurent la liberté à Théodulphe[1]. Cette hymne, dit M. Félix Clément, est chantée plus de fois dans la chrétienté, le jour des Rameaux, que ne l'a jamais été, dans l'antiquité, aucune rapsodie d'Homère.

Il y avait aujourd'hui une multitude immense dans la basilique Vaticane. Saint-Pierre est si grand qu'on pouvait encore y circuler à l'aise, excepté dans le centre. Pendant la grand'messe, je m'écartai de cette foule com-

[1] E restata poi questa sagra *canzona* nella chiesa, come molto propria per la funzione di questo giorno. (*Uffizio della settimana santa.*)

posée d'étrangers trop souvent bruyants et indécents, et je me retirai à l'écart au fond d'une des grandes nefs de droite, où je pouvais me croire seul dans une autre église, et où je n'entendais plus que des rumeurs lointaines et des chants étouffés. Voilà ce qu'il y a de délicieux à Saint-Pierre : c'est qu'on y trouve tour à tour, à sa volonté, la foule et la solitude, le bruit et le silence, le spectacle et la prière.

Je reviens me mêler à la foule pour entendre le chant si dramatique et si touchant de la Passion; un ténor chante le récit, un contralto redit les cris des témoins, des juges et des bourreaux, et une basse profonde répète les paroles du Sauveur. Le chœur éclate en un chant original et profondément accentué en jouant le rôle des Juifs déicides; le *Crucifige*, le *Barrabas!* font un effet saisissant.

Il était près de deux heures quand la messe fut terminée.

Combien nous avions envié le bonheur de ceux qui avaient reçu une palme des mains de Pie IX! Ce soir, Mgr Borromée nous fait une aimable surprise en nous envoyant une de ces belles palmes bénies par le Saint-Père; nous l'emporterons enlacée à notre bourdon de pèlerin, selon la recommandation que Béatrice fait à Dante dans le Purgatoire :

> Voglio anche, e se non scritto, almen dipinto
> Che il te ne porti dentro a te per quello
> Che si reca il bordon di palma cinto.

Pendant les cérémonies solennelles de Saint-Pierre, ma pensée s'est reportée plus d'une fois vers l'humble

église de mon enfance; voici ce qu'elle m'a inspiré et ce que je vous dédie :

En admirant ici ce vaste entassement
De temples et de dômes,
Qui cause au pèlerin un éblouissement
Au milieu des deux Romes,

Et jusque dans Saint-Pierre, oui, même en le voyant,
Pourquoi donc ma pensée
Vient-elle t'évoquer, église de Noyant
Lointaine et délaissée ?

C'est une pauvre église au toit sombre et moussu
Que l'église que j'aime,
Église de campagne où le temps a tissu
Pour moi tout un poëme.

O jours de mon enfance, ô jours de pureté,
De retraite et de grâce,
Je crois revoir encor, dans la sainte cité,
Votre ombre qui repasse !

O retraite du temple, ô soupirs enivrants,
O divins sacrifices,
Quoi ! faut-il donc, hélas ! n'avoir que ses douze ans
Pour goûter vos délices ?

Rappelez-moi ce jour, jour de suave odeur
Qui vit naître la Vierge :
L'autel plein de flambeaux rayonnait, la candeur
Parfumait chaque cierge ;

L'encens à flots charmants sortait de l'encensoir
Sous les arches voilées,
Qui fumaient doucement comme on voit vers le soir
Les ombreuses vallées.

En teignant le vitrail qui d'or étincelait,
Tel qu'un rayon de grâce
Un rayon de soleil sur mon front ruisselait
A travers la rosace.

Oh ! je crois retrouver tous tes heureux sanglots,
Communion première ;
Je vois encor les pleurs qui ruisselaient à flots
Des beaux yeux de ma mère.

Anges qui recueilliez ses pleurs dans l'urne d'or
Offerte à Dieu lui-même,
Renversez-les sur moi, qu'ils me lavent encor
Comme un nouveau baptême !

O l'amour d'une mère, ardente affection
Qui jamais ne se lasse,
Comme celle de Dieu pour sa création,
Non, rien ne te remplace !

# XCIX

## LA SCALA SANT

A M. L'ABBÉ SIBO

ROME
PER PASCHALES FERIAS AN. M
JESVS CHRISTV
VIDIT ME SVVM CORPVS
PAROCHIALI ECCI
LAVRENTII ET LU

Ce pieux souvenir, imprimé
nous a été distribué ce matin,
dans l'église de Saint-Laurent
roisse, une des plus pauvres,
moins touchantes de Rome; el
fragment du gril ou lit de fer
rent fut couché, tandis qu'on
bons ardents. « Les âmes, dit
bet, qui ont ce qu'il faut pou

## XCIX

# LA SCALA SANTA.

A M. L'ABBÉ SIBON.

Mercredi saint, 23 mars.

ROMÆ
PER PASCHALES FERIAS AN. M. D. CCC. LIII
JESVS CHRISTVS
VIDIT ME SVVM CORPVS SVMENTEM
PAROCHIALI ECCLESIA
LAVRENTII ET LUCINÆ.

Ce pieux souvenir, imprimé sur une petite carte, nous a été distribué ce matin, après la communion, dans l'église de Saint-Laurent-et-Lucine, notre paroisse, une des plus pauvres, mais non pas une des moins touchantes de Rome; elle expose à nos yeux un fragment du gril ou lit de fer sur lequel le diacre Laurent fut couché, tandis qu'on mettait dessous des charbons ardents. « Les âmes, dit quelque part Mgr Gerbet, qui ont ce qu'il faut pour sentir ces impressions,

n'ont pas besoin qu'on les leur explique; ceux qui ne sont point disposés à les goûter ne les comprendraient pas. »

Nous allons, auprès du Latran, visiter l'escalier saint, la *Scala Santa*, renfermé dans la chapelle dédiée à saint Laurent par Constantin; là se trouvait jadis le *sacellum* des dieux pénates des Laterani. Léon III fit remplir de reliques quatre caisses de cyprès, et les plaça sous l'autel avec cette inscription : SANCTA SANCTORVM, saints débris des saints. Ces mots ont fini par désigner la chapelle elle-même ; au-dessus est écrit ce vers latin :

NON EST IN TOTO SANCTIOR ORBE LOCVS.

Sainte Hélène avait rapporté de Jérusalem à Rome les degrés de l'escalier du prétoire de Pilate, que Notre-Seigneur monta et descendit quatre fois dans la matinée du jour de sa Passion ; d'abord en arrivant chez le préteur romain, ensuite en allant chez Hérode et en en revenant; enfin, après avoir été condamné à mort, couvert du manteau de dérision et portant la couronne d'épines. Les traces de son sang précieux sont restées visibles sur deux des degrés, que, pour cette raison, l'on a marqués de croix en métal. Hélène plaça cet escalier sous le portique du palais de Constantin. Il fut transporté plus tard devant le Latran, et enfin dans la chapelle actuelle, rebâtie par Sixte-Quint. La Scala Santa a vingt-huit degrés; on dit que l'un d'eux s'est rompu lors de la chute du Sauveur ; le marbre qui compose cet escalier est le *marmor tyrium*, inconnu en Italie, mais dont on faisait grand usage en Syrie, et qui servit

même à la construction du temple de Salomon, comme on peut le voir dans le livre des Rois.

C'est sur cet escalier que les pénitents accomplissaient jadis leur pénitence publique; c'est là que l'illustre Fabiola, la pénitente de saint Jérôme, revêtue d'un sac, la tête couverte de cendres, voulut expier, à la face de Rome, le scandale de son second mariage. Charlemagne gravit à genoux l'escalier sacré. Lothaire II, roi des Romains, prêta serment à Innocent II sur la première marche, avant d'être couronné empereur. Grégoire VII en baisait chacun des degrés, en s'écriant avec larmes : *Adorabimus ubi steterunt pedes ejus.*

Comme les marches s'usaient sous les genoux des pèlerins, on les a recouvertes de tables de bois très-épaisses qui ont déjà été renouvelées plusieurs fois. A notre tour, nous montons à genoux la SCALA SANTA, comme notre aïeul Charlemagne, en compagnie de plusieurs de nos braves soldats qui accomplissaient cet acte de dévotion avec une piété vraiment touchante.

Oui, montons à genoux cet escalier sacré
Dont Jésus de son sang marqua chaque degré,
Quand couvert des lambeaux d'une robe écarlate
Le nouveau roi des Juifs parut devant Pilate;
Son trône est une croix, son sceptre est un roseau,
D'épines sa couronne est un sanglant réseau :
Vous l'avez vu tomber victime expiatoire,
Justes! ne craignez plus de monter au Prétoire!

Arrivés ainsi en haut de l'escalier saint, nous sommes devant le SANCTA SANCTORUM, qui n'ouvre ses grilles vénérées qu'à certains jours solennels; nous baisons la double image du Sauveur peinte sur deux volets de

bois : c'est la copie exacte d'un précieux original renfermé dans le sanctuaire. Saint Grégoire II y plaça ce portrait du Christ à trente-trois ans, objet d'une vénération traditionnelle, peint sur une table de cèdre, et connu sous le nom *d'Acheropita, non manu facta,* qui n'a pas été fait par la main de l'homme. Cette image, qu'on dit ébauchée par saint Luc et achevée par la main des anges, fut transportée de Jérusalem à Constantinople, et de là à Rome, pour la soustraire aux fureurs des iconoclastes. C'est, je crois, le plus ancien portrait du Christ que l'on connaisse, celui qui a servi de type à tous les autres; le Sauveur est représenté de face, avec une figure grave et douce, les cheveux d'un blond doré et partagés au milieu du front à la nazaréenne.

Le sanctuaire de la Scala Santa vient d'être restauré par Pie IX, et confié à la garde des R.R. P.P. Passionistes.

Du Latran nous nous rendons à Sainte-Marie-Majeure. Le cardinal Ferretti, grand pénitencier, y attend aujourd'hui les fidèles, assis sur un siége découvert semblable aux confessionnaux primitifs des catacombes; son gentilhomme est près de lui, l'épée au côté; un double rang de banquettes le sépare de la foule. Le grand pénitencier tient sa longue baguette d'ébène à la main, et en touche le front de tous ceux qui s'agenouillent devant lui; le clergé s'y présente d'abord, puis la maison du prélat, et tous les assistants. Nous y allons un à un à notre tour. Des soldats français s'en viennent aussi, comme les Sicambres devant saint Remi, recevoir ce coup de baguette qui était le signe de l'affranchissement chez les Romains, et qui arme aujourd'hui nos

soldats chrétiens, comme autrefois le coup de plat d'épée les armait chevaliers. Quelques-uns restèrent à genoux si longtemps, qu'il fallut les avertir de céder la place aux autres. Les Romains regardaient avec étonnement leurs vainqueurs s'humilier ainsi devant Dieu ; ils avaient cru que les bataillons de la seconde république française étaient voltairiens comme les demi-brigades de la première. Notre délicate et intelligente occupation a étonné et satisfait les Romains, qui ne s'y attendaient pas. Et maintenant nos soldats font en Orient des prodiges de valeur et de foi, et nos alliés les Anglais peuvent dire de nous ce qu'en disait leur plus grand poëte, Shakspeare : *Les Français sont les soldats de Dieu :*

J'aime à vous voir, soldats, courbés devant les prêtres,
Vous me faites penser aux croisés vos ancêtres
Dont saint Bernard disait : Soldats du divin Roi
Ce sont des cœurs *bardés et de fer et de foi.*
On vous a dépouillés dans un siècle parjure,
Soldats, de votre foi comme de votre armure ;
Vous n'avez plus besoin des armes d'autrefois,
Mais vous avez raison de reprendre la croix.
Il faut avoir la foi dans l'église, à la guerre,
Pour conquérir le ciel, pour conquérir la terre ;
Foi dans les chefs vaillants qui vous mènent au feu,
Foi dans les prêtres saints qui vous mènent à Dieu !

C

# GIOVEDI SANTO.

A M. A. BESSEMS.

Jeudi saint, 24 mars.

Quelle réunion de belles cérémonies il y a aujourd'hui à Saint-Pierre! D'abord le lavement des pieds, qu'on appelle si heureusement en italien le *mandato*, le commandement, d'après les paroles de Jésus : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple... » Qu'il est touchant de voir le Vicaire du Christ laver lui-même les pieds aux Apôtres dans l'aile droite de Saint-Pierre! Ensuite il les sert dans la cérémonie de la Cène, *tavola dei Apostoli*, qui a lieu dans une immense salle au-dessus du portique de la basilique Vaticane.

Treize ecclésiastiques pauvres, de diverses nations, représentent les Apôtres. Nous avons pour voisin, chez la signora Lopez, un jeune prêtre anglais malade; c'est,

dit-on, un nouveau converti, ainsi que l'Angleterre en offre tant d'exemples, qui, comme dit Shakspeare, s'est réconcilié avec Rome, après avoir résisté si longtemps à la sainte Église, à la métropole du monde chrétien, au siége de Rome :

> ..... Hath reconcil'd
> Himself to Rome ; his spirit is come in,
> That so stood out against the holy church,
> The great metropolis and see of Rome.
>
> (*King John*, act v, sc. 3.)

Ce jeune prêtre, faible et malade de la poitrine, a demandé avec instance à représenter l'Angleterre dans le rôle d'un apôtre; il est pourtant riche, disait la signora Lopez, mais il le fait *per umiltà*.

Les Apôtres sont revêtus d'une longue tunique flottante et d'un bonnet conique, le tout en laine blanche. Il y avait parmi eux un prêtre arménien, avec une longue barbe, à qui ce costume oriental allait à merveille. La table de la Cène est ornée de vases de fruits et de fleurs, et des statues en vermeil de Notre-Seigneur et des Apôtres.

Une grande balustrade, gardée par les suisses, protége la table et les convives contre la foule énorme entassée sur les gradins et malheureusement trop bruyante et dissipée. Le Saint-Père arrive avec les cardinaux par une porte de côté, et il se met à servir les Apôtres, leur versant le vin, tandis que les cardinaux apportent les plats. C'est un beau et touchant spectacle. J'étais un peu loin, mais contre la balustrade de côté, de façon que je vis revenir le Pape, qui passa tout près de moi;

il était rouge et très-fatigué de la chaleur ; il s'appuyait en marchant le long de la balustrade, mais toujours bon et souriant, et je me courbai avec amour sous sa main paternelle. Il était suivi immédiatement par son *maestro di camera*, Mgr Borromée, qui me reconnut et répondit par un signe amical à mon salut respectueux.

Les officiers suisses étaient aujourd'hui magnifiques dans leur grande tenue, avec leurs cottes de maille d'acier, et leurs armures d'azur bruni, merveilleusement ciselées et damasquinées. On se serait cru au quinzième siècle. En sortant du Vatican, je m'arrêtai à contempler une jeune dame en voile noir, qui descendait l'escalier des suisses. « Vous la reconnaissez ? me dit-on. — Certes, répondis-je ; c'est une ancienne connaissance du Louvre, échappée de son cadre ; c'est la Monna Lisa, la femme du gentilhomme del Giocondo. » En effet, cette jeune dame me rappelait tout à fait le beau type lombard de la Joconde de Léonard de Vinci ; ses lèvres dessinaient jusqu'à ce sourire étrange qui nous captive devant la toile vivante du maître.

Il pleuvait si fort que le Saint-Père ne donna pas la bénédiction du haut de la *Loggia*, mais dans l'intérieur de Saint-Pierre.

Nous visitons la chapelle Pauline, splendidement éclairée de mille flambeaux qui brûlent devant les fresques de Michel-Ange ; le Saint-Sacrement y est exposé. Je laisse nos compagnes de voyage dans la *Sala Regia*, occupées à faire queue pour entrer à la Sixtine ; je ne puis me résoudre à me faire étouffer dans cet étroit espace ; j'ai horreur des bousculades, surtout dans une église. La Sixtine a un grand défaut : c'est d'être trop

petite pour la foule des étrangers qui l'envahissent; les Romains n'y vont jamais, et passent tranquillement et pieusement leur Semaine-Sainte dans leurs paroisses et à Sainte-Croix-de-Jérusalem, qui leur rappelle si bien Sion au temps de la Passion.

La pluie continuant, je me réfugie à Saint-Pierre, en attendant l'heure des *Ténèbres*. En ce moment, la basilique est déserte; je m'y trouve seul avec les ouvriers, les *San-Pietrini*, qui travaillent à élever les tribunes pour le jour de Pâques. Quelle paix! quel silence! quel recueillement auprès de tout le tumulte de cette foule qui s'agite encore aux portes de la Sixtine! Comme on respire à l'aise dans cette immensité; on se croirait sous la voûte du ciel, au sommet d'une montagne solitaire. J'allai m'agenouiller à la chapelle qui conserve la *Pietà* de Michel-Ange, devant le grillage en fer qui renferme la colonne sainte apportée de Jérusalem à Rome par Constantin, et que la tradition signale comme étant celle près de laquelle se tenait habituellement le Sauveur lorsqu'il priait dans le Temple, ou lorsqu'il y annonçait la parole de Dieu. « Si cette tradition n'est pas certaine, dit Mgr Gerbet, n'est-ce rien du moins, pour la piété, de pouvoir penser, en s'appuyant sur une autorité respectable, que ce marbre a été consacré par le contact du Verbe incarné? Un simple *peut-être* aurait lui-même son prix. Dans les choses de Dieu et du cœur il y a quelquefois des probabilités adorables. » Je vins ensuite m'asseoir sur le rebord d'un des gros piliers de droite, sous le dôme de Michel-Ange, et là je récitai en paix l'office du Jeudi-Saint, levant la tête de temps en temps pour contempler les bandes lumineuses que

le soleil tamise à travers les fenêtres de la coupole. A Saint-Pierre, la lumière tombe, jaillit et se prodigue si naturellement, qu'on ne pense pas à s'informer d'où elle vient : c'est l'effet opposé à celui que produisent les verrières nuancées de nos cathédrales du Nord.

Mais voici la nuit qui vient à tire-d'aile; on va chanter le *Miserere*. Je rencontre Mgr Apolloni, qui disait son bréviaire, adossé à une colonne. Il m'apprend que le chapitre de Saint-Jean-de-Latran, à cause de sa basilique qui est la mère de toutes les églises, a la prééminence sur le chapitre même de Saint-Pierre. Le chapitre de Saint-Jean est la plus vieille famille patricienne de la Rome pontificale.

L'office commence dans la chapelle du chapitre de Saint-Pierre. Les *Ténèbres*, les *Nocturnes*, sont un souvenir des offices célébrés aux catacombes dans l'obscurité mystérieuse de Rome souterraine. Ce soir, les *Ténèbres* du chant sont en harmonie avec les ténèbres du ciel qui descendent sur nous. Le tonnerre se met de la partie, l'orage éclate; des éclairs splendides illuminent Saint-Pierre; le Vatican gronde comme un Mont-Sinaï. Écoutez le *Miserere* de Zingarelli, qui s'élance sous les voûtes de Saint-Pierre. Il est fort beau, mais il n'égale pas le *Miserere* d'Allegri qu'on chantera demain à la Sixtine, pour le jour du Vendredi-Saint.

Tout ce qui touche à la religion se revêt d'un reflet d'immortalité. Voilà deux cent douze ans que Gregorio Allegri est mort, et son *Miserere*, exécuté chaque année à la Sixtine, embaume glorieusement sa mémoire. On ne

joue plus les opéras de Pergolèse, mais on chante encore son *Salve Regina* et son *Stabat*, dont un poëte a dit :

Chaque note distille une goutte de sang.

Le *Requiem* de Mozart est aussi célèbre que son *Don Juan*. Celui de Cherubini restera peut-être le seul de ses ouvrages. Je ne parle pas du *Stabat* de Rossini, qui manque, à mon avis, du sentiment religieux; Rossini a fait cependant la Prière de Moïse. Mais venez voir là-bas, dans Saint-Pierre, au pied de l'autel des saints Apôtres Simon et Jude, le tombeau de l'Homère de la musique, qui porte cette inscription : *Joannes Petrvs Alexis Palestrina, mvsicæ princeps*. Il mourut le 2 février 1594, dans les bras de saint Philippe de Néri, et fut enterré en grande pompe à Saint-Pierre, par ordre du Pape. Palestrina fut le sauveur de la musique. Le concile de Trente s'était élevé contre l'usage dans les églises de la musique, qui, par ses licences profanes, s'en était rendue indigne. On nomma une commission pour la réforme musicale, dont fit partie saint Charles Borromée, homme de goût comme l'ont été tous les vrais saints [1]. Il connaissait le génie de Palestrina, et sur sa proposition, le grand compositeur fut chargé d'écrire une messe, du succès de laquelle dépendait le sort de la musique; car, s'il échouait, elle devait être pour toujours bannie, comme profane, de la maison de Dieu.

Palestrina tenait dans ses mains les destinées de son art; il s'enferma seul dans sa petite maison, perdue au milieu des vignes du Mont-Cœlius, et au bout de trois

[1] Mgr Wiseman, *Cérémonies de la Semaine sainte à Rome*.

mois il reparut avec trois messes, dont l'une enleva tous les suffrages. En l'entendant exécuter à la Sixtine, le Pape s'écria : « Tels durent être les accents que l'apôtre Jean a entendus dans la Jérusalem céleste, et qu'un autre Jean [1] a renouvelés dans celle de la terre. » Le cardinal Pirani, doyen du Sacré-Collége, se tournant vers le cardinal Serbelloni, fit une heureuse application de ces vers de Dante :

Render è questo voce a voce in tempra
Ed in dolcezza ch'esser non può nota,
Se non colà dove 'l gioir s'insempra.

« Les voix se répondent dans une harmonie si douce, qu'elle ne peut être connue que là où la joie s'éternise. »

Et le cardinal Serbelloni répondit avec non moins d'à propos :

Risponda dunque ; oh ! fortunata sorte !
Risponda alla divina cantilena
Da tutte parti la beata corte,
Si ch' ogni vistà ne sia più serena.

« O sort heureux ! que de toutes parts la cour céleste réponde à ce chant divin, et que le bonheur se peigne plus vif sur chaque visage ! »

[1] Palestrina s'appelait Jean, Giovanni Pierluigi, surnommé Palestrina du nom de sa ville natale.

## CI

# VENDREDI-SAINT AU COLISÉE.

A M. L'ABBÉ POTIER.

Quand le Christ expira sur le mont de Solyme,
Le soleil se troubla, le rocher se fendit;
Pour rendre son dépôt le sépulcre s'ouvrit,
Le temple s'ébranla de sa base à sa cime;

Dans les limbes sans fond, dans l'éternel abîme
Le bruit du Golgotha tout à coup retentit :
Adam se redressa sur son funèbre lit
Et demanda le nom de la grande Victime.

Quand il connut Celui qui pendait sur ce bois,
Il frémit, et le cœur de notre premier père
Se sentit accablé par un horrible poids :

Levant sur sa compagne un œil triste et sévère,
Il lui dit, et ce cri fit trembler le Calvaire :
C'est moi qui, par ta faute, ai mis le Juste en croix !

J'essaye ainsi de traduire le beau sonnet d'Onofrio Minzoni :

Si volse lagrimando alla consorte,
E gridò sì, che rimbombonne il monte :
Io per te diedi al mio Signor la morte.

C'est aujourd'hui le jour funèbre où le soleil, comme dit Pétrarque, se *décolora* devant la mort de son Créateur :

Era 'l giorno ch' al sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai.

Cet anniversaire de la mort d'un Dieu est renouvelé par les chrétiens depuis dix-huit cents ans. Rome le célèbre avec une piété particulière; on voit ce jour-là beaucoup de femmes en deuil et en pleurs comme les saintes femmes de Jérusalem. Nous allons à l'office, dans le Corso, à l'église Saint-Jacques, à l'hospice des Incurables, où nous voyons une confrérie en robe rouge faire la procession de la croix. Nous visitons en face l'église de *Gesu e Maria*, où l'on voit un Tombeau illuminé; le corps de Jésus, qui y est déposé, de grandeur naturelle, cause une impression saisissante.

Vers trois heures nous nous rendons au Colisée, en passant sous cet arc de Titus, conservé providentiellement, avec ses bas-reliefs victorieux, pour rappeler la prise de Jérusalem et la punition du peuple déicide, trop fidèle accomplissement des prophéties d'Isaïe et de Jérémie. On conserve des médailles de Vespasien qui représentent la Judée sous la figure d'une femme captive, à l'ombre d'un palmier, avec cette inscription : IVDEA CAPTA. Chateaubriand remarque qu'en élevant ce monument, l'orgueil d'un empereur romain et le ciseau d'un artiste grec ne se doutaient guère qu'ils allaient

fournir une preuve nouvelle à la vérité du Christianisme. Les Juifs, qui sont à Rome, évitent encore de passer sous cet arc triomphal, impérissable monument de leur châtiment, et l'on montre le sentier qu'ils prennent pour l'éviter.

En élevant le Colisée aux plaisirs des Romains, Titus et Vespasien se sont rappelé les souvenirs de leur séjour en Orient; si leur amphithéâtre est romain d'origine, il est tout oriental par sa masse, comme il est juif par les ouvriers qui l'ont bâti, et chrétien par le sang qui l'a consacré. « Le Colisée, dit Mgr Gerbet, a été bâti au moyen d'une double ruine, celle d'un édifice et celle d'un peuple. La maison dorée de Néron, abattue en partie par Vespasien et par Titus, lui a fourni des pierres. La Judée, défaillante et foulée aux pieds, lui a donné ses captifs pour ouvriers, premiers débris d'un peuple qui allait disséminer ses fragments par toute la terre. En fait de monument, le Colisée est le premier grand témoin de la dispersion des Juifs, comme le Temple de Jérusalem, qui venait de tomber au moment où Titus ouvrait l'amphithéâtre, avait été témoin de leur unité. »

Israël, captif de Pharaon, a élevé à la sueur de son front les pyramides d'Égypte; Israël, captif de Titus, bâtit le Colisée. Il faut que ce peuple, dit Eudore dans les Martyrs, même au milieu de toutes ses misères, ait la main dans toutes les grandeurs.

En ce jour anniversaire du supplice de Jésus, Rome antique a presque autant à expier que Jérusalem déicide. C'est un gouverneur romain, siégeant à Jérusalem, qui a laissé condamner Jésus, et qui a contribué à son

supplice; ce sont des soldats romains qui l'ont escorté jusqu'au Calvaire; c'est une lance romaine qui lui a percé le flanc[1]. Aussi Rome païenne a-t-elle été punie comme Sion; elle est tombée, la grande Babylone enivrée du sang des martyrs; la ville des Césars ensevelie dans ses ruines, comme César mourant drapé dans son manteau, s'enfonce de plus en plus sous terre, tandis que la Ville de saint Pierre, sortie des catacombes, grandit au soleil depuis des siècles :

A l'heure où s'accomplit le drame du Calvaire,
Le monde est en suspens par un effet contraire;
Deux exemples divers se dressent à la fois:
C'est Tibère à Caprée et Jésus sur la croix !

Pilate envoya à Rome les actes du procès de Jésus; Tibère, dit Eusèbe, proposa au sénat de mettre le Christ au nombre des dieux. Le monstre avait un pressentiment de l'avenir. En effet, Juifs déicides, et vous, empereurs

[1] Dans son poëme bizarre d'*Ahasvérus*, M. Edgar Quinet représente Rome au jugement dernier, répondant à Dieu qui l'accuse d'avoir laissé mourir son fils : « Le Vatican expie le Golgotha. Pour effacer mon crime, c'est moi qui, la première, ai crié dans mes murailles : Le Christ est mon roi. Pour payer la tunique que mes soldats ont déchirée, c'est moi qui ai donné à votre fils la maison de mes empereurs avec leur héritage; et pour essuyer son sang à son côté, c'est moi qui lui ai tendu au bout de mon épée le linceul du vieux monde. Dans mes murailles, il y a deux Romes : l'une agenouillée sur les places, parmi l'encens et les soupirs, vous supplie, jour et nuit, de pardonner à l'autre. Le pape rachète l'empereur, le Vatican le Capitole; l'église prie pour le temple, la croix prie pour l'épée, la mitre pour la couronne, la bure pour la pourpre, la ruine pour le triomphe, la lampe des madones pour la torche des dieux. Et, chaque soir, la cloche que les saints m'ont donnée s'en va, en foulant de son pied argentin les degrés du Colisée, et les dalles de mes portes, et les créneaux de mon mur de Bélisaire, chercher au loin dans ma campagne quelque reste de voûte résonnante, pour y pleurer, comme un oiseau de nuit, sur mes fautes écoulées. »

romains, persécuteurs des chrétiens, savez-vous ce qui se passe à Rome? Ce faible disciple, qui renia son maître, par lui-même et par ses successeurs il règne au Vatican! Savez-vous ce qu'on adore au Colisée? C'est la croix, le gibet des esclaves, l'instrument du supplice de ce divin Pendu, pour parler comme Bossuet!

Si Tibère, Caligula ou Néron ressuscitaient en ce moment, les yeux encore appesantis du sommeil de la mort, ils croiraient revoir leur amphithéâtre tout prêt pour les jeux qui leur étaient si chers; mais ils s'étonneraient à la vue de cette croix de bois plantée au milieu de l'arène, à la place où était l'autel de Jupiter Latial. C'est sans doute, penseraient-ils, quelque nouveau jeu inventé par l'ingénieuse férocité de nos successeurs; c'est quelque juif ou quelque chrétien qu'on va sacrifier, avec des raffinements inconnus, pour réveiller les sens blasés de ce bon peuple de Rome, qui ne demande à ses empereurs que du pain et des spectacles. Ils attendent : ils voient s'avancer la longue procession des Pénitents dirigée par un pauvre moine de Saint-Bonaventure, qui, descendu de la colline impériale du Palatin, monte sur l'humble *palco* de bois [1], et prêche en face de la croix de bois déjà si éloquente par elle-même; puis, la foule romaine s'en va baiser la croix et faire les stations de la Passion devant chaque image du grand Crucifié :

> C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
> Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.
>
> (CORNEILLE, *Polyeucte*.)

[1] Le 23 mars 1848, cette chaire sacrée fut occupée par l'apostat Gavazzi et le citoyen Charles Bonaparte, qui en firent une tribune et y prêchèrent au peuple romain un sermon démagogique.

Autrefois, le Vendredi-Saint, on jouait au Colisée les mystères de la Passion, les acteurs se plaçaient sur une plate-forme située près de la porte où l'on voit encore une fresque effacée qui représente Jérusalem et le Calvaire. « Les stations du Chemin de la Croix qui font tout le tour de l'arène, dit Mgr Gerbet, marquent à peu près le cours de l'Euripe, du ruisseau que les martyrs ont teint de leur sang. La porte Libitine, par laquelle on emportait les morts, était à l'extrémité de l'amphithéâtre, vers le Cœlius; elle a aujourd'hui à côté d'elle la station de Jésus mis au sépulcre. Le Colisée est devenu presqu'un temple; il est tout entier à la Croix; il est à la confrérie, il en a les processions et les cantiques; le vendredi, il en a les stations, il l'a au centre de son arène, il l'a au cœur. Les stations de douleurs, disposées de distance en distance sur ce même terrain où tant de chrétiens ont été traînés devant le Prétoire, dépouillés de leurs vêtements, flagellés, livrés aux dérisions du peuple, abreuvés d'ignominie, attachés à des poteaux, sont, de tous les chemins de la croix établis dans les différentes parties du monde catholique, celui qui reproduit mieux la voie douloureuse du Prétoire au Calvaire. »

Ce vieux Colisée, *vaincu du temps*, comme dirait Corneille, fut tour à tour un amphithéâtre, une forteresse, un monastère de religieuses, qui y remplacèrent les vestales et s'y logèrent comme des colombes qui font leur nid dans l'ancienne aire d'un vautour. « Ensuite, continue Mgr Gerbet, arène d'un tournoi, hôpital de pestiférés, carrière qui fournit des matériaux à des édifices somptueux, salle de spectacle et atelier préparé

pour des manufactures, repaire de voleurs et fabrique de salpêtre, il a passé par toutes les conditions, depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes, il est devenu la personnification matérielle de l'Ecclésiaste, qui a tout vu et qui s'est dégoûté de tout, et alors il a fini par se faire pénitent. Il s'est mis à prêcher le néant des choses humaines, le sacrifice et l'expiation. Le vieux Titan de l'architecture s'en est fait le Trappiste; mais il est resté beau dans son austérité, comme l'anachorète, courbé par l'âge, est beau avec sa tête chenue, ses rides et ses joues creusées par la pénitence. »

Tandis que j'errais avec ces pensées sous les arceaux démantelés du Colisée, je voyais en bas du cirque, près du Podium impérial, Teresina et sa nourrice accroupies devant le tronçon sculpté d'un chapiteau creusé par la pluie et qui gardait un peu d'eau du ciel pour l'offrir, comme une coupe rustique, à la soif des petits oiseaux de l'Évangile qui n'ont ni caves ni greniers ; j'entendais, avec une joie pleine de mélancolie, les frais éclats de rire de l'enfant, chaque fois que la nourrice jetait un caillou qui faisait éclabousser l'eau autour d'elle. C'était là ce qui l'intéressait le plus de tout le Colisée; c'était la vie et le mouvement au milieu des ruines.

En m'en revenant, je m'arrêtai au centre du Forum désert et rougi par le soleil couchant. En face de moi, le Capitole, *Capitolium fulgens*, s'élevait triste et solitaire, jaloux du Vatican qui a hérité de sa gloire et est devenu à sa place le centre et le cœur de Rome.

Les ruines et les rues de Rome antique pleurent comme celles de Jérusalem, *viæ lugent*, et je leur appliquais le passage des lamentations de Jérémie sur la désolation de

Sion : « *Quomodo sedet sola civitas plena populo? Plauserunt super te manibus omnes transeuntes per viam, sibilaverunt et moverunt caput suum super filiam Jerusalem : Hæccine est urbs, dicentes, perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* »

Je restai là longtemps à contempler le soleil qui, descendant lentement au milieu des ruines du Forum, semblait pour un moment, selon l'expression de Corinne, se soumettre au déclin comme les ouvrages des hommes.

En ce jour du Vendredi-Saint Rome expose toutes les reliques de la Passion qu'elle possède : Sainte-Croix-de-Jérusalem nous montre les Clous, les Épines, l'Écriteau de la Croix; Sainte-Praxède, la Colonne de la Flagellation; Saint-Pierre, la Lance et le Suaire. « Rien de plus imposant, remarque Mgr Gerbet, que l'ostension des reliques de la Passion, du haut d'une tribune intérieure de Saint-Pierre, le soir du Vendredi-Saint. L'autel est dépouillé, l'illumination perpétuelle du tombeau de saint Pierre est éteinte, tous les chants se sont tus, et la brillante basilique, devenue muette et sombre, semble prendre les formes d'un sépulcre immense. » Rome est veritablement aujourd'hui la Jérusalem de l'Occident.

Ah! s'ils n'avaient pas des yeux pour ne point voir, comme ces Juifs, dont nous parlions au début de cette lettre, s'apercevraient que Rome est l'héritière légitime de Sion, et que le peuple romain a succédé au peuple hébreu pour préparer la voie au Christianisme! Les Romains ont renversé le temple de Salomon, le temple unique, pour bâtir au Vatican le temple universel. Rome essaye tout ce qui lui est possible pour la conversion des

Juifs. En ce jour du Vendredi-Saint, elle fait prier pour eux tout le monde chrétien; le samedi de chaque semaine, elle leur fait faire des instructions par un docteur en théologie, qui leur explique les prophéties en hébreu; enfin, chaque jour, elle leur montre un prédicateur non moins éloquent: c'est un grand crucifix placé en dehors du portail de l'église de Saint-Ange *in Pescheria,* et qui est tourné vers le quartier voisin des Juifs, le Ghetto. Ce crucifix porte cette épigraphe d'Isaïe, en latin et en hébreu : « *Expandi manvs meas tota die ad popvlvm incredvlvm.* »

Mais, malgré des conversions individuelles, les Juifs s'obstinent dans leur aveuglement. *Oculos habent et non videbunt,* comme disait leur Roi-Prophète; ils continuent à lancer les malédictions de la loi mosaïque sur les crucifiés [1]. Le Christ, le seul qui soit mort pour tous [2], est toujours à leurs yeux un imposteur justement mis à mort, et Judas est le Brutus de la Judée.

Francesco Gianni a fait sur le supplice du traître des traîtres un sonnet qui suffirait, avec celui de Minzoni, pour prouver que la poésie moderne de l'Italie a retenu quelques accents de la muse de Dante.

Gli rese il bacio che aveva dato a Christo.

Quand de l'arbre fatal Judas désespéré
Tomba, le Tentateur qui veille sur sa proie

[1] Maledictus a Deo est qui pendet in ligno. (*Deuteron.*, c. XXVI, v. 23.)

[2] Une paysanne du Limousin voyant son dernier fils enlevé par la conscription, à la fin du premier empire, s'écriait dans son désespoir : Ceci est le contraire de la Passion : dans la Passion un seul meurt pour tous; aujourd'hui tous meurent pour un seul!

Fond sur elle, et l'enlève avec un cri de joie
Par le nœud que le traître au cou s'était serré.

Dans l'océan de feu Judas est engouffré,
L'enfer s'en applaudit et plus ardent flamboie ;
Sur l'éternel brasier tout son corps craque et ploie,
Dans chacun de ses os l'infâme est torturé.

Enfin, d'un air riant le regardant en face,
Satan de ses deux bras lentement l'entrelace,
Et malgré les efforts et les cris du damné,

Vantant sa trahison entre les plus fameuses,
Sur sa bouche appliquant ses lèvres venimeuses,
Il lui rend le baiser qu'au Christ il a donné !

## CII

# LES MAGES D'ARMÉNIE.

A HENRI MÉRIMÉE.

Samedi saint, 26 mars.

Un de nos amis a couru ce matin au Latran pour voir baptiser une Juive et un Turc dans le baptistère de Constantin ; mais cette cérémonie lui a fait manquer la messe du Samedi-Saint. Pour l'en consoler, l'abbé J. lui dit : « Vous aurez aujourd'hui une messe à quatre heures du soir. — Comment cela? — Les Arméniens célèbrent, à cette heure, la première messe du jour de Pâques à Saint-André della Valle. »

Nous y allons avec empressement. On vend à la porte un *libretto* qui renferme le texte original de la messe arménienne, avec une traduction italienne, livre imprimé à Venise par les savants moines arméniens de l'île Saint-Lazare, que nous irons visiter dans deux mois. On sait que les Arméniens se sont réunis à l'Église catholique, qui leur a permis de conserver leurs rites orientaux :

Il est Arménien et vous êtes Romaine,
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.

(CORNEILLE, *Polyeucte*.)

Le célébrant était Mgr Hurmuz, archevêque de Sirace, arménien né à Constantinople, et qui appartient à l'Ordre des Méchitaristes de Venise. Il réside à Rome, comme prélat chargé des ordinations et des fonctions pontificales du rit arménien. Il officie avec une majesté tout orientale; sa longue chevelure et sa longue barbe parfumées nous rappelaient le verset du psaume 132 : « *Sicut unguentum in capite, quod descendit in barbam, in barbam Aaron.* » L'archevêque était assisté de prêtres et d'acolytes vêtus de robes de soie de diverses couleurs.

Dans la messe arménienne un rideau enveloppe l'autel pendant la consécration; on y entend des instruments de musique singuliers, entre autres des clochettes d'argent qui tintent doucement au bout d'un bâton recourbé comme une crosse. La liturgie arménienne se compose en partie de prières traduites de la liturgie dite de saint Chrysostome. Un de nos officiers s'étonnait que Rome tolérât ces rites et ces costumes particuliers. « Seigneur officier, lui répondit un abbé romain, c'est comme si je m'étonnais que dans l'armée française vous avez des uniformes différents pour distinguer les différents corps. Qu'importe la variété des costumes, si le drapeau reste le même et est commun à tous ! »

Les Arméniens chantent à l'offertoire des mélodies d'une poésie tout orientale. Aujourd'hui, la mélodie du jour de Pâques annonce ainsi la résurrection du Sau-

veur : « Je fais résonner dans mon chant le rugissement de ce Lion (le Christ) qui a crié du haut de l'arbre aux quatre ailes (la croix). Oui, il criait sur l'arbre quadrilatère, et son rugissement menaçant pénétrait jusqu'au fond des entrailles de la terre [1]. »

Ces costumes orientaux, cette poésie antique, cette langue mystérieuse, me rappelaient l'histoire de ces rois-mages qu'un poëte appelle une légende des Mille et Une Nuits enchâssée dans l'Évangile. *Ab Oriente venerunt.* En sortant de Saint-André della Valle, je répétais cette strophe du *Fil de la Vierge* de Scudo, que vous nous racontiez avoir chantée avec émotion en Syrie, sur la route de Jérusalem :

Viens-tu de Bethléem, la bourgade bénie,
Frêle vapeur
De l'encens qu'apportaient les mages d'Arménie
Pour le Seigneur?

Je suis monté ensuite au Palatin pour faire mes adieux à mon cher petit couvent de San-Bonaventura ; je demandai à voir dans l'église le corps du bienheureux Léonard de Port-Maurice, mort ici en 1751, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il est placé dans l'autel même, sous verre, et, quoique noirci par le temps, il est

[1] Le jour de la Transfiguration du Sauveur, type et présage de la transfiguration de tous les justes, la mélodie arménienne salue d'abord une fleur unique, puis d'autres fleurs semblables où la beauté de la première se reproduit : « la rose gracieuse flamboie à travers ses feuilles de di« verses couleurs : sous leur mille et mille feuilles ondoient les roses « tremblantes. » Dans tous les temps et dans tous les rites, la poésie s'est unie à la prière ; alliance bien naturelle, puisque la poésie, qui, par son essence même, s'efforce de figurer quelque chose de plus parfait que ce qu'elle trouve dans les réalités terrestres, n'est, au fond, qu'un élan instinctif de l'âme vers un monde supérieur. (Mgr Gerbet.)

bien conservé; la bouche est entr'ouverte et laisse voir les dents et les chairs. Le Franciscain qui me fit voir ce corps vénérable me citait le passage du Psalmiste : « Votre saint, Seigneur, n'éprouvera pas la corruption. »

Ce bon moine, comprenant peu mon méchant italien, imagina de me parler latin; c'était pour moi tomber de Charybde en Scylla; mais j'acceptai bravement le défi. Il y avait tant de couleur locale à parler latin sur le mont Palatin, à la place peut-être où s'élevait la maison de Cicéron, dont les *Cicérons* modernes cherchent en vain à vous montrer une pierre[1]; mais, ô grand Tullius, ton ombre a dû frémir, en entendant sortir de mes lèvres gauloises un latin digne du *Malade imaginaire!*

Le Franciscain m'appelait *Dominatio Vestra;* cela voulait dire Votre Seigneurie. Il commença, comme le serpent dans son premier discours au genre humain, par une interrogation des plus captieuses : « *Dignetur Dominatio Vestra dicere mihi cur Gallia nepotem magni Napoleonis imperatorem elegerit? — Quia erat necessarius.* »

J'aurais pu ajouter comme Virgile à Dante :

State contenti, umana gente, al *quia.*

[1] Le Palatin a possédé tour à tour les résidences des rois Tullius Hostilius, Ancus Martius et Tarquin l'Ancien, des Gracques, de Sylla, de Catilina et des orateurs Cicéron, Lucius Crassus et Hortensius. La maison de Cicéron était si heureusement située, qu'on y avait la vue de toute la ville, comme il nous l'apprend lui-même : *In conspectu præterea totius urbis domus est mea.*

Il est remarquable de trouver le même caractère comme le même talent artistique dans les grands orateurs anciens et modernes : Démosthènes, Cicéron, Fox, Mirabeau, Berryer.

Le moine continua son interrogatoire : « *Dignetur Dominatio Vestra dicere mihi an Gallis satisfecerit novus imperator? — Sicut monachis novus abbas. — Dicitur Napoleonem Tertium Romam venturum esse coronandum manibus Suæ Sanctitatis. — Credo potius Sanctum Patrem venturum ad hoc Lutetiam, ad Nostram Dominam de Parisiis. — Vivat Gallia victrix! — Vivat Roma, alma parens!* »

De tous ces charmants couvents qui couronnent les Sept Collines, Saint-Bonaventure est celui que je préfère; c'est le gardien des ruines du palais des Césars [1], et sa terrasse est un délicieux petit observatoire sur le Colisée. Sortant de la messe arménienne, assis sous les palmiers du couvent, ayant à ma gauche les cèdres des Maronites, qui me rappelaient les cèdres de Salomon, j'aimais à me croire en Orient, et je continuais *le Fil de la Vierge :*

Sous les palmiers du Nil la ronce te prit-elle
Au manteau bleu,
Où la Vierge des cieux fugitive et mortelle
Cachait un Dieu?

[1] Ce doux *retiro* de saint Bonaventure va posséder bientôt un voisin et un collègue digne de lui. La villa Palatina dont nous avons tant parlé (Lettre XXXVIII) vient d'être acquise par les religieuses de la Visitation chassées de leur couvent de l'*Umiltà* par la république de 1849 et réfugiées au monastère de Sainte-Suzanne qu'elles ont cédé au directeur du séminaire français. Les filles de Saint-François de Sales vont s'unir aux enfants de Saint-François d'Assise pour compléter la purification du Palatin, et faire un lieu de prière et de recueillement de la colline impériale souillée par les orgies des Césars et les impuretés du culte de Vesta. « Les ruines païennes et les édifices chrétiens se rendent des services réciproques pour l'effet qu'ils doivent produire. En parcourant l'espace qui s'étend du Capitole des Tarquins au Colisée des Césars et dans leurs alentours, il est impossible de ne pas remarquer que l'aspect de ces lieux, où les plus beaux débris de l'ancienne Rome se trouvent rassemblés, serait entièrement gâté, si des maisons élégantes ou de triviales

Le couvent des Maronites a une vue du Colisée inverse de celle qu'on a de Saint-Bonaventure; il voit sa partie entièrement conservée, tandis que d'ici je vois le vieil amphithéâtre à moitié détruit; du jardin des Passionistes, qui est en face, le Colisée apparaît tout à fait en ruines; ce sont trois points de vue très-divers, mais également beaux et que je vous recommande à votre prochain retour à Rome. Quel horizon à souhait pour les yeux et la pensée on découvre sur la terrasse des Palmiers! A gauche, les deux dômes et le clocher byzantin de Sainte-Marie-Majeure, la basilique et le palais de Latran, le Colisée à nos pieds, et à l'horizon les montagnes de la Sabine couronnées d'un diadème de neige éblouissant. En face de nous, sur le mont opposé du Cœlius, voici le couvent des Passionistes avec son clocher et sa rotonde en briques, et son jardin qui allonge sous nos yeux une épaisse charmille de chênes verts et un groupe de cyprès; à droite, la villa Mattei, qui couronne le Cœlius; plus bas, dans la vallée qui sépare le Palatin du Cœlius, le couvent des Camaldules et de Saint-Grégoire; à droite, la colline et le clocher de Sainte-Balbine; enfin, tout à fait à la portée de ma main

boutiques venaient à s'y accumuler. Heureusement il y a de distance en distance des couvents et des églises dont le calme austère ne dérange rien. En outre, chaque monastère a des enclos, des dépendances, qui défendent les espaces vides contre l'envahissement des maisons, des rues et du bruit. Si quelques fils des généraux de notre époque fixaient leur résidence, avec tout l'attirail du confortable moderne, parmi ces débris de la plus grande puissance guerrière qui ait existé, le spectacle qu'ils présentent aux yeux et à l'âme perdrait beaucoup. De pauvres couvents sont de meilleurs gardiens de ces ruines triomphales : leur magnifique tristesse est mieux protégée par des capucins qu'elle ne le serait par les descendants des soldats d'Austerlitz et des Pyramides. (Mgr Gerbet.)

droite, sur ce Palatin même où je suis, je vois les arches rompues d'un aqueduc et les débris du palais des Césars; sur un plan plus bas, autour et à côté de la terrasse où je me promène, voici le potager du couvent où le bon frère jardinier cultive avec amour ses artichauts et ses laitues sur le Septizonium de Septime-Sévère.

Quel bon petit coin en hiver que cette terrasse! comme on y prend un doux bain de soleil! on n'en perd pas une goutte ni un rayon, et quand il est par trop chaud, on s'abrite au pied du grand jet d'eau, entre les deux palmiers. En voici un troisième, tout jeune, qui pousse un peu plus loin, et dont la taille élancée et trop flexible est soutenue par un roseau attaché horizontalement à un autre arbre. Il y a deux autres petits jets d'eau pour les potagers; l'eau est précieuse à cette hauteur. Ces trois jets d'eau font un murmure continuel qui accompagne la psalmodie lointaine des bons Frères-Mineurs que j'entends dans leur église; double musique qui s'harmonise : murmure de la prière de la nature qui se joint à la prière de l'homme pour s'élever à Dieu. Que de souvenirs végétaux rapportés par les missions franciscaines dans ce jardinet de Sémiramis suspendu sur le Palatin! C'est un petit abrégé de l'univers qui me rappelle tant de beaux pays : ciel romain et vues de Rome, palmiers d'Orient, arbres de Judée, lauriers roses de Grèce, raisins rouges d'Amérique.

Je remarque en ce moment un curieux effet de soleil. Le ciel semble partagé en deux; à gauche, le soleil couchant fait étinceler le Colisée, pénètre tous les pores du vieux colosse, et les imbibe d'or, de lumière et de chaleur; à droite, je ne vois qu'un ciel de plomb et des

nuages cadavéreux qui semblent recéler dans leurs flancs la grêle, la tempête et la mort. On dirait deux armées rangées en bataille qui vont s'entre-choquer; on croit voir combattre et lutter le jour et la nuit, l'ombre et la lumière, le paganisme et le Christianisme, Maxence et Constantin se rencontrant au pont Milvius. Un coup d'œil jeté sur la croix qui domine le dôme de Saint-Pierre nous apprend que le Labarum a triomphé. Du Colisée au Ponte-Molle il y a une lieue à peine : quelle étape pourtant le Christianisme a faite d'un champ de bataille à l'autre !

Mais n'oublions pas que c'est ici même, de ce palais impérial du Palatin dont nous foulons les ruines qu'est sorti, il y a dix-huit cents ans, le décret immortel qui a changé la face du ciel et de la terre.

Le monde était en paix sous la main d'un seul homme;
Dieu fondait ses desseins sur l'unité de Rome.
Un jour, César-Auguste avait au Palatin
Convoqué tous les chefs de l'univers latin.
Dans le festin servi par de belles captives
Les roses de l'orgie empourpraient les convives,
Quand César se levant leur dit: « J'ai dans la main
Et le monde barbare et le monde romain;
L'univers est à moi, je le sais, mais j'ignore
Combien du Sud au Nord, du Couchant à l'Aurore,
Combien j'ai de sujets sous mon vaste pouvoir;
Cela ne doit pas être, et je veux le savoir:
Allez, et dans un mois que j'apprenne le nombre
Des mortels trop heureux qui vivent à mon ombre ! »
Il dit. On applaudit : les poètes flatteurs
Redoublèrent l'encens de leurs hymnes menteurs.
Horace s'écriait : Gloire à César-Auguste,
Le divin empereur, l'immortel et le juste!
Virgile se taisait : au milieu des festins

Rêvant à sa Mantoue, à son chaume, à ses pins,
L'harmonieux ami de Mécène et d'Octave
Penchait son noble front mélancolique et grave ;
Le *vates* immortel d'un regard curieux
Sondait dans l'avenir un point mystérieux.
Il voyait des bergers, non ces pasteurs antiques
Que célébraient jadis ses fraîches bucoliques,
Mais des hommes brunis sous des cieux étrangers ;
Par cette nuit d'hiver, il voyait ces bergers
Laisser là leurs troupeaux qui paissaient dans la plaine,
Et vers une humble grotte accourir hors d'haleine
Pour voir dans une crèche un Enfant souriant,
Que venaient adorer les mages d'Orient.

A la table d'Auguste, ainsi le doux Virgile
Voyait poindre déjà l'aube de l'Évangile.

Et dès le lendemain, l'empereur l'avait dit.
Dans tout le vaste empire on publiait l'édit
Qui faisait dénombrer la terre tout entière.
Cet édit qui frappa Rome et Jérusalem,
Et qui devait bientôt mener la Vierge-Mère
A l'étable de Bethlehem !

## CIII

# LA TRINITÉ-DES-PÈLERINS.

A JOHN HARVEY OF ICKWELL BURY,

ESQUIRE.

Recte faciendo neminem timeas.
(*Devise des Harvey.*)

Samedi-Saint.

Rome a été la première en toutes choses ; mais elle a droit surtout à revendiquer l'initiative dans les grandes mesures de charité. A peine sortie des catacombes, elle a eu des hôpitaux, au grand étonnement des philanthropes païens. Le premier-né de la charité chrétienne a été l'hôpital fondé par une descendante des Fabius, par Fabiola, la pénitente de saint Jérôme ; sainte Galla établit plus tard un hospice dans sa maison au sixième siècle. « Mais il y a dans l'enceinte de Rome, dit Mgr Gerbet, un lien qui est, je crois, le seul du monde chrétien qu'on sache avoir été inféodé à des établissements charitables depuis plus de douze siècles, et qui continuera d'être, pendant bien des siècles encore, le majorat perpétuel de la bienfaisance chrétienne. Je veux parler du local où s'élève aujourd'hui le grand hôpital du Saint-Esprit.

Saint Symmaque, élu Pape vers la fin du cinquième siècle, avait construit un hôpital en cet endroit, près de la basilique de Saint-Pierre et des ruines du cirque de Néron. »

Le roi saxon Ina y joignit plus tard un hospice pour les pèlerins de sa nation. Innocent III reconstruisit sur un plan grandiose l'hôpital du Saint-Esprit, et en confia la direction à un Ordre hospitalier que Guido de Montpellier venait de fonder en France. « On peut observer dans l'histoire de cet établissement les alluvions de la charité sur un même point dans le cours de douze siècles; il n'y a point de trône aussi ancien que cet hôpital [1]. »

Innocent III conçut aussi l'idée des confréries de charité, qui se perpétuent jusqu'à nous par la jeune Association de Saint-Vincent-de-Paul. Une des plus anciennes à Rome est celle du *Gonfalon* ou de l'*Étendard*. « Il faict beau voir, dit Montaigne dans son *Voyage d'Italie*, l'ardeur d'un peuple si *infini* à la religion ces jours-là. Ils ont çant confréries et plus, et n'est guière home de qualité qui ne soit attaché à quelcune; il y en a aucunes (quelques-unes) pour les étrangiers. Nos Roys sont de cele du *Gonfalon*, surtout Henri III, glorieusement régnant. »

[1] C'est une gloire pour la France qu'une œuvre sortie de son sein soit devenue l'aînée de cette création romaine, à l'époque qui forme la jonction de ses anciens désastres et de ses développements modernes. Lorsque le Conseil général du département de l'Hérault votera des statues à quelques noms historiques du pays, se souviendra-t-il que Guido de Montpellier, précurseur de Vincent de Paul, a gravé le nom de son Ordre sur le frontispice du monument qui est le doyen des établissements de bienfaisance? (Mgr Gerbet.)

L'église de Saint-Joseph-des-Charpentiers, bâtie sur la prison Mamertine, a une inscription qui rappelle que l'empereur Joseph II se fit recevoir dans cette confrérie.

Un Franciscain, Barnabas de Terni, institua à Pérouse le premier Mont-de-Piété, institution aussitôt protégée et propagée par les Papes; saint Joseph de Calasanzio établit à Rome l'instruction primaire gratuite; Clément X est l'inventeur du système pénitentiaire [1], qui, selon la remarque de Mgr Gerbet, transporte dans les prisons, sous la sanction de la contrainte, les règles observées dans les couvents austères, sous la garantie de l'obéissance religieuse. Nous voyons la Papauté à la tête de toutes les branches de la charité chrétienne [2], et le souffle de Pie IX les fait revivre ou en fait éclore de nouvelles.

La plupart de ces établissements, auxquels nos pères avaient donné le nom sublime d'*Hôtels-Dieu*, étaient à Rome des hospices pour les pauvres voyageurs aussi bien que des hôpitaux pour les malades. « Nous avons vu, c'est encore Mgr Gerbet qui parle, que chaque nation chrétienne avait construit un nid pour ses malades et ses pèlerins à l'ombre de Rome. C'était un beau signe de la fraternité des peuples que cette fédération de la charité. Le mouvement qui avait porté la république

[1] Voir la Lettre LXXXVI et le Rapport de M. Cerfbeer.

[2] Parmi ces institutions, il en est quelques-unes peut-être qui ont besoin de réformes et d'améliorations. Voyez les fontaines de Rome, si nombreuses et si belles : s'il arrive qne de temps en temps quelques-uns des tuyaux qui les alimentent soient engorgés, si d'autres ont des fissures par lesquelles une certaine quantité d'eau se perd, cela sera réparé : en attendant, nous n'en dirons pas moins que Rome est très-riche en belles fontaines et en beaux établissements de charité. (Mgr Gerbet.)

chrétienne à multiplier ces établissements avait été comme un flux de la charité catholique vers la ville centrale : mais il y eut un admirable reflux. Chaque peuple avait voulu avoir un hospice particulier pour ses pèlerins : Rome ouvrit un hospice universel aux pèlerins de tous les peuples. » C'est saint Philippe de Néri qui établit une confrérie pour le service des pèlerins. Élène Orsini lui offrit une maison qu'elle possédait dans les thermes d'Agrippa. « La charité expressive de ces hommes avait reçu le don de parler à ceux dont ils ignoraient la langue natale une autre langue sans mots, révélée par le cœur qui l'invente aux cœurs qui l'écoutent. C'était le cénacle de la charité. » Ainsi se forma l'admirable hospice de la Sainte-Trinité-des-Pèlerins, qui, deux ans après son établissement, entretint jusqu'à six cents pèlerins par jour pendant l'année jubilaire 1550. Au Jubilé suivant, en 1575, il reçut successivement, d'après les registres de l'hospice, cent seize mille huit cent quarante-huit personnes.

Ce spendide hôtel de la charité continue toujours à s'ouvrir aux pèlerins. Il reçoit, pendant plusieurs jours, les pauvres voyageurs des deux sexes que la piété amène à Rome. Pour être reçus, il faut qu'ils viennent d'un pays éloigné de plus de soixante milles de Rome, et qu'ils présentent un certificat de leur évêque, attestant qu'ils se rendent en pèlerinage à la Ville-Sainte. Pour les fêtes de Pâques, le nombre des pèlerins est de trois à quatre cents. Nous n'avons pu nous trouver à Saint-Pierre au moment où les frères et les sœurs de la confrérie y ont conduit, en leur donnant le bras, les pèlerins et les pèlerines pour y déposer leur premier hommage *ad*

*limina Apostolorum*. Mais nous sommes allés ce soir visiter l'hospice des pèlerins pour le voir fonctionner. Il est situé près du Mont-de-Piété et du Pont Sixte.

Nos compagnes de voyage sont introduites dans le quartier des pèlerines, et nous entrons dans celui des pèlerins. Cet hospice est dans des proportions grandioses et vraiment romaines. On traverse de vastes cuisines, d'immenses salles voûtées garnies de tables servies et protégées par des barrières contre la curiosité de la foule. Au fond, s'ouvre la salle du lavement des pieds; des bancs sont disposés le long des murs, au-dessus d'une rigole en marbre où des robinets laissent échapper l'eau qui s'en va à mesure par un conduit souterrain. De cette façon, l'eau est sans cesse renouvelée; ce qui n'est pas inutile.

Nous trouvons là une foule de confrères, de tout âge et de tout rang, parmi lesquels on nous signale les hommes les plus distingués de Rome. Leur uniforme est un sac de toile rouge que saint Philippe de Néri leur donna comme un emblème de la flamme de charité qui doit les animer. Dante donne aussi ce costume et ce symbole à Béatrice :

Vestita di color di fiamma viva.

Nous voyons entrer les pèlerins au nombre d'environ cinquante; ce sont ceux qui sont arrivés le jour même. La plupart sont des mendiants et de pauvres paysans qui viennent de loin, vêtus de costumes pittoresques qui rappellent le moyen âge. Il y en a de tout âge et de très-jeunes; ceux que nous avons vus étaient hâlés, fatigués

de la route, couverts de poussière, et ayant tous grand besoin des ablutions de la charité.

Les confrères s'empressent de les accueillir, de les faire asseoir sur les bancs et de les déchausser; mais la plupart sont déjà *deschaux*. On ouvre les robinets, et les confrères à genoux devant les pèlerins leur savonnent les pieds. Nous remarquons qu'ils lavent consciencieusement ces pieds nus, qui sont consciencieusement crasseux, puis après ils les baisent avec un pieux respect, comme les membres souffrants de Jésus-Christ; c'est beau et touchant. Les pèlerins se laissent faire avec une surprise naïve et un sérieux plein de reconnaissance. L'un d'eux avait au pied une plaie saignante et repoussante qu'un des confrères s'empressa de panser avec toute l'adresse de la charité. Le lavement des pieds est précédé d'une prière touchante que lit un des confrères, et où on rappelle le précepte de l'Évangile, le *mandato :* « Lavez-vous les pieds les uns aux autres, » précepte qu'ils vont mettre en pratique, et dont le Saint-Père leur a donné le premier l'exemple le Jeudi-Saint [1].

[1] Dès l'origine de cette confrérie, les personnes les plus distinguées de Rome s'empressèrent de s'y enrôler, comme cela se fait encore aujourd'hui. Ce spectacle de la charité catholique toucha plusieurs protestants. Leurs conversions donnèrent lieu quelquefois à des scènes singulières. Un ministre luthérien de Pologne était venu à Rome déguisé en pèlerin, afin de n'être pas reconnu. Lorsqu'il fut entré à l'hospice, un confrère se présenta pour lui laver les pieds : c'était le cardinal Ferdinand de Medici. Tout ce qu'il vit dans cette maison bouleversa l'idée qu'il s'était faite du Catholicisme. Les impressions qu'il reçut sous le toit des pèlerins furent complétées, dans la chapelle du Pape, à la vue de la piété angélique de Grégoire XIII. Obéissant à une impulsion intérieure, il traversa la foule et vint se jeter en larmes aux pieds du Pape. Le Saint-Père, croyant qu'il désirait se confesser à lui, fit retirer les prélats qui l'entouraient; mais cet étrange pèlerin s'écria qu'il voulait se confesser en public et

Pendant la Semaine-Sainte de 1847, un pauvre prêtre prussien, du diocèse de Munster, nommé Théodore Lauvensen, arrivait à Rome à pied, et fut reçu à la Trinité-des-Pèlerins. Il est conduit dans la salle du *lavabo;* on le fait asseoir sur un banc de bois, on le déchausse; qui va lui laver les pieds? C'est Pie IX lui-même qui vient d'entrer à l'hospice et qui s'agenouille devant Lauvensen étonné. Alors recommença la scène qui eut lieu entre Jésus et Pierre, quand celui-ci se défendait de l'honneur que son Maître voulait lui faire en lui lavant les pieds; mais le Christ lui dit : « Ce que je vous fais en ce moment, il faut que vous le fassiez à votre tour aux autres. » Pie IX fit la même réponse à Lauvensen. Après le lavement des pieds, il interrogea le pauvre pèlerin sur sa vie et son pèlerinage, et il le quitta en lui laissant quelques secours.

Après le *lavabo*, les confrères conduisent les pèlerins dans les vastes réfectoires où l'on pourrait servir à la fois neuf cent quarante-quatre convives. Le souper est maigre, comme il convient un Samedi-Saint, mais copieux. Il se compose d'une soupe, de poissons, de *broccoli* et d'un peu de vin. Les pèlerins mangent avec décence et tranquillité. On leur fait la lecture pendant le repas. Nous causons avec un vieux confrère qui l'est

faire pénitence. Le Pape pleura aussi et commit l'absolution à deux cardinaux. Au sortir de la chapelle, le nouveau catholique commença la visite des églises dans le moment où le soleil était le plus ardent. Il tomba malade sous le poids de la chaleur et de ses émotions, et il expira trois jours après. En apprenant sa mort, le Pape s'écria : Beaucoup de pécheurs se retirent dans les cloîtres et dans les solitudes pour faire pénitence; mais celui-ci a eu un si grand repentir, que trois jours lui ont suffi pour atteindre le ciel. (Mgr Gerbet.)

depuis trente ans. Il nous conte que la république de 1849 avait mis tout sens dessus dessous dans la Trinité-des-Pèlerins, et en avait fait fermer les portes. Admirable révolution faite au nom de la fraternité, et qui en proscrivait une des plus touchantes manifestations ! Mais cela ne nous étonne plus ; les révolutions nous ont accoutumé à leurs inconséquences.

Après souper, les confrères mènent coucher les pèlerins avec la sollicitude de parents à l'égard de leurs enfants ; les dortoirs de la Trinité ont actuellement quatre cent quatre-vingt-huit lits.

En sortant, nous avons retrouvé nos compagnes de voyage qui, de leur côté, ont vu les plus grandes dames de Rome, les princesses Borghèse, Corsini et autres, qui lavaient avec la même conscience les pieds des pèlerines, tandis que leurs brillants équipages les attendaient sur la place de la Trinité. Le costume de ces nobles servantes des pauvres est charmant ; c'est une robe noire, avec jupon et bavolet rouges et des bretelles bleues. Parmi elles se trouvait une Anglaise convertie, que nous avions vue à la table d'hôte de la Minerve. Un cardinal les présidait, revêtu également du sac rouge, et n'ayant d'autre signe distinctif de sa dignité que la calotte rouge qui est aussi un emblème de la charité. Les princes de Danemarck, en ce moment à Rome, avaient été admis par exception dans le quartier des femmes. On raconte qu'il y a quelques années la reine douairière de Naples demanda à être reçue parmi les servantes des pèlerines ; on ne mit pas de courtisanerie dans le choix de la femme à laquelle Sa Majesté devait rendre ce pieux office, et l'on assure que le hasard ne l'avait pas traitée en reine.

La Trinité-des-Pèlerins représente dignement l'hospitalité universelle de Rome. Dans les années jubilaires on y reçoit des pèlerins de toutes les parties de la terre.

Rome donne aussi l'hospitalité morale ; c'est le grand hospice de la chrétienté qui s'ouvre à tous les blessés de la fortune, à tous les malades du cœur et de l'esprit.

Rome, depuis qu'elle est chrétienne, est la maîtresse des bonnes œuvres, la reine de la charité publique et privée, et, du haut des Sept Collines, elle a pu dire en tous les siècles aux autres villes du monde qui cherchent à l'imiter : Regardez et exécutez selon le modèle qui vous a été exposé sur la montagne : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* (Exode, xxv, 40.)

## CIV

# URBI ET ORBI.

Romanæ spatium est urbis et orbis idem.
(Ovide.)

Quell' urbe dell' orbe.
(Tassoni.)

27 mars.

Le grand jour de Pâques est donc arrivé, alleluia! On se salue dans les rues par l'exclamation mille fois répétée : *Buona Pasqua!* et on chante l'hymne de Manzoni sur la résurrection :

E risorto: or come a morte
La sua preda fu ritolta?
Come ha vinte l'atre porte,
Come è salvo un'altra volta
Quei che giacque in forza altrui?
Io lo giuro per colui
Che da morte il suscitò.

E risorto : il capo santo
Più non posa nel sudario.
È risorto : da l'un canto
Dell'avello solitario
Sta il coperchio rovesciato ;
Come un forte inebriato
Il signor si risvegliò!

Hier soir, en revenant de la Trinité-des-Pèlerins en voiture découverte, nous avons été mouillés par une pluie battante ; que de craintes pour aujourd'hui ! Pâques est de si bonne heure cette année, qu'on pouvait redouter les pluies du printemps pour cette solennité des solennités. Mais non, ce matin la pluie cesse comme par miracle, et le soleil triomphant perce les nuages envieux. On a tant parlé du soleil d'Austerlitz, pourquoi ne parlerai-je pas du soleil de Pâques, symbole de la victoire immortelle que notre Jésus a remportée en ce jour sur l'antique ennemie de l'homme, la mort! *O mors, ubi est aculeus tuus?*

Dès les huit heures du matin, nous prenons la voie triomphale et nous arrivons à Saint-Pierre. Après avoir placé dans leur tribune nos compagnes de voyage, comme il est encore de bonne heure, je retourne sur la place pour voir arriver les équipages des cardinaux et des ambassadeurs. A neuf heures, je rentre dans la basilique qui se remplit d'une foule immense. Une fois par an, Saint-Pierre est ainsi à peu près plein ; mais encore que de vides dans les bas-côtés! J'entendais un jour quelqu'un s'écrier : «Saint-Pierre n'a d'autre mérite que sa grandeur ! » Eh bien! quand il n'aurait que celui-là, c'est le mérite du Mont-Blanc à côté d'une taupinière ! Ajoutez à cela des souvenirs de tous les siècles, et ce luxe des arts, ce luxe inouï, non pas royal, mais vraiment divin, selon la remarque de Charles Didier, car Saint-Pierre est bien, comme on l'a dit, la cour d'un Dieu.

Voici les troupes pontificales : les Suisses, la garde Palatine, au bonnet à poil et au pantalon rouge bordé d'or, les gardes-nobles, en habit rouge, bottes à l'é-

cuyère et casques antiques à crinière, comme les anciens chevaliers romains; ce sont encore les *equites*. Ces différents corps escortent la procession qui s'avance avec son grandiose accoutumé.

Nous parvenons à nous placer contre la tribune des dames romaines, à gauche du grand autel, de façon à voir parfaitement tous les actes de ce grand drame mystique de la Messe pascale [1]. Nous avions devant nous le maître-autel de Saint-Pierre, qui s'élève avec son baldaquin de bronze sous la coupole de Michel-Ange. Cet autel immense, isolé au centre de la croix de la basilique, se dresse avec ses nombreux degrés comme une pyramide triomphante; de tout côté on le voit, ainsi qu'un pic de montagne; c'est le Sinaï des Papes.

Entre l'autel et nous, s'étend une longue table de marbre couverte de cierges peints, de vases et d'ornements nécessaires au Saint-Sacrifice, et qu'on y prend à mesure qu'on en a besoin. Aujourd'hui la sacristie Vaticane étale tous ses trésors; le crucifix de Michel-Ange, que nous avons admiré de près l'autre jour, brille sur le maître-autel à côté des deux tiares éblouissantes dont la plus belle fut donnée à Pie VII par Napoléon Ier, après son couronnement. Pie IX va s'en couvrir la tête pour nous donner, après la Messe, la béné-

[1] En parlant de ces grandes cérémonies de la Semaine-Sainte à Rome, il faut répéter, une fois pour toutes, une observation très-juste de Mgr Wiseman, à propos du ridicule reproche fait au culte catholique d'être *théâtral*. Voici ce que disait l'éminent cardinal anglais à un auditoire en grande partie composé de protestants : « J'ai dit que la poésie des offices de la Semaine étaient surtout dramatiques, et je me sers de ce mot, au risque de m'exposer aux railleries vulgaires, car je ne crois pas que la pauvreté de la langue puisse servir de base à un argument. Et si la pompe et la magnificence qui entouraient autrefois tout ce qui était noble et

diction pascale. Ce trirègne est le symbole de la triple autorité paternelle, sacerdotale et royale; la tiare, selon le mot de Mgr Gerbet, c'est la couronne de la supériorité du mérite sur la naissance, de l'intelligence sur la chair, de la charité qui unit sur la justice même qui combat; c'est la couronne du Père, du Roi et du Pontife.

Le noble custode de tous ces trésors de la sacristie Vaticane est un vieillard à cheveux blancs, vêtu de velours noir, l'épée au côté, comme un portrait de Zurbaran; pendant tout le temps de la Messe il resta debout près de l'autel, et ne quitta pas des yeux les trésors confiés à sa garde.

Enfin, le bruit des cloches et des tambours, ces voix de la guerre unies aux voix de la prière, nous annoncent l'arrivée du Pontife-Roi porté sur la *Sedia Gestatoria*; les *Flabellifères* portent derrière lui les éventails de plumes de paon, qui rappellent symboliquement combien d'yeux le Père commun doit ouvrir pour veiller au bien de son empire universel [1]. A l'entrée du Saint-Père, on chante le *Tu es Petrus*. Il descend de son siége aérien, entouré des nuages mystérieux de l'encens, et monte au grand autel de Saint-Pierre, où il va officier lui-même solennellement.

royal, sont dans nos temps modernes reléguées au théâtre et stigmatisées d'un surnom flétrissant, faudra-t-il pour cela que l'Église s'en dépouille, elle qui les a toujours conservées? On ne réfléchit pas qu'il est absurde d'appeler *théâtral* ce qui existait bien avant les théâtres : il faudrait donc aussi appeler *theâtrale* la pompe du culte lévitique; car certes elle était grande et imposante,.. et cependant c'était Dieu qui la commandait, et qui avait daigné entrer dans les détails les plus minutieux des cérémonies de son culte.

[1] L'usage de l'éventail comme marque d'honneur remonte aux premiers temps de l'Orient. C'est un lien singulier des siècles passés et des époques futures, c'est un étrange symbole de durée, que ce réseau de

Le cardinal Antonelli et d'autres cardinaux l'assistent en qualité de diacres. L'Évangile est chanté en grec et en latin : c'est un souvenir qu'on donne et une avance qu'on fait à l'antique Église d'Orient.

L'autel pyramidal de Saint-Pierre, avec ces cardinaux, ces évêques, ces prêtres échelonnés et groupés sur tous ses degrés, forme un tableau pittoresque et sublime. A sa base il a le corps de saint Pierre; à son sommet, symbole de l'édifice catholique, il a le successeur de l'Apôtre, le Pape régnant, entièrement vêtu de blanc. Pie IX officie avec une admirable grandeur, une angélique piété; sa voix, grave et solennelle, a divinement chanté le chant de la *Préface*, ce magnifique récitatif hébraïque; au *Sursum corda*, il joignit les mains et leva les yeux avec une telle onction, que nos cœurs s'envolèrent là-haut à la suite du sien. La consécration nous fit tous tomber à genoux. Cette Messe de Pâques nous laissera un éternel souvenir. Diderot, qui s'attendrissait à la procession de la Fête-Dieu, nous dit dans ses *Essais sur la Peinture :* « J'ai connu un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le Pape officier à Saint-Pierre sans devenir catholique. »

A l'élévation, le Pape se tourne vers les quatre parties du monde pour offrir l'hostie sacrée à l'adoration

plumes légères, qui serait plutôt un emblème de l'instabilité. Le temps semble avoir permis à un éventail l'immortalité qu'il refuse aux empires. Le Pape est le seul être existant qui nous reporte par la pensée aux premiers temps du monde; on pourrait aussi l'appeler l'*Ancien des jours*. Lui seul a conservé ce prestige que les autres rois ont perdu. C'est en ce sens qu'on peut dire que tous ces usages de la cour de Rome *pensent* plus de choses qu'ils ne semblent en dire. (Mgr Gerbet.)

universelle; puis il descend de l'autel, traverse le sanctuaire, et monte sur son siége pontifical, où, à demi-assis, quoique incliné par respect pour le Sacrement, il communie avec une partie des espèces consacrées; puis le diacre et le sous-diacre consomment ce qui reste. « L'attitude du Pape, dit Mgr Gerbet, et cette communion multiple à la même hostie et à la même coupe, retracent la première communion des Apôtres assis à la table du Sauveur. » A la vue de tant de cérémonies touchantes et splendides, nous étions tentés de nous écrier comme *notre* aïeul Clovis, quand le doux Sicambre, ébloui des splendeurs de la basilique de Reims, demandait à saint Remi : « Mon Père, est-ce là le céleste royaume que tu m'as promis? — Non, mon fils, répondit l'Apôtre des Francs, ce n'est que l'entrée du chemin qui doit t'y conduire. »

Ce qui gâte un peu cette Messe de Pâques, c'est le tumulte et les conversations de la plupart des spectateurs étrangers. On a dit qu'à Rome voir c'est prier, mais au moins voyons en silence et avec respect. Au reste, on a fort exagéré ces irrévérences étrangères; elles se perdent comme des notes fausses dans l'harmonieux ensemble de la solennité. « S'il y a des scandales dans la métropole de Rome, dit M. Poujoulat, ces scandales sont précisément commis par ceux-là mêmes qui s'en plaignent. Ils ne trouvent pas le temple assez saint, mais le temple l'est davantage quand ils n'y sont plus. »

La Messe finie un peu avant midi, nous nous précipitons avec la foule sur la place Saint-Pierre. Le fond de cet immense espace est occupé par les carrosses dorés et les équipages découverts rangés en demi-cercle; au

centre les troupes pontificales et l'armée française forment des carrés longs; les dragons sont massés autour des fontaines qui lancent au-dessus des cavaliers leur écume ondoyante comme les panaches de leurs casques. Puis le reste de la place, les terrasses des colonnades et les larges escaliers de la basilique sont inondés des flots d'une foule compacte qui s'accumule toujours, et finit par ne plus laisser un point vide sur le pavé; là sont serrés pêle-mêle étrangers, romains, pèlerins, paysans et paysannes en grand costume. Nous parvenons à nous placer sur le haut des escaliers, juste en face et très-près du grand balcon; c'est la meilleure position pour recevoir la bénédiction et pour jouir du coup d'œil de la place et de son encadrement, ainsi décrit par l'auteur de l'*Esquisse de Rome Chrétienne* :

« Ces collines abaissées qui se traînent autour de la basilique, comme pour faire mieux ressortir la hauteur de sa coupole; cette place du Vatican, avec ses larges espaces, seul rendez-vous religieux où aboutisssent les chemins qui viennent de partout; cet obélisque qui représente les siècles, comme la place dont il est le centre représente les pays; ces fontaines, antique emblème de la purification placé à l'entrée du temple, suivant l'usage des premiers temps; ce portique circulaire qui entoure comme une balustrade le lieu sacré teint du sang des premiers martyrs de Rome; ce cirque de Néron, remplacé par un cirque de fêtes religieuses, où tous les siècles chrétiens ont défilé avec des processions et des prières, où Constantin et Charlemagne, l'Orient et l'Occident, se sont agenouillés; en un mot, ce grand forum de la chrétienté, aussi bien couronné par ses

mille souvenirs que par ses trois cents colonnes et ses cent cinquante statues, fournit à une cérémonie solennelle un encadrement qui se prêterait aussi bien à être la matière d'un hymne que le sujet d'un tableau. »

Au coup de midi, canons, cloches, tambours s'unissent dans un accord formidable pour proclamer *cette heure* solennelle; une exclamation sourde s'échappe de toutes les poitrines; puis un silence profond s'établit, silence d'attente et d'émotion!

La *loggia* du grand balcon de Saint-Pierre s'est ouverte, toute tapissée de tentures, mais personne encore ne s'y montre; tout à coup, soulevé par des mains invisibles, un baldaquin se hausse, sous lequel apparaît le Pape, seul, tout en blanc, comme une vision céleste, entouré à droite et à gauche des grands éventails de plumes qui semblent les ailes des anges qui le soutiennent dans les airs.

A cette vue, tous les genoux se courbent, toutes les têtes se découvrent, sauf quelques fronts britanniques. Les Anglais nous trouveraient grossiers, et avec raison, si nous ne saluions pas la reine d'Angleterre papesse des trois royaumes, et quelques-uns d'entre eux trouvent très-beau de ne pas ôter leur chapeau devant le Pape, souverain temporel de trois millions de sujets, et souverain spirituel de cent cinquante millions de chrétiens. Ils devraient se rappeler le mot de Pie VII à un jeune protestant qui refusait de le saluer à Paris : « Mon fils, la bénédiction d'un vieillard ne fait jamais de mal. »

Courbons-nous donc, tous tant que nous sommes, au moment où le Pape étend les bras, et lit la formule de

l'absolution pascale d'une voix forte que nous entendions parfaitement de la place où nous étions. Après cela, le Saint-Père se lève debout, et salue les quatre points de l'horizon par un geste sublime; il ouvre les bras, les étend en haut, « comme pour aller puiser dans le ciel même la bénédiction qu'il va répandre; puis, formant le signe de la croix, il rejoint ses bras sur sa poitrine, comme un père qui serre son enfant sur son cœur, et cet enfant, c'est Rome et le Monde [1] ! »

Après avoir tracé dans l'espace le signe de la Rédemption, le Pape étend ses bras sur nous et bénit la Ville et le Monde, *Urbi et Orbi*.

Mgr Gerbet remarque que, pour cette bénédiction solennelle, l'Église n'a pas songé à choisir une prière spéciale; le Pape prononce tout simplement la formule vulgaire que le curé du dernier hameau prononce sur les petits enfants assemblés sur son passage : ***Benedictio Dei omnipotentis Patris, et Filii, et Spiritus Sancti descendat super vos, et maneat semper. Amen.*** La bénédiction papale ne fait mention ni de la *ville* ni du *monde*, et n'en est pas moins connue en Italie et partout sous le nom de bénédiction *Urbi et Orbi*, parce qu'elle s'adresse à l'univers entier, qui a des représentants de presque toutes ses parties sur la grande place du Vatican. A cette heure même on se met à genoux dans les environs de Rome et dans les États-Romains, la bénédiction invisible descend sur tous les sujets du Saint-Père, et puis traverse les mers pour se répandre jusqu'aux extrémités du monde catholique.

« En parlant de la beauté de la cérémonie de Saint-

[1] M. l'abbé Gaume, *les Trois Rome*.

Pierre, observe Mgr Gerbet, on dit quelquefois : C'est pourtant bien simple. Dites, au contraire : c'est beau, car c'est bien simple; le mot sera plus juste. »

Ce qui frappe beaucoup aussi, c'est l'admirable silence qui succède aux mille rumeurs de la foule. Au lieu des cris et des exclamations qui accueillent les rois et les conquérants vulgaires, ici, on ne trouve pas de meilleur moyen d'exprimer son amour et son respect que de se prosterner en silence devant le seul souverain qui bénisse son peuple!

Pie IX donne cette bénédiction avec une grâce majestueuse et une piété surhumaine. Suspendu entre le ciel et la terre, les bras étendus commé Moïse sur la montagne, c'est le chef du peuple de Dieu qui résume toutes les forces de la prière pour attirer sur nous toutes les grâces du ciel. C'est une apparition céleste que celle de ce beau Vieillard, vêtu de blanc; et puis ce Pape c'est Pie IX. Comme ce Dieu dont il est le Vicaire, il a passé par tous les degrés de la gloire, de la popularité, de l'ingratitude et de l'infortune. Le jour de Pâques de l'an 1849, sur ce balcon de Saint-Pierre, un homme a osé paraître à la place de Pie IX; c'était Mazzini. Sa parodie impie est tombée dans le ridicule; mais ce n'en fut pas moins un infâme sacrilége. L'avocat Mazzini voulait singer la fête de l'Être-Suprême inventée par l'avocat Robespierre. Il s'intitulait lui-même modestement le Moïse de la liberté italienne; il n'en était que le mauvais génie :

L'Église est à César, qu'ils la rendent à Dieu,

s'était écrié un jour Mazzini dans un vers de sa façon.

C'était lui, au contraire, qui voulait livrer l'Église aux mains des Césars, en la privant de l'indépendance attachée à sa souveraineté temporelle. Mais Mazzini avait fondé une papauté nouvelle, et, pontife infaillible, il avait déclaré que *la Constituante était le pape de l'avenir*.

Pie IX a disparu du balcon pontifical, comme enlevé au ciel sur le char d'Élie. Un cardinal lit la proclamation des indulgences accordées à tous ceux qui sont dans les dispositions requises, puis il jette en l'air la feuille de papier qu'il vient de lire. Elle tournoie au gré du vent et tombe sur la place, où la foule se précipite pour s'en disputer les morceaux; c'est un souvenir des antiques usages.

Tout était fini : nous restons encore quelque temps sur la place du Vatican, sous l'impression profonde qui nous dominait; nous laissons défiler les troupes et les voitures; nous étions à pied; mais nous trouvons encore une telle foule accumulée à l'entrée du pont Saint-Ange, qu'il nous faut longtemps attendre avant de pouvoir le traverser; nous nous rappelions ces vers où Dante raconte qu'au premier jubilé de l'an 1300 il a vu ce pont divisé dans toute sa longueur par une barrière. D'un côté passaient les pèlerins qui allaient à Saint-Pierre; de l'autre, ceux qui en revenaient, lesquels avaient alors devant eux le Mont-Giordano, situé en face du château Saint-Ange :

Come i Roman, per l' esercito molto
L' anno del Giubbileo, su per lo ponte
Hanno a passar la gente modo tolto :
Che dall' un lato tutti hanno la fronte
Verso il castello, e vanno a santo Pietro;
Dall' altra sponda vanno verso il monte.

## CV

# LA LUMINARA.

Un fanal sublime s'allume au centre de l'horizon romain. Les villages suspendus aux flancs des montagnes de la Sabine, les solitaires du mont Soracte, les pâtres de Tusculum l'aperçoivent, et le bateau à vapeur, qui passe à cette heure-là près de la côte d'Ostie, salue de loin une tour de lumière qu'il ne rencontre jamais sur d'autres rivages.

(Mgr Gerbet.)

L'illumination de Saint-Pierre, *la luminara*, est le couronnement du jour de Pâques : c'est le dernier emblème triomphal de la Résurrection et de la gloire céleste. A la chute du jour, nous nous arrêtons sur le pont Saint-Ange pour jouir de l'aspect magique qu'offre la coupole de Michel-Ange tout enflammée et se détachant sur le ciel étoilé, entre les maisons noires du Tibre et le fleuve sombre et mugissant.

« Cette coupole illuminée, dit Mgr Gerbet, semble être une tiare étincelante posée sur le tombeau du Pêcheur. La lampe qui veille près du cercueil d'un juste, dans un petit caveau, a déjà sa clarté prophétique. Mais l'illumination de la tombe devait avoir son apogée; elle devait monter jusqu'à la splendeur, et il est mora-

lement beau qu'un sépulcre se trouve être, chaque année, le point le plus radieux de toute la terre. »

Arrivés devant la basilique, nous admirons de près cette admirable architecture dessinée en traits de feu. Mais il n'y a encore que les grandes lignes d'arrêtées par l'invisible pinceau de l'enchanteur; l'immense façade est trouée par des vides noirs, comme un catafalque, mais ils seront bientôt remplis. Attendons! voici la *transformazione.*

Au premier coup de huit heures, les San-Pietrini, suspendus à des cordes comme des feux follets, traversent la façade avec des pots enflammés; et l'exécution de cette manœuvre difficile est si prompte et si parfaite, qu'au dernier coup de huit heures le changement à vue est opéré; l'illumination est complète, c'est un coup d'œil vraiment féerique.

La croix qui surmonte la coupole paraît faite d'étoiles scintillantes descendues de la voûte des cieux. La basilique étincelante semble l'image de la Jérusalem céleste, comme le disait un Romain qui se trouvait près de moi : *Si crederebbe di rimirar quella nuova Gerusalemme, dal cielo discesa, di cui parla san Giovanni nella sua Apocalisse.*

A droite, le Vatican, grave et silencieux dans son ombre monumentale, contrastait avec les splendeurs de la basilique. Le Pape plongeait son palais dans l'obscurité, pour laisser toute la gloire et la splendeur au tombeau de l'Apôtre dont il est le successeur.

Sur la place circulait une foule immense de voitures et de piétons dans un joyeux enthousiasme et un ordre parfait.

Ce qui donne un caractère unique à la *luminara*, c'est la pensée qui l'a inspirée, c'est la glorification de la croix et du tombeau du Pêcheur de Galilée. Demain, cette illumination extraordinaire sera éteinte. Mais à quelque heure de l'année que vous entriez à Saint-Pierre, vous retrouverez toujours les lampes qui veillent comme des sentinelles de l'éternité autour de la Confession de l'Apôtre. « On les a destinées à rester allumées jusqu'à ce que le soleil s'obscurcisse, la veille de la résurrection des morts; elles continuent cette pieuse tradition de flambeaux symboliques qui remonte jusqu'à ceux que les premiers chrétiens de Rome ont allumés à cette même place. Il est beau que la perpétuité, qui éclate de tant de manières dans cette basilique, ait été marquée aussi à travers tant de vicissitudes et de tempêtes, jusque dans ces frêles lumières qu'un souffle pourrait éteindre : familiarisés avec ce spectacle, nous ne remarquons pas assez que c'est une chose rare en ce monde qu'une illumination de dix-huit siècles. » (Mgr Gerbet.)

Dans la nuit du 28 juin 1849, veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, le gouvernement républicain de Rome avait voulu, malgré les préoccupations de la défense, qu'on illuminât le dôme de Saint-Pierre, pour donner aux combattants assiégés une confiance que lui-même n'avait plus. Cette illumination éclaira toutes les phases de la dernière lutte du siége de Rome; ce fut à sa clarté magnifique que les Français se préparèrent à l'assaut du bastion n° 8, déclaré imprenable; s'en emparer, disait le général Vaillant, c'est *prendre le taureau par les cornes*. La *luminara* fut le signal de la victoire des Français.

En m'en revenant le long du Tibre, j'adressai ces vers à l'ombre de Néron :

Tristius infernis Nero nil audivit in umbris
Sacrari Petro quam monumenta sua.
(*Pompei Ugonii poemata*, Romæ, 1587.)

Redresse-toi, Néron, sur ta couche de fer;
Ta Rome te convie au fond de ton enfer
A voir la flamme qui l'inonde :
Ces vils chrétiens, enduits de poix, vêtus de peaux,
Que tu faisais brûler en guise de flambeaux,
Ils éclairent encor le monde!

Mais ces feux charmeront tes yeux et non ton cœur,
Car tu n'entendras plus de longs cris de douleur,
Ce n'est plus une tragédie;
Ton cirque brille encor d'un réseau lumineux,
Mais les joyeux Romains applaudissent aux feux
De ce pacifique incendie.

Néron a brûlé Rome aux regards des païens,
Le Pape l'illumine aux regards des chrétiens:
L'un fut la torche incendiaire
Qui met les passions, les empires en feu;
L'autre sur sa colline est le Phare de Dieu
Qui nous guide et qui nous éclaire!

## CVI

# LE CHEVRIER DE LA SABINE.

A JULES VIBERT.

Mardi 29 mars.

Après les solennités émouvantes de la Semaine-Sainte, on a besoin de se reposer l'âme et le corps. Je suis heureux d'un bonheur que je n'avais jamais éprouvé. J'ai vu tout ce que je voulais voir, j'ai senti tout ce que je voulais sentir à Rome; je possède en moi la *Roma del mio cor,* et elle ne me sera pas ôtée. Je n'ai plus maintenant qu'à jouir des charmes de la possession ; je digère en paix, si j'ose dire, et je m'assimile du mieux que je peux cette noble et substantielle nourriture. J'ai enfin droit de cité à Rome; et je vais délicieusement flâner au soleil, en vrai bourgeois romain, sur la colline des Jardins, au Mont-Pincio, sous les yeuses de l'Académie de France, le lieu le plus riant de la Ville, disait le poëte Martial :

Non est in tota lætior Urbe locus.

C'est la colline des artistes. Là habitèrent Salvator Rosa, le Poussin, le Lorrain, Angelica Kauffmann, d'Agincourt. Qu'on est heureux d'être peintre à Rome! J'envie sans cesse le sort de nos élèves de l'Académie. Qu'on est heureux seulement d'aimer et d'acheter des tableaux! Je connais ici un amateur qui est au troisième ciel de la peinture; il fait chaque jour une acquisition nouvelle; il n'achète que des Raphaëls. Je regarderais comme un crime de détromper cet heureux mortel; j'envie seulement son bonheur. A Rome on ne vend que des Raphaëls, comme à Venise des Titiens, à Anvers des Rubens. Raphaël est ici comme autrefois Hercule et ses travaux dans la Grèce héroïque, selon la remarque de Stendhal; tout ce qui a été fait de grand et de beau dans la peinture, on l'attribue à ce héros [1]. Mon vieil amateur est passionné aussi pour l'antique, mais il n'en achète point; j'ai failli le mettre hors de lui, parce qu'un jour je lui soutenais en riant que l'Apollon du Belvédère était un corps privé de muscles, et qu'il me faisait l'effet d'un *radis ratissé*. Heureuses discussions qui valent bien les discussions politiques!

Les Romains ont si bien l'habitude de voir des peintres et de poser pour eux, qu'ils font poser à leur tour nos artistes dans leurs chants populaires :

[1] Stendhal raconte cette anecdote à propos de tout ce qu'on exige parfois des arts et des artistes : Un jour un seigneur russe pria le peintre de la cour de lui faire le portrait d'un serin qu'il aimait beaucoup. Cet oiseau chéri devait être représenté donnant un baiser à son maître qui avait un morceau de sucre à la main; mais on devait voir dans les yeux du serin qu'il donnait un baiser à son maître *par amour*, et non point par le désir d'obtenir le morceau de sucre.

Lo tuo padre non fù qualche pittore
Che ti dipinse quanto bella sei?

« Ton père n'était-il pas un peintre qui t'a faite aussi belle que tu es? »

Calaro duo pittori dallo cielo
E tutti e due co li penelli in mano
Pinser tuo volto.

« Deux peintres descendirent du ciel, et tous deux, leurs pinceaux à la main, ont peint ton visage. »

Je vais souvent, au coucher du soleil, me promener sur la place d'Espagne autour de la barque de marbre submergée dans la fontaine qui a pris le nom de *la Barcaccia*. Urbain VIII, qui l'éleva sur les plans du Bernin, faisant allusion aux deux bouches de canon qui versent l'eau, composa ce joli distique :

Bellica pontificum non fundit machina flammas,
Sed dulcem, belli qua perit ignis, aquam.

Il lui fut répondu par ces autres vers :

Carminibus fontem, non fonti carmina facit
Urbanus vates : sic sibi quisque placet.

La place d'Espagne, ancienne Naumachie de Domitien, est la place la plus vivante de Rome; elle est entourée d'hôtels et de maisons habitées surtout par les étrangers; à certaines heures, c'est un véritable *square* britannique. Son plus noble ornement est le grand escalier de la Trinité-du-Mont. J'aime à m'asseoir sur ses larges degrés; on y trouve à toute heure des groupes pittoresques de *contadini* et de *contadine*, dans leurs ri-

ches costumes, qui viennent s'offrir comme modèles aux peintres ; nos pensionnaires de l'Académie les connaissent bien. Ils trouvent là les pâtres des Abruzzes, et ces robustes femmes qui descendent des Sabines par qui Rome fut peuplée ; ils ont le choix entre les coiffures égyptiennes des Albanaises, la robe grecque des Neptuniennes, le corset de velours et la flèche d'argent des Transteverines. Ces hommes et ces femmes ont naturellement des poses de statues antiques ; on dirait qu'à force de les voir dans les villas, les musées et les places publiques, les Romains se sont modelés sur ces chefs-d'œuvre : leurs pères ont posé pour animer le marbre antique, le marbre à son tour pose devant les enfants pour leur rappeler les grands airs de famille.

Je m'amuse à faire causer ces modèles si graves, si fiers, si différents de ceux que vous avez dans vos ateliers parisiens. Une distribution de cigares aux hommes et quelques baïoques aux enfants me font des amis parmi cette population pittoresque. Ce soir un bataillon français passait sur la place d'Espagne, musique en tête. Un jeune Transteverin, avec qui je causais, me dit d'un air fin : « *Signor*, que la France a de bons soldats et de belle musique ! » Je le regardai fixement, et je répondis : « La France a de meilleurs soldats, mais l'Italie a de meilleure musique. » Un éclair brilla dans son œil noir, et il s'écria : « *Non è vero, signor mio?* »

Mais mon meilleur ami sur l'escalier de la Trinité est un petit chevrier sabin. La Sabine est encore peuplée de pâtres et d'agriculteurs comme au temps de Virgile :

Hanc olim veteres vitam coluere Sabini.

Horace vante sa ferme de Sabine et les petits vins sabins dont parle Tarquin dans la *Lucrèce* de Ponsard :

> Et nous passions le temps à puiser dans les cruches
> Les meilleurs vins sabins mêlés au miel des ruches.

Pour revenir à mon petit chevrier, il a le costume antique, la peau de chèvre et le chapeau conique; il me demande, avec une naïve effronterie, un écu par séance pour poser, car ce métier-là l'ennuie, m'assure-t-il; ses yeux noirs étincellent comme ceux d'un jeune loup : c'est une nature sauvage et énergique; il y a peut-être en lui l'étoffe d'un Sixte-Quint. Je l'ai fait parler dans cette ballade composée pour lui, et dont il ne chantera jamais une strophe, comme vous le pensez bien :

## LE CHEVRIER DE LA SABINE.

(Air de : *Gastibelza.*)

Je suis l'enfant de l'antique Sabine,
Et l'on m'a dit
Que mon vieux père avec sa carabine
Est mort bandit.
Pauvre orphelin, venu de la campagne
Pour mendier,
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Dieu ! quel désert que cette grande Rome !
Moi, je m'y perds,
Je suis moins seul, sans une trace d'homme,
Dans nos déserts.
Saint-Pierre est grand comme notre montagne,
J'aime y prier.
N'oubliez point sur la place d'Espagne
Le chevrier.

J'aime à courir, la nuit, au Colysée
Plein de vieux blocs,
J'y crois revoir ma montagne boisée
Et ses grands rocs.
Mais j'ai beau faire, et l'ennui m'accompagne
Comme un sorcier.
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Tout est ici trop réglé, trop tranquille
Et sans dangers :
Pas un brigand, Rome est la grande ville
Des étrangers;
Que de badauds de la Grande-Bretagne
Sur l'escalier!
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Oh! bien souvent je soupe, et je m'en moque,
D'un seul citron;
Parfois je fais, pour gagner un baïoque,
Le cicéron,
Et du Forum jusqu'au tombeau d'Ascagne
Je vais crier.
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Ainsi j'achète, au prix d'une parole,
Un brocoli;
Je dis : Signor, voici le Capitole,
L'Ara-Cœli,
Voilà Saint-Pierre, où l'on vit Charlemagne
S'agenouiller.
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

On a trouvé que ma figure est belle
Sous ce chapeau,
Et l'on prétend que je suis un modèle
Pour le pinceau;

Peintres joyeux de France et d'Allemagne,
Dans l'atelier
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Dessinez-moi sous cette peau de chèvre,
Comme un saint Jean,
Et donnez-moi le cigare à la lèvre
Et quelque argent;
Car pour ma mère est tout ce que je gagne
A ce métier.
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Mais tout cela me répugne et me lasse,
Je me déplais
D'être un modèle et le valet de place
De ces Anglais;
Mieux vaudrait être au fond de la Romagne
Contrebandier.
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Je sens frémir ma sauvage nature,
Sous ce sayon;
J'ai honte d'être un bandit en peinture
Sous un crayon,
Quand mon vieux père a su braver le bagne
Sans s'effrayer.
N'oubliez pas sur la place d'Espagne
Le chevrier.

Un beau matin je retourne en Sabine;
Mon corps grandit,
Et je saurai porter la carabine
Du vieux bandit;
Elle sera la fidèle compagne
De mon foyer.
Ne cherchez plus sur la place d'Espagne
Le chevrier.

## CVII

# ADDIO.

A ERNEST LAFOND.

Jeudi 31 mars.

On a beau me dire qu'après les fêtes de Pâques il faut quitter Rome et que c'est le moment d'aller à Naples, je laisse dire, et je n'en pense pas moins, à part moi, que, si j'étais seul, je resterais, et sacrifierais volontiers Naples à Rome. Mes compagnons de voyage se moquent de ma mélancolie, et font si bien qu'il faut partir. C'est comme un proscrit qui prend le chemin de l'exil, que je vais au bureau des passe-ports, et à la poste aux chevaux sur la place *Nicosia*, dont le nom vient de Jean Nicot, ambassadeur français en Portugal, qui le premier fit connaître aux Romains les douceurs du tabac. On appela cette plante *Nicotiana*, et la place où demeurait l'ambassadeur, *Nicosia*. Je voudrais qu'on élevât sur cette place une statue à Jean Nicot: que chaque fumeur

donne un centime, et il n'y aura pas de plus beau monument à Rome !

Nous retenons pour vendredi prochain ce qu'on appelle ici *un legno di convenzione;* c'est une voiture particulière avec un courrier qui se charge de vous mener en poste. C'en est donc fait; il ne me reste plus qu'un jour pour faire mes adieux à Rome.

> Sur le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
> Que je vous fasse encor pour elle une demande.
>
> (CORNEILLE, *Nicomède.*)

Il est doux de flâner par un temps magnifique et tout à fait inattendu après la pluie d'hier; c'est une dernière surprise que nous fait le soleil romain. Le ciel d'Italie est un enfant gâté qui rit et pleure à la fois comme l'Astyanax d'Homère. Il faut aller faire ses adieux à Sant'-Onofrio. Mon cocher grimpe crânement jusqu'au sommet de la colline escarpée, noble exploit que je n'avais vu faire à nul autre automédon romain.

Le Père Girolamo me reçoit à bras ouverts; il me donne une gravure du chêne du Tasse déraciné par un coup de vent le 22 septembre 1842; il n'en reste plus que le tronc desséché. D'après la gravure, fort exacte, dit-on, cet arbre devait être magnifique.

Je m'en vais fumer dans le jardin des moines, couché sur les gradins de gazon garnis de briques qui forment l'amphithéâtre rustique à demi-écroulé, ainsi que la terrasse surplombant sur des vergers et des potagers. Derrière l'amphithéâtre s'élève un rideau de onze grands cyprès immobiles. Devant moi le vieux mulet poussif du couvent broute l'herbe rare, soufflant comme un

asthmatique, et dressant l'oreille au bruit lointain de Rome entière gisant à nos pieds. Là, à la face de la Ville-Éternelle, je relis ces beaux sonnets du Tasse que nous avons traduits ensemble, et qui me semblent plus touchants encore relus près de sa cellule et de son chêne renversé.

Là je fais mes adieux à tout ce que je vois : à Saint-Pierre, au Mont-Mario, au château Saint-Ange, au Pincio, aux pins de la villa Borghèse, au cercle bleuâtre des montagnes, à Sainte-Marie-Majeure, au Capitole, au Colysée, au Latran, à Saint-Paul, au Tibre, à Saint-Pierre-in-Montorio, à la fontaine Pauline, à toutes les villas du Janicule ! Rien n'est plus charmant, dit Mary-Lafon, que ce jardin au printemps, quand on découvre à travers les pêchers fleuris Rome tout entière, noyée dans une vapeur rose.

J'entre dans l'église pour revoir une dernière fois la tombe du Tasse et les peintures du Pinturicchio. Je copie l'épitaphe de Jean Sacco d'Ancône, archevêque de Raguse :

LABOR ET GLORIA VITA FVIT, MORS REQVIES.

Mais une épitaphe plus touchante est celle qu'on lit sur une large dalle, sous le portique qui précède l'église ; cette pierre recouvre deux Romains, deux Parmesans, un Florentin, un Milanais, qui, quoique de noms et de pays divers, ont voulu être enterrés ensemble en signe d'amitié ; cela rappelle le vœu de Fénelon : les vrais amis devraient s'entendre pour mourir tous ensemble le même jour :

FRANCISCVS SALICIVS FIORENTINVS
ALOYSIVS CANAVESIVS ROMANVS

LVCIVS AMANS RVBEVS DE PRATO PARMENSIS
IO. BAPTISTA DE RVBEIS DE PARMENSI

D. O M.
HIC PORTVM RECIPIT
VNIVERSA CARO
FEDERICI NVCCI AC
EJVS PROPINQVORVM
ANN. D. MDCXXXII.

CAMILLVS LONGHINVS ROMANVS
IOSEPH INTREVINVS MEDIOLANENSIS

VOLVERVNT HIC EXPRESSE NOMINARI
EVMDEM TVMVLVM ET SIBI ET SVIS ELIGENTES

Je demande au Père Girolamo à revoir la Madone de Léonard de Vinci et la cellule du Tasse. Je voulais rendre au grand poëte un dernier hommage au nom de ses deux traducteurs, quoique, hélas! nous n'ayons que trop justifié le proverbe italien : *traduttori, traditori!* Quoi qu'il en soit, je déposai devant le buste de Torquato un exemplaire de nos traductions des sonnets de Dante, Pétrarque, Michel-Ange et Tasse. Le bon Père Girolamo fut charmé de ce cadeau qu'il regardait comme fait à lui-même; il m'assura que notre livre ne quitterait pas la cellule du poëte, et qu'il le montrerait à *tutti questi signori forestieri.*

Du Janicule j'allai à l'Aventin pour répéter l'*addio doloroso* au prieuré de Malte, à Saint-Alexis, à Sainte-Sabine et à la délicieuse Madone de Sassoferrato, que dessinait un élève de l'Académie de France.

L'Aventin a toujours quelque chose de sauvage et de sinistre qui semble rappeler que Caïus Gracchus en fit son refuge; mais, poursuivi dans le temple de Diane, il se fit tuer par son esclave, priant la déesse que les Romains ne fussent jamais libres. Les Gracques n'étaient pas des *communistes* comme on l'a cru de nos jours; la loi agraire qu'ils réclamaient n'était pas le partage des propriétés des citoyens, mais une meilleure distribution des terres conquises sur l'ennemi. Cornélie, la mère des Gracques, est une sublime figure. Comme le burlesque coudoie le sublime, cela me rappelle une épitaphe du cimetière de C. : *Ci-gît la mère des trois D.*

L'église de Sainte-Sabine est encore toute fleurie du jour de Pâques. Je retrouve au couvent Frà Antonio toujours gai et toujours souffrant; il est jaune comme un coing; on va l'envoyer à Naples pour changer d'air. Nous allons causer sur la terrasse, d'où la *luminara*, me dit-il, faisait avant-hier un effet magique. Il me conte qu'il y a dans le couvent un soldat et un sous-officier de notre armée d'occupation à Rome, qui ont échangé l'uniforme contre la robe de saint Dominique, et qui sont non moins bons religieux que bons soldats. La réforme dominicaine a introduit à Sainte-Sabine le travail manuel dans une juste mesure; les Dominicains ont eu l'heureuse idée de fouiller la pente occidentale de l'Aventin, du côté du Tibre; ils y ont trouvé une suite de salles voûtées qui promettent d'intéressantes décou-

vertes. Je serre la main à Frà Antonio, et je lui dis adieu; je ne le verrai plus, sans doute, non plus que Frà Girolamo, Frà Luca du couvent des Passionistes, et le vieux Franciscain de Saint-Bonaventure.

Ma tournée se termine par le Colysée, où, tête nue sous un doux soleil, je fais les stations du Chemin de la Croix, en compagnie de deux soldats français, et je baise avec eux l'humble croix de bois qui a sauvé le monde. Ce furent là mes adieux au Colysée.

En revenant je passe par le Forum au soleil couchant; il méritait aujourd'hui son nom de Campo-Vaccino; il était parcouru par des paysans et des paysannes qui revenaient du marché sur des charrettes attelées de bœufs gris et de buffles noirs attachés par le nez. L'Italie a pris son nom de ses vastes troupeaux; les Grecs l'appelaient le pays des bœufs (Ιταλὸς, *vitulus*). Deux mille bœufs, portant à leurs cornes des sarments enflammés, jetèrent le désordre dans le camp romain, et dégagèrent Annibal des défilés du Vulturne.

Le Forum est redevenu ce qu'il était au temps du Roi-pasteur, Évandre, et tel qu'il est décrit par Virgile :

> Passimque armenta videbant
> Romanoque foro et lautis mugire carinis.

Le brillant quartier des Carènes autour du Forum était la Chaussée d'Antin de Rome; son nom lui venait de la maison que Pompée y fit élever, et qu'il orna de trophées et de proues de vaisseaux.

Il faut donc faire nos visites d'adieu à toutes nos connaissances de Rome, d'abord et de toute nécessité au prince Torlonia, qui a toujours la première et dernière

visite du voyageur, puis à l'abbé J., au senor Lopez, à M. Grana, au bon Diamanti, au signor de Angelis, au docteur Pantaleoni dans sa *Via del Babuino*. La fontaine de cette *via* possède un satyre si laid, que le peuple l'appelait le singe, *il babuino:* de là le nom donné à la rue. Le docteur refuse obstinément le prix de ses visites. Nous allons nous fâcher, docteur, lui disais-je ; vous ne voulez donc pas que nous nous quittions en *paix?* A Rome, quand on a payé à quelqu'un ce qu'on lui doit, on lui dit : *Siamo in pace.*

Mais le docteur tint bon, et ne voulut accepter que l'exemplaire de nos traductions des poëtes italiens. Nous ne pensions guère que notre livre nous servirait

A pagare vos visitas,
Savantissimi doctores
Medicinæ professores.

Voici la dernière nuit que je vais passer dans la Ville-Éternelle; mais au fond du cœur je lui dis comme le farouche Coriolan :

Adieu, Rome, je pars, mais tu me reverras.

## CVIII

# DE ROME A GAETE.

A MON PÈRE.

Vendredi 1er avril.

Nous avons quitté Rome ce matin. En passant sur la place Colonna, le porteur s'abat, le postillon tombe; mauvais présage qu'un païen n'eût pas négligé. J'espérais toujours que nous ne partirions jamais. Cependant homme et bête se relèvent; l'un remonte sur l'autre: nous quittons la voie Flaminienne, c'est-à-dire le Corso, longeons le Colysée et le Latran, et sortons de la Ville par la porte Saint-Jean.

C'était une admirable matinée : le soleil levant teignait en rose et en violet les montagnes d'Albano que nous avions devant nous, tandis que nous courions sur la nouvelle voie Appienne, coupée çà et là par ces longues lignes d'aqueducs qui se marient si bien à la grandeur de l'horizon romain, et qui, selon l'expression

d'Eudore, amenaient leurs eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe.

Nous voici de nouveau au milieu de la campagne romaine; dans une de mes premières lettres, en arrivant à Rome, je l'ai peinte à première vue, à vol d'oiseau, de la portière d'une voiture. J'ai cru que les ruines étaient la seule végétation qui convenait à l'*Agro romano;* et, comme plus d'un voyageur trop poétique, je me suis trompé sur ce point, ainsi que sur bien d'autres. L'*Agro* n'est point stérile comme on le croit communément; le printemps le revêt d'un manteau de verdure, l'été lui donne des teintes dorées, et l'automne des teintes fauves; c'est une suite d'excellents pâturages, dont l'herbe est drue et savoureuse. Lullin de Chateauvieux, habile agronome de Genève, et M. de Tournon, ancien préfet du département du Tibre, ont vengé l'*Agro* des reproches qu'on lui adresse [1]. C'est un pays d'élevage comme au temps de l'Empire romain, alors que le citoyen de Rome dédaignait de cultiver sa terre, « se réservant, dit Chateaubriand, de déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie du monde aura l'honneur de le nourrir. »

On peut comparer, dans ce sens, la campagne romaine à l'Irlande, où les propriétaires *absentees* trou-

[1] « Au premier aspect, une si mince part faite à la culture semble justifier les reproches de paresse adressés aux Romains; mais lorsqu'aux premières pluies d'octobre on voit ces immenses champs revêtus de verdure offrir à d'innombrables troupeaux une herbe épaisse, croissant à travers les chaumes arides, l'automne et l'hiver enfin se parer de toute la fraîcheur du printemps, on comprend comment les Romains se contentent d'un mode d'exploitation si séduisant. Quel peuple, recevant de la nature le bienfait de productions spontanées si abondantes, ne serait pas enclin à en jouir sans demander à une culture *plus pénible des dons plus riches peut-être, mais plus incertains?* » (M. de Tournon, *Études statistiques sur Rome.*)

vent aussi plus de bénéfices à laisser la terre en prairies naturelles qu'à la cultiver. L'*Agro,* en certaines parties, produit d'excellents blés, et plus d'un touriste, trop pressé pour bien voir, a pris des jachères pour des friches. Le mauvais air, qui est le grand obstacle à la culture, existait déjà du temps des anciens Romains qui, selon Valère-Maxime, avaient élevé trois temples à la Fièvre. Cette insalubrité, du reste, n'est point particulière aux États-Romains; elle s'étend tout le long des côtes d'Italie, depuis les Maremmes de Pise, jusqu'aux rivages de Baies, de Cumes et de Pestum. L'assainissement de l'*Agro* a été la préoccupation de plusieurs Souverains-Pontifes; ils voulaient l'opérer par l'agriculture qui favorise la population et la salubrité. Sixte IV fit une loi pour forcer les grands propriétaires à mettre en rapport un tiers au moins de leurs terres; mais ceux-ci parvinrent à faire révoquer cette loi comme trop arbitraire, et ils maintinrent leur système de pâturages. Léon XII, en leur garantissant leurs revenus, voulait les obliger à livrer leurs fermes par baux emphytéotiques à une population nouvelle, appelée librement à Rome des divers pays catholiques; mais les entraves d'une diplomatie jalouse arrêtèrent cette entreprise. Il eût été beau pourtant de voir les pauvres Irlandais, par exemple, émigrer vers Rome plutôt qu'en Amérique, et retrouver ici leur patrie et leur foi dans les domaines du Père commun des fidèles. Peut-être le mieux serait d'établir dans l'*Agro* une colonie de ces agriculteurs-modèles qu'on nomme les Trappistes, travailleurs intrépides, qui, en Algérie, à la Trappe de Staouëli, ont eu à lutter si vaillamment et si heureusement contre l'insalubrité du climat et les ré-

sistances du sol, dans les mêmes conditions difficiles qu'offre la campagne romaine. Ce serait un projet digne de Rome et des enfants de Saint-Bernard; cette fondation monastique donnerait l'exemple et l'élan, et elle aurait en outre l'avantage considérable de s'harmoniser moralement avec le voisinage de Rome; car si en général nous désirons l'amélioration de l'*Agro*, nous sommes loin de lui souhaiter, aux alentours même de la ville, un développement agricole et industriel qui aurait pour résultat d'amener le bruit, la foule et la vulgarité jusqu'aux portes de Rome.

La capitale du Christianisme est une exception sublime; elle ne doit pas ressembler aux capitales mondaines; elle doit faire comme une reine qui ne laisse pas approcher de son palais magnifique et solitaire les échoppes de l'industrie et les rumeurs banales des transactions commerciales. Il faut laisser à Rome, selon les paroles de Mgr Gerbet, « cette banlieue en repos, qui a la majesté du désert sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux, ce cimetière, mélancolique et nu, des agitations et des pompes de l'ancienne Rome, cette solitude de prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la Ville-Sainte, enveloppe, comme il convient, de silence et de paix, ce grand cloître de la chrétienté. »

Mais revenons à notre voyage dans cette campagne grandiose, coupée çà et là par des barrières de bois, entre lesquelles paissent des bœufs blancs et des buffles noirs. Le plus noble ornement de cette partie de l'*Agro*, sont les fragments de l'aqueduc de Claude, qui semblent

les tronçons des bras gigantesques que Rome, la grande Altérée, étendait si loin pour puiser l'eau aux flancs des montagnes.

Nous traversons rapidement Albano, et arrivons au gigantesque viaduc que Pie IX a fait construire sur la vallée profonde qui sépare Albano du bourg de l'Aricia. Trois ordres d'arcs superposés forment cet imposant monument qui est de la race de ceux qui bravent les siècles; ouvrage vraiment *romain* qui fait honneur au règne de Pie IX.

C'est à la descente du bourg de l'Aricia, vers dix heures du soir, que madame la comtesse de Spaur reçut, dans sa voiture, Pie IX déguisé, que lui amenait son mari. Au relai de Fondi, il fallut s'arrêter pour faire raccommoder une roue, et un curieux crut reconnaître la figure bien connue du Saint-Père; mais, grâce à Dieu, cet incident n'eut pas, pour Pie IX, les suites qu'il eut pour Louis XVI, lors du voyage de Varennes.

Nous traversons, par un beau soleil, les Marais Pontins, qui ne sont point dangereux en cette saison. Leur aspect est loin d'être désagréable; ils sont couverts d'une végétation puissante; et, dans ces herbages à perte de vue, on voit des buffles accroupis dans l'eau jusqu'au cou, et ayant l'air de jouir, en vrais *lazzaroni*, de ce bain marécageux.

Ces immenses plaines sont le réceptacle des eaux des montagnes, dont la réunion forme plusieurs rivières qui ne peuvent contenir l'abondant tribut qu'elles reçoivent dans la saison des pluies; de là des débordements et des marécages; de plus, une ligne de collines sépare ces marais de la mer, et fait obstacle à l'écou-

lement naturel des eaux. Telle est la cause permanente de l'insalubrité, tel est l'obstacle qu'eurent constamment à vaincre les Romains de la République et de l'Empire: Appius Claudius, Cornélius Cethégus, Jules-César, y exécutèrent divers travaux. Auguste fit creuser le long de la voie Appienne un canal qui recevait les eaux stagnantes, et servait en même temps à la navigation et aux voyageurs.

Horace a célébré ces efforts d'Auguste :

> Regis opus; sterilisve diu palus, aptaque remis
> Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum.

C'était une hyperbole poétique ; Auguste ne put arriver aux résultats chantés d'avance par le Venousin. Les Papes ont continué les travaux des anciens : Boniface VIII, Martin V, Léon X, Sixte-Quint surtout. Enfin Pie VI, dans des temps peu favorables, y entreprit un *drainage* gigantesque; en vain les débordements l'arrêtent, en vain tout ce qui l'entoure le décourage; il prononce son *quos ego*, et la reconnaissance populaire lui donne le surnom de *dessécheur*, *il seccatore*. C'est à lui qu'on doit cette belle route droite et bordée d'arbres qui a pris son nom et s'appelle la *linea Pia*. Si les Papes n'ont pu réussir entièrement dans l'assainissement des Marais Pontins :

> Ils ont du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Un de nos compagnons de voyage, qui avait vu ces plaines de longues années auparavant, trouvait de l'amélioration dans la physionomie des hommes et du pays. Le postillon qui nous mène au galop de ses chevaux à

demi-sauvages, nourris dans ces pacages, ce postillon, ce n'est plus la fièvre en grosses bottes qui galope devant nous.

Au coucher du soleil, nous franchissons Terracine et la douane napolitaine, et allons passer la nuit à Mola di Gaeta, à l'hôtel de Cicéron.

C'est ici que descendit d'abord Pie IX, et qu'il écrivit sa lettre au roi de Naples. La comtesse de Spaur a fait un récit charmant du séjour du Pape à Gaëte. Le roi de Naples s'est montré un digne petit-fils de saint Louis à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ. Rien de plus touchant, de plus filial et de plus royal que son empressement à venir à Gaëte rendre ses hommages à Pie IX; il songea même à apporter le linge et les ustensiles dont Sa Sainteté avait besoin, car elle manquait de tout [1].

Pie IX, reconnaissant, n'a été que juste en donnant au roi de Naples le titre de *rex piissimus*, titre qu'il portera aussi glorieusement que le roi de France portait celui de Roi Très-Chrétien.

Pie IX n'a jamais paru plus grand et plus souverain que pendant son exil; il a reçu à Gaëte les hommages

[1] C'est ici, dit madame de Spaur, que commence le noble récit des actes vraiment pieux par lesquels le roi Ferdinand de Naples rendit honneur au Saint-Père, pendant dix-sept mois que dura l'exil volontaire du Pontife; dans ces actes on ne saurait dire ce qu'il y eut de plus digne d'admiration et d'éloges, soit la piété de l'homme compatissant au malheur d'un autre homme et le consolant de tout son pouvoir, soit la magnificence du Prince qui, sans égard à aucun sacrifice, n'épargne rien pour rendre à peu près nulles les peines de l'exil à un autre Prince, soit enfin le respect du chrétien fervent qui, dans les tribulations du Pontife, ne voyant que les injures faites à la religion en la personne du Vicaire de Dieu, s'humilie en expiation de tant d'énormités commises par les ennemis du ciel, et se prosterne pour eux aux pieds de Notre-Seigneur.

de toute la chrétienté, comme s'il eût trôné encore au Vatican [1].

Il y a deux Rome dans Rome : la Rome visible, la cité italienne, qui peut changer, qui peut tomber ; la Rome invisible, l'Église, dont la cité terrestre n'est que l'enveloppe. L'Église ne peut ni varier, ni périr ; elle a pour fondement la promesse de Jésus-Christ. Elle n'est pas incarnée dans Rome au point que la Cité divine puisse être entraînée dans la chute de la cité italienne, si celle-ci arrivait jamais. Que de fois l'histoire ne nous montre-t-elle pas les Papes chassés de Rome, et n'en restant pas moins Souverains et Pontifes, qu'ils soient à Avignon, à Fontainebleau ou à Gaëte ! Lorsqu'un roi de la terre est précipité du trône, il n'est plus rien. Qu'est-ce que Jacques II à Saint-Germain, Napoléon à Sainte-Hélène, Charles X à Holy-Rood, Louis-Philippe à Claremont ? Au contraire, nul coin de terre, pourvu qu'il soit catholique, n'est la terre étrangère pour le Père commun des fidèles ; le Pape a son trône, non pas seulement dans la Ville mais dans le Monde, *Urbi et Orbi;* quand même la Ville-Éternelle disparaîtrait dans la tempête, le Pape pourra toujours répéter :

Rome n'est plus dans Rome, elle est tout où je suis.

[1] On la publié à Rome, en 1850, deux volumes in-quarto intitulés : *L'Orbe cattolico*, et contenant les lettres des évêques et de divers personnages adressées à Pie IX pendant son exil.

## CIX

# NOSTALGIE A NAPLES.

A MON PÈRE.

J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Élysée, et mon cœur n'est pas là!
(LAMARTINE.)

Le 2 avril nous avons fait notre entrée dans la belle Parthénope, et nous pouvons répéter avec un poëte contemporain :

J'ai vu l'antique Rome aux splendeurs souveraines,
J'ai vu Naples nager dans la mer des Syrènes
Avec le soleil son amant.

Nous avons visité le tombeau de Virgile et le berceau du Tasse, l'antre de la Sibylle et la grotte du Chien; nous avons contemplé Naples et son golfe du haut de la Chartreuse de Saint-Martin et de la terrasse des Camaldules. Nous nous sommes promené à la Mergellina et sur la plage de Chiaja, que les Napolitains appellent un morceau du ciel tombé sur la terre, *un pezzo del cielo caduto in terra;* et un soir, sous les chênes verts de la villa Reale, à travers lesquels on voit frissonner les

flots, devant les bustes de Virgile et du Tasse, nous sommes retombé dans notre péché mignon de poésie :

C'est l'heure où dans les airs, sur les flots, sur la terre,
Une pâle clarté tombe et succède au jour;
C'est l'heure où dans la nuit brillante et solitaire
On voit monter au ciel l'étoile de l'amour.

C'est l'heure où la luciole étincelle dans l'ombre,
Où le pâle olivier est d'un vert plus foncé,
Où le ciel est plus pur, où la mer est plus sombre,
Où d'un bleu plus profond le flot est nuancé.

C'est l'heure où sur la mer glisse la barque agile
Que décèle un fanal fuyant comme un éclair,
Et du berceau du Tasse au tombeau de Virgile
Un courant poétique est répandu dans l'air.

C'est l'heure, errant au bord de ces brillantes grèves,
De réciter les vers des poëtes sacrés;
C'est l'heure d'évoquer ses plus radieux rêves
Pour les fixer un jour dans des chants inspirés!

Eh bien! avec tout cela, je suis charmé d'avoir vu Naples; mais Naples n'a pas mon cœur, je l'ai laissé à Rome, et Rome l'a gardé.

Ce golfe de Naples est, en effet, une admirable chose, mais la ville par elle-même n'a rien de très-intéressant; on l'éprouve surtout quand on vient de la vieille cité de Rome, dont le souvenir fait un tort irréparable à sa jeune rivale. Le palais du Roi ne vaut pas plus le Vatican que l'église de Saint-Janvier ne vaut Saint-Pierre. Pompéia est fort curieuse, sans doute, mais elle ne peut nous inspirer les émotions filiales que nous font éprouver les catacombes de Rome [1].

[1] Pour bien goûter les émotions que cette Rome souterraine inspire, on n'a qu'à les rapprocher de celles que font éprouver les ruines de Pom-

C'est votre faute, nous dit-on ici, ce n'est pas la saison pour voir Naples. Le théâtre de San-Carlo est fermé; et pour comble de malheur le Vésuve, le vrai grand théâtre de Naples, ne joue pas non plus; il y a relâche, peut-être pour une répétition générale, *chi lo sa?* Mais nous n'aurons pas la patience de l'attendre; ce capricieux acteur, fils de Vulcain (*vulcano*, volcan), ne daigne pas même se mettre sur l'oreille le plus petit panache de fumée, et il faudra nous contenter d'avoir vu à Paris l'éruption du Vésuve dans la décoration finale de la *Muette de Portici*.

> Golfe d'or et d'azur encadré de montagnes
> Naple n'est pas dans Naple, elle est dans ses campagnes.

Mais en cette saison la campagne napolitaine est encore en hiver et n'a pas quitté sa robe feuille-morte; les arbres n'ont pas la moindre nuance de verdure; le double azur du golfe et du ciel est souvent obscurci. Le vent d'Afriqne, si lourd et si sulfureux, souffle avec passion et soulève des flots d'écume sur la mer, des flots de poussière sur la terre; tout le monde se sent sous l'influence maussade et nerveuse arrivée à Naples sur les ailes empestées du *scirocco*.

péi. Rien de plus désespéré que l'aspect de cette ville morte sortant à demi de son tombeau, non pour ressusciter en se repeuplant, mais pour se donner à quelque égard un faux air de vie, pour que les brises de la mer, les parfums du printemps, les émanations de la belle nature environnante s'égarent sans but dans ces rues qu'éclaire un soleil inutile. Les ténèbres des catacombes produisent dans l'âme l'effet contraire à celui du soleil de Pompéi, car le grand charme de ces lieux tient, en partie, au contraste qui existe entre la nuit physique qui y règne, et le jour spirituel qui éclairait leurs habitants. Pompéi, à peu d'exceptions près, ne nous rappelle guère que la vie matérielle de ses habitants, leurs agitations, leurs plaisirs, tout ce qui passe... (Mgr Gerbet.)

J'ai des lettres pour Mgr Domenico Sanguigni, auditeur de la nonciature apostolique. C'est un jeune monsignor fort aimable, que je trouve également sous la fatale influence; il se plaint que l'air de Naples lui heurte les nerfs, *urta i nervi;* nous regrettons Rome ensemble, et la douceur de son ciel, et sa noble tranquillité, si différente du bruit vulgaire et criard qui nous irrite à Naples; c'est la plus bruyante capitale du monde; elle est bonne pour ceux qui cherchent à s'étourdir. Quelle différence aussi entre la grave politesse, la dignité des Romains, et la pétulance bavarde de ce peuple de Naples, né hableur et comédien, vrai peuple-polichinelle qui vous poursuit de son agitation perpétuelle! C'est, disait Alfieri, un peuple passé maître dans l'art de crier :

Napoletani mastri in schiamazzare.

Au bout d'une semaine de séjour à Naples, me voilà tombé dans une sorte de malaise à la fois moral et physique que j'appellerais le *spleen*, si ce mot tout britannique ne jurait par trop avec le ciel italien. C'est plutôt une vague nostalgie; je ressens le mal du pays, tantôt pour la France ma patrie, tantôt pour Rome ma *matrie*, comme dirait un Grec.

Ce ciel, cette mer, me semblent trop passionnés et trop *païens*; ce soleil m'agace; j'ai des sensations, et non plus des pensées; je me sens énervé, allangui; j'ai à peine la force de tenir une plume, et cela m'irrite; Naples, cette ville blanche et coquette, me fait en vain des agaceries, elles m'impatientent; Naples ne m'est pas *simpatica* dans le sens italien, c'est-à-dire aimable à la

première vue. La magicienne de Parthénope ne peut parvenir à me charmer; mon cœur est à la vieille Matrone romaine; comme saint Jérôme au désert, je suis tourmenté la nuit par des visions de Rome.

Enfin, dans un dernier paroxysme de ce mal singulier, la pensée du pays natal l'emporte; je ne rêve plus qu'à la France et aux bords de la Loire; je maudis Naples, qui veut me séduire comme la Syrène qui lui a donné son nom; à l'exemple du divin Ulysse je me bouche les oreilles, je ferme les yeux, et, comme le roi d'Ithaque dans l'île de Calypso, je ne songe qu'à revoir la fumée qui s'échappe de ma terre natale :

Ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
Ης γαίης.

(*Odyssée*, l. I, v. 58.)

Et je fais pour me consoler ce sonnet où, dans un accès de tristesse nostalgique, je sacrifie trop volontiers l'Italie aux souvenirs du foyer, du doux chez soi; *at home*, comme disent les Anglais :

Oui, devant les splendeurs du ciel napolitain
Je rêve à tes brouillards, ô rive nivernoise !
J'aspire à retrouver mon Ithaque gauloise:
Le retour, du voyage est le seul bien certain.

Mon manoir m'est plus beau qu'un palais florentin,
Mieux que le marbre épais j'aime la fine ardoise,
Mieux que l'orange d'or, la fraise et la framboise,
Et mieux que le laurier, la bruyère et le thym.

Je préfère à l'éclat des laves du Vésuve
Le feu de nos raisins bouillonnants dans la cuve,
De mon toit la fumée à celle du volcan,

Mon Nozet et sa vue au Pausilippe même,
Et mes tableaux signés par une main que j'aime
Aux chefs-d'œuvre vantés de l'art grec ou toscan !

## CX

# LE LAC D'ALBANE.

A CHARLES ROUPELL, ESQ.

Fidèle.
(*Devise des Roupell.*)

On nous disait à Naples que nous avions le mauvais œil, *la jettatura*, et on nous conseillait vivement de porter au cou une de ces petites cornes de corail fabriquées tout exprès pour vous préserver du mauvais sort. Mais c'était le *scirocco* qui était notre vrai *jettatore*, et il n'y avait qu'un seul moyen de nous guérir de cette maligne influence; au lieu de nous écrier comme le Tasse : *Veder Napoli e poi morir*, il fallait dire : Voir Naples et puis s'en aller! C'est ce que nous n'avons pas manqué de faire; nous sommes repartis pour Rome le 14 avril, et, sans nous laisser séduire aux délices de Capoue, nous avons repassé la frontière napolitaine. Notre *vetturino*, le brave Angelo Attili, nous arrêta un instant au milieu des Marais Pontins, devant un groupe de trois vieilles maisons isolées qu'on appelle la *locanda*

*del Forappio,* contraction italienne du Forum d'Appius: c'est tout ce qui reste de cette place superbe où s'élevait la statue d'Appius, le créateur de la voie Appienne. Le Forappio nous rappelait deux souvenirs célèbres et bien différents; celui d'Horace, qui y coucha dans son voyage de Brindes :

> Inde Forum Appi,
> Differtum nautis, cauponibus atque malignis,

et le souvenir de saint Paul qui, se rendant à Rome, a vu les fidèles venir ici à sa rencontre [1]. Il y avait peut-être un de ces nouveaux chrétiens qui avait voyagé avec Horace en ce même lieu, et qui pouvait faire le parallèle et le contraste des deux voyageurs qu'avait vus cette voie Appienne.

Nous allâmes coucher à Cisterna, bourgade que les Romains appelaient *Tres Tabernæ*, les Trois-Tavernes. Les chrétiens qui allèrent au-devant de saint Paul se divisèrent en deux bandes, pour ne pas éveiller les soupçons; les uns s'arrêtèrent ici *ad Tres Tabernas*, tandis que les autres s'avancèrent jusqu'au Forum d'Appius.

Le lendemain nous traversons Velletri, l'ancienne Vélitre, que notre brave Montluc appelle *Bélitre* dans ses mémoires, et nous allons déjeuner à Albano, où nous renouvelons le combat des Voraces et des Coriaces, presque en face du tombeau des Curiaces, qu'on montre à l'entrée de la ville. On assure aussi que les cendres de Pompée sont venues demander asile à cette terre, la première en-

[1] Fratres occurrerunt nobis usque ad Appii forum ac tres Tabernas. Quos cum vidisset Paulus, gratias agens Deo suscepit fiduciam. (*Actes des Apôtres,* ch. 28.)

nemie de Rome. C'est qu'en effet Albano est la fille d'Albe-la-Longue, ainsi nommée à cause de sa longueur entre le lac et la montagne ; elle fut élevée par le fils du pieux Énée, par Ascagne, qui en fit sa capitale :

> Et Longam multa vi muniet Albam.
>
> (*Enéide*, VI.)

C'était une ville puissante que cette Albe, bâtie sous les auspices d'une laie blanche :

> Et stetit Alba potens, albæ suis omine nata.
>
> (PROPERCE.)

Mais elle eut le malheur d'être la voisine et la rivale de Rome :

> Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
> Albe, mon cher pays et mon premier amour :
> Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
> Je crains notre victoire autant que notre perte !
>
> (CORNEILLE, *les Horaces*.)

Albe fut vaincue, et Albano, bâtie en vue de Rome, conserve toute la modestie qu'a dû lui inspirer la défaite de son aïeule. Ses environs sont délicieux ; les anciens et les modernes y ont multiplié les villas. Ici se trouvait celle de Domitien, où se passa cette scène si énergiquement décrite par Juvénal, dans laquelle l'empereur assemble le sénat pour délibérer sur la manière la plus exquise d'apprêter un énorme turbot, *spatium admirabile rhombi :*

> Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Le satirique a peint de main de maître le portrait de ces courtisans tremblants, dont le pâle visage exprimait les misères et les dangers attachés à l'amitié du monstre impérial :

In quorum facie miseræ magnæque sedebat
Pallor amicitiæ.

Quoi de plus irritable que l'oreille d'un pareil tyran avec les caprices duquel on risquait toujours sa tête, même en ne parlant que de la pluie et du beau temps ?

..... Sed quid violentius aure tyranni,
Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimboso
Vere locuturi fatum pendebat amici !

Après un déjeuner où l'hôte ne nous appela pas pour délibérer sur la sauce de son poisson (il est vrai que nous n'étions pas le sénat romain), nous prenons des ânes, et montons, grâce à eux, jusqu'en haut de la ville, au couvent des Passionistes, qui remplace le temple de Jupiter Latial. De là nous descendons au lac d'Albane, ancien cratère, encaissé entre des bords profonds couverts d'arbres magnifiques ; c'est une promenade délicieuse.

Bois où se sont perdus Merlin et Viviane,
Aviez-vous plus d'arome aux coupes de vos fleurs,
Plus d'émail à vos pieds ? Sur la verte liane
Les oiseaux brillaient-ils de plus riches couleurs ?
O délices du lac d'Albane !

(A. Brizeux.)

On arrive ainsi, à l'ombre et le long du lac jusqu'à Castel Gandolfo, charmant petit bourg, au milieu duquel s'élève un palais, ouvrage du Bernin ; c'est l'unique villégiature des Papes, qui y viennent passer

quelques semaines pendant l'été; à cette hauteur, l'air est frais et salubre; il est purifié par les bois environnants. Tout auprès sont les villas Torlonia et Barberini qui remplacent la villa de Domitien. Nous revenons à Albano par une de ces superbes allées qu'on nomme les *Gallerie;* elles sont bordées de chênes verts et d'oliviers sauvages d'un âge incalculable et d'une taille monstrueuse; les plus gros et les plus chancelants de ces arbres sont soutenus par des substructions et des colonnes; on aime à voir les piliers de marbre venir en aide et servir de bâton de vieillesse à ces vieux piliers naturels si pleins encore de séve et de vie.

Nous rentrons à Albano par le tombeau d'Ascagne. Le mont Albane est une création volcanique; il s'élève isolé, au milieu du désert de l'*Agro*, tout verdoyant d'arbres et tout blanchissant de villages et de villas. Notre guide, croyant parler français, nous disait : Albano, c'est le *beau voir* de la campagne romaine; il ignorait que le mot *belvedere* est devenu français. En effet, de presque tous les environs d'Albano, le long du lac, sur le chemin de Castel Gandolfo, on jouit d'une vue admirable, qui s'étend jusqu'à la Mer Tyrrhénienne. Voyez là-bas Antium, aujourd'hui Nettuno, et Ardée, capitale du royaume de Turnus. Voici un souvenir homérique; c'est la montagne et le promontoire de Circé, *Monte Circello.* Pour nous, c'est Rome qui est la vraie Circé qui nous a arraché à Naples et qui nous ramène à elle; mais nous espérons que l'enchanteresse ne nous fera pas subir l'ignominieuse métamorphose imposée par la magicienne grecque au prudent Ulysse et à ses compagnons.

D'Albano nous descendons dans l'*Agro* presqu'en ligne droite, ayant toujours Rome en perspective, sauf quand un pli de terrain nous la dérobe un instant. Rome, au milieu de la poussière et de la lumière d'une journée de printemps nous apparaît, à chaque instant, avec ses dômes et ses clochers, comme une oasis monumentale au milieu de l'Océan du désert.

A notre gauche s'étend la Méditerranée; à droite la longue chaîne cintrée des monts Sabins, terminée par le Soracte, qui se tient là comme une pyramide géante à l'entrée de la plaine où « s'épanouit, comme un large nid d'aigle, la campagne romaine, » selon l'expression de Lacordaire [1]. A chaque instant, un souvenir se dresse devant vous comme un fantôme et s'écrie : *Sta viator, heroem calcas.* Là-bas, à droite de la route, entre ces deux aqueducs, près de la ferme des Torlonia, s'élève un plateau que les pâtres de l'*Agro* ap-

[1] La campagne romaine, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre, où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent ça et là sont sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou qu'il se couche, que l'hiver ou l'été passent là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une suave transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit; une nouveauté sans fin sort de ce fond immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, la mer, les ruines, l'air, la terre elle-même, mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui se promenant le long des voies romaines n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'infini communiquant avec l'homme, ah! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour ui donner jamais une idée et une larme. (*Lettre sur le Saint-Siége.*)

pellent la *Roma Vecchia :* c'est là qu'eut lieu l'entrevue de Coriolan et de sa mère Véturie; admirable triomphe de la piété filiale et de l'amour de la patrie !

Voici des vers ébauchés sur la route, *rhymes on the road*, comme dit le poëte irlandais, Thomas Moore.

A Rome ! A Rome ! notre marche
Se presse de franchir chaque arche
Du viaduc de Genzano ;
Salut là-bas, ô mer, abîme
Que Byron d'un adieu sublime
Salua du haut d'Albano !

Albe la Longue ! les Horaces
Ont donc vaincu tes Curiaces,
Rome sent son destin futur.
Albe au revoir ! sur ta colline
Notre œil des monts de la Sabine
Descend jusqu'à la tour d'Astur.

Là-bas c'est Ostie et son golfe,
Ici près c'est Castel-Gandolphe
Sous ses oliviers endormi ;
Mais adieu, noble mont Albane,
Et toi, pur miroir de Diane,
Comme on te nomme, ô lac Némi !

A Rome ! à Rome ! car sans cesse
Une voix nous parle et nous presse
De nous hâter sur ce chemin
Qui vers Rome enfin nous ramène :
Voici la campagne romaine
Et le vaste horizon romain.

Une lumière vive et chaude
Inonde l'aqueduc de Claude
Qui dresse ses rouges arceaux,
Vieux tronçons d'un serpent de pierre
Qui vers la ville de saint Pierre
Déroule ses larges anneaux.

Cette campagne solitaire
N'a pas une motte de terre
Dont le nom ne soit illustré ;
Et de chaque grain de poussière
Que nos pas laissent en arrière
S'élève un souvenir sacré.

Derrière le soc aratoire
Qui fend tous ces champs de l'histoire
On voit surgir des monuments ;
Le laboureur qui les sillonne
Ouvre des tombeaux, et s'étonne
De la grandeur des ossements !

Salut, vieille voie Appienne
Tour à tour païenne et chrétienne :
On distingue encor sur ton sol
L'ornière des maîtres du monde,
Et la trace non moins profonde
Des deux conquérants, Pierre et Paul.

Sur la foule martyrisée
Se ferme enfin le Colysée ;
Néron est tombé de son char,
Aux toges succède l'étole,
Le Vatican au Capitole,
Et Pierre hérite de César.

Là-bas, là-bas, l'immense dôme
Domine en roi l'antique Rome
Et ses temples et ses palais,
Et nous prouve par sa durée
Que le pêcheur de Césarée
A bien su jeter ses filets.

Sur l'éternelle métropole
Scintille la grande coupole,
Phare de l'horizon latin,
La croix d'or, sur qui tout se fonde,
Apparaît, étoile du monde,
Depuis les jours de Constantin !

## CXI

# LES JOIES DU RETOUR.

A MISS O'REILLY.

> Ce dernier voyage de Rome est, à mon gré, la plus agréable aventure qui vous pût arriver ; avec un ambassadeur adorable, dans une belle et grande occasion, revoir cette belle Maîtresse du monde qu'on a toujours envie de revoir ! J'aime fort les couplets que vous avez faits pour elle, on ne saurait trop la célébrer.
>
> (Madame DE SÉVIGNÉ à M. de Coulanges, 8 janvier 1690.)

On rentre à Rome avec une émotion différente, mais non moins vive que lorsqu'on y met le pied pour la première fois ; ce n'est plus l'émotion de l'inconnu, ni les frémissements d'une curiosité passionnée, mais c'est la joie du retour, c'est le terme de la nostalgie qui vous attristait loin de cette Ville qu'on aime comme une patrie ; on revoit le dôme de Saint-Pierre avec l'attendrissement qu'on éprouve à la vue de son clocher.

En rentrant à Rome par la porte de Saint-Jean-de-Latran, tandis que les douaniers interrogeaient le voiturin, j'eus un plaisir délicieux à saluer du regard, comme une vieille connaissance, la basilique Laterane

avec sa couronne de statues qui se détachaient sur le soleil couchant. C'était le samedi 16 avril :

Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc [1].

C'est avec des joies indicibles qu'on reprend possession de sa Rome et de tous ses monuments qui sont l'histoire visible de la Ville et du Monde. Quel bonheur! au retour de Naples, de retrouver la majestueuse tranquillité de Rome, et d'aller chercher des nouvelles de ses amis et de ses maîtres Romains : Les PP. Marchi et Besson, Owerbeck [2], Mgrs Borromée et Apolloni, et l'abbé J. et le docteur P., et jusqu'à la signora Lopez avec ses histoires du temps de *Papa Gregorio*, comme on dit à Rome. Ne faut-il pas revoir l'Académie de

[1] Les Thraces marquaient avec des pierres blanches les jours où ils croyaient avoir été heureux, et avec des pierres noires ceux où ils avaient éprouvé quelque malheur; l'année finie, ils comptaient toutes ces pierres. Le nombre des blanches servait seul à déterminer leur âge, comme s'ils n'eussent réellement vécu que lorsqu'ils avaient été heureux; on reconnaît une allusion à cet usage dans cette épitaphe antique si ingénieuse, et en même temps si désespérante :

CI-GIT QVI DVRA QVATRE-VINGT-DIX ANS, ET EN VÉCVT SIX.

[2] Un coup affreux vient d'accabler la vieillesse du grand artiste; sa femme et son fils lui ont été enlevés. Résigné sous la main de Dieu, mais morne et accablé, il était perdu pour la peinture, si l'amitié filiale du sculpteur Hoffmann et de sa femme n'avait rappelé à Owerbeck qu'il se devait encore à l'Art et à la Religion. Pie IX vient de lui commander un *Chemin de la Croix*.

Je me suis procuré une planche assez rare, dessinée et gravée à l'eau-forte par Owerbeck : c'est un moine en prière serrant sur son cœur le crucifix; on ne lui voit que le dos, ou plutôt on ne distingue que les plis grossiers de sa robe et de son capuchon; mais on sent, rien qu'à sa forme, qu'il y a sous cette épaisse enveloppe un corps qui se mortifie, et dans ce corps une âme qui prie et se spiritualise. C'est un petit chef-d'œuvre qui dit beaucoup avec quelques morceaux d'une étoffe de bure.

France pour laquelle Brizeux a composé cette charmante inscription :

Ici la ruche d'or des abeilles de l'Art.
Chaque automne fuyant la Seine et son brouillard,
Fervents nous arrivons sous l'abri des grands arbres;
Près du buis odorant qui pousse entre les marbres,
Dans la chaleur et la clarté,
Nous venons recueillir le miel de la Beauté.

Mais où l'on retrouve encore mieux la France, c'est à Saint-Louis-des-Français; la religion en a fait pour nous un coin de la terre natale. En entrant ce matin à Saint-Louis, je pensais à une lettre du cardinal d'Ossat; mais je n'ai pas vu le moindre oiseau de proie devant l'église, pas même un aigle [1] !

[1] Un gros oiseau de proie fut veû volant sur l'église de Saint-Louis de Rome, épiant un pigeon ; et ce pigeon s'enfuiant dans un trou derriere une grande pierre portant les armoiries de France, un peu séparée de la muraille, ledit oiseau de proie se lança aprés ledit pigeon de telle roideur, que le trou se trouvant trop petit, il y demeura pris sans pouvoir passer avant, comme fit le pigeon ; ni tourner en arriére : et lui voit-on une aile qui s'est dénouée, hors ledit trou. Et y a trois jours qu'en la place devant ladite Église se voit une infinité de gens, qui viennent de tous les endroits de la ville, pour regarder cette aile, et bâtissent là-dessus des augures et des succés, chacun à sa fantaisie. Quant à moi ; je n'y entends ni crois autre finesse, sinon que la petitesse du trou, et la grosseur et roideur de l'oiseau ont engendré cet évenement. Mais si cela signifioit rien, comme plusieurs se le persuadent; attendu telle occurence advenuë dans Rome, Chef de la Chretienté, et en la face d'une Église nationale des François, et derriére les armoiries de France; et atendu encore le tems, qui étoit un dimanche, en une année de Jubilé, et sur le commencement d'une guerre : si cela, dis-je, signifie rien, l'augure ne peut être interpreté qu'à l'avantage de la France, comme s'il rememoroit au monde, que la Couronne de France a toûjours été le refuge des États afligez, et particuliérement de l'Église et du Saint Siége de Rome; et avertissoit, que quiconque ne respectera les fleurs de lys, ou osera ci-après atenter contre ladite Couronne, ou contre ceux qu'elle a sous sa protection, y demeurera pris, et ruiné. (*Lettre du dernier d'octobre* 1600.)

J'allai ensuite inspecter l'église de la Minerve, qui est française en quelque sorte par son style ogival, et parce qu'elle est restaurée en ce moment par les Dominicains de la Réforme française. Cette restauration artistique de l'église coïncide heureusement avec la restauration spirituelle de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce sont des Dominicains qui ont dressé tous les plans nouveaux de l'église, et qui surveillent leur exécution, renouvelant ainsi ces pures traditions de l'art chrétien inaugurées dans l'Ordre par Frà Angelico, enseveli dans cette même église de la Minerve.

En traversant le Forum, je rencontrai un jeune avocat romain qui tenait sous son bras la *Revue de jurisprudence* publiée à Rome sous le nom de *Foro romano*. Je lui promis, si j'avais jamais un procès avec Clodius ou Milon, de lui confier ma cause; il me dit qu'il fallait bien prendre garde d'offenser une femme dans les plaidoiries, attendu que les Romaines étaient peu endurantes, et qu'il se trouverait encore des Fulvies pour percer la langue des Cicérons modernes avec l'aiguille d'or qui retient leurs cheveux.

Mes compagnons de voyage sont allés aujourd'hui à Tivoli; croiriez-vous que je n'ai pas voulu les accompagner? J'étais si ravi de me retrouver à Rome, que je ne pus me résoudre à quitter la Ville, même pour aller à Tibur. Horace pourra-t-il me le pardonner? Dans le premier élan de la joie du retour, je voudrais tout revoir à la fois. Je vole faire ma cour à Raphaël au Vatican, à Michel-Ange à Saint-Pierre-aux-Liens; je cours de Saint-Pierre à Saint-Sébastien, et je pousse ma course jusqu'à la tour qui sert de tombeau à Cécilia

Métella. Au-dessous de la frise ornée de têtes de bœufs, qui a fait donner à ce monument le nom de *Capo di Bove*, on lit cette inscription du côté de la route :

CÆCILIÆ Q. CRETICI F. METELLÆ CRASSI.

Au-dessous on en a gravé une autre pendant la domination française [1] :

LES OFF. DV CORPS IMP. DES ING. GÉOG. FRANC. ONT RÉTABLI CE TERME OCCID. DE LA BASE MESVRÉE EN 1751 PAR LES P. P. MARC ET BOSCOWICH, POVR LA DÉTERMIN. D'VN DEGRÉ DV MÉR. DE ROME. 1809, AN. V DV RÈGNE DE NAP. EMP. ET ROI, PROTECT. DE LA CONF. DV RHIN. LE DVC DE FELTRE ÉTANT MINISTRE DE LA GVERRE, ET LE COMTE MIOLLIS GOVVERNEVR DES ÉTATS-ROMAINS.

« Personne qui n'admirât ce mausolée dédié par le consul Crassus à la mémoire de sa femme, Cécilia Métella, fille de Métellus le Crétois, son collègue, et qui ne sentît

[1] M. l'abbé Gaume nous racontiat dernièrement, à la Minerve, l'anecdote suivante : « Quand les demi-brigades de la première république française vinrent républicaniser Rome, quelques démocrates romains élevèrent au Corso un arc de triomphe, sur lequel on voyait une grande statue de la république française, et une toute petite de la république romaine, avec cette inscription :

MAGNÆ MATRI
GRATA FILIA.

Les Romains ne comprenaient guère cette légende, quand un abbé qui passait, la leur traduisit ainsi en Italien :

MANGIA LA MADRE
SI GRATTA LA FIGLIA.

En effet, la mère n'a fait qu'une bouchée de sa fille. Les révolutions sont en général aussi mauvaises mères que mauvaises filles ; elles sont comme Saturne, disait Vergniaud, elles dévorent leurs enfants.

son cœur ému en entendant l'écho artificiel du tombeau répéter jusqu'à sept fois, dans ses ondulations toujours plus mystérieuses et plus affaiblies, le nom de Métella; on l'entendait encore en 1560 [1]. » Aujourd'hui cet écho n'est plus digne d'être la voix de la nymphe qui appelait Narcisse; j'essayai pourtant d'entrer en conversation avec lui, en lui demandant les rimes de cette ballade *en échos*, tour de force rhythmique qui n'a d'autre mérite que celui de la difficulté plus ou moins heureusement surmontée :

Toi, qui dors dans cette tour sombre,
Ombre,
Qui fus Cécilia Métella,
Là,

Dans ta tombe j'aime à descendre,
Cendre,
Sur qui pèse ton lourd contour,
Tour !

Que reste-t-il de la Cybèle
Belle,
Et de la villa d'Adrien ?
Rien !

Néant, néant, tel est l'emblème
Blême
De ce passé dans le remord
Mort.

Alors que ta sibylle écume,
Cume,
Dans ses livres par Romulus
Lus,

[1] Mary Lafon, *Rome ancienne*.

Elle prédit qu'avec Enée
Née
Rome règnerait à jamais,
Mais

Il faut que la grandeur romaine
Mène
Vos peuples au pied de la Croix,
Rois !

Rome païenne dans la tombe
Tombe ;
A bas vos autels odieux,
Dieux !

Mais que debout Rome chrétienne
Tienne !
Redis-nous ces faits éclatants,
Temps !

L'univers entier te contemple,
Temple,
Où saint Pierre en son tombeau d'or
Dort.

Vous épuisez tous nos éloges,
Loges
De Raphaël au Vatican,
Quand

Nous parcourons ces colossales
Salles
Où vous brillez de toutes parts,
Arts !

En vain l'impiété t'assiége,
Siége
Que Pierre a teint de son puissant
Sang.

La France alors dans la balance
Lance
Son fer qui fend comme un éclair
L'air.

Ne crains plus une horde impie,
Pie,
Tout est contre un pouvoir divin
Vain.

Reste, Rome, la souveraine
Reine,
Et ton Pontife sans effroi
Roi.

Que le pèlerin qui s'acquitte
Quitte
Rome en louant, dans son adieu,
Dieu.

O Rome, unique métropole,
Pôle
Où tout cœur que la foi sauva
Va,

Éclaire l'esquif qui s'effare,
Phare,
Et qui te cherche avec transport,
Port !

La foi, c'est ton céleste arome,
Rome,
Et nous t'écoutons à genoux,
Nous,

Tandis qu'au fond de ton enceinte
Sainte,
Tu nous dis au pied de la Croix :
Crois !

## CXII

# ROME AU CLAIR DE LUNE.

A ÉMILE ROYÉ BELLIARD.

Comme l'astre adouci de l'antique Élysee,
Sur les murs dentelés du sacré Colysée
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards
Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottants du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier ;
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errante après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

LAMARTINE.

Pendant la nuit dernière, qui fut magnifique, j'ai voulu me donner le spectacle de Rome au clair de lune. Personne n'ayant désiré m'accompagner, j'en ai joui tout seul :

J'ai cru, lorsque tout dort, que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme,
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné,
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne,
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé!

(V. HUGO.)

Je commençai par monter au Pincio; mais la pro-

menade publique était fermée; je ne pus aller que jusqu'à la terrasse de l'Académie de France; là, sous les chênes verts, le panorama nocturne de la Ville-Eternelle est tout ce qu'on ne peut décrire. A gauche, l'escalier de la Trinité-des-Monts dressait son obélisque; les dômes, les clochers, les édifices de Rome se groupaient en faisceaux; les uns sombres, les autres étincelants; les plus éloignés ressemblaient à ces ébauches babyloniennes du peintre anglais Martins; en face de moi, Saint-Pierre se détachait comme une île lumineuse : n'est-il pas permis de faire ici un peu de poésie?

Du haut du mont Pincio je voyais Rome entière
Que la lune noyait dans un lac de lumière.
Comme un regard brûlant chaque étoile reluit :
Que de jours dans le Nord moins clairs que cette nuit !
Sur ce fond transparent, lumineuses ténèbres,
Rome dessine en noir tous ses dômes célèbres;
Comme au tombeau Lazare attendant le réveil,
Rome attend son Sauveur en dormant son sommeil.

Du Pincio je me rends au Forum. Notre vieux Corneille ne connaissait que les clairs de lune de la Normandie, quand il fit ce vers du Cid :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Il n'avait pas vu le ciel d'Espagne et d'Italie.

Le Forum me fit un singulier effet par cette nuit lumineuse; il me semblait non plus une ruine, non plus un cadavre, mais un endormi qui va s'éveiller au premier rayon du soleil pour entendre Cicéron et voir passer César.

Me voici devant le Colysée; à l'extérieur il semble, au clair de lune, une montagne de granit; à l'intérieur, c'est

une vallée profonde qui élargit son ovale formidable comme un cercle de l'*Enfer* dantesque.

La sentinelle française, qui garde ce côté du vieux Colosse, me crie brusquement : « *Non si può entrare.*— Comment donc, *mon pays*, lui dis-je, vous parlez joliment l'italien ! » Le soldat se mit à rire ; il est seulement depuis un mois à Rome, et est déjà, comme vous voyez, fort dégourdi sur la langue de *si*. En qualité de compatriote, il me permet d'entrer, et appelle le custode, qui arrive avec sa lanterne ; par malheur, trois jeunes touristes arrivèrent en même temps que moi, la canne à la main, pour lorgner le Colysée ; le *nec plus ultra* de leur admiration fut cette exclamation : « C'est une belle décoration d'opéra ! —Non, Messieurs, leur dis-je, le Colysée n'est pas un opéra ; c'est une sublime tragédie [1]. »

Le custode nous fait monter en haut du Colosse. Quelle chaude et superbe nuit ! On se sent enveloppé d'une vapeur lumineuse et transparente ; la lune nous lance des œillades brûlantes ; il semble qu'on entend les étoiles craquer et pétiller comme les étincelles d'un feu d'artifice.

A mesure que nous montons, l'ovale de l'arène semble

[1] Et je me rappelais tout bas ce passage de Stendhal : « Dès que d'autres curieux arrivent au Colysée, le plaisir du voyageur s'éclipse presque en entier. Au lieu de se perdre dans des rêveries sublimes et attachantes, malgré lui il observe les ridicules des nouveaux venus, et il lui semble toujours qu'ils en ont beaucoup. La vie est ravalée à ce qu'elle est dans un salon : on écoute malgré soi les pauvretés qu'ils disent. Si j'avais le pouvoir, je serais tyran, je ferais fermer le Colysée durant mes séjours à Rome. »

J'avoue qu'en voyage je préfère encore le pédantisme anglais à la légèreté française : les Anglais s'extasient souvent à faux et sur parole ; mais au moins ils cherchent à comprendre et à admirer sérieusement.

s'élargir et devenir plus sombre et plus profond, tandis que le sommet nage dans une pure lumière. Le vent printanier qui s'élève de temps en temps emprunte à ces ruines des accords formidables :

> On dirait qu'on entend le torrent des années
> Rouler sous ces arceaux ses vagues déchaînées.
>
> LAMARTINE.

« Les Barbares qui démantelèrent le Colysée ont été des artistes malgré eux, dit Mgr Gerbet; il doit aux crevasses qu'ils lui ont faites des effets de lumière admirables, quand la lune, le soleil des ruines, lui distribue ce demi-jour inanimé, qui est la décadence et comme la ruine d'une autre lumière. »

Nous enjambons les gradins écroulés où s'asseyait le peuple-roi; arceaux sur arceaux, ruines sur ruines, tel est le Colysée; écoutons Child-Harold :

« Des ruines, — et quelles ruines! de leurs débris on a construit des murs, des palais, presque des villes; et cependant, quand on passe devant l'énorme squelette, on se demande ce qu'on a pu lui enlever. A-t-on dépouillé cette enceinte, ou l'a-t-on seulement déblayée? Hélas! quand on approche du colossal édifice, la destruction étale aux regards ses blessures : elle ne supporte point la clarté du jour, dont l'éclat est trop brillant pour tous les objets que le temps et l'homme ont dévastés.

Mais quand la lune, ayant atteint la plus haute des arcades, s'y arrête doucement; quand les étoiles scintillent à travers les fentes des ruines, et que la brise nocturne balance silencieusement l'immense guirlande de lierre qui couronne les murs grisâtres, comme le laurier sur le front chauve du premier des Césars; lorsque dans l'air brille une lumière douce et sereine dont la vue n'est pas éblouie, alors les morts s'élèvent dans cette magique enceinte.

Arcades sur arcades! On dirait que Rome, rassemblant tous les trophées de son histoire, a voulu réunir dans un seul monument

tous ses arcs triomphaux : c'est le Colysée ; la lune semble un flambeau placé là exprès pour l'éclairer ; il n'y a qu'une lumière divine qui soit digne de briller sur cette mine de méditations, mine longtemps explorée, toujours inépuisable ; le sombre azur d'une nuit d'Italie, ce firmament dont les teintes

Ont une voix et nous parlent du ciel, flotte au-dessus de ce vaste et merveilleux monument, et ombre sa gloire. Un sentiment respire dans les choses de la terre que le temps a courbées, là où il a appuyé sa main, mais brisé sa faux ; il y a dans les créneaux en ruine une puissance, une magie devant laquelle le moderne palais doit incliner sa magnificence, et attendre des siècles ce qu'eux seuls peuvent lui donner. »

Le Colysée au clair de lune est une chose indescriptible et cent fois plus fantastique que les *Mille et une Nuits*. Il y a des jeux bizarres de lumière à travers les brèches croulantes de cette citadelle antique ; la lune y découpe des festons, des carrés, des arabesques d'un blanc pâle et mat. Les corridors qui sont dans l'ombre sont effrayants. A travers les ouvertures, la voûte étoilée semble un rideau d'un bleu sombre placé derrière le Colysée avec la lune pour flambeau. Par les cadres énormes des arcades ouvertes on admire des tableaux tout faits et des paysages de la Ville endormie ; le temple de Rémus et de Rome est charmant là-bas, avec les cèdres des Maronites.

Le custode nous avait allumé des torches, ce qui produisit de nouveaux effets de lumière. Arrivé tout en haut du Colosse, sur la plate-forme à-demi ruinée, je me couche à plat-ventre, et, en me cramponnant aux angles des corniches, je me traîne jusqu'au bord du gouffre... c'est à donner le vertige et le cauchemar. Imaginez le fond noir et béant de l'immense entonnoir, avec ses

crevasses pleines d'ombres et ses saillies pleines de lumières ; le tout exagéré, grossi, *fantastiqué* par le clair de lune, au point que tout me semblait à demi-mort et à demi-vivant. C'est un rêve monstrueux!

En redescendant par les escaliers à demi-croulants, on croit toujours qu'on va tomber dans ce gouffre, au fond duquel vous attend la dent des bêtes ou l'épée des gladiateurs ; on croit entendre encore les *tonnerres des lions* [1]. Les chouettes et les hiboux poussent çà et là des cris funèbres, comme les âmes en peine de ces victimes des plaisirs de Rome. Le Colysée au clair de lune est une incroyable vision. Allez le voir, car je ne puis vous le peindre. En quittant le vieux Colosse, je le vis d'un certain point de vue où il me faisait l'effet d'un grand vaisseau crevassé et échoué sur l'Océan des siècles; c'était le navire qui portait César et sa fortune. Maintenant c'est la barque de Pierre qui porte Rome et sa destinée; c'est à cette barque qu'il faut adresser les vers d'Horace :

> O navis, referent in mare te novi
> Fluctus !

Après le Colysée, j'allai voir son rival Saint-Pierre. Je m'arrête à l'entrée de la place du Vatican; j'admire

[1] *Tonitrua Leonum*. Belle expression de Vopiscus. (*In Probum*, XIX.) Le peuple Romain était tout matériel et sans imagination; il demandait du positif et des réalités jusque sur la scène ; quand on représentait devant lui la mort d'Orphée, il fallait que l'acteur fût réellement déchiré par les ours. Ce n'était pas le théâtre que les Romains préféraient, c'était l'amphithéâtre ; ils aimaient à y voir le grotesque mêlé au tragique, comme dans un drame de Shakspeare. On voyait au Colysée des éléphants funambules, et des ours habillés en femmes, qui dansaient la pyrrhique.

les beaux effets de lumière qui se brisent sur les colonnades et sur les deux fontaines éternelles, dont les gerbes étincellent comme des rayons de lune liquides. L'obélisque de Néron, avec sa ligne d'ombre, se dresse comme l'aiguille qui marque l'heure au cadran de l'éternité.

C'était fort beau; mais je trouve que le clair de lune sied mieux au Colysée qu'à Saint-Pierre. Rome antique est une morte qu'il faut voir aux flambeaux; Rome chrétienne est vivante, et demande à être vue à la clarté du jour. La lune, triste et douce comme le souvenir, est l'astre du passé qu'elle ressuscite et qu'elle embellit; le soleil, éclatant comme le triomphe, va mieux au Christianisme victorieux à Saint-Pierre et au Vatican.

## CXIII

# LA BOULE DE SAINT-PIERRE.

A MARIA-ÉLISA.

> Je songeais à cette boule, où vous étiez grimpé avec vos jambes de vingt ans, et à l'avantage qu'ont les hommes au-dessus des femmes, dont tous les pas sont comptés et bornés ; et combien je me promènerai de jours et d'années dans le plain-pied de nos allées, sans me trouver jamais dans *cette boule*.
>
> (Madame de Sévigné à M. de Coulanges, 18 mars 1690.)

Mercredi 20 avril.

Au retour de Naples, privé depuis dix-huit jours de la vue de Saint-Pierre, et n'étant plus habitué qu'à des églises ordinaires, je fus surpris et ému de sa grandeur; il me parut sublime, *sublimis*, à la plus haute puissance. J'ai rencontré un jour à Saint-Pierre un Anglais enthousiaste qui y récitait tout haut, comme une prière, les strophes de Child-Harold. J'avoue que je lui pardonnai, car nul poëte mieux que Byron n'a peint la majesté de ce temple universel qui est la transfiguration chrétienne de l'Art grec et romain :

« Mais voici le dôme,—l'admirable et vaste dôme auprès duquel le temple de Diane ne serait qu'une cellule, — temple majestueux du Christ, élevé sur la tombe de son martyr ! J'ai vu la merveille d'Ephèse : — ses colonnes étaient éparses dans le désert, l'hyène et le chacal s'abritaient à leur ombre; j'ai vu la coupole de Sainte-Sophie refléter sur sa masse brillante les rayons du soleil, et j'ai promené mes regards dans son enceinte sacrée pendant que l'usurpateur musulman y faisait sa prière.

Mais toi ! entre tous les temples anciens et modernes, tu t'élèves seul et sans rival, sanctuaire digne du Dieu saint, du vrai Dieu. Depuis la ruine de Sion, alors que Jéhovah abandonna la cité de son choix, de toutes les constructions terrestres élevées à sa gloire, en est-il d'un aspect plus sublime? Majesté, puissance, gloire, force, beauté, tout est réuni dans cette arche éternelle du vrai culte.

Entrez, vous n'êtes point accablé de sa grandeur ; et pourquoi? Elle n'est point diminuée ; mais votre âme, agrandie par le génie de ce lieu, a pris des proportions colossales, et ne peut se trouver à l'aise que dans le sanctuaire qui consacre les espérances de son immortalité ; et vous, un jour viendra que, si vous en êtes jugé digne, vous verrez votre Dieu face à face comme vous voyez maintenant son *Saint des saints*, et vous ne serez point anéanti par son regard.

Vous avancez ; — mais à chaque pas que vous faites, l'édifice s'élargit, comme une montagne élevée dont la hauteur semble croître à mesure que vous la gravissez. Sa gigantesque élégance vous faisait illusion. Le vaste édifice augmente,—en conservant la beauté de ses proportions ;—l'harmonie se joint à l'immensité ; de riches marbres, — des tableaux plus riches encore, — des autels où brûlent des lampes d'or, — et ce dôme orgueilleux, édifice aérien qui rivalise avec les plus beaux monuments de la terre, bien que leurs fondements s'appuient sur un sol solide, — et qu'il semble, lui, appartenir à la région des nuages.

Vous ne voyez pas tout. Il faut décomposer ce grand tout, et contempler chaque partie séparément : de même que l'Océan creuse dans ses rivages mille sinuosités qui, toutes, méritent nos regards, de même ici il faut concentrer votre attention sur chaque objet isolé, maîtriser votre pensée jusqu'à ce que vous ayez gravé dans votre mémoire ses éloquentes proportions, et dérouler graduelle-

ment ce tableau glorieux que dès l'abord vous n'avez pu saisir dans son ensemble,

Non par sa faute, mais par la vôtre : nos sens extérieurs ne peuvent percevoir les objets que progressivement. Nous ne pouvons trouver d'expression pour nos sentiments les plus intenses ; de même cet imposant et resplendissant édifice trompe d'abord notre vue éblouie, et défie, par sa grandeur sans égale, la petitesse de notre nature, jusqu'à ce que, grandissant avec lui, notre âme s'élève peu à peu au niveau de l'objet qu'elle contemple.

Arrêtez-vous et instruisez-vous ! il y a dans cet examen plus que la satisfaction de la surprise, plus que le recueillement inspiré par la sainteté du lieu, plus que l'admiration pour l'art et les grands maîtres qui élevèrent un monument supérieur à tout ce que le passé a jamais pu exécuter ou concevoir ; la source du sublime découvre ici ses profondeurs ; l'esprit de l'homme peut y puiser, en recueillir le sable d'or, et apprendre ce que peuvent les grandes conceptions du génie.

L'Arioste a-t-il prévu les splendeurs de Saint-Pierre, quand il a dit :

Siede un tempio il più bello e meglio adorno
Che vegga il sol fra quanto gira intorno.

Nous entreprenons l'ascension de la coupole, comme on entreprend celle du Mont-Blanc. L'entrée est sous l'arcade du monument des Stuarts ; on monte d'abord par une rampe à cordons, en briques, dont la pente est si douce qu'on pourrait la gravir à cheval. On lit sur des plaques de marbre les noms de plusieurs illustres visiteurs : les empereurs d'Autriche et de Russie, le roi de Naples, le comte de Chambord, le prince de Joinville, le duc d'Aumale. On arrive ainsi, au-dessus du portique de la basilique, sur la grande plate-forme, qui a l'air d'une place de village, avec sa fontaine et ses maisons ;

les architectes, les custodes, les ouvriers de Saint-Pierre ont à cette hauteur *pignon sur rue*. On dit même qu'on y monte un mulet et sa charrette pour les besoins du service de la basilique; on ajoute qu'on voit parfois dans Rome une affiche ainsi conçue : ***Remise et écurie à louer, s'adresser en haut de la coupole de Saint-Pierre.***

Sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg j'ai trouvé un cabaret où on boit de la bière et du vin; n'est-ce pas plus poétique de trouver ici une eau pure et savoureuse qui coule au pied de la grande coupole pour les besoins des habitants de Saint-Pierre? Cette population aérienne se compose des *San-Pietrini*, ouvriers sans cesse occupés de tous les travaux qu'exigent l'embellissement continuel et la conservation de la basilique; Saint-Pierre n'est pas vieux, mais il est déjà crevassé, bâti comme il est sur une terre volcanique, sujette aux tremblements de terre. Les *San-Pietrini* sont là en permanence; ils se succèdent de père en fils et forment une corporation qui a sa police et ses lois [1].

Cette plate-forme, du côté de la grande place du Vatican, est bordée par les statues colossales des Apô-

[1] L'un de ces *San-Pietrini* qui fut employé à la construction de Saint-Pierre s'appelait Nicolò Zabaglia. On voit son tombeau dans l'église voisine de *Santa-Maria-in-Traspontina*. M. de Caylus, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, dit que « c'était l'homme qui a le plus approché des anciens pour la simplicité des moyens. » Cet homme, à qui la nature avait donné le génie de la mécanique, par la force seule de son raisonnement inventa une foule de machines qui, tout en simplifiant le travail, augmentaient les forces de l'homme et économisaient son temps. Une fois entre autres il imagina pour les Carmes une marmite qui donnait un signal quand elle était dans un état de trop forte ébullition. Un pauvre ouvrier, comme vous voyez, avait découvert, il y a cent cinquante ans, le moyen dont on se sert aujourd'hui pour garantir de l'explosion les machines à vapeur. (Robello.)

tres qui décorent le portique de Saint-Pierre; ces statues, qui d'en bas semblent d'un travail assez fini, sont à peine dégrossies. D'ici on touche du doigt les têtes rondes des coupoles, coupolettes et coupolinettes de la basilique, *cupole, cupolini, cupolette et cupolucce;* elles semblent des joujoux d'enfant; on dirait de grands sabliers qu'on peut retourner à volonté. Au milieu s'élance le grand dôme, qui commence à paraître monstrueux; trente-deux colonnes lui servent d'ornement et d'appui. Le voilà surmonté de sa *palla* ou boule de cuivre qui, quoique déjà grossissant à vue d'œil, ne peut encore nous persuader qu'elle va nous contenir tous dans ses flancs.

Continuons l'ascension, qui devient plus pénible, par la calotte intérieure du dôme; c'est une vraie course au clocher; il faut gravir un escalier étroit et circulaire dont la courbure est en dessous, et nous force à monter de travers, penchés sur le flanc gauche. Il faut grimper de la sorte sur la tête de ce géant monumental; ainsi Dante se peint montant avec Virgile sur les épaules de Briarée. On a pratiqué dans la voûte intérieure de la coupole deux galeries circulaires donnant dans la basilique; nous y voici; c'est de là qu'apparaît l'immensité de Saint-Pierre; on s'aperçoit que les lettres de la fameuse inscription : *Tv es Petrvs* ont en effet plus de cinq pieds; on a le vertige en plongeant les yeux en bas; l'énorme baldaquin de bronze qui surmonte la Confession a l'air d'un joujou de carton; il est pourtant plus élevé que le palais du Louvre; les gens qui sont agenouillés devant la Confession vous semblent des poupées.

Montons toujours; nous parvenons à la petite plate-forme extérieure qui circule autour de la coupole. Quel observatoire! A vos pieds s'étend le Vatican, dont les jardins semblent un plan en relief; la place Saint-Pierre est encore belle et grandiose de cette hauteur. Ici on plane sur Rome et sa campagne; l'œil et la pensée embrassent une histoire de vingt-six siècles. C'est le belvédère de la Ville-Éternelle. On la voit tout entière entourée du désert comme d'une ceinture, et couronnée d'un demi-cercle de montagnes, arc immense dont la corde est formée par la Méditerranée.

Entrons dans la lanterne de la coupole; on y a ménagé un petit salon rond où l'empereur de toutes les Russies a déjeuné. Voici une colonne creuse, un étui qui contient une petite échelle de fer qui se dresse perpendiculairement; il faut s'insinuer dans ce tube comme un bout de fil dans une aiguille. C'est le moment difficile et délicat; il ne faut pas être trop gros pour passer à travers cet étroit passage; on prétend que quelques Romaines à marier exigent pour première condition que leurs futurs puissent y passer. On raconte que le tzar Nicolas s'y étant engagé, ne pouvait plus ni monter ni descendre, et faillit rester dans cette position aérienne. Pour nous, nous y arrivons sans peine, et nous voilà dans l'intérieur de la fameuse *palla*. C'est un globe en bronze doré d'environ huit pieds de diamètre, surmonté d'une croix qui a treize pieds de haut. Nous y sommes à l'aise tous les quatre, en compagnie de trois jeunes artistes romains très-gracieux; en se serrant, on pourrait, je crois, y tenir seize personnes.

Quoique la matinée ne fût pas encore avancée, le

soleil chauffait déjà si bien la boule de cuivre, que nous y étouffions; en plein midi, ce doit être le supplice du taureau d'airain chauffé à blanc, inventé par le tyran Phalaris.

En regardant par une fente de la boule, on distingue le paysage et on s'aperçoit avec effroi de la hauteur à laquelle on se trouve; de là, comme Sancho Pansa sur Chevillard, on croit voir la terre pas plus grosse qu'un grain de moutarde, et les hommes guère plus grands que des noisettes, *que toda ella no era mayor que un grano de mostaza, y los hombres que andaban sobre ella poco mayores que avellanas;* comparaison un peu hasardée qui faisait dire à la Duchesse : « Mais, ami Sancho, si la terre vous semblait comme un grain de moutarde, et chaque homme gros comme une noisette, il devait suffire d'un seul homme pour couvrir toute la terre? » Quoi qu'il en soit, on s'épouvante dans la *palla* à la pensée de l'effet d'un coup de vent qui détacherait la boule et la ferait rouler dans l'espace. On raconte que deux moines espagnols se trouvaient dedans lors du tremblement de terre de 1730. L'un d'eux mourut sur place de frayeur.

Quand les Espagnols veulent exprimer que chaque chose doit rester à sa place, ils disent : *Bien esté San Pedro en Roma.*

Au lieu de monter à l'intérieur, on montait autrefois en dehors de la boule par un escalier à jour et sans rampe, comme à la flèche de Strasbourg; c'était vertigineux. Le baron de Géramb, qui devait un jour, comme Rancé, devenir abbé de la Trappe, y étant monté ainsi dans sa jeunesse, ne s'était plus senti le

courage de redescendre par la même voie périlleuse; il cria à son frère d'aller faire ses adieux à sa famille, et de donner à ses amis sa nouvelle adresse : *A monsieur le baron Ferdinand de Géramb, en dehors de la boule du dôme de Saint-Pierre, à Rome.*

En descendant, nous nous arrêtons encore sur la galerie extérieure de la coupole pour faire nos adieux à tout le panorama de la Ville. On respire ici à l'aise comme au sommet d'une haute montagne; on se trouve à Rome et surtout à Saint-Pierre comme au centre de l'univers moral; il semble que de cette hauteur on a une perspective plus nette et plus sereine sur ce monde et sur l'autre [1].

En retraversant la basilique Vaticane, nous nous sommes arrêtés sous le grand portique pour examiner de près la mosaïque de Giotto, appelée la *Navicella.* Elle représente la barque des Apôtres battue par la tempête, et saint Pierre soutenu sur la mer par la main de Jésus. Un jeune homme, assis sur le rivage, pêche tranquillement à la ligne dans les flots troublés, comme prévoyant qu'il n'y a aucun danger à craindre pour ceux qui ont foi dans le Sauveur. A l'exemple de ce jeune pê-

[1] Dans le spectacle que le monde des corps nous fournit il y a deux sources de pensées, d'émotions, auxquelles nulle âme humaine ne reste étrangère : nous entrevoyons, avec un respect mystérieux, dans les chênes séculaires, dans les constructions antiques, l'image de la perpétuité matérielle, comme une ombre de ce qui durera toujours, et du haut d'une montagne, notre âme semble grandir avec l'espace que nous découvrons, parce qu'elle aspire à ce qui est universel, et que tout ce qui est moins borné lui figure un peu ce qui est sans bornes. Ces émotions, ces pensées, Rome nous les inspire, en les transportant du monde des corps au monde des esprits. Elle nous offre l'image matérielle de la perpétuité morale, de cette immutabilité religieuse qui a bravé tous les orages de la pensée et du temps. (Mgr Gerbet.)

cheur, nous devons avoir la confiance que les flots de ce monde ne peuvent rien contre cette barque de saint Pierre, devenue, comme disait un de nos marins, un vaisseau à trois ponts qui a ses ancres dans le ciel. « Il est bon, dit Pascal, d'être ainsi battu par la tempête dans un vaisseau qu'on sait ne pas pouvoir périr. »

Quand Scipion vit la chute de Carthage, il pleura, et comme on s'en étonnait, il répondit : Je songe au jour de Rome! Pour nous, chrétiens, nous ne craignons pas de voir *le jour* de Rome chrétienne, c'est-à-dire de l'Église, et nous pousserons jusqu'à la fin des temps le vieux cri de nos pères : UN DIEU! UNE FOI! UN PAPE! UNE ROME!

## CXIV

# HISTOIRE DE LA BELLE ROMULA.

Nec Romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno.
VIRGILE.

Accepere tuæ Romula vincla manus.
PROPERCE.

Hier soir, sur la place de la Minerve, je rencontrai un bourgeois romain de nos amis qui me dit d'un air mystérieux : « *Evviva! è domani il natale della Romola*, c'est demain le jour de naissance de la Romula. »

— « Fort bien, lui dis-je, mais quelle est cette Romula ? — Ah ! seigneur français, vous voulez rire. Quoi ! depuis le temps que vous êtes ici vous ne la connaissez point ? — Je l'avoue ; mais vous piquez ma curiosité ; je devine une histoire là-dessous, vous allez me la conter. — Il n'y a pas un enfant qui ne la sache aussi bien que moi. — C'est possible ; mais songez que je suis un étranger, un barbare, un Gaulois, et que j'ai le droit d'ignorer une foule d'histoires fort connues à Rome ; contez-moi celle-ci. — Il le faut bien, puisque vous l'exigez ; mais allons en nous promenant jusqu'au Fo-

rum; vous écouterez plus volontiers, sur les lieux mêmes, l'histoire de la belle Romula, que nos rapsodes romains célèbrent encore dans leurs ballades populaires. »

Nous allâmes nous asseoir au clair de lune sous la colonne de Jupiter Stator, et le bon bourgeois de Rome commença ainsi son récit :

« La Romula est une vraie fille du Tibre, comme nous disons à Rome, *una vera figlia del Tevere;* elle naquit sur ce Mont-Palatin que vous voyez là-bas, sous une hutte de roseaux, au temps des dieux menteurs, comme dit Virgile à Dante :

Al tempo degli Dei falsi e bugiardi.

Le père de Romula était un fameux chef de brigands, allaité, dit-on, par une louve; il tua son frère dans un accès de *rabbia ladronesca,* et, n'ayant pu trouver de femmes pour lui et ses compagnons, il enleva sans façon les filles de ses voisins les Sabelli. L'éducation de Romula fut celle d'une fille de bandit, libre, sauvage, aventureuse. Douée de toute l'énergie du sang paternel, elle grandit si belle et si vigoureuse, que ce fut bientôt un jeu pour elle que de vaincre à la lutte toutes ses voisines; nulle n'avait des bras plus beaux et plus nerveux, une taille plus majestueuse, une constitution plus robuste et qui présageât mieux une longue existence : c'était le vrai type pur-sang de la Romaine.

Son père ayant été tué par ses compagnons près du marais de la Chèvre, Romula songea à se marier pour avoir un protecteur, sauf à se donner un maître. Son premier époux, vous verrez qu'elle en a eu beaucoup,

fut un vieux prêtre étrusque dont la main douce et habile sut plier ce caractère indomptable au joug des lois et de la religion ; mais il lui donna plus d'un motif de jalousie en allant s'entretenir avec une jeune nymphe au bord de cette fontaine mystérieuse que vous avez visitée, et qui porte encore le nom de la nymphe Égérie.

La brune et fière Romaine devint aussi jalouse d'une autre rivale puissante qu'on appelait la Blanche, *Alba*. Trois chevaliers romains se battirent en champ clos pour Romula contre trois chevaliers d'Alba; ceux-ci furent vaincus, et forcés de confesser en mourant que leur dame était la moins belle et la moins brave. Dante a célébré ce tournoi chevaleresque :

> Infino al fine
> Che i tre a tre pugnar per lei ancora.

Romula eut ensuite un époux si fier et si brutal, qu'on ne l'appelait que le Superbe ; elle l'aimait à cause de sa force. Comme toutes les Romaines antiques, il lui fallait un bras de fer pour la discipliner, et à ses voisines, qui la plaignaient, elle répondait comme la femme d'une de vos comédies : « De quoi vous mêlez-vous? Il me plaît d'être battue, à moi! » Mais le Superbe dépassa toutes les bornes ; il fit de sa femme une esclave, et alla jusqu'à la forcer de lui construire un égout pour assainir sa maison. Romula n'était pas d'un caractère à supporter longtemps un pareil traitement; elle se révolta un beau matin, et mit le Superbe à la porte.

Cette aventure dégoûta Romula du mariage; elle ne voulut plus se donner de maîtres ; chaque année elle se choisissait deux intendants qui, sous le nom de consuls,

se chargeaient de toutes ses affaires intérieures et extérieures. Mais ses nombreux enfants, fort braves et fort turbulents, se prétendirent lésés dans leurs intérêts par les intendants, et se choisirent de leur côté des tuteurs sous le nom de tribuns. Intendants et tuteurs se querellaient sans cesse; souvent ils en venaient aux coups, et le sang coulait. Il n'y avait de paix entre eux que lorsqu'ils étaient en guerre avec un ennemi commun; alors Romula voyait tous ses enfants se grouper autour d'elle, et la défendre avec une invincible énergie. Deux fois elle courut risque de perdre la vie et l'honneur.

Un de vos ancêtres, seigneur français, un chef gaulois, nommé Le Brenn, oubliant pour la brune Romaine les blondes filles des Gaules, conçut pour Romula une passion furieuse à laquelle elle se garda bien de répondre. Le Gaulois, fou d'amour et de rage, l'assiége dans sa maison et veut la prendre d'assaut. Romula et ses enfants se réfugient dans le donjon du château; mais une nuit, Le Brenn et ses amis, aux pieds légers, l'escaladent; les chiens de garde se laissent séduire par des gâteaux, comme le Cerbère antique, mais les oies de la basse-cour demeurent incorruptibles, donnent l'alarme, sauvent toute la famille, et acquièrent à leur race une gloire impérissable.

Un péril non moins grave fut celui que fit courir à la Romaine une de ses plus redoutables rivales; c'était une robuste Carthaginoise, qui envoya son amant, le Numide Hannibal, pour exterminer la Romaine; car quand deux femmes de cette trempe se détestent à ce point, il faut que l'une d'elles disparaisse de la face de la terre. Mais le Numide vaincu fut forcé de repasser les mers, et à

son tour, le plus vaillant des fils de Romula, Scipion, alla attaquer la Carthaginoise jusque dans ses foyers, la passa au fil de l'épée, et mit sa maison à feu et à sang.

Plus tard, un grand procès à soutenir contre des fils ingrats aurait ruiné Romula de fond en comble, si elle n'eût confié ses intérêts à un vieil avocat, nommé Tullus et surnommé Pois-Chiche, *Cicero,* dont l'éloquence lui fit gagner sa cause. Mais ce ne fut pas pour longtemps; ce serait un long récit que celui de tous ses malheurs et de toutes les dissensions où se trouvèrent engagés ses enfants. Après les guerres puniques vinrent les guerres serviles, les guerres sociales, les guerres civiles, les proscriptions :

> Vous dirai-je comment, dans ces tristes batailles,
> Romula de ses mains déchirait ses entrailles?

— Je crois, dis-je en interrompant le bourgeois romain, que vous donnez une entorse à deux vers de Corneille. — C'est possible ; n'estropiez-vous pas quelquefois des vers de Dante ? — Vous avez raison, mais continuez, je vous prie ; l'histoire de la belle Romula m'intéresse vivement ; que fit-elle dans sa détresse ?

— Elle appela à son secours un grand diable de capitaine de *condottieri*, appelé *don Cesare*, qui se chargea de mettre le holà parmi ses enfants turbulents : c'était un grand homme chauve, fort mauvais sujet, mais célèbre par son esprit et ses grands coups d'épée; il se fit le *cavaliere serviente* de Romula; il lui rendit tant de services et la captiva à un tel point, qu'elle allait s'abandonner à lui, quand *don Cesare* fut tué traîtreusement par une *Brute*, d'un coup de stylet.

Alors parut sur la scène du monde le bel *Ottavio*, politique habile et froid, qui, connaissant bien le caractère de Romula, se déclara d'abord son *sigisbée*, puis manœuvra si bien, que la belle Romaine, lasse de son long veuvage, lui donna son cœur et sa main. Ottavio prit le nom d'Auguste, et fit de Romula la reine du monde; il la combla de gloire et de splendeurs; il lui bâtit des palais et des villas de marbre ; il la fit célébrer par les sérénades de tous les grands poëtes de son siècle. Romula se croyait trop heureuse d'avoir abdiqué sa liberté. Mais à la mort d'Ottavio, elle tomba sous le joug de maîtres cruels et ridicules; la plupart des Césars furent des monstres et des fous couronnés; la Romaine devint le jouet de leurs caprices féroces et de leurs orgies infâmes; couverte d'or et de pierreries, mais esclave de ses empereurs, combien elle regrettait tout bas la pauvreté fière et libre de ses premières années! Mais il était trop tard pour la reconquérir; amollie par ce luxe impérial, elle ne se sentait plus ni énergie ni volonté; elle traînait dans l'ennui et le dégoût sa vie honteuse et énervée, tandis que l'assouvissement continu de la puissance ne laissait plus à ses maîtres que la passion de l'impossible!

C'est alors qu'elle entend un jour parler d'une doctrine étrange prêchée jusque dans sa maison par des pêcheurs et des gens de rien; sa curiosité blasée se réveille; elle veut connaître ce culte d'un seul Dieu qui proclame la fraternité de tous les hommes et la dignité de la femme. Saint Pierre instruit et baptise en secret Romula, et lui passe au doigt l'anneau du Pêcheur en signe d'éternelle alliance; elle élève ses plus jeunes en-

Veuve d'un peuple-roi, mais reine encor du monde,

la noble Romaine se trouve plus grande sous le triègne de ses Pontifes que sous la couronne de lauriers de ses Césars; elle lance à son gré les foudres de l'excommunication; les trônes chancellent, les peuples tombent à genoux dans la poussière, les empereurs viennent lui baiser les pieds. Ses époux successifs s'efforcent à l'envi de la rendre plus grande, plus belle et plus respectée. Jules, malgré sa vieillesse et son caractère pontifical, revêt le casque et la cuirasse pour la défendre contre de nouveaux Barbares, et il regagne sa dot à la pointe de l'épée; ce fier pontife, à barbe blanche, disait qu'il voulait voir son épouse parée d'or et de diamants, comme la fiancée du *Cantique des cantiques*. Léon lui donne le sceptre des arts; il ordonne à Michel-Ange de lui bâtir Saint-Pierre pour oratoire; il fait décorer son palais par Raphaël, qui retrace le poëme de la vie de Romula dans des fresques immortelles.

Un moine saxon, un apostat, fait éclater, du fond de l'Allemagne, une révolution terrible contre l'empire de la Romaine; attaquée jusque dans sa capitale, elle voit son époux captif, et son palais livré au pillage. Tout semble présager sa ruine, mais ses enfants fidèles, instruits par le danger que court leur mère, se serrent autour d'elle, la rétablissent sur son trône, et lui découvrent un Nouveau Monde pour remplacer la portion de l'ancien qui lui est enlevée.

A la fin du dernier siècle, une tempête, non moins terrible que la précédente, faillit un instant engloutir le vaisseau sur lequel Romula s'était embarquée; mais

l'Esprit de Dieu était en elle, et elle ne pouvait périr. A cette époque, elle vit venir, tambour battant, un *petit caporal corse*, qui se croyait tout permis, sous prétexte qu'il avait battu une foule d'Arabes, d'Anglais, d'Allemands, de Russes, d'Espagnols et d'Italiens. Avec la fatuité ordinaire à ses compatriotes, il crut qu'on ne pouvait rien lui refuser; il prit, comme une bague au doigt, la couronne de la Romaine, et il voulut lui faire épouser son propre fils, en la forçant de divorcer avec son époux légitime qu'il retint prisonnier. Romula lui donna sa malédiction, en appela au ciel, et attendit patiemment que le *Petit-Caporal* fût battu à son tour, ce qui ne manqua pas d'arriver : on le vit, dans le naufrage de sa fortune, échouer sur une île déserte où il expira, pouvant enfin se dire en paix avec le genre humain, et réconcilié avec la Romaine, qui s'empressa de lui envoyer un généreux pardon.

Romula eut le bonheur de voir revenir son véritable époux, et elle vécut dès lors avec lui dans l'union et la tranquillité; mais un de ses chagrins permanents, c'est de voir fermenter encore parmi ses enfants ce vieux levain d'indépendance sauvage et turbulente qu'ils tiennent du sang de leur antique aïeul le chef de brigands, et qui les rend impatients du joug, et surtout de celui des bienfaits. Ils ont chassé, il n'y a pas longtemps, le dernier époux de Romula, qui avait été trop paternellement bon pour eux. C'est alors que vous autres Français, avec votre courage et votre galanterie ordinaires, vous vous êtes faits les chevaliers de Romula, à l'exemple de votre aïeul *Carlo Magno,* et vous avez mis à la raison ses fils rebelles et ingrats. Que deviendrait, en effet, Romula,

sans son époux Apostolique? Une pauvre veuve délaissée, le jouet de ses enfants, la risée du monde et la proie de ses ennemis. Il n'y a de gloire et de salut pour elle que dans l'antique alliance qu'elle a contractée avec saint Pierre et ses successeurs.

Telle est cette Romula qu'on aime quand même, avec ses qualités et ses défauts; ses fils l'adorent, et les étrangers ont peut-être plus d'idolâtrie pour elle encore que nous, ses enfants.

Elle a eu pour adorateurs les plus illustres capitaines et les plus beaux génies du monde entier; elle a inspiré tous les grands artistes et tous les grands poëtes; Virgile, qui a chanté son berceau, l'appelle la plus belle des choses créées :

Et rerum facta est pulcherrima Roma.

Horace demande au soleil s'il a rien vu dans sa course de plus magnifique, *possis nihil visere majus*. Dante fut un amant dédaigné, un *patito* de Romula; il s'en vengea en lui rimant de poétiques injures, au fond desquelles perce le désespoir d'une passion malheureuse. Pétrarque se consolait des rigueurs de Laure en se mettant aux pieds de Romula, pour recevoir de sa main la couronne de lauriers. Torquato, brûlé d'une flamme plus fatale que celle du poëte de Vaucluse, apaise ses douleurs auprès de la Romaine, meurt dans ses bras, et demande à être enterré dans un cloître en vue de son palais. Gœthe l'a comparée à cette belle Méditerranée qui expire à ses pieds; Chateaubriand l'appelle sa vieille maîtresse, et Byron la reine de son âme, *city of the soul;* Lamartine, enfin, lui a dit en deux vers magnifiques :

Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire?
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire!

Romula est aujourd'hui une très-vieille femme, mais c'est une reine, et une reine a le privilége de rester toujours jeune, surtout quand cette reine est Romula, si belle encore dans sa vigoureuse vieillesse, si imposante sous l'antique parure de ses souvenirs!

Le temps n'a de prise sur elle que pour la rendre plus touchante et plus vénérée; nous aimons jusqu'à ses rides et à ses cicatrices; nous contemplons ses cheveux blancs avec plus d'amour que la blanche couronne d'une fiancée. C'est une Matrone enchanteresse, une beauté sur le retour qui fait encore des passions, et ce ne sont point les moins profondes ni les moins durables. A combien d'artistes et de poëtes ne tourne-t-elle pas encore la tête? Vous même, seigneur Français, n'êtes-vous pas ce que nous appelons *mezzomatto*, c'est-à-dire amoureux-fou de Romula?

Les païens en firent une déesse, les chrétiens en ont fait une sainte. L'univers entier vient lui apporter ses hommages, les uns leur or, les autres leur génie, les plus fidèles leur cœur. Elle tient sa cour tous les hivers; elle vous reçoit avec une grâce toute maternelle; on s'oublie auprès d'elle et on ne peut plus la quitter, ce qui donne plus d'un accès de jalousie à ses jeunes rivales des Deux-Mondes, qui n'ont que quelques centaines d'années d'existence, tandis que Romula compte déjà deux mille six cent huit printemps.

Elle a de par le monde une foule de docteurs officieux qui accourent lui tâter le pouls, et s'en vont répétant

avec des larmes hypocrites : Romula est bien mal, Romula se meurt, Romula est morte !

Pour toute réponse Romula continue à vivre, et son existence est un démenti perpétuel donné à la science des faux prophètes et à l'espoir secret de ses ennemis, car Romula a des ennemis et en aura toujours. Il n'y a pas au monde de vieille femme plus aimée et plus haïe, plus adulée et plus critiquée ; il n'y a qu'un sentiment qu'elle n'a jamais inspiré : l'indifférence !

Telle est, ajouta le bourgeois romain, l'histoire de la belle Romula dont nous allons célébrer le jour de naissance ; elle aura demain, comme j'ai l'honneur de vous le répéter, l'âge intéressant de deux mille six cent huit ans. »

## CXV

# IL NATALE DI ROMA.

(SUITE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.)

Illa inclyta Roma
Imperium terris, animos æquabit Olympo.
(VIRGILE.)

Jeudi 21 avril.

C'est, en effet, aujourd'hui l'anniversaire de la fondation de Rome, *il natale di Roma*, comme on dit ici. Le grave *Diario Romano* l'annonce ainsi dans son almanach : 21 *aprile*, IL NATALE DI ROMA, *cioè principia oggi l'anno* 2608 *da che i fratelli Romolo e Remo cominciarono l'edificio di questa città, che fu da essi chiamata Roma.*

Il nous faut quitter Rome aujourd'hui, le jour même de son *natale;* si l'on m'en croyait, notre caravane ne donnerait jamais le signal du départ; mais nous avons tant attendu, que le départ est devenu irrévocable [1]. Il faut avouer pourtant qu'on ne peut célébrer plus tris-

[1] Il faut que vous sachiez que les gens ne sont jamais croyables quand ils vous disent qu'ils vont partir de Rome. On y est si bien, si doucement, il y a tant à voir et à revoir, que ce n'est jamais fait. (*Lettres* du président de Brosses.)

tement ce glorieux anniversaire qu'en quittant Rome ce jour-là :

O gioja a chi viene,
Tristezza a chi parte !

« Tu t'étonneras sans doute, lecteur, de la promptitude d'un retour qui me prive si tôt des jouissances de Rome. Peut-il paraître long le temps qu'on passe dans cette Rome adorée? On ne trouve jamais trop long ce qui plaît toujours. Mais ma fortune m'arrache à ce sol bien-aimé, et les champs de la Gaule me rappellent au lieu de ma naissance. » Ainsi parle un Gaulois du cinquième siècle dans son poëme sur son retour de Rome, et je m'associe de tout cœur aux regrets du bon Rutilius Numatianus (revoir la Lettre XVII) :

Velocem potius reditum mirabere, lector,
  Tam cito Romuleis posse carere bonis.
Quid longum toto Romam venerantibus ævo?
  Nil unquam longum est, quod sine fine placet.
At mea dilectis fortuna revellitur oris,
  Indigenamque suum Gallica rura vocant.

Il y a donc aujourd'hui deux mille six cent huit ans que les deux bâtards de Rhea Silvia fondèrent Rome près du lieu même où ils furent recueillis sur les bords du Tibre, sous le figuier sauvage. Dante, dans le *Convito*, assure que Rome naquit en même temps que David dans la pensée de Dieu, qui voulait faire naître son Fils de David et son Église de Rome [1]. « Aussi, ajoute le

[1] E tutto questo fu in uno temporale che David nacque e nacque Roma; cioè che Enea venne di Troja in Italia, che fu origine della nobilissima città romana, siccome testimoniano le scritture. (*Convito*, trattato IV, ch. 5.)

poëte, c'est pour préparer un siége à la Papauté que Dieu a mis la main à la fondation de Rome et à l'agrandissement de l'empire romain. Voilà pourquoi Rome est la Cité sainte; les pierres de ses murs sont dignes de respect, et le sol où elle est assise est digne de plus d'honneurs que les hommes ne sauraient dire [1]. »

Les anciens Romains célébraient la fête de la naissance de leur Ville par les jeux séculaires, pour lesquels Horace composa son *Carmen sæculare :*

Alme Sol, curru nitido diem qui
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris; possis nihil urbe Roma
Visere majus.

Le peuple-roi, ce *populum late regem* de Virgile, qui n'était pas précisément ce qu'on entend aujourd'hui par le peuple-souverain, avait fait de Romulus un dieu, et de Rome une déesse :

Di patrii indigetes, et Romule, Vestaque mater
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas.
(VIRGILE.)

Terrarum Dea gentiumque, Roma,
Cui par est nihil, et nihil secundum.
(MARTIAL.)

Près du Colysée on voit encore de beaux restes du double temple, chef-d'œuvre d'Apollodore, élevé par

[1] Per che più chiedere non si dee vedere che spezial nascimento e spezial processo da Dio pensato e ordinato fosse quello della santa Città. E certo sono di ferma opinione, che le pietre che nelle mura sue stanno siano degne di reverenzia; e 'l suol dov' ella siede sia degno oltre quello che per li uomini è predicato e provato. (*Convito, loco citato.*)

l'empereur Adrien à Vénus et à Rome, à Vénus en sa qualité de mère d'Énée, à Rome comme ayant été fondée par les descendants du héros troyen. Smyrne, berceau d'Homère, qui avait élevé un temple au père de la poésie grecque, en éleva un aussi à la Ville-Eternelle [1]. Les anciens ont adoré des déesses moins dignes de ce nom.

Le 21 avril 1847, les Romains ont célébré, avec une pompe extraordinaire, l'anniversaire de la fondation de leur glorieuse Cité, dont l'histoire se déroule à travers les âges comme une chaîne d'or qui commence à Romulus et se continue jusqu'à Pie IX. Ce jour-là, mille personnes prirent place à une table immense élevée dans les thermes de Titus, près du Colysée; des milliers de spectateurs contemplaient ce banquet, auquel, pour la première fois, les dames romaines voulurent prendre part. La fête était présidée par une statue colossale de Rome, sur le piédestal de laquelle on avait gravé cette inscription :

IO SONO ROMA, LA CITTA ETERNA; DVE VOLTE REGINA, HO COMPIVTO OGGI I MIEI XXVI SECOLI; MA SONO ADORNA DA VNA GIOVINEZZA IMMORTALE. DIO VVOLE CH'IO SIA LA DOMINATRICE E LA SIGNORA DEI POPOLI.

IO VI ABBRACCIO, MIEI CARI FIGLIVOLI, SE, IMITANDO I VOSTRI AVI, VOI CELEBRERETE IL NVOVO SECOLO NEL QVALE ENTRO; IO VI ABBRACCIO PERCHÈ QVESTO SIA PER VOI VN SECOLO DI CONCORDIA E DI GLORIA. HO RIMESSO I VOSTRI DESTINI A BENEVOLISSIMO PRINCIPE NEL QVALE HO FIDUCIA.

VIVA PIO IX!

Les Romains ont toujours un amour filial et naïve-

[1] Tacite, IV, 56.

ment orgueilleux pour leur ville, qu'ils appellent *l'alma Città, una Roma!* Sur le titre du livre qu'on publie, sur sa carte de visite on met : Un tel, *Romano.* Le célèbre libraire *De Romanis* se vante avec raison d'avoir un pur nom romain. Sur une affiche de spectacle on lit : Opéra de tel compositeur, *figlio di questa gran Roma.* Au théâtre on crie à un chanteur ou à une cantatrice : *Quel cantare è degno di una Roma! Questa Roma*, nous disait le bourgeois romain dont j'ai parlé, *che tutti invoglia gli animi colti e gentili a visitarla.*

« Ville de la puissance, s'écriait saint Jérôme, ville souveraine, interprète ton propre nom : c'est le nom de la force en grec, Ῥώμη ; c'est dans la langue hébraïque le nom de la sublimité. »

Rome a un passé si magnifique, qu'on s'y plonge tout entier et qu'on s'occupe peu du présent dans cette ville unique; elle est comme la langue hébraïque, elle n'a pas précisément de *temps présent;* elle semble ne connaître que le *passé* où elle plonge ses racines, et le *futur* vers lequel elle étend ses rameaux. D'ailleurs, qu'est-ce au fond que le présent? Un instant insaisissable qui naît du passé pour se fondre aussitôt dans l'avenir.

En ce jour de sa fête, et au moment de la quitter, nous voudrions laisser à Rome notre *bouquet,* notre *ex-voto;* nous avons essayé, à l'instar des anciens pèlerins, de lui adresser en partant ce qu'on pourrait appeler peut-être :

## LES LITANIES DE ROME.

Ville Éternelle, nous te saluons,
Rome chrétienne,
Rome la Sainte,
Rome souterraine,
Cité des catacombes,
Tombeau de deux millions de martyrs,
Rendez-vous des pèlerins,
Terre des miracles,
Temple universel,
Reine de l'Évangile,
Rome aux sept collines,
Rome aux trois cents églises,
Berceau de la Papauté,
Vaisseau qui ne crains pas de naufrages,
Phare qui éclaire le monde,
Siége apostolique,
Ville providentielle,
Bercail du Christ,
Centre de l'univers par la foi,
Conquérante par la parole,
Dominatrice par l'amour,
Civilisatrice des peuples,
Primauté hiérarchique,
Suprématie infaillible,
Seule interprète des Écritures,
Bienfaitrice de l'humanité,
Institutrice de l'Europe,
Unité vivante,
Mère des églises,
Maîtresse des esprits,
Reine des cœurs,
Souveraine des consciences,
Gardienne des traditions,
Sauvegarde de la liberté morale,
Sinaï des chrétiens,

Congrès des nations,
Concile des souvenirs,
Capitale des arts,
Port des naufragés,
Asile de toutes les infortunes,
Patrie de ceux qui n'en ont plus,
Ame du corps chrétien,
Rome de saint Pierre,
Rome de Pie IX,
Gardienne du passé,
Gloire du présent,
Espoir de l'avenir,
Hors de toi point de salut,
En toi seule la paix,
En toi seule l'immortalité !

Des limbes de l'indifférence,
Des angoisses du doute,
De l'abîme du désespoir,
Du suicide du corps et de l'âme
Délivre-nous !
Mets sous nos têtes fatiguées
Le doux oreiller de la foi,
Berce-nous dans la vie,
Endors-nous dans la mort,
Mère, ouvre-nous tes bras,
Église du Christ, reçois-nous dans ton sein !

## CXVI

# ROME, AU REVOIR!

> Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des Césars. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en est pas ainsi de celle où saint Pierre vint en voyageur, seul, mais accompagné de la force de Dieu. Ville de saint Pierre, je ne te dis point adieu.
>
> (Ballanche.)

C'en est donc fait, il faut partir! le *vetturino* nous attend sur la place de la Minerve; en vain je me cramponne, pour ainsi dire, aux murs de Rome; en vain je crie au brave Angelo Attili : Encore un petit moment, *un momentino!* pour faire un dernier adieu, une dernière prière à la Ville-Éternelle.

« Il faut céder, comme dit le vieux Gaulois Rutilius; il faut s'arracher aux embrassements de la Ville bien-aimée, et se résigner à ce départ tardif. Mille fois je colle mes lèvres sur ces portes qu'il me faut franchir; c'est malgré eux que mes pieds dépassent le seuil sacré. Par mes larmes, par mes hommages, je conjure Rome

de me pardonner mon départ, autant que mes pleurs permettent à ma voix de se faire entendre. »

Jamjam, laxatis caræ complexibus urbis,
Vincimur, et serum vix toleramus iter.
Crebra relinquendis infigimus oscula portis :
Inviti superant limina sacra pedes.
Oramus veniam lacrymis, et laude litamus,
In quantum fletus currere verba sinit.

Nous allons continuer cet incomparable voyage d'Italie; nous allons visiter Lorette, Ancône, Bologne, Padoue, Venise, Milan; mais rien ne peut nous consoler de quitter Rome, peut-être pour toujours.

Comme la maison paternelle
On quitte la Ville-Éternelle;
On la revoit dans son sommeil;
On sent un regret nostalgique
Dès qu'on entend son nom magique,
Si chaud de gloire et de soleil.

Rome est la grande Charmeresse;
Chaque hiver la foule se presse
Sur son vieux sol toujours nouveau;
Et tel ici venu jeune homme,
Vieillard, ne pourra quitter Rome,
Y préférant même un tombeau [1] !

O Rome, ô commune Patrie
Qu'on aime avec idolâtrie
Et qu'on ne quitte qu'en pleurant :
Qui te blasphème encor? Qu'importe!
Ton ennemi lui-même emporte
De toi quelque chose de grand!

[1] On se rappelle Seroux d'Agincourt, qui, venu à Rome pour quelque mois, y passa quarante ans et y mourut sans avoir eu le temps d'achève son grand ouvrage de l'*Histoire de l'Art par les monuments*. Son tombeau est à Saint-Louis-des-Français.

En toi, sublime Capitale,
Réside une force vitale
Qui te conserve à l'avenir;
Plus l'infortune et les années
Sur ton passé sont acharnées,
Et plus tu sembles rajeunir.

O guerrière, artiste et prêtresse,
En tout la suprême maîtresse,
Reine du monde par la foi;
Universelle métropole,
Ainsi que l'aimant vers le pôle
Les âmes se tournent vers toi!

Quiconque a vu Rome, et n'a pas le désir d'y retourner, n'est vraiment pas digne d'y avoir été.

On ne dit jamais adieu à la Ville adorée, mais toujours au revoir. Comment pourrait-on se résoudre à la quitter, si en partant on ne gardait au fond du cœur l'espoir d'y revenir? D'ailleurs, une fois qu'on a vu Rome comme on doit la voir, toujours on la revoit dans sa pensée, sans cesse on la retrouve en tête de ses plus chers souvenirs. Que dis-je? on l'emporte avec soi en partant. Tout catholique a le droit de s'écrier comme saint Paul devant le gouverneur Festus : *Civis sum Romanus!* Oui, chrétiens, nous ne perdons point Rome en la quittant, comme la perdent les incroyants; avec la foi catholique et la communion à l'Église romaine, Rome nous reste dans le sens le plus élevé du mot. Oui, Français, en retournant en France, nous emportons Rome dans notre cœur, pour la retrouver vivante dans notre patrie catholique et romaine!

Mais Rome est destinée probablement à être encore grande et respectée, alors que quelque touriste du Nou-

veau-Monde s'arrêtera, le crayon à la main, au milieu d'une vaste solitude, pour dessiner les ruines de l'Arc de l'Étoile, ou une tour croulante de Notre-Dame de Paris. Les vieilles murailles crénelées de Rome, plus solides que celles de Jéricho, ne s'ébranleront qu'au bruit de la trompette du Jugement dernier. La Ville-Éternelle est sans doute réservée, dans les desseins de Dieu, à assister au dénoûment de l'histoire du monde, et à être témoin des catastrophes lugubres des derniers temps.

C'est que Rome est la grande Aieule,
De toutes les cités la seule
Qui demeure, quand nous passons;
Ses murs sont pour nous des ancêtres,
Et ses monuments sont des maîtres
Dont nous écoutons les leçons.

Le Pape est le nouveau Moïse
Qui montre la Terre Promise
A l'héritière de Sion,
Et la Ville prédestinée
Est divinement obstinée
A poursuivre sa mission.

Rome, par la grâce divine,
Enseigne, gouverne, illumine
Les deux mondes et les deux mers ·
Tel, immuable en sa carrière,
Dans l'harmonie et la lumière
Le soleil régit l'univers.

Au dernier jour, jour de désastres,
Il tombera, ce roi des astres;
De ce qui fut, rien ne sera;
Auprès du monde à l'agonie
Sa mission étant finie,
Alors Rome aussi finira.

Et alors, ose-t-on se demander, sera-ce fait de Rome? Ne restera-t-il plus rien d'Elle, pas plus que des autres capitales de la terre? Plus rien des catacombes, plus rien du Colysée, plus rien de tant d'églises admirables? Dieu ne gardera-t-il rien de Saint-Pierre, du plus beau des temples qu'on ait construits à la gloire de son Fils et de ses martyrs? Tant de chefs-d'œuvre, élevés en son honneur par tous les arts, ne trouveront-ils pas grâce devant le Souverain-Artiste?

Nous ne savons, mais pour nous, faibles mortels, ne plus revoir Rome ne nous paraît pas possible; il nous semble que, si on ne la revoit plus ici-bas, on peut concevoir l'espérance de la retrouver là-haut.

O toi, l'Éternelle et la Sainte!
Que fera Dieu de ton enceinte
Que l'on n'abordait qu'à genoux?
Quand on a vu ton front suprême,
Il semble que dans le ciel même
Ton souvenir doit être doux.

Là peut-être, Ville sacrée,
On te verra transfigurée,
Dressant ton profil éternel;
Pour plaire aux souvenirs de l'homme
Dieu peut-être placera Rome
Dans la Jérusalem du ciel!

Oui, on aime à croire que l'ombre de la Ville-Éternelle ira se refléter jusque dans les splendeurs de l'éternité. Peut-être en sera-t-il plus tard des monuments de Rome comme des corps chrétiens qui, ensevelis pour un temps dans les entrailles de la terre, y attendent une résurrection glorieuse. Ces édifices sacrés renaîtront peut-être aussi à l'immortalité; leurs pierres, rougies par le

sang des martyrs, seront taillées comme des diamants par la main des anges, et trouveront leur place dans la céleste architecture de la Jérusalem Nouvelle, dont l'Inspiré de Pathmos nous a révélé le plan mystérieux et les divines merveilles. Les élus reverront peut-être dans le ciel l'image transfigurée de Rome la Sainte; les martyrs reconnaîtront les catacombes qui les ont ensevelis, le Colysée qui les a vus confesser la foi du Christ; les Pontifes romains retrouveront leur Vatican, et cette basilique Vaticane qui aura rendu, pour la résurrection générale, le glorieux dépôt des corps des saints Apôtres Pierre et Paul. Rome alors sera vraiment la Ville-Éternelle, la Ville du Temps et de l'Éternité.

Puissions-nous mériter de jouir un jour de cette vision de la Cité sainte, dont voulait sans doute parler Béatrice, quand elle disait à Dante, en lui montrant les splendeurs du Paradis : « Tu resteras encore un peu de temps pèlerin dans cette forêt de la vie, puis tu seras éternellement avec moi, citoyen de cette Rome dont le Christ est Romain (c'est-à-dire Seigneur) : »

Quì sarai tu poco tempo silvano,
E sarai meco senza fine cive
Di quella Roma onde Christo è Romano.

FIN DES LETTRES D'UN PÈLERIN.

# TABLE

## DU SECOND VOLUME.


| | | Pages. |
|---|---|---|
| Rome et France | | 1 |
| LVII. | Nihil Vmbra | 1 |
| LVIII. | La Bouche de la Vérité | 5 |
| LIX. | Capucinade et Capucinière | 10 |
| LX. | Cloître et Cyprès de Michel-Ange | 16 |
| LXI. | Pèlerinage à Jérusalem | 25 |
| LXII. | La France au Latran | 35 |
| LXIII. | L'Allemagne à Rome | 50 |
| LXIV. | L'Atelier d'Owerbeck | 60 |
| LXV. | Poésies d'un Roi | 76 |
| LXVI. | Saint-Louis-des-Français | 82 |
| LXVII. | Bretons, Lorrains et Bourguignons | 92 |
| LXVIII. | Français et Franciscains | 101 |
| LXIX. | Don Carnaval et Dona Carême | 116 |
| LXX. | Les Cendres à Sainte-Praxède | 124 |
| LXXI. | L'Académie de France à Rome | 128 |
| LXXII. | Luigi Angelico | 135 |
| LXXIII. | Les Verrues de Rome | 143 |
| LXXIV. | Les Matinées du P. Marchi | 161 |
| LXXV. | Les quatre Couronnés | 170 |
| LXXVI. | Galerie des Martyrs | 180 |
| LXXVII. | Les Tragédies du Colysée | 193 |
| LXXVIII. | Catacombes de Saint-Sébastien | 204 |
| LXXIX. | Catacombes de Saint-Calépode | 215 |
| LXXX. | Diogène le Fossoyeur | 233 |

| | | Pages. |
|---|---|---|
| LXXXI. | Catacombes de Sainte-Agnès | 257 |
| LXXXII. | Une Messe aux Grottes Vaticanes | 292 |
| LXXXIII. | L'Abbé de Clairvaux | 302 |
| LXXXIV. | Les Françaises à Rome | 321 |
| LXXXV. | Villa Pamfili | 329 |
| LXXXVI. | Les Chroniques du Quirinal | 337 |
| LXXXVII. | Visites et Soirées chez les Cardinaux | 356 |
| LXXXVIII. | Montons au Capitole | 365 |
| LXXXIX. | Sainte Mélanie | 372 |
| XC. | Les Descendants du Cunctator | 387 |
| XCI. | Pologne et Russie à Rome | 393 |
| XCII. | Galeries et Villas romaines | 408 |
| XCIII. | Les Pastorales du Palatin | 427 |
| XCIV. | Les Laveuses du Vélabre | 432 |
| XCV. | La Vaticane | 440 |
| XCVI. | Titus, Balbine et Caracalla | 448 |
| XCVII. | La Statue de Bibiane | 456 |
| XCVIII. | Le Jour des Palmes | 464 |
| XCIX. | La Scala Santa | 470 |
| C. | Giovedi Santo | 475 |
| CI. | Vendredi-Saint au Colysée | 482 |
| CII. | Les Mages d'Arménie | 492 |
| CIII. | La Trinité-des-Pèlerins | 501 |
| CIV. | Urbi et Orbi | 510 |
| CV. | La Luminara | 521 |
| CVI. | Le Chevrier de la Sabine | 525 |
| CVII. | Addio | 532 |
| CVIII. | De Rome à Gaëte | 539 |
| CIX. | Nostalgie à Naples | 547 |
| CX. | Le Lac d'Albane | 552 |
| CXI. | Les Joies du Retour | 560 |
| CXII. | Rome au clair de lune | 568 |
| CXIII. | La Boule de Saint-Pierre | 575 |
| CXIV. | Histoire de la Belle Romula | 584 |
| CXV. | Il Natale di Roma | 597 |
| CXVI. | Rome, au revoir ! | 604 |

Paris. — Imprimerie Bailly, Divry et Ce, place Sorbonne, 2.